This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

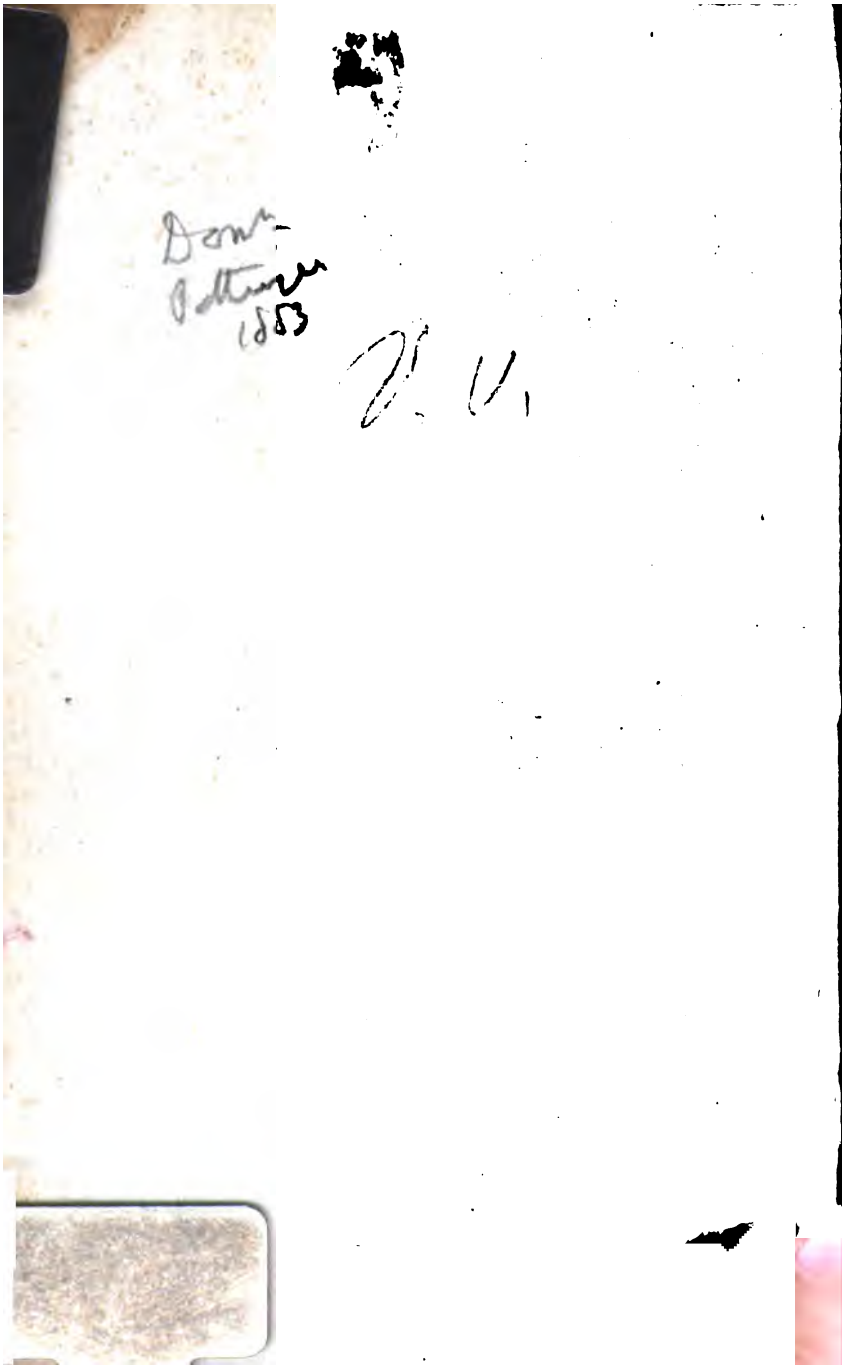
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



# MÉLANGES

## *HISTORIQUES, CRITIQUES,*

## DE PHYSIQUE,

## DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

*Par M. le Marquis* D'ORBESSAN, *Préſident à Mortier du Parlement de Toulouſe.*

TOME PREMIER, PARTIE PREMIERE,

*CONTENANT*

L'HISTOIRE DE LUCULLUS.

Aux dépens de BIROSSE, ancien Libraire à Toulouſe;

*& ſe trouve à Paris,*

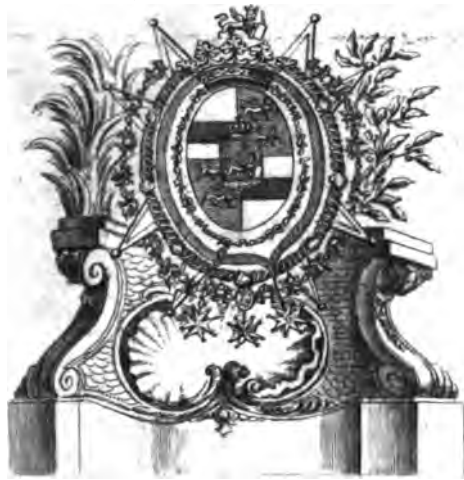
Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à S. Joſeph.

M. DCC. LXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

274

BODLEIAN LIBRARY
OXFORD



# A MONSIEUR
# DE VOYER,
# MARQUIS DE PAULMY,
## ET D'ARGENSON,

Comte du Ban de la Roche, Vicomte de Mouzay, Baron de Crecei, Seigneur d'Œidemberg, Rorbach, & Koenisberg en Alſace, & autres lieux, Chevalier-Commandeur des Ordres du Roi, Grand-Croix Chancelier & Garde des Sceaux de ceux Royaux & Militaires de S. Louis, S. Lazare de Jéruſalem & de Notre-Dame du mont Carmel, Miniſtre d'Etat, Grand Bailli du Pays & Duché de Touraine, &c.

*MONSIEUR,*

*Je dois à l'amitié dont vous m'honorez depuis long-tems, l'hommage*

*que mon cœur vous offre aujourd'hui. Encouragé par vos exemples, par votre amour pour les Lettres, je me vis entraîné vers elles dans ma jeuneſſe. Je dus à vos conſeils judicieux les premieres étincelles de goût ; & ſi j'en ai fait paroître dans quelqu'une de mes productions, c'eſt dans votre commerce, dans la ſociété que je formai avec vous, que je l'ai pris. Je laiſſe à ceux qui ont eu le bonheur de vous voir, de vivre près de vous dans les emplois que vous avez ſi dignement remplis, le ſoin de faire votre éloge ; votre modeſtie étoufferoit la voix de l'amitié. Je me borne à vous renouveller les aſſurances de l'attachement auſſi ſincere que reſpectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

*MONSIEUR,*

Votre très-humble
& très-obéiſſant ſerviteur,
*D'AGNAN D'ORBESSAN.*

# PRÉFACE.

LE desir de sçavoir est naturel à l'homme, il n'en est pas de plus digne de lui. Les connoissances qu'il acquiert lui procurent les douceurs, les commodités de la vie. Elles lui découvrent les perfections de son être & les fautes dont il est capable : des nuages épais déroberoient les unes & les autres à ses yeux. Soit donc qu'il écoute son amour-propre, qu'il en suive les mouvemens, soit qu'il consulte ses véritables intérêts, tout l'invite à cultiver les sciences & les lettres ; tout le sollicite, tout le presse d'enrichir la partie la plus noble de lui-même des trésors précieux qu'elles lui ouvrent avec profusion. C'est à ce desir de tout sçavoir, de tout connoître, que nous sommes redevables de tant d'heureuses découvertes. Il nous a procuré ces ouvrages immortels, qui passant d'âge en âge, seront transmis à la postérité la plus reculée : ne craignons pas que le vice & la

dépravation des mœurs, qu'on a cru trop légerement être la ſuite de l'amour des ſciences & la perfection des arts, ſoit le fruit pernicieux qu'on doive en attendre. Ne peut-on pas être vertueux ſans l'être comme à Lacédémone? L'orgueil philoſophique de Socrate & de Caton ne put arrêter le progrès des connoiſſances humaines; ces deux ennemis redoutables ſe virent enfin forcés de reconnoître leurs avantages (*a*).

Ceux qui réſultent de l'étude de l'hiſtoire ne ſont point conteſtés: l'homme d'état, le guerrier, le magiſtrat, le pere de famille, les rois mêmes peuvent y puiſer des leçons utiles.

Si quelqu'un, malgré l'opinion commune, diſoit qu'il eſt auſſi dangereux qu'utile d'écrire l'hiſtoire, qu'elle nous tranſmet des exemples de vice ainſi que de

(*a*) Socrate & Caton ſe réconcilierent avec elles. *Voyez* Diogene de Laerce. *Aiebat unum tantummodò bonum eſſe ſcientiam, atque unum tantummodò malum, inſcitiam.* Voyez *le liv. 2. des Acad. de Ciceron*, ſur l'étude que Caton faiſoit de la langue Grecque, âgé de ſoixante & dix ans.

vertu, je pourrois répondre que tôt ou tard on y voit la récompenſe de l'une & la punition de l'autre. Ne nous arrêtons donc point à cette objection & aux réponſes qu'on y fait, bornons-nous à dire que la vérité n'eſt pas moins préſente dans les livres d'hiſtoire que dans ceux de morale, & l'on ne diſconvient pas que ces derniers ne ſoient faits pour rendre les hommes meilleurs. Les hiſtoires générales paroiſſent avoir ſur les vies particulieres des hommes célebres cet avantage, qu'elles préſentent plus de faits, qu'il en réſulte plus d'inſtructions, leur étendue embraſſant un tems plus conſidérable. Mais les vies particulieres en permettant plus de détails, nous mettent auſſi plus ſouvent à portée d'entrevoir les cauſes (*b*) des faits mis ſous nos yeux. Ce ſeroit une choſe utile & agréable que de réunir ces faits

(*b*) Montagne s'exprimoit ainſi : « Ceux qui écri-
» vent les vies particulieres me ſont plus propres, d'au-
» tant qu'ils s'amuſent plus aux conſeils qu'aux évene-
» mens, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive
» au-dehors ».

particuliers aux faits généraux. J'ai ſuivi cette méthode tant que je l'ai pu dans la Vie de Lucullus. Si j'ai choiſi de préférence, dans l'Hiſtoire Romaine, un homme qui uniſſoit les vertus du héros à celle du citoyen, c'eſt qu'il pouvoit & devoit ſervir de modele à ſes contemporains; j'ai conſulté les auteurs qui avant moi, ont écrit de lui, Aurelius Victor, Plutarque, Oroſe, Velleius Paterculus, Appien, Florus, Volateran, Fulgoſe, Eutrope, Athénée, Pline, dont j'ai cru devoir ſupprimer les citations relativement aux différens faits que j'ai rapportés, l'abbé de S. Réal enfin, & quelques modernes dans quelques traits particuliers, telles ſont les autorités que j'aurois pu rapporter, ſi je n'avois craint les longueurs. Les faits appartiennent à tout homme qui veut en faire uſage. Je les ai raſſemblés avec ſoin; peut-être m'eſt-il arrivé de prendre, ſans le vouloir, la tournure de quelqu'un des auteurs que j'ai conſultés. Si elle eſt bonne, j'en dois tout le mérite à ceux de qui je puis l'avoir empruntée, ſans y penſer néanmoins. S'il

s'y trouve quelque vice, j'en conviendrai d'avance ; mais qu'on me pardonne cette faute. Un ſéjour de vingt années loin de la capitale, m'a fait ſans doute céder à une habitude que j'aurois peut-être perdue ſi j'avois continué de vivre loin de mon pays natal.

J'ai diviſé l'Hiſtoire de Lucullus en quatre livres : j'ai cru la rendre plus intéreſſante en préſentant un abrégé de l'Hiſtoire générale de Rome pendant la vie de ce proconſul. La plûpart des choſes que je rapporte ne lui ſont pas étrangeres. Dans le premier livre de ſa Vie, Lucullus ne paroît qu'en ſous-ordre, pour ainſi dire, parce que les emplois ſubalternes de queſteur, d'édile, de préteur, de gouverneur de province, ne le mettoient pas à portée d'occuper continuellement la ſcène. Les autres livres ſont plus remplis de faits qui lui ſont propres. La narration en eſt ſuivie & moins coupée ; j'y ai mêlé des événemens généraux. J'eſpere cependant qu'on ne dira pas qu'ils n'ont aucune liaiſon avec l'objet principal que je me ſuis pro-

poſé : c'eût été m'écarter de mon ſujet que d'entreprendre de remplir le vuide des dernieres années de la Vie de Lucullus par les divers faits que l'Hiſtoire de Rome auroit pû me fournir, depuis qu'abſolument retiré & dégoûté des affaires publiques, les inſtans de ſa vie ne furent que des occupations particulieres. J'ai penſé qu'il ſeroit ſuperflu de les rapporter, & ſi j'en ai dit quelque choſe, ce n'eſt qu'en paſſant.

Comme je n'avois fait qu'indiquer les démêlés de Sylla & de Caton, leur brouillerie qui fut en quelque ſorte la ſuite de leurs opinions philoſophiques & de l'oppoſition de leurs caracteres, j'ai cru devoir terminer cette Vie par un Dialogue entre Caton & Lucullus après leur mort. Je n'ignorois pas que malgré les éloges de Gaſſendi & de quelques autres perſonnages très-graves, on a refuté pluſieurs fois l'épicuréiſme épuré. Si j'ai paru donner la préférence à ce ſyſtème, en peignant le caractere de l'homme que je voulois faire connoître, & qui n'étoit pas ſuffiſamment

connu, malgré tout ce qu'on en avoit écrit, ſi je l'ai en quelque ſorte juſtifié du penchant qu'il ſembloit avoir pour ſes opinions, du choix qu'il avoit fait de cette ſecte, on doit obſerver qu'au tems où ce ſyſtème étoit le plus accrédité dans Rome, on n'y avoit pas encore une connoiſſance bien préciſe de la ſource & des principes de la plûpart des actions morales. Dans un ſi long eſpace de tems écoulé depuis cette époque, on a changé de façon de ſentir, d'opinions, & l'on y a gagné; mais me conformer à l'uſage préſent & le ſuivre, c'eût été montrer un Romain vêtu à la françoiſe.

C'en eſt aſſez ſur cet article; ce Recueil de Mélanges contient des ouvrages détachés, quelques Diſſertations ſur les Antiquités, ſur des objets relatifs à la Phyſique, à l'Hiſtoire Naturelle, quelques Traductions du Latin, de l'Anglois, de l'Italien, qu'il me paroît ſuperflu d'analyſer ici; quelques Diſcours, quelques Réflexions, quelques Obſervations, dont j'ai fait lecture dans des Séances particulieres & publi-

ques des Corps littéraires auxquels je ſuis attaché. Les occupations d'un état plus important ne m'ont pas permis de me livrer à un travail de longue haleine & ſuivi. Si je ne donne au public que des ouvrages d'un moment, pour ainſi dire, je m'écrierai avec Montagne : *Le danger n'eſt pas qu'on faſſe mal, mais qu'on ne faſſe rien.*

# TABLE
## DES OUVRAGES
*Contenus dans ces Mélanges.*

## TOME Ier. PARTIE Ire.

*Epitre Dédicatoire*, pag. j
*Préface*, iij
LIVRE PREMIER, *Hiſtoire de Lucullus*, 2
LIVRE SECOND, 83
LIVRE TROISIEME, 164
LIVRE QUATRIEME, 230
*Caton & Lucullus, Dialogue*, 303

## SECONDE PARTIE.

*Voyage d'Italie*, 323

## TOME II.

*Diſcours prononcé dans la premiere Aſſemblée publique de l'Académie Royale des Sciences & Inſcriptions de Toulouſe en 1746*, 1
*Eſſai ſur l'Ordre des Chevaliers Romains depuis la fondation de Rome juſqu'à la fin*

*de la République.* PREMIERE PARTIE, 34
SECONDE PARTIE, 55
*Eſſai ſur la Toge & les autres vêtemens des Romains,* 76
*Diſſertation ſur la Chauſſure des Romains,* 106
*Eſſai ſur les Féries,* 120
*Eſſai ſur les Serpens ſacrés,* 136
*Mémoire ſur un Taliſman,* 173
*Lettre de M. Seguier à M. le Préſident d'Orbeſſan, ſur un Monument trouvé à Arles,* 180
*Réponſe & Diſſertation de M. le Préſident d'Orbeſſan à M. Seguier,* 214
*Mémoire ſur le Monument d'Arles,* 224
*Lettre en Réponſe à l'Académie de Cortone,* 238
*Diſſertation ſur une Inſcription trouvée à Eauſe,* 240
*Diſſertation ſur les Antiquités de Nîmes,* 252
*Mémoire ſur un Monument antique trouvé à Clarenſac,* 271
*Diſſertation ſur les Bains de Bagneres de Luchon,* 287

*Eſſai ſur les Roſes*, 297
*Diſſertation ſur la Violette*, 338
*Mémoire ſur la Monnoie de Surville*, 350
*Mémoire ſur deux Monumens trouvés en Cominge & dans le Comté d'Aſtarac*, 353
*Mémoire ſur le Veſuve*, 358
*Mémoire ſur la Solphatara*, 378
*Mémoire ſur la Caſcade de Terni, avec une Obſervation de quelques Arcs-en-ciel concentriques*, 398
*Mémoires ſur les Eaux de la Fontaine de Salies dans le Béarn*, 409
*Mémoire ſur la formation du Sel de Peccais*, 429
*Eſſai ſur les Eaux de Bagneres*, 430

## TOME III.

*RÉflexions ſur la Beauté*, 1
*Imitation de la II. Elégie de Tibulle, Liv. IV. avec des Remarques*, 39
*Traduction de la IV. Elégie de Tibulle, Liv. IV. avec des Remarques.* 49
*Imitation de la VII. Elégie de Tibulle, Liv. IV. avec des Remarques.* 54

*Traduction de la XIII. Elégie de Tibulle, Liv. IV. avec des Remarques,* 59
*Traduction de la XIV. Epigramme de Catulle, avec des Remarques,* 66
*Traduction de la XV. Epigramme de Catulle, avec des Remarques,* 72
*Imitation de l'Epigramme XIX. de Catulle à Varrus, avec des Remarques,* 82
*Traduction de l'Epigramme XLVI. de Catulle sur les Amours d'Acmé & de Septimius, avec des Remarques.* 91
*Imitation de l'Ode XI. Livre premier, d'Horace,* 99
*Imitation de l'Ode XXX. du premier Livre, d'Horace,* 100
*Imitation de l'Ode XIII. du Liv. III. d'Horace,* 102
*Imitation de l'Ode XXVI. du Liv. III. d'Horace,* 104
*Imitation de l'Ode X. du Liv. IV. d'Horace,* 105
*Imitation de l'Ode XIII. du Liv. IV. d'Horace,* 107
*Chanson imitée du huitième vers de Tibulle, Eleg. III. Liv. IV.* 109

*Chanſon*, ibid.
*Chanſon ſur l'air des paroles*, une faveur, Liſette, &c. 110
*Chanſon priſe de l'Ode XI. du Liv. IV. d'Horace*, 111
*Chanſon pour le Mardi gras*, 113
*Chanſon*, 114
*Chanſon ſur l'air*, dodo, l'enfant dort, 115
*Chanſon*, 116
*Chanſon ſur l'air*, trompeuſe Philoſophie, ibid.
*Chanſon*, 117
*Chanſon*, 118
*Chanſon*, 119
*Maximes de J. J. Rouſſeau, miſes en vers*, 121
*Vers pour être mis au bas du portrait de Lafontaine*, 122
*Imitation du latin*, lumine Aconi dextro, &c. ibid.
*Autre de ces vers*, ſummum crede nefas, &c. ibid.
*Vers à Mademoiſelle de ** qui a quitté le monde*, 123
*Traduction de l'Ode XXV. du premier Liv.*

*d'Horace*, 124
*Le Moineau & la Tourterelle, Fable traduite de l'Anglois*, 134
*L'Hymen & la Mort, Fable*, 159
*L'Amour & la Vanité, Fable*, 163
*Le Roſſignol & le Ver-luiſant, Fable*, 175
*Ode à l'Imagination*, 179
*Abrégé de la Vie de Salvatoriel ou Salvator Roſa*, 186
*La Muſique, Satyre premiere de Salvator Roſa*, 193
*Eloge de Clémence Iſaure, prononcé le 3 Mai 1757, dans l'Aſſemblée publique de la diſtribution des prix*, 228
*Eloge hiſtorique de Paule de Viguier, connue ſous le nom de* la Belle Paule, 241
*Maximes & Réflexions*, 254
*Sur la Modération*, 261
*Les Guebres*, 266
*Eloge de M. de Crillon, archevêque de Toulouſe*, 273
*Eloge de M. le préſident Palarin*, 284
*Eloge de M. le comte de Miran*, 291

Fin de la Table.

MELANGES

# MÉLANGES
## *HISTORIQUES, CRITIQUES,*
# DE PHYSIQUE,
## DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

## HISTOIRE DE LUCULLUS.
### *LIVRE PREMIER.*

L'ANNÉE de la naiſſance de Lucullus n'eſt déterminée par aucun des hiſtoriens de ſon ſiecle; on pourroit cependant la fixer à la 633 ou 634ᵉ année de la fondation de Rome, 115 ans avant l'ere chrétienne. Cette conjecture eſt fondée ſur le tems auquel on le fit conſul (*a*). Lucius

(*a*) Nous trouvons dans les faſtes conſulaires, qu'il fut élevé à cette dignité l'an 679, ſuivant la ſupputation tirée des marbres du Capitole, ou l'an 680, ſuivant celle de Varron, c'eſt-à-dire 74 ans avant Jeſus-Chriſt. Aux termes de la loi annale établie en 573, il falloit avoir 43 ans pour parvenir au conſulat; cependant il y a

Licinius Lucullus étoit de la noble famille des Liciniens, & de la branche plébeïenne; les plus grandes maiſons de Rome étoient quelquefois partagées en branches patriciennes & plébeïennes, dans l'objet d'obtenir le tribunat du peuple, charge que l'on doit regarder après le conſulat, comme la plus conſidérable de la République, & qui ne pouvoit être occupée que par des plébeïens (*b*), ſuivant la loi de ſa création.

Cecilia Metella, mere de Lucullus, riche & belle, élevée avec un ſoin qui répondoit à ſa haute naiſſance, auroit pu, profitant des in-

tout lieu de croire que Lucullus en avoit plus de 48, lorſqu'il fut revétu de cette dignité; cette conjecture eſt d'autant plus vraiſemblable, que Plutarque & Cicéron nous aſſurent qu'il retarda, comme on le verra dans la la ſuite de cette Hiſtoire, le tems de ſon édilité par amitié pour ſon frere, ne voulant entrer dans les charges de la République qu'en même tems que lui; mais ce délai ne peut avoir été que de deux ou trois ans; ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que ſon frere lui ſuccéda au conſulat à l'âge de 45 ans, & que devant y avoir un interſtice de l'édilité à cette premiere magiſtrature; Lucullus qui avoit été retardé pour la premiere, le fut néceſſairement pour la ſeconde, il avoit donc 48 ou 49 ans quand il fut fait conſul; ainſi l'époque de la naiſſance de Lucullus pourroit être fixée à-peu-près comme je l'ai dit ci-deſſus, à l'année 633 ou 634 de Rome.

(*b*) La noble famille des Liciniens étoit diviſée en pluſieurs branches, les Calvus, les Craſſus, les Maſſipus, les Stolus, les Macer, les Murena, les Sacerdos, les Lucullus; ces derniers, quoique plébeïens, n'avoient pas moins d'éclat que ceux des branches patriciennes. L'ayeul de Lucullus avoit remporté des victoires ſignalées pendant ſon conſulat, contre Nicomede, roi de Bithinie.

ſtructions qu'on lui avoit données, ſe former à la vertu, ſous les yeux de Metellus Numidicus, ſon frere ; mais elle deshonora bientôt ſa maiſon par les déſordres de ſa vie ; le reproche fait à ſa mémoire paroît injuſte, s'il n'eſt fondé ſur l'autorité de Plutarque, les autres hiſtoriens n'en parlant pas d'une maniere bien préciſe : en effet, Cecilia, ſœur de Metellus, à qui Plutarque reproche ſa mauvaiſe conduite, ne peut être la même dont parle Horace (Sat. 2. l. 1. ch. 5. n. 4. *Voyez* à ce ſujet la ſçavante note de Bayle au mot *Metella*), & que Dacier ſoupçonne mal-à-propos avoir été l'épouſe du pere de Lucullus ; ce ne peut être encore la Cecilia Metella dont parle Valere Maxime.

Les témoignages qui nous reſtent du pere de Lucullus dans les hiſtoires de ſon tems, lui ſont contraires ; il perdit par ſa négligence ou par des ſentimens de cupidité, dans la guerre des eſclaves, tous les avantages que ſa ſituation & une premiere victoire ſembloient lui promettre ; ſon inaction lui fut imputée à lâcheté, & pour fait de concuſſion (*c*) on le déféra au tri-

(*c*) La concuſſion conſiſtoit dans toutes les eſpeces de torts que les magiſtrats envoyés dans les provinces pouvoient faire aux ſujets de la République : on fit pluſieurs loix contre les concuſſionnaires ; la premiere fut due au zele du tribun L. Calpurnius Piſo Frugi ; la différence entre la concuſſion & le péculat, étoit que ce

bunal du peuple (*d*), Servilius, augure, s'étant porté pour ſon accuſateur.

Depuis que les Tribuns avoient fait recevoir une loi qui aſſujettiſſoit les patriciens, ainſi que les plébeïens, aux déciſions des comices par tribus, perſonne n'étoit exempt de répondre à ce tribunal; le pere de Lucullus y fut condamné à l'exil : cette époque, au rapport de Tite-Live, fut l'origine de l'inimitié des Servilliens & des Luculles. Lucullus eut deux fils, Lucius (*e*) Licinius, & Marcus Terentius; ce

dernier crime, mis au rang des crimes capitaux par la loi Julia *de peculatu*, conſiſtoit dans le vol des deniers publics.

(*d*) On trouve une médaille de Caïus Servilius où eſt gravée la tête de la déeſſe Liberté couronnée de lauriers, à côté de laquelle on voit le bâton augural, le mot *Roma*, au revers *Caïus Servilius*, & deux figures équeſtres armées, dont la premiere ſur un cheval galoppant le ſabre élevé, ſemble pourſuivie par l'autre figure tenant une pique dont elle lui porte un coup, la figure victorieuſe tient une palme au-deſſus d'un foudre placé tranſverſalement. Plutarque n'a pas cru néceſſaire de nous apprendre le prénom & le cognom de Servilius, il s'eſt contenté de le déſigner par la qualité d'augure; c'eſt ſans doute celui qui fut l'accuſateur du pere de Lucullus. Voyez la quatrieme médaille du tréſor d'André Morellius.

(*e*) Les Romains prenoient ordinairement trois noms, le premier leur étoit impoſé du tems ou de l'ordre de leur naiſſance; l'aîné des Lucullus avoit pris celui de Lucius, parce qu'il étoit né au point du jour. Le nom de Lucullus pouvoit venir de la deſcendance des Liciniens, qui faiſoient partie de la tribu des Lucères, placée dans le lieu appellé Lucus, entre les monts Palatin

dernier adopté par Varron, ajouta à ſon nom celui de cette famille; les deux Lucullus reçurent une éducation conforme à leur naiſſance. De tous les peuples de l'univers les Romains étoient ceux qui portoient le plus d'exactitude & de ſoin à élever leurs enfans, perſuadés que l'amour de la patrie n'étoit pas une inſtitution de la nature, mais que les premieres inſtructions, les rapports & l'intérêt forment ce penchant. Il leur paroiſſoit d'autant plus néceſſaire de le cultiver, que la proſpérité & la grandeur de l'état ſembloient en dépendre; auſſi cette ſage précaution priſe dès les commencemens de la République, n'avoit-elle pas peu contribué à la maintenir dans cet état de gloire dont elle jouiſſoit alors.

Les Romains confioient leurs enfans dès leur naiſſance, à la conduite de quelque femme prudente, dont l'occupation étoit de former leurs premieres habitudes, ſoit dans les actions, ſoit dans les diſcours; attentives à veiller ſur leurs paſſions naiſſantes, elles dirigeoient leur conduite, leurs amuſemens, & n'y ſouffroient rien

& Capitolina; cette tribu avoit été nommée ainſi par Romulus lors de la diviſion de ſon peuple: les Liciniens diviſés en quatre branches avoient des cognoms particuliers, tels que les Calvus, les Craſſus, les Lucullus, les Murena, les Varus, les Geta, les Nerva, les Stolus, les Macer, les Maſipus: on l'a déjà dit.

ſenta dans la place publique où les magiſtrats haranguoient le peuple, & qui conſéquemment étoit le centre des affaires ; il ſe mit, ſelon l'uſage de ces tems, ſous la protection de quelque ſénateur renommé, pour être dirigé par des conſeils utiles, & recevoir les principes néceſſaires à ceux qui ſe deſtinoient au ſervice de l'état.

Dès qu'il fut inſtruit des loix civiles, de la maniere dont on défendoit ſes concitoyens, il crut devoir eſſayer ſes talens contre les délateurs de ſon pere : Servilius, augure, en avoit été l'accuſateur ; le jeune Lucullus à ſon retour, lui imputa un délit très-grave dans les fonctions de ſa charge ; cette action fut univerſellement approuvée du peuple, qui accueilloit favorablement alors toutes les accuſations de quelque eſpece qu'elles fuſſent ; ſi cette démarche de la part des jeunes gens étoit une preuve de courage & de fermeté, elle ne ſervoit pas moins à marquer la pureté de leurs mœurs.

Servilius déféré au tribunal du peuple pour un crime capital, ſe préſenta avec confiance malgré la vivacité avec laquelle on l'attaquoit ; la cauſe ne finit point dès la premiere aſſemblée, parce qu'on étoit dans l'uſage de donner un délai de trois jours aux accuſés : on la renvoya donc à une ſeconde, & dans cet inter-

velle l'animosité des amis ou des parens de l'une & de l'autre des parties, donna lieu à des querelles, à des combats où plusieurs personnes périrent de part & d'autre; enfin Servilius s'étant défendu avec autant de force que Lucullus en avoit employé contre lui, fut renvoyé absous; soit qu'il ne fût pas coupable, ou qu'il eût été soutenu par le crédit de sa famille, il échappa à la rigueur des loix.

Lucullus poursuivoit le délateur de son pere; son action pouvoit être regardée comme l'effet de son ressentiment: ce motif particulier, l'absolution de l'accusé ne lui firent aucun tort (*g*); & les différentes preuves qu'il donna dans la suite des tems de son humanité, de la douceur de son caractere, soutinrent bien avantageusement l'idée que dès-lors on se forma de lui.

Le peu de succès qu'il eut dans cette cause ne l'empêcha point de se livrer aux exercices du barreau (*h*); il s'en occupa quelque tems; mais quoiqu'il s'y acquît une grande réputation par ses talens & son zele à défendre ses concitoyens,

(*g*) L'ancienne jurisprudence introduite par les loix des douze tables en matiere criminelle, avoit sans doute été abrogée, puisque s'il se trouvoit que l'accusateur eût taxé quelqu'un d'un crime, & qu'en comparoissant devant le magistrat l'accusé fît voir son innocence, le délateur étoit puni des mêmes peines que méritoit le crime dont il chargeoit le citoyen.

(*h*) Ciceron dans ses Académiques.

ſes deſirs ſe portoient ailleurs malgré ſes différentes études, & celle de la philoſophie à laquelle il s'appliquoit déja avec un ſoin extrême pour perfectionner ſon eſprit & ſon raiſonnement ; animé par le deſir d'être utile à ſa patrie, il brûloit d'apprendre le métier de la guerre par des ſervices perſonnels, ſous le commandement de quelque général expérimenté ; mais l'objet de ſes vues étoit éloigné ; la République jouiſſoit alors d'une profonde paix, les citoyens de Rome par le talent de la parole, arrivoient avec moins de danger aux mêmes dignités qu'on n'accordoit autrefois qu'aux grands capitaines ; cependant comme on devoit l'établiſſement & la grandeur de l'état à la force des armes, la connoiſſance parfaite de l'art militaire étoit regardée comme l'une des recommandations les plus aſſurées pour ceux qui vouloient obtenir les premieres charges de la République.

Les diſpoſitions heureuſes de Lucullus firent concevoir des ſecrets preſſentimens de ſes talens dans tous les genres : on le crut propre à l'adminiſtration des affaires publiques : on vouloit déja lui donner une preuve de cette confiance en l'élevant aux magiſtratures. Aſſuré du ſuffrage du peuple, ſi ſon amitié pour ſon frere ne lui eût fait enviſager comme une ſatisfaction d'entrer en même tems dans la carriere des hon-

heurs, il auroit pu y être admis ; mais il refuſa conſtamment d'accepter quelque charge que ce fût, avant que ce dernier pût en être pourvu ; comme ſa jeuneſſe l'éloignoit encore des dignités, ce fut un obſtacle aux deſirs du peuple qui, dans la ſuite, contre le bon ordre & les loix établies, les fit queſteurs & édiles en même tems.

Cependant lorſque toutes les nations conquiſes reſpectoient le plus les ordres du ſénat & du peuple romain, la tranquillité dont on jouiſſoit fut troublée par la guerre des Marſes, que fit naître la prétention des alliés de Rome au droit de ſuffrage dans ſes aſſemblées ; on les convoquoit de trois différentes manieres, par curies, par centuries, par tribus. Dans les comices par curies de l'inſtitution de Romulus, les ſeuls habitans donnoient leurs ſuffrages ; le cens établi par Servius Tullius avoit donné lieu aux comices par centuries ; mais les tribuns jaloux de l'autorité que les patriciens y avoient, voulurent en 265 que tous ceux qui avoient la qualité de citoyen en quelque lieu qu'ils demeuraſſent, jouiſſent du droit de ſuffrage dans une troiſieme eſpece d'aſſemblée que l'on dénomma comices par tribus : c'étoit au droit d'y voter qu'aſpiroient les villes alliées.

On leur refuſoit mal-à-propos, diſoient-elles,

l'exercice du ſuffrage & des charges d'une république dont elles avoient élevé la grandeur au degré de gloire où elle étoit portée : les anciens citoyens ne vouloient point avilir ce privilege en le rendant commun ; le tribun Druſus s'érigeoit en réformateur ; ſes intentions quelque droites qu'elles fuſſent, ne purent être exécutées ; il avoit promis de faire ceſſer le mécontentement des alliés, il fut aſſaſſiné dans le tems qu'il portoit une loi pour ménager un accord.

Il y eut alors bien des mouvemens dans la République : Lucullus qui n'étoit que ſimple particulier, n'y prit point de part ; peut-être ſa prudence l'eût-elle ſauvé de ce danger. On verra dans la ſuite de cette hiſtoire, que dans les diviſions de Pompée & de Céſar, il montra ce caractere de ſageſſe, qu'il en donna de fortes preuves.

Après la mort de Druſus, les alliés armerent contre Rome : elle n'avoit jamais eu d'ennemis plus formidables. L'expérience de leurs chefs égaloit celle des conſuls, Lucius Julius Céſar, & P. Rutilius Lupus : ces magiſtrats après avoir levé des troupes, marcherent contre eux. Marius & Sylla, connus dès-lors par leurs démêlés, dont les ſuites furent ſi funeſtes à la République, étoient du nombre des lieutenans généraux employés dans cette guerre ; comme on

ne leur avoit point désigné les provinces dans lesquelles ils devoient agir, ils avoient la liberté d'aller où le besoin les appelloit; ils commandoient des armées nombreuses. Les moindres grades militaires ne se donnant qu'aux services, la naissance ainsi que les richesses, n'étant pas un titre pour obtenir une place de tribun ou de centurion, les jeunes gens les plus qualifiés s'attachoient à un général d'armée ou à quelque officier de considération, qui leur donnoit & le logement & la table.

Lucullus âgé d'environ vingt-neuf ans, se présenta dans le camp de Sylla sous lequel il fit ses premieres armes; le proconsul (*i*) également satisfait de son courage & de sa sagesse, l'éprouva plus d'une fois. Occupé chaque jour de quelque nouvelle entreprise, & jaloux de la réputation de Marius, le desir de mériter le consulat lui faisoit chercher l'occasion de donner une bataille; la fortune le servit au gré de ses souhaits, & lui procura une victoire signalée sur les Samnites avec tous les avantages que peu-

(*i*) Sylla avoit épousé Metella, veuve de Scaurus, & fille de L. Cœcilius Metellus, sœur de Metellus Numidicus. Elle étoit conséquemment tante de la mere des Lucullus. Il est vraisemblable qu'elle ne contribua pas moins à fortifier l'amitié de son époux pour L. Lucullus, que les talens qu'il fit paroître lui-même à ce général.

vent donner la conduite & la valeur. Quels exemples pour former Lucullus au grand art de la guerre !

Sa réputation avoit commencé par l'accuſation hardie de Servilius. Diſtingué par-là de la foule des jeunes gens de ſon âge, les cauſes qu'il avoit défendues depuis avoient ſoutenu l'opinion avantageuſe qu'on s'étoit formée de lui; le refus d'une charge lui concilia l'admiration du peuple, il en étoit chéri, & cette affection lui promettoit un ſuccès aſſuré quand il ſe mettroit ſur les rangs. Sylla eſtimé alors le premier du ſénat, vouloit abaiſſer le peuple qu'il regardoit comme un obſtacle à ſes projets ambitieux; il connut les diſpoſitions dans leſquelles on étoit pour le jeune Lucullus; il craignit ſans doute les engagemens qu'il auroit pu prendre avec un parti dont il appréhendoit le pouvoir; il crut devoir le mettre dans ſes intérêts en l'attachant au ſien. Cette raiſon le porta à lui marquer la plus vive amitié & à ſe concilier la ſienne par des démonſtrations de l'attachement le plus diſtingué & le plus tendre. Lucullus pénétré de ſenſibilité, répondit aux avances de cet homme puiſſant, il enviſagea moins dans cet attachement les avantages qui pouvoient en réſulter pour ſon avancement, que ce qu'il devoit à la confiance d'un homme tel

que le proconſul : plus ce dernier avoit ſenti que Lucullus pouvoit nuire à ſes intérêts en s'attachant à Marius dont il vouloit détruire l'autorité, plus il crut devoir lui donner des preuves d'amitié ; il ſe forma dès-lors entre ces deux hommes une liaiſon inaltérable, malgré la différence de leurs caracteres & de leur âge.

Cependant la guerre des alliés avoit duré deux ans avec la même fureur entre les deux partis ; Rome ayant perdu deux conſuls & quelques légions, les confédérés étant affoiblis de leur côté, on ſe détermina à faire la paix (*k*).

L'intérêt & l'amour du repos fit enfin prendre à la République le parti d'accorder à tous les peuples d'Italie les mêmes privileges ; mais cette démarche lui devint funeſte : bientôt le nombre des nouveaux citoyens ſurpaſſant celui des anciens habitans, les étrangers furent les maîtres des élections & de l'état ; les loix, la diſcipline faites pour un ſeul peuple ne pouvant maintenir l'ordre parmi tant de nations réunies, il fallut les multiplier ; les factions, la violence, & le pouvoir des grands déciderent ſeuls des affaires ; ceux qui vouloient gouverner achete-

(*k*) Le conſul Julius Céſar, dans la vue de la rendre plus prompte, avoit fait ratifier par le ſénat une loi qui accordoit les droits de bourgeoiſie aux peuples qui n'avoient pas ceſſé d'être fideles ; ce trait de politique enleva aux rebelles bien des confédérés.

rent les ſuffrages, & Rome déchirée par les diviſions qui la perdirent, devoit dès-lors s'attendre à une ruine prochaine ; cependant la conduite qu'on avoit tenue avec les alliés étoit néceſſaire ; la république ſe trouvoit à la veille d'avoir une guerre à ſoutenir avec Mithridate. L'un des principaux motifs qui arma les Romains contre ce prince, fut qu'il avoit ſoumis quelques nations barbares. On appelloit de ce nom les peuples de l'Europe, contre leſquels il n'étoit permis à aucun roi de l'Aſie d'employer ſes forces. De tous les ennemis de Rome Mithridate fut le ſeul dont le courage & la fermeté les embarraſſa plus d'une fois. La ſituation de ſes états rendoit ſa puiſſance formidable ; des pays inacceſſibles du Caucaſe il étendoit ſon empire ſur la mer du Pont, & le commerce avantageux de ſes villes maritimes en faiſoit un des princes les plus riches de l'Aſie. Les diſſenſions, les guerres civiles de Rome ne ſervoient pas moins utilement ſon ambition : ce Monarque habile & courageux, lié avec ſes voiſins, dévoré par le deſir de mettre des bornes à la puiſſance des Romains, menaçoit leurs poſſeſſions en Aſie d'une irruption prochaine ; Sylla, qui d'une voix unanime venoit d'être élevé au conſulat (en 664) malgré le crédit & la rivalité de Marius qui l'avoit retardé par ſes brigues, puiſqu'il ne fut

fut pourvu de cette charge qu'à l'âge de quarante-neuf ans, ſe trouvoit naturellement obligé de veiller à la ſureté de cette province. Marius avoit toujours traverſé ſes deſſeins, & s'oppoſoit avec force à ce qu'il fût chargé du ſoin de cette guerre: ce ne fut donc qu'après des mouvemens extraordinaires entre leurs partis, que Sylla conduiſit les légions romaines au but qu'il deſiroit.

On ne trouve point dans les hiſtoriens du ſiecle de Lucullus, le tems précis auquel ſon frere & lui obtinrent la queſture; mais il y a apparence que ce fut vers la fin de l'année 664, au retour de la guerre des Marſes, dans ſa 32ᵉ année; cet âge, ſes qualités, l'eſtime du ſénat, les diſpoſitions favorables du peuple avoient appuyé ſes prétentions, il fut queſteur. Cette dignité étoit le premier pas qu'il falloit faire pour entrer dans la carriere des honneurs, l'âge marqué pour l'occuper étoit celui de vingt-ſept ans. Cette charge d'abord annuelle, & quelque tems à la nomination des conſuls, dépendit enſuite du peuple; on prenoit le queſteur dans l'ordre des patriciens, lorſque le nombre en étoit fixé à deux; on en prit depuis parmi les plébeïens: à meſure que les revenus de la République devinrent plus conſidérables, le nombre de ces magiſtrats fut augmenté: leur fon-

ction étant de recevoir ſes revenus, d'en tenir un compte exact, ils accompagnoient les généraux d'armée, & la caiſſe militaire étoit dépoſée dans leurs mains; précédés de licteurs dans les provinces, ils y jouiſſoient des prérogatives accordées aux grandes magiſtratures, ils commandoient les troupes & rendoient la juſtice en l'abſence des proconſuls & des préteurs. L'expiration de leur charge leur donnoit le droit d'entrer au ſénat; mais ils n'y avoient pas voix délibérative. La diſtribution des provinces ayant été faite par la voie du ſcrutin, l'Aſie échut à Lucullus, ce que Sylla vit avec plaiſir; il avoit déjà jetté les yeux ſur lui pour en faire le queſteur de l'armée qu'il devoit bientôt commander contre Mithridate. L'Aſie, dans laquelle les Romains étoient entrés ſous prétexte de ſucceſſion par le teſtament d'Attalus, qui leur avoit donné le royaume de Pergame (*l*), étoit diviſée en deux parties; l'Aſie mineure leur appartenoit, & l'Aſie majeure, ſur laquelle ils n'avoient encore aucune autorité, étoit l'objet de leur cupidité.

Lucullus preſſé de ſe rendre à ſon département, préparoit tout pour ſon voyage; il

(*l*) Pergame eſt connue aujourd'hui ſous le nom de *Pergamo*, bourgade de la Natolie, dans le canton Germian.

quittoit Rome dans le deſſein de mériter, par l'attention la plus exacte à s'acquitter de ſon emploi, la faveur qu'on venoit de lui accorder, lorſqu'on apprit que le roi de Pont ravageoit les poſſeſſions de la République. Si les troubles de la capitale avoient juſqu'alors favoriſé ſes deſſeins, lorſqu'il apprit que Sylla devoit marcher contre lui, il ſe hâta de prendre des arrangemens pour lui reſiſter. De tous les peuples de la côte d'Aſie, les ſeuls Rhodiens tenoient encore le parti de Rome; Mithridate porta toutes ſes forces contre eux: cette entrepriſe quelque difficile qu'elle fût, ne l'arrêta point. Tandis qu'il ne négligeoit rien pour s'aſſurer le ſuccès de cette expédition, il faiſoit maſſacrer en Aſie tous les Romains que le commerce, la douceur du climat & l'amour du repos y avoient attirés pendant les troubles de l'état.

La réſiſtance vigoureuſe des Rhodiens lui fit lever le ſiége après des pertes conſidérables; mais pour augmenter le nombre des ennemis de la République, il députa dans la Grece des miniſtres fideles, afin d'y ménager une révolte avant l'arrivée de Sylla; il trouva les habitans d'Athènes dans des diſpoſitions favorables à l'exécution de ſes projets. Cette ville oublia bientôt ce qu'elle devoit à l'alliance des Romains; les peuples de Lacédémone, les Achéens,

le Péloponneſe entier ſuivirent cet exemple.

Lucullus, dont le voyage avoit été retardé, parce qu'on avoit appris les mouvemens de la Grece, ne partit pour exercer les fonctions de ſa queſture, qu'avec Sylla; ce général que les troubles d'Italie avoient arrêté lui-même quelque tems malgré ſes deſirs, évitant par un départ précipité de répondre à l'ajournement perſonnel que lui avoit fait le tribun Virginius devant le peuple, ſe mit à la tête de ſes troupes, dont l'amour & la confiance lui parurent une reſſource aſſurée contre les intrigues de ſes ennemis. Pendant le long délai qu'on avoit porté à s'occuper de la guerre contre Mithridate, la flotte de ce prince ſe ſeroit emparée de l'Eubée, ſi Brutius, l'un des lieutenans généraux de L. Sextius, préteur de Macédoine, n'eût après quelque ſuccès bloqué le port d'Athènes, dans le deſſein de s'oppoſer aux efforts de l'ennemi.

L'armée des Romains, compoſée de cinq légions & d'un petit corps de cavalerie, paroiſſoit bien peu en état de reſiſter à Archélaüs, l'un des généraux de Mithridate qui commandoit cent cinquante mille hommes; cependant le proconſul ayant formé le deſſein de commencer ſes expéditions dans la Grece, pour porter plus ſurement la guerre en Aſie, réſolu de punir Athènes de ſa trahiſon, envoya Lucullus fer-

mer le Pirée que Brutius tenoit encore bloqué; le queſteur lui reprocha avec vivacité d'avoir quitté la Macédoine, contre les loix qui défendoient à un officier de s'ingérer dans les affaires d'une province, dont le gouvernement n'étoit pas dévolu à ſon général. Cet homme ſage & modéré, dont les ſervices avoient été utiles à la République dans cette occaſion, ne répondit rien, & ſe retira; ſon intention étoit droite; il n'avoit pas mérité un traitement pareil; on auroit donc pu reprocher à Lucullus la hauteur avec laquelle il avoit parlé dans cette occaſion; mais s'il étoit queſtion de le juſtifier de ce fait, on pourroit rappeller l'exactitude avec laquelle les Romains étoient obligés d'obéir à leurs généraux; le queſteur exécutoit ſans doute des ordres précis dont il eût été dangereux de s'écarter; cette démarche devint funeſte à Sylla. Archélaüs s'étoit emparé du port où il recevoit des ſecours pour Athènes, il ſe mit en état de s'oppoſer aux progrès du proconſul, qui ſentit la faute qu'il avoit faite de renvoyer la flotte qui eût été néceſſaire pour arrêter les convois de l'ennemi: tandis qu'à ce deſſein il travailloit à s'en procurer une nouvelle, il voulut pénétrer dans l'Attique en paſſant par la Béotie; le Péloponneſe fut bientôt ſoumis; Athènes cependant perſiſtoit dans la révolte, ſes fortifications, la

ſureté de ſes ports rendoient le ſiége difficile; le courage de Sylla n'en fut point alarmé.

Les nouvelles qu'il recevoit tous les jours de Rome, où la faction de Cinna & du jeune Marius avoit repris le deſſus d'abord après ſon départ, étoient un motif puiſſant pour lui faire hâter ſes démarches; mais ſes ſoins furent quelque tems inutiles. Archélaüs recevant tous les jours des ſecours conſidérables, les faiſoit entrer dans la ville; la ſaiſon étant devenue contraire, on fut obligé de changer le ſiége en blocus.

Les ſommes que Sylla avoit portées de Rome valoient à-peu-près quatorze cens ſoixante-deux marcs d'or de notre poids, elles furent bientôt diſſipées par les frais immenſes que coûtoit cette guerre: le tréſor de la République ſe trouvant épuiſé par celle des alliés, & les troubles de l'Italie empêchant Sylla de demander de nouveaux fonds, qu'on lui eût ſans doute refuſés, ſes ennemis étant les maîtres, il fut obligé de dépouiller les temples d'Epidaure, d'Olympie, de Delphes & d'Eleuſis; ces monumens de la piété & de la vénération des Grecs lui furent envoyés contre le gré des amphictions (*m*): enrichi de ces tréſors, Sylla ſe voyoit

(*m*) Leur ſénat, inſtitué par Acriſius pour veiller ſur les affaires de la religion & à la conſervation des tré-

en état de payer ſes troupes ; mais comme l'or, l'argent & le bronze n'avoient pas la forme néceſſaire pour être diſtribués aux légions, dans le deſſein où il étoit de faire battre de la monnoie (*n*), il chargea de ce ſoin l'officier en qui il avoit le plus de confiance. Lucullus venoit d'arriver dans le Péloponneſe, quand il reçut ces dépouilles ſacrées pour les convertir en monnoie ; elle reçut le nom de *Lucullienne* à raiſon de ſa beauté, parce qu'on voulut la diſtinguer de toutes celles qui avoient été frappées juſques-là ; elle fut depuis extrèmement

ſors dépoſés dans les temples de la Grece, s'aſſembloit deux fois l'année près du détroit des Thermopyles dans celui de Cérès.

(*n*) On voit dans le recueil d'André Morelius, p. 127, la ſeptieme médaille de la famille Cornelienne, portant d'un côté une tête de Vénus, devant laquelle, du côté gauche, eſt placé debout un Cupidon nud, tenant en ſa main droite une longue branche de palmier avec ces mots *L. Sulla ;* cette médaille a dans le revers un petit vaſe en forme de burette, & le bâton augural entre deux trophées militaires avec ces mots, *Imperator iterum*. Vaillant croit que cette monnoie remarquable fut frappée dans le Péloponneſe lors de la guerre de Mithridate, par les ſoins de Lucullus, l'an de Rome 666 ; ce ſoin fut confié à M. Terentius Varo Lucullus, pendant l'abſence de Lucius, tandis que ce dernier étoit occupé à raſſembler la flotte dont Sylla avoit beſoin pour réduire les Athéniens. Le mot *iterum* donne lieu de croire que cette monnoie fut battue l'an de Rome 665, lorſque Sylla ayant remporté les deux grandes victoires à Cheronée & à Orchomene ſur les généraux de Mithridate, fut ſalué deux fois empereur par ſes troupes. *Voyez* fig. 1. pl. 1.

recherchée par les curieux. Dans le tems qu'on la battoit ſous ſes yeux & qu'on y employoit, ainſi qu'on l'a dit, la dépouille des temples, il courut, ſur le compte de Sylla, une plaiſanterie dont on pourroit démontrer la fauſſeté, ſi c'étoit ici le lieu; on lui faiſoit dire qu'il étoit ſûr de vaincre Mithridate, puiſque les dieux étoient chargés des frais de la guerre.

Les ſoins & l'attention de Lucullus en exécutant les ordres qu'on lui avoit donnés, la célérité avec laquelle il s'acquitta de ſa commiſſion, augmenterent infiniment la confiance du général, qui connoiſſant ſon génie & ſes talens, comprit qu'il n'étoit aucune affaire dont on ne pût le charger. Sylla crut donc devoir l'employer de ſuite dans une commiſſion plus délicate; il lui ordonna d'aller en Afrique demander des vaiſſeaux aux rois alliés de Rome; ſon deſſein étoit de les employer, comme on l'a dit, à priver Archélaüs de ſes ſecours.

Le queſteur que rien n'arrêtoit quand il étoit queſtion de ſervir utilement la République, après avoir chargé ſon frere de le remplacer dans les ſoins de ſa commiſſion, partit malgré les rigueurs de l'hiver: les dangers qu'il couroit ſur des mers orageuſes, & ceux que les ennemis qui croiſoient ſur ces mers pouvoient lui faire éprouver, ne l'arrêterent pas; il s'expoſa

à toutes les fatigues d'un voyage difficile & pénible, & ſe fit ſuivre d'une eſcadre de cinq vaiſſeaux; les tems contraires l'obligerent de relâcher dans l'île de Crete: à ſon arrivée il y reçut quelques ſecours; de-là rangeant la côte d'Afrique, dès qu'il put ſe remettre en mer, il aborda à Cirene. Cette ville & les pays qui en dépendoient avoient été donnés à la République en 658, par le teſtament de Ptolomée Appion leur dernier roi; le ſénat ſatisfait alors d'obtenir des peuples de la Cirenaïque un léger tribut, leur avoit rendu la liberté; cet état n'étoit ſoumis alors qu'à ſes magiſtrats & gouverné que par ſes propres loix. Lorſque Lucullus y arriva, deux tyrans par leurs injuſtices y avoient occaſionné des guerres civiles. Les brigues, les ſéditions, les meurtres déſoloient ce petit état; Rome que ſes propres affaires occupoient n'avoit pu veiller à la conſervation de ſes loix; Lucullus ſe crut obligé de les rétablir: il rendit à ces peuples opprimés la liberté; ce fut en leur rappellant la réponſe de Platon à leurs députés quand ils avoient été lui demander une forme de gouvernement. Dans l'état de proſpérité où vous vous trouvez, leur avoit dit ce philoſophe, il eſt impoſſible de vous donner des loix, elles ne vous ſerviroient de rien juſqu'à ce que vous ſoyez dans la miſere & l'oppreſ-

ſion : en effet, lorſque la fortune rit aux hommes, comblés de richeſſes & dans l'opulence, toute ſubordination paroît onéreuſe ; l'abondance, en rendant les loix inutiles & frivoles, entraîne le plus ſouvent une anarchie univerſelle, tandis que l'adverſité tient les vices cachés & leur donne quelquefois l'apparence des vertus.

La paix & la tranquillité aſſurées par les ſoins de Lucullus, il partit ſuivi des forces maritimes de cette contrée ; mais il ne put paſſer en Egypte ſans courir de nouveaux dangers. La côte infeſtée de pirates ne ſe trouvoit point sûre ; il fut obligé dans ſon trajet de leur livrer divers combats où il perdit quelques-uns des vaiſſeaux qu'il avoit raſſemblés, & il n'arriva à Alexandrie qu'après avoir eſſuyé bien des fatigues. Ptolomée Lathurus y régnoit ; le queſteur ſe diſtingua dans ce voyage par ſon exactitude & ſa célérité. Occupé des ſeules affaires publiques, il réſiſta à l'envie extrême qu'il avoit d'aller voir les curioſités de Memphis, & les raretés de cette contrée, où dans un autre tems le deſir de ſe perfectionner & d'acquérir de nouvelles connoiſſances l'eût ſans doute conduit ; mais il étoit preſſé de mener des ſecours au proconſul.

Alexandrie que les Ptolomées avoient choiſie pour la capitale de leur royaume, méritoit ainſi

que Memphis, la curioſité de Lucullus. Les ſciences & les arts qu'on y cultivoit, la magnificence de ſes bâtimens étoient dignes de ſon attention : cette ville auſſi illuſtre que Rome, ne lui cédoit point pour l'éclat & la grandeur ; elle étoit déja devenue le dépôt des tréſors littéraires d'Athenes. Jalouſes de leur liberté, les Muſes avoient abandonné la Grece agitée de troubles & de factions. Le queſteur occupé du ſoin de raſſembler une flotte conſidérable, ne s'arrêta que le tems qu'il falloit pour demander des ſecours. Jamais ambaſſadeur romain ne fut traité & reçu avec tant de reſpect & de diſtinction. On aſſigna pour ſa dépenſe des ſommes quatre fois plus conſidérables que celles qu'on avoit accoutumé de donner. Ptolomée voulut ſignaler ſa magnificence par les préſens qu'il lui envoya ; la valeur en étoit de quatre-vingts talens : Lucullus n'accepta que le portrait de ce Roi, gravé ſur une émeraude. Plutarque aſſure que ce fut dans la crainte que prenant des défiances ſur ſon compte, on ne mît obſtacle à ſon voyage ; ainſi il montra dans cette occaſion autant de prudence que de déſintéreſſement : il partit d'Alexandrie avec quelques vaiſſeaux d'eſcorte qui devoient l'accompagner juſqu'à l'île de Cypre ; ce fut tous les ſecours qu'il put obtenir de Ptolomée, ce prince ne voulant point ſe défaire

de ſa flotte dans la crainte où il étoit, diſoit-il, d'une guerre civile; mais le véritable motif de ce refus étoit ſans doute la jalouſie que cauſoit à tous les rois la puiſſance des Romains. Le queſteur rempli de zele pour la gloire de Sylla, & l'intérêt de la République, fit une diligence extraordinaire en raſſemblant tout ce qu'il put de vaiſſeaux des villes maritimes de l'Aſie avec leſquels il arriva dans l'île de Cypre. Il y apprit que la flotte de Mithridate attendoit ſon retour, & vouloit lui diſputer le paſſage; mais par un ſtratagême heureux, il ſçut éviter ce danger; après avoir donné ordre que l'on tirât tous ſes vaiſſeaux à terre, il écrivit dans les villes maritimes qu'on lui envoyât aſſez de vivres pour entretenir ſa flotte le reſte de l'hiver, dans le deſſein où il étoit d'attendre le retour de la belle ſaiſon : ce bruit s'étant répandu, les ennemis s'éloignerent, & Lucullus profitant du premier vent favorable ſe mit en mer. Il arriva à Rhodes ſans aucun accident fâcheux, après avoir vogué pendant le jour à voiles baſſes, & la nuit à voiles déployées; les Rhodiens fideles à leurs traités, lui fournirent de nouveaux ſecours. Lucullus ſe voyant alors en état de tenir la mer Egée, & de faciliter le paſſage des troupes de Sylla en Aſie, ſe mit en marche : cependant les différens obſtacles qu'il avoit eſſuyés l'ayant re-

tardé, le proconſul qui n'avoit pu recevoir de ſes nouvelles, avoit pris le parti de faire conſtruire une flotte pour ſe rendre maître du Pirée qu'Archélaüs défendoit avec tant de valeur & de courage, que les efforts des aſſiégeans étoient inutiles de ce côté.

Les ſoins de cet officier, & le renfort des troupes que conduiſoit pour la défenſe d'Athènes, Taxile l'un des généraux de Mithridate, auroient ſans doute retardé la priſe de cette ville, lorſque Sylla profitant de l'intelligence qu'il s'y étoit ménagée, dirigea ſes principales attaques du côté le plus foible & le moins gardé; ſes troupes y pénetrerent malgré les vigoureux efforts que l'on fit pour s'y oppoſer. Cette ville priſe, & livrée à la fureur des ſoldats le premier de Mars de l'an 666, auroit été raſée ſans la clémence de Sylla, de qui Midias & Calliphon, auſſi célebres par leur fidélité envers les Romains, que par leur éloquence, obtinrent grace. Archélaüs ſe retirant alors dans Munichée, abandonna le Pirée (*o*) qu'il avoit

(*o*) Le Pirée eſt aujourd'hui *Portolione*, à cauſe des lions de marbre placés au bout du môle. *Voyez* Athènes ancienne & moderne de la Guilletiere. Memnon aſſure que le ſénat s'oppoſa à la deſtruction d'Athènes. Cette particularité a été ignorée. Plutarque & Pauſanias n'en ont rien dit. Sylla la dépouilla de la bibliotheque d'Appellilon de Théos, riche par les ouvrages d'Ariſtote & de Théophraſte. *V.* les pag. 310. 311. tom. XIV.

Valerius Flaccus élevé au conſulat par leur faction, porta des loix injuſtes, & ne fit qu'ajouter à l'impreſſion de crainte des zélés citoyens que les proſcriptions & les cruautés de ce parti avoient obligés de chercher un aſyle près de Sylla. Ce concours flatteur augmentant ſon courage, il ſe hâtoit de terminer la guerre contre Mithridate, dans le deſſein d'aller punir ſes ennemis de leurs excès, lorſqu'il apprit que Valerius choiſi pour le remplacer dans la guerre contre le roi de Pont, avoit pour aſſocié C. Flavius Fimbria. Ce ſénateur, partiſan ſignalé de Marius, ajoutoit au mépris & à la haine de celui auquel on l'avoit donné pour adjoint, un deſir extrême de le ſupplanter dans le commandement de l'armée; pour exécuter ce deſſein il n'attendit qu'une occaſion favorable.

Sylla dans la ſituation embarraſſante où il ſe trouvoit, à la veille de ſe voir oppoſer un nouvel ennemi à qui il ne vouloit pas remettre le commandement de l'armée, ſentit bien que ce refus occaſionneroit une guerre civile : il en craignit les progrès; pour les prévenir il marcha à la rencontre des Romains; cependant il crut devoir punir les Thébains d'avoir abandonné le parti de la République : les biens dont

renouveller cet uſage, dans la guerre qu'ils faiſoient pour remettre ſur le trône d'Angleterre le prince Edouard.

il

il les dépouilla, furent deſtinés aux temples de Delphes & d'Epidaure, en dédommagement des tréſors qu'il en avoit enlevés ; à peine fut-il arrivé à Mélitée, qu'y ayant appris le paſſage de Dorilaüs, l'un des généraux de Mithridate, dans les plaines de Béotie, il ſe vit forcé de revenir malgré lui ſur ſes pas ſans avoir pu chaſſer Archélaüs de l'île d'Eubée où il s'étoit retiré depuis ſa défaite, parce que ſes vaiſſeaux n'étoient point encore prêts, & que la flotte de Lucullus occupée ailleurs ne paroiſſoit pas. Archélaüs inſtruit que les troupes de Mithridate s'avançoient, quitta bien vîte ſa retraite & ſe preſſa de joindre le peu de forces qui lui reſtoient avec celles que conduiſoit le nouveau général. Animé de jalouſie contre lui, on le ſoupçonna d'avoir trahi les intérêts de ſon maître dans la crainte que Dorilaüs ne fût victorieux d'un ennemi ſur lequel il n'avoit pu obtenir de l'avantage. Cette diſpoſition fut ſans doute favorable à Sylla, puiſque les Romains ayant engagé le combat à Orchomene, remporterent une ſeconde victoire, l'an de Rome 667. La fuite précipitée des ennemis, les rendit maîtres abſolus de la Grece. L'arrivée de Valerius ne laiſſoit pas un moment à perdre au proconſul ; il falloit, en obéiſſant aux ordres du ſénat, remettre ſon armée ou ſe déterminer à faire la

guerre : le ſeul expédient qui lui reſtoit eût été de paſſer en Aſie pour y combattre Mithridate ; mais ce projet n'étant pas aiſé à exécuter, il ne s'y arrêta pas long-tems : on a déjà dit que Lucullus ne revenoit point ; on ne pourroit cependant l'accuſer de négligence ; il falloit purger la mer des pirates pour ſe conformer aux ordres de Sylla ; pénétré pour lui de l'intérêt le plus tendre, il n'eût point retardé les ſecours qu'il pouvoit ſe promettre de lui donner dès ſon arrivée, s'il n'eût cherché à ſe rendre maître des paſſages pour faciliter le trajet des troupes en Aſie. Sylla loin de ſe décourager par l'incertitude d'un pareil retardement, marcha vers la Theſſalie, où il étoit déterminé d'attendre l'arrivée de Valerius, lorſque le roi de Pont alarmé de la défaite de ſes deux généraux & du parti des Romains dans l'Aſie, qu'il ſoupçonnoit n'avoir été déterminée à ſuivre le ſien que par des motifs de crainte, ſongea ſérieuſement à faire la paix : les ſuccès de Sylla, les craintes domeſtiques l'engagerent aux premieres démarches. Archelaüs reçut ordre de conférer avec le proconſul, qui ne ſe refuſant point à cette négociation, puiſqu'il la deſiroit pour ſon propre intérêt, écouta les propoſitions qu'on lui fit, & ne penſa qu'à terminer la guerre par un traité honorable à la République. Dans leurs

conférences il fut arrêté qu'on rendroit les captifs, que les conquêtes de Mithridate seroient restituées, & que ce prince payeroit les frais de la guerre. Sylla devoit recevoir sa flotte comme un gage de la paix; il n'auroit pas craint sans doute l'arrivée de Valerius, si elle eût été dès-lors à sa disposition; mais l'exécution de ce préliminaire fut retardé, comme on le verra.

Tandis que les conférences duroient encore, Fimbria profitant des troubles & des desordres qu'il excitoit dans l'armée de Valerius, le fit périr après l'avoir fait tirer d'un puits où il s'étoit caché dans Nicomédie.

Cinna déclaré consul pour la troisieme fois, s'étant donné pour collegue Papirius Carbo, fit approuver les démarches de Fimbria qui prit le commandement des troupes.

Cependant les divisions des deux généraux laissoient jouir Sylla de quelque tranquillité: il apprit que les Thraces causoient des ravages considérables dans la Macédoine, sous prétexte de leur alliance avec Mithridate; le bon ordre y fut bientôt rétabli par ses soins. Fimbria ayant par son crime usurpé le commandement des troupes (r) pour mettre obstacle à la conclu-

(r) Appien dans son livre de la guerre de Mithridate, fait mention des Vénitiens dans l'armée de Fimbria. Saumaise a cru que ces peuples descendus des Enetes

ſion de la paix arrêtée, avoit recommencé les hoſtilités contre le roi de Pont, qui, fidele à ſon reſſentiment, dont il n'avoit ſuſpendu les effets que par impuiſſance, s'étoit rendu à Pergame, où l'induſtrie & la valeur de ce nouveau général déconcerterent ſes projets. Ses troupes s'étant rebutées après quelques combats particuliers dans leſquels il eut du déſavantage, il fut forcé de prendre la fuite & ſe retirer vers Pitane, ſituée ſur les confins de la Phrigie. Cette place lui aſſuroit un paſſage libre du côté de la mer s'il ſe voyoit ſerré de trop près; il s'y renferma. Fimbria s'étoit déterminé à en faire le ſiége; Mithridate eſpéroit d'y recevoir des ſecours; mais les ayant attendus vainement, il donna ſes ordres pour raſſembler quelques vaiſſeaux. Le général averti de ſes deſſeins, voyant qu'il ſeroit bientôt inférieur en forces du côté de la mer, s'adreſſa à Lucullus, dont la flotte raſſemblée paroiſſoit dans ce moment à la hauteur de Pitane, pour l'inviter à en venir bloquer le port. L'ennemi du nom Romain, lui écrivoit-il, Mithridate eſt dans les fers, il ne lui reſte qu'un moyen d'échapper; venez vous oppoſer à ſa fuite, nous partagerons tous les

dont il eſt parlé dans le ſecond livre de l'Iliade d'Homere, après avoir erré long-tems depuis la priſe de Troye, s'établirent dans le golphe Adriatique.

deux l'honneur d'avoir ſoumis l'ennemi le plus redoutable de la République : les victoires d'Orchomene & de Cheronée pourront-elles mériter un plus grand prix !

En effet, il eût été facile à Lucullus en répondant à ces vues, de garder le port & d'empêcher Mithridate de fuir ; il lui en revenoit une gloire *infinie* : c'étoit terminer la guerre ſans beaucoup de dangers ; mais fidele aux ordres de Sylla, arrêté par la conſidération de ce qu'il lui devoit, il ne voulut point profiter des avantages dont on le flattoit. Plutarque paroît douter ſi ce ne fut pas un motif particulier d'ambition, qui lui faiſant regarder Mithridate comme un ennemi digne de lui, le porta à refuſer ſon ſecours pour ſe réſerver ſeul la gloire de le combattre ; mais cette conjecture me paroît *haſardée* ; car indépendamment de la honte qui auroit rejailli ſur le queſteur pour avoir préféré ſon propre intérêt à celui de la République, pouvoit-il ſe flatter de remporter un jour ſur ce prince, des victoires aſſez éclatantes pour négliger l'occaſion favorable qui ſe préſentoit alors ? Quoi qu'il en ſoit, il lui donna le tems d'échapper ; ce prince fut obligé de fuir du côté de Mitilene ; cependant le proconſul ſe rendit *le* maître de Pitane, de Ciſique, & de la Phrigie entiere. Les malheureux habitans

d'Ilium reſſentirent à leur tour tout ce que l'avarice des ſoldats & l'inhumanité d'un général peuvent faire éprouver; leur députation vers Sylla pour ſe remettre entre ſes mains, fut inutile : il fit défendre à Fimbria d'attaquer une ville qui étoit ſous la protection de Rome; mais ſes ordres furent mépriſés, & le ſiége fut continué avec plus de fureur & de vivacité.

Lucullus après avoir quitté la hauteur de Pitane, s'étoit avancé vers Lectum; il y reçut ordre de mener ſa flotte dans les ports de la Cherſonnèſe, d'où Sylla vouloit tranſporter ſes troupes en Aſie pour y commencer la guerre contre Fimbria, lequel avoit déja marché vers la Macédoine. A peine le queſteur arrivoit-il avec ſes vaiſſeaux du côté d'Abidos (*s*), qu'il rencontra la flotte de Mithridate. Son deſſein n'étoit pas de l'attaquer, mais il ſe vit obligé d'engager le combat avec les amiraux de ce prince qui ſembloient vouloir l'arrêter dans ſon paſſage. L'action ayant bien-tôt commencé, l'avantage qu'il eut le détermina de pourſuivre les vaincus diſperſés qui prenoient la fuite devant lui; il apprit que Néoptoleme l'un des amiraux l'attendoit à l'ancre à la rade de Ténédos (*t*), avec

(*s*) Les forts des Dardanelles ont été bâtis ſur les ruines d'Abidos & de Seſtos.

(*t*) Ville de l'Archipel, à deux lieues de l'ancienne Troye, près le promontoire de Sigée.

une flotte ſupérieure à celle qu'il venoit de battre, il s'avança vers lui à deſſein d'engager une nouvelle action, ſe promettant déja le même ſuccès. Démagoras commandoit la galere de Lucullus; cet homme avoit une expérience conſommée dans les combats de mer; il courut ſur Néoptoleme, qui de ſon côté vola à force de rames au-devant de lui, après avoir donné ordre à ſon pilote de choquer avec force la pointe de la galere. Démagoras craignit la violence & la peſanteur de ce coup, & revirant adroitement de bord, il préſenta la pouppe: par ce moyen ſa galere ne reçut qu'un choc peu dangereux, & qui porta à faux. Dans ce moment Lucullus ordonna aux autres galeres de ſe préſenter, & Démagoras remettant la proue de la ſienne en-avant, déconcerta Néoptoleme (*u*) par des mouvemens oppoſés, ce qui détermina ſans doute l'avantage que Lucullus remporta dans cette occaſion par ſa valeur & ſa conduite. Après avoir mis les ennemis en fuite, & les avoir pourſuivis, il ne perdit pas de tems à ſe rendre près de Sylla dont l'armée venoit d'ar-

(*u*) L'adreſſe des pilotes conſiſtoit à ne préſenter que le front au navire ennemi, & à faire la manœuvre de maniere que l'on ne pût arriver ſur eux lorſqu'ils montroient le flanc, les coups étant quelquefois ſi impétueux par la force des vents & de la rame, que les vaiſſeaux en étoient ouverts & coulés à fond.

river dans la Cherſonèſe ; le paſſage en Aſie devenant plus aſſuré par le renfort des vaiſſeaux, le proconſul partit avec ſes troupes pour Dardanum, où il devoit recevoir Mithridate qu'une ſuite peu nombreuſe accompagna bientôt dans le lieu dont ils avoient fait choix pour la concluſion de la paix. Ce prince cherchant à ſe juſtifier, parla avec autant de force que d'éloquence, il rejetta tout ce qui s'étoit paſſé ſur les Romains qu'il diſoit avoir été les aggreſſeurs. Sylla réfuta ſes raiſons, & lui reprocha ſes cruautés ; il demanda l'exécution du traité fait avec Archélaüs ; les ſoixante-dix vaiſſeaux de guerre furent livrés ; on rendit auſſi les priſonniers, & Mithridate ayant payé trois mille talens ou neuf millions, ſuivant l'évaluation de notre monnoie, ſans avoir retiré aucun avantage réel de ſes projets ambitieux, ſe retira dans le Pont avec le reſte de ſa flotte : nous l'en verrons bien-tôt ſortir ennemi plus irréconciliable des Romains, qu'il ne l'avoit été juſque-là.

La paix conclue par Sylla ne plut point à ſes légions : Mithridate leur étoit un objet de haine ; le ſang des Romains maſſacrés en Aſie, les tréſors enlevés de cette province, ne juſtifioient que trop leur reſſentiment. Ils ſe plaignirent de leur général, qui ne put appaiſer leurs murmu-

res, qu'en leur apprenant le deſſein qu'il avoit formé d'attaquer Fimbria, & de délivrer ainſi la République des maux dont elle étoit menacée.

Dans cet objet, il ſe mit en marche au commencement de l'année 668; Fimbria ſe trouvoit alors campé ſous les murs de Thyatira (*x*); à peine Sylla y fut-il arrivé, qu'il le fit ſommer de lui remettre le commandement de ſes troupes; Fimbria ſe flattoit d'avoir gagné l'affection des ſoldats par le pillage & la licence permiſe juſqu'alors : il refuſa d'obéir à cet ordre, & demanda à ſon tour, en vertu de quelle autorité l'ennemi de la république oſoit ſe conduire ainſi. Tandis qu'il ſe préparoit à une action, une partie de ſes troupes ayant déſerté, le reſte refuſa de marcher ſous ſes ordres. Ses prieres, ſes larmes, ne purent changer la réſolution que ſes ſoldats dirent avoir priſe de ne point combattre leurs concitoyens. Tous les moyens de Fimbria ne réuſſirent pas mieux; l'eſclave chargé d'empoiſonner Sylla fut découvert & puni: enfin ce général obligé d'avoir une entrevue avec Rutilius l'un des officiers du proconſul, donna pour excuſe de l'irrégularité de ſa conduite, & ſa jeuneſſe & ſes engagemens avec

(*x*) Ville fondée par les Amazones.

Marius dès la plus tendre enfance. Rutilius lui répondit qu'il auroit la vie ſauve, s'il vouloit quitter l'Aſie & livrer ſes troupes; on lui offrit toutes les commodités néceſſaires pour le ramener en Italie; mais Fimbria refuſant ce qu'on exigeoit de lui, ſe rendit à Pergame (*y*) dans le temple d'Eſculape, où s'étant frappé de ſon épée dont les coups ne ſuffirent pas, ſon eſclave lui donna la mort à ſa priere. Ainſi périt ce général intrépide, mais moins habile que Sylla, qui devenu l'arbitre de l'Aſie & de la Grece, crut devoir écrire au ſénat & au peuple romain, pour rendre compte de ſes exploits; rien n'étoit plus moderé que ſa lettre. Il ne ſe plaignoit ni de ce qu'on l'avoit déclaré ennemi de la République, ni de la confiſcation de ſes biens, ni de l'extrême pauvreté où ſa femme & ſes enfans avoient été réduits; il rappelloit ſeulement ſes victoires paſſées. Le Sénat détermina de lui envoyer des députés pour le remercier, & le prier de ne point écouter ſon reſſentiment: on défendit en même tems à Cinna de faire des levées juſqu'à ce qu'on fût inſtruit par le retour des députés, des intentions du proconſul, qui crut ne pouvoir donner trop de marques de

(*y*) Ville de l'Aſie mineure, connue ſous le nom de *Pergamo* : elle n'eſt plus qu'une bourgade du Germian, canton de l'Anatolie.

bienveillance aux habitans d'Illium (z) & aux Rhodiens, dont la fidélité s'étoit ſignalée; il leur accorda des privileges plus conſidérables, tandis que l'Aſie & l'état de Pergame, dont la rébellion & les excès méritoient une punition ſévere, furent condamnés à une amende de vingt mille talens (douze millions d'or), pour la levée deſquels il laiſſa Lucullus, avec la commiſſion d'en employer le produit à faire frapper de la monnoie au coin de la République. Le queſteur forcé de remplir des ordres ſi rigoureux, ne ſignala pas moins ſa modération que ſa douceur dans leur exécution. Se livrant aux ſentimens de l'humanité il s'acquitta de cette fonction ſans dureté & avec la probité la plus exacte. La bonté de ſon cœur conſola un peu les habitans de l'Aſie de la peine que leur avoit *impoſée* Sylla.

Les adhérens de Cinna, Cinna lui-même, étoient l'objet unique des vues du proconſul. Il revenoit à Rome ſuivi d'une armée victorieuſe avec des projets de vengeance qu'il brûloit d'exécuter : dans l'impatience de les ſatisfaire, il négligea l'avantage que lui donnoit une flotte conſidérable pour chaſſer les pirates des mers du Levant; mais ne perdant pas cet objet de

(z) Illium bâti ſur les ruines de l'ancienne Troye, fut remiſe en liberté l'an de Rome 633.

vue, il chargea de ce ſoin Lucius Murena, auquel il donna le gouvernement de Pergame, & ne laiſſa que les deux légions de Fimbria, ce nombre de troupes lui paroiſſant aſſez conſidérable pour contenir les peuples dans l'obéiſſance. Dans ſa marche il crut devoir écrire une ſeconde lettre au Sénat bien différente de la premiere; il ſe plaignoit de l'oubli de ſes ſervices; il alloit à Rome, diſoit-il, pour faire juſtice à la République, & punir de leurs excès tous ceux qui les auroient commis.

Riche des contributions de l'Aſie, & des ſommes payées par Mithridate, il s'embarqua avec ſes troupes à Dirachium (*a*). Son armée dont il pouvoit craindre d'être abandonné, à raiſon de la longueur des travaux militaires auxquels il l'avoit expoſée, renouvella dans ſes mains ſon ſerment avant de partir. Ses ſoldats joignirent à cette marque d'attachement l'offre généreuſe de ce qu'ils poſſédoient.

Les députés du Sénat allerent au-devant de lui dès qu'ils apprirent ſa marche; ils le trouverent à Apollonie. Sylla leur déclara ſans ménagement ſes intentions, ainſi qu'il l'avoit fait

(*a*) Ville de Macédoine peu diſtante de Brindes, non loin de la mer Adriatique. Cicéron au tems de ſon exil éprouva de la part de ſes habitans tant de marques de généroſité, qu'il y fixa ſon ſéjour.

par ſa ſeconde lettre : mais avant qu'ils ne puſſent rapporter cette réponſe, on ſçavoit déja ſes réſolutions dans la capitale ; jamais on n'y avoit éprouvé de terreur & de crainte plus vive ; on s'attendoit à voir renouveller toutes les violences auxquelles on avoit à peine échappé. Cinna & Papirius craignant l'orage plus particulierement pour eux, malgré les défenſes du Sénat, leverent des troupes. Bientôt leur armée fut prête, & déja le premier détachement étoit arrivé en Dalmatie par où l'on croyoit que le proconſul conduiſoit ſes légions, lorſque Cinna qui marchoit pour empêcher leur paſſage, perdit la vie dans une ſédition de ſes ſoldats, qui, fatigués d'une tempête, refuſerent de rentrer dans leurs vaiſſeaux.

Cependant les Tribuns forcerent Papirius d'aſſembler les comices pour élire des nouveaux conſuls. Scipion & Norbanus, ennemis déclarés de Sylla, nommés pour l'année ſuivante, ſeconderent les vues de Papirius. Ces magiſtrats à la tête du Sénat renouvellerent la proſcription du proconſul, & l'on détermina de continuer la guerre avec plus de vigueur. Les troupes raſſemblées au nombre de deux cens mille hommes, furent diſtribuées à pluſieurs généraux.

Sylla inſtruit de ces différens faits, ſuivi de trente mille hommes & d'un petit renfort de

Grecs & de Macédoniens, ſe hâta de prendre terre à Brindes (*b*). Craſſus, le proconſul Métellus, s'étant rendus près de lui, pour lui offrir leurs ſervices, furent reçus avec diſtinction dans ſon camp, ainſi qu'une grande partie de la nobleſſe romaine qui l'y attendoit après la défaite de Norbanus.

A-peu-près vers ce tems, le Capitole, édifice fameux, conſtruit par Tarquin le Superbe, & dédié par les ſeconds conſuls de la République, fut conſumé dans une nuit; cet événement, & quelques autres prodiges que la ſuperſtition du peuple rendit favorables à Sylla, groſſirent les déſertions. Cethégus ſon ennemi déclaré ſe rendit près de lui : Verrés queſteur de l'armée de Carbo, lui porta la caiſſe militaire.

Le bruit de la défaite de Norbanus avoit attiré le conſul Scipion, que le grand nombre de troupes qu'il commandoit, paroiſſoit rendre ſupérieur; Sylla ne s'en effraya point. Au défaut de la force il crut devoir employer l'artifice : dans cet objet, tandis qu'il amuſoit l'ennemi par des propoſitions de paix, il trouva le ſecret de corrompre une partie des légionnaires & de les gagner ſous prétexte de venger la

(*b*) Port de la Calabre, province ſituée ſur le bord de la mer Adriatique.

prise de Sueſſa par Sertorius ; ce qui ſembloit une infraction à la treve que les préliminaires de cette paix avoient occaſionnée. Dans ces circonſtances il s'approcha du camp de l'ennemi ; les quarante cohortes du conſul l'abandonnerent. Il fut fait priſonnier ainſi que ſon fils, & on leur laiſſa la liberté de choiſir Marſeille pour le lieu de leur exil, tandis que Sertorius deſeſpéré de la défaite des ſiens, fuyoit vers l'Eſpagne, réſolu d'y ſoutenir le reſte de ce parti par ſon courage & ſa valeur.

Dans ce même tems, le jeune Pompée que ſon crédit ſeul avoit mis à la tête de trois légions de vétérans, venoit offrir à Sylla ſes ſervices, quand il fut arrêté dans ſa marche par Junius Brutus. L'armée de ce dernier, ainſi que celle de Carinas & de Cælius, dont la méfintelligence lui fut favorable, ne mirent pas longtems obſtacle à ſes projets, après les avoir mis en fuite il ſe joignit à Sylla. Leur premiere entrevue fut ſignalée par les témoignages de l'eſtime la plus parfaite, & de la reconnoiſſance la plus tendre : il reçut alors du proconſul le nom d'*Imperator*, titre flatteur ſous lequel Auguſte & ſes ſucceſſeurs réunirent depuis, tous les droits de la Royauté & de la Dictature.

M. T. V. Lucullus ſe trouvoit parmi les lieutenans de Sylla ; il l'avoit toujours honoré de

ſa confiance, & ne le chériſſoit pas moins que ſon frere; il lui avoit donné le commandement d'un corps d'armée particulier pour s'oppoſer à Quinctius qui ſe trouvoit près de Fidentia (*c*). Quoique Marcus Lucullus ne ſe défiât ni du courage, ni de la bonne volonté de ſes ſoldats, il auroit bien voulu ne point engager d'action, vu le petit nombre de ſes troupes; mais ayant été enveloppé par l'ennemi, il ſe préſentoit peu d'expédiens pour ſe dégager. Tandis qu'il réfléchiſſoit ſur le parti qu'il avoit à prendre, il s'éleva tout-à-coup un vent frais & agréable qui, détachant les fleurs d'une prairie voiſine, en couvrit la tête & le bouclier des ſoldats. Cet accident leur parut un préſage heureux & ranima leur courage. Lucullus ſaiſiſſant cette occaſion pour charger les ennemis, les attaqua avec tant de force & de vivacité, qu'ils perdirent le champ de bataille, & que ſeize cohortes en battirent cinquante. Plutarque dit qu'il périt dans cette occaſion dix-huit mille hommes du côté des ennemis. La conduite & la valeur du général contribuerent ſans doute autant au ſuccès de cette journée, que le merveilleux de l'événement qui avoit déterminé la bataille.

Si L. L. Lucullus ne rendoit pas dans ce mo-

(*c*) Aujourd'hui *Borgo San-Donino*.

ment

ment à la République des ſervices auſſi brillans, ils n'étoient pas moins utiles, & moins effectifs. La juſtice & le deſintéreſſement avec leſquels il exerçoit l'emploi dont il étoit chargé en Aſie, ne ſervoient pas peu, comme on l'a dit, à maintenir cette province dans la tranquillité & le devoir, quoique la taxe impoſée lui fût extrêmement onéreuſe.

Cependant Papirius Carbo, conſul pour la troiſieme fois, & qui s'étoit donné pour adjoint le jeune Marius, étoit ſorti de Rome pour commander les armées. Carbon défait par Pompée, & chaſſé d'Italie, paya de ſa tête le crime d'avoir continué cette guerre civile, & Marius auſſi malheureux que ſon collegue, fut obligé après la déroute des ſiens, de ſe renfermer dans Preneſte pour la défendre, tandis que le préteur Damaſipe dévoué à ſes fureurs, exécutoit ſes ordres, en faiſant égorger une partie du ſénat.

La priſe de cette place par Lucretius Offella, la mort de celui qui la défendoit, & qui ſe tua pour ne pas tomber au pouvoir de Sylla, ſuivirent de près ſes victoires particulieres ſur quelques autres chefs du parti qui lui étoit oppoſé. Il revint enfin à Rome, où l'on eſpéroit de voir rétablir le calme & la tranquillité; mais s'il avoit juſqu'alors paru porté à la modéra-

tion, ſes ſuccès furent bientôt deshonorés par des cruautés odieuſes : ſon caractere devint féroce & ſanguinaire. La proſpérité & les grandeurs rendent preſque toujours les hommes inhumains, & ſuperbes ; peut-être ne font-elles que découvrir des vices qu'on n'oſeroit montrer dans un état d'infortune. Quoi qu'il en ſoit, Sylla fit périr ſix mille hommes qui s'étoient rendus ſur la parole qu'il leur avoit donnée de ſauver leur vie ; le ſénat & le peuple ne furent pas mieux traités ; les proſcriptions commencerent dans la capitale, elles s'étendirent dans toute l'Italie. C'étoit un crime d'avoir porté les armes contre lui, d'avoir payé les taxes impoſées à cet effet : il ſuffiſoit d'être riche pour être expoſé à des accuſations ; aucun aſyle ne put ſauver les malheureux objets de ſa haine ; c'étoit aſſez de poſſéder une maiſon commode, d'avoir des jardins agréables, pour être compris dans le nombre des coupables, & Céſar n'échappa à la proſcription, qu'en perdant ſes dignités.

Pendant les troubles d'Italie, Lucullus employé à faire la levée de la taxe ordonnée par Sylla, avoit joui d'une aſſez grande tranquillité pour renouveller toutes les études dans leſquelles il s'étoit diſtingué. Son goût pour la Philoſophie & les Belles-Lettres, ne lui fit pas négli-

ger la lecture des livres qui pouvoient le former au grand art de la guerre. On peut dire de lui, que dès les commencemens de sa vie il s'occupa de ce qui peut procurer une connoissance exacte de cet art, & qu'il acquit par l'étude une partie des qualités nécessaires à un excellent général, qui dans la plûpart des hommes ne sont que le fruit d'un travail continu, & d'une expérience consommée : les avantages qu'il avoit remportés jusque-là en sont une preuve assurée. Les connoissances qu'il se procura par ses veilles & ses méditations, lui furent d'une extrême utilité ; il leur dut une partie de ses victoires, ainsi que celle qu'il remporta alors sur les habitans de Mitilene (*d*).

Cette ville comprise dans la taxe, s'étant jettée dans le parti de Marius, ses habitans s'obstinerent à soutenir la rébellion. Le questeur après avoir employé tous les moyens que sa douceur naturelle & la bonté de son cœur purent lui suggérer pour les ramener à leur devoir, fut enfin obligé de marcher contre eux avec quelques vaisseaux. Il remporta une victoire considérable, & les ayant forcés de se renfermer dans leurs murailles, il voulut faire le siége de leur ville. Cette entreprise lui pa-

(*d*) Dans l'île de Lesbos, qui depuis a pris le nom de *Mitilene*.

roiſſant trop longue & trop difficile à exécuter, il crut pouvoir ſe promettre, par un ſtratagême digne de ſa prudence, un avantage plus conſidérable. Il feignit d'abandonner le projet du ſiége, & ſe rembarqua à la vue de tous les citoyens aſſemblés ſur les remparts, comme s'il eût voulu porter ſes forces d'un autre côté; mais dès que la nuit fut arrivée, étant revenu ſur ſes pas dans le meilleur ordre & ſans bruit, il plaça ſes troupes en embuſcade. Dès le matin les habitans ſortirent en deſordre & ſans précaution : l'ardeur du pillage les conduiſoit dans un camp qu'ils croyoient abandonné : l'avidité du butin les empêcha de prévoir les ſuites dangereuſes de cette entrepriſe. Lucullus ſorti de ſon embuſcade marche à eux, & les pourſuit avec tant d'impétuoſité, qu'il fait un grand nombre de priſonniers, & reprend ſur eux un butin conſidérable. Les Mitiléniens perdirent près de ſept mille hommes dans cette action.

Soit qu'il voulût leur donner le tems de témoigner un repentir ſincere, de rentrer dans l'obéiſſance, ou qu'il eût réſolu d'aller du côté où ſa préſence paroiſſoit le plus importante, il partit avec le butin qu'il avoit fait, dans la crainte ſans doute, que pendant qu'il ſeroit arrêté par le ſiége de cette ville bien munie de proviſions, les côtes d'Aſie ne fuſſent ravagées

par les pirates qui, depuis le départ de Sylla dans le desordre & le trouble des affaires, couroient les mers avec autant de témérité que de succès.

Tandis que le questeur faisoit briller sa prudence dans les fonctions de sa charge, ainsi que sa valeur dans les exploits militaires, le gouvernement de la capitale prenoit une nouvelle forme. Sylla avoit fait élire interroi (*e*) Valerius Flaccus, qui déposa son autorité en le nommant dictateur. Cette charge (*f*) renouvellée après un intervalle de cent vingt ans, lui fut donnée par le peuple pour un tems indéterminé, au lieu qu'on la recevoit autrefois des consuls, & pour le terme de six mois; la dictature n'avoit même lieu que dans un danger éminent. Comme elle étoit au-dessus de toutes les magistratures de la République, ceux qui en étoient revêtus, déposoient leur autorité dans les mains du dictateur, dès l'instant de sa nomination; les seuls tribuns du peuple étoient exceptés de cette

(*d*) Pour être revêtu de cette charge, il falloit être patricien, & avoir passé par tous les degrés de la magistrature. Pompée dans des tems postérieurs, renversa cet usage en faveur de M. Emilius Lepidus.

(*f*) La constitution de Rome étoit telle, qu'elle avoit besoin d'une magistrature qui, par un pouvoir absolu, ramenât violemment l'état à la liberté; mais dans cette circonstance Sylla intervertit l'ordre des loix, & son ambition lui fit entreprendre ce que l'on ne put arrêter.

loi générale. Sylla revêtu de ce pouvoir arbitraire vers la fin de l'année 670, fit paſſer toutes les loix qu'il voulut ; il fut ſtatué qu'on ne pourroit demander la préture ſans avoir été queſteur, & le conſulat ſans avoir exercé la préture. Le dictateur rabaiſſant les prérogatives du peuple & relevant celles du ſénat, remit le college des préteurs en poſſeſſion du droit qu'ils avoient de choiſir de nouveaux ſujets pour remplacer ceux qui venoient à manquer ; l'interſtice établi pour les magiſtratures fut abrogé ; l'ancien uſage de ne donner le conſulat à la même perſonne, qu'après dix ans d'intervalle, fut rétabli ; l'ordre équeſtre perdit le droit de juger les cauſes, on le rendit au ſénat, & le pouvoir des tribuns fut diminué. Le dictateur perſuadé que toutes les diſſentions venoient de leur puiſſance immodérée, leur ôta l'agrément d'aſpirer à d'autres charges après l'exercice du tribunat. Il rendit ainſi ces places odieuſes : dès-lors la brigue que l'on faiſoit pour les obtenir, ceſſa ; le nombre des queſteurs fut porté juſqu'à vingt, les conſuls & le peuple eurent le privilege de faire cette nomination de moitié. Sylla après avoir rétabli l'ordre par les loix, exerçoit un pouvoir abſolu, tout obéiſſoit à ſes ordres, lorſque Murena qui gouvernoit l'Aſie en qualité de préteur, eſpérant d'obtenir

le triomphe, recommença la guerre avec Mithridate. Cet implacable ennemi de la République, qui n'avoit fait la paix que pour la rompre dès qu'il pourroit le faire avec avantage, occupé du ſoin de punir de leur révolte la Colchide, & les villes du Boſphore qui avoient voulu ſe donner pour roi Mithridate, l'un de ſes *fils*, faiſoit tous ſes efforts pour remettre les révoltés dans le devoir. Son armement conſidérable ſervit de prétexte à Murena, qui ne cherchoit que des occaſions de renouveller la guerre. L'infraction du traité fait avec Sylla, n'étoit point favorable au roi de Pont dans ces circonſtances. Il s'en plaignit par un envoyé au dictateur, qui défendit à Murena d'attenter contre l'allié des Romains; mais ce préteur après un entretien ſecret avec Callidius chargé de la commiſſion de Sylla, ſe ſentant aſſuré vraiſemblablement de ſon autorité, continua la guerre avec plus d'ardeur. Le peu de ſuccès qu'il eut alarma cependant la République. Gabinius fut chargé de nouveaux ordres pour Murena, qui fit la paix après les avoir reçus; ainſi ce préteur plus heureux par ſes négociations que par ſes expéditions de guerre, alla demander à Rome les honneurs du triomphe.

*Lucullus*, qui pendant tout le tems de la queſture, avoit ménagé les intérêts de Rome avec

autant de prudence que d'habileté, ſans exercer trop de rigueur contre les habitans de la province confiée à ſes ſoins, s'étoit attiré l'eſtime & l'admiration des deux côtés. Le peuple Romain toujours prompt, mais quelquefois & par intervalle, judicieux, crut devoir payer ſes ſoins par de nouvelles graces. Il le fit édile en même tems que ſon frere. Cet emploi les rappellant à Rome l'un & l'autre, il fut obligé de quitter l'Aſie. Les habitans de cette province lui décernerent, avant ſon départ, des honneurs extraordinaires, témoignage flatteur de l'eſtime & de l'affection qu'on avoit pour lui.

Sylla ne s'occupoit, depuis quelque tems, qu'à faire obſerver ſous ſes yeux les loix nouvellement établies. Tout paroiſſoit dans l'ordre; ainſi Lucullus en arrivant fut aſſez heureux pour n'avoir point à partager les troubles, les proſcriptions ſanglantes, l'effuſion de ſang qu'avoient cauſés juſqu'alors l'animoſité des différens partis. La confiance du dictateur pour Lucullus n'en étoit pas moins grande; il le diſtinguoit de tous ſes amis, & après lui avoir donné les louanges dues à ſa conduite dans les différentes circonſtances où il s'étoit trouvé, il ne fit rien ſans le conſulter pendant ſon ſéjour à Rome.

Lucullus prit poſſeſſion de ſon nouvel emploi, & ne s'occupa que des fonctions de l'édi-

ſité. Par ſon ordre les fêtes ſacrées à l'honneur de Jupiter, de Minerve & de Junon; les jeux publics dédiés à Cerès, à Liber, à la déeſſe Flora, furent célébrés avec beaucoup de magnificence & de ſplendeur. Ces ſpectacles qui faiſoient partie de la religion, étoient exécutés en préſence du peuple. Pour en augmenter la dignité & le merveilleux, tout ce que l'Empire produiſoit de rare, tout ce qu'il renfermoit de curieux étoit deſtiné à embellir & à parer le *forum*; c'étoit le lieu où ſe repréſentoient les jeux ſceniques inſtitués en 392. Ceux qui aſpiroient aux grandes magiſtratures, & qui connoiſſoient le plaiſir extrême que le peuple prenoit à ces ſpectacles, n'épargnoient rien dans cette dépenſe; ils cherchoient à ſe le rendre favorable, & à mériter ainſi les ſuffrages dont ils avoient beſoin pour obtenir les dignités qu'ils briguoient.

Lucullus moins ambitieux que ſéduit par l'exemple de ceux qui l'avoient précédé, fit élever exprès des portiques, & un théatre qui pouvoit contenir juſqu'à cent mille perſonnes; les plus belles ſtatues, les peintures les plus recherchées qu'il put ſe procurer, furent diſpoſées dans tous les endroits où elles pouvoient ſervir d'ornement. Les acteurs furent vêtus d'étoffes d'or, & la beauté des décorations ré-

pondit à cette magnificence. Les deux freres ſe diſtinguerent également dans les jeux du grand cirque; leur faſte & leur appareil, depuis que le luxe de Rome avoit augmenté, étoient extraordinaires; l'emplacement où on les exécutoit, étoit diſpoſé de ſorte que les courſes de char, celles de cheval & à pied puſſent s'y faire commodément. Il étoit vaſte &. magnifique; on le fit environner de ſiéges. Ce lieu fut préparé avec tant de magnificence & de ſoin, qu'on en fut ſatisfait. La dépenſe en parut d'autant plus conſidérable, qu'on n'en avoit point vu de pareille depuis long-tems. Les deux freres ſe ſignalerent encore par leur profuſion & par le luxe des fêtes particulieres qu'ils donnerent pendant le tems de cette magiſtrature, & ces témoignages de reconnoiſſance envers le peuple ne contribuerent pas peu à faire connoître la généroſité de leurs caracteres; mais ces magiſtrats ne ſe bornerent point à ces libéralités; les ſecours qu'ils répandirent à propos dans la ville, & le ſoulagement dont ils furent aux malheureux, leur mériterent, à juſte titre, des éloges qui portoient auſſi ſur leur attention à conſerver les édifices publics (*g*) & à en augmenter les commodités. Le tems de ſon édilité fini, le peuple

(*g*) Les temples & les aqueducs; le nom de ces magiſtrats étoit dérivé du mot latin *ædes*.

démontra ſon attention pour Lucullus, dans l'occaſion intéreſſante qui ſe préſentoit. Il deſiroit d'obtenir la préture : à peine ſe fut-il placé au rang des candidats, qu'il l'emporta ſur ſes compétiteurs d'une voix unanime. On crut ne pouvoir mettre à la tête des affaires, quelqu'un qui fût plus propre à rendre des ſervices effectifs à l'état. Ce témoignage flatteur annonçoit bien que les eſpérances du public repoſoient ſur lui.

La dignité des préteurs, dont la création remontoit à l'année 389 de Rome, venoit immédiatement après celle des conſuls. Ces magiſtrats avoient été créés pour les aider dans l'adminiſtration de la juſtice, & la rendre pendant leur abſence : les affaires de la République étant devenues plus conſidérables, à meſure que ſes états s'étoient plus étendus, il fallut en augmenter le nombre. Sylla par ſes dernieres loix venoit de les fixer à huit; ces magiſtrats étoient élus comme les conſuls, & le ſénat, avant d'aſſembler les comices par centuries pour cette élection, déſignoit huit provinces qui retenoient le nom de *Prétoriennes* (*h*), dont le gouvernement devoit appartenir aux pré-

(*h*) Ces provinces étoient la Sicile, la Sardaigne & la Corſe, l'Ionie, l'Aſie, la Macédoine, la Bithinie, la Crete, la Mauritanie.

teurs qu'on alloit élire; ils tiroient au ſort leur différente juriſdiction, elle dépendoit du haſard. Les fonctions de ces magiſtrats (*i*) étoient de préſider au jugement de toutes les cauſes civiles ou criminelles. Toujours inexorable aux ſollicitations, il falloit y réſiſter, il falloit déſobliger des protecteurs déclarés; quelles contradictions Lucullus n'eut-il point à eſſuyer! Les occupations de ce nouvel emploi exigeoient des talens, un travail, & une probité particuliere; dans une place de cette eſpece il étoit à portée de juger de la corruption des hommes, de voir & d'examiner dans le plus grand jour la malice de leur cœur, qu'on ne diſtingue que trop dans les diſcuſſions des procès; expoſé aux embarras, aux perplexités, ſuites trop ordinaires d'une telle magiſtrature. Tandis qu'il l'exerça, il jouit de la réputation d'une intégrité à toute épreuve. Cette vertu qui bleſſe d'abord ceux à qui elle réſiſte, devient dans les ſuites l'objet de leur admiration; elle raſſura ſeule Lucullus dans un tems où il n'étoit que trop ordinaire de voir les juges en manquer; tout ce qu'il apporta de ſoins & de zele dans l'exercice de cette magiſtrature, ne fut que pour le bien de la République; s'il s'expoſa au

(*i*) *Voyez* la ſavante note de M. de la Bletrie ſur la préture, dans la Vie d'Agricola, pag. 177.

reſſentiment & à la haine de quelques particuliers, ce ne fut jamais en vue de ſon propre intérêt; il ſe fit toujours une loi de préférer l'avantage de ſes concitoyens à tous les biens qui n'avoient du rapport qu'à lui. Le ſoin des affaires publiques laiſſoit peu de momens à Lucullus; ceux dont il pouvoit diſpoſer, il les paſſoit avec les philoſophes qu'il avoit menés d'Aſie, & Antiochus d'Aſcalon, dont il admiroit le génie, l'éloquence & la capacité. C'étoit moins pour recevoir des inſtructions nouvelles, que pour ſe confirmer dans la perfection où il étoit parvenu, qu'il s'exerçoit ſous les yeux d'un tel maître.

La préture de Lucullus finit, & il reçut la récompenſe qui ſuivoit l'exercice de cet emploi en paſſant au gouvernement de l'Afrique. Aſſuré de la conſidération de ſes concitoyens, il ſe flattoit, avec raiſon, que la faveur publique ne lui manqueroit pas pour parvenir au conſulat. Il partit après avoir préparé d'avance tout ce qui pouvoit le mettre à portée de l'obtenir dans le tems auquel il le demanderoit.

Avant de finir ſa préture, Lucullus avoit fait célébrer les jeux apollinaires. C'étoit un droit de cette place d'indiquer le jour de cette fête & d'en faire la dépenſe. Le peuple y aſſiſtoit couronné de lauriers. Sa magnificence dans

la célébration de ces jeux, répondit à la haute idée qu'il avoit donnée de lui, dans ceux dont il avoit été chargé pendant l'édilité.

Les rapides progrès de Pompée, ſes conquêtes ſur Yarbe, roi de Numidie, les villes d'Afrique ſoumiſes, ne laiſſoient à Lucullus aucune expédition à entreprendre quand il y arriva; auſſi tourna-t-il toutes ſes vues à y maintenir la paix & le bon ordre. Il ne s'occupa que du ſoin de gouverner par les loix de la juſtice la plus exacte, toute l'étendue de la province qui lui avoit été confiée. Les tems de ſon adminiſtration ne furent marqués que par des démonſtrations de douceur & de bonté. Il gagna les cœurs ainſi que la confiance des peuples. L'Afrique ſoumiſe par Pompée, gouvernée par Lucullus, ne fut que plus attachée au parti du dictateur.

En arrivant dans cette province, Lucullus informé que les officiers prépoſés pour la levée des revenus de la République, commettoient des vexations, punit avec ſévérité leurs injuſtices; & ſes reglemens à cet égard rétablirent l'ordre dans la levée & la perception de ces droits. Perſonne ne ſe plaignit: tantôt il faiſoit reſtituer ce qui avoit été perçu au-delà des droits ordinaires; tantôt il remettoit les reſtes & les arrérages des années précédentes; il dé-

chargeoit les pauvres du payement des droits exceſſifs que l'avidité du traitant avoit établis, & les impôts dont quelques-uns étoient délivrés n'étoient point rejettés ſur les autres, il les prenoit ſur ce qui auroit dû lui revenir. Ainſi par le ſoulagement des malheureux, il ſe concilioit l'eſtime publique; il la priſoit bien plus que les richeſſes dont il auroit pu groſſir ſon épargne.

La tranquillité de Rome n'avoit point été troublée, depuis que Sylla jouiſſant de toute l'autorité avoit mis ſon attention à la maintenir. Pompée à qui ſes exploits avoient mérité les honneurs du triomphe, l'obtint par l'autorité du peuple & le conſentement arraché au dictateur. Il ne reſtoit de la faction de Marius & de Cinna, que ce que la valeur & les intrigues de Sertorius avoient ſçu maintenir en Eſpagne, lorſque Sylla par un trait d'héroïſme, & que la vertu la plus épurée pourroit avouer, quitta la dictature: quand il n'en crut plus l'autorité néceſſaire, ſans craindre la haine & le reſſentiment que ſes cruautés paſſées pouvoient lui ſuſciter, on le vit ſe réduire au rang de ſénateur, & témoigner par cette conduite qu'il n'avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance, que pour rendre à ſa patrie l'ancienne forme de ſon gouvernement & rétablir les loix. L'état de particulier dans le-

quel il rentroit, ne lui fit rien perdre des diſtinctions qu'il méritoit ; il ſe retira cependant dans ſa maiſon de campagne, où il ne prit que peu de part aux affaires de l'état.

Ses excès dans cette vie privée lui cauſerent une maladie qui le menaçoit d'une fin prochaine : dans cet état d'accablement & de douleur, il employa tous ſes ſoins à appaiſer une ſédition à Pouzole ; il travailla à rétablir la tranquillité parmi ſes habitans. Ce ne fut point ſa ſeule occupation ; il acheva les mémoires qu'il dédioit à Lucullus. Par ſon teſtament il le nommoit tuteur de ſon fils, & dans ce dernier acte de ſa volonté, il donnoit à tous ſes amis des marques de ſouvenir & d'attachement ; Pompée fut le ſeul oublié. La préférence qu'il y donnoit à Lucullus, fut, ſelon Plutarque, la premiere cauſe de l'inimitié & de la jalouſie qui diviſa dans les ſuites, ces deux grands hommes. Le deſir de gloire qui les animoit également, leur fit ſans doute ſaiſir ce prétexte pour juſtifier aux yeux du public leurs démêlés. Quoi qu'il en ſoit, le choix de Sylla eſt une preuve du cas qu'il faiſoit de l'amitié de Lucullus & de ſa confiance pour lui ; il s'en étoit en effet rendu digne ; ſon abſence n'avoit pu donner atteinte à ſes ſentimens. Tel eſt le caractere de l'amitié ; toujours

égale,

égale; elle ne dépend ni des tems, ni des lieux, ni des circonſtances.

Lorſque Sylla le choiſit pour ſon exécuteur teſtamentaire, ce fut auſſi peut-être un trait de politique & de prudence. Lucullus ayant été le témoin de la plûpart de ſes actions, il ſentit bien qu'en le chargeant de faire exécuter ſes dernieres volontés, c'étoit l'engager à les juſtifier aux yeux du public, & qu'il étoit le ſeul dont il dût attendre ce ſervice. L'attachement, la liaiſon intime qu'il y avoit entre eux ſembloit le lui promettre.

Sylla lui dédiant ſes mémoires, le prioit de les mettre dans un meilleur ordre, & voulant qu'ils fuſſent préſentés au public ſous une forme plus agréable, il s'en rapportoit totalement à lui. Ce témoignage honorable rendu aux connoiſſances & au bon goût de Lucullus, eſt une preuve authentique de la réputation qu'il avoit à Rome à cet égard. Dans ſes mémoires Sylla lui conſeilloit de croire qu'il n'y avoit point de préſages plus sûrs que les ſonges: c'étoit lui dire que pour commander à des hommes ſuperſtitieux, il étoit néceſſaire quelquefois de leur en impoſer par des moyens extraordinaires.

Lucullus étoit abſent quand Sylla reçut les honneurs funebres, & que ſon corps fut brûlé en conſéquence de l'ordre qu'il en avoit donné

lui-même, & contre l'uſage de la famille des Cornéliens, dans la crainte ſans doute, que ſon corps ne fût exhumé comme l'avoit été celui de Marius, ſi les troubles & les diſſentions renaiſſoient après ſa mort. En effet ils reprirent toute leur force comme il l'avoit prévu; & ſes volontés n'euſſent point eu ſans doute, leur exécution ſans les ſoins de Pompée, qui, malgré les oppoſitions du conſul Lepidus, fit porter ſon corps à Rome, & quoiqu'il eût à ſe plaindre de l'oubli de Sylla, il lui fit rendre tous les honneurs & toutes les diſtinctions dues à ſon rang. Ce trait de généroſité fit d'autant plus d'honneur à Pompée, qu'il pouvoit ſans être coupable d'ingratitude, ſe diſpenſer de ce ſoin.

Lucullus apprit en Afrique la mort de ſon ami : extrêmement touché de cette perte, ce fut avec les marques de la plus tendre affection qu'il reçut ſes derniers adieux & le dépôt dont on lui confioit la garde & la ſûreté.

Il ne nous reſte point de témoignage de ſes démarches après cet événement auprès des protecteurs qu'il ménageoit à Rome. Il perdoit un ami puiſſant dans des circonſtances délicates; il ne négligea vraiſemblablement rien de tout ce qui pouvoit lui être favorable auprès du peuple & du Sénat, pour parvenir au but qu'il ſe propoſoit dans la carrière des honneurs; ſes

liaiſons dans la capitale le mirent ſans doute à portée d'agir comme s'il y eût été.

Tandis qu'il exerçoit ſes fonctions en Afrique, la paſſion des richeſſes & le goût du luxe qui avoient ſéduit les plus grands hommes de la République de ce tems, étoient le ſeul motif qui leur faiſoit rechercher & recevoir le gouvernement des provinces : chargés, enrichis de leurs dépouilles par toutes ſortes de voies, ils eſpéroient, en corrompant leurs concitoyens, d'acheter à Rome de nouveaux emplois. Moins touchés de la conſidération flatteuſe qu'ils pouvoient s'attirer en protégeant les loix, & en employant tout le zele néceſſaire pour les faire obſerver, que de l'avantage de rendre leur fortune plus brillante, ils amaſſoient de grandes richeſſes par les moyens les plus injuſtes & les plus odieux. Lucullus dont l'intégrité étoit au-deſſus de tout ſoupçon, mérita les éloges de la République : il en ménageoit avec prudence les intérêts, ainſi que ceux des habitans de la province qui lui étoit confiée. Avec tant de preuves de généroſité & de juſtice, n'acquéroit-il point ſur les cœurs des droits infinis de reconnoiſſance ? Cette façon de ſe concilier les ſuffrages, de briguer les charges, étoit ſans doute préférable à l'uſage établi, comme on l'a dit, d'acheter publiquement des voix, en faiſant por-

ciations & ſes intrigues en Aſie, avoit établi une correſpondance avec Mithridate.

Le roi de Pont ſéduit par des motifs d'ambition & de jalouſie, recommença la guerre contre la République; & quoique Sertorius, tout proſcrit qu'il étoit, n'eût point oublié le zele & l'attachement qu'il devoit à l'état, puiſque dans le traité d'alliance fait avec ce Prince, il n'avoit voulu céder aucun des droits de Rome ſur l'Aſie; Mithridate ne deſeſpéroit point de s'en rendre le maître; il avoit fait pour cette guerre des préparatifs immenſes par mer & par terre. Il croyoit l'occaſion d'autant plus favorable à ſes deſſeins, que les plus habiles généraux de la République étoient occupés en Eſpagne. La petite Arménie, la Scythie, la Tauride, les Thraces lui avoient fourni des troupes; indépendamment de ſon ancienne armée, il comptoit cent quarante mille hommes d'infanterie, & ſeize mille de cavalerie; ſa flotte étoit compoſée de quatre cens trirêmes.

Telles étoient les forces qu'il venoit de raſſembler: dès qu'on en reçut les nouvelles, on en fut extrêmement alarmé: les affaires étoient dans cet état, quand Lucullus arriva à Rome. Ses premiers ſoins à ſon retour, furent de voir ſes amis, & de faire agir leur crédit pour obtenir le conſulat dans l'élection prochaine: il s'étoit

mis en arrivant au nombre des candidats avec l'habit qui convenoit à cette qualité : il employa tout le tems qui ſe paſſa entre ſon arrivée & celui de l'élection, à briguer ouvertement cette charge, & à rendre effectifs les ſentimens favorables qu'on avoit pour lui. Le peuple & le ſénat lui rendirent juſtice ; ſa naiſſance illuſtre, ſes grandes qualités, ſes ſervices, ſon âge, tout lui promettoit un heureux ſuccès. Les comices furent aſſemblés au champ de Mars, & procéderent à l'élection : elle ſe fit dans la forme ordinaire par la voie du ſcrutin. Le conſul en exercice préſidoit à l'aſſemblée du peuple, & proclamoit à haute voix les élus : dès ce jour jusqu'à celui de l'inſtallation, ils entroient dans le ſénat en qualité de conſuls deſignés ; on les y traitoit avec le reſpect dû à ce rang. Le jour qu'ils commençoient l'exercice de leur charge, après le ſacrifice fait à Jupiter Latialis, ils juroient l'obſervation des loix, le maintien des priviléges du peuple & des anciens traités avec les peuples d'Italie. Cette cérémonie qui ſe faiſoit pendant le tems de la célébration des féries latines ſur la montagne d'Albe, s'obſervoit pareillement quand ils ſortoient de charge. C'étoit rendre compte en quelque ſorte de leur conduite & de leur adminiſtration (*k*).

(*k*) L'uſage pour les magiſtrats principaux d'Athènes

Le conſulat étant regardé comme la ſuprême dignité de la République, les autres étoient dans une eſpece de dépendance ; les licteurs, la robe bordée de pourpre, la chaiſe & le bâton d'ivoire, les lauriers mis ſur la porte de leurs maiſons, les places honorables qui leur étoient deſtinées quand ils ſe trouvoient à quelque fête, le reſpect du peuple & des magiſtrats qui ſe levoient ſur leur paſſage, prouvent aſſez les déférences & les égards qu'on avoit pour eux ; mais la plus grande prérogative ſans doute, étoit de diriger tous les mouvemens de la République, & d'avoir une autorité ſuprême ſur toutes les parties de l'état ; ces places demandoient conſéquemment plus de dignité & de prudence qu'il n'en falloit avoir pour exercer les charges qui ſervoient à y parvenir. Lucullus à qui l'on donna pour collegue M. Aurelius Cotta (*l*), avant de prendre l'adminiſtration de l'Empire, crut devoir employer tous ſes ſoins à en rétablir le repos & la tranquillité. Les tribuns que le peuple regardoit comme ſes protecteurs, occupés ſans ceſſe à déchirer la République par leurs harangues ſéditieuſes,

étoit le même, s'il en faut croire Démoſthene dans ſes Oraiſons, quant à la maniere de rendre compte de leur conduite.

(*l*) Il étoit frere de l'orateur C. Cotta & de L. Cotta.

ſembloient vouloir profiter des circonſtances où l'on ſe trouvoit pour introduire le déſordre dans la capitale, & faire ceſſer la tranquillité dont elle jouiſſoit : ils faiſoient tous leurs efforts pour détruire les loix anciennes & en établir de nouvelles ; ce changement eût cauſé les plus grands malheurs.

Le conſul ſentit la néceſſité de prévenir les mouvemens factieux de ces magiſtrats, & pour y réuſſir, il voulut en s'aſſurant de ſon collegue, éviter qu'il ne mît obſtacle à l'exécution de ſes deſſeins. Il chercha donc avec ardeur les moyens d'obtenir ſa confiance ; Cotta n'avoit pas des principes auſſi excellens que Lucullus, & un amour auſſi déterminé pour le bien de l'état. Occupé de ſon intérêt propre, du ſoin de ſatisfaire ſon ambition, ce magiſtrat avoit un caractere qui le tenoit indécis entre ſon devoir & ſa fortune. On voit tous les jours de ces hommes qui voulant allier l'un & l'autre dans des tems difficiles, ſe déterminent à faire un peu de mal, pourvu qu'il en réſulte une ſorte de bien. Lucullus employa pluſieurs moyens pour ſe rendre maître de l'eſprit de ſon collegue, & il y réuſſit. Il crut donc pouvoir ſe promettre qu'il ne prendroit point d'engagemens contraires à ſes vues : la conduite de Lucullus ne fut point inutile, elle ſembloit unir ces ma-

giſtrats & les lier intimement pour ne rien déterminer que de concert ; l'unanimité dans leurs projets étoit ſans doute le moyen le plus aſſuré pour éviter tous les maux dont la République ſe voyoit menacée.

Les nouveaux conſuls prirent poſſeſſion de leur dignité le premier Janvier, les tribuns étant entrés en exercice quelques jours auparavant, ſuivant l'uſage ; l'un d'eux venoit de propoſer au peuple des loix qui tendoient à renverſer les actes de Sylla, & à jetter Rome dans le déſordre & la confuſion. Par les actes de ce dictateur, comme on l'a dit, l'ancien pouvoir des tribuns avoit été diminué, c'étoit le plus ſolide fondement d'une paix durable : les véritables amateurs du bien public deſiroient avec ardeur que ces reglemens fuſſent affermis ; mais l'ambition ne connoiſſant aucun frein, Lucius Quintius vouloit en faiſant caſſer les ordonnances du dictateur, remettre le college des tribuns en poſſeſſion du pouvoir exceſſif qu'ils avoient perdu, & il avoit trouvé par une ſorte d'éloquence propre à exciter les plus grandes émotions, le moyen de plaire à cette multitude auſſi dangereuſe qu'aveugle dans ſes mouvemens, il travailloit donc de toutes ſes forces à lui perſuader qu'il falloit leur rendre le pouvoir dont ils avoient été privés ; il repréſentoit avec vé-

influence qu'il étoit injuste que la principale autorité de la République fût au pouvoir des grands & du Sénat.

Indépendamment du zele sincere pour l'intérêt de la patrie, dont le consul étoit animé, il se rappelloit la mémoire de Sylla, ses engagemens, l'obligation qu'il sembloit avoir contractée de faire exécuter les dernieres volontés de cet ami, il voulut justifier le choix qu'il avoit fait de lui. Ces différens motifs, ainsi que l'envie de maintenir le juste tempérament du pouvoir entre le sénat & le peuple, le déterminerent à s'opposer fortement aux projets ambitieux du tribun. De quelque ressentiment particulier que cette entreprise le menaçât, il s'exposa à tous les dangers qui devoient la suivre; quoique son collegue eût promis de le seconder dans ses projets, il auroit cependant voulu demeurer neutre entre les deux partis, & prenant le rôle de médiateur, diminuer la rigueur des loix sans être obligé de les détruire, en rendant aux magistrats du peuple le pouvoir d'aspirer à des charges plus élevées; mais Quintius n'auroit pas même voulu entendre parler d'un accommodement qui ne lui rendoit, ainsi qu'à ses collegues, qu'une partie de leurs anciens droits; il animoit donc le peuple par son éloquence, & l'exhortoit à secouer le joug dont les grands, disoit-il,

cherchoient à opprimer leur liberté. Cotta en s'éloignant des vues de Lucullus, avoit cru pouvoir rétablir l'ordre ; le trouble en devenoit plus grand ; les démarches du tribun qui sembloient être plus dangereuses à mesure qu'il se concilioit l'approbation de la populace, causerent de justes alarmes aux véritables citoyens. Lucullus fut obligé de travailler à les calmer par la complaisance & la douceur avec laquelle il agit en particulier avec Quintius, en lui représentant les suites funestes de son entreprise, l'exemple du tribun Siccinius, qui pour avoir voulu renverser la constitution & la forme du gouvernement, avoit perdu la vie, malgré la protection du peuple ; mais la sagesse & la prudence de ses conseils ne purent d'abord ralentir l'ambition désordonnée de ce magistrat ; on tint différens comices à cette occasion ; le consul y parla avec tant de force & de fermeté, qu'il l'obligea enfin à renoncer à ce projet. Soit que l'exemple de Siccinius fît impression sur son esprit, soit qu'il y fût déterminé par l'adresse du consul, & les soins qu'il prit de maintenir, malgré les dissentions, le repos & la tranquillité de l'état, cette faction dont les suites fâcheuses le menaçoient, fut étouffée dans sa naissance.

Rome étoit à peine délivrée de ces troubles,

que Lucullus penſa à ſe faire donner le commandement des troupes deſtinées à ſervir contre Mithridate. Il voyoit avec peine que la Gaule Ciſalpine lui étoit échue pour la fin de ſon conſulat, quand on avoit tiré au ſort les provinces, parce que cette commiſſion ne lui promettoit aucune gloire; mais le ſénat qui ne pouvoit ſe diſpenſer de charger quelqu'un de la guerre contre le roi de Pont, n'avoit pas voulu décider entre les nouveaux conſuls, & ſembloit attendre que Pompée eût terminé celle d'Eſpagne. Les grandes qualités de ce général, ſes talens, avoient fixé les attentions de la République.

Lucullus ne vit pas ſans déplaiſir ces diſpoſitions. Quoiqu'il fût un des meilleurs citoyens, il ne put s'empêcher d'être jaloux de la puiſſance & de la gloire de ce rival, qu'il regardoit comme l'obſtacle le plus grand & le plus propre à le traverſer dans ſes vues. Telles étoient les circonſtances dans leſquelles on ſe trouvoit, lorſque Pompée demanda de nouvelles ſommes d'argent: il ajoutoit qu'il ſeroit forcé d'abandonner l'Eſpagne à Sertorius, & de ramener ſon armée en Italie, ſi ces ſecours ne lui étoient fournis avec célérité. Le conſul ſentit la néceſſité de le tenir éloigné; il prévit que Pompée à ſon retour feroit ce qu'il voudroit à Rome, où

la puiſſante armée qu'il conduiroit, le mettroit à portée d'obtenir bientôt la préférence pour être envoyé contre le roi de Pont; cette raiſon le détermina à employer ſon crédit, afin qu'on lui accordât ce qu'il demandoit; par ce moyen il ne lui laiſſoit aucun prétexte de revenir pendant le tems de ſa magiſtrature.

La nouvelle de la mort d'Octavius qui gouvernoit la Cilicie, fut un motif de plus pour engager le conſul à appuyer les demandes de Pompée, qui ſe trompa lui-même dans le motif qui avoit fait agir le conſul, lorſqu'il apprit les réſolutions du ſénat, & qu'il devoit ce qu'on lui avoit accordé à ſon crédit. Comme il avoit craint ſes oppoſitions, il ne ſçut à quoi attribuer ces marques de bienveillance, ſon amour-propre lui ayant fait prendre le change, il ne penſa jamais que la politique en eût été le motif; quoique le gouvernement de la Cilicie ne fût pas par lui-même un objet conſidérable, bien des concurrens y prétendoient. Dans le deſſein de l'obtenir, Lucullus ſe donna tous les mouvemens poſſibles pour faire changer le département qui lui étoit deſtiné, & il prévit que, ſi cette nouvelle province étoit confiée à ſes ſoins, on le chargeroit infailliblement de la guerre d'Aſie; mais il avoit à ſurmonter un obſtacle puiſſant, Cethegus ſon ennemi, l'un des tribuns

dont le crédit & l'autorité auprès du peuple diſpoſoit de tout dans le gouvernement, pouvoit s'oppoſer à ſes prétentions. Ce magiſtrat téméraire, impétueux à l'excès, livré à toutes les paſſions, avoit un caractere qui ne pouvoit s'accorder avec la douceur & la probité de Lucullus; les qualités de l'un & les paſſions de l'autre ſembloient s'exclure mutuellement, & ne donner lieu à aucune eſpece de liaiſon entre eux; auſſi Cethegus s'étoit-il toujours déclaré contre le conſul, & lui faiſoit-il une guerre ouverte. Livré tour-à-tour à la faction de Marius & de Sylla, après la mort de ce dernier, il avoit obtenu à Rome, par ſes intrigues, un pouvoir qu'il portoit juſqu'à l'excès, & qu'il eût peut-être conſervé dans ces tems, où la probité des Romains avoit dégénéré, ſans les déréglemens de ſes mœurs, & la témérité qu'il eut de s'engager depuis dans la conjuration de Catilina, dont il fut la victime. Cethegus par ſon rang au ſénat, ſa charge, les amis que ſa naiſſance ou que ſon goût pour les plaiſirs lui donnoient, étoit le maître des délibérations: il importoit extrêmement au conſul pour qu'elles lui fuſſent favorables, ou de ſe réconcilier avec cet homme, ou qu'il ne parût pas directement oppoſé à ſes vues: ainſi malgré les diſpoſitions naturelles de ſon cœur & ſon ancienne inimi-

tié, il fit des démarches pour que le crédit du tribun ne lui fût point contraire. A quoi l'ambition n'engage-t-elle point les hommes! Lucullus ſe détermina à faire ſa cour à la maîtreſſe de Cethegus. Cette femme célebre joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit; elle exigeoit de ſes amans un tribut d'hommages & de déférences, & elle les ménageoit tous avec tant d'art, qu'elle ſervoit utilement de leur crédit ſes amis, & leur procuroit les graces qu'ils attendoient de ſa protection. Pretia n'étoit point de ces femmes livrées uniquement au libertinage; elle joignoit à des talens qui pouvoient lui gagner les cœurs, une beauté rare, un eſprit ſupérieur; la langue grecque lui étoit auſſi familiere que celle de Rome; ſa converſation des plus vives, des plus intéreſſantes, ſéduiſoit tout le monde. Selon les circonſtances elle parloit le langage de la ſageſſe ou celui de la volupté; jamais femme ne ſçut ſi bien conduire & ménager une intrigue de politique: enjouée, flatteuſe, inſinuante, elle avoit ſçu gagner le cœur du tribun, & cet homme aveuglé par un amour violent, n'étoit occupé que du ſoin de ſatisfaire ſon ambitieuſe maîtreſſe: il employoit ſon crédit au gré de ſes caprices; rien ne ſe faiſoit à Rome que par l'entremiſe du tribun; toujours ſoumis à des ordres

ordres ſupérieurs, le conſul ſolliçita la protection de Pretia ; il lui fit des préſens, & l'idée humiliante de ſe voir aux genoux de cette femme, ne l'arrêta point : la droiture de ſon caractere ſembla ſe démentir dans cette occaſion ; mais il vouloit obtenir le poſte où ſon ambition le faiſoit aſpirer. Soit que cette femme fût flattée de captiver ſon cœur, ou d'imaginer qu'il avoit beſoin de ſa protection, & qu'il l'imploroit, elle fit tous ſes efforts pour hâter la réunion de ces deux hommes. Plus la modeſtie, la candeur & la probité du conſul étoient reconnues, plus elles formoient un contraſte parfait avec ſes démarches. Pretia ne s'occupant pas du ſoin d'en examiner dans cette occaſion, les motifs, crut devoir ce triomphe au ſeul pouvoir de ſes charmes ; elle en fut d'autant plus empreſſée de ſervir ce nouvel amant auprès de Cethegus ; celui-ci devint le partiſan zélé du conſul, & dans les différentes aſſemblées où il haranguoit le peuple, ſes diſcours furent toujours remplis des louanges de ce magiſtrat, d'autant plus flatteuſes pour ce dernier, qu'il paroiſſoit les recevoir d'un homme dont l'inimitié s'étoit montrée au grand jour, que le conſul avoit même paru mépriſer. Ces éloges firent une impreſſion plus forte ſur les eſprits ; les diſpoſitions favorables dans leſquelles on étoit

pour Lucullus, ſemblerent ſe renouveller avec l'approbation du tribun, & ſon aſcendant ſur le peuple eut ſon effet; le conſul obtint par ſa protection le gouvernement de la Cilicie. D'un accord unanime, on le chargea de la conduite de la guerre contre Mithridate: perſonne ne fut jaloux de cette diſtinction; on lui rendoit juſtice, & l'on ſe perſuada qu'il ſoutiendroit cet emploi plus dignement que les autres généraux qui ſe trouvoient alors à Rome. De ſon côté Aurelius Cotta ſon collegue, obtint par ſes intrigues le commandement d'une flotte qui devoit être employée à garder la Propontide & à défendre la Bithynie où Mithridate menaçoit de porter ſes armes.

Tandis que ces divers événemens ſe paſſoient, la guerre des Pirates fut heureuſement terminée par le préteur P. Servilius Vatia Izauricus (*m*), qui revint à Rome pour y recevoir les honneurs du triomphe.

(*m*) S'il en faut croire Hubert Goltius, qui rapporte dans ſes Faſtes, p. 168, une médaille, ſur laquelle on voit gravée la tête de la Foi couronnée d'olivier, dans le revers un vaiſſeau prétorien à rames, au-deſſus duquel l'on voit ces mots, *Lucius Lucullus ex ſenatusconſulto*; & au-deſſous du vaiſſeau le mot *Roma*. Voyez la médaille, *fig. 11.*

# LIVRE SECOND.

A Peine l'année du conſulat de Lucullus eut-elle fini, qu'il ſe prépara à quitter Rome; où ſa préſence avoit maintenu l'ordre & la tranquillité pendant le cours de ſa magiſtrature; tandis que Cotta prenoit les devants avec ſa flotte, Lucullus s'occupoit du ſoin de lever une légion, qui, jointe à celles qu'on avoit laiſſées en Aſie, devoit former une armée de trente mille hommes d'infanterie, & de deux mille cinq cens de cavalerie. C'étoit peu que ce nombre de troupes en comparaiſon de celles que Mithridate pouvoit lui oppoſer. Les quatre légions ſimbriennes, compoſées de ſoldats braves, mais accoutumés ſous leurs premiers généraux à l'indépendance & à la révolte, depuis longtems ſans chef, auſſi corrompus par l'avarice & l'amour du pillage, qu'amollis par le luxe & les délices de l'Aſie, étoient peu propres à exécuter les projets auxquels on les deſtinoit: le proconſul prévit qu'il ſeroit impoſſible de les employer utilement, ſi, avant que de s'en ſervir, on ne les remettoit ſous la diſcipline qu'un bon général fait obſerver. Il donna donc tous ſes ſoins à prévenir les premiers déſordres que

ſon exactitude dans le commandement pouvoit occaſionner parmi des hommes auſſi déreglés; mais s'il les remit inſenſiblement dans le devoir, ils n'en conſerverent pas moins l'eſprit d'indocilité & de ſédition. Leur audace lui fit perdre, comme on le verra dans la ſuite, le fruit de ſes victoires; cependant Mithridate menacé de l'arrivée des conſuls, raſſembloit pour reſiſter à leurs efforts une armée formidable, levée dans les pays ſeptentrionaux de l'Aſie. Ce Prince que ſon expérience avoit inſtruit à ne préſenter aux Romains que des ennemis dignes d'eux, recommençoit la guerre avec des troupes aguerries; ce n'étoit plus une multitude confuſe de nations barbares, dont les cris ne pouvoient qu'effrayer des ſoldats mal diſciplinés; les armes brillantes d'or & couvertes de pierreries qu'il avoit étalées dans la premiere guerre, étoient converties en des épées à la romaine, & en des boucliers forgés avec ſoin; il avoit cent cinquante mille hommes, indépendamment de trois cens chariots (*n*) armés de faulx; une flotte de quatre cens voiles le ſuivoit; ſes vaiſſeaux, au lieu d'un tas de gens inutiles qu'on y avoit vus autrefois, ne por-

(*n*) On les plaçoit dans l'action au premier rang, la phalange occupoit le ſecond, & les auxiliaires le troiſieme. *Voyez* Frontin.

toient que des ſoldats capables de ſupporter de pénibles travaux. Avec cet appareil redoutable il attaqua la Bithynie, après avoir couvert la Cappadoce (*o*), dont les villes munies de fortes garniſons, étoient protégées par Diophante l'un de ſes généraux, qui commandoit une armée nombreuſe, en état de reſiſter à l'ennemi dans le cas où il voulût commencer ſes attaques de ce côté. Telles étoient les diſpoſitions de ce Prince, qui ne perdant point de tems à ſe mettre en marche, traverſa la Paphlagonie, (*p*) ſoumit avec rapidité ſes différentes villes, tandis que ſa flotte, maîtreſſe de la mer, fourniſſoit à ſon armée les vivres néceſſaires qu'elle n'auroit pu ſe procurer d'ailleurs. Neuf jours de marche lui ſuffirent pour pénétrer dans la Bithynie, dont il vouloit s'emparer; les Romains, depuis l'année 680 la tenoient de la libéralité de Nicomede, qui s'étoit déclaré leur affranchi: on ſe ſoumit avec empreſſement aux loix du vainqueur: la cruauté des fermiers de la

(*o*) Région de l'Aſie réduite en province Romaine, depuis appellée l'*empire de Trébizonde*, & poſſédée aujourd'hui par les Turcs ſous les noms de *Natolie*, *Caramanie*, *Amaſie*, *Adulie*.

(*p*) La Paphlagonie, province du Pont, entre l'Halis & le Parthenius, aujourd'hui connue ſous le nom de *Bolli*, contrée de la Turquie européenne.

République, leurs uſures criantes, les maux auxquels ſe trouvoient expoſés les peuples de cette province, y occaſionnoient depuis longtems des ſéditions & des révoltes ; le nom de Rome étoit en horreur, & l'on cherchoit avec empreſſement l'occaſion de ſecouer ſon joug tyrannique. L'avidité des traitans fut ſans doute l'un des principes les plus aſſurés de la deſtruction de la République, & la dureté avec laquelle on traitoit les nations nouvellement ſoumiſes, l'une des cauſes des révoltes continuelles. Les habitans d'Héraclée auſſi fatigués de l'inſolence des troupes qu'on avoit mis en garniſon chez eux, que de la mauvaiſe foi des publicains, dont les extorſions les avoient ruinés, pour s'en délivrer, ouvrirent les portes aux troupes de Mithridate. Varius, l'un des ſénateurs compris dans les proſcriptions de Sylla, député par Sertorius, précédoit toujours ce Prince dans les places qu'il ſoumettoit à ſa puiſſance ; ainſi lui frayoit-il une route facile par ſes intelligences, ſous le prétexte ſpécieux de vouloir maintenir les loix & la liberté. A peine Mithridate eut-il pénétré dans la Bithynie, que Cotta prit la fuite, & l'abandonnant à l'ennemi, marcha vers la ville de Chalcédoine (*q*). Pen-

(*q*) Ville du Boſphore de Thrace en Aſie ; ſon port eſt entre le Fanarikiosk & le ſerrail de Scutari.

dant que Lucullus ſe livroit à des occupations importantes, l'Aſie condamnée à payer une amende en punition de ſa premiere révolte, étoit déchirée par des ſéditions. La tyrannie exercée pour le recouvrement de cette taxe, l'avoit rendue plus onéreuſe. On apprit l'arrivée du proconſul, on connoiſſoit ſon amour pour la juſtice, on ſe ſouvenoit du tems de ſa queſture, & comme on avoit jadis éprouvé la douceur de ſon caractere & ſon humanité, on le regardoit comme un libérateur; les députés des différentes villes allerent implorer ſon ſecours & ſa protection: s'il ne put rétablir l'ordre auſſi promptement qu'il le deſiroit, ſa préſence ſervit du moins à contenir dans les bornes du devoir les prépoſés; elle modéra leurs injuſtices; ces hommes intimidés par ſes menaces diminuerent leurs vexations; ainſi la ſage conduite de Lucullus empêcha cette province entiere de ſe livrer à Mithridate, dont la proximité & les progrès ſembloient préſenter l'occaſion favorable d'une révolte. A peine la tranquillité parut-elle rétablie, que le proconſul crut pouvoir partir ſans crainte; il hâta ſa marche, dans le deſſein de ſoutenir Cotta, & le fit avertir de ſes projets; mais celui-ci, par des motifs d'émulation ou de jalouſie, réſolut d'attaquer l'ennemi, ſe croyant en état de rempor-

porter une victoire considérable, sans attendre que Lucullus en partageât l'honneur avec lui. Il fit deux corps d'armée de ses troupes, dont il garda une partie pour combattre sur terre, tandis qu'il remit la conduite du reste à Nudus son vice-amiral, qui devoit attaquer la flotte asiatique. L'imprudente témérité des deux chefs fut bientôt punie; moins braves dans l'exécution que téméraires dans leurs projets, ils furent battus. Cotta ayant perdu quatre mille hommes de ses meilleures troupes, se vit forcé de se renfermer dans les murs de Chalcédoine, où il attendit que Lucullus vînt le secourir. Le vice-amiral après avoir perdu soixante de ses vaisseaux, ramena les restes délabrés de sa flotte dans le port de cette ville; mais cet asyle ne put le défendre de celle du roi de Pont, qui l'y bloquant dans le même tems qu'il investissoit cette place par terre, brisa la chaîne qui servoit à fermer le havre, & qu'on avoit tendue par les ordres de Cotta: les Romains virent brûler quatre de leurs vaisseaux dans ce port; ils y perdirent tous ceux qui se trouvèrent à l'ancre. Lucullus cependant traversoit la Phrygie & s'avançoit à la hâte à la tête de son armée: ce ne fut qu'aux environs du fleuve Sangar (r) qu'il apprit la défaite des Romains: en

(r) Aujourd'hui le Sagari ou l'Aïla, petite riviere

vain lui représenta-t-on que leur général s'étoit perdu par sa témérité, qu'il avoit sacrifié ses meilleures troupes, qu'il devoit lui laisser subir la peine dûe à sa faute en l'abandonnant dans son asyle; (tels étoient les conseils de ses officiers, tels étoient les discours de ses soldats). Dans la circonstance où se trouvoit Mithridate absent de son royaume, qui l'avoit dégarni de troupes, il paroissoit en effet plus avantageux que le proconsul marchât vers le Pont; ses troupes étoient d'autant plus fondées à le desirer, que la victoire sembloit s'offrir à eux sans aucun danger. Archelaüs (s), qui jadis général des troupes de Mithridate dans les plaines de Béotie, avoit depuis la guerre de Murena, abandonné le parti de ce prince, se trouvoit dans le camp des Romains. Cet officier assuroit qu'à peine ils paroîtroient dans le Pont, que tout embrasseroit le parti de la République. Lucullus dont les principes ne s'accordoient point avec les vues intéressées de ses troupes, plus amateur de la solide gloire, que de celle que peut donner une conquête brillante, aima

d'Asie, qui couloit entre la Phrigie & la Bithynie, toutes deux comprises dans la Natolie.

(s) Il fut fait depuis par Pompée, grand sacrificateur de Comane, pour prix de ses services, & de ce qu'ayant quitté le commandement des troupes de Mithridate, il s'étoit joint aux Romains.

rer des magasins abondans, & de priver les ennemis de recevoir des secours. Il se promettoit que la disette les obligeroit bientôt à se déposter : en effet Mithridate présumant un peu trop de ses forces, avoit négligé tout ce qui pouvoit d'ailleurs lui assurer le succès. Ce prince ayant de la peine à faire subsister cette nombreuse armée, obligé de changer de camp la nuit du troisieme jour, profita de l'obscurité & d'une pluie abondante pour dérober sa marche, dans le dessein où il étoit de surprendre Cisique qu'il croyoit n'être en état de faire qu'une médiocre résistance. Il alla camper sans avoir trouvé d'obstacles qui pussent l'arrêter dans sa marche, sur la montagne d'Adrastie, poste avantageux que la nature & l'art sembloient avoir fortifié.

Lucullus instruit de son départ ne perdit pas un moment à le suivre ; il eut besoin de faire usage de toute sa fermeté pour résister à l'empressement que ses troupes avoient de combattre ; mais comme il sentit qu'elles n'auroient pu agir qu'avec desordre pendant l'obscurité, malgré le départ précipité des ennemis, il se contenta de les suivre, & d'établir son camp près d'un bourg appellé *Thracija*, où il apprit que leur poste étoit d'autant plus avantageux, qu'à l'abri de toute insulte, ils pouvoient y recevoir tous les jours par des canaux, les subsi-

ſtances néceſſaires; cet avis lui fut donné par L. Magius l'un des lieutenans de Varius. Cet homme trompé par une fauſſe nouvelle de la mort de Sertorius qu'il regardoit comme ſon appui, craignant les ſuites de ſa proſcription pour mériter & obtenir ſa grace, forma le projet de trahir le parti qu'il avoit embraſſé. Des réſolutions de cette eſpece ne coûtent point à des eſprits factieux; il écrivit à Lucullus, qu'il ſervoit à regret dans le camp de Mithridate, que ſi l'on vouloit oublier ſa faute, il rendroit des ſervices effectifs à ſa patrie; il promettoit en trahiſſant la confiance du Roi, de lui faire quitter ſon poſte. Ce parti parut avantageux au proconſul; il lui eût été bien difficile en effet de l'en chaſſer. Ce qu'il n'auroit donc pu ſe procurer par la voie des armes, il le dut aux intrigues qu'il avoit ménagées: aſſuré de leurs ſuccès, il fit ſes diſpoſitions pour n'être point forcé dans ſon poſte. Après avoir aſſemblé ſes troupes, « Je connois, leur dit-il, votre cou-» rage & votre mépris pour l'ennemi; j'ai ré-» ſiſté avec fermeté à l'ardeur que vous aviez » de le combattre; nous aurions éprouvé ſa re-» ſiſtance, peut-être nous eût-il vaincus; ſi par » un travail pénible & ſecondés de la faveur » des dieux, nous avions rendu nos forces éga-» les aux ſiennes, ce n'eût été qu'avec une

» perte considérable de notre part. Plus votre » valeur mérite des éloges, plus j'ai évité avec » soin de l'exposer au hazard d'une victoire in- » certaine; j'aime mieux réserver cette intré- » pidité pour le moment favorable que nous » devons nous promettre. Mithridate perdra » bientôt son avantage, son armée périra par » la faim, les restes ne nous échapperont pas ». Ainsi parla Lucullus pour contenir ses légions impatientes, tandis qu'il croyoit pouvoir leur promettre un succès facile & prochain. Le traître Magius agissoit près de Mithridate, qu'il détermina par un faux avis à abandonner son nouveau poste, en l'assurant que les légions fimbriennes attachées au parti de Sertorius, & qui faisoient la plus grande partie des forces des Romains, ne cherchoient qu'une occasion de déserter. Dans la vue de les aider dans ce projet, il persuada au Roi de se rapprocher d'elles, & d'abandonner le camp qui pouvoit être avantageux, mais dont on n'avoit pas besoin, la victoire étant assurée par le nombre de ses troupes, dans quelque lieu qu'il fût placé. Mithridate se livra sans réflexion à ce conseil pernicieux; il descendit dans la plaine, ce qui fut à peine exécuté, que Lucullus alla s'emparer de la montagne, poste doublement heureux par sa situation, & parce qu'on y recevoit tous les

jours des vivres en abondance. L'armée ennemie manqua bientôt de tout : la plaine étoit aride & éloignée du lac Daſcylityde (*x*), ſur lequel on auroit pu faire voiturer des ſecours au défaut de ceux de la flotte, que de fréquentes tempêtes empêchoient de tenir la mer. Mithridate déſeſpérant alors de pouvoir attaquer *Lucullus*, ſe confirma dans la réſolution de hâter le ſiége de Ciſique. Cette place, l'une des plus importantes de l'Aſie, ſituée dans une preſqu'île de la Propontide, ne communiquoit avec la terre ferme que par deux ponts (*y*) dont les iſſues pouvoient ſe fermer exactement. Ses habitans remplis d'activité & de courage, avoient prouvé leur fidélité pour le parti de Rome, par la réſolution qu'ils avoient priſe de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Leur ville étant pourvue de tout ce qui étoit néceſſaire pour une longue réſiſtance, Mithridate ſentit la difficulté de ſon entrepriſe. L'approche de l'hiver, la préſence de l'armée du proconſul, ajoutoient à ſon embarras; mais il eſpéroit que les Ciſiziéniens conſternés de leur échec dans le combat naval donné près de Chalcédoine, où

(*x*) Lac en Bithynie, appellé aujourd'hui *Diaſcuillo*. *Voyez* Ptolm.

(*y*) Alexandre les avoit fait bâtir. *Voyez* Quinte-Curce.

trois mille hommes de leur garniſon & dix vaiſſeaux avoient péri, n'oſeroient s'expoſer à de nouveaux dangers. Il inveſtit cette place avec ſon armée de terre, qu'il partagea en dix camps: ſes vaiſſeaux au nombre de quatre cens, bordoient l'entrée du détroit qui ſervoit de communication à la terre ferme & en défendoit l'approche: il employa une multitude de travailleurs à faire des ouvrages immenſes autour de la place par les ſoins de Niconidas. On avoit élevé une tour de la hauteur de cent coudées; cette maſſe énorme chargée de catapultes, devoit lancer des traits & des pierres dans le centre de la ville; les ponts-levis de cet ingénieur poſoient avec art ſur les parapets. Mithridate ayant fait conſtruire une ſeconde tour beaucoup moins élevée que la premiere, l'avoit placée du côté de la mer; ſes galeres rangées dans le golfe voiſin du port, devoient la ſoutenir. Les Ciſizéniens virent ces préparatifs; mais déterminés à réſiſter avec courage aux efforts de l'ennemi, ils attendirent les différentes attaques dont on les menaçoit. En vain leur fit-on voir les priſonniers faits ſur eux chargés de chaînes, prêts à ſubir les tourmens les plus rigoureux; ce ſpectacle les attendrit ſans les faire changer de réſolution. Piſiſtrate leur commandant exhorta ces malheureux expoſés à leur vue de ſouffrir

ſouffrir avec patience les maux dont ils étoient menacés, en ajoutant que les Ciſiziéniens ne pouvoient ſe réſoudre à trahir l'alliance de Rome : ainſi Mithridate qui s'étoit flatté d'exciter des mouvemens de pitié qui lui ſeroient favorables, n'en fut que mieux inſtruit de la détermination des aſſiégés, d'autant plus courageuſe qu'ils n'avoient point de nouvelles de Lucullus, & qu'ils ne pouvoient s'en promettre aucun ſecours, quoique ſon armée ſe trouvât aſſez près de leurs murs, & qu'ils euſſent pu là voir très-aiſément; mais cette proximité leur étoit devenue inutile par le bruit qu'avoit fait répandre Mithridate, que Tygrane lui envoyoit une armée de Medes & d'Arméniens pour le ſoutenir. Lucullus de ſon côté n'étoit pas mieux inſtruit de ce qui ſe paſſoit à Ciſique. Les préparatifs du roi de Pont ne l'intimidoient pas; ſa prudence lui faiſoit regarder comme impoſſible que cette grande armée pût ſubſiſter commodément. Il ſe flatta, s'il étoit ſecondé par le courage des aſſiégés, de forcer bientôt l'ennemi à une fuite honteuſe; pour les tirer cependant de l'incertitude qu'ils pouvoient avoir de ſa proximité, il réſolut de la leur apprendre, quelque difficile qu'il fût de le faire : à ce deſſein il choiſit un ſoldat rempli de courage pour porter de ſes nouvelles dans la ville : Deſmonax fut

chargé de cette entrepriſe. Le bras de mer qu'il avoit à traverſer, n'étoit que d'environ ſept mille pas de largeur. Le proconſul fit conſtruire une eſpece de radeau (r) léger appuyé ſur des outres remplis d'air : ces outres ne pouvoient ſe rapprocher, & donnoient à la petite voiture à laquelle ils étoient liés, une légereté ſinguliere. Le ſoldat ſous ce radeau, de maniere qu'on ne voyoit que ſa tête qui paſſoit par une ouverture ménagée avec ſoin, ſe ſervoit du reſte de ſon corps pour diriger ſa route. Il évita avec tant de ſoin de s'approcher des vaiſſeaux ennemis, qu'il ne fut point reconnu dans le trajet, & qu'il arriva dans la ville. Sa préſence, les nouvelles qu'il porta, raſſurerent les aſſiégés ; l'eſpoir de ce ſecours fut bientôt confirmé par le rapport d'un enfant, que les troupes de Mithridate avoient fait priſonnier, & qui s'étoit échappé. Comme il venoit de rentrer dans la ville, interrogé ſur la proximité des Romains, dans les premiers momens il ſe mit à rire au lieu de répondre à ces queſtions ; mais quand il vit que

(r) Soliman fit uſage de ce ſtratageme, lorſque du territoire d'Aidaingix en Aſie, il paſſa en Europe, malgré les ordres des empereurs Grecs, qui ſous peine de la vie avoient défendu qu'on approchât des côtes de l'Europe. Ce prince ayant fait attacher deux radeaux ſur des outres liés enſemble, profita du calme, & dans l'obſcurité de la nuit, aborda au château d'Armini en Europe.

c'étoit ſérieuſement qu'on s'adreſſoit à lui, il montra du doigt le camp de Lucullus : cette réponſe ne parut point équivoque à ceux qui n'avoient regardé l'arrivée du ſoldat que comme un ſtratageme employé par le commandant, pour relever le courage des aſſiégés. Déja Mithridate avoit fait jetter tant de traits, tant de matieres combuſtibles & tant de feux, que les habitans avoient été obligés de faire des efforts extraordinaires pour réſiſter à ſes attaques. Elles avoient commencé d'abord du côté de la mer ; le pont de la tour avoit été baiſſé plus d'une fois ſur les remparts ; les Ciſiziéniens en avoient repouſſé l'ennemi. Les béliers rompus par des pierres d'un poids énorme, étoient devenus inutiles ; les feux jettés dans la ville ayant porté au loin l'incendie, la flotte fut forcée de ſe retirer.

Mais Mithridate déſeſpéré de la longue réſiſtance qu'il éprouvoit, faiſoit préparer de nouveaux feux pour la réduire en cendres. Une partie des murailles ayant été calcinée, la breche conſidérable lui laiſſa un paſſage dont il auroit profité, ſi l'ardeur de l'incendie ne l'en eût empêché pendant quelque tems. Les aſſiégés employerent cet intervalle à bâtir un nouveau mur qui ſoutînt le premier. Lucullus ayant dans le même tems trouvé d'aſſes gros bateaux

ſur le lac, en choiſit un qu'on tira à terre, & le faiſant charger ſur un charriot (*a*) afin de le conduire à la mer, il s'en ſervit pour envoyer un renfort dans la place. Le bateau rempli de ſoldats, profitant de la nuit pour ſe mettre en marche, arriva heureuſement, après avoir traverſé la flotte ennemie.

Malgré ce ſecours, les Ciſizéniens n'auroient pu infailliblement réſiſter aux attaques réitérées de Mithridate. Ce prince que leur défenſe vigoureuſe irritoit de plus en plus, ſe préparoit à renouveller le jeu de ces machines énormes, lorſqu'un événement imprévu rendit ſes projets inutiles. Malgré la plus grande valeur on eſt ſouvent forcé de céder aux événemens contraires. Les rigueurs de l'hiver n'avoient pas été un obſtacle pour le roi de Pont, lorſqu'un vent de ſud ſe leva, & mit en déſordre ſes tours préparées pour un nouvel aſſaut. Le tourbillon fut ſi violent, qu'elles ne purent réſiſter; en moins

(*a*) On a vu le fameux Cortès, dans les guerres du Mexique, renouveller ce ſtratageme, & faire porter ſur les épaules de ſes ſoldats, les brigantins par pieces détachées, prêts à être conſtruits quand il vouloit les employer ſur le grand lac où étoit ſituée la ville de Mexico. Peut-être le bateau dont Lucullus fit uſage, étoit-il de la forme de ceux dont on uſe en Arabie, & qui, connus ſous le nom de *Relecs*, ne ſont que des radeaux ſupportés par des outres liés enſemble. *Voyez* Thevenard dans ſes Voyages, tom. 3. *in-12.* à Amſterdam.

d'une heure ces ouvrages furent renverſés. Cette tempête que la ſuperſtition des Ciſiziéniens leur fit regarder comme un ſecours du Ciel, avoit été annoncée par Ariſtagoras, l'un des magiſtrats de la ville. Il déclara avoir vu en ſonge Proſerpine, déeſſe tutélaire des habitans de Ciſique, dont on devoit célébrer la fête, & qui l'avoit aſſuré qu'elle venoit oppoſer le joueur de flûte de Lybie (*b*), aux trompettes du Pont. Les hiſtoriens de ce tems, au lieu de donner un détail de ce ſiége, ont mis du merveilleux dans ce qu'ils en ont dit. Que ce ſoit invention de leur part, ou que le fait paſsât pour conſtant, Plutarque rapporte que le jour marqué pour la fête, les habitans n'ayant pas une géniſſe noire à ſacrifier ſuivant l'uſage, en firent une de pâte (*c*), la porterent à l'autel à la place de celle qu'ils avoient dès long-tems deſtinée pour le ſacrifice, & qui ſe trouvoit dans les pâturages, lorſque cette géniſſe traverſant le bras de mer qui ſéparoit Ciſique de la terre ferme, ſe préſenta

(*b*) Le vent ſec & brûlant qui ſouffle preſque toujours dans cette partie de l'Afrique, pouvoit être mis, dans des tems de ſuperſtition, au rang des divinités, & le magiſtrat de Ciſique ſe ſervit adroitement de ce préjugé religieux.

(*c*) Il étoit permis, par une loi ancienne des Egyptiens, d'offrir des victimes faites par art, quand on n'en avoit point de naturelles; cette loi devint commune à tous les peuples.

d'elle-même pour être immolée. Le récit de ce prétendu miracle fut long-tems conſervé à Ilium (*d*) ſur une colonne. Minerve y ayant apparu à pluſieurs perſonnes, leur avoit annoncé qu'elle venoit de ſecourir les Cizéniens. C'eſt ainſi que les prêtres de ces tems, abuſant de la crédulité des peuples, accréditoient les miracles de leurs dieux, les faiſoient agir & parler à leur gré. Il eſt ſingulier que des hommes au-deſſus du commun, ayent ajouté foi à ces événemens merveilleux. Les hiſtoriens, pour ſe conformer au goût du ſiecle dans lequel ils écrivoient, au lieu de dépouiller leurs ouvrages de ces faits fabuleux, & de ne rapporter que ceux qui par leur vérité ou leur vraiſemblance pouvoient ſervir d'éclairciſſement à la poſtérité, donnoient cours à ces fictions en les conſacrant dans leurs écrits. Nous ne ſçavons que très-imparfaitement le terme de la durée de ce ſiége; Appien & Strabon nous apprennent ſeulement que Mithridate, moins effrayé de cet événement que du déſordre & des maux réels que la tempête avoit cauſés aux machines qu'on devoit employer, fit creuſer des mines que les aſſiégés rendirent inutiles par leurs travaux ſouterrains vers ſon camp; ils réuſſirent ſi bien,

(*d*) Bâti ſur les ruines de Troye, remis en liberté par Sylla l'an de Rome 633.

qu'il s'en fallut peu qu'ils ne le ſurpriſſent dans ſa tente. Ce ne fut pas la ſeule défenſe des Ciſiziéniens ; ces citoyens courageux raſſurés par la confiance qu'ils avoient dans la proximité de Lucullus, ſe ſervirent utilement des ſecours qu'ils avoient reçus pour écarter l'ennemi du pied de leurs murailles. Le ſiége avoit cependant duré plus de tems que ne l'avoit cru le roi de Pont. Déconcerté dans ſes projets, il voyoit ſon armée privée de recevoir aucun ſecours de vivres, parce que les avenues étoient gardées avec ſoin : trompé par ſes généraux, il ne fut inſtruit de ce mal que quand il devint plus preſſant. Ses courtiſans (Hé ! les ſouverains ont-ils jamais manqué de flatteurs quand il eſt queſtion de leur cacher les malheurs des peuples ?) lui laiſſoient ignorer ces calamités ; mais enfin les ſoldats réduits à la derniere extrémité, murmurerent hautement ; leurs plaintes parvinrent à Mithridate ; il en frémit. Auſſi ferme cependant dans ſes réſolutions, qu'obſtiné dans ſes vengeances, il prit le parti de renvoyer ſa cavalerie, ſes équipages, une partie de ſes troupes, & il ne garda que celles dont il ne pouvoit ſe paſſer. Malgré cette diſpoſition, il crut encore pouvoir ſe rendre maître de la ville ; le détachement ſaiſit un moment qui paroiſſoit fa-

vorable par l'abſence de Lucullus, qui moins flatté de remporter une victoire brillante ſur l'ennemi, que ſatisfait de le faire périr par la famine & ſes ſuites affreuſes, étoit ſorti de ſon camp pour ſe rendre maître d'un fort ſitué aux environs. Ses coureurs l'inſtruiſirent bientôt que Mithridate avoit détaché une partie conſidérable de ſon armée, qu'elle ſuivoit des chemins détournés; à peine eut-il reçu cet avis, que profitant de la nuit, il revint à la hâte dans ſon poſte, l'ayant dégarni d'une partie de ſes légions. Malgré les rigueurs de la ſaiſon, il ne tarda pas de ſe remettre en marche, & de pourſuivre des troupes qui ſembloient fuir devant lui. Suivi de dix cohortes, & d'une partie de ſa cavalerie, il tourna ſes pas du côté du Rhindacus (e); il joignit les ennemis près de ce fleuve, & les attaquant avec force, ſes premiers coups ſuffirent pour les mettre en déroute. Le maſſacre fut affreux, ſix mille chevaux demeurerent ſur le champ de bataille, ſans y comprendre les chameaux, les bêtes de charge. Les femmes d'Apollonie acheverent d'enlever les bagages, & de dépouiller les morts. Mithridate qui n'avoit rien ſçu de la marche des Romains & de leur projet, les vit revenir dans leur camp comme en triomphe. Ce dernier échec

(e) Fleuve du royaume de Pont. *V.* Strab. liv. 12.

dont il apprit le détail, le détermina à presser le siége avec plus de vivacité. La famine augmentoit tous les jours, ainsi que le nombre des malades & des morts ; le mauvais état de cette armée rendoit plus hardis les Cizicéniens qui, résistant aux nouveaux efforts des soldats placés sur la montagne, situation plus avantageuse, les rendirent inutiles par de fréquentes sorties. Le Roi effrayé du succès continuel qu'ils y avoient, se détermina à la retraite ; la présence d'une armée victorieuse la rendoit difficile : il prévit que, pour se la ménager, il falloit occuper ailleurs le proconsul, & lui donner le change. Dans cet objet, il ordonna à Aristonicus de conduire une escadre sur la mer Egée ; mais cet amiral sur le point de s'embarquer fut trahi : dix mille pieces d'or qu'il avoit portées à dessein de corrompre les anciennes légions de Fimbria, disposées à la révolte par une suite de l'esprit factieux qui les avoit originairement attachées au parti de Marius, passerent dans les mains de ces soldats, que le prétexte spécieux d'adhérer à ses propositions avoit conduits dans le lieu désigné, pour y conclure cette sorte de marché. Mithridate en fut bientôt informé ; ne pouvant tenir alors contre ce nouveau revers, il se jetta pendant la nuit dans un vaisseau. Son embarquement s'étant fait avec

tout le déſordre d'un départ précipité, il prit la fuite du côté de Parium (*f*), après avoir laiſſé le commandement de ſon armée de terre à ſes généraux, & les avoir chargés en partant, de la conduire à Lampſaque. Elle n'étoit plus que de trente mille hommes, parce qu'on fut obligé d'abandonner les malades & les bleſſés, qui, demeurés dans le camp, n'ayant pu ſuivre le reſte de l'armée, furent livrés à la fureur des Ciſizéniens que le départ de l'ennemi fit bientôt ſortir de leur ville, avec d'autant plus de célérité, que ce motif étoit ſoutenu du deſir de la vengeance, & de l'amour du butin. Lucullus de ſon côté ayant vu partir l'armée de Mithridate, la ſuivit avec vivacité, & l'atteignit comme elle ſe préparoit à traverſer le Granique (*g*), (quelques hiſtoriens ont dit l'Eſepe); ce fleuve groſſi par des pluies abondantes, étoit débordé lorſqu'il y arriva. Cet obſtacle, ainſi que la préſence de l'armée victorieuſe, acheva de réduire au déſeſpoir ces troupes fugitives; elles ne ré-

(*f*) Aujourd'hui *Paradiſo*, village ſur la côte méridionale de la mer de Marmara. Dans le tems de la célébrité de cette ville on y conſervoit ùn Cupidon en marbre, auſſi célebre par ſa beauté que la fameuſe ſtatue de Vénus Gnydiene.

(*g*) Rendu célebre par la victoire d'Alexandre ſur les Perſes; cette riviere porte aujourd'hui le nom de *Souſoughirli*, d'un village qu'elle traverſe.

fisterent pas long-tems. Près de vingt mille hommes périrent dans ce combat, & l'on fit plusieurs prisonniers. Les débris s'étant renfermés avec Varius dans les murs de Lampsaque (*k*), eussent difficilement échappé, si Mithridate instruit qu'on alloit en faire le siége, n'eût envoyé des vaisseaux pour les délivrer, ainsi que les habitans, qui portant tout ce qu'ils purent enlever, la laisserent au pouvoir du vainqueur, & se sauverent du côté de la mer.

Lucullus après avoir défait une armée de trois cens mille hommes par sa conduite & par ses exploits militaires, revint à Cisique; il y fut reçu avec des applaudissemens dignes d'une victoire aussi éclatante. Les acclamations des Cisiziéniens, d'autant plus flatteuses, qu'elles avoient pour principe leur reconnoissance, ne furent pas le seul témoignage par lequel ils voulurent prouver à Lucullus, qu'ils le regardoient comme leur libérateur. Ils instituerent pour en éterniser le souvenir, des fêtes qui reçurent son nom; ils lui érigerent des statues; mais il ne jouit que peu de jours du plaisir d'avoir sauvé cette ville, & s'arrachant bientôt aux honneurs que cette gloire lui procuroit, il se pressa de rassembler

(*k*) Connue sous le nom de *Lampsico*, située entre le Simois & le Granique, dans la Turquie asiatique, sur le détroit de Galipoli : elle étoit fameuse par la beauté de son port & le culte de Priape.

une flotte pour profiter de ſa victoire. Dans ce deſſein il courut les côtes de l'Helleſpont, tandis que Mithridate plus fort que lui ſur mer, après avoir enlevé de Lampſaque le proconſul Varius à qui il avoit donné le commandement d'une flotte de cinquante vaiſſeaux, comme une récompenſe de ſa fidélité, nomma pour lui ſervir de lieutenans, Alexandre de Paphlagonie, & l'eunuque Dionyſius. Telles furent les diſpoſitions de ce prince, qui conduiſit le reſte de ſes vaiſſeaux à Nicomédie (*i*): c'étoit la ſeule des villes de Bithynie (*k*) qui fût encore ſous ſa domination. Triarius & Barba, lieutenans du proconſul, avec des vaiſſeaux que les alliés de Rome leur avoient procurés, ſe rendirent cependant maîtres de Burſe (*l*), d'Appamée (*m*), de Nicée (*n*) & de Pruſias (*o*).

Lucullus qui des côtes de l'Helleſpont, s'étoit rendu près de la Troade à deſſein de ſuivre

(*i*) Ville d'Aſie, jadis connue ſous le nom d'*Olbie*.

(*k*) Aujourd'hui *Becſangil*, canton de la Turquie aſiatique, ſur les côtes de la mer Noire & de ſon canal.

(*l*) Royaume ſitué dans l'Aſie mineure, qui fait partie de la Natolie, aujourd'hui ſous la domination des Turcs.

(*m*) Ville célebre, bâtie ſur l'Oronte.

(*n*) Appellée aujourd'hui *Iſnick*; elle fut autrefois la demeure de quelques empereurs Grecs.

(*o*) Pruſias, connue anciennement ſous le nom de *Tyr*.

Varius, faiſoit route de ce côté, incertain du lieu où il devoit tourner. Il voulut prendre terre près du temple de Vénus où on lui avoit dreſſé une tente : à peine y fut-il endormi, qu'il lui ſembla voir la déeſſe qui penchant ſa tête ſur la ſienne, lui conſeilloit de ſe rendre maître des cerfs timides qu'il avoit près de lui. Dès ſon réveil ayant fait appeller ſes amis, il leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer ; les Romains étoient ſi perſuadés que certains préſages faiſoient gagner des batailles, qu'il falloit bien laiſſer à ces hommes aveugles, l'idée que les ſuccès dans ces occaſions, dépendoient du ſort, & qu'ils étoient ſouvent annoncés. Ainſi, ſoit que Lucullus eût beſoin d'employer le ſonge qu'il dit avoir fait, ſoit qu'il y crût lui-même ; il ſe hâta de le publier. Il y a tout lieu de penſer cependant qu'il faiſoit peu de cas de cette ſuperſtition ; que s'il la mettoit à profit c'étoit pour encourager les troupes & ſe conformer à un uſage que les préjugés vulgaires avoient accrédité. A peine finiſſoit-il ſon récit, qu'il eut avis de la route de treize vaiſſeaux commandés par Varius, qui ſe trouvant près du port des Grecs, faiſoient voile du côté de Lemnos ; il força de rames, & s'étant approché de l'ennemi, le combat fut engagé dans un tems auquel Iſidore l'un des amiraux de Mithridate, l'atten-

doit le moins : cet officier périt dans le combat. Varius voyant le désordre, poursuivit sa route, & jetta l'ancre dans une île déserte, où s'étoient déja retirés les restes de la flotte. Lucullus ne fut point découragé de la position avantageuse des ennemis : arrivés les premiers, ils avoient déja jetté l'ancre ; appuyés du côté de la terre, ils ne pouvoient être attaqués de front, & sembloient résolus d'éviter le combat ; mais le proconsul ayant fait avancer ses vaisseaux dans le dessein de l'engager, s'apperçut du désavantage de sa position, parce que se tenant sur la défensive, ils avoient fait descendre une partie de leurs troupes à terre ; ses vaisseaux agités par les flots ne pouvoient porter que de foibles coups à ceux de Mithridate. Le proconsul désespérant d'envelopper les ennemis, ou de les forcer dans leur poste, se détermina à une descente, & résolut de les prendre par-derriere. Il les tourna donc comme s'il eût voulu les éviter, tandis que son projet n'étoit que de chercher un lieu commode pour le débarquement. Ses soins à cet égard ayant réussi, il les força de se replier : on les chargea de tous côtés, ce qui les obligea, étant rentrés dans leurs vaisseaux, de couper avec précipitation les cables qui les tenoient attachés au rivage, pour gagner le large & prendre la fuite ; mais la manœuvre étant

difficile, le déſordre & la confuſion augmenterent; la plûpart des bâtimens ſe choquant les uns les autres, allerent frapper contre les éperons de ceux de Lucullus; ce qui les mettant hors de combat, les força de ſe rendre aux Romains. On leur abandonna trente-deux vaiſſeaux & quelques bâtimens de charge, dont une grande partie furent coulés à fond. La perte de part & d'autre fut très-conſidérable; celle des ennemis l'étoit bien plus; leurs généraux qu'on avoit pris, éprouverent un ſort différent. Denis s'empoiſonna pour éviter en ſe rendant, d'être attaché au char du vainqueur; le ſénateur Varius fut puni du dernier ſupplice: le proconſul voulut épargner à un citoyen de Rome l'opprobre d'y ſervir à ſon triomphe (*p*), qui commença dès cet inſtant; Alexandre ſeul fut réſervé à cet affront. Cette victoire aſſuroit la tranquillité de l'Italie: délivrée des craintes qu'elle pouvoit avoir du reſte des partiſans de Sertorius; elle fut préſervée, dit Cicéron, par la victoire ſignalée du proconſul, de l'invaſion qu'on méditoit. C'eſt ainſi que parle cet orateur dans ſes oraiſons pour la loi Manilia, pour Murena, & le poëte Archias; il differe à cet

(*p*) *Procope* dit qu'il fit orner les pouppes & les proues de ſes vaiſſeaux de couronnes de fleurs, *ceu corona portum tetigere carinæ.*

égard des narrations d'Apien & de Plutarque ; qui s'accordent tous les deux ſur le combat donné près de Lemnos, tandis que Cicéron ne parle que d'une ſeule action près de Ténédos.

Un ſçavant moderne (q) ſemble préférer le récit de Plutarque & d'Appien à celui de l'orateur romain, qui dit que la flotte ſur laquelle Lucullus remporta une victoire ſignalée, étoit deſtinée à ravager l'Italie, qu'elle faiſoit voile de ce côté. Mais en admettant les deux combats, & les victoires de Lucullus ſur les différentes eſcadres de Mithridate, ne peut-on pas conjecturer que la premiere étoit deſtinée, en arrêtant les Romains, à aſſurer la marche précipitée de la ſeconde qui devoit aller en Italie, dans le deſſein d'y faire une puiſſante diverſion, lorſque ſes meilleurs généraux en étoient éloignés, pour y porter le trouble, & ſuſpendre les progrès du proconſul ? Le caractere de Mithridate ne donne-t-il pas un degré de probabilité à cette conjecture ? Plus ſes pertes le trouvoient conſidérables, plus elles devoient l'alarmer. Le coup de déſeſpoir qu'il voulut (au rapport des hiſtoriens) tenter dans les ſuites, paroît devoir être placé dans cette occaſion : Rome n'étoit pas

(q) Voyez les ſçavantes Remarques de M. Secouſſe, communiquées à l'Académie des Inſcriptions & Belles-lettres.

tranquille

tranquille, comme on le verra. Les échecs de ce prince, quelque grands qu'ils fuſſent alors, ne lui avoient point ôté ſes forces maritimes; il lui en reſtoit aſſez pour qu'il pût former ce projet. La diviſion même de ſa flotte ſemble indiquer ce deſſein, puiſqu'il lui eût été plus avantageux, s'il n'avoit voulu l'oppoſer qu'à Lucullus, de la laiſſer ſous la conduite d'un ſeul amiral. Dès que ce prince en eut appris la défaite, n'eſpérant plus de garder Nicomédie, il ſe détermina à regagner ſes états; le proconſul ſe flattoit cependant de le trouver dans la Bithynie, où Voconius Barba avoit reçu ordre de s'oppoſer à ſa fuite; mais ce général ſuperſtitieux étoit allé à Samothrace ſe faire initier aux myſteres des dieux Cabires (*r*), & célébrer leurs fêtes: cette faute rendit inutiles les ſoins de Triarius & de Cotta, qui bloquoient la ville du côté de la terre. Le roi de Pont trouvant le port ouvert ſe hâta de partir, dans la crainte que Lucullus ne vînt le chercher; mais aſſailli dans ſa retraite par une tempête violente, il perdit la plus grande partie de ſa flotte, & le reſte fut diſperſé. N'eſpérant plus rien lui-même

(*r*) Ces grands Dieux, appellés *Divi potentes*, furent portés en Samothrace, aujourd'hui *Samandraki*, île de la Turquie européenne, par les Pélagiens & les Athéniens réunis. *Voyez* Hérodote.

de la manœuvre de ſes pilotes, parce que le vaiſſeau qu'il montoit faiſoit eau de toutes parts: vingt fois repouſſé du rivage par l'agitation des flots, il fut obligé de ſe jetter dans le brigantin d'un corſaire qui le porta heureuſement à Héraclée. Quelle leçon pour les princes ambitieux! Celui-ci qui, peu de jours auparavant, couvroit la mer de ſes vaiſſeaux & la terre de la multitude de ſes armées, fut trop heureux de trouver cet aſyle que l'un des principaux citoyens (*s*) ſçut lui ménager. Après y avoir laiſſé une garniſon de quatre mille hommes ſous prétexte qu'elle ſerviroit à la défenſe de cette place, il continua ſa route du côté de Synope & d'Amiſus. La ſuperſtition de ces tems en impoſoit au vulgaire: quoique la tempête qui venoit de détruire les reſtes de la flotte de ce prince fût l'effet d'une cauſe naturelle, on la crut excitée par le courroux de Diane qui vouloit venger, diſoit-on, le crime commis dans la ville de Priapus, dont on avoit pillé le temple, après avoir enlevé ſa ſtatue.

Lucullus ne laiſſa point ignorer ſes différens ſuccès au ſénat; & comme il avoit écrit que, ſans prendre du tréſor public les trois mille talens qu'on devoit employer à l'armement d'une

(*s*) Lamachès ou Lamacus.

flotte, il eſpéroit vaincre Mithridate avec les vaiſſeaux qu'il avoit, on lui laiſſa le ſoin en le continuant dans ſon emploi, de terminer cette guerre ainſi qu'il le jugeroit à propos. Les propoſitions de Lucullus avoient été reçues avec d'autant plus de ſatisfaction, qu'on n'étoit pas en état de faire de dépenſe conſidérable. Pompée & Métellus avoient demandé des ſecours d'argent, de nouvelles légions, pour réparer leurs pertes en Eſpagne.

Tandis que les armées romaines étoient employées aux différentes extrémités de l'empire, le ſein de l'Italie n'étoit point exempt de troubles, la ſédition de quelques gladiateurs, dès les commencemens regardée avec une ſorte de mépris, répandit bientôt la terreur & l'effroi. Cette guerre domeſtique devint ſanglante; la ſage précaution des nouveaux conſuls, M. Térentius Varro, Lucullus, & Caïus Varius Varus, ne put la prévenir.

M. Lucullus que la République ſembloit avoir choiſi par des ſentimens de reconnoiſſance des ſervices importans de ſon frere, & ſon collegue Varus, lorſqu'ils entrerent en exercice de la ſuprême magiſtrature, trouverent les vivres extrêmement chers à Rome. Depuis pluſieurs années le trajet des mers n'étoit point libre; infeſtées par des pirates que l'impunité rendoit

plus téméraires, on ne pouvoit porter en Italie les grains qu'elle tiroit pour ſa ſubſiſtance de la Sicile ou de l'Afrique. Dans des tems ſi difficiles, en vain les nouveaux conſuls pour ſoulager la miſere publique, firent-ils des largeſſes conſidérables en bled, dont l'Etat devoit faire les frais. Ces ſecours qui ſe monterent, au rapport de quelques hiſtoriens, à quatre millions cinq cens mille livres, ſembloient devoir rétablir l'abondance; mais ils ne produiſirent qu'un bien momentané.

Parmi les gladiateurs entretenus à Cappoue par un homme dont la charge étoit d'en élever pour les jeux publics, ſe trouvoit Spartacus. Cet homme au-deſſus de ſon état par ſes ſentimens & ſon courage, ſe mit à leur tête; ils avoient reçu de leurs maîtres quelques mauvais traitemens; ils briſerent leurs fers; bientôt la fureur leur donna des armes. On envoya contre eux un préteur avec une armée de trois mille hommes, elle fut battue; ce qui groſſit conſidérablement le nombre des troupes de Spartacus. Cependant l'année du conſulat de M. Lucullus étant expirée, on le chargea de continuer la guerre commencée par ſon prédéceſſeur Curion contre les Bardaniens (*z*),

(*z*) Placés au pied du Mont Caucaſe, du côté du Pont-Euxin ou mer Noire; c'eſt la poſition que leur donne Strabon: on les connut plus anciennement ſous le nom de *Samothraces*.

nation belliqueuſe qui ravageoit la Macédoine, province échue par le ſort au conſul.

Telles étoient les affaires de Rome, lorſque Lucullus après avoir reconquis la Bithynie entiere, réſolut de pourſuivre Mithridate par terre, & de porter la guerre dans le ſein de ſes Etats. Les conſeils qu'on lui donnoit pour retarder cette entrepriſe, ne l'arrêterent pas. Il fut déterminé que Cotta feroit le ſiége d'Héraclée, tandis que Triarius chargé de la commiſſion de croiſer ſur la côte d'Aſie, devoit y attendre avec ſa flotte, le retour des vaiſſeaux du roi, qui ſe trouvoient diſperſés, une partie s'étant réfugiée dans l'île de Crete. Lucullus de ſon côté prit le ſoin de conduire le corps d'armée le plus conſidérable par la Galatie. La difficulté de traverſer la grande étendue de pays qui ſe trouvoit entre le roi de Pont & lui, ne l'effraya point. Ce prince retiré dans Amiſe, ville maritime de ſes états, y apprit le danger preſſant dont il étoit menacé; il ne lui reſtoit d'autres reſſources, que celles d'intéreſſer dans ſa querelle les rois ſes voiſins; il leur demanda des ſecours. Tigrane, roi d'Arménie, Arſace, roi des Parthes (*u*), les rois de la Scythie reçurent ſes

(*u*) Leur empire commencé ſous Arſace qui les avoit affranchis du joug des Perſes, finit vers l'an 226 de l'ere chrétienne; la région qu'ils habitoient fait à

ambaſſadeurs ; mais le péril leur paroiſſant trop éloigné pour qu'ils euſſent devoir s'engager dans cette guerre, ils ne firent rien pour lui. Tigrane renouvella ſes alliances, & fit des promeſſes qu'il n'effectua point, malgré les preſſantes ſollicitations de Cléopatre, fille du roi de Pont, l'une de ſes femmes. Pour ſurcroît d'infortune, les ſommes d'argent que ce prince envoyoit pour déterminer en ſa faveur les rois de Scythie, furent livrées aux Romains ; Dioclés en trahiſſant ſon maître, paſſa dans leur camp. La grandeur de ſon courage ſe ſoutenoit malgré ces revers ; il donna ordre à Machares ſon fils, qui régnoit dans le Boſphore, de lui mener un renfort conſidérable. Quelque difficile que fût l'entrepriſe qu'il méditoit, il réſolut de traverſer la marche de Lucullus, & pour cet effet il fit ravager les campagnes qui étoient ſur la route. Quelques détachemens de cavalerie furent envoyés pour enlever les convois & harceler l'armée Romaine, qui bientôt manqua de vivres ; mais Lucullus par ſa prudence remédia à cet inconvénient ; il fit marcher à la tête de ſon armée trente mille Galates (*), qui porte-

préſent partie des provinces de Lierac, Atzem, & du Choraſan.

(*) Gaulois d'Aſie, connus ſous le nom de *Gomerites*, placés dans la Natolie, à préſent de la domination des Turcs.

rent ſur leurs épaules un médimne de bled chacun ; cette proviſion ménagée dura aſſez de tems pour que l'armée ſe trouvât dans un pays abondant. Elle paſſa bientôt dans une contrée fertile, où les ennemis n'avoient fait aucun dégât, & s'y dédommagea de ce qu'elle avoit pu ſouffrir. Depuis long-tems on n'avoit éprouvé dans ce pays les rigueurs de la guerre ; les vivres y étoient à vil prix ; Lucullus ne s'y arrêta cependant que le tems qu'il falloit pour rafraîchir ſes troupes, & il alla mettre le blocus devant Amiſe (*y*), Themiſcire (*z*) & Lupatorie (*a*), les trois plus fortes ville du royaume de Pont. Une partie de ſes troupes fut employée en de-çà du Thermodon (*b*), où elles reçurent à compoſition tout ce qui ſe trouvoit de places fortes. Les ſoldats Romains privés de leur dépouille, mécontens de la façon dont on faiſoit la guerre, le pillage n'étant pas permis, éclaterent en murmures ; les officiers ſe joignirent aux ſoldats. On les conduiſoit dans des

(*y*) Ville du Pont, & qui n'eſt aujourd'hui qu'un méchant village de la Turquie aſiatique.

(*z*) Ville de Cappadoce, dans l'Aſie mineure, arroſée du Thermodon, fleuve célebre par la défaite des Amazones ; il s'appelle aujourd'hui *Pormon*, & ſe jette dans la mer Noire au-deſſous de Vatiza.

(*a*) Nom donné à cette ville par Mithridate, qui portoit celui d'*Eupator*.

(*b*) *Voyez* la note ci-deſſus.

déſerts, diſoient-ils, pendant qu'ils auroient pû s'enrichir en ſe rendant maîtres d'Amiſe. Le reproche qu'on faiſoit à Lucullus, étoit de ne s'arrêter qu'autant de tems qu'il falloit pour ravager les pays ennemis. On le blâmoit de ne pas preſſer les ſiéges des villes importantes, & de s'amuſer dans les lieux où il n'y avoit rien de conſidérable à faire ; le murmure de l'armée ne le fit point changer de conduite. L'indocilité de ſes troupes, dont il ne prévoyoit pas les ſuites qu'il auroit peut-être pu prévenir, avoit un ſecond motif ; il donnoit, diſoit-on, au roi de Pont, le tems de réparer ſes pertes : en mépriſant ces vaines clameurs, il ne ſongea qu'à ſe juſtifier de ce dernier motif : « Nos forces ſe » trouvent partagées, répondoit-il quand ces » murmures alloient juſqu'à lui ; mais c'eſt mon » deſſein, je veux tromper notre ennemi ; qu'il » ſe fortifie, qu'il raſſemble une armée nom- » breuſe, qu'il croye pouvoir nous attendre ; » au lieu de l'obliger à prendre la fuite, laiſſons- » lui la confiance de nous préſenter une bataille, » ces légers avantages l'arrêtant, l'empêchent » de nous échapper. Pourrions-nous, s'il en » prenoit la réſolution, le ſuivre dans les dé- » ſerts affreux du Caucaſe ? N'aurions-nous pas » à craindre en le réduiſant à l'extrémité, qu'il » ne ſe refugiât chez Tigrane ? Le lien qui les

» unit, l'intérêt de ſa propre défenſe, ne ſuſci-
» teroient-ils pas contre nous ce prince puiſ-
» ſant? Quel prétexte ne lui fournirions-nous
» point pour ſe déclarer? Mithridate peut im-
» plorer ſa protection; les Medes, les Armé-
» niens que nous ne connoiſſons point, vien-
» droient à ſon ſecours; laiſſons ranimer la
» confiance de l'ennemi par les troupes qu'il
» peut encore trouver dans ſes états, ne lui
» donnons pas lieu d'en chercher ailleurs ».

Telles étoient les vues des Lucullus, que la politique la plus rafinée auroit avouées; mais elles ne parurent point raiſonnables à ſes légionnaires; il leur paroiſſoit un général indolent. Le malheur des grands hommes eſt de n'être jugé par le vulgaire que ſur les apparences, & le plus ſouvent on leur refuſe des éloges mérités, parce qu'ils ne ſe conduiſent point ſuivant des vues ordinaires.

Ces préjugés paſſerent à Rome, on le dépeignit comme un général qui manquoit d'activité. Ses ennemis mettoient à profit ces circonſtances; mais s'ils ne ſe ſentirent capables que de donner alors une idée déſavantageuſe de lui, ils eſpérerent de s'en ſervir quelque jour plus utilement. A ne juger en effet que ſur les apparences, le mécontentement des troupes paroiſſoit fondé. Amiſe, Eupatorie, Themiſcire ſe trou-

voient inveſties ; ces deux premieres places, quoiqu'un peu plus vivement attaquées, ſe défendoient avec avantage ; le ſiége qu'on en faiſoit traînoit en longueur ; pluſieurs fois les aſſiégeans s'étoient vus repouſſés devant Amiſe ; leurs ouvrages dérangés par des ours & autres bêtes féroces lâchées contre les travailleurs, ranimoient le courage des aſſiégés, qui recevoient des renforts & des convois de Mithridate, que le retardement de Lucullus ſembloit favoriſer. Ce prince s'étoit retiré à Cabires (*c*) ; la fermeté de ſon courage, les reſſources ſur leſquelles il comptoit encore, la négligence de ſes ennemis, tout ranimoit ſon eſpoir ; il profitoit de ces inſtans d'inaction pour raſſembler une nouvelle armée. Quelques efforts qu'il tentât, ſes préparatifs n'allarmerent pas le proconſul ; il apprit que quatre mille fantaſſins & huit mille hommes de cavalerie ſembloient l'attendre dans la plaine, & que le prince qui les commandoit en perſonne, aſſuré de ſes ſubſiſtances, couvert de remparts naturels ménagés autour de lui, paroiſſoit le défier de paſſer ; il fut informé dans le même tems que Cotta ayant manqué la priſe d'Héraclée, avoit été forcé de céder à la vigoureuſe réſiſtance de ſes habitans. Le mécontentement de ſes troupes, leur mur-

(*c*) Forteresſe avantageuſement ſituée.

autre qui ſembloit avoir pris de nouvelles forces, quand on fut inſtruit de ce déſavantage, ne l'obligerent point de tenter quelque entrepriſe pendant le reſte de l'hiver, & il attendit le retour de la belle ſaiſon; à peine eut-elle commencé, qu'il chargea Murena de continuer le ſiége d'Amiſe, tandis que raſſemblant ſes troupes diſperſées, il ſe propoſoit de les mener dans le pays des Cabires, où il s'étoit ménagé des intelligences avec Phénix, prince iſſu du ſang des rois: celui-ci ayant reçu de Mithridate quelque ſujet de mécontentement, plus fidele au deſir de ſe venger qu'à la confiance de ſon maître, profita du commandement d'une partie de la cavalerie ſoumiſe à ſes ordres pour ſervir Lucullus; ce qu'il avoit de troupes devoit garder les hautes montagnes, dont le roi étoit couvert, rempart naturel qui ſembloit former des obſtacles invincibles à l'entrepriſe des Romains. A leur paſſage il avoit ordre d'allumer des feux dans les défilés où ſa cavalerie étoit placée. Aux premiers mouvemens de l'armée Romaine, Phénix donna les ſignaux convenus, & ſe retira près du proconſul, auquel il ſervit de guide lorſqu'il voulut traverſer les gorges: Mithridate qui ſe croyoit en ſureté derriere ces montagnes, voyant les ſignaux, ſe douta que les légions faiſoient quelque mouve-

ment; tandis qu'il quittoit ce lieu pour aller vers elles, qu'il les croyoit arrêtées par sa cavalerie, on vint lui apprendre, qu'après avoir pénétré, elles marchoient sans doute dans le dessein de lui présenter la bataille. Comme il ne songeoit qu'aux moyens de parer à cet accident, il s'apperçut bientôt au mouvement des ennemis, qu'ils ne vouloient pas engager d'action, ce qui le détermina alors à ne rien entreprendre, & à se tenir lui-même sur la défensive; il sembloit que ces deux armées se craignissent. Dès qu'elles furent en présence on ne livra que des combats légers, dans lesquels Mithridate ayant toujours eu quelque léger avantage, sa supériorité dans ces actions, détermina Lucullus de décamper, & de se placer dans un lieu, où sans être obligé de combattre (ce qui lui paroissoit désavantageux), il pût rendre la cavalerie des ennemis inutile; mais avant de mettre ce dessein à exécution, il fut forcé d'essuyer quelques obstacles qui le retarderent. Les chemins qu'il auroit fallu traverser pour changer de poste, étant difficiles & couverts de bois, il les envoya reconnoître. Cependant on livroit tous les jours de nouveaux combats. Dans l'un de ceux qui fut donné, Pomponius, général de la cavalerie romaine, blessé dangereusement, fut fait prisonnier; Mithridate au-

quel on le mena, lui ayant demandé s'il pouvoit ſe flatter d'obtenir ſon amitié après l'ordre qu'il avoit donné qu'on prît ſoin de ſa vie, cet homme conſervant toute ſa fierté dans ſon infortune, répondit : Faites la paix avec Rome, ſi vous ne voulez pas que je ſois toujours votre ennemi. La hardieſſe de cette réponſe ſurprit les courtiſans de Mithridate ; ils oſerent lui donner le conſeil de le faire périr ; mais ce prince ne voulut pas opprimer la vertu malheureuſe. Quel exemple de généroſité ! c'eſt dans de tels ſentimens que les héros devroient mettre leur gloire.

Lucullus dans l'incertitude du poſte qu'il prendroit, dut au haſard l'avantage de ſe bien placer. Les incommodités du lieu où il étoit campé, l'embarras de regagner la montagne, l'occupoient tour-à-tour, & lui donnoient des inquiétudes, quand il vit venir dans ſes retranchemens un étranger qui lui offrit de le conduire avec ſes troupes par des routes inconnues, dans un lieu éminent qui couvroit la plaine des Cabires. Le proconſul, après s'être aſſuré de la fidélité d'Artemidore (c'eſt ainſi qu'on nommoit ce Grec, qui depuis quelque tems fugitif de ſa patrie, s'étoit retiré dans ce lieu), le prit pour guide ; & dès que la nuit fut venue, ſe mit en marche, après avoir allumé des feux

pour tromper l'ennemi. Tandis que, malgré les difficultés du trajet, à-travers les chemins les plus escarpés & les plus difficiles, il arrivoit sur la montagne où il établit de nouveaux retranchemens ; Mithridate le croyoit encore dans son camp, lorsque Lucullus sur le bord d'un lac formé à mi-côte par les pluies & les torrens, où il espéroit de recevoir abondamment des vivres de la Cappadoce, se fit voir avec ses troupes. Dans cette position avantageuse, maître de combattre ou de rester dans l'inaction, il sembloit défier l'ennemi & n'être occupé que du soin d'assurer ses convois ; le Roi de son côté donna tous les siens à lui enlever ces nouveaux secours.

Telles étoient les différentes vues des généraux. Tandis que les combats particuliers continuoient entre les soldats des deux armées, la cavalerie se faisoit de part & d'autre, de légeres attaques : il eût été bien difficile que deux armées depuis long-tems en présence, n'engageassent entre elles quelque escarmouche. Malgré les ordres de leurs chefs, le hasard faisoit naître des occasions, & les troupes qui n'attendoient que le moment de combattre, en profitoient avec empressement. Un jour que des officiers de l'armée ennemie poursuivoient un cerf, quelques Romains se trouverent sur la route & 

couperent les chaſſeurs; on en vint aux mains; bientôt les deux partis devenus plus conſidérables, on accourut des deux côtés pour les ſoutenir. Les troupes ſorties du camp de Mithridate en plus grand nombre, eurent la ſupériorité; les Romains s'en apperçurent, & virent fuir leurs camarades. L'émulation, le deſir de la vengeance, les détermina d'aller vers Lucullus, & de le prier de les mener au combat; ſa prudence ſe ſignalant dans cette occaſion, il ordonna qu'on reſtât dans le camp; & pour montrer que la préſence d'un bon général dans une affaire même deſeſpérée, peut tout ſur des ſoldats aguerris, il deſcendit dans la plaine ſuivi de peu de monde, il rappella les fuyards en leur donnant ordre de revenir au combat; ſon exemple les encourageant, il repouſſa les ennemis avec perte. Lucullus de retour dans ſes retranchemens, obſervateur zélé de la diſcipline, fit ſubir à ceux qui avoient fui la peine ignominieuſe qu'ils méritoient; il les condamna à creuſer en préſence de toute l'armée, en ſimple tunique, dépouillés d'armes & de ceintures, un foſſé de douze pieds. Sa bonne fortune le ſauva dans ce même tems, d'un danger que la trahiſon & la perfidie avoient tramés contre lui. Olthacus, Scythe de naiſſance, prince des Dardaniens, peuples voiſins des Palus-Méotides,

avoit promis à Mithridate de le défaire du proconſul en l'aſſaſſinant. Le roi de Pont que la honte d'un projet ſi contraire aux loix de la guerre, devoit empêcher d'y conſentir, l'approuva cependant; quelle contradiction dans le cœur des hommes! & comment concilier ce fait avec ſa généroſité à l'égard de Pomponius?

Othacus avoit de l'ambition; jaloux des préférences de ſon maître, dans le deſſein de les obtenir, il lui promit de ſe rendre en qualité de tranſfuge dans le camp des Romains; il feignit d'être tombé dans ſa diſgrace, & de chercher un aſyle chez ſes ennemis; les outrages publics de Mithridate pouvoient ſervir de prétexte à cette démarche; il avoit pour la ſoutenir toutes les diſpoſitions néceſſaires, un eſprit adroit & délié, propre à lui faire exécuter le rôle qu'il méditoit; il paſſa dans le camp de Lucullus; à peine y fut-il arrivé, qu'il chercha à mériter ſa confiance; le récit de ſes prétendus malheurs, le zele le plus ſincere qu'il montra pour les Romains, la haine irréconciliable qu'il témoignoit contre Mithridate, tout devenoit un motif pour intéreſſer le proconſul en ſa faveur: il l'éprouva dans quelques occaſions; ſes qualités, les marques d'intelligence & de valeur qu'il y donna, ſa complaiſance, ſa politeſſe, ſes attentions pour les principaux officiers de l'armée,

l'armée, l'eſtime du général qu'il s'étoit conciliée par ſes démarches, le firent bientôt entrer dans le conſeil; le prétoire lui fut ouvert à toutes les heures. Le prince trompé par cette facilité, ſe détermina à profiter de la premiere occaſion pour remplir ſon deſſein; il crut la chaleur du jour & l'heure de midi favorables à l'exécution de ſon projet. Tout le monde, ſuivant l'uſage, prenoit alors du repos dans le camp. Il ordonna à ſes gens de lui tenir des chevaux prêts à quelque diſtance, & il ſe rendit à la tente du proconſul. Menédeme, l'un de ſes eſclaves, le ſauva de l'accident qui menaçoit ſes jours, par la fermeté qu'il eut de refuſer à Othacus les entrées: il lui dit que ſon maître avoit beſoin de ſe repoſer de ſes pénibles veilles, & qu'il avoit reçu ordre de ne laiſſer paſſer qui que ce fût. Othacus inſiſta, aſſurant qu'il devoit parler au proconſul pour des affaires de la derniere importance; mais l'eſclave, après avoir ajouté que le ſoin de la ſanté de ſon maître étoit ſans doute plus important que quoi que ce pût être; ſoit qu'il remarquât quelque trouble dans les diſcours du Scythe, ſoit qu'il fût inſtruit de la trahiſon qu'il méditoit, le repouſſant avec vivacité, le menaça d'éveiller la garde, s'il inſiſtoit plus long-tems. Othacus ne ſe crut plus en ſureté dans le camp, craignant ſans

doute qu'au réveil de Lucullus, on ne lui demandât compte de ce qu'il étoit ſi preſſé de communiquer : prévoyant que ſon projet ſeroit découvert, malgré tout ce qu'il pourroit ſuppoſer, il ſortit auſſi-tôt du camp, & ſe retira près de Mithridate, qui ne tira d'autre fruit de ſon conſentement à cette réſolution criminelle, que la honte & l'opprobre de l'avoir approuvée. Cependant Lucullus à qui ce projet fut découvert par la fuite d'Othacus, fut blâmé d'avoir accordé trop aiſément ſa confiance à un homme dont il pouvoit ſoupçonner avec quelque fondement, la fidélité.

Les deux armées ne ſubſiſtoient qu'avec peine dans leurs camps : le pays avoit été ravagé, quoique Ariobarſane fournît de la Cappadoce tous les convois dont le proconſul avoit beſoin, & que ſes troupes ne s'occupaſſent que du ſoin de les aſſurer, tandis que le roi de Pont de ſon côté cherchoit à les enlever. Dans un des combats donnés à cette occaſion, le tribun Sornatius à la tête de cinq mille hommes, mit en fuite Ménandre qui commandoit un pareil nombre de troupes. Le convoi arriva néanmoins au camp de Lucullus, mais cet avantage important n'étoit point déciſif ; ſix mille hommes de l'infanterie ennemie avoient été envoyés pour s'oppoſer à l'arrivée des nou-

velles ſubſiſtances qu'attendoient les Romains. Fabius Adrianus détaché de leur camp avec quatre mille hommes, devoit les eſcorter; les ennemis voulant s'y oppoſer, eurent l'imprudence de les attaquer dans un défilé, où leur cavalerie ne pouvoit s'étendre. Adrianus profitant habilement de l'avantage des lieux, l'infanterie romaine repouſſa les ennemis avec force, & les obligea de prendre la fuite de rocher en rocher. Il n'en échappa qu'un petit nombre, le reſte fut paſſé au fil de l'épée : la perte de Mithridate dans cette occaſion, lui cauſa de juſtes alarmes. Plus il connut que cet échec étoit préjudiciable, plus il chercha à le diſſimuler à ſes troupes ; il le mit ſur le compte de ſes officiers, qu'il taxa d'incapacité. La frayeur de ſes ſoldats ne diminua cependant point, & cette vive impreſſion de crainte ne faiſant qu'augmenter, quand on vit Adrianus paſſer comme en triomphe près du camp, conduiſant avec lui quantité de charriots chargés de proviſions & de dépouilles, le découragement paſſa des ſoldats aux chefs. Dès ce moment on prit la réſolution de décamper, elle fut exécutée avec plus de célérité & de promptitude qu'elle n'avoit été formée : les principaux ſeigneurs à qui Mithridate avoit communiqué ſes craintes, inſtruits de la réſolution où il étoit de ſe retirer, ayant fait

charger les premiers leurs bagages, pour le faire avec plus de commodité, mirent obſtacle au paſſage des troupes; les iſſues du camp ſe trouvoient embarraſſées par la multitude des bêtes de charge qui les bordoient; on ſe hâtoit de les faire partir. Les ſoldats voyant ces préparatifs, ſoit qu'ils vouluſſent les piller, ou paſſer les premiers, maſſacrerent ſans diſtinction ceux qui les conduiſoient. Dorilaüs, l'un des généraux de Mithridate fut tué malgré la cote d'armes de pourpre dont il étoit revêtu : le ſacrificateur Hermeus, ſans qu'on eût égard à ſa dignité, fut foulé aux pieds. Mithridate lui-même n'ayant pu appaiſer le tumulte, fut forcé de prendre la fuite ſans garde, ſans chevaux, ſans écuyers. Dans le torrent des fuyards, parmi leſquels il ſe trouvoit avoir été renverſé, ſans le ſecours de l'un de ſes eunuques qui lui donna ſon cheval, ce prince n'eût point échappé au proconſul, lequel inſtruit de la fuite précipitée des ennemis & de leur déſordre, détacha ſur le champ ſa cavalerie avec ordre de faire main baſſe ſur tout ce qu'elle trouveroit, ſans s'amuſer à faire de butin. Les légions romaines ayant pourſuivi Mithridate, n'obéirent point à cet ordre : leur avarice empêcha Lucullus dans cette occaſion de recueillir le fruit de ſa victoire. Ses travaux alloient finir, un corps de Gallogrecs

ſuivoit le prince de ſi près, qu'il n'auroit pu échapper. Un inſtant de plus les rendoit maîtres de ſa perſonne, lorſque le hazard le délivra de ce péril preſſant; un des mulets chargé de ſes tréſors, ſe trouvant ſur leur chemin, retarda la marche : la cupidité, l'envie de partager ces riches dépouilles qui ſembloient s'offrir d'elles-mêmes, les arrêterent; ils pillerent cet or, & ſe battirent entre eux pour rendre leurs parts plus conſidérables; Mithridate profita de ce tems pour ſe ſauver & ſe retirer à Comane (*d*), ſur les frontieres de l'Arménie. Dans cet aſyle privé de ſes reſſources, il forma la réſolution de paſſer chez Tigrane qu'il croyoit trouver dans les diſpoſitions de le ſecourir.

La fuite du roi de Pont, le hazard qui l'avoit ſervi, donnerent lieu à l'orateur romain dans ſon oraiſon pour la loi Manilia, de comparer ce prince à la fameuſe Médée, qui pourſuivie par ſon pere, après avoir déchiré les membres de ſon frere Abſirte, les répandit ſur ſa route, ſe flattant que ſa tendreſſe & ſa douleur l'arrêteroient à la vue de ces objets déplorables, & qu'elle auroit le tems de fuir avec plus de ſûreté; de même Mithridate (diſoit Cicéron)

(*d*) De l'Arménie mineure; cette ville connue aujourd'hui ſous le nom de *Tabachaſan*, eſt de la province d'Aladulie, dans la Natolie.

n'eſpérant plus de reſſources que dans l'avarice de ſes ennemis, laiſſa après lui ſes richeſſes pour faciliter ſa fuite en les arrêtant. On ne peut imaginer avec quelque fondement que dans l'embarras & le trouble de cette journée, ce prince conſervât aſſez de ſens froid pour faire une réflexion de cette eſpece, & qu'il prît la réſolution de ſe conduire de la ſorte. Cette conjecture (car on ne ſçauroit lui donner que ce nom) quoiqu'elle faſſe honneur au génie, à l'imagination de l'orateur, ne peut paroître vraiſemblable à l'hiſtorien exact, qui ne veut conter que des faits. Ce ne ſeroit pas le ſeul qu'on pourroit rapporter pour preuve de l'avidité & de l'inſolence des troupes romaines : Calliſtrate, l'un des ſecrétaires d'état de Mithridate avoit été fait priſonnier. Lucullus ſe flattoit de tirer de ce miniſtre, des ſecrets importans, & d'être informé des deſſeins de ſon maître ; il avoit ordonné qu'on le gardât avec ſoin ; ſes conducteurs avertis qu'il portoit ſur lui cinq cens pieces d'or, le tuerent pour les voler : malgré les ordres du proconſul le camp fut pillé. On n'eut point égard à la diſcipline qui vouloit que l'on fît une diſtribution égale du butin aux troupes, après les avoir raſſemblées au même lieu. Les légions ne conſervoient plus cet eſprit de ſoumiſſion pour leurs généraux : ce n'étoient point comme

aux jours de l'ancienne Rome, cette vertu, ce désintéressement qui en caractérisoient les premiers habitans; ces beaux jours étoient passés, tout avoit dégénéré dans ces tems de corruption. Cette victoire complette soumit le Pont aux Romains : Lucullus se hâta de mettre à profit l'instant favorable que la terreur des ennemis sembloit lui procurer; il se rendit maître de Cabire, place très-forte, comme on l'a dit, & dont la situation avantageuse sembloit assurer le pays qu'elle commandoit. On venoit à l'envi lui livrer toutes les places, il y trouva des richesses immenses; le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de mettre en liberté les princes & les seigneurs retenus dans les fers. Ces infortunés qui se croyoient pour toujours dans l'esclavage, reçurent avec reconnoissance cette nouvelle vie. Nissa veuve de Nicomede, sœur du roi, fut de ce nombre; les démonstrations de bonté du proconsul, firent aimer la domination des Romains. Bientôt leur gloire fut le seul objet dont on s'occupa, & l'on plaignit à peine l'infortune de Mithridate : il ne lui restoit après sa déroute que deux mille chevaux, mais il espéroit de trouver de nouveaux secours près de son gendre; ce fut avec d'autant plus de confiance qu'il les alloit solliciter lui-même, qu'il étoit en état de lui représenter de plus près un

étranger dont il ſe croyoit éloigné : ce monarque puiſſant ſe faiſoit appeller le roi des rois. Devenu maître du trône de Syrie, après en avoir dépouillé les princes de la race des Séleucides, il méditoit la conquête de la Judée. Quand les ambaſſadeurs du roi de Pont lui furent préſentés, il étoit occupé à faire le ſiége de Ptolémaïde ; il reçut ces miniſtres, mais il ſe contenta de donner ordre qu'on traitât leur maître avec magnificence, que les places de ſes états lui fuſſent ouvertes, & ſe bornant à lui donner un aſyle, il ne ſe preſſa point de lui accorder des ſecours effectifs. Mithridate déſeſpéré de ne point lui inſpirer cet intérêt qu'il avoit cru lui faire prendre à ſes malheurs, auſſi implacable dans ſa haine, que barbare dans ſes ordres, envoya Bachidas ſon eunuque à Pharnacée (*e*) pour y faire mourir ſes femmes & ſes ſœurs, ſous prétexte de les ſauver de la honte de tomber entre les mains des ennemis. Roxane & Statira, âgées d'environ quarante ans, n'avoient point été mariées, elles reçurent la mort dans ce lieu ; mais ce fut dans des diſpoſitions bien différentes. Roxane ſe plaignit de ſon infortune & de la barbarie de ſon frere, qui lui faiſoit donner la mort à la ſuite d'une affreuſe priſon, au lieu des biens qu'elle devoit attendre de ſon

(*e*) Aujourd'hui *Cerazonte*, ſur la mer Noire.

rang : Statira but la coupe empoiſonnée avec indifférence : les dernieres bontés du roi qui, ne pouvant les ſauver de la ſervitude, les faiſoit mourir pour leur éviter cette ignominie, lui parurent une preuve d'attachement & d'amitié. Parmi les femmes du roi de Pont ſe trouvoient Bérénice & Monime ; la premiere partagea avec ſa mere, qui ne voulut point lui ſurvivre, le poiſon qu'on lui deſtinoit ; mais ce qui reſtoit ne ſe trouvant pas aſſez fort pour la faire mourir, l'eunuque l'étouffa pour abréger ſes tourmens. La derniere que ſes charmes rendoient fameuſe, depuis long-tems livrée au déſeſpoir, accablée d'ennuis & de triſteſſe, gémiſſoit ſur ſa funeſte beauté qui, au lieu d'un époux lui avoit donné un maître ; elle ſe rappelloit ſa patrie (*f*), ce ſéjour heureux & tranquille où elle avoit joui de la liberté : elle regrettoit la médiocrité de ſon premier état qu'elle avoit changé contre le titre chimérique d'épouſe de Mithridate. Le bandeau royal que ce prince paſſionnément amoureux d'elle, avoit été forcé de lui envoyer pour la rendre ſenſible à ſes vœux, ne retraçoit dans ce moment à ſa mémoire, que le ſouvenir de ce qu'elle avoit

(*f*) Milet, l'une des plus riches & des plus conſidérables villes de l'Ionie, dont il étoit ſorti plus de ſoixante & dix colonies, au rapport de Pline.

perdu; peut-être quelque paſſion ſecrete & le peu d'eſpérance de s'y livrer, donnoient-elles du ſurcroît à ſon infortune. Quand elle eut appris que pour toute grace on lui laiſſoit la liberté de choiſir le genre de mort qui lui paroîtroit le plus doux, elle arracha de ſa tête ce bandeau, & voulut par ſon ſecours, mais inutilement, terminer ſa vie : ornement funeſte, s'écria-t-elle en le foulant aux pieds après qu'il ſe fut rompu, préſage & témoin malheureux de mes infortunes, va, ceſſe de t'offrir à mes yeux; puiſque tu ne peux me ſervir à mettre fin à mes malheurs dans ce dernier inſtant, maîtreſſe de moi-même, je trouverai bien d'autres moyens pour me ſecourir. Alors ſe livrant aux coups du miniſtre des cruautés de Mithridate, elle ſe fit donner la mort.

Ses derniers excès annonçoient l'état déplorable de ſes affaires : le proconſul dont la grandeur d'ame & la douceur ſe démontroient en toute occaſion, n'avoit pu prévoir ni porter quelque remede à ces événemens funeſtes; il les apprit avec regret. Les ſujets du roi de Pont les regarderent comme une preuve du peu de reſſources qu'il ſe promettoit. Si malgré ſon dernier échec, quelque conſidérable qu'il fût, il eût montré plus de courage & de fermeté, peut-être auroit-il engagé les gouverneurs de ſes

places à les défendre ; mais les plus éloignées, ainſi que les plus voiſines, ſe livrerent au vainqueur dès que l'on crut que Mithridate déſeſpéroit de ſa fortune. Il ne reſtoit à Lucullus que quelques villes maritimes à conquérir ; il continua ſa marche vers Talaure ville de Cappadoce, où il fut informé de ſa retraite dans les états de Tigrane ; alors revenant ſur ſes pas, après avoir ſoumis les Tibareniens, les peuples de la Caldée, la petite Arménie, qui ne firent qu'une foible réſiſtance, il ſe porta de nouveau devant Eupatorie (*g*), dont le blocus duroit encore ; il voulut en preſſer le ſiége par ſa préſence, & le terminer dans peu de tems, ce qu'ayant exécuté en la prenant d'aſſaut, il tourna ſes forces du côté d'Amiſe (*h*) ; cette ville n'étoit ſi courageuſement défendue que par les ſoins & l'induſtrie de Callimaque. Cet officier fidele à ſon maître, auſſi habile à inventer & à conſtruire toutes les machines de guerre qu'on pouvoit employer pour la défenſe d'une place, que prompt à ſe décider ſur les moyens dont on devoit s'en ſervir, avoit uſé dans Amiſe de ceux qu'Archimede employa pour ſauver Syracuſe. Sa vigilance fut cependant trompée par

(*g*) Ville du Pont. *Voyez* la note, pag. 20.
(*h*) Ville de Paphlagonie, que le géographe Zénodore a cru être celle des Enetes. *Voyez* la note, *idem*.

les ruſes du proconſul, qui pour réuſſir dans ſon projet, parut ſe laſſer de la vigoureuſe réſiſtance des aſſiégés. Pendant quelques jours il accoutuma ſes troupes à diſcontinuer leurs attaques. A la même heure il les rappelloit de leurs travaux pour leur faire prendre du repos : les aſſiégés ſuivirent de leur côté cette méthode, ce que Lucullus ſouhaitoit avec ardeur; alors profitant de leur imprudente ſécurité & de l'inſtant auquel tout paroiſſoit tranquille, pour donner un vigoureux aſſaut, il fit prendre des échelles & ſe rendit maître d'une partie de la muraille qu'on avoit laiſſée ſans défenſe. Cette attaque imprévue ſeroit devenue inutile, ſi le gouverneur eût fait quelque réſiſtance; mais ne s'occupant que du ſoin d'aſſurer ſa fuite du côté de la mer, pour priver les Romains du butin dont ils alloient s'enrichir, il fit mettre le feu à cette ville, & ſe jetta dans les vaiſſeaux qu'il trouva dans le port. La fumée, le déſordre favoriſerent le départ de la garniſon; le proconſul qui ne s'étoit point attendu à ces événemens, fit de vains efforts pour ſecourir la ville & la ſauver des flammes; il ordonna d'éteindre le feu & défendit le pillage. Ses ſoins & ſes ordres furent inutiles; ſes ſoldats prêts à ſe mutiner frappant ſur leurs boucliers, avec des cris d'indignation & de colere, voulurent en-

trer dans la place; Lucullus ſe flatta qu'en permettant le pillage, le deſir du butin les engageroit peut-être à arrêter cet incendie; mais ils l'augmenterent par leur négligence & leur cupidité: au lieu d'y mettre ordre, ils deſcendirent avec des flambeaux dans des lieux ſouterreins, où ils ſuppoſoient que les habitans avoient caché leurs tréſors: ils incendierent eux-mêmes pluſieurs édifices que les flammes auroient épargnés, & dont les reſtes ne furent ſauvés que par une pluie abondante; le proconſul y étant entré le lendemain, ne put s'empêcher de répandre des larmes en prenant poſſeſſion de ſa conquête; il envia le ſort de Sylla, qui plus heureux que lui, avoit ſauvé Athènes, au lieu qu'il ne prenoit Amiſe que pour la voir brûler. Cette ville, colonie des Athéniens, fondée par eux, lorſqu'ils tenoient l'empire de la mer, étoit des plus conſidérables: quelques Grecs s'y étoient retirés pour éviter la tyrannie d'Ariſtion, & y jouir des droits & des privileges communs à ſes citoyens, eſpérant que les maux dont ils étoient menacés, ne les ſuivroient pas dans cet aſyle éloigné. Le proconſul après avoir réparé les dommages de l'incendie & rétabli les édifices brûlés, raſſembla les Amiſéniens fugitifs, pour les conſoler en quelque ſorte de leurs pertes; il leur fit diſtribuer de l'argent & des ha-

bits en leur accordant la liberté ; les Grecs qui s'y étoient retirés réparerent leurs habitations, on en forma de nouvelles, Lucullus leur ayant aſſigné en jouiſſance un territoire de quinze mille pas.

Parmi le nombre des priſonniers faits dans Amiſe, on trouva Tiranion (*i*), grammairien célebre par ſa ſcience & ſon mérite perſonnel, qui dans la ſuite jouit à Rome de la plus grande réputation. Murena, l'un des lieutenans de Lucullus, l'ayant obtenu de lui, l'affranchit ; mais en ſe conduiſant ainſi, il ne répondit point à l'idée du proconſul, qui croyoit qu'on auroit pour ce priſonnier les égards dus aux talens, & qu'ils ont toujours reçus des hommes qui en connoiſſent le prix ; Murena ne le traita ainſi que pour attirer ſur lui les droits de patronage. Ce bienfait devenoit une injure, ſelon Plutarque, puiſqu'en lui donnant cette liberté légale, c'étoit le priver de celle qu'il avoit reçue de la nature. On voit par cette action de Murena (ce n'eſt pas la ſeule), qu'il étoit bien éloigné de la nobleſſe de ſentimens qui caractériſoit Lucullus. Cicéron dans ſon plaidoyer pour cet homme, le loue cependant ſur ſa généroſité,

(*i*) Cet homme ayant amaſſé dans la ſuite des biens conſidérables par ſes talens, forma l'une des plus conſidérables bibliotheques de Rome ; Cicéron dit qu'il avoit pris la peine d'arranger la ſienne.

ſur ſon déſintéreſſement & ſa bonne conduite ; il fait plus, il y dit qu'ayant entrepris de grandes choſes, il les avoit exécutées ſans le ſecours de ſon général, que celui-ci n'en eût fait aucune ſans lui ; ce témoignage pourroit être défavorable à Lucullus, ſi l'orateur dans ſes Académiques, ne l'eût démenti formellement par ſes propres paroles : ainſi les éloges donnés à Murena, contraires à l'exacte vérité, ne lui furent dictés dans cette occaſion que par le feu de ſon imagination, ou par l'intérêt de la cauſe qu'il défendoit.

Cependant le proconſul chéri & reſpecté des habitans d'Amiſe, en partit après l'avoir rétablie. Son ambition fut d'imiter la généroſité d'Alexandre, qui l'ayant délivrée de la puiſſance tyrannique des rois de Perſe, lui avoit rendu la liberté ; il en agit de même avant de quitter le Pont & de retourner en Aſie, dans l'intention d'y rétablir les loix. Il étoit important d'y faire ceſſer les vexations des fermiers de la République ; en effet, les malheureux habitans de cette province, étoient dans un état d'oppreſſion auquel la ſageſſe & la généroſité du proconſul pouvoient ſeuls remedier ; cette amende impoſée par Sylla n'étoit pas encore acquittée : elle ſervoit continuellement de prétexte à des uſures, à des cruautés innouies. L'inſolence &

l'avidité des publicains, à couvert d'une autorité reſpectable, y retraçoient les fureurs & les déſordres de la guerre. On dépouilloit les temples, les édifices publics; les ſtatues des dieux, les tableaux, les offrandes ne ſuffiſoient point à la cupidité; ceux qui ne payoient point devenoient les eſclaves de leurs créanciers; les peres vendoient leurs enfans, & mettoient à prix l'honneur de leurs filles; ſi les loix qui régloient ces impoſitions, la forme de leur levée, & leur répartition avoient été exécutées, ſi des motifs odieux & des animoſités particulieres n'euſſent pas dirigé les pourſuites des exacteurs, l'oppreſſion n'eût pas été auſſi grande: les tortures de toute eſpece étoient les châtimens dont on puniſſoit ceux qui ſe trouvoient dans l'impuiſſance de ſatisfaire leurs avides créanciers. Lucullus par ſa vigilance délivra bientôt ces peuples infortunés. Il fit pluſieurs réglemens qui annonçoient la ſageſſe de ſes vues, & fixa à un pour cent par mois, l'intérêt légitime des capitaux; il défendit de le porter plus haut; il abolit les dettes dont l'uſure avoit excédé le capital; ceux qui avoient ajouté l'un à l'autre, les perdirent; les créanciers furent mis en jouiſſance de la quatrieme partie des biens & des revenus de leurs débiteurs, juſqu'à la fin du payement: par ce moyen en moins de quatre ans,

ans, les dettes acquittées, les biens fonds devoient être rendus aux propriétaires; ces dettes immenſes avoient été portées à plus de cent vingt mille talens, ce qui ſeroit plus de trois cens ſoixante millions; de ſorte qu'ajoutant uſure ſur uſure, on s'étoit fait payer deux fois la ſomme principale, & on la portoit juſqu'à ſix. Ces reglemens rétablirent la tranquillité dans les villes d'Aſie; mais ils nuiſirent au proconſul.

On peut les regarder comme le principe des malheurs qu'il éprouva depuis; ces fermiers privés du gain immenſe qu'ils ſe propoſoient, ſe plaignirent à Rome; ils y ſuſciterent des orateurs mercénaires, qui aſſurés des principaux membres de la République, dont la plûpart étoient leurs débiteurs, exciterent contre lui l'envie & l'animoſité du peuple, tandis qu'aimé de ceux à qui il avoit fait éprouver ſes bienfaits, il étoit deſiré dans toutes les provinces, où la douceur de ſon gouvernement étoit connue; cependant ne perdant point de vue les affaires de la guerre, lorſqu'il s'occupoit du ſoin de maintenir la paix en Aſie, il envoya Appius Claudius ſon beau-frere vers Tigrane, pour demander Mithridate comme un bien qui lui étoit acquis.

Les exploits de Lucullus & ſes progrès n'a-

voient pas été les ſeuls avantages de la République ; les armées romaines remportoient des victoires ſignalées dans les pays les plus éloignés. Metellus & Pompée avoient profité en Eſpagne des fautes de Sertorius, qui ayant changé de caractere dans le déſordre de ſes affaires, étoit devenu cruel ; la jalouſie & l'ambition de Perpenna, l'ayant fait périr dans un repas, où quelques conjurés, à ſon ſignal & par ſon ordre, le poignarderent, ce dernier jouit peu de tems de ſon crime. A peine eut-il pris le commandement des troupes, que ſon armée fut défaite par Pompée. Le parti de Sertorius, après la mort de ce nouveau général, ſe ſoumit au vainqueur, & cette guerre finit ; mais ce qui reſtoit de la faction de Marius, ne s'éteignit point. Céſar dans la ſuite des tems n'autoriſa ſes premieres démarches, qu'à la faveur de ce germe qui s'étoit conſervé ; Metellus & Pompée ne furent point ſatisfaits des trophées érigés en Eſpagne à leurs victoires, & quoique cette guerre pût être regardée comme civile, leur crédit la fit paſſer à Rome pour une guerre étrangere ; ils y obtinrent le triomphe en même tems que Terentius Varo Lucullus ; ce dernier à qui la Macédoine étoit tombée en partage, après l'expiration de ſon conſulat, avoit porté la guerre dans la Thrace ; il s'y étoit ſignalé par

plus d'une victoire contre les Besses, peuple célebre chez les anciens par sa férocité, & qui cependant ne fit qu'une foible résistance : ce fut sur le mont Hœmus qu'il remporta sur eux la plus considérable des victoires ; il s'y rendit maître de la ville de Philippopolis (*k*), qui a conservé son nom ; ensuite ayant tourné du côté de Poneropolis (*l*), il la soumit & y établit une colonie ; par lui les armes romaines furent portées jusqu'au Tanaïs & aux Palus-Méotides ; de-là après avoir rangé sous ses loix plusieurs villes du Pont-Euxin, telles que Calatis (*m*), Phtinopolis, Parthenopolis, & avoir enlevé de l'île d'Apollonie le fameux colosse (*n*) en bronze, placé depuis dans le capitole, il obtint le triomphe mérité par ses victoires différentes : cette guerre n'avoit duré que deux campagnes : ce que Florus en rapporte, nous feroit croire que son dessein avoit été de presser de son côté

(*k*) Cette place est située sur l'Ebre, auquel les Turcs ont donné le nom de *Marisa*.

(*l*) Il avoit pris Andrinople, que l'on croit être Uscudama.

(*m*) Ces trois villes faisoient partie de la Thrace, grande région de l'Europe ; ce ne sont à présent que de mauvais villages de la Romanie.

(*n*) Sa hauteur étoit de quarante-cinq pieds ; il avoit coûté cinq cens talens, ce qui revient à deux millions cinq cens mille livres de notre monnoie ; on voit encore dans le Capitole un des pieds de cet Apollon.

Mithridate, & de ſe joindre à ſon frere; ce n'étoit point à l'envie de diminuer l'honneur de ſes victoires en les partageant, qu'on doit attribuer ſes démarches; s'il eſt vrai qu'un tel deſſein leur ait donné lieu, elles ne pouvoient avoir eu d'autre motif que des ordres reçus, ou ſon amitié pour le proconſul, dont il auroit ſans doute voulu hâter les ſuccès ſur l'ennemi le plus redoutable de la République; ſi Marcus Lucullus le regardoit comme tel, ce n'eût pas été d'après le peuple Romain, la proximité du danger le rend toujours plus redoutable; & Spartacus, qui jusqu'alors avoit réſiſté à différentes armées, paroiſſoit un ennemi plus dangereux, lorſque le préteur Craſſus, à la tête de huit légions, marcha contre les eſclaves dont il étoit le chef, & remporta ſur eux un avantage ſi conſidérable, qu'il fut obligé de fuir du côté de la mer, où ſe trouvant extrêmement preſſé, ſa valeur & ſon courage ſe ranimerent de telle ſorte qu'ayant profité d'une nuit obſcure, il traverſa l'armée ennemie, & ſauva la ſienne de l'enceinte dans laquelle, par des travaux infinis, Craſſus l'avoit renfermée: le reſte des eſclaves ayant fui vers les montagnes, Pompée qui venoit d'arriver reçut ordre de marcher contre eux; ainſi ce général priva Craſſus de l'honneur d'une victoire preſque achevée,

& ce dernier n'obtint que l'ovation (*o*), pour avoir mis fin à cette guerre ſervile (ce fut le nom qu'elle reçut); on lui permit cependant de porter la couronne de laurier deſtinée aux triomphes, au lieu de celle de mirthe qui caractériſoit ce petit triomphe, & qu'on appelloit *ovale*.

Tandis que Pompée étoit occupé du ſoin de vaincre ce reſte de fugitifs, ce qu'il fit ſans beaucoup de peine, Lucullus attendoit en Aſie le retour de Clodius qu'il avoit envoyé vers Tigrane. Comme il travailloit à rétablir la paix & le bon ordre, il crut que les jeux & les ſpectacles pouvoient contribuer à faire perdre à ces peuples, le ſouvenir de leurs malheurs; les fêtes qu'il donna à Epheſe (*p*) furent accompagnées de combats d'athletes & de gladiateurs; il ne négligea rien pour en augmenter les plaiſirs & la magnificence; on s'y rendit en foule, on y chantoit avec tranſport les louanges du libérateur; les jeux qu'on célébra à l'honneur de ſes victoires, ainſi qu'à Ciſique, furent

(*o*) Petit triomphe, ainſi nommé du mot *ovis*, parce que le vainqueur immoloit ſeulement une brebis à Jupiter.

(*p*) Ville d'Ionie, la plus renommée de la Grece par la beauté de ſon port & la magnificence de ſon temple dédié à Diane, bâti ſur cent vingt-ſept colonnes de marbre; elle eſt appellée à préſent *Ajaſalon*.

appellés les *jeux Luculliens*. L'affection véritable qu'on lui témoignoit le flattoit bien plus que le récit de ſes triomphes ; Clodius, après ſon retour, rendit compte au proconſul de ſa commiſſion. Parti pour chercher Tigrane au fond de la Syrie, & trompé par des guides auxquels il s'étoit confié, qu'il n'avoit oſé punir dans le danger où il ſe trouvoit, il n'étoit arrivé qu'après des marches pénibles à Antioche (*q*), il y avoit attendu le retour de ce prince en conſéquence de ſes ordres ; mais pour mettre à profit le ſéjour forcé qu'il y faiſoit, tandis que Tigrane continuoit le ſiége de Ptolemaïs, il avoit pris des intelligences avec les villes Syriennes, qui ſupportoient avec impatience depuis treize ans le joug de l'uſurpateur ; ils les avoit engagées à diſſimuler leur chagrin pour quelque tems, en les flattant qu'on leur rendroit bientôt la liberté : Tigrane tenoit les villes Grecques dans la même oppreſſion, il en avoit tranſporté les habitans en Méſopotamie ; les Parthes, les Medes dont il avoit affoibli la puiſſance, ſouffroient avec peine leur humiliation : les Arabes Scénites tirés de leurs déſerts, & fixés dans les provinces de ſes états pour le commerce, quoiqu'ils

(*q*) Aujourd'hui *Antekié*, regardée alors comme la troiſieme ville du monde, n'eſt plus qu'un village de la Turquie, entre Alep & Tarſe.

augmentaſſent ſon faſte & ſon luxe, groſſiſſoient auſſi le nombre de ſes ennemis. Les peuples voiſins de la Syrie, mécontens de leur ſervitude, cherchoient des vengeurs; ils s'étoient adreſſés à Clodius: Zarbienus, prince de la Gordienne, n'obéiſſant qu'à regret, fut un de ceux qui réclamerent la protection des Romains, l'ambaſſadeur l'avoit promiſe; pluſieurs villes ſoumiſes depuis peu, & qui fatiguées de la domination de l'Arménien, envoyerent des députés, avoient eu même réponſe. L'orgueil de ce prince qui s'étoit accru dans ſes proſpérités, indiſpoſoit les peuples aſſervis à ſes loix: il diſpoſoit en maître abſolu de tout ce que les hommes chériſſent & poſſedent avec le plus de complaiſance: tels étoient les principes de ſon gouvernement, bien éloigné de l'équité & de la modération qui caractériſent les bons rois; ces vertus, en les rendant les peres des peuples, leur aſſurent des droits de reconnoiſſance & d'amour, d'autant plus abſolus qu'ils ſont gravés dans tous les cœurs. Le roi d'Arménie, que l'excès de ſa préſomption écartoit de ces vues, avoit inſpiré une forte jalouſie aux grands de ſes états, qui ſe rappelloient le commencement de ſa fortune, dont l'époque n'étoit pas bien reculée: telles étoient les diſpoſitions générales.

Tigrane de retour à Antioche, s'étoit montré

à Clodius dans le cortege le plus brillant ; mais celui-ci n'en avoit point été ébloui. Le faſte de cette cour où l'on voyoit pluſieurs rois dans le nombre des officiers dont il ſe faiſoit ſuivre, lorſqu'il donnoit ſes audiences, n'en avoit point impoſé à l'ambaſſadeur, qui parla de ce ton impérieux qui caractériſoit les Romains. Il dit que, chargé de réclamer un priſonnier auquel on ne pouvoit accorder un aſyle ſans offenſer la République, à qui le droit de conquête l'avoit ſoumis, & dont Lucullus vouloit orner ſon triomphe, il venoit déclarer la guerre en cas de refus. Tigrane fit de vains efforts pour affecter un air tranquille lorſqu'il eut écouté ce diſcours, dont la témérité le ſurprit. Accoutumé depuis long-tems à des propos flatteurs, il n'entendit point celui où régnoit tant de hardieſſe & de liberté ſans en être ému ; cependant plus il fut déconcerté, plus il ſentit combien il lui importoit de cacher ſes ſentimens. Ainſi reprenant toute ſa fierté, il répondit qu'il ne lui convenoit point d'abandonner les intérêts d'un prince que les liens du ſang lui rendoient cher, & que ſi Rome prenoit contre lui les armes, il ſe défendroit avec tant de courage, qu'elle pourroit bien ſe repentir d'avoir commencé la guerre. Telle fut ſa réponſe au proconſul dans la lettre qu'il lui écrivit, & ſur la ſuſcription de laquelle

il ne crut point devoir ajouter le titre de général des armées romaines, parce que celui-ci avoit négligé de mettre au-deſſus de la ſienne, à Tigrane, roi des rois, & que l'adreſſe étoit ſeulement au roi Tigrane.

Il envoya cependant à l'ambaſſadeur de riches préſens, dont la magnificence ſignaloit moins ſa généroſité que ſon orgueil. Clodius les ayant refuſés, on inſiſta; mais de tous ces préſens n'ayant pris qu'une coupe d'or, & renvoyé le ſurplus des dons qu'on lui offroit, il ſe rendit en diligence auprès de Lucullus.

A peine fut-il parti, que Tigrane invita Mithridate de ſe rendre à la cour, quoiqu'il n'eût marqué à ce prince juſque-là que de l'indifférence. Dans leurs entretiens, le roi de Pont en connut les motifs; gardé comme un priſonnier d'état, il avoit conçu des ſoupçons ſur le compte de ſon gendre; mais après ces éclairciſſemens, il vit bien que cette méfintelligence ne venoit que du miniſtre employé dans ſes négociations. Métrodore de Sepſis, dont les connoiſſances & les talens avoient eu ſur ſon eſprit un pouvoir abſolu, & qu'à raiſon de ſon crédit on appelloit communément le pere de Mithridate, qu'il avoit admis dans ſa plus intime confidence, envoyé en Arménie pour ſolliciter des ſecours contre les Romains, conſulté par

Tigrane ſur ce qu'il devoit faire dans cette occaſion, lui avoit répondu : « Comme ambaſſa-» deur j'implore votre ſecours, & vous ex-» horte à l'accorder ; mais ſi vous me deman-» dez conſeil, n'ayez rien à démêler avec les » Romains ». Dans les conférences ſecretes que les deux rois eurent enſemble, Tigrane ayant fait part à Mithridate de ce qui s'étoit paſſé, bien moins dans l'intention de porter quelque préjudice à Métrodore, que de s'excuſer d'avoir mis tant de lenteur à le ſecourir, ce prince qui depuis long-tems avoit eu des ſujets de plainte contre ſon miniſtre, ſaiſit cette occaſion, & le fit mourir. Tigrane ſe reprocha d'avoir cauſé ſa mort en abuſant de la confidence qui lui avoit été faite, & pour honorer ſa mémoire il lui fit rendre des honneurs funebres dont la ſplendeur annonçoit ſes regrets, & réparoit en quelque ſorte ſon indiſcrétion. Mithridate obtint enfin un ſecours de dix mille hommes pour revenir dans ſes états.

La réponſe de Tigrane étant parvenue à Lucullus, il ſe propoſa d'entrer dans cette nouvelle carriere de gloire, & de commencer la guerre contre lui : ayant quitté l'Aſie après y avoir rétabli une ſeconde fois l'ordre & la paix, comme on l'a dit, il paſſa dans le Pont pour rejoindre les troupes qu'il y avoit laiſſées. Cotta

pendant ſon abſence, s'étoit rendu maître d'Héraclée après un ſiége de deux ans, aidé de la flotte de Triarius, qui maître de la mer, empêchoit l'arrivée des convois dans cette place; tandis que du côté de la terre il en preſſoit vivement le ſiége. Le même jour qu'il donnoit l'aſſaut, les vaiſſeaux romains & ceux de Rhodes au nombre de quarante-trois, entrerent dans le port. Les habitans effrayés de cette double attaque, avoient fait ſortir au-devant de l'ennemi trente vaiſſeaux bien équipés qui, dans le combat naval, qu'on ne pouvoit cependant regarder comme déciſif, avoient eu du déſavantage. Les Héracléens en ayant perdu quatorze, le reſte fut forcé de ſe renfermer dans la rade, tandis que la garniſon placée ſur le rempart, l'avoit défendue contre les attaques de Cotta.

Cette ville ainſi bloquée ne recevant plus de ſubſiſtances, fut bientôt déſolée par la famine & la peſte : Lamachus qui y commandoit, ayant péri de cette maladie, Damophile s'étoit chargé du ſoin de la défendre. Conacorix & lui avoient cependant pris la réſolution de faire un traité ſecret avec les Romains ; ils entrerent en négociation avec Triarius, parce qu'ils ſe défioient de l'avarice de Cotta. L'amiral introduit dans cette place par cette trahiſon, la livra au pillage,

tandis que Cotta qui n'en fut inſtruit que par la fuite des habitans, ſe préparoit à le dépouiller des richeſſes conſidérables qu'il avoit enlevées; mais la cupidité réunit bientôt ces deux chefs, & l'intelligence la plus parfaite ſuccédant à ce moment de diviſion, ils s'accorderent en partageant les dépouilles de cette ville infortunée. Les temples, les ſtatues des dieux, rien ne fut épargné; la ſtatue d'or d'Hercule ſuffit à peine pour aſſouvir l'avidité de ce proconſul, qui fit mettre le feu à la ville, & regagnant l'Italie par mer, laiſſa à Lucullus les légions qu'il avoit ſous ſon commandement.

Des naufrages lui ayant fait perdre une partie des richeſſes dont ſes vaiſſeaux étoient chargés, il arriva à Rome; & le ſénat prévenu par les ambaſſadeurs d'Héraclée, la remit en liberté en lui rendant ſon territoire & ſon port. Cotta fut privé de la dignité de ſénateur au rapport de Memnon; cette peine étoit un acte de juſtice: mais les accuſations portées contre Lucullus ne pouvoient être regardées du même œil. On le blâmoit ſur ſa lenteur, on le ſoupçonnoit de ſacrifier l'intérêt de la République à celui de ſa gloire; ſes ennemis ne ſe contentant pas de faire retomber ſur ce proconſul ſi digne des éloges de la République, les torts de Cotta, en cherchant à le perdre lui-même, faiſoient leurs

efforts pour lui faire ôter le commandement de l'Asie.

On n'ignore pas que l'administration des revenus de la République donnoit aux chevaliers romains & à leurs familles, une extrême considération ; le ressentiment qu'ils avoient conçu des traitemens de Lucullus dans l'Asie, avoit excité dans leur cœur une forte haine ; celle qui naît de l'intérêt est la plus durable & la plus vive. En falloit-il davantage pour les obliger à troubler les comices du peuple par des mouvemens extraordinaires ? On oublia les victoires de Lucullus. Si la brigue faite contre lui ne lui porta pas dans ces tems les derniers coups, c'est qu'elle fut encore arrêtée par l'embarras où l'on étoit pour déterminer le choix des nouveaux consuls. Les prétentions de Crassus & de Pompée, leur rivalité, pouvoient causer de nouvelles discussions : on les voyoit à la tête de deux armées qu'ils n'avoient pas voulu renvoyer, faire des brigues pour obtenir le consulat. Leur haine, leur puissance mutuelle retraçoient aux Romains les troubles des tems de Marius & de Sylla, lorsque ces deux rivaux par une feinte réconciliation semblerent s'accorder. Pompée déclara au peuple assemblé, dont il avoit obtenu la faveur, qu'il n'accepte-

roit cette dignité qu'à condition que Craſſus lui ſeroit donné pour collegue.

Ainſi tandis que cet homme ambitieux cherchoit à maintenir ſon crédit près du peuple dont il ménageoit chaque jour l'affection, & qu'il rendoit au tribunat l'autorité dont les loix de Sylla l'avoient dépouillé, de ſon côté Craſſus ſembloit par ſes richeſſes balancer le pouvoir de ſon collegue parmi les grands. Lucullus cependant retiré dans le Pont à la tête de ſon armée, avoit mis le ſiége devant Sinope, ville de Paphlagonie. Cette place ſituée ſur les bords de la mer Noire, l'une des plus importantes villes du royaume de Pont, fameuſe par ſes richeſſes, par le grand nombre de ſes habitans, n'étoit pas moins célebre par la beauté de ſes édifices, tels qu'un gymnaſe, des portiques, une place, des jardins agréables & magnifiques.

Mithridate, que ſon goût pour les arts & les ſciences (*n*), que la vaſte étendue de ſon génie rendoient auſſi recommandable aux ſçavans, qu'il parut redoutable aux généraux de Rome par ſa courageuſe fermeté, puiſque Cicéron dans ſon Lucullus le regarde comme le plus grand des rois après Alexandre, Mithridate avoit

(*n*) Mithridate parloit vingt-deux langues.

pris naiſſance dans cette ville, il y faiſoit alternativement ſa réſidence, & l'avoit embellie de tout ce qu'il avoit pu ramaſſer de rare & de précieux dans tous les genres. Lorſque le proconſul ſe rendit devant cette place, elle venoit d'être priſe par des pirates Ciliciens qui l'avoient pourvue des munitions néceſſaires pour une longue défenſe. La multiplicité des commandans, leurs diviſions furent favorables à Lucullus; Séleucus & Cléochares, chefs de ces pirates, étoient d'un avis différent; le premier vouloit qu'on fît périr les anciens habitans de Sinope, qu'on la vendît aux Romains; mais le ſecond dans l'objet de conſerver au roi le reſte de ſes états, s'oppoſoit à ce deſſein; cependant on prit le parti de ſe réunir. Les Ciliciens après avoir mis le feu à cette ville, & porté ſur les vaiſſeaux ce qu'ils purent en enlever, prirent la fuite du côté de la mer. Lucullus inſtruit de leur départ, fit appliquer des échelles aux murailles, & étant entré dans la place, il fit paſſer au fil de l'épée quelques reſtes de ces pirates, que l'amour du pillage y avoit retenus. Après l'avoir ſauvée des flammes, il rendit à ſes habitans une partie des biens qu'on leur avoit enlevés (au rapport d'Appien), il leur accorda la liberté & le droit de vivre ſuivant leurs loix. Si ſes troupes commirent quelque déſordre, ſi

dans une place prise d'assaut il y eut du carnage, c'est qu'il ne put d'abord arrêter la fougue des soldats. Après avoir donné ses soins pour y rétablir l'ordre, il en augmenta les privileges ; il y plaça une colonie romaine, qui depuis prétendoit au droit d'ancienneté sur les autres colonies de l'Asie, puisqu'elle faisoit remonter l'époque de son établissement à Lucullus ; ce fut l'an de Rome 684, qu'elle passa au pouvoir de la République. Pour en conserver la mémoire, les Sinopiens regardant cette année comme celle du recouvrement de leur liberté, prirent l'ere de Lucullus, & quitterent celle des rois de Pont, dont la domination avoit duré soixante-huit ans. Eutrope & quelques autres historiens se méprennent en fixant cette époque à l'an de Rome 681 : le revers d'une médaille (*s*) de cette ville datée de l'an 380 de l'ere de Lucullus, en marque la prise en 684 ou 683. Les

(*s*) Sinope ayant été dépouillée par Pharnace, l'un des fils de Mithridate, de la liberté qu'elle devoit à la générosité de Lucullus, la recouvra après la journée de Zicla ; Célar rétablit les habitans de cette ville dans leurs biens & dans leurs droits. Cette colonie pour lui marquer sa reconnoissance, ajouta à ses monnoies le mot *Julia*, comme on le voit dans quelques médailles de Marc-Aurele & de Caracalla, de Gordien Pie ; on lit sur cette derniere les lettres initiales des mots *Romana* & de *Felix*, que M. Vaillant prétend lui avoir été donné du surnom que Sylla avoit cru devoir prendre en mémoire des différentes victoires qu'il avoit remportées.

historiens

hiſtoriens de ce tems épris du merveilleux, en mettent toujours dans leurs récits; comme ſi pour atteſter la vérité d'un fait, il falloit lui ôter de ſa vraiſemblance. Leur conduite ne ſçauroit être excuſée, s'ils n'ont eu le deſſein en conſervant des faits extraordinaires, de nous apprendre la ſotte crédulité d'un peuple auſſi célebre par ſes grandes actions & ſa politique, qu'il étoit foible & puſillanime par ſa ſuperſtition. Plutarque aſſure que ce fut un ſonge du proconſul la veille du jour de la priſe de Sinope, qui le détermina à traiter avec bonté ſes habitans. Il lui ſembla voir un homme qui s'approchant, le preſſa d'avancer, & lui dit qu'Autolicus venoit à ſa rencontre. Il ne comprit point le ſens myſtérieux de ces paroles; mais le lendemain après ſa victoire, tandis qu'il ſuivoit les pirates du côté de la mer, il apperçut ſur le rivage une ſtatue enveloppée qu'on n'avoit pu charger ſur les vaiſſeaux; quelqu'un lui ayant dit que c'étoit la ſtatue d'Autolicus (*t*), fondateur de Sinope, à qui l'on rendoit des honneurs divins, Lucullus ſe rappella le ſonge. Les préjugés qu'il tenoit de Sylla eurent leur

(*t*) Cet homme célebre avoit donné ſon nom à quelque tribu de l'Attique; ſa ſtatue étoit placée parmi celles des divinités tutelaires de l'état dans la ſalle des Prytanées, bâtiment deſtiné aux magiſtrats de police d'Athènes.

effet ſur l'eſprit de ce général philoſophe, qui n'auroit eu beſoin pour traiter cette ville avec généroſité, que de ſe livrer à la bonté, à la douceur de ſon caractere.

Entre les richeſſes & les pieces curieuſes dont elle étoit remplie, la fameuſe ſphere de Billarus que le ſculpteur Sténix avoit travaillée, ainſi que la ſtatue du dieu, furent les ſeuls effets que Lucullus emporta. Il ne lui reſtoit à prendre dans le Pont que la ville d'Amaſie ſur l'Iris; bientôt elle reconnut la loi du vainqueur (*voyez* Pline & Gisblot). Il paſſa l'hiver dans le royaume, autant pour le ſoumettre à la domination de Rome, que pour affermir ſa conquête, & donner du repos à ſes troupes, tandis qu'il ſongeoit à ſe procurer ce qui étoit néceſſaire pour la guerre qu'il méditoit contre Tigrane. Quoiqu'on parlât déja de ſes préparatifs immenſes & de ſa prochaine marche en Licaonie pour attaquer les Romains, ces bruits paroiſſoient ſans fondement; le proconſul ne croyoit pas que l'Arménien fût aſſez imprudent pour donner des ſecours au roi de Pont, lorſque ſes affaires étoient entierement ruinées, puiſqu'il les lui avoit refuſés dans un tems où ils auroient pu arrêter ſes progrès. Ainſi ſans être effrayé de cet ennemi nouveau, Lucullus voyant la premiere guerre finie, ſe détermina à partir. Sa

conquête lui paroiſſant aſſurée par l'alliance de Macharès (*u*), roi du Boſphore, l'un des fils de Mithridate, qui plus politique que ſon pere, lui ayant envoyé une couronne d'or, avoit pris le parti de ſe faire déclarer l'ami & l'allié des Romains. Le proconſul s'y prêta avec d'autant plus d'empreſſement, que les ſecours envoyés par ce prince pendant le ſiége de Sinope, méritoient à juſte titre ſa reconnoiſſance. Il laiſſa Sornatius à la tête de ſix mille hommes pour réſiſter à Mithridate, au cas qu'il eſſayât de rentrer dans le Pont avec les ſecours de Tigrane; & perſuadé qu'une armée vieilliſſoit dans le repos, ſe mettant à la tête du reſte de ſes troupes, il alla commencer cette ſeconde guerre: ſes ſuccès paſſés ſembloient annoncer de nouvelles victoires. L'on verra que s'il ne les termina point, on ne doit pas moins le regarder comme l'un des généraux de Rome des plus vigilans & des plus expéditifs.

(*u*) Cette alliance ne ſauva point Macharès de la vengeance de ſon pere; après avoir regné quatorze ans dans le Boſphore, il ſe vit forcé de lui envoyer des ambaſſadeurs pour s'excuſer ſur la néceſſité où il s'étoit trouvé; mais ſur l'avis qu'il reçut qu'une armée conſidérable marchoit contre lui, n'eſpérant pas échapper à Mithridate, il ſe tua pour éviter de tomber entre ſes mains, l'an 689. *Voyez* l'Hiſtoire des rois de Thrace de M. Carry.

# LIVRE TROISIEME.

TANDIS que Pompée & Craſſus, dont l'ambition avoit cauſé de juſtes alarmes aux citoyens de Rome, ſembloient par une réconciliation ſincere pendant leur conſulat, avoir rétabli la tranquillité publique, on ſe perſuadoit que les ſuccès de Lucullus avoient terminé la guerre en Aſie, & l'on s'attendoit à le voir revenir enrichi des dépouilles du roi de Pont. Ses partiſans s'alarmoient cependant des diſpoſitions peu favorables du peuple à ſon égard, diſpoſitions que ſes ennemis rendoient tous les jours plus dangereuſes par leur affectation de ſemer des bruits injurieux ſur ſon compte. En effet dès qu'on fut inſtruit du projet qu'il avoit formé, de porter la guerre dans les états de Tigrane, on répandit hautement que c'étoit moins pour le ſervice de l'état, que pour ſatisfaire ſa cupidité, qu'il alloit tenter cette nouvelle entrepriſe. On répétoit en tous lieux que les dignités de gouverneur de province, de général d'armée, avoient à tel point accru ſon ambition, qu'il ne s'occupoit que du ſoin d'acquérir des richeſſes & de ſe maintenir dans le commandement. Ces murmures renouvellés tant

de fois, écoutés dès-lors avec approbation, n'eurent que trop de pouvoir dans les ſuites ; & ce même général qui, dépoſant ſon emploi, devoit à raiſon de ſes ſervices, attendre le triomphe & des éloges, étoit ſur le point de ſe voir déférer devant les tribunaux pour ſe juſtifier des accuſations intentées contre lui.

Inſtruit de ces diſpoſitions, il n'en ſuivit pas avec moins de fermeté le deſſein qu'il avoit d'étendre les bornes de l'empire. Pour remplir ce plan, après avoir traverſé par de longues & pénibles marches le royaume d'Ariobarſane (*x*), que Rome comptoit parmi ſes alliés, il ſe porta ſur les bords de l'Euphrate. La rigueur de l'hiver, le débordement de ce fleuve qu'il ſe préparoit à traverſer dans le point de diviſion de la Cappadoce & de l'Arménie, ſur des radeaux qu'il faiſoit conſtruire ; tous ces obſtacles retardoient ſa marche, lorſque par un bonheur inattendu, regardé comme un prodige, les eaux décrurent à tel point pendant la nuit, que dès le matin on apperçut ſans peine les petites îles de ce fleuve.

Cet événement favorable inſpirant une ſorte de reſpect pour le proconſul, à qui l'Euphrate

(*x*) Quarante ans roi de Cappadoce, chaſſé pluſieurs fois de ſes états, il y fut rétabli par les généraux de Rome.

ſembloit ſe ſoumettre en ſe prêtant à ſon paſſage, fit une forte impreſſion ſur l'eſprit de ſes ſoldats.

L'ignorance des Romains leur faiſoit prendre tous les effets des cauſes naturelles pour des prodiges & des préſages. Ce que des phyſiciens médiocres auroient regardé comme une choſe ordinaire, leur cauſoit une joie ou une inquiétude extrême. Lucullus mettant à profit cette circonſtance, ſe hâta de paſſer le fleuve; ſes légions camperent le même jour ſur les bords oppoſés.

A peine ce trajet fut-il fait, qu'on ſe ſaiſit d'une des geniſſes qui compoſoient le troupeau deſtiné aux ſacrifices de Diane perſienne : on l'immola pour honorer cette déeſſe (*y*); on ſacrifia à l'Euphrate un taureau en actions de graces de l'heureux trajet de l'armée. Cette pratique religieuſe auſſi peu excuſable par ſon objet, que l'impiété pourroit l'être, devenoit néceſſaire pour en impoſer à des troupes ſuperſtitieuſes.

Le lendemain & les jours ſuivans, le proconſul traverſant la Sophéne, & ſe conciliant l'affe-

(*y*) Diane avoit un culte conſidérable dans la ville d'Elimaïde en Perſe; ſa ſtatue y étoit placée dans un temple des plus magnifiques. Cette ville fut inutilement aſſiégée par Antiochus Epiphanes. *Voyez* Joſ. pag. 317. hiſt. des Juifs.

ction des peuples par ſon exactitude à empêcher qu'on ne fît du dégât, ſe procura par ce moyen des ſubſiſtances. Les ſoldats dans leur marche ayant voulu ſe ſaiſir d'une place que l'on croyoit remplie de tréſors, en leur montrant de loin le mont Taurus (*z*), il leur dit que c'étoit-là le fort dont il falloit ſe rendre maîtres ; les richeſſes de celui-ci ne pouvant leur échapper, il ajouta qu'elles ſeroient le prix de leur victoire. Alors précipitant ſa marche & s'avançant vers les bords du Tigre (*a*), qu'il paſſa ſans obſtacle, il ſe jetta dans l'Arménie (*b*).

La nouvelle de ſon arrivée fut portée à Tigrane ; mais ce prince dont l'orgueil étoit exceſſif, regardant l'approche de Lucullus comme un fait incroyable, reconnut mal le zele de ceux qui l'en inſtruiſirent ; il leur fit trancher la tête. Par cette cruauté il intimida à tel point les gens

(*z*) L'une des plus hautes montagnes de l'Aſie, & qui la partage ; ſa longueur eſt d'environ quinze cens lieues ; elle eſt appellée de divers noms par les peuples qui l'avoiſinent.

(*a*) Ou Tygil, ainſi appellé en langue mede de la vélocité de ſon cours. Il traverſe le lac d'Aréthuſe, & s'étant perdu dans des gouffres du mont Taurus, il paroît de nouveau, & ſe diviſe en deux branches ; il ſe joint à l'Euphrate au-deſſus de Baſſora.

(*b*) Connue de nos jours ſous le nom de *Turcomanie*, entre le Taurus & le Caucaſe ; l'Araxe, le Phaſis, le Lycus, le Tigre & l'Euphrate l'arroſent de leurs eaux. Elle eſt diviſée en deux parties, l'Arménie majeure & mineure.

qui auroient pu lui donner de nouveaux avis, qu'il ne fut point informé des divers mouvemens de l'armée romaine; elle ravageoit ſes états, qu'il étoit encore dans cette ſécurité. Enivré des diſcours flatteurs de ſes courtiſans, il ſe perſuadoit que l'ennemi prenant la fuite, n'oſeroit l'attendre à Ephèſe, & s'arrêter plus long-tems dans l'Aſie, à la vue de l'armée formidable qu'il pouvoit lui oppoſer. Tel étoit, dit Plutarque, l'aveuglement de ce prince dont l'ame trop occupée de ſa fortune, trop foible pour en ſupporter le poids, reſſembloit à ces tempéramens débiles & peu robuſtes que la plus légere ivreſſe fait ſuccomber. Mitrobarſane ſeul ſe ſentit le courage d'avertir ſon maître du péril preſſant dont il étoit menacé; mais ſa prévention & ſa confiance ne ſe démentant pas, il le chargea avec trois mille hommes de cavalerie & un corps nombreux de fantaſſins, de marcher contre Lucullus, & lui impoſa la loi de le mener priſonnier, & de faire main baſſe ſur le reſte des ennemis. Ce général à qui la difficulté d'exécuter cet ordre, quelque téméraire qu'il lui parût, devenoit un motif puiſſant d'en agir avec autant de courage que de précaution; inſtruit que le proconſul n'avoit pas encore toute ſon armée, réſolut de profiter de cette circonſtance, & de le preſſer vivement. Les Romains

avertis de leur côté de la marche des Arméniens, craignirent d'être attaqués dans leur camp; ce qui leur fit prendre le parti de le fortifier jusqu'à l'arrivée du reste des troupes. Sextilius fut détaché avec deux cens hommes de cavalerie, & un nombre plus considérable de légionnaires légerement armés, pour s'opposer à l'approche de Mitrobarsane. On lui donna l'ordre d'observer les ennemis, de les amuser, de retarder, s'il étoit possible, d'en venir aux mains; ce qu'il eût sans doute exécuté, si l'on ne fût venu fondre sur lui avec tant de fureur, qu'il se vit forcé de se mettre en défense; ainsi le combat se trouva engagé malgré ses résolutions: l'Arménien que sa valeur ne put sauver, périt dans cette action: ses troupes ayant plié sous les coups des Romains, elles furent taillées en pieces; il n'en échappa qu'un petit nombre. Tigrane aussi découragé de cet échec, quelque peu considérable qu'il fût, qu'auparavant il étoit fier de sa prospérité, abandonna Tigranocerte, & se retirant sur le mont Taurus à dessein d'y rassembler ses forces, il fit avertir Mithridate de l'y venir trouver.

Le proconsul sentit la nécessité d'empêcher leur jonction; pour harceler Tigrane dans sa retraite, il détacha Murena qui devoit couper les renforts, tandis que Sextilius marchoit contre

un corps d'Arabes dont le deſſein étoit d'aller trouver le roi. Ceux-ci ne firent pas une longue réſiſtance; on les battit, en même tems que Muréna preſſoit vivement dans un paſſage difficile Tigrane, qui forcé de prendre la fuite, perdit un nombre conſidérable des ſiens tués ou faits priſonniers; les bagages demeurerent au pouvoir des Romains.

Cet heureux ſuccès n'aſſuroit pas à Lucullus une ſupériorité abſolue; il falloit pour ſe ſoutenir dans ce pays, remporter tous les jours de nouvelles victoires, ou mettre les ennemis dans la néceſſité de combattre. Pour engager une action générale, il réſolut d'aſſiéger Tinagrocerte, eſpérant qu'on ne verroit point cette capitale dans un danger auſſi preſſant, ſans être tenté d'y jetter des ſecours: prenant donc ſes quartiers autour de la place, il ſe prépara à en faire le ſiége. Cette ville fondée par Tigrane, fortifiée de murailles de cinquante coudées de hauteur, munie d'une bonne citadelle, habitée par des peuples dont on avoit détruit les villes, & qu'on avoit forcés de s'y établir, étoit opulente, indépendamment d'un ſuperbe palais que le prince y avoit conſtruit: les ſujets pour lui faire leur cour, l'avoient décorée d'édifices ſomptueux; les tableaux, les ſtatues des plus grands maîtres s'y trouvoient raſſemblés; les

tréſors qui y étoient renfermés devoient inſpirer au roi le deſſein de la défendre, quoiqu'il en eût déja enlevé ſes femmes, & qu'au rapport de Memnon, ſix mille hommes de ſa cavalerie détachés à cet effet de ſon armée, les euſſent conduites vers lui à la faveur de la nuit, au-travers des troupes Romaines, ce qui n'avoit cependant pu s'exécuter ſans une perte conſidérable.

Le danger de l'entrepriſe de Lucullus paroiſſoit trop évident pour qu'il oſât la ſuivre; il n'avoit au plus que quinze ou ſeize mille hommes; il vouloit ſe rendre maître d'une ville forte, & ce n'étoit que dans la vue d'engager une action générale avec une armée nombreuſe. Tandis qu'il preſſoit vivement cette place, que les aſſiégés défendoient avec courage, Tigrane vit raſſembler près de lui les rois ſes alliés ou ſes tributaires; une multitude de ſoldats de nations différentes groſſiſſoit ſon armée; les Gordiéniens, les Medes, les Adiabéniens, les Arabes, les Albaniens, les Ibères, les Nomades, ſe rangerent ſous ſes drapeaux. Ce prince alarmé de ſes pertes conſulta ſes généraux: Taxile, l'un de ſes meilleurs officiers, étoit d'avis qu'évitant les Romains, on différât de leur livrer bataille; que leur coupant les vivres, on ſe bornât à les faire périr en attendant Mithridate;

mais Tigrane mépriſant ce conſeil, quelque ſage qu'il fût, prévenu d'ailleurs contre le roi de Pont, qu'il croyoit jaloux de ſa gloire, ſe tenant comme aſſuré du ſuccès dans cette occaſion, ſe mit en marche avec ſon armée.

Taxile fut en danger de ſa vie pour avoir oſé combattre fortement le projet de ceux qui pour faire leur cour, avoient été des premiers à deſirer le combat, & dont les menaces ainſi que les diſcours préſomptueux ſembloient augmenter la confiance de leur maître. Tigrane donc, dans la crainte de partager avec ſon gendre la gloire de la défaite des Romains, ne voulut point attendre ſon arrivée; il ſe plaignoit de n'avoir que Lucullus à combattre, & de ce que toutes les forces de la République n'étoient pas réunies contre lui.

Le nombre des ſiennes étoit en effet ſi conſidérable, que ſa ſécurité paroiſſoit fondée. Il avoit cent cinquante mille hommes d'infanterie, cinquante-cinq mille hommes de cavalerie, dix-ſept mille étoient bardés de fer, ainſi que Lucullus l'écrivit au ſénat après ſa victoire; les travailleurs, les pionniers montoient à trente-cinq mille hommes, ſans compter deux mille archers ou frondeurs. A peine cette multitude, après avoir paſſé le Taurus, fut-elle à portée d'être apperçue de Tigranocerte, que les aſſié-

gés changeant leur crainte en une joie démesurée, menacerent de leurs remparts l'armée des Romains : Tigrane lui-même les ayant vus campés ſous la ville, ne put s'empêcher d'en mépriſer le petit nombre ; cependant on tint conſeil au camp des Romains pour ſçavoir le parti qu'il falloit prendre dans une occaſion auſſi périlleuſe : quelques-uns penſoient qu'on devoit lever le ſiége, & marcher avec toute l'armée contre Tigrane ; les autres vouloient que l'on continuât de preſſer la place, mais qu'on n'y laiſsât point une diviſion trop nombreuſe. Lucullus prit ce parti, il partagea ſes troupes : Murena avec ſix mille hommes d'infanterie fut chargé de continuer le ſiége, tandis que de ſon côté il marcheroit avec vingt-quatre cohortes compoſées de dix mille fantaſſins ou frondeurs, & toute ſa cavalerie : il ſe poſta dans une plaine ſur les bords d'une petite riviere. Les plaiſanteries de Tigrane & de ſes troupes recommencerent dès qu'on vit avancer les Romains ; les généraux de ce prince le ſupplierent de demeurer ſpectateur du combat ; ils ſollicitoient à l'envi l'avantage de le livrer, ſe tenant comme aſſurés d'une victoire facile ; ils partageoient déja leurs dépouilles & les tiroient au ſort. On rapporte à ce ſujet un bon mot de Tigrane qui nous a été tranſmis : Si les

Romains, disoit-il, viennent comme ambassadeurs, en voilà trop, s'ils viennent comme ennemis, ils sont en bien petit nombre.

Cette premiere journée se passa sans qu'il fût fait d'entreprise de part ni d'autre; mais le lendemain (c) 6 Octobre romain, jour qui depuis la défaite de Cépion par les Cimbres, étoit dans les fastes de Rome, mis au rang des jours malheureux, les troupes de la République remporterent une victoire éclatante; le proconsul ayant mépriſé leurs ſuperſtitions, changea le deſtin de cette journée, comme il l'avoit promis à ceux qui vouloient le détourner de ſon projet. Il rangea ſon armée en bataille, & précipita ſa marche vers le bas de la riviere pour gagner un gué facile. Lors de ce mouvement, Tigrane qui n'imaginoit pas qu'on vînt l'attaquer, diſoit à Taxile: N'appercevez-vous pas les Romains? ils fuient devant nous. Le prince placé à l'orient leur voyoit en effet gagner la partie occidentale de la riviere où le gué étoit plus commode: Plaiſe aux dieux, lui répondit le général, que votre conjecture ſoit vraie; mais, ſeigneur, je vois briller leurs armes, ce n'eſt pas ſans deſſein qu'ils portent leurs caſques & leurs boucliers à découvert. A peine eut-il prononcé ces

(c) 26 Décembre Julien, c'eſt-à-dire au fort de l'hiver. *Voyez* la diſſertation de M. de la Nauſe.

mots, que la premiere aigle romaine ayant paſſé le fleuve, fit un demi-tour; le reſte des colonnes la ſuivant, chacune dans leur rang, marcha vers ce prince, qui ne regardant plus ce mouvement comme équivoque, & les voyant avancer, fit les diſpoſitions de ſon armée avec célérité; il donna la gauche au roi des Adiabéniens, ayant placé le roi des Medes à la droite, couverte de la plus grande partie de ſa cavalerie; il garda le centre occupé par ſes gardes, ſes courtiſans, & les grands du royaume.

Lucullus portoit une cuiraſſe d'acier travaillée à façon d'écailles, & une cotte d'armes à franges: il tenoit ſon épée nue, comme s'il eût voulu marquer à ſes troupes qu'il falloit ſerrer de près un ennemi accoutumé à ne combattre qu'avec des fleches, qu'une attaque précipitée pouvoit mettre en déſordre; & s'étant porté vers une éminence dont il s'empara, il y monta le premier, ſuivi de quelques ſoldats Romains & Gaulois, en ordonnant à ſa cavalerie de tomber ſur celle des ennemis bardée de fer, qu'ils regardoient comme leur plus ſure défenſe, mais dont la principale force conſiſtoit dans la lance, qu'il étoit aiſé de rendre inutile en les chargeant de près.

A peine fut-il ſur le ſommet du côteau qu'il ſe mit à crier par deux fois: Soldats, la victoire

eſt à nous : il fondit en même tems ſur les ennemis, en défendant à ceux qui le ſuivoient d'employer leurs javelines, leur ordonnant de les frapper de leurs épées vers les jambes & les cuiſſes, la ſeule partie du corps qu'ils euſſent à découvert. Cette cavalerie, à qui la peſanteur de ſes armes ôtoit la liberté néceſſaire dans cette occaſion, & qu'on avoit priſe en flanc, ſe voyant vivement preſſée, prit honteuſement la fuite, & ſe précipitant vers le penchant de la colline, elle pouſſa l'infanterie qui fut renverſée : inſenſiblement la frayeur ſe communiquant à cette multitude d'hommes, elle ſe trouva diſſipée & vaincue ſans avoir fait la plus légere réſiſtance. Le carnage fut ſi grand du côté des vaincus, qu'ils perdirent plus de cent mille fantaſſins, & preſque toute la cavalerie, tandis que les Romains n'eurent que cent hommes tués ou bleſſés.

Cet évenement paroîtroit incroyable, ſi pluſieurs hiſtoriens ne s'étoient épuiſés en réflexions pour marquer leur ſurpriſe : le philoſophe Antiochus dit dans ſon Traité ſur les Dieux, que jamais le ſoleil n'avoit éclairé une ſemblable journée ; Strabon dans ſes Commentaires ſur l'Hiſtoire, aſſuroit que les Romains étoient honteux d'avoir combattu des ennemis ſi mépriſables.

Cette

Cette victoire extraordinaire (*d*), que le nombre des vainqueurs rendit plus remarquable, puiſqu'il faiſoit à peine la vingtieme partie de celui des vaincus, au rapport de Tite-Live, eſt la ſeule bataille rangée où les troupes de la République ſe ſoient trouvées en auſſi petit nombre contre tant d'ennemis. Le diadême de Tigrane, qu'il avoit détaché de ſa tête & remis à ſon fils en prenant la fuite au commencement de l'action, & en lui enjoignant de ſe ſauver par un chemin différent, ce bandeau que ce jeune prince n'avoit oſé ceindre ſur ſon front, mais qu'il avoit dépoſé entre les mains d'un de ſes eſclaves le plus zélé, fut porté à Lucullus, qui s'en ſervit depuis le jour de ſon triomphe.

La défenſe faite par le proconſul à ſes ſoldats de prendre les dépouilles des ennemis qu'il n'eût fait donner le ſignal de la retraite, rendit leur perte plus conſidérable.

Les généraux de Rome les plus habiles, ceux qui avoient vu le plus de batailles, ne purent

(*d*) Les exagérations de l'Hiſtoire ancienne ſur la quantité prodigieuſe d'hommes tués dans les batailles, peuvent être juſtifiées par les faits arrivés depuis; qu'on ſe rappelle celle de Thamas Koulikam contre le Mogol & quelques autres. N'a-t-on pas vu le prince Eugene avec cinquante mille hommes, forcer une armée d'environ deux cens cinquante mille, à couvert de quatre retranchemens? Charles XII. avec huit mille Suédois ne défit-il pas quatre-vingt mille Moſcovites?

s'empêcher de donner à Lucullus les éloges qu'il méritoit ; ils admirerent les moyens différens par leſquels il avoit vaincu les deux plus puiſſans rois de l'Aſie, en traînant la guerre en longueur & preſque ſans combattre. Il avoit défait Mithridate, & n'avoit remporté des avantages ſur Tigrane que par ſa célérité ; ainſi il ſe couvrit de gloire par deux voies bien oppoſées. Mithridate lui-même, trompé par l'idée qu'il s'étoit faite de ſa prudence, ne ſe preſſoit point de joindre, & marchoit à petites journées : tandis qu'il s'avançoit il rencontra ſur ſon chemin quelques fuyards ; leur nombre devenant plus conſidérable, il fut inſtruit à fond de la défaite de ſon gendre, dont il n'avoit encore appris que confuſément le malheur ; alors le cherchant avec ſoin, il le trouva conſterné, dans l'abattement & la triſteſſe, ſe plaignant avec lui de leur diſgrace commune. Après avoir partagé avec ce prince ſa ſuite, ſes équipages, & les officiers qui le ſervoient, il chercha à relever ſon eſpoir, en lui donnant une idée plus heureuſe de l'avenir.

Leur malheur les réuniſſoit : tandis qu'ils s'occupoient du ſoin de raſſembler de nouvelles forces, Lucullus s'étoit hâté de marcher vers Tigranocerte. Le priſe de cette ville devoit ſuivre de près la victoire ; mais elle tint quelque

tems contre les efforts des troupes Romaines; Manceus qui y commandoit, faiſoit jetter du naphte enflammé ſur les aſſiégeans, ce qui portoit au loin le feu le plus terrible; cette réſiſtance ne put cependant ſauver la place; ce qui en facilita la priſe, fut la réſolution du gouverneur de déſarmer les habitans, dont une partie, comme on l'a dit, étoient étrangers. Leur attachement pour les intérêts de Tigrane lui étant ſuſpect, il fit la faute, après cette démarche, de ne les point chaſſer : bientôt ces ſéditieux s'armerent de bâtons, & ſe faiſant des boucliers de leurs habits, ils fondirent ſur la garniſon, après s'être emparés des armes de ceux qu'ils avoient tués dans cette ſédition, ils occuperent une partie des murs; en effet, ſoit qu'ils euſſent formé le projet de livrer la place, ou qu'ils vouluſſent ſe venger de l'inſulte reçue, ſoit enfin qu'ils cherchaſſent à échapper au châtiment dont ils étoient menacés, ils inviterent les Romains de tenter l'eſcalade. Lucullus profitant de cette conjoncture favorable, ſe rendit maître de la ville la plus riche des états de Tigrane; ſes tréſors ayant été mis ſous la garde du queſteur, ſelon l'uſage, toutes les richeſſes des particuliers furent livrées au pillage des troupes: outre les ſtatues & les meubles précieux, on

trouva huit mille talens d'argent monnoyé (*e*). Chaque ſoldat reçut huit cens dragmes (*f*) par ordre du proconſul (*g*); il permit aux Grecs, aux Ciciliens, aux Medes, de retourner dans leur patrie, & leur donna généreuſement de quoi ſe retirer; ainſi rendant la liberté à ceux qui forcément habitoient Tigranocerte, il repeupla pluſieurs autres villes, dont cette derniere avoit occaſionné la ruine; le grand nombre de muſiciens, de comédiens, & de gens à talens, que Tigrane avoit raſſemblés pour y conſacrer le théâtre qu'il y faiſoit bâtir, furent employés à la célébration des jeux & des combats donnés à l'honneur de la victoire de Lucullus; la pompe des ſacrifices, la multitude des victimes, les danſes, les chants, les hymnes, tout ce qui pouvoit embellir ces fêtes fut employé à leur ſolemnité.

(*e*) Evalués vingt-quatre millions. Il y avoit deux ſortes de talens, le petit repréſentant ſoixante mines, c'eſt-à-dire 2444 liv. le ſecond évalué quatre-vingt mines ou 3259 liv. de notre monnoie. *Voyez* Gaſſendi. Wallace porte le tréſor de ce prince en argent comptant à 2550000 liv. ſterlings.

(*f*) La dragme ou le denier romain valoit environ huit ſols de notre monnoie. 25 liv. 16 ſch. 8 den. ſterlings. *Voyez* Wallace traduit par Joncourt.

(*g*) Ce fait ſemble démentir ce que Dion remarque de Lucullus, qu'il ne ſçavoit gagner ſes ſoldats ni par des récompenſes d'honneur, ni par des largeſſes d'argent.

La générosité du proconsul à l'égard des vaincus, le fit considérer des peuples voisins ; bientôt leurs princes envoyerent des ambassadeurs pour le féliciter de ses victoires ; il avoit trouvé dans Tigranocerte plusieurs femmes d'un rang illustre, qu'il traita avec toute sorte de distinction, ce qui lui concilia l'affection de leurs époux ; de ce nombre furent Antiochus, roi de Comagene (*h*), & Alchaudrinus, prince des Arabes. Une partie de l'Arménie, la nation entiere des Sopheniens lui jurerent obéissance, ainsi que les peuples de la Gordienne, qui lassés du despotisme de Tigrane, se rappelloient avec fureur le traitement cruel fait à leur roi. Zarbienus, comme on l'a dit, pendant le séjour de Clodius à Antioche, avoit par son entremise traité secrettement avec le proconsul : cette intrigue ayant été découverte, Tigrane à son retour de Ptolemaïs, avant l'entrée des Romains dans l'Arménie, l'avoit fait mourir, lui, sa femme & ses enfans. Lorsque Lucullus passa dans la Gordienne, il n'oublia pas que ce prince avoit été l'ami & l'allié des Romains ;

(*h*) Ce nom fut donné à Antiochus l'asiatique, à raison de ce qu'il y avoit cherché un asyle lorsque Tigrane avoit conquis ses états. Ce sentiment est conforme à celui du P. Froelich, qui dans ses Annales abrégées des rois de Syrie, pense que le royaume de Comagene fut formé des débris du premier, & qu'Antiochus en fut le fondateur. *Voyez* aussi Dion Cassius.

il lui fit faire des obſeques magnifiques; ayant orné ſon bucher des plus précieuſes dépouilles de Tigrane, il y mit le feu lui-même, après les libations accoutumées, ſuivi des parens & des amis du défunt; il fit enſuite conſtruire pour honorer ſa mémoire, un monument ſuperbe; tel fut l'emploi d'une partie des tréſors trouvés dans le palais de ce prince: on avoit auſſi tiré de ſes magaſins, trois millions de médimnes de bled, qui mirent l'abondance dans l'armée, & la firent ſubſiſter ſans qu'elle reçût de Rome les plus légers ſecours.

La nouvelle des exploits de Lucullus qui, le premier avoit remporté des victoires au-delà de l'Euphrate, ſuſpendit quelque tems dans cette capitale, les impreſſions fâcheuſes que l'ordre des chevaliers avoit donné de lui dans les aſſemblées du peuple; mais ſi l'on y attendit une occaſion telle qu'une entrepriſe manquée, ou quelque faute un peu repréhenſible pour le perdre, on n'affecta pas moins de dire hautement que, pour ſe maintenir dans le commandement & s'enrichir des dépouilles de l'Aſie, il avoit laiſſé échapper Tigrane dans la bataille. Ainſi l'envie porte les hommes à ſe déchirer les uns les autres par une baſſe malignité.

Pompée & Craſſus venoient d'être remplacés par l'orateur Hortenſius & Quintus Me-

tellus. Si la République avoit déterminé de porter la guerre dans l'île de Crete (*i*), ſoupçonnée de favoriſer le roi de Pont, & de donner retraite aux pirates, les préparatifs n'en étoient point encore faits; on s'occupoit de la cérémonie de conſacrer le temple de Jupiter Capitolin. Cet honneur fut réſervé à Quintus Lutatius Catullus, malgré les prétentions de Pompée qui vouloit toutes les faveurs, toutes les diſtinctions, & cherchoit à en dépouiller ceux à qui elles étoient dues.

Tandis que Lucullus formoit le deſſein d'aſſujettir l'Aſie entiere, que paſſant l'hiver au fond de l'Arménie, il employoit le tems de ſon repos à faire des courſes dans les pays voiſins & à entamer des négociations avec les princes qui auroient pu ſe joindre aux deux rois; ceux-ci occupés du ſoin de réparer leurs pertes, voulurent attirer Phraate dans leur alliance: Tigrane offrit de céder la Méſopotamie (*k*), l'A-

(*i*) Iſle de la Méditerranée, connue aujourd'hui ſous le nom de *Candie*, célebre autrefois par ſes cent villes & par le mont Ida, à préſent nommé *Pſiloriti*; d'abord royaume, puis république ſous la domination des Romains, des empereurs d'Orient, du duc de Montferrat, des Vénitiens; elle eſt au pouvoir des Turcs depuis 1669. Veniſe y a conſervé deux ou trois places, le reſte eſt gouverné par un ſangiac.

(*k*) Région étendue de l'Aſie, qui a auſſi porté le nom de *Seleucie*; elle eſt aujourd'hui appellé *Diarbeck*, dans la Turquie Aſiatique, entre le Tigre & l'Euphrate.

diabene (*l*), & cette portion de l'Arménie qu'il avoit reconquiſe ſur les Parthes (*m*). On trouve dans les fragmens de Salluſte la lettre écrite à ce prince; Mithridate y employoit avec habileté les raiſons les plus propres à faire impreſſion ſur ſon eſprit; il tiroit de ſa ſituation préſente, de ſes intérêts particuliers, de nouveaux motifs pour l'engager d'entrer dans cette guerre. Tigrane, diſoit-il, dans ſon humiliation, recevra de vous les conditions que vous voudrez lui impoſer; il achetera de ce prix votre alliance: quant à moi, je ne puis eſpérer de vous intéreſſer dans mes malheurs; mais ils ont du moins ſervi à me rendre ſage; mon infortune me met en état de donner des conſeils utiles; je puis apprendre aux ſouverains de l'Aſie à connoître les Romains; leur cupidité, leur ambition, les attirent de royaume en royaume. C'eſt ainſi qu'ayant paſſé en Macédoine après la priſe de Carthage, la défaite de Philippe a ſuivi de près celle d'Annibal: les Perſes ont été ſoumis bientôt après la déroute d'Antiochus; ils ont employé tour-à-tour la force,

(*l*) Ou Botan, province qui fait partie du pays d'Erzerum, autrefois l'Aſſyrie.

(*m*) Ces peuples placés au-delà du Tigre, furent affranchis du joug des Perſes par Arſace; ce royaume formé d'une partie de la Syrie, finit vers l'an 226 de l'ere chrétienne.

l'artifice & la violence. Eumenès, Nicomede, leur ont cédé le royaume de Pergame, de Bithynie ; le fruit de leur alliance & de leur amitié n'a été que la réduction de ces états en provinces de la République. Dans le ſein de l'opulence je regnois, je vivois libre ; leur tyrannie, mes richeſſes, cette indépendance, ont cauſé mes malheurs. Que reſte-t-il qui ne ſoit pas aſſujetti dans l'univers, que vous, que Ptolomée, que les Crétois ? Ignorez-vous que les Romains bornés par l'Océan dans leurs conquêtes du côté de l'Occident, ont tourné leurs armes vers les contrées que nous habitons ? Répandus ſur les terres de Tigrane, ils n'épargneront point les vôtres. Il faiſoit enfin enviſager à Phraate l'honneur de détruire les oppreſſeurs de l'univers, de ſecourir de grands rois ; il l'aſſuroit d'un ſuccès facile s'il paroiſſoit en Méſopotamie, tandis qu'ils prendroient leur poſte d'un autre côté.

Cependant le roi des Parthes incertain du parti qu'il devoit prendre, avoit envoyé des ambaſſadeurs à Lucullus pour demander l'amitié des Romains, & faire alliance avec eux : le proconſul informé en même tems de la négociation ſecrete qu'il méditoit, chercha à la traverſer : il envoya lui repréſenter que ſon intérêt étoit d'entretenir une ſincere intelligence

avec Rome, de ne point ſe livrer aux propoſitions de l'ennemi. Le Parthe irréſolu, ſoit qu'il craignît les Romains, ſoit qu'il ne voulût pas les rendre plus puiſſans, demeura neutre; il eut avec Lucullus une conduite ambiguë & flottante. Sextilius qui ſous prétexte d'une ambaſſade, s'étoit rendu dans ſes états, fut regardé comme un eſpion charge d'en examiner les forces. On le renvoya, on lui fit même eſpérer des ſecours, tandis qu'on promettoit d'un autre côté, mais auſſi infructueuſement, des troupes au roi d'Arménie. Ainſi ne voulant profiter des diviſions de l'Aſie, que pour s'affermir de plus en plus ſur le trône qu'il occupoit depuis la mort de Sinnatrus ſon pere; Phraate ſe mettoit peu en peine des mécontentemens de Tigrane & des vengeances de Lucullus qu'il croyoit tromper par de fauſſes promeſſes, tandis que celui-ci indigné de ſa mauvaiſe foi, avide de gloire, & flatté de ſes ſuccès, ſe préparoit à l'attaquer lui-même. Il lui paroiſſoit beau de détrôner les trois plus puiſſans princes de l'Aſie; il vouloit punir le roi des Parthes de ſa duplicité. Tel qu'un athlete, dit Plutarque, le comble de ſa gloire étoit d'avoir à combattre plus d'un adverſaire à-la-fois dans la même lice. Le proconſul réſolu de commencer cette nouvelle guerre, écrivit à Sornatius qu'il avoit

laiſſé dans le Pont avec ſix mille hommes, de mener ſes troupes dans la Gordienne, d'où il prétendoit entrer dans le pays des Parthes ; mais ſon ordre fut inutile, les ſoldats qui depuis long-tems avoient laiſſé voir de l'indocilité, montrerent dans cette occaſion leur inſolence. Ils déclarerent que rien ne pouvoit les engager à marcher ; qu'ils abandonneroient le Pont, & s'en retourneroient en Italie pour peu qu'on les preſsât. Le refus de ces mutins fut comme une contagion qui gagna le camp de Lucullus : les ſoldats enrichis & accoutumés aux délices d'une vie tranquille, méditoient de renoncer aux fatigues de la guerre. Dès qu'ils apprirent la révolte de ceux du Pont, ils en parlerent avec les plus grands éloges ; imitons-les, diſoient-ils ; vils eſclaves, on ne les voit pas dépendre du caprice de leurs chefs. Après avoir ſervi avec gloire ainſi qu'eux, veut-on encore nous expoſer à de nouveaux dangers ? Ces murmures arrêtant le proconſul, mirent obſtacle à l'exécution de ſon deſſein ; il eſpéra qu'en le retardant quelque tems, il pourroit ſe rendre inſenſiblement maître de l'eſprit de ſes troupes ; il prit la réſolution de les occuper d'une façon utile, mais moins pénible. Pour faire ceſſer leur mécontentement que l'inaction pouvoit fortifier, il ſe prépara à marcher une ſeconde fois

contre Tigrane. Le murmure des légions, leurs diſcours ſéditieux, étoient néanmoins paſſés juſqu'à Rome; les comices y avoient retenti de nouvelles invectives ſur la conduite de Lucullus: cet homme, s'écrioient les uns, fait que les guerres ſe ſuccedent, telle eſt la cauſe de l'horreur qu'on a chez les étrangers pour le nom de Rome. Ce chef impérieux, ajoutoit-on, rend le joug inſupportable aux légionnaires. Ces plaintes pouvoient être ſpécieuſes; Lucullus avoit un peu trop de hauteur; mais de légers défauts devoient-ils balancer ſes vertus? Le déchaînement contre lui étoit augmenté par la condamnation de Cotta, accuſé du crime de péculat, bien moins à raiſon de la haine qu'on lui portoit, que pour avoir lieu de décrier le proconſul; celui-là avoit été flétri & chaſſé du Sénat comme on l'a vu. Le peuple toujours extrême dans ſes procédés, confondoit dans ſes déclamations les deux généraux; on vouloit envoyer des préteurs pour remettre l'ordre dans le Pont; on ſouhaitoit que l'un des nouveaux conſuls allât commander en Cilicie. Lucullus étoit accuſé en continuant la guerre de priver la République des revenus immenſes de la Bithynie, de la Paphlagonie, de la Galatie, du Pont, de l'Arménie, enfin de toutes les terres ſoumiſes aux Romains, juſqu'au fleuve Phaſis,

On le chargeoit d'avoir acquis des biens immenſes par le pillage des palais de Tigrane & de Mithridate, tandis que ſes ſoldats n'ayant point eu de part à ces riches dépouilles, vivoient dans l'indigence. Le tribun Memmius & Lucius Quintius, l'un des préteurs, acheverent par leurs diſcours de déterminer le peuple à donner un ſucceſſeur à Lucullus dans le gouvernement de la Cilicie. C'étoit le dépouiller du titre qu'il avoit eu juſque-là de faire la guerre en qualité de gouverneur de cette province. Ainſi en le deſtituant, on ne lui laiſſoit que la conduite d'une armée, dont la République ſembloit ſeulement lui permettre de ſe dire le chef par une conceſſion tacite, puiſqu'elle n'ordonnoit pas ſa révocation. Le choix du peuple pour le gouvernement des côtes de l'Aſie (la Cilicie proprement dite étant occupée par les pirates), tomba ſur Quintus Marcius Rex, qui obligé à cauſe de la mort de Metellus ſon collegue, de différer ſon départ juſqu'à l'année ſuivante, reſta à Rome pour y maintenir l'ordre troublé par les tribuns du peuple, que Pompée avoit nouvellement fait rétablir dans leurs premiers droits.

Tandis qu'on étoit occupé de ces mouvemens, du triomphe de M. Puppius Piſo, à raiſon de ſes victoires en Eſpagne, & qu'on préparoit contre les Crétois, dont on avoit réſolu

la perte, un armement conſidérable, Lucullus affectoit d'ignorer ce qui ſe paſſoit à Rome; il paroiſſoit ne ſonger qu'à l'exécution de ſes projets, ſoit en détruiſant le reſte de puiſſance des rois de Pont & d'Arménie, ſoit en les forçant d'accepter une paix honteuſe. Mithridate & Tigrane de leur côté faiſoient des préparatifs pour leur défenſe: ce dernier découragé par ſes malheurs, en avoit abandonné le ſoin au roi de Pont, qui levoit des troupes conſidérables dans l'Arménie: tout ce qu'on put ramaſſer de jeunes gens fut exercé ſous d'anciens officiers dont on connoiſſoit l'expérience & l'habileté. Après les avoir diſtribués ſelon la milice romaine, on leur fit donner de fortes armes, quoique fabriquées à la hâte. Cette armée pouvoit à-peu-près être de ſoixante-dix mille hommes d'infanterie, & de trente-cinq mille de cavalerie; le projet des deux rois étoit de ſe défendre, de ne point chercher le proconſul; mais ce général ſe mit en marche pour aller à eux; s'il eût été le maître de ſes légions, il ne ſe ſeroit pas arrêté ſi long-tems dans la Gordienne, pays riche & abondant. Au lieu de donner aux ennemis par cette lenteur le loiſir de ſe reconnoître, il ſeroit tombé ſans doute ſur eux dans la plus rude ſaiſon, ne leur laiſſant point le tems de raſſembler des ſecours; mais ſes ſoldats de

qui il avoit obtenu avec bien de la peine de quitter leurs quartiers, ne vouloient partir qu'au milieu de l'été. Ayant profité d'un inſtant de bonne volonté, après quelques jours de marche, il fut extrêmement ſurpris de trouver les campagnes ſituées au-delà du mont Taurus (*n*), encore vertes, quoique la moiſſon fût déja mûre ailleurs, & qu'il eût compté ſur cette reſſource pour la ſubſiſtance de ſes troupes. Cette circonſtance le mettant un peu dans l'embarras pour engager les ennemis à une action, il réſolut de s'emparer des magaſins faits par les rois pour leurs armées. On livra quelques légers combats, dans leſquels l'infanterie romaine eut toujours l'avantage; s'ils étoient favorables à la cavalerie Arménienne qui ſe battoit à la maniere des Parthes, le dommage notable qu'elle cauſoit aux troupes de la République, détermina Lucullus placé dans une ſituation avantageuſe, parce qu'il étoit maître du plat pays,

(*n*) Ce n'eſt pas le ſeul lieu où la variation dans les mouvemens de l'air, en fait éprouver par rapport aux ſaiſons: dans la preſqu'île de l'Inde, traverſée du nord au ſud par les hautes montagnes de Gatta, dans une langue de terre qui n'a pas plus de trois lieues d'étendue, on trouve en même tems, les deux ſaiſons de l'année les plus oppoſées, l'hiver & l'été, les arbres chargés de fleurs & de fruits, au même lieu où ils ſont dépouillés de leurs feuilles. *Voyez* le P. Tachard, Hiſtoire des Voyages, tome 14. & Buffon, pag 480, art. 15. Hiſt. nat. vol. I.

de tenir Mithridate bloqué, pour ainſi dire, ſur une hauteur dont il n'oſoit ſortir qu'avec précaution pour donner des ſecours à Tigrane, qui avec une armée de Ciliciens, cherchoit à couper les convois des Romains, & les harceloit dans la plaine.

Lucullus mettant à profit la timidité de l'un de ſes ennemis & la témérité de l'autre, enleva les magaſins. Il mit ainſi dans les deux camps la diſette, lorſqu'on avoit cru pouvoir l'affamer lui-même; mais ne s'accommodant point de cette façon de faire la guerre, & s'appercevant que par ces petits combats, on cherchoit à conſumer peu-à-peu ſon armée, que l'on craignoit enfin une action générale; il ſe détermina à uſer de l'expédient employé l'année précédente avec ſuccès pour forcer les ennemis à haſarder une bataille. Ainſi tandis qu'ils ſe rapprochoient pour l'envelopper, il ſe dépoſta ſur le champ, & forma le deſſein d'aſſiéger Artaxate, l'une des fortes places de l'Arménie, que l'Araxe arroſoit de ſes eaux. Cette ville avoit été choiſie par Tigrane, comme le lieu le plus aſſuré pour y garder ſes femmes & les princes ſes enfans.

Le proconſul ſe flattoit avec raiſon, que dès qu'il iroit de ce côté, ſoit pour une ſurpriſe, ſoit pour un ſiége, Tigrane ne demeurant pas tranquille, viendroit à ſa rencontre; il ne ſe trompa

trompa point ; à peine le roi d'Arménie eut-il reconnu ſon deſſein, que marchant vers lui, il alla le quatrieme jour camper ſur les bords de l'Arſanias, qui ſe jette dans l'Araxe ; les Romains devoient le traverſer avant d'arriver à Artaxate ; Lucullus ſouhaitoit avec ardeur de voir engager une action. Dès qu'il s'apperçut des mouvemens de l'ennemi, il paſſa la riviere plein de confiance, & rangeant ſon armée en bataille, il compoſa ſon front de douze cohortes, ce qui faiſoit ſix mille hommes d'infanterie ; le reſte de ſes troupes formoit un corps de réſerve placé ſur les aîles, qu'il élargit pour n'être pas enveloppé : le proconſul ordonna l'attaque avec une audace qui marquoit le ſentiment qu'il avoit de ſa ſupériorité. Tigrane avoit placé à la tête de ſes troupes l'élite de ſa cavalerie, compoſée d'Ibériens & de Mardes, dans leſquels il avoit une extrême confiance, tandis qu'il avoit laiſſé aux deux aîles les rois de Pont & de Médie. Sa cavalerie fit quelques efforts pour réſiſter à celle des Romains qui avoit engagé l'action ; mais dès qu'elle vit l'infanterie s'avancer, le courage dont elle paroiſſoit animée commençant à ſe ralentir, elle prit la fuite à la vue des légionnaires ; alors les Arméniens qui ſe trouvoient près de Tigrane, voyant cette déroute, marcherent avec célérité contre l'in-

ſanterie Romaine, ce que Lucullus ayant remarqué, il fit revenir ſa cavalerie qui pourſuivoit les fuyards, & ſe mettant lui-même à la tête de ſes troupes, il attaqua ſi vivement le corps des ſatrapes, qui faiſoit la réſerve des ennemis, qu'ils prirent la fuite, & que la victoire fut décidée. Le roi de Pont effrayé des cris des cohortes de Lucullus, ſe détermina à la retraite, ce qui rendit la déroute de ſes troupes plus conſidérable : les Romains les pourſuivant le reſte du jour & de la nuit, on en maſſacra une grande partie, & l'on fit beaucoup de priſonniers : quelque ſanglante que fût cette bataille, les Romains perdirent moins de monde que dans la premiere, mais il reſta ſur la place un nombre plus grand d'officiers de diſtinction : on faiſoit monter cette perte à cinq mille hommes, indépendamment de la multitude de ſoldats & d'eſclaves qui y avoient péri.

Le proconſul après cet avantage, encouragé par ſa victoire, vouloit pouſſer l'ennemi, prendre Artaxate, & achever la conquête de ces vaſtes états ; mais le dérangement des ſaiſons l'arrêta dans ſon entrepriſe : on en étoit à l'équinoxe d'automne, le froid ſe faiſoit déjà ſentir ſi vivement que le ſoldat pouvoit à peine en ſoutenir la rigueur ; les neiges, les glaces de ce pays marécageux couvert de bois, avoient

rendu les routes impraticables, il étoit auſſi difficile que dangereux de traverſer les rivieres, de demeurer plus long-tems ſous la toile : l'activité du proconſul ne ſe ralentiſſant point par ces obſtacles, il auroit ſans doute perſiſté dans ſon projet ; mais une armée indocile, & qui plus d'une fois avoit réſiſté à ſes ordres, ne pouvoit manquer de ſe prévaloir d'un prétexte auſſi ſpécieux que la rigueur de la ſaiſon, leur patience étant miſe à bout par ces contre-tems : ſi leur tranquillité fut apparente quelques jours, elle ceſſa bientôt ; ils envoyerent leurs tribuns porter des repréſentations à Lucullus : cette premiere démarche ne leur ayant point réuſſi, ils murmurerent hautement, ils s'attrouperent malgré les ordres donnés pour l'empêcher ; tout ſembloit annoncer une révolte. Le proconſul, par ſes ſupplications, voulut, mais inutilement, les engager à ſoutenir ce dernier travail (*o*) : Artaxate, leur diſoit-il, eſt pour nous une ſeconde Carthage (*p*) ; vous terminerez la guerre,

(*o*) L'indocilité des troupes de Lucullus a ſans doute donné lieu à la plaiſanterie que faiſoit Horace ſur le ſoldat, qui ayant obtenu des récompenſes de ce général, qui l'exhortoit à en mériter de nouvelles par ſa valeur, dans le projet qu'il formoit, lui répondit : *Ibis eo quo vis, qui zonam perdidit.* Ep. 2. lib. 2. à Julius Florus.

(*p*) Artaxate avoit été bâtie par Annibal, connue aujourd'hui ſous le nom d'*Ardachat*, ſur l'Aras : elle eſt aux confins de la Géorgie & de la Perſe.

vous mettrez fin à vos travaux, ſi vous vous en rendez maîtres.

Ses exhortations, ſes prieres, ſes menaces devenant inutiles, il fut obligé de repaſſer le mont Taurus, & de ſe rabattre ſur Niſibe, ſituée dans la Migdonie aſiatique, pays abondant, que la douceur du climat rendoit agréable.

Cette ville conſidérable, qu'il ſe propoſoit d'aſſiéger dans le fort de l'hiver, en 686, avoit été enlevée aux Parthes par Tigrane. Ce prince y entretenoit une forte garniſon, ſous le commandement de Guras ſon frere; elle étoit environnée d'un double rempart de brique, & d'un large foſſé, qui ſembloient devoir la défendre contre les attaques de l'ennemi. Callimaque, cet ingénieur qui avoit tenu ſi longtems dans Amiſe contre les efforts des Romains, & qui avoit pris la fuite en l'abandonnant, accourut à la défenſe de cette place. La valeur des deux chefs chargés de ce ſoin, ſes fortifications, tout raſſuroit Tigrane; il négligea de s'en approcher; Lucullus profitant de ſa ſécurité, la fit battre vigoureuſement. Tout paroiſſoit favorable aux aſſiégés, la ſaiſon avancée, l'habileté des commandans; mais le proconſul profitant d'une tempête dans l'obſcurité de la nuit, & de la médiocre réſiſtance de la garniſon, que le mauvais tems avoit ſans doute obligé de quit-

ter les poſtes, l'emporta de vive force par une eſcalade générale. On monta ſur le premier rempart, le foſſé fut bientôt comblé; le ſecond plus foible que le premier, ayant été renverſé dès que la breche fut ouverte, Guras & Callimaque ſe retirerent dans la citadelle; cette ville fut priſe 68 ans avant l'ere chrétienne.

La citadelle ne tint pas long-tems contre les efforts du proconſul; les aſſiégés furent obligés de ſe rendre en faiſant une capitulation favorable au frere de Tigrane; mais Callimaque fut traité différemment: il ne put obtenir ſa grace, malgré les promeſſes qu'il faiſoit de découvrir des tréſors cachés; on le chargea de fers, on le deſtina à la mort, après avoir décoré le triomphe du proconſul; il méritoit cette peine à raiſon de l'incendie d'Amiſe, dont il avoit privé les habitans des témoignages de clémence & de généroſité qu'ils pouvoient ſe promettre de leurs ennemis.

Cette nouvelle conquête, indépendamment de la riche dépouille qu'elle fourniſſoit aux Romains, devint leur quartier d'hiver. Ils y trouverent des vivres en abondance; ils ſe dédommagerent, dans ce lieu tranquille & commode, des fatigues de la campagne: quelque glorieuſe qu'elle fût pour leur général, ſes légions n'en devinrent pas plus ſoumiſes, ainſi qu'on le

verra dans la ſuite ; l'on ne fut pas moins empreſſé, en détruiſant ſa réputation, de maintenir dans l'eſprit du peuple, cette impreſſion déſavantageuſe qui pouvoit ſervir à lui porter les derniers coups. Ils furent encore retardés ; mais c'eſt qu'on s'occupoit dans la capitale de l'expédition & des ſuccès de Quintus Cecilius Metellus contre les Crétois. L'alliance de ces peuples avec le roi de Pont, l'aſyle, les ſecours donnés aux pirates, le génie ambitieux des Romains, avoient été les motifs de cette guerre. Rome en même tems choiſiſſoit ſes nouveaux conſuls. C. Calpurnius Piſo, & M. Acilius Glabrio obtinrent cette dignité ; le premier devoit reſter en Italie pour y maintenir l'ordre ; & le gouvernement du Pont & de la Bithynie fut deſtiné au ſecond, chargé de terminer la guerre contre Mithridate & Tigrane ; on nomma de plus douze commiſſaires pour prendre poſſeſſion du royaume de Pont, & l'ériger en province Romaine, ainſi que Lucullus l'avoit ſouhaité après ſes victoires, tant il ſe croyoit aſſuré de ſes conquêtes.

Pompée, pour ſatisfaire ſon ambition, bien plus que pour céder à la néceſſité des circonſtances, ainſi que l'a prétendu Cicéron, qui vouloit le juſtifier d'avoir rétabli les tribuns dans leurs anciens priviléges, obtint de leur

crédit près du peuple, tandis qu'il disoit vouloir consacrer ses jours aux douceurs d'une vie privée, le commandement d'une flotte considérable contre les pirates, & le proconsulat des mers. Il dut particulierement cette faveur au zele du tribun Gabinius, qui, sous prétexte de son amour pour le bien public, fit passer cette loi malgré les oppositions de Quintus Catullus.

Pendant ces divers évenemens, Lucullus donnoit ses soins à sa nouvelle conquête; il n'étoit pas moins occupé à diminuer les préventions de ses troupes, & à maintenir les soldats dans l'obéissance. Tigrane cependant revenu dans l'Arménie, en reprenoit insensiblement les villes, & chassoit devant lui Fannius, que le proconsul y avoit laissé pour la gouverner en son absence, tandis que de son côté Mithridate, avec quatre mille hommes de ses troupes & un nombre égal d'Arméniens, se préparoit à reconquerir ses propres états, ce qu'il fit en partie. Il se rendit maître de la petite Arménie, après avoir battu Fabius Adrianus qui s'opposoit à son passage: un corps de Thraces ayant combattu sous ce roi, s'étoit donné aux Romains; Fabius se servit d'eux pour les envoyer à la découverte; ils revinrent alors sous les étendarts de Mithridate. Fabius malgré cette désertion ayant fait la faute de donner bataille,

ſon armée ſe trouvant affoiblie, fut forcé de ſe retirer dans ſon camp avec perte de cinq cens hommes ; il voulut le lendemain tenter une ſeconde action, après avoir donné la liberté à un grand nombre d'eſclaves & les avoir armés ; il fit ſortir ſes troupes dans la plaine ; le combat fut bientôt engagé, il dura quelques heures, la victoire paroiſſoit douteuſe ; mais les eſclaves ayant imité les Thraces, & s'étant rangés du côté des ennemis, ils alloient accabler l'armée de Fabius, ſi deux bleſſures dans le genou & au-deſſus de l'œil, n'euſſent obligé Mithridate de quitter le combat : quoiqu'âgé de ſoixante & dix ans, il s'expoſoit encore avec la témérité d'un jeune guerrier. Cet événement ralentit l'ardeur de ſes troupes ; Fabius profitant à la hâte de ce moment heureux, gagna en fuiant le fort des Cabires, où il ſe mit en ſureté avec ce qui lui reſtoit de ſoldats. Mithridate retenu par ſes bleſſures, leur donna quelque relâche ; mais ayant été promptement guéri par les remedes des Scythes (*q*), il s'approcha du fort où Fabius s'étoit renfermé. Tandis qu'il ſongeoit à s'en rendre maître, il vit venir Triarius, un des lieutenans du proconſul, au ſecours des Romains ; effrayé de l'arrivée de ce renfort, ce prince ne crut

(*q*) Ils ſuçoient les playes, & par l'application de quelques ſimples ils les guériſſoient. *Voyez* Pline, liv. 8,

pas devoir l'attendre ; il ſe dépoſta & ſe retira vers Comagene, où Triarius le ſuivit juſqu'au paſſage d'une riviere ; il ſe preſſa de la traverſer ſur un pont aſſez étroit. L'avantage des troupes Romaines dans la marche précipitée des ennemis, qui ſembloient fuir devant eux, les porta à les attaquer ; bientôt ils ſe rangerent en ordre de bataille, & le combat alloit commencer, lorſqu'un orage affreux arrêtant Triarius dans le projet de profiter de leur fatigue, renverſa le pont qui les ſéparoit ; ce qui termina la campagne de cette année, parce que l'hiver étoit trop avancé. Cet évenement doit ſe rapporter au tems que Lucullus faiſoit le ſiége de Niſibe. Mithridate de retour dans ſon royaume, réſolut de profiter de l'abſence du proconſul, & de chaſſer Triarius avant qu'on ne pût venir à ſon ſecours : dans cet objet il ſe porta ſous Gariurſa, place forte où les Romains avoient établi leur camp ; ils différerent autant qu'ils le purent, de ſortir dans la plaine & d'accepter le combat ; mais le roi de Pont pour les y obliger, fit un détachement conſidérable vers Adaſa. Ce fort dans lequel Triarius avoit placé ſes munitions, devenoit un poſte important à conſerver. Soit qu'il ſentît cette néceſſité, ou que perſuadé de vaincre ſans les ſecours du proconſul, il voulût avoir tout l'honneur de cette victoire, ſoit qu'il fût forcé

par ſes ſoldats, qui ne vouloient pas perdre leur bagage, de livrer le combat, il fit avancer ſes troupes juſqu'à Ziéla, petite ville dont le nom devenu célebre par la défaite des légions, le fut depuis & dans l'année 706 de Rome, par la fameuſe journée où Céſar tailla en pieces les troupes de Pharnace (*r*), ſucceſſeur de Macharès ſon frere, & qui regnoit dans le Boſphore.

Mithridate avoit placé, dès le matin, près de ce lieu, une embuſcade que Triarius ne put éviter, il étoit parti dans la nuit à deſſein de ſurprendre l'ennemi; mais il fut enveloppé lui-même par leurs troupes. Le roi averti du ſuccès de ſon deſſein par le bruit des combattans, arriva avec le reſte de ſon armée; celle de Triarius fut entierement défaite; les vaincus pouſſés ſur le bord du fleuve Licus (*s*), ne pouvant ſe rallier, n'eurent pas même la reſſource de ſe battre en retraite. Cette victoire devenoit complette & déciſive par la multitude des Romains qui y avoient péri; car, au rapport de Cicéron, il reſta ſept mille hommes ſur le champ de bataille, parmi leſquels on compte vingt-quatre tribuns & cent cinquante centurions. La

(*r*) S'en étant emparé pendant la guerre de Pompée & de Céſar. Il fut défait par ce dernier avec tant de rapidité, que Céſar pour l'exprimer dans ſon triomphe ne ſe ſervit que de ces trois mots, *veni*, *vidi*, *vici*.

(*s*) Aujourd'hui la riviere de *Torat*.

nouvelle n'en parvint à Lucullus que par le bruit public, aucun ſoldat n'en étant échappé : cependant Mithridate que cet avantage conſidérable pouvoit rétablir ſur ſon trône, fut une ſeconde fois arrêté dans ſes ſuccès; un centurion, à la faveur des habits & des armes à la romaine que portoient des transfuges mêlés dans ſes troupes, ſe joignant à eux dans le tems qu'il pouſſoit vivement la cavalerie ennemie qui fuyoit devant lui, ce centurion armé d'un dard, lui fit une bleſſure conſidérable à la cuiſſe; il fallut l'emporter ſur-le-champ; ſes généraux ayant cru qu'il étoit mort, firent ſonner la retraite. Triarius profitant de cette circonſtance, s'échappa avec quelques fuyards. Le roi dont la bleſſure n'étoit pas mortelle, fut promptement ſecouru, & témoigna un vif regret de ce qu'on avoit fait ceſſer le combat. Quelques heures après il ſe fit porter dans le camp abandonné des ennemis, où ſoupçonnant de trahiſon tous *les* Romains mêlés avec ſes troupes, il ordonna ſur-*le*-champ qu'on leur donnât la mort. Dès que ſes bleſſures le lui permirent, il ſe rendit dans la petite Arménie, où il apprit que Lucullus devoit arriver. Si Mithridate avoit eu quelques avantages dans ces expéditions, il les dut moins à l'affection des peuples, qu'aux vices & à la négligence des commandans employés

pour la défenſe de ces provinces nouvellement ſoumiſes. Dès qu'il ſe fut rendu dans la petite Arménie, il y fit faire le dégât, afin d'affamer les légions quand elles y voudroient paſſer; & comme il s'apperçut que la ſituation de Talaure étoit bonne pour y camper, parce que ce pays étoit de difficile accès, il réſolut d'y attendre la jonction des troupes de Tigrane.

Lucullus n'avoit pu ni prévenir ni empêcher les malheurs que venoit d'éprouver Triarius, parce que ſes troupes indociles avoient refuſé de le ſuivre: il ne lui fut poſſible de ſe rendre dans le Pont qu'après ſa défaite. Ses ſoldats n'ayant conſenti à ſe remettre en marche, que lorſqu'ils apprirent le danger de leurs camarades; quelque diligence qu'ils fiſſent, on arriva trop tard, le ſort des Romains étoit décidé, celui de Triarius eût été funeſte ſans la pitié de Lucullus, qui ne le ſauva qu'avec peine de leur fureur; il procura à ce malheureux le moyen de ſe dérober par la fuite. Cette action généreuſe, & ſon refus de livrer cette victime, l'horreur qu'il marqua de cette cruauté, lui attirerent une nouvelle révolte: les mécontentemens de ſes troupes & leur déſobéiſſance, qui plus d'une fois les avoient engagées à ſe plaindre de ce qu'on leur faiſoit paſſer les hivers entiers ſous la toile, de ce qu'il ne leur étoit pas

permis de prendre des quartiers dans les villes alliées, recommencerent. Les reproches d'avarice & de dureté contre leur général, furent renouvellés dans le même tems. Ces discours séditieux répandus parmi les soldats, étoient soutenus par l'exemple de Clodius: cet homme sans mœurs, sans probité, que ses inimitiés contre Cicéron, ont rendu depuis si fameux, téméraire jusqu'à tout entreprendre, soupçonné d'inceste avec toutes ses sœurs, dont l'une étoit femme de Lucullus, avoit dans son armée le rang de lieutenant-général. Cet emploi de distinction, qu'il devoit moins à son mérite qu'à son alliance, ne rempliſſoit pas ses vues ambitieuses, il ne le satisfaisoit point. Jaloux des préférences que le proconsul accordoit sans doute à d'autres officiers, il voulut s'en venger. Peut-être son mécontentement venoit-il de ce que, dans l'espoir de détruire aux yeux du public, un soupçon qui offensoit sa délicatesse, Lucullus l'avoit obligé de quitter Rome & de servir sous lui, l'ayant comme arraché à la vie voluptueuse qu'il menoit. Clodius fut le premier qui sema la discorde entre le général & ses troupes; il la renouvelloit dans toutes les occasions; les légions Fimbriennes disposées à la révolte, faciles à se laisser séduire, prirent l'impression dangereuse qu'il leur avoit donnée;

peu-à-peu le mécontentement s'étoit accru ; la nouvelle que Glabrion, conſul de l'année précédente, étoit nommé pour ſuccéder au proconſul, la publication de ce décret, les déclamations continuelles des amis de Pompée qui revenoient au camp, le rapport qu'on y faiſoit des diſcours de Gabinius (*t*), lequel étaloit aux yeux du peuple un tableau où l'on voyoit peinte une ſuperbe maiſon que Lucullus faiſoit bâtir alors dans la Campanie, ce qu'il aggravoit de circonſtances propres à irriter cette multitude contre lui, en répétant ſans ceſſe que cet édifice étoit fait des riches dépouilles de l'Aſie, que le général avoit gardées pour lui ſeul, & que ſa cupidité l'avoit empêché de partager avec ſes troupes, tandis que ce tribun lui-même faiſoit bâtir une ſuperbe maiſon à Tuſculum, dont le luxe & la magnificence conſumerent une partie de ſa fortune, & les ſommes d'argent dont il avoit dépouillé le tréſor public ;

Que de motifs pour des factieux ! Ses ſoldats qui ſe croyoient deſtinés à parcourir ſucceſſivement l'univers, à attaquer toutes les nations les unes après les autres, ſans recueillir d'autres

(*t*) Il fut conſul avec L. Calp. Piſo. Cicéron par ſon oraiſon véhémente contre ces magiſtrats, les fit dépouiller des provinces dont ils étoient proconſuls. *Voyez* l'Or. contre L. Calp. Piſo.

fruits de leurs travaux & des dangers où ils s'étoient exposés, que l'avantage d'escorter les charriots de leur général chargés de trésors, prétendant qu'ils n'étoient plus engagés, demanderent hautement à être licenciés.

Glabrion instruit de ce désordre; & dégoûté de l'envie de les commander, s'arrêta dans la Bithynie, ne voulant point exposer son autorité à la licence d'une armée rébelle, elle avoit refusé de marcher avant la jonction de Tigrane & de Mithridate. Ces princes mirent à profit l'inaction involontaire du proconsul : la désobéissance de ses troupes avoit été pour eux une circonstance favorable. Si un motif de vengeance après la défaite de Triarius, porta, comme on l'a dit, ses légions à offrir de combattre; ce ne fut qu'après des supplications réitérées de Lucullus, qui forcé de s'humilier devant ces mutins, les toucha par ses prieres, & leur fit promettre de servir le reste de la campagne, à condition que si l'ennemi ne paroissoit pas dans cet intervalle, ils se retireroient. Ces conditions quelque dures qu'elles lui parussent, le mirent dans la nécessité de laisser ravager la Cappadoce par Tigrane, & de recevoir tous les jours de Mithridate de nouvelles insultes.

Les commissaires envoyés par le Sénat à sa sollicitation pour ordonner avec lui des affaires

du royaume de Pont, & regler ſes nouvelles conquêtes, trouverent qu'au lieu d'être maître du pays ennemi, il ne l'étoit même pas de ſes troupes. Il fut forcé de leur dire que les ſuites de la guerre ne le regardoient plus depuis que Glabrion devoit le remplacer, tandis que ce dernier inſtruit de l'embarras où il ſe trouvoit, ſe confirmoit de plus en plus, dans la réſolution de ne pas entrer dans le royaume de Pont, & que Marcius Rex encore plus lent à faire partir les ſecours qu'on lui demandoit, ſaiſiſſoit le prétexte ſpécieux de ne point les envoyer, parce que ſes ſoldats ne vouloient reconnoître d'autre autorité que la ſienne. En effet les déſertions devenoient fréquentes dans le camp de Lucullus; le ſéditieux Clodius s'étoit rendu lui-même depuis peu de tems près de Martius ſon beau-frere, qui pour prix de ſa lâcheté, lui avoit donné le commandement de ſa flotte.

Telle étoit la ſituation & l'état des troupes romaines en Aſie, lorſque Pompée après avoir fini avec ſuccès dans quarante jours la guerre des pirates, après avoir enlevé à Metellus l'honneur de mettre la derniere main à la réduction de la Crete, y ayant engagé par cette prétention odieuſe, une eſpece de guerre civile, après avoir traverſé par des brigues le triomphe dont le Sénat devoit payer la victoire de

ſon

ſon concurrent, qui ne lui fut en effet accordé que trois ans après; Pompée inſatiable d'honneurs, jaloux d'enlever aux autres la gloire qu'ils avoient méritée, comme on l'a dit, réſolut de ſe faire donner la place que rempliſſoit Lucullus. Il auroit pû, ſans l'aveu du Sénat, tourner ſes forces contre Tigrane & Mithridate: ſa qualité de proconſul des mers duroit encore; elle lui en auroit donné le pouvoir; mais il étoit trop bon politique pour ne pas rechercher d'une maniere juridique, cette commiſſion; elle lui fut accordée par la loi Manilia au commencement de l'année 687. Avant que Marcus Æmilius Lépidus, & L. Volcatius Tullus euſſent pris poſſeſſion du conſulat, C. Manilius, tribun du peuple, porta cette loi en faveur de la populace. Les affranchis, aux termes de cette loi, devoient donner leurs ſuffrages avec leurs patrons ſans aucune diſtinction entre eux, & les citoyens de condition libre. Cette entrepriſe odieuſe que le tribun n'avoit formée qu'à la ſollicitation de Craſſus, qui par ce moyen vouloit gagner la bienveillance du plus bas peuple, cauſa du trouble dans le Sénat: Manilius dépoſé fit tomber ſur Craſſus toute la haine de cette entrepriſe, parce qu'il l'en déclara l'auteur. L'inimitié de cet homme puiſſant qu'il offenſoit par ſon aveu, le mit bientôt dans la néceſſité de

recourir à la protection de Pompée qu'il ſçavoit bien être le rival de ſon adverſaire. Les amis de ce dernier, profitant de ces circonſtances, aiderent Manilius de leurs conſeils ; ils ſe promirent, parce qu'ils étoient aſſurés du tribunat & du peuple, de faire paſſer en loi une requête conçue en ces termes ; Manilius ſe chargea de la dreſſer.

« Ordonnez, Romains, que Lucullus ſoit rappellé d'Aſie ; que le commandement de vos armées contre Tigrane & Mithridate ſoit accordé à Pompée ; que ſans rien diminuer de ſon autorité ſur les îles & les côtes de la mer, on ajoute à ſa commiſſion le gouvernement de la Bithynie ».

L'eſprit de rébellion des troupes de Lucullus, le peu de capacité de Glabrion pour ſoutenir l'autorité qui lui avoit été confiée, le motif particulier du tribun qui vouloit intéreſſer Pompée en ſa faveur, les vœux de Pompée lui-même, qui, dans ſa haine contre le proconſul que le tems & l'éloignement n'avoient pu diminuer, ſouffroit avec impatience ſa réputation ; tout ſervoit de prétexte à Manilius pour propoſer ſa loi : peut-être employa-t-il auſſi des raiſons priſes de l'ancien uſage de ne laiſſer le commandement des troupes qu'une ſeule année aux mêmes généraux. Quoi qu'il en ſoit, pour réuſ-

ſir dans ſon projet, Pompée avoit bien des avantages; le peuple ſe rappelloit ſes dernieres victoires; ſes amis, ſes richeſſes ſollicitoient en ſa faveur; les diſputes furent extrêmement vives, dans cette occaſion. L'oppoſition de la plus ſaine partie du Sénat qui regardoit comme une injuſtice de priver un général de la gloire de terminer une guerre conduite avec tant d'avantages pour la République, & qui touchoit à ſa fin, n'empêcha cependant pas le peuple de confirmer la loi, dès qu'elle lui fut préſentée; Hortenſius & Catulus ſe trouvoient les premiers opinans dans le Sénat; ils firent de vains efforts pour qu'on ſupprimât le décret. Malgré la crainte de déplaire au peuple qui ne les écoutoit qu'avec impatience, on les vit parler ſans ménagement contre cette entrepriſe: ils repréſenterent les ſervices de Lucullus, ſes grandes actions; « Puiſqu'on veut établir la tyrannie » (ajoutoient-ils), allons chercher un aſyle où » nous puiſſions conſerver notre liberté: leur » éloquence fut inutile ». Le peuple approuva la loi, & dans cette occaſion, des vues particulieres l'emporterent ſur l'intérêt de l'état.

Si Lucullus avoit trouvé des défenſeurs dans le Sénat, deux hommes illuſtres parlerent à leur tour en faveur du décret, Céſar & Cicéron. Le premier ardent à le ſoutenir, n'avoit

pour motif ni l'amour du bien public, ni ſon affection pour Pompée ; il cherchoit à ſe rendre agréable au peuple, de qui la faveur lui paroiſſoit plus puiſſante & plus utile que celle du Sénat ; il vouloit, en appuyant la cauſe de Pompée, intéreſſer cette multitude, augmenter ſon crédit près d'elle, & s'en ſervir quelque jour. Si par une politique des plus raffinées, il encourageoit les Romains à ſe donner un maître paſſager, c'étoit ſe ménager les moyens d'uſurper dans les ſuites, une autorité permanente & durable.

Cicéron qui montoit pour la premiere fois dans la tribune aux harangues, déploya ſon éloquence dans un diſcours où il peignit le caractere de Pompée avec la plus grande force ; il le propoſoit pour modele d'un général conſommé. Dans ce diſcours qui nous a reſté, il prouvoit la néceſſité de la guerre contre Mithridate ; il y concluoit ſans trop charger Lucullus, que Pompée étoit ſeul capable de ſoutenir en Aſie, la gloire des armes Romaines. Quoiqu'il prît les dieux à témoin qu'il ne parloit point pour gagner ſes faveurs & ſe procurer ſa protection, il n'eſt pas moins vrai qu'étant alors au milieu de la carriere de ſa fortune, il eſpéroit aidé de ſon parti, d'être bientôt élevé au conſulat ; cette réflexion n'échappa à perſonne. On le ſoup-

çonna d'avoir été plus occupé de ſon propre intérêt dans les louanges qu'il lui avoit prodiguées, que de la dignité de la République & de la ſûreté de ſes provinces, ainſi qu'il vouloit le faire croire.

Si l'injuſtice faite à Lucullus lui ôtoit le pouvoir de finir cette guerre, elle devint un prétexte de plus à ſes ſoldats pour le braver avec une inſolence à peine croyable. Ils ſortirent de leur camp, ayant tiré leurs épées, ils appellerent à grands cris l'ennemi qui ne paroiſſoit point; ils prétendirent que leurs engagemens étoient remplis, & déclarerent qu'ils vouloient ſe retirer; le proconſul ſe vit forcé de ſouſcrire à leur congé.

Pompée ſe trouvoit alors ſur les côtes de l'Aſie; il y apprit qu'on l'avoit choiſi pour remplacer Lucullus. On venoit de lui confier une autorité ſi étendue, qu'il ſe voyoit au comble de ſes deſirs; cependant il ſçut cacher ſa joie ſous les dehors d'une modeſtie affectée: il ſe plaignit même de ce qu'on le privoit du repos, de ce qu'on l'expoſoit à de nouveaux dangers, tandis qu'il avoit fait toutes les démarches poſſibles pour obtenir la commiſſion, & qu'on ne les ignoroit pas.

L'avantage de n'avoir à combattre que des ennemis affoiblis & découragés, le plaiſir ſe-

cret & plus flatteur encore de déplacer un rival, un homme qui de tous les tems étoit l'objet de ſa jalouſie, qui juſqu'à ce moment pouvoit juſtement prétendre à l'égalité, mais dont il triomphoit, qu'il avoit la ſatisfaction d'humilier, rempliſſoient cette ame ambitieuſe. Sa premiere démarche en arrivant dans les provinces de ſon gouvernement, fut de défendre qu'on obéît aux ordres de Lucullus; il enjoignit aux troupes de ſe rendre près de lui, & ce nouveau chef, qui n'étoit connu d'elles que par la renommée, mais qui devoit bien plus leur ſoumiſſion à la haine & à l'envie qu'on portoit au proconſul, fut obéi ſi ponctuellement, qu'on fit pour lui au-delà de ce qu'il devoit prétendre. Les légions de Fimbria qui s'étoient crues, comme on l'a dit, libres de leurs engagemens, coururent ſe ranger ſous ſes drapeaux; il manda les princes, les magiſtrats des nations aſiatiques; il leur ordonna de n'avoir aucun égard à d'autres ordres que les ſiens : il caſſa les actes de Lucullus, rétablit tous les officiers dégradés; il perſécuta ceux, qui pour avoir bien mérité de la République, avoient obtenu des récompenſes par le conſeil des commiſſaires envoyés pour régler les provinces conquiſes. Ainſi il affectoit par ſes édits & ſes décrets affichés dans les villes de l'Aſie, de rendre Lucullus mépri-

ſable, & de montrer que l'autorité réſidoit en lui. Le proconſul reſſentit vivement cet affront particulier ; mais plus ſenſible à ceux que lui faiſoit la République, qui payoit ſi mal ſon zele & ſes ſervices, il déplora le ſort de cet état, où le peuple commandoit en maître. Cependant fidele à ſon devoir, il ſoutint avec fermeté ces revers : au lieu de s'occuper du ſoin de venger ſa querelle, d'engager peut-être une guerre civile qui paroiſſoit permiſe à ſon reſſentiment, dans l'objet de donner à Pompée les inſtructions néceſſaires pour le bien & l'utilité de la République, il deſira d'avoir avec lui une entrevue ; leurs amis communs la ménagerent, elle ſe fit à Domales en Galatie.

Un événement de peu d'importance fut regardé comme un préſage par ceux qui y aſſiſterent. Les deux proconſuls étoient précédés de leurs licteurs : ceux de Lucullus avoient entouré leurs faiſceaux de lauriers nouvellement cueillis ; Pompée n'ayant traverſé que des pays ſecs & arides, ne faiſoit porter devant lui que des lauriers fanés. Lorſque les licteurs de Lucullus eurent partagé avec ceux du nouveau général les marques de leurs victoires, l'on augura que les trophées du premier ſerviroient à rehauſſer la gloire de ſon rival. Ils étoient revêtus tous les deux de leurs cotes d'armes de pourpre, &

ſuivis de leurs principaux officiers : le premier abord fut ſignalé par des témoignages de politeſſe & de conſidération ; ils ſe féliciterent mutuellement de leurs victoires. Pompée parla de l'étendue des conquêtes de Lucullus ; ce dernier le loua à ſon tour du grand nombre des ſiennes qui, deux fois lui avoient mérité le triomphe : que de motifs pour ſe reſpecter mutuellement ! L'âge de Lucullus, l'ancienneté de ſon conſulat, ſes ſervices, l'autorité de Pompée, ſes différentes victoires : mais bientôt ces deux rivaux ne purent s'accorder, les premieres démonſtrations d'eſtime & d'amitié dégénérerent en reproches ; ils ſe parlerent avec aigreur. Pompée taxa Lucullus de cupidité & d'avarice, il parla des richeſſes qu'il avoit amaſſées, dont il avoit été plus avide que de l'honneur de vaincre Tigrane & Mithridate. Lucullus ſe juſtifia avec vraiſemblance, en ne déſavouant point qu'il ſe fût enrichi ; il fit voir qu'il n'avoit point acquis ces biens aux dépens de la République & des peuples qu'il avoit gouvernés, puiſqu'il avoit plus qu'un autre réprimé les uſures, les exactions des fermiers : « Je n'ai permis, ajouta-» t-il, le pillage d'aucune ville. Après de grandes » actions j'ai récompenſé mieux qu'aucun géné-» ralla valeur de mes ſoldats ; les étrangers ren-» fermés dans Tigranocerte ont reçu de moi les

» facilités néceſſaires pour retourner dans leur » patrie; la Grece entiere publie ma généroſité : » & quine ſçait à Rome que j'ai ſoutenu la » guerre ſans toucher aux deniers publics? J'ai » employé à cet uſage les dépouilles, le butin » des ennemis. Si mes travaux, ſi mes conquêtes » m'ont procuré des richeſſes, on ne peut me » les reprocher; les Romains apprendront bien- » tôt de moi l'uſage qu'on en doit faire ».

Lucullus parla à Pompée de ſes intrigues pour aſſouvir ſon ambition, & pour obtenir du peuple contre le gré du Sénat, des commiſſions odieuſes.

Il lui reprocha d'avoir toujours été occupé du ſoin de priver les autres de la gloire qui leur étoit due, & du fruit de leurs travaux. C'eſt ainſi que vous avez voulu enlever à Metellus, à Craſſus, à Catulus, l'honneur des victoires qu'ils ont remportées ſur les Eſpagnols, les gladiateurs & les partiſans de Lépide. Il n'eſt pas beſoin, ajouta-t-il, qu'on me donne en vous un ſucceſſeur; la guerre eſt terminée; retournez à Rome; annoncez-y que Mithridate vaincu eſt hors d'état de nuire aux Romains.

Une rupture ouverte fut la ſuite de cet entretien : Lucullus reſta en Galatie, où ſe croyant encore l'arbitre des graces & des peines, il rendit quelques places de la contrée à leurs anciens

poſſeſſeurs, tandis que Pompée avec moins de hauteur & plus de ſoupleſſe, annulloit ſes nouvelles ordonnances, le laiſſoit déclamer contre lui, & lui débauchoit ſes ſoldats; il ne lui en laiſſa que ſeize cens des plus mutins qu'il jugea inutiles par cette raiſon. Dans cette extrémité, Lucullus prit le parti d'abandonner l'Aſie, & de ſe rendre dans la capitale.

Il fit mettre ſur des vaiſſeaux les richeſſes qu'il avoit amaſſées, il en deſtina la meilleure partie pour honorer ſon triomphe, & la dépoſer dans le tréſor public.

Lorſqu'un proconſul revenoit après des victoires, qu'il prétendoit au triomphe, il s'arrêtoit aux portes de Rome. A peine Lucullus eut-il pris le chemin qui y conduiſoit, que ſes amis vinrent au-devant de lui; ils lui rendirent compte des diſpoſitions où l'on étoit à ſon égard. Ses ennemis dont la haine n'étoit pas ſatisfaite, vouloient encore lui diſputer cet honneur, & le prétexte ſpécieux qu'il n'avoit pas fini la guerre, ſe trouvoit fortifié par les oppoſitions de Memmius (*u*). Ce tribun ſe conduiſant par

(*u*) Ce magiſtrat lié de la plus étroite galanterie avec la femme de Marcus Lucullus, la porta juſqu'à l'excès; l'éclat qu'il fit à cet égard troubla le ſacrifice & les jeux de la jeuneſſe, qui ſe célébroient au mont Palatin le 24 Décembre. Marcus répudia ſa femme; ce nouveau Pâris, diſoit Cicéron dans une de ſes lettres à Atticus, a plus fait que l'ancien, il outrage en même tems les deux freres.

les ordres de Pompée, pourſuivoit dans ce même tems M. Lucullus pour des prétendus délits commis pendant ſa queſture, en vertu des ordres de Sylla ; mais M. Lucullus prouva bientôt ſon innocence, & cette affaire fut terminée à ſon avantage. Memmius en s'oppoſant aux prétentions du proconſul, aſſuroit qu'il avoit privé la République des richeſſes qui devoient lui revenir ; il faiſoit voir que la guerre traînée en longueur, ne pouvoit être finie que par un autre général. Les intrigues, le crédit de Pompée, ſon pouvoir abſolu ſur l'eſprit du peuple, retarderent le triomphe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane : il avoit convoqué le Sénat dans le temple de Bellone. Vainement, pour obtenir des honneurs qui lui étoient ſi bien dus, jura-t-il devant les queſteurs, ainſi que c'étoit l'uſage, qu'il avoit mandé le nombre véritable des ennemis & des Romains tués dans les différentes actions ; vainement remplit-il les formalités ordinaires (*y*), & rendit-il compte de ſa

(*x*) L'uſage des généraux de la République à leur retour dans la capitale, étoit de préſenter les noms de ceux qui avoient rempli ſous eux quelque emploi avec diſtinction. Lucullus demanda pour eux des gratifications ; le poëte Archias ne fut point oublié, on peut conſulter l'Oraiſon de Cicéron pour cet homme, qui ne manquoit point de talens dans l'art militaire ; la démarche des généraux en pareille occaſion étoit rendue par ces mots latins, *deferre de beneficiis*.

conduite; ſon mérite appuyé du crédit, des ſollicitations des citoyens les plus puiſſans, ne put vaincre les obſtacles qu'on lui oppoſoit. Ce ne fut qu'après trois ans d'attente, ſous le conſulat de Cicéron, qu'il reçut enfin le prix de ſes victoires. Mais juſqu'au moment du ſuccès, tandis qu'il employoit ſes amis à ſolliciter pour lui, Pompée profitoit en Aſie des avantages que ſon rival avoit eus ſur les rois qu'il avoit à combattre. Il ſe ſervit de ſa flotte nombreuſe pour leur ôter toute reſſource du côté de la mer; il détacha de Mithridate ſes alliés, & lui ayant livré bataille, il le mit en fuite.

Le fils de Tigrane révolté contre ſon pere, procura à Pompée des facilités pour entrer dans l'Arménie. Tigrane ſe remit à ſa diſcrétion; on lui laiſſa ſes états; & pour rejetter toutes les plaintes ſur Lucullus, on lui dit que s'il perdoit la Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Galatie & la Sophene; c'étoit ce général qui l'en avoit dépouillé. Ce prince fut condamné à payer ſix mille talens: peu de tems après, on le déclara l'allié & l'ami des Romains (*y*), tandis que pour le délivrer des inquiétudes que lui donnoit ſon

(*y*) Ce titre d'ami & d'allié du peuple Romain, plus onéreux qu'honorable, obligeoit les princes & les peuples à qui il étoit accordé, de fournir des armes, des vaiſſeaux, des matelots, des ſoldats, & toutes ſortes de proviſions.

fils, on le faiſoit garder dans les fers, & que Pompée le deſtinoit à ſon triomphe.

Ses victoires ſur les Albaniens, ſur les peuples de l'Ibérie, l'an de Rome 687, furent ſuivies du réglement fait par rapport aux états dont Mithridate avoit été dépouillé. Pompée ſe mit en marche pour aller en Syrie, & étant arrivé dans la plaine de Ziéla, où Triarius avoit été défait, comme on l'a vu, il fit rendre aux Romains, encore étendus ſur la terre, les derniers honneurs; & par la magnificence dont il s'en acquitta, il chercha à aggraver les torts de Lucullus, qui mal-à-propos avoit négligé ce devoir.

Cette omiſſion (z) ſans doute avoit contri-

(z) Les Romains regardoient la privation des honneurs funebres comme le plus grand malheur qui pût leur arriver. Les décemvirs, en faveur de ceux qui mouroient à la guerre, avoient fait la loi 88. de la dixieme table, rapportée dans le ſecond livre des loix de Cicéron. Pour célébrer les funérailles des ſoldats morts ſur le champ de bataille, on faiſoit un monceau des corps dans un terrein aſſigné à cet effet; ils y étoient placés pêle-mêle; on mettoit ſeulement autant de pierres qu'il y avoit de corps renfermés dans chaque ſépulchre, & par une inſcription on avoit ſoin de marquer qu'ils étoient morts pour le ſalut de la patrie; il n'étoit permis d'enlever qu'un ſeul membre de leur corps pour faire des funérailles ſolemnelles, & ſi les corps étoient brûlés aux lieux où ils avoient été tués, on rapportoit leurs cendres à Rome. C'eſt à cet uſage que fait allution Properce, lorſqu'il dit:

*Neve aliquid de te flendum referatur in urnâ;*
*Sic redeunt illis qui cecidere locis.*

bué à indiſpoſer les ſoldats. S'il eſt permis de conjecturer les raiſons de cette négligence, ce fut peut-être parce que preſſé de pourſuivre les ennemis, il eut peu de momens à lui dans cette occaſion : Lucullus avoit rétabli Antiochus l'Aſiatique au trône de ſes peres, après avoir chaſſé Tigrane ſon uſurpateur de la Syrie; mais quand Pompée y arriva, par une ſuite de la haine dont il étoit animé contre le proconſul, malgré la légitimité des droits de ce prince, héritier des Séleucides, la Syrie fut réduite en province de la République, & les raiſons dont il ſe ſervit furent, que les Romains n'en avoient pas dépouillé Tigrane pour qu'Antiochus (*a*) profitât de leur victoire, & que cette province ſeroit mieux défendue par les armes de Rome, de l'incurſion des Juifs & des Arabes: on lui donna en dédommagement le royaume de Comagene.

Après cet arrangement, Pompée ſe hâta d'entreprendre la guerre contre Arétus, roi des Arabes Nabatiens. Dans ce même tems il méditoit de prendre connoiſſance des démêlés d'Hircan & d'Ariſtobule, qui ſe diſputoient le trône de Judée, & il ſembloit avoir oublié Mithridate.

(*a*) Ce prince ayant obtenu le Boſphore de Pompée, y regna pendant quinze ans ſous la protection de Rome. *Voyez* l'Hiſtoire des rois de Thrace par M. Carrié.

La révolte de Pharnace, l'un de ſes fils, ſoumis aux Romains, les délivra d'un ennemi implacable, qui loin d'être accablé de ſes revers, ſe propoſoit de pénétrer en Italie par terre, de traverſer pour y parvenir la Scythie, la Thrace & l'Illirie, où il eſpéroit groſſir ſon armée des ſecours que les nations voiſines lui fourniroient. La nouvelle de la mort de ce prince, qui réduit par les rebelles à la derniere extrémité, & abandonné de ſes troupes, s'empoiſonna pour éviter la honte de tomber vivant au pouvoir des Romains, parvint à Pompée dans les plaines de Jérico; ſi les réjouiſſances & les ſacrifices en actions de graces de cet évenement, furent conſidérables dans ſon camp, dès qu'on en fut informé à Rome, ſur la propoſition de Cicéron, qui ſe trouvoit conſul avec Antoine, le Sénat ordonna des fêtes, dont la ſolemnité devoit durer dix jours, & ce que Marius n'avoit pû obtenir après avoir défait les Cimbres, ennemis les plus redoutables de la République, on crut ne pouvoir le refuſer à Pompée: les tribuns du peuple porterent une loi qui lui donnoit le droit d'aſſiſter aux jeux du Cirque avec la couronne d'or, la robe brodée, & aux jeux Scéniques avec la robe prétexte & la couronne de laurier, honneurs qui n'étoient dûs qu'aux triomphateurs & aux principaux magiſtrats.

Ces glorieuſes diſtinctions n'annonçoient pas moins ſon crédit, que la publication de la loi agraire que le tribun P. Servilius Rullus vouloit établir, malgré l'oppoſition des conſuls; on propoſoit encore la création de dix commiſſaires, qui, revêtus d'un pouvoir abſolu ſur les revenus de la République, pourroient les vendre, les diſtribuer à leur volonté, faire rendre compte aux généraux du butin qu'ils avoient fait dans les guerres étrangeres; on n'en vouloit excepter que Pompée: cette loi qui devoit auſſi porter ſur la fondation des colonies dans les lieux nouvellement conquis, cauſoit de juſtes alarmes aux amateurs du repos public: Cicéron eut l'adreſſe de la faire rejetter.

Craſſus, Catullus, Hortenſius, les Metellus, Philippus, Caton, les ſénateurs les plus accrédités s'étoient intéreſſés vivement pour Lucullus; mais leurs démarches avoient été rendues infructueuſes par les oppoſitions des tribuns ſucceſſeurs de Memmius; ces oppoſitions furent même portées ſi loin que le conſul, qui cherchoit à réparer le tort qu'il lui avoit fait dans ſon Oraiſon pour la loi Manilia, qui l'avoit fait dépouiller de ſon gouvernement, dans les commencemens de ſon exercice, s'étoit occupé du ſoin de lui faire rendre ce qui lui étoit dû, & qu'il uſa de toute ſon autorité pour appuyer des

des prétentions auſſi légitimes. Tel eſt le témoignage qu'il en rend dans ſes Académiques, où il dit, qu'il ſervit preſqu'à introduire dans la ville le char de ce grand homme, qui avoit été forcé de fixer ſa demeure dans un fauxbourg de Rome, juſqu'à la déciſion de ſon affaire; l'uſage de la République ne permettant pas aux généraux chargés d'un commandement actuel, ou qui prétendoient au triomphe, d'entrer dans la ville, la violation de cette loi leur faiſant perdre leur commiſſion & rendant leurs prétentions inutiles (*b*).

Le decret fut enfin rendu pour qu'il triomphât, le peuple & le Sénat ſe réunirent dans cette circonſtance, qui fit naître entre Lucullus & Cicéron une liaiſon & une familiarité qui ne ceſſa plus. La magnificence de cette marche ne conſiſta point dans la multitude des dépouilles & des priſonniers; la plus grande partie des fruits de ſa victoire étoit au pouvoir de Pompée; il ne fit porter au cirque de Flaminius que les

(*b*) Valere Maxime, l. 3. c. 6. nous apprend que lorſqu'on ne pouvoit triompher avec l'agrément du Sénat & du peuple réunis, on recevoit les honneurs du triomphe ſur le mont Alban. Papirius Maſſo & quelques autres avoient donné cet exemple à Lucullus; mais il étoit trop bon citoyen pour ſe déterminer à prendre ce parti, quoique l'honneur du triomphe lui fût bien dû: dès qu'il ne l'obtenoit pas du conſentement unanime, il n'étoit plus auſſi flatté de ſe le procurer par l'autorité de l'une des deux puiſſances.

armes des ennemis & les machines de guerre, on les avoit étalées dans ce lieu pour ſervir de ſpectacle au peuple : au lieu de cette pompe prodigieuſe, qui d'ordinaire faiſoit l'ornement de ces fêtes, on ne vit qu'un petit nombre de cavaliers cuiraſſés, dix chariots armés de faulx, ſoixante généraux de Mithridate & de Tigrane dans les fers. Lucullus fit paſſer devant le peuple une ſtatue d'or de ſix pieds de hauteur (*r*), un bouclier couvert de pierreries, les éperons de cent dix galeres, vingt brancards chargés de vaiſſelle d'argent, trente-deux de vaſes d'or & de monnoie de même métal ; ſept brancards portés par des hommes étoient ſuivis de cent ſoixante & onze mulets, dont huit portoient des lits d'or, cinquante-ſix de l'argent en lingots, cent ſept de l'argent monnoyé, dont la ſomme alloit à deux millions ſept cens mille drachmes, ce qui pouvoit monter à un million trois cens cinquante mille livres tournois ; on portoit auſſi des écritaux qui marquoient les ſommes fournies à Pompée pour la guerre des Pirates, celles qui en divers tems avoient été remiſes au queſteur, neuf cens cinquante drachmes, ou quatre cens vingt-cinq livres de notre monnoie, diſtribuées à chaque ſoldat : l'uſage étoit de faire monter des ſommes deſti-

(*r*) C'étoit ſans doute la ſtatue d'Autolicus.

nées au tréſor public (*d*), Lucullus ſe conforma à ce devoir : cette marche fut terminée par le char du triomphateur attelé de quatre chevaux blancs (*e*), il étoit revêtu d'une robe tiſſue d'or & de pourpre d'ouvrage phrigien. On le conduiſit en pompe au Capitole ; le Sénat le précédoit ainſi qu'une multitude de citoyens.

La ville étoit jonchée de fleurs, on brûloit des parfums autour du char ; Lucullus s'étant rendu près de l'autel de Jupiter, plaça ſur ſa tête une couronne de laurier, après avoir ſacrifié deux taureaux ; le temple étoit orné de tableaux repréſentant les victoires & les évenemens heureux des guerres que ce général avoit

(*d*) C'étoit une eſpèce de compte qu'on rendoit des richeſſes qu'on avoit acquiſes ; ſi on ne les diſtribuoit pas, on indiquoit du moins qu'elles étoient bien adminiſtrées, & que dans les preſſans beſoins de l'état, il pouvoit compter ſur cette reſſource : le tréſor étoit gardé, ainſi que les actes publics, dans un temple conſacré à Saturne.

(*e*) *Voyez* la médaille XIV. rapportée dans les faſtes de Goltius. L. L. Lucullus y paroit dans un char de triomphe, traîné par quatre chevaux qui ſemblent aller d'un pas grave. La figure tient les rênes de la main droite, & porte de la gauche une eſpèce de ſceptre, dans le haut ſont écrits ces mots *Roma*, & dans l'exergue *L. Licinius* ; au revers de cette médaille on voit une tête caſquée avec ces mots *Proeoſ. Lucullus.* Quoique Goltius ſoit ſoupçonné de citer des médailles fauſſes, il eſt impoſſible de révoquer en doute le triomphe du vainqueur de Mithridate & de Tigrane ; Cicéron, Tite-Live & quelques autres hiſtoriens en parlent. *Voyez la fig.* III.

faites. Cet uſage étoit propre à exciter le courage & l'émulation des guerriers : la cérémonie étant terminée, Lucullus donna une fête ſomptueuſe au peuple ; il avoit fait dreſſer des tables dans les rues, on y diſtribua plus de cent mille barils de vin grec ; les lieux & les édifices publics furent décorés d'un grand nombre de ſtatues, dont la plus renommée étoit un Hercule (*f*) revêtu de la tunique, préſent fatal de Déjanire, & qui lui faiſoit reſſentir les approches de la mort. Lucullus fit don aux Romains d'un cerifier, arbre inconnu juſqu'alors, qu'il avoit apporté des campagnes de Cerazonte (*g*) où il croiſſoit ſans culture.

Quoique les ſoldats fuſſent dans l'uſage de chanter des chanſons ſatiriques contre le triomphateur pendant ſa marche, comme s'ils avoient voulu lui faire ſentir que ſa ſupériorité dans ce jour étoit néanmoins ſoumiſe à une autorité plus abſolue ; il ne paroît pas que ſes ennemis lui aient reproché dans cette occaſion ſa dureté envers les troupes ; Plutarque nous auroit-il laiſſé ignorer cette circonſtance ? auroit-il gardé

(*f*) Le fils de Lucullus en fit la dédicace au peuple Romain, comme il paroiſſoit de l'une des trois inſcriptions que Pline dit avoir vues, l. 34. ch. 8. Cette ſtatue avoit été faite des dépouilles des ennemis que Lucullus avoit vaincus.

(*g*) Ou Kiriſonte, ville de la Natolie ſur la mer Noire.

le silence sur les discours de l'esclave, qui, chargé d'avertir le triomphateur de ses foiblesses, étoit placé derrière lui sur le même char (*h*)?

Le jour que Lucullus triompha ne fut point le dernier de ses beaux jours, comme l'ont prétendu quelques auteurs; si sa vie privée, qui commençoit à cette époque, ne fut pas aussi illustre, il y trouva du moins plus de douceurs & de satisfaction qu'il n'en avoit éprouvé dans ses victoires : la molesse épicurienne qu'on lui reprocha fut taxée d'indécence par ses ennemis; mais leur ambition effrénée ne devoit-elle point paroître aussi honteuse aux esprits desintéressés de ce tems?

(*h*) *Et sibi consul*
*Ne placeat servus curru portatur eodem.*
Juvenal. Sat. X.

# LIVRE QUATRIEME.

LE calme profond dont Rome ſembloit jouir, lorſque Lucullus fut honoré du triomphe, n'étoit qu'apparent. Cicéron, en prenant poſſeſſion du conſulat, avoit travaillé à rétablir l'intelligence entre l'ordre équeſtre & le Sénat; leur réunion, en étouffant les factions dès leur naiſſance, étoit ſeule capable de ſuſpendre les maux dont la République étoit depuis long-tems menacée, par l'ambition de quelques particuliers que les tribuns favoriſoient, au moyen des loix pernicieuſes qu'ils vouloient établir; mais indépendamment de ce germe de diſcuſſion, il ſe formoit de tems en tems des partis, qui, pour s'emparer de l'autorité, n'attendoient qu'une occaſion favorable.

Pompée, qu'on ſoupçonnoit avec raiſon d'avoir ſoutenu & déterminé même les projets de Rullus, malgré l'art avec lequel Cicéron l'en avoit juſtifié, aſſûré de la faveur du peuple, cauſoit de juſtes alarmes aux ſinceres partiſans de la paix. Le plus grand nombre des ſénateurs en étoit effrayé, & ils euſſent voulu trouver quelqu'un en état de balancer ſon autorité; outre celle qu'acquéroit Lucullus par la qua-

lité d'homme consulaire, regardée comme le premier titre de Rome après les grandes magistratures, ses exploits qui venoient de lui procurer le triomphe, ses connoissances acquises & multipliées dans les différentes dignités de la République, sa naissance, le crédit que ses richesses pouvoient lui donner, tout sembloit seconder les vues de la plus grande partie du Sénat, qui se flattoit de trouver en lui un zélé défenseur de ses droits; mais quelque capable qu'il parût être, & qu'il le fût en effet de remplir cette attente, il fit bientôt connoître qu'il ne s'occuperoit que foiblement de affaires publiques, qu'il se mêleroit peu du gouvernement de l'état. On fut très-surpris de voir en lui une sorte de dégoût & d'indifférence, au-lieu de ce zèle, de cette ardeur qu'il avoit montrés jusques-là. Il sembloit ne chercher après les fatigues essuyées pour le service de sa patrie, qu'à se reposer, & en ne s'occupant que de ses propres affaires, à se dérober à la haine de ses concitoyens.

Quoique Cicéron, comme on l'a dit, eût fait rejetter le projet de Rullus, celui-ci peu découragé de ces oppositions, ne cessoit par des bruits injurieux à la réputation de ce magistrat, de répéter dans les assemblées du peuple, qu'il favorisoit les partisans de Sylla; qu'il

cherchoit à faire [illegible] à ſept des principaux ſénateurs, les deux Lucullus, Craſſus, Catulus, Hortenſius, Metellus, & Philippus, que ce dictateur avoit enrichis, diſoit-il, aux dépens de l'état ; mais la prudence de l'orateur Romain remédia à tout : il détruiſit par ſon éloquence les ſoupçons ſemés contre lui : il fit voir que dans les conjonctures où l'on ſe trouvoit, c'étoit une néceſſité de reſpecter ces actes, & de ne rien entreprendre pour détruire la loi qui les avoit ratifiés.

Si la politeſſe, l'éloquence, le goût des lettres s'étendoient chaque jour dans Rome, la corruption des mœurs y étoit portée juſqu'à l'excès : le déſordre regnoit dans tous les états ; les femmes paſſoient quelquefois des intrigues de la galanterie aux factions & aux cabales, quoique menacées de la répudiation ; comme cet acte étoit ſouvent ſuivi d'un mariage plus avantageux, elles mépriſoient leurs engagemens : on les voyoit publiquement contracter un commerce illégitime aux yeux de leurs époux, qui ne leur gardoient pas plus de fidélité. Lucullus, que ſa vie privée rendoit plus attentif à ce qui ſe paſſoit, avoit vu, ou pu voir ſans diſtraction, les déſordres de Clodia ſa femme : quoique ſes débauches euſſent éclaté depuis long-tems, qu'il y eût fait attention, il

avoit cependant différé de prendre un dernier parti ſur ſon compte ; c'étoit ſe conduire avec autant de prudence que de ſageſſe. Il ne voulut point ſe décider ſans examiner de plus près les faits dont il s'étoit douté quelque tems avant ſon départ pour l'Aſie ; ce n'eſt pas qu'il ne fût très-affligé du commerce criminel dont il la ſoupçonnoit dès-lors avec ſon frere Clodius ; mais n'ayant pas voulu la juger ſur de ſimples apparences, il s'étoit contenté d'éloigner celui-ci par l'attrait des emplois qu'il pouvoit lui donner. Ce ne fut donc qu'après leur brouillerie, & un ſéjour fixe dans la capitale, lorſqu'il eut pluſieurs fois averti ſa femme, que ſes conſeils ne purent rien ſur elle, puiſqu'elle continuoit de ſe déshonorer, qu'il ſe détermina à la répudier. On ne ſçait pas préciſément le tems auquel il s'étoit engagé dans les liens du mariage, les Hiſtoriens ne nous en ayant laiſſé aucun témoignage ; mais on peut vraiſemblablement le fixer à la fin de ſa queſture ; les abſences de Lucullus nous font conjecturer que cet événement doit être placé à cette époque : la naiſſance de Clodia, l'état puiſſant de ſa famille, le crédit qu'elle pouvoit donner à celui à qui elle s'allioit, le porterent ſans doute à contracter alors cet engagement ; il pouvoit en effet ſe promettre dans ce tems où

il aſpiroit aux honneurs, que le concours de ces motifs & ſes ſervices ſolliciteroient en ſa faveur, & lui feroient aiſément obtenir les places auxquelles il prétendoit.

En répudiant ſa femme, Lucullus ne put cacher la cauſe de ce traitement : ſes démêlés avec Clodius avoient trop éclaté, pour qu'il ne cherchât pas à conſtater les raiſons de ſa conduite ; il ne voulut point qu'on la crût une ſuite de ſes démêlés avec le frere de ſon épouſe ; pour éviter toute imputation des torts à cet égard, il ſe vit doublement forcé de faire connoître la juſtice de ſes motifs ; il ne les prit cependant que dans les mœurs de ſon épouſe. Cette preuve fut employée depuis d'une maniere évidente, comme on le verra dans l'affaire du ſacrilege de Clodius, qui arriva peu de tems après : la répudiation de Clodia doit donc être portée au tems auquel Lucullus ſollicitoit le triomphe, peu après ſon retour de la guerre de Mithridate. On ne ſçait ce que devint cette femme après cet acte. Ce ne peut être la Clodia, épouſe de Metellus Celer, marié depuis long-tems avec une ſeconde ſœur de Clodius ; cette derniere ne ſe conduiſoit pas mieux que ſon aînée.

La répudiation ne fut point faite du conſentement des deux parties, comme je l'ai dit. Il

fallut en établir la néceſſité, & en préſenter les cauſes (*i*). L'on doit préſumer que Lucullus forcé de céder à cette formalité, le fit à regret ; il étoit dans ſon caractere de n'affliger perſonne. Si la preuve en devint publique, ſi elle intéreſſa Clodius, je le répete, cette tache dans la vie du proconſul ne doit être imputée qu'à la néceſſité où il fut réduit par les ſollicitations preſſantes de ſon ami Cicéron. Pourquoi s'obſtiner en effet de parler des choſes qui ne l'intéreſſoient plus ? Il avoit ménagé ce même Clodius, quoiqu'il eût pû ſe diſpenſer de le faire, en un tems où cet officier ayant cabalé dans ſon armée, lors du ſiege de Niſibe pour la faire ſoulever, n'y avoit que trop réuſſi ; il ne voulut pas en parler lors de ſa ſéparation avec ſa ſœur : ſe ſeroit-il déterminé volontairement à révéler ſes turpitudes avec Clodia ? C'eût été ne pas avoir une conduite ſoutenue, & jamais cette imputation ne lui fut faite.

Le nouvel état de Lucullus lui laiſſoit la liberté de penſer à un ſecond hymenée ; ſes ri-

(*i*) Les actes de divorce & de répudiation ne différoient entre eux que par l'obligation de donner des cauſes dans le dernier cas. Cicéron dit qu'elles étoient priſes de la loi des douze Tables. Le divorce n'obligeoit pas de les aſſigner, mais il devoit être volontaire de la part des deux parties.

cheſſes le tirant, pour ainſi dire, de l'égalité, le mettoient à portée de refuſer bien des partis. Cet avantage qu'il avoit au-deſſus des autres citoyens, fit qu'on ſe preſſa de lui en offrir de toutes parts ; mais comme il reſtoit dans Rome peu de perſonnes d'une probité & d'une vertu ſans tache, il réſolut d'attendre quelque tems avant de contracter de nouveaux engagemens : il voulut ſans doute ſe mettre à portée de choiſir une épouſe digne de lui. Peut-être ne fut-il pas fâché de jouir de la liberté de ſon nouvel état. Comme il ne ſe propoſoit pas cependant d'uſer pour lui ſeul des biens qu'il avoit acquis par ſes travaux, il réſolut, en homme généreux, de faire regner chez lui la magnificence & la profuſion. Les loix ſomptuaires établies en divers tems, n'étoient plus obſervées ; le luxe qui s'étoit introduit inſenſiblement en avoit arrêté l'effet, il fut porté depuis juſqu'à l'excès, & cauſa ſans doute le renverſement de l'Etat, en excitant la cupidité des particuliers, & en occaſionnant des guerres civiles : mais enfin on n'infligeoit point de peine pour le punir, & comme une ſorte de tolérance permettoit à chacun de s'y livrer, on devoit s'attendre aux progrès qu'il fit malheureuſement. Quoique les cenſeurs veillaſſent de tems en tems à l'inſpection des mœurs, ils ne jouiſſoient cepen-

dant que de la liberté de noter ceux qui s'écartoient des premieres inſtitutions propres à maintenir la tempérance & la frugalité. Cette note comptée pour peu de choſe, devenoit inutile. Lorſque les citoyens de Rome enrichis des dépouilles des nations qu'ils avoient vaincues, voulurent jouir de leur opulence, ils bâtirent de ſuperbes maiſons, aſſorties de tout ce qui pouvoit les rendre magnifiques; ils donnerent la préférence aux bords du golphe de Bayes; la fertilité de cette campagne, la beauté de ſa ſituation, ont été célébrées par les auteurs de ce tems.

Pendant que Lucullus étoit occupé du ſoin de ſolliciter le triomphe, il avoit fait continuer la conſtruction du palais qu'il avoit dans cette partie la plus délicieuſe de l'Italie, contre lequel Gabinius avoit tant déclamé lors de ſon tribunat. La maiſon de Lucullus, acquiſe de Cornélie au prix de 2500000 livres, l'auroit néanmoins trop éloigné de Rome. Les bâtimens n'en étant pas terminés, il fit réparer avec ſoin un ſuperbe palais dans la capitale. C'étoit un des plus ſomptueux; placé au centre des affaires, dans l'un des quartiers les plus fréquentés de Rome, il l'orna de ſtatues, de tableaux acquis à grands frais. On y conſtruiſit des bains délicieux, des jardins admirables,

Lucullus enrichit ce nouvel édifice d'une bibliotheque choisie, qui n'annonçoit pas moins son goût que l'étendue & la variété de ses connoissances. Les salles où ses livres furent distribués dans le plus grand ordre, étoient ouvertes aux sçavans, aux amateurs des lettres; elles donnoient sur les jardins : les Grecs, les étrangers qui arrivoient dans la capitale, s'y rendoient avec empressement. Comme Lucullus aimoit toutes les connoissances qui étendent l'esprit & donnent l'essor au génie, il protégeoit ceux qui vouloient en acquérir, ou qui les possédoient; il suffisoit d'aspirer à cette sorte de gloire pour être favorablement accueilli. On passoit dans ces lieux de délices, des journées aussi rapides qu'intéressantes : on s'y délassoit du tumulte, & du tracas des affaires. Les repas les plus somptueux & les mieux ordonnés, étoient précédés ou suivis de conférences littéraires, auxquelles il assistoit toujours. On remarquoit dans ses conversations cette éloquence, cette justesse, ce goût, cette énergie qui caractérisent l'homme de génie. S'il y présidoit, c'étoit sans exiger de la part de ceux qui y assistoient, des égards trop marqués pour ses opinions : en les leur communiquant, il paroissoit n'être occupé que du soin d'acquérir de nouvelles connoissances, de per-

ſectionner celles qu'il avoit déja montrées. Le poëte Archias, Antiochus, Lucéus, Hortenſius, Cecilius, Cicéron, les Romains les plus célebres par leurs talens & leurs vertus, y étoient toujours reçus avec les plus grandes diſtinctions. Cet accueil étoit aſſorti au mérite particulier, au degré de conſidération due à chacun de ces hommes illuſtres, & qu'il leur témoignoit ſans qu'aucun d'eux pût être bleſſé de la différence qu'il y mettoit : mais comme le tumulte de la ville lui déplaiſoit, pour mener quelquefois une vie plus retirée, ſans s'éloigner abſolument de la capitale, où les affaires publiques & ſon triomphe, objet de ſes ſollicitations, pouvoient le rappeller, il avoit choiſi le territoire de Tuſculum (*k*), à quatre milles de Rome, ſur le ſommet d'une colline agréable, d'où l'on découvroit la campagne voiſine. C'eſt-là que ſe trouvant à peu de diſtance de la capitale, il paſſoit les momens les plus agréables dans la ſaiſon de l'année où l'habitation de ſa maiſon, entre Naples & Pouzole, n'auroit pas été auſſi ſaine, à cauſe du voiſinage de la mer.

Tuſculum dut à ſes plaiſirs ſa plus grande célébrité; il y fit conſtruire des édifices décorés de jardins, où l'art & la nature ſembloient prodi-

(*k*) Aujourd'hui connu ſous le nom de *Frescati*, à douze milles de Rome.

guer leurs différentes beautés. La circonférence du terrein de ſes poſſeſſions occupoit environ dix mille pas géométriques. De ſuperbes bâtimens en rempliſſoient la plus grande partie. Deſtinés à différens uſages, ils s'étendoient dans les divers lieux de cette campagne juſqu'au bord de l'Anio (*l*). Quelqu'incroyable que paroiſſe ce fait, le rapport de l'officier prépoſé depuis par Nerva, pour prendre ſoin de l'écoulement des eaux, eſt tel qu'on peut en induire que les poſſeſſions de Lucullus dans le territoire de Tuſculum aboutiſſoient aux voies Collatie & Preneſte. La ſource Tepula (*m*), Virgo (*n*), celle d'Appius (*o*), pluſieurs autres y prenoient naiſſance. Si dans quelques-uns des lieux où les bâtimens étoient ſitués, on a trouvé des monumens qui ſont

(*l*) L'Anio, près du Teveron, au-deſſus de Tivoly, conduit à Rome l'an 481, ſous les cenſeurs M. C. Dentatus, & L. Papirius Curſor, ſervoit pour les naumachies, &c.

(*m*) Conduite à Rome l'an 628 par les cenſeurs C. Servilius & L. Caſſius : elle naiſſoit dans la voie Latine, à onze milles de cette capitale ; elle fut réunie à l'eau Julienne par Agrippa l'an 721.

(*n*) Sa pureté lui fit donner ce nom : elle fut conduite à Rome par Agrippa l'an 735, ſous ſon troiſieme conſulat.

(*o*) Il la prit dans les champs Luculliens, à huit milles de Rome : elle y entroit près de la porte Capene, aujourd'hui de S. Sebaſtien, ce qui lui avoit fait donner par Juvenal le nom de *porte mouillée*, & par Martial celui de *pluvieuſe*.

étrangers

étrangers à Lucullus, on n'en doit pas conclure contre leur étendue & leur magnificence. Il eſt plus naturel de penſer que, dans des poſſeſſions auſſi conſidérables, on avoit élevé des conſtructions de forme différente, qui, ſéparées les unes des autres & ſans doute diviſées dans les ſuites, appartinrent à divers particuliers après la mort de ce proconſul. C'eſt le ſens qu'il faut donner à ce paſſage où Frontin dit, que pour étendre & multiplier ſa magnificence, il avoit rempli de ſuperbes édifices le territoire preſque entier de Tuſculum, de Prénefte, de Collatie, d'Albe & de Tibur. La plûpart de ces bâtimens étoient des ſalles auſſi exhauſſées que vaſtes, décorées d'architecture du goût le plus élégant; il y avoit ménagé les points de vue les plus variés & les plus agréables. On arrivoit dans ces lieux par des tours immenſes environnées de portiques couverts, qui, ſoutenus de pluſieurs rangs de colonnes, avoient des voûtes ſuperbes, & étoient ornés des tableaux de Xeuxis, d'Apelles, de Parraſius, des ſtatues du plus grand prix, des vaſes de la main des artiſtes les plus célebres, tels que Praxitèle, Liſipe, Polyclète. Il avoit acheté à Athènes une copie du portrait de Glicere, par Pauſias de Sicione. Cette jeune fille repréſentée aſſiſe & couronnée de fleurs, étoit

l'un des plus beaux ouvrages de peinture de ce tems ; la vérité & l'expreſſion en étoient admirables. (*Voyez* Pline, liv. 35. ch. 11.) La plûpart de ces bâtimens étoient revêtus d'un placage de marbre particulier qui a retenu ſon nom (*p*), & dont il fit uſage le premier ; il l'employoit de préférence à ceux qu'on avoit alors à Rome. Les côtés percés de pluſieurs fenêtres fermées d'une pierre ſpéculaire, ou d'une ſorte de talc parfaitement blanc & tranſparent, qu'on tiroit de l'Eſpagne, de Chypre & de Cappadoce, s'ouvroient en hiver du côté du midi, en été du côté du ſeptentrion. Ces lieux enchantés ſervoient de promenade. Les poëtes profitant des inſtans d'oiſiveté, venoient y débiter les fruits de leur travail. Lucullus avoit amaſſé à grands frais, comme on l'a dit, un très-grand nombre de livres, d'autant plus précieux qu'il falloit beaucoup de ſoin & de dépenſe pour les tranſcrire. Leurs feuilles d'une ſorte de parchemin, roulées & couvertes d'une étoffe de ſoie pour les conſerver, étoient confiées à des eſclaves chargés du ſoin de les indiquer à ceux qui en étoient curieux, & de

(*p*) Le marbre Lucullien, tiré des îles du Nil, porte aujourd'hui le nom de *porta Sanctæ*, parce que la porte de l'égliſe de S. Pierre, qui s'ouvre lors de la cérémonie du Jubilé, eſt de ce marbre, & qu'on n'en retrouve plus.

les ranger quand on s'en étoit ſervi. Chaque maiſon (q) du proconſul avoit une collection pareille, auſſi nombreuſe que choiſie : le proconſul avoit profité des dépouilles de Mithridate & de Tigrane, dont le génie & le goût portoient ſur tous les objets relatifs aux beaux arts ; il avoit fait un amas ſinguliér & rare de camées, de pierres gravées, qui jadis avoient fait l'ornement des palais de ces ſouverains. Ces richeſſes étoient étalées & rangées avec goût dans les ſalles de ces bibliotheques, qui, de différente forme, pavées des marbres les plus précieux, conduiſoient à des bains chauds & tempérés, à des théâtres, à des lieux d'exercice, que des ornemens recherchés rendoient ſomptueux. Les jardins n'étoient pas moins magnifiques ; quoique exécutés avec art, ils ne déroboient point la nature aux yeux, la vue s'y portoit en liberté dans des éloignemens ménagés ſur des prairies émaillées de fleurs, ſur des collines verdoyantes. Le proconſul ſçavoit que la nature ne ſe copiant pas, les variétés qu'elle préſente ſéduiſent l'ame ; qu'elle ſe félicite de l'étendue de ſa pénétra-

(q) Lucullus en poſſédoit un grand nombre, qui, ſituées à des diſtances raiſonnables, lui ſervoient de ſtations dans ſes voyages de Rome à Naples : elles étoient meublées avec une élégance, une délicateſſe qui répondoient à la dignité de ſon rang.

tion, que l'uniformité des ſymétries peut fatiguer. Ainſi dans ces ſuperbes jardins où l'art avoit préſidé, ou peut-être l'on en avoit trop employé, il avoit cependant ménagé la vue des ſites les plus heureux & les plus rians.

Ces jardins contenoient des boſquets délicieux, coupés par des canaux qui les arroſant, y répandoient la fraîcheur & la vie : on y arrivoit par des parterres élégamment variés (*r*), par des allées couvertes, ornées de vaſes, de ſtatues, & qui mettoient à l'abri de la chaleur. Tout cela ſe terminoit par des viviers, des réſervoirs de poiſſons, des volieres, des lieux deſtinés à renfermer différentes eſpeces d'animaux, qui annonçoient l'opulence & la prodigalité du maître. L'état de la maiſon de Lucullus répondoit à la dignité de ſon caractere. Sa porte étoit ouverte, comme on l'a dit, aux étrangers. Ceux qui étoient dignes de quelque diſtinction par leur mérite, faiſoient partie de ſa famille, & lui demeurerent conſtamment attachés juſqu'à la mort. Il les réuniſſoit tous, quelque oppoſés qu'ils fuſſent dans leurs principes ; le Stoïcien Diodote, Philon, Antio-

(*r*) Ils étoient formés de buis tondus comme les nôtres, le plus ſouvent ornés de myrthes, de platanes, de lauriers, de vaſes remplis de fleurs : ces vaſes de terre cuite de Chio, étoient de différentes formes & très-eſtimés. *Voyez* Martial.

chus, Poſſidonius, quelque différente que fût leur maniere de penſer, paroiſſoient n'avoir qu'un même ſentiment près de lui ; s'il y remarquoit de la diverſité, il trouvoit le ſecret de les réunir par l'eſprit de conciliation & d'accord, dont il ſçavoit faire uſage. Dès le matin, ſes appartemens acceſſibles à une foule de citoyens diſtingués, étoient remplis de la jeune nobleſſe Romaine, qui s'y rendoit comme pour y recevoir le complément de l'éducation. Elle ſe raſſembloit avec plaiſir dans ce lieu de politeſſe, dans cette école d'urbanité. Les careſſes, les attentions délicates du maître de la maiſon, étoient payées par le reſpect & la déférence des hôtes. Quelquefois on l'accompagnoit au *Forum* ou au Sénat : on le reconduiſoit dans ſa maiſon les jours où l'intérêt de ſes affaires, ou le beſoin public ne l'appelloient pas hors de chez lui. Après les viſites du matin, c'eſt-à-dire vers les onze heures, il ſe retiroit avec quelques amis plus particuliers, & ſe tenoit renfermé au milieu de ſes livres, où plus à ſon aiſe & plus libre, ſon humeur naturellement gaie prenoit l'eſſor. C'eſt-là qu'après des lectures, des converſations ſérieuſes, il ſe permettoit quelquefois des plaiſanteries fines & délicates ; mais s'il s'abandonnoit à la vivacité de ſon eſprit dans les occaſions, il n'irrita ja-

mais la malignité de ſes ennemis par une raillerie inconſidérée ; on ne le vit dans aucun cas, dans aucun tems, donner de chagrin à quelque ami, ou à quelqu'un à qui il dût de l'attachement & de l'eſtime. Parmi ſes bons mots, la plûpart étoient graves & ſentencieux. Il dînoit légérement, & faiſoit la méridienne ſelon l'uſage de ce tems. Quelquefois, au-lieu de ſe livrer au repos, il prenoit le plaiſir de la promenade ou dans ſes jardins, ou ſous ſes portiques. Comme le principal repas, ſelon l'uſage de ce ſiècle, étoit le ſouper, c'étoit l'heure où il raſſembloit le plus de monde à ſa table, dont la profuſion & la délicateſſe parurent aux yeux de quelques citoyens un excès très-blâmable. Pompée ne put s'empêcher de le cenſurer, lui qui, dans un tems où l'ambition de Lucullus ne ſembloit mettre aucun obſtacle à la ſienne, quand ſa retraite étoit la plus décidée, lui devoit des ménagemens. Il ne ceſſoit cependant de marquer ſon aigreur contre les dépenſes recherchées de cet homme qu'il avoit toujours outragé, au point qu'il ne voulut pas qu'on allât chercher une grive dans ſes réſerves, lorſque ſes médecins n'en trouvant pas ailleurs, lui avoient ordonné, après une longue maladie, d'uſer de cette nourriture, & la plaiſanterie de Pompée nous a été

conſervée. « Eh, quoi ! s'écria-t-il, ſi Lucullus » n'étoit un gourmand, Pompée ne pourroit-il » vivre » ?

Les repas de Lucullus pouſſés bien avant dans la nuit, malgré ſon application à l'étude & les momens qu'il ſe propoſoit d'y employer, ne paroiſſoient point l'incommoder. Libre dans ces inſtans avec ſes amis, occupé de jouir des douceurs de leur ſociété, ſe livrant au goût exceſſif de la joie & de la bonne-chere, on le voyoit s'abandonner au plaiſir. Agréable & vif dans ſes propos, il animoit les convives par la gaieté de ſon humeur, par les charmes de ſon eſprit. C'eſt alors que toute réſerve étoit bannie, que chacun penſant tout haut, uniſſoit à la ſaillie le ſentiment & la fineſſe. Le conſulat de Cicéron venoit de finir d'une maniere brillante ; il avoit délivré Rome du danger le plus conſidérable auquel elle eût été expoſée par la conjuration de Catilina ; la mort de ce Romain & d'une partie de ſes complices y rétablirent le calme. Cette conjuration, dans laquelle pluſieurs femmes étoient entrées par complaiſance pour leurs amans ou pour leur propre compte, pouvoit avoir les ſuites les plus fâcheuſes. Le prétexte de cette entrepriſe, car on ne manque jamais d'en donner aux projets les plus injuſtes & les plus téméraires, fut le rétabliſſe-

ment de la liberté ; Catilina exclus une seconde fois du consulat où il aspiroit, en étoit le chef ; il vouloit se rendre maître de la République en assassinant le consul. Un grand nombre de citoyens de tous les états s'étoient unis à ce dessein affreux, divers motifs les y avoient portés. César, Crassus, Lucullus lui-même, en haine de Pompée, furent soupçonnés d'avoir eu connoissance d'une partie de ces projets. Quant aux premiers, soit qu'ils attendissent le succès pour se déclarer, soit qu'il n'y eussent aucune part, soit qu'on les crût trop considérables par leur crédit & leurs richesses pour les impliquer dans les recherches que l'on fit, ils n'y furent point exposés. A l'égard de Lucullus, le soupçon ne dura qu'un instant : indépendamment de la bonté de son caractere, de son intérêt propre, de son amour pour le bien public, de son goût pour le repos & la tranquillité publique, il ne lui eût pas été difficile, pour peu que ces bruits injurieux eussent duré, d'en détruire les impressions ; & ses ennemis n'avoient voulu en donner, que parce qu'ils étoient jaloux de sa gloire. Si les obstacles mis à son triomphe l'eussent irrité au point de vouloir s'en venger, il eût pu sans s'exposer à aucun danger, sans entrer dans un projet aussi odieux, arrêter l'ambition de Pompée. N'étoit-il pas le

maître de balancer l'autorité de ce rival ? N'en auroit-il pas eu le pouvoir, en ſe mettant ouvertement à la tête du Sénat, qui, comme on l'a déja vu, n'avoit que trop lieu de ſe méfier des vues ambitieuſes de ce général, & ſembloit ne deſirer qu'un chef. Dans une occaſion auſſi intéreſſante pour l'état, Lucullus n'avoit pas cru devoir quitter Rome ; perſonne ne donna de conſeils plus utiles à Cicéron : il l'aida de tout ſon crédit dans la pourſuite des coupables, ſoit qu'il voulût établir d'une maniere plus authentique l'injuſtice des bruits ſemés contre lui, ſoit qu'il y fût porté par le véritable attachement dont il étoit pénétré pour ſa patrie, ou par la crainte d'une guerre civile qui pouvoit troubler ſa vie. On le vit ſe conduire dans cette affaire avec prudence ; il y mit tout le zele du patriotiſme le plus déçidé ; l'heureuſe fin de cet événement ramena pour quelque tems la tranquillité, comme on l'a dit. Lucullus dans ces circonſtances, libre de retourner dans des lieux dont il faiſoit ſes délices, & où il pouvoit ſe promettre de jouir du repos après lequel il ſoupiroit, ſe détermina de contracter un nouveau mariage ; il jetta les yeux ſur Servilie (*s*), l'une

(*s*) La femme de Lucullus n'étoit pas plus reglée dans ſes mœurs que ſa ſeconde ſœur. Celle-ci en intrigue avec Céſar au tems de la conjuration de Catilina, lui

des ſœurs utérines de Caton. Il eſpéra de trouver dans la famille de ce citoyen, que ſa vertu rigide faiſoit regarder comme l'un des plus reſpectables, ce qui pouvoit faire ſon bonheur, ſoit qu'il deſirât de perpétuer ſa famille, ou qu'il imaginât que ce ſecond hyménée lui donneroit des jours plus heureux; mais il y comptoit vainement. Au lieu de la félicité qu'il cherchoit dans ce nouvel état, il eut à s'en plaindre; Servilie étant auſſi vicieuſe que Clodia, ne lui montra aucune des vertus de ſon frere. Tel eſt le rapport des hiſtoriens de ſon tems, & l'on pourroit avancer que Lucullus ne fut pas heureux & ſatisfait dans l'intérieur de ſa maiſon, dans le ſein de ſa famille, s'il eſt vrai que le bonheur d'un homme raiſonnable ne ſoit pas en

écrivoit la lettre la plus tendre, elle lui fut portée dans l'aſſemblée du Sénat, au moment qu'il venoit d'opiner en faveur des conjurés; Caton ne doutant pas qu'elle ne contînt quelque avis ſecret s'écria, qu'elle venoit de la part d'un des complices de l'ennemi public, & qu'il falloit la lire. Céſar en riant lui remit cette lettre, & Caton après y avoir vu le déreglement de ſa ſœur, lui dit en la lui rendant: « Vous avez de la ſageſſe & de la mo» dération dans tout ce que vous faites, ſi vous en man» quez ce n'eſt que dans votre avis ». Cette Servilie épouſa depuis Marcus Brutus, l'un des Romains le plus verſé dans la connoiſſance du Droit public & particulier; il prétendoit deſcendre de Junius Brutus, premier conſul de Rome, & vengeur de la liberté publique; Servilie fut mere de M. Brutus, l'un des aſſaſſins de Céſar, de qui on le croyoit fils.

lui-même, & qu'il dépende d'un objet étranger; car enfin quelque sainte que soit cette union, elle ne donne ni les mêmes sentimens, ni les mêmes goûts à ceux qu'elle assemble. Cependant Servilie se contraignit d'abord avec le proconsul, peut-être ne fit-elle que cacher adroitement ses penchans; elle parut donc quelque tems partager les soins domestiques, & elle lui donna bientôt un fils qui dut faire toutes ses espérances. Cet héritier de son nom & de ses richesses, naquit vers la fin de l'année 690.

Lucullus qu'une absence de près de six mois avoit éloigné de sa maison de Pouzole, y revint en terminer les bâtimens : il ne s'y rendoit jamais sans s'arrêter dans une autre maison située près le promontoire de Circé, sur le lac qui porte ce nom; car les Romains voyageoient d'une maniere très-lente (t), & avoient plusieurs stations dans leur route. Il ne devoit rien manquer à la magnificence de cet édifice situé dans un lieu parfaitement solitaire : les bois épais dont il étoit couvert coupés par de grandes allées, servoient à garantir, à défendre la maison des excessives chaleurs de l'été; les eaux

(t) Ils faisoient rarement plus de quatorze milles par jour sur les voies publiques, qui par la dureté de leur pavé, quelque uni, quelque solide qu'il fût, devoit être très-incommode, ce qui sert à expliquer le passage d'Horace, *minus est gravis Appia tardis*.

du lac en rafraîchiſſoient les environs. Il avoit employé ſans doute autant d'élégance & de délicateſſe dans les différentes parties de ce bâtiment, que dans tous ceux qui lui appartenoient; il étoit orné de ſtatues choiſies, des meilleures peintures que les artiſtes grecs euſſent exécutées. Quoique la ſociété qu'il y raſſembloit fût agréable, quoique la vaiſſelle & les meubles qu'il y trouvoit, répondiſſent par leur beauté & l'excellence du travail à la dignité de ce citoyen, cette maiſon ne lui ſervoit que d'entrepôt; il préféroit le ſéjour de Tuſculum, à raiſon de ſa proximité de Rome, où le palais ſitué entre Pouzole & Naples, lui étoit cher par la pureté de l'air, la fertilité du terroir, la beauté du payſage; il s'y arrêtoit, & y demeuroit le plus long-tems que ſes affaires le lui permettoient; il ne quittoit cette habitation délicieuſe que dans le gros hiver; il avoit fait percer près de ces lieux des côteaux entiers, ſous leſquels les flots de la mer ſembloient venir ſe briſer & ſe perdre. Dans ces différentes maiſons, ce n'étoit que feſtins ſomptueux, toujours ſuivis de jeux, de plaiſirs variés; ce n'étoit que promenades, que converſations littéraires. Le luxe exceſſif des poſſeſſions du proconſul, ſa maniere de vivre, lui attirerent la plaiſanterie du ſtoïque Tubéron, qui, à la vue

des édifices énormes dont on apperçoit encore les reſtes ſur le bord de la mer, dans le point où eſt à préſent ſitué le château de l'Œuf (*u*), lui avoit donné le nom de (*x*) Xercès Romain. Ce ſarcaſme eſt venu juſqu'à nous, & quelques auteurs l'ont mis ſur le compte de Pompée.

On ſçait que les ſénateurs regardés comme perpétuels protecteurs des provinces où ils avoient commandé, rendoient aux députés de ces provinces, quand des affaires publiques ou particulieres les appelloient à Rome, tous les devoirs de politeſſe & d'amitié qui dépendoient d'eux, & que ſe portant comme leurs patrons, malgré les charmes de la vie privée, ils s'arrachoient à leurs plaiſirs pour les ſoutenir dans la capitale, de leur crédit & de leur ſollicitation. Lucullus ne laiſſoit échapper aucune de ces oc-

(*u*) Le Maranta dans ſa lettre au moine Paul, dit que les poſſeſſions de Lucullus en ce lieu étoient connues ſous le nom de *colline* ou *terre Lucullienne*, ; qu'elle comprenoit non-ſeulement la partie du chemin qui conduit à Naples, mais auſſi celle que battent les flots de la mer, qui, depuis rompue & devenue inacceſſible par des chûtes d'eau ou des tremblemens de terre, s'eſt affaiſſée. Quelques auteurs aſſurent que le champ Lucullien, connu plus anciennement ſous le nom de l'*île de Mégare*, s'étendoit depuis le château de l'Œuf & le golfe de Poſilipe juſqu'à Miſene. *Voyez* le Capacio, Hiſtoire de Naples.

(*x*) Cette plaiſanterie eſt fondée ſur ce qu'il paſſoit pour conſtant que Xercès avoit percé le mont Athos, pour y pratiquer un canal où ſes vaiſſeaux durent paſſer.

caſions ; il les faiſoit naître par des offres de ſervice, par des prévenances que dictoit toujours un ſentiment de généroſité.

L'année du conſulat de Julius Silanus & de Licinius Murena, qui avoient remplacé Cicéron & Antoine, n'avoit pas été exempte de diſſentions & de troubles. On continuoit les recherches des complices de Catilina, & pluſieurs citoyens d'un rang conſidérable, accuſés ou convaincus, relevoient contre Cicéron les plaintes qu'on avoit portées ſur ſa précipitation d'avoir fait ôter la vie à des citoyens ſans aucune forme de procès. Métellus, que ſa naiſſance & l'autorité du tribunat dont il étoit revêtu, rendoient plus puiſſant, ſoutenu de Céſar, excitoit à porter de tems en tems des loix pernicieuſes au repos public, ce qui mettoit dans l'embarras l'orateur Romain, dont l'éloquence ſuffiſoit à peine pour ſe défendre, & repouſſer les inſultes qu'on lui faiſoit. On voulut pour rétablir l'ordre rappeller Pompée avec ſes troupes; Céſar & Métellus cherchant à diminuer l'autorité du Sénat, avoient imaginé ce moyen de le diviſer. Ils ſçavoient bien que celui-ci n'étoit pas agréable à tous : en occaſionnant des démêlés entre ce proconſul & les grands, ces hommes ambitieux eſpéroient ſans doute, mettre à profit des circonſtances favorables à leurs

vues. Cette loi parut ſi dangereuſe, que le Sénat changea de vêtemens, comme au tems des plus grandes calamités, & réſolut avec le ſecours de quelques tribuns, de s'oppoſer à ſon établiſſement : on ſuſpendit Céſar & Métellus de leurs emplois. Tandis que le premier par ſa ſoumiſſion au decret, par une prudence affectée, en opéra la révocation, Métellus ſe retira près de Pompée ſon beau-frere, eſpérant de lui faire prendre le parti de modérer le crédit de Cicéron, le pouvoir des grands, & d'agir plus ouvertement pour le peuple. Les honnêtes gens des différens ordres de Rome étoient entrés dans cette affaire : Lucullus s'arrachant au loiſir de la vie privée, fut de ce nombre. Vainement le preſſa-t-on de nouveau en cette occaſion ; & comme le ſeul homme en état de réſiſter à Pompée, de ſe déclarer contre lui, de ſe mettre à la tête des oppoſans. Il refuſa conſtamment & répondit à ſes amis, à ſon beau-frere Caton, l'un des plus ardens à le porter à prendre cette réſolution, que la fortune ayant des bornes preſcrites, le moment de ſes revers étoit arrivé, puiſqu'il avoit autant & plus qu'un autre éprouvé ſes faveurs ; que la ſcience du ſage conſiſtant à connoître le tems, ſon ſeul deſir étoit de ſoutenir la gloire qu'il s'étoit acquiſe par les armes, en menant une vie privée, & ne ſe mêlant que

peu des affaires publiques. Sa réſolution déplut de telle ſorte à Caton, que dès cet inſtant ſes liaiſons avec Lucullus, qui ſembloient s'être accrues par leur alliance, diminuerent & perdirent de leur force : peut-être cette réſolution contribua-t-elle à l'humeur qu'il prit contre lui, & qu'il conſerva depuis.

Tandis qu'on étoit encore incertain à Rome du parti que prendroit Pompée, que ſes dernieres victoires en Aſie ſembloient mettre ſur le point de revenir, il arriva dans la capitale une affaire qui peut avoir contribué à la ruine de la liberté.

Publius Clodius, citoyen le plus diſſolu & le plus méchant, ce même Clodius, beau-frere de Lucullus, qui s'étoit ſignalé contre lui par ſes trahiſons à ſon égard, ainſi que par ſon inceſte, exerçoit alors la queſture. En intrigues avec Pompéia femme de Céſar, qui devoit célébrer les myſteres ſacrés de la bonne déeſſe, il eut l'audace de les prophaner, en s'introduiſant déguiſé en femme dans le lieu de l'aſſemblée. L'exactitude étoit pouſſée ſi loin dans la célébration de cette fête (Juvenal nous l'aſſure, *Sat. x. v. 399.*), que ſi par haſard il ſe trouvoit un portrait d'homme dans la ſalle de la maiſon où ces myſteres avoient lieu, on le couvroit avec le plus grand ſoin pendant la cérémonie. Cette

aventure

aventure ſcandaleuſe cauſa les plus grands déſordres : Clodius échappé à la vengeance des femmes qui le reconnurent, n'en fut pas moins un objet d'horreur. Le peuple, les grands, ſe réunirent pour demander la punition du crime : la femme de Céſar fut répudiée ; l'affaire fut portée du Sénat, dont Publius comme queſteur étoit membre, devant le college des pontifes ; qui déclara ſon action une impiété abominable. Les commiſſaires nommés pour le jugement, gagnés ſans doute par différens moyens, violerent tous les droits de la juſtice. Clodius fut abſous ; mais il n'en conſerva pas moins d'animoſité contre ceux qui avoient ſervi de témoins, contre Lucullus qui avoit prouvé clairement ſes débauches, & que Clodius dont il avoit épouſé la ſœur, en avoit abuſé. L'accuſation fut ſoutenue d'une partie des eſclaves que cet homme avoit employés dans ſon intrigue. Clodius, malgré ſon abſolution, n'en fut pas moins irrité contre Cicéron, qui n'avoit pas manqué de relever l'indignité du jugement, & qu'il ſoupçonna avec raiſon d'avoir fait agir Lucullus.

M. Puppius Piſon & M. Valerius Meſſala, créatures de Pompée, furent nommés pour exercer le conſulat dans l'année de Rome 692. Ce fut dans ces circonſtances, que ce général ſe détermina de revenir ſous la ſimple eſcorte de

ſes domeſtiques, après avoir renvoyé ſes troupes, malgré les exhortations de Métellus & de César, qui lui conſeilloient de profiter d'une occaſion auſſi favorable pour s'emparer du gouvernement. Cet homme ambitieux, qui vouloit plaire à tous les partis, crut par cette démarche modérée, remplir plus ſurement ſes vues; il eſpéra que les déſordres croiſſant chaque jour, on ſe réuniroit pour le créer dictateur. Il aimoit mieux devoir cet honneur au choix unanime de ſes concitoyens, qu'à la maniere la plus aſſurée de ſe le procurer, & qui étoit en ſon pouvoir. Il ſe trompa, on ſe contenta d'aller au-devant de lui; il fut reçu au milieu des acclamations publiques. A peine fut-il arrivé, qu'il demanda la confirmation des actes paſſés en ſa faveur pendant ſon abſence; mais dans cette occaſion n'ayant ſçu ſe rendre agréable au peuple, qu'il avoit entrepris de gagner par les offres les plus ſéduiſantes, ni au Sénat, dont il croyoit l'autorité plus reſpectée, il éprouva bientôt qu'il n'avoit ſçu ſe faire aimer d'aucun des deux partis. Tel eſt le témoignage qu'en rend Cicéron à Atticus; il ſouhaitoit qu'on élût pour conſul L. Affranius, l'une de ſes créatures; il y réuſſit en effet, mais en excitant par ſes brigues ouvertes les plaintes des honnêtes gens. Pour balancer le crédit qu'il ſe promettoit de ce

choix, on fit premier conſul Q. Cœcilius Métellus Celer, excellent citoyen, ennemi des factions, & par-là même contraire aux vues de Pompée, dont il avoit encore à ſe plaindre, puiſqu'il avoit répudié Mucia ſa ſœur : peut-être par ce double motif, jetta-t-on les yeux ſur cet homme vertueux que l'on crut propre à tempérer l'autorité d'Affranius, ſoutenu par le faſte & la profuſion de ſon puiſſant protecteur. Cet Affranius, diſoit plaiſamment Cicéron, ne connoît pas le prix de la place qu'il vient d'acheter. Par le ſecours de ce magiſtrat, & de quelques tribuns que Pompée ſçut gagner, il ſe promettoit cependant la confirmation de ſes actes, quoiqu'il l'eût inutilement pourſuivie juſques-là. Il vouloit faire paſſer une loi pour la diſtribution des terres entre ſes ſoldats ; c'étoit l'un des moyens de s'aſſurer des créatures. Sylla en avoit uſé de même lorſqu'il avoit été dictateur. Cet établiſſement parut funeſte aux zélateurs de la liberté. Le proconſul ne s'attendoit pas à l'oppoſition de la plus grande partie du Sénat ; mais il ſe vit arrêté par celle de Métellus. Le tribun Flavius, qui dans l'objet de lui plaire, avoit propoſé la nouvelle loi, ſe croyant fort de ſon autorité, eut l'audace de faire arrêter ce conſul, & de le faire mettre en priſon. Cette démarche téméraire répandit l'épouvante

dans la ville ; tous les ſénateurs avoient ſuivi ce premier magiſtrat. Pompée ſe hâta de lui rendre la liberté, en faiſant retirer le tribun. Lucullus, qui dans cette circonſtance s'étoit rendu à Rome à la ſollicitation de ſes amis, fut un des ſénateurs qui marqua le plus de réſiſtance. Il déclara qu'on ne pouvoit accorder en gros la ratification des actes de Pompée ; qu'on ne devoit point regarder ſes volontés comme celles d'un maître à qui il falloit indiſpenſablement obéir ; qu'il n'étoit queſtion d'approuver que ce qui paroîtroit légitime & raiſonnable. Cicéron, qui malgré ſon attachement pour cet homme ambitieux, ne pouvoit s'empêcher de découvrir en lui des ſentimens & des vues contraires à la liberté, voulut lui faire ſa cour en propoſant des modifications à la loi, dans l'objet de calmer tous les partis (*y*). Cette affaire occupoit encore les eſprits, lorſqu'on reçut à Rome la nouvelle de la révolte de pluſieurs nations

(*y*) Il en écrivoit dans ce tems à ſon ami Atticus, il ſe récrioit ſur l'obſtination de ſes amis Hortenſius & Lucullus, & de quelques autres qui ne vouloient pas de la loi, même avec ſes modifications. Atticus meilleur politique que Cicéron, l'avertiſſoit de prendre ſes précautions & de ne pas trop compter ſur l'amitié de Pompée ; il éprouva bientôt qu'il ne faut pas ſe confier à l'attachement des ambitieux, qui ne ſe font pas ſcrupule de ſacrifier leurs meilleurs amis à leurs vues intéreſſées : la loi qu'il propoſoit ne paſſa pas.

des Gaules ; on ne ſongea qu'à lever des troupes pour les remettre dans l'obéiſſance, les Romains craignant plus qu'aucune autre guerre, celle qu'ils avoient à faire contre ces peuples. On fit de promptes levées, ſans avoir égard aux exemptions de ſervice, & aux priviléges de ceux qui vouloient s'en diſpenſer. Cependant Céſar revenu de ſon gouvernement d'Eſpagne, où il avoit mérité le triomphe, briguoit le conſulat. Uni avec Craſſus & Pompée, ils formerent entre eux le projet de ſoutenir réciproquement leurs intérêts. On fut fort étonné de voir ces trois hommes diviſés par principe, ſe réunir en cette occaſion. Craſſus indépendamment de ſon amitié pour Lucullus, étoit étroitement lié avec lui depuis ſon mariage avec Tertulla, fille de M. Terentius Varro Lucullus ſon frere, & conſéquemment ſa niece. Celui-ci n'eut garde d'approuver le projet qui lui fut communiqué ; mais ſes conſeils ne purent y mettre obſtacle. Les biens immenſes de Craſſus, ſon ſéjour continuel dans la capitale, le rendoient l'un des citoyens les plus puiſſans & les plus accrédités ; il étoit l'ennemi déclaré de Pompée, qui dans toutes les occaſions s'étoit montré contre lui. Malgré toutes ces raiſons, propres à entretenir leur diviſion, l'intérêt ſembla les rapprocher en cette occaſion. Céſar ſous

prétexte d'accorder les deux rivaux, forma le deſſein de cette triple ligue, avec des vues différentes : ils ſe promirent une aſſiſtance commune dans les affaires qui pourroient les intéreſſer. Pompée deſiroit la confirmation de ſes actes. Craſſus craignoit l'aſcendant de celui-ci, & vouloit tenir l'autorité de ſes propres forces; Céſar ſous l'apparence d'une réconciliation, eſpéroit de ſe rendre ſupérieur à ſes deux adjoints. Il fut donc l'auteur du ſyſtème. Cette union fut le premier triumvirat. Cet habile homme ſe promit de recueillir tout ſeul l'avantage de cette aſſociation. Pour fortifier avec Pompée l'union qu'il avoit méditée, il lui donna Julie ſa fille en mariage. La loi Agraire que Céſar avoit préparée pour la diſtribution des terres de la Campanie, occupa les premiers tems de ſon conſulat avec M. C. Bibulus, homme d'un zèle ferme, & capable d'arrêter tous les ambitieux projets de ſon collegue. L'élection de Bibulus fut payée par le Sénat, au rapport de Suetone (liv. 19.). Ce digne conſul s'oppoſa, avec toute la vigueur poſſible, aux deſſeins de Céſar, quoiqu'il eût gagné ſept des tribuns, entre leſquels ſe trouvoit Clodius. Bibulus ſuivi des trois autres, & du corps entier du Sénat, parut dans la place publique, toutes les fois que ſon collegue propoſoit la loi, il

insistoit sur les raisons de la rejetter. Cette opinion amena le désordre; les faisceaux furent brisés; le Forum servit de champ de bataille, & fut abandonné à Vatinius, chef de la faction des triumvirs. Pompée & Crassus monterent sur la tribune aux harangues, pour y soutenir la loi auprès du peuple, qui l'ayant reçue, força le Sénat & les magistrats d'y adhérer. Caton qui avoit publiquement déclaré qu'il n'y consentiroit jamais, ainsi qu'à la remise du tiers des payemens que César vouloit faire à l'ordre des chevaliers, dans l'intention de se les rendre favorables, l'inflexible Caton fut forcé de se rendre: on le conduisit en prison. Bibulus ayant porté ses plaintes inutilement à l'assemblée, prit le parti, en se retirant, de déclarer que pendant le tems de la magistrature, qui lui restoit à courir, il se tiendroit renfermé dans sa maison, & qu'il n'exerceroit son emploi que par ses édits. Lucullus du nombre des opposans, avoit marqué la résistance la plus vigoureuse à l'établissement de ces loix & à la ratification des actes de Pompée, que le peuple vouloit approuver à la sollicitation de César. Celui-ci piqué de cette opposition, renouvellée dans une seconde assemblée tenue sur ce sujet, traita d'une maniere si terrible & si humiliante Lucullus, il l'effraya à tel point, par la menace des accusations calom-

nieuſes qu'il alloit lui ſuſciter, qu'il le força de tomber à ſes genoux pour lui demander pardon. Toute la nobleſſe de Rome gémiſſoit cependant de cette tyrannie. Lucullus voyant qu'il n'y avoit plus de reſſource à eſpérer, que dans la force ou la violence, ſeuls moyens de la faire ceſſer, aima mieux ne point engager une guerre civile. Sa grandeur d'ame ſe réduiſit à des ſentimens de paix & de tranquillité. Il prit dès-lors le parti de rénoncer abſolument aux affaires publiques, & de ſe tenir renfermé dans ſes maiſons de campagne; on ne le vit plus à Rome qu'à raiſon des ſuites de cette affaire; car il n'eût pas ſuffi aux triumvirs d'humilier tous les gens oppoſés à leurs projets, ils voulurent encore eſſayer de les perdre près du peuple qui ſembloit les favoriſer; ils n'oublierent aucun de ceux dont on craignoit la vertu; les citoyens de Rome les plus conſidérables y furent expoſés. Céſar ayant imaginé la découverte d'une conjuration contre la vie de Pompée, Vettius qui l'avoit accuſé lui-même d'avoir eu quelque part à la conjuration de Catilina, le ſervit dans cette occaſion, pour réparer ſans doute le tort & l'inſulte qu'il lui avoit faite. Il ſe porta pour délateur de quelques jeunes gens de la premiere diſtinction, qu'il diſoit avoir conduit ce projet & devoir l'exécuter. Lucullus

dont il n'avoit pas parlé d'abord, fut nommé le ſecond jour par cet homme, qui prétendoit avoir entretenu avec lui des intelligences ſecretes par l'entremiſe de Fannius; mais cet artifice n'eut aucun effet. Vettius ayant été mis en priſon par ordre du Sénat en vertu d'un decret, qui défendoit de ſolliciter ſa liberté ſous peine d'être déclaré ennemi de l'état, fut étranglé ſecrétement dans la priſon, parce qu'on craignit qu'en le faiſant juger pour ſes fauſſes accuſations, il n'en découvrît les auteurs; cette précaution fut miſe ſur le compte de Céſar, qui voulut prévenir ſans doute les ſuites de cette affaire.

L'exil de Cicéron, que les intrigues de Clodius devenu tribun, occaſionnerent peu de tems après (en 695) & ſous le conſulat de L. Calpurnius Piſon & de Gabinius, l'un des partiſans de Pompée, qui ſans principes d'honneur & de vertu, n'entrevoyoit de reſſources que dans la ruine de la République, qui des profits de ſon conſulat, trouva le moyen de faire bâtir un palais plus ſomptueux que celui de Lucullus, dont il avoit expoſé le plan, comme on l'a dit, devant le peuple Romain, pendant qu'il étoit tribun. L'exil de Cicéron, à qui Pompée refuſa nettement ſon ſecours, le déplorable état des affaires de la République, confirmerent de plus

en plus le proconſul dans le deſſein de reſter éloigné de la capitale. Si la crainte que lui inſpirerent les forfaits de l'ambition, les lâches complots de l'envie, les projets ſanglans de la haine, le firent perſiſter dans la réſolution de ne plus ſe mêler d'aucune ſorte d'affaires, de ſe livrer aux douceurs, à la tranquillité d'une vie privée, ne pourroit-on pas dire qu'il prit un parti très-ſage ? Il ſe crut le maître de diſpoſer à ſon gré du reſte de ſes jours : ayant abandonné à ſa patrie ceux de ſon premier âge, il avoit acquis ce droit. En effet, la continuité des ſervices importans qu'il avoit rendus, ſembloit le lui donner ; mais lorſque tout devoit le mettre à couvert des reproches de pareſſe & d'indolence, ſes ennemis taxerent ſon oiſiveté de molleſſe & d'épicuréiſme. Il s'abandonna néanmoins à cette maniere de vivre, & elle lui parut une reſſource que la philoſophie ſemble conſeiller à ceux qui, s'étant mêlés des affaires publiques, veulent prévenir les cataſtrophes & les chûtes éclatantes d'une vieilleſſe ambitieuſe. Ses ennemis eurent-ils raiſon ? étoient-ils fondés à lui faire cet outrage ? Tant que la bienſéance l'exigea, Lucullus remplit les devoirs d'un citoyen : il occupa dignement toutes les charges publiques, il gouverna avec juſtice les provinces qui lui furent confiées ; il mérita donc par

ſes fatigues une vie plus tranquille ; & cette glorieuſe oiſiveté dont on le taxa, ne peut faire tort à ſa mémoire.

C'eſt à-peu-près vers le tems que ſa vie retirée commença, qu'il répudia Servilie : cette démarche ſans doute, ne contribua pas moins que l'oppoſition dans les caracteres, à brouiller Lucullus avec Caton. Ils ceſſerent de ſe fréquenter, ils ne ſe virent plus, ils ſembloient même ſe fuir, & éviter les occaſions de ſe trouver enſemble. Lucullus ayant abandonné toute ſorte d'affaires, les diſputes philoſophiques, les diſſertations littéraires & ſçavantes partagerent déſormais tout ſon tems. Il n'étoit point de jour qu'il n'ajoutât quelque connoiſſance nouvelle à ſa vaſte érudition. Les amuſemens, les plaiſirs auxquels il ſe livra, étoient, comme on l'a vu, précédés ou ſuivis des repas les plus ſomptueux dont il régaloit ſes amis & les grands de Rome. Peut-être ceux-ci ne ſe rendoient-ils alors chez lui, que pour tourner en ridicule ſes dépenſes exceſſives. C'étoit dans ſa maiſon près de Tuſculum qu'il habitoit de préférence, depuis qu'il avançoit en âge : les derniers jours qu'il y paſſa ne furent qu'une chaîne continuelle de fêtes, de jeux, de divertiſſemens, dont la ſomptuoſité & la magnificence étoient nouvelles chaque jour. Le luxe du proconſul paroiſ-

ſoit dans ſes meublemens, dans les lits de pourpre, dans les coupes d'or & d'argent, dans ſes vaſes garnis de pierreries artiſtement travaillés. Comme l'uſage des riches de ce tems étoit d'avoir pendant le repas, & les longs intervalles d'un ſervice à l'autre, des ſpectacles variés; tantôt on exécutoit des concerts; tantôt on voyoit arriver une foule de farceurs, de pantomimes; tantôt on repréſentoit des comédies, comme pour ſatisfaire tous les ſens à la fois. Lucullus ayant tout ce qui lui étoit néceſſaire pour l'exécution de ces différens jeux, n'avoit beſoin de recourir à perſonne. C'étoit parmi ſes affranchis, parmi ſes eſclaves que les acteurs étoient choiſis: les habits pour ces repréſentations lui appartenoient, & le nombre n'en étoit pas peu conſidérable. Quand on ne prendroit pas au pied de la lettre le paſſage d'Horace où il eſt dit qu'un préteur, dans le deſſein de donner quelque grand ſpectacle à Rome, lui ayant fait demander cent habits néceſſaires pour la célébration de ces jeux, Lucullus ſe fit un plaiſir de lui rendre ce ſervice, & lui écrivit qu'il en avoit cinq mille différens, qu'il pouvoit les prendre en tout ou en partie. On peut par ce trait, en le réduiſant même à ſa juſte valeur, juger de ſa profuſion dans tous les genres de dépenſe. Les mets les plus délicieux

& les plus recherchés que les divers élémens peuvent fournir, étoient préparés pour ſa table avec tout l'art poſſible : on les arrangeoit ſur des tables portatives, & elles étoient conduites par le maître des cérémonies, ſur qui Lucullus ſe repoſoit de l'ordonnance des repas. C'étoit dans des ſuperbes ſalles deſtinées à cet uſage qu'il traitoit ainſi ceux qui venoient le viſiter; quelquefois dans la belle ſaiſon, ſous des platanes ou des arbres touffus, ſur leſquels on faiſoit étendre en l'air de ſuperbes tapis rattachés par des cordons, & qui mettant les tables à l'abri de la pouſſiere, garantiſſoient les convives de l'ardeur du ſoleil. Les magnifiques ſalles de ces feſtins portoient le nom de différentes divinités (z); ce qui ſervoit au maître d'hôtel de ſignal pour la maniere dont on devoit ſervir, & de renſeignement quant à la dépenſe qui devoit être faite. Les tables étoient différentes par la forme & la matiere; tantôt d'ivoire, d'écaille

(z) Lucullus n'étoit pas plus que les Romains éclairés de ſon tems, perſuadé de la divinité de tous les dieux du paganiſme; c'étoit donc moins par une pratique ſuperſtitieuſe qu'il ſembloit vouloir mettre chacune de ces ſalles ſous la protection des dieux, que pour les deſigner par des noms différens, & qui par leur célébrité répondiſſent à la magnificence des dépenſes qu'il y faiſoit : cette dénomination n'étoit pas une véritable dédicace; & le pere Lazary, dans ſon ouvrage ſur la conſécration du Panthéon, a eu tort de penſer qu'elle ſuppoſoit un culte particulier.

de tortue, de racines de buis, d'érable, de noyer, de cerisier, de citronnier, de tout ce que l'Afrique fourniſſoit de plus rare & de plus précieux : quelquefois dans les repas les plus ſomptueux, la beauté des bois qu'on employoit à ces tables ne ſuffiſant pas, par un excès de délicateſſe & de magnificence, on ſe ſervoit de tables ornées de plaques de cuivre, d'argent ou d'or; car comme on ne les couvroit pas alors de napes, le proconſul eût été fâché que les yeux de ſes hôtes puſſent rien appercevoir qui n'annonçât l'élégance & la propreté. Les convives placés ſur de petits lits, plutôt couchés qu'aſſis, y étoient vêtus de la robe deſtinée au feſtin. Lucullus en avoit de magnifiques par la fineſſe de l'étoffe. Chacun ſe plaçoit librement & comme il le vouloit ſans aucune diſtinction. Le proconſul dépenſoit dans un de ſes repas bien plus que n'auroient fait dans les premiers tems de la République, tous les citoyens de Rome réunis. S'agiſſoit-il d'une fête, d'un ſouper extraordinaire, rien n'étoit ménagé : on épuiſoit dans ces occaſions toutes les reſſources de l'art; on mettoit, pour ainſi dire, à contribution, les mers, les forêts des provinces les plus éloignées. Lucullus ne ſe contentoit pas d'uſer avec profuſion de leurs productions différentes; il donnoit malheureuſement dans le

travers de ſe glorifier de cette exceſſive dépenſe. Quelques Grecs de diſtinction étant venus le viſiter, il les traita pendant pluſieurs jours avec cette magnificence, avec ce luxe qui le faiſoit paſſer à juſte titre pour le plus ſomptueux des Romains. Ces étrangers ayant fait quelque ſéjour à Rome, ne ſe rendirent plus aux feſtins de Lucullus, dans la crainte de lui cauſer ſans doute de trop fortes dépenſes. Celui-ci les ayant rencontrés par haſard, leur demanda pourquoi ils avoient abandonné & leur hôte & leur logis; ils répondirent avec autant de politeſſe qu'ils le purent à ce reproche obligeant; mais Lucullus ayant cru entrevoir dans leurs diſcours quelque diſcrétion ſur la maniere dont il les avoit traités, leur répondit, qu'il étoit vrai qu'en leur faveur il avoit ajouté quelque choſe à ſa dépenſe ordinaire; mais que ce qu'ils avoient vu avoit lieu tous les jours chez lui; il ne leur en impoſoit point, puiſqu'un jour, contre l'uſage, s'étant trouvé ſeul, comme il n'apperçut point la même profuſion ſur ſa table, il demanda à l'intendant de ſa maiſon à raiſon de quoi cette meſquinerie? L'eſclave ayant répondu que n'ayant point vu d'étrangers, il avoit cru une plus grande abondance de mets inutile. Le proconſul lui répliqua: « Eh ne ſçavois-tu pas que » je devois ſouper avec Lucullus »? Comme on

ne parloit à Rome que de ſa profuſion, puiſque Caton ne put s'empêcher de la relever en plein Sénat : quelque eſtimable que dût lui paroître Lucullus, qu'il avoit préféré à d'illuſtres citoyens, en lui donnant Servilie ſa ſœur, il n'avoit jamais pu tolérer ſes magnificences & ſon luxe. Si pendant qu'ils étoient dans le cas de ſe voir tous les jours, il s'étoit contenté de lui en faire des reproches particuliers, après la répudiation de ſa ſœur, après leur rupture, il ſe permit les plus fortes plaiſanteries à cet égard. Ses diſcours ne marquoient pas moins ſon aigreur que l'orgueil inſupportable dont il étoit poſſédé. Les hiſtoriens de ce tems nous ont tranſmis un fait qui ſert de preuve à ce que je dis. Un ſénateur aſſez deſordonné dans ſes dépenſes, ayant un jour, dans le Sénat, rappellé la ſimplicité des premiers Romains, voulut faire l'éloge de leur tempérance. « Ne ceſſeras-tu de nous prê-» cher cette vertu, lui dit Caton en l'interrom-» pant ? Toi dont les richeſſes égalent celles de » Craſſus, qui conſtruis des édifices & vis auſſi » voluptueuſement que Lucullus, dois-tu par-» ler comme je ſerois en droit de le faire » ? Peut-être ce diſcours avoit-il été tenu par Caton, dans l'objet d'engager le Sénat à mettre des bornes, par quelque decret particulier, aux dépenſes exceſſives de ſon beau-frere. Quoi qu'il

en

en ſoit, quelques ſénateurs prirent le parti de Lucullus, & chercherent à diminuer ſes torts. Cicéron fut du nombre. Ce diſcours n'eut aucune ſuite; mais Cicéron & Pompée voulant s'aſſurer par eux-mêmes ſi les bruits qu'on ſemoit n'étoient pas exagérés, réſolurent de ſurprendre Lucullus, & de le viſiter ſans l'en faire avertir. Quand Pompée ſe propoſa cette viſite, il avoit pour objet peut-être, de donner de la conſiſtance à la cenſure des délicateſſes & du rafinement de bonne chere que ce proconſul faiſoit à ſes hôtes; mais il avoit d'autant plus de tort, qu'il n'étoit pas à l'abri lui-même de tout reproche à cet égard. Le fait qui nous a été tranſmis établit ma réflexion. Plutarque nous dit qu'ayant reçu un jour un poiſſon d'une grandeur & d'un prix extraordinaires, Pompée invita pluſieurs perſonnes à le venir manger; c'eſt dans cette occaſion que Cicéron s'appercevant que le nombre des convives étoit conſidérable, lui fit une plaiſanterie qui a paſſé juſqu'à nous: *Piſcis hic non eſt omnium.* Celui-ci n'avoit pas le même objet que Pompée en ſe rendant chez Lucullus; lié d'une étroite amitié avec lui, il l'eſtimoit, il le voyoit toujours avec empreſſement, il ſe reprochoit intérieurement ſans doute, ſes démarches pour le faire dépouiller du commandement de la guerre contre

Mithridate, & s'il avoit ſuppoſé alors des qualités ſupérieures à celui que le peuple vouloit mettre à ſa place, il n'en étoit pas moins perſuadé du mérite réel du citoyen généreux qu'il alloit viſiter. Ils trouverent Lucullus dans ſes jardins. Sous prétexte de lui communiquer quelque affaire, l'ayant mené à l'écart loin de ſa maiſon, ils lui demanderent à ſouper. Ils exigerent que dans le repas il ne leur fût rien ſervi au-delà de ſon ordinaire. Le proconſul s'étant excuſé de ce qu'on le prenoit au dépourvu, les pria ſeulement de permettre qu'il donnât quelques ordres à l'un de ſes eſclaves. Comme ils ne voulurent pas y conſentir, il fit ſemblant de ſe rendre à leurs inſtances, en leur diſant: « Eh bien! » vous ferez aujourd'hui diete chez moi ». Amenant alors Cicéron & Pompée, il ne donna d'autre ordre, ſi ce n'eſt qu'il vouloit ſouper dans la ſalle d'Apollon. On leur ſervit un repas ſomptueux, & qui coûta deux cens ſeſterces (*a*), au rapport des hiſtoriens qui en ont parlé. Telle étoit ſa dépenſe ordinaire lorſqu'il mangeoit dans cette ſalle; comme il y en avoit pluſieurs, & que chacune avoit un nom particulier, ainſi

(*a*) Valant à-peu-près 20370 de nos livres, à compter le grand ſeſterce qui en contenoit mille petits, 101 liv. 17 ſ 6 ſur l'évalution de notre argent, au prix qu'il étoit en France avant le rehauſſement des monnoies.

qu'on l'a dit, l'état qu'il y tenoit étoit fixé par le nom même de ces ſalles. Les différentes pieces de ſa maiſon ſervant à cet uſage, étoient placées, ſelon l'opinion du pere Volpi, au lieu où l'on voit de nos jours la vigne *Ludoviſia*. On y trouve encore des eſpaces étendus qu'on avoit applanis pour la conſtruction des plus beaux édifices ; on apperçoit en y entrant des veſtiges d'une vingtaine de ſalles de forme carrée, dont les voûtes & les murs faits de cailloux rangés en forme de moſaïque, ont quinze palmes de hauteur ſur quatorze de largeur & dix-huit de longueur ; on y découvrit, au rapport de Kirker, un marbre inſcrit de ces lettres L. LVCVLLVS. L. F. On voit encore dans cet emplacement & ſous des arbres plantés depuis ce tems, une table antique, dont les pieds d'un marbre différent, ſont ornés d'un excellent travail, repréſentant des amours, des nymphes endormies, des animaux traînant des chars. Ce meuble, de forme ovale, étoit ſelon toute apparence, l'un des ornemens des ſalles de Lucullus, ſi l'on doit en croire Varron. A côté des ſalles à manger on avoit ménagé des volieres de pluſieurs eſpeces d'animaux, pour l'utilité ainſi que pour le plaiſir. Dans quelqu'une d'elles, & ſous la même voûte, l'on renfermoit des oiſeaux rares, tels que des pintades, des paons, des faiſans, des francolins,

des grives ; de maniere que Lucullus avoit de ces oiſeaux en toutes les ſaiſons ; qu'il en voyoit voltiger dans ſes volieres, lorſqu'on en ſervoit de même eſpece ſur ſa table. Cette ſorte de plaiſir, qui n'en ſeroit pas un relativement à nos uſages & à nos goûts, étoit extrêmement recherché alors. Lænius, Strabon, Hortenſius en uſoient ainſi. Ce luxe accrédité parmi les Romains, a été remplacé par d'autres dépenſes : les hommes ne font que changer de goût, & les objets de luxe varient ainſi que les mœurs. Columele a parlé des viviers de Lucullus ; on en trouve encore des traces dans la ville de Freſcati, aux lieux occupés de nos jours par l'égliſe dédiée à la Vierge. On donnoit communément à ces réſervoirs le nom de *Piſcine* ; il falloit qu'ils fuſſent d'une vaſte étendue, qu'ils continſſent une multitude incroyable de poiſſons de toute eſpece, puiſque Caton, chargé de la tutelle du jeune Lucullus après la mort de ſon pere, en vendit le produit pour le compte de ſon pupille quatre cens mille ſeſterces (*b*). Peut-être n'étoit-ce pas le ſeul vivier qui avoit fourni les poiſſons dont on fit la vente, puiſque Lucullus en poſſedoit auſſi près de Pouzoles.

(*b*) Wallace, auteur Anglois, porte l'évaluation de cette ſomme à 32291 liv. 13 ſols 4 deniers ſterlings, ce qui fait de notre monnoie environ 410000 liv.

Ces derniers étoient remplis de ceux de la mer qu'on y introduiſoit par des canaux ſouterreins, par des aqueducs ſi bien ménagés, ſi artiſtement faits, qu'ils portoient même en quelques endroits ſur les voûtes de ces bâtimens ſans les dégrader. De ce nombre, je crois, étoit la piſcine admirable, quoique Capaccio, dans ſon Hiſtoire de Naples, ait prétendu qu'elle fut conſtruite par les ordres d'Agrippa, pour que la flotte Romaine ne manquât point d'eau dans ſa ſituation près de Miſenes. Malgré cette opinion d'après Boccacius, qui, parlant du fleuve *Serino*, aſſure que ſes eaux étoient conduites dans cet édifice pour y ſervir à cet uſage; je penſe qu'on doit l'attribuer, ainſi que celui qu'on appelle aujourd'hui les *cent chambres*, à Lucullus, qui, dans les dernieres années de ſa vie, mieux qu'Agrippa, avoit eu le tems de s'occuper de ces vaſtes conſtructions, & qui y employa une partie des immenſes richeſſes qu'il avoit apportées de l'Aſie. Au reſte, ce bâtiment appellé la *Piſcine*, quoiqu'il ait depuis ſervi de réſervoir, pouvoit être deſtiné aux promenades d'été de Lucullus. Il recevoit de l'air & du jour par des ouvertures pratiquées dans les voûtes. On trouve en effet dans ce pays pluſieurs édifices conſtruits de la ſorte, & deſtinés par les Romains à cet uſage. Cette opinion, que je ne donne ici

cependant que pour une conjecture, a quelque vraiſemblance, ſi l'on fait attention aux chaleurs exceſſives de ce climat. On s'en mettoit à l'abri de cette maniere dans le tems où elles étoient les plus fortes. D'ailleurs, l'une des plus ſuperbes maiſons de Lucullus étoit voiſine de ces lieux, comme on l'a dit : elle avoit appartenu à C. Marius, il l'avoit acquiſe de Cornélie, mere des Gracques; Plutarque & Pline la placent près de Miſenes. La piſcine eſt une voûte percée de pluſieurs ouvertures. Ce bâtiment a deux cens cinquante pieds de hauteur ſur cent quarante de largeur. La voûte eſt ſupportée par quarante-huit piliers, larges de trois pieds dans chaque face, diſtribués en nombre quaternaire, ce qui fait douze dans chaque rang : ils ſe terminent en arceau & ſoutiennent ſymmétriquement cette maſſe de bâtiment, dont les murs ſont d'une épaiſſeur prodigieuſe. On deſcendoit dans les deux extrémités par des eſcaliers de quarante marches chacun. Le pavé & l'enduit ſont faits avec beaucoup d'art. Que ce lieu, comme le dit Varron (liv. 3. *de re ruſtica*, *c.* 7.) ait été le réſervoir des poiſſons de Lucullus, qu'il ait ſervi pour ſes promenades d'été, le deſſus n'en devoit pas être moins utile, moins agréable. Il formoit une ſorte de terraſſe ou de belveder, qui, joignant la maiſon placée ſur la

montagne, préſentoit les aſpects les plus beaux & les plus rians; c'eſt de-là qu'on appercevoit la magnifique route qui conduiſoit à *Herculanum*, ville délicieuſe, que le Véſuve a couvert de ſes laves, & que Martial a célébrée dans ſes vers.

Quoique dans les dernieres années, Lucullus paroiſſe s'être abandonné aux délices d'une vie auſſi molle qu'inutile, on ne pourroit ſans injuſtice, dire de lui, ce que Seneque reprochoit à quelques grands de Rome, qu'ils ne connoiſſoient de leurs livres que le titre & la reliure. Le proconſul paſſoit à juſte raiſon pour l'un des Romains les plus éloquens & les plus éclairés. Ce témoignage lui eſt rendu par les auteurs de ſon tems, par Cicéron dans ſes queſtions académiques; on ne ſçauroit le ſoupçonner d'avoir voulu le flatter à cet égard; quoique ſon intime ami, il ne pouvoit s'empêcher de cenſurer ſa dépenſe & le ſuperflu de ſes bâtimens. Quand il lui reprochoit ſur-tout la trop grande magnificence de ſa maiſon de Tuſculum: « Eh quoi! » lui répondoit Lucullus, voulez-vous qu'ayant » pour voiſin un chevalier & un affranchi, il ne » me ſoit pas permis de l'emporter ſur eux »? Cicéron (liv. *de legibus*) ne manquoit pas de lui dire: « Mais ne voyez-vous pas que c'eſt vous » qui les avez portés à cet excès de luxe? Si

» leurs maiſons ſont remplies de ſtatues & de » tableaux du plus grand prix, dont les uns ſont » des monumens publics, & les autres conſa- » crés par la religion, c'eſt que vous qui deviez » les arrêter dans leur folie, leur ſervez malheu- » reuſement d'exemple; qu'on ſe fait un hon- » neur de vous imiter, de marcher ſur les tra- » ces des grands ». Ne croiroit-on pas, à entendre Cicéron parler ainſi, qu'il étoit lui-même à l'abri des reproches de magnificence & de profuſion dont il taxoit ſon ami? Cependant qu'on liſe l'hiſtoire de ſa vie, on y verra que ſes différentes maiſons (& il en avoit un nombre conſidérable) étoient ſuperbes; que les meubles, les ornemens y répondoient par la beauté & le choix de la matiere, par l'excellence du travail, à la ſomptuoſité des édifices; qu'ils étoient placés dans les cantons les plus délicieux, les plus célebres de l'Italie; que c'étoit enfin l'uſage des citoyens les plus reſpectés & les plus illuſtres de ce tems, de ſoutenir, de relever en toute occaſion l'éclat de leur dignité, par la ſplendeur de leur dépenſe.

C'eſt dans le ſein du repos, c'eſt au milieu d'une vie tranquille & privée, & preſque incroyable, dans des tems auſſi tumultueux, que Lucullus vit s'écouler ſes derniers jours; peut-être les abrégea-t-il par le peu de ſobriété de

ſes repas. Pline (*Liv. 28. ch. 5.*), en recommandant cette pratique utile, nous raconte que le proconſul avoit donné à un de ſes eſclaves l'autorité de l'empêcher de ſe livrer aux excès immodérés qu'il y faiſoit. Les mains triomphantes de ce vieillard, dit cet auteur, étoient, à la honte du capitole, conduites à table par un vil eſclave. Cette déclamation vraie ou fauſſe, nous apprend que celui en qui il avoit le plus de confiance, lui ſervoit de médecin & de conſeil dans le choix & la quantité des mets dont il devoit uſer; quelques auteurs lui ont donné le nom de *Calliſthene*, & la qualité d'affranchi. Ils nous diſent qu'un jour lui ayant fait prendre un breuvage (*c*), ou par beſoin ou par précaution, cette boiſſon le fit tomber dans la démence, de maniere qu'il ne fut plus en état de ſe mêler de ſes affaires : ſon frere M. Lucullus lui ſervit depuis de curateur. Il ne fit que languir après ce tems, & ſa mort ſuivit de près cette époque; on peut la fixer à-peu-près vers la fin de l'année 701. il

(*c*) Le breuvage donné à Lucullus par Calliſthene pouvoit être de la nature de ceux que l'on adminiſtroit alors, comme une ſorte de filtre propre à inſpirer de l'attachement. Saint-Real, & Plutarque avant lui, ont dit que ſon eſprit avoit été affoibli par un breuvage empoiſonné, dont on n'avoit jamais ſçu la cauſe. Horace, Ode XVII. du cinquieme livre, appelloit ces filtres *deſiderii pocula*, au lieu d'inſpirer des ſentimens d'amour & d'amitié, ils n'avoient le plus ſouvent d'autre effet que celui d'ôter la vie.

étoit alors âgé de ſoixante-ſept à ſoixante-huit ans.

Dès qu'on fut inſtruit à Rome de la mort de cet homme célebre, à qui l'état avoit des obligations réelles par le nombre & l'étendue de ſes conquêtes, quoique depuis pluſieurs années il eût abandonné le ſoin des affaires publiques, & que l'intérêt commun ſemblât moins attaché à la conſervation de ſes jours, les regrets du peuple entier éclaterent; le Sénat reſſentit vivement la perte de cet eſtimable citoyen. On vouloit que ſon corps après avoir été porté à Rome, fût brûlé ſelon l'uſage dans le champ de Mars, honneur qui n'étoit décerné qu'aux citoyens les plus diſtingués. On deſiroit que ſa ſtatue fût placée dans le lieu deſtiné à cet uſage ſur les bords du Tibre; mais Plutarque, ſans nous en dire les raiſons, nous apprend qu'il fut inhumé dans ſa maiſon de campagne près de Tuſculum. On vit dans ſa pompe funebre une quantité conſidérable d'affranchis qui la ſuivirent avec des chapeaux de fleurs. Le nombre des eſclaves que ſa généroſité avoit tirés de cet état, fut porté plus loin qu'il ne l'avoit été juſque-là dans les funérailles des citoyens les plus illuſtres. On aſſure que le lieu où ſes cendres furent dépoſées, aujourd'hui dépouillé de ſes ornemens, eſt l'édifice preſque détruit que l'on montre encore

près l'une des portes de Freſcati. L. LICINIVS AMASSINTVS fut l'un des affranchis de Lucullus : il conſerva le ſouvenir des bienfaits de ſon protecteur ; & dans l'objet d'honorer la mémoire de ce maître tendre & généreux, il fit bâtir après ſa mort une maiſon ſur la montagne de Tuſculum, qu'il orna de ſtatues, de trophées de marbre, de tableaux repréſentans les exploits du proconſul en Aſie. Mais de ces divers monumens de l'art, de ceux qu'avoit conſtruits Lucullus lui-même, il ne reſte que de vaſtes ruines dont les auteurs de la deſcription de l'ancien Latium, ont donné les proportions, & fait lever les plans.

En raſſemblant les divers traits ſous leſquels on nous a fait connoître Lucullus, on trouve qu'il eut la taille haute, le viſage mâle & régulier. On avoit remarqué en lui dans ſa jeuneſſe un mêlange de douceur & de gravité : il conſerva dans un âge plus avancé les caracteres d'une phyſionomie agréable : ſon tempérament étoit robuſte, puiſque dans les premieres années de ſa vie, il réſiſta à des fatigues pénibles & laborieuſes. Vers la fin de ſes jours, quoiqu'il manquât un peu de tempérance, ſa ſanté ſe ſoutenoit aſſez. La parure de Lucullus & ſes habits, ſans être trop recherchés, annonçoient ſon caractere magnifique, & la dignité de ſon état.

Fils tendre & reſpectueux, bon frere, pere indulgent, ami ſincere, maître auſſi généreux que ſenſible, excellent citoyen, magiſtrat incorruptible, bon ſoldat, général habile, on le vit remplir tous ſes devoirs avec exactitude. Ennemi des brigues & des partis, exempt d'ambition, dont les plus grands hommes de ſon ſiecle ne rougiſſoient pas, il manqua de défauts. Plus téméraire, plus hardi, à la faveur de la grande conſidération que lui donnoient ſa naiſſance & ſes richeſſes, on l'auroit vu ſans doute balancer l'autorité de Pompée & de Céſar. Si ſes ennemis lui reprocherent de la cupidité, de l'avarice dans les premieres années de ſa vie, on vit bien dans la ſuite des tems, que plus avide de répandre que d'amaſſer des richeſſes, il étoit généreux par goût; magnifique, ſomptueux dans ſes dépenſes, il partagea ce reproche avec les citoyens de ſon tems. Il eut toujours la plus grande droiture: il ſeroit difficile de trouver dans l'ancienne Rome un plus honnête homme que lui. Il fit toujours ſes délices d'avancer la fortune de ceux qu'il eſtimoit. Ardent à ſecourir ſes amis dans l'adverſité, dans les diſgraces, il mettoit l'humanité au premier rang des vertus. Il oublioit aiſément les injures, quoique le pouvoir & l'occaſion de s'en venger ne lui manquaſſent pas. Il ſe prêtoit aux voies de con-

ciliation avec ſes ennemis les plus décidés. On peut en juger par ſa conduite à l'égard de Pompée ; & s'il ſe porta à nuire à Clodius, ce fut bien plus, comme on le dit, à la ſollicitation de Cicéron, pour qui il étoit pénétré d'une tendre amitié, que par des motifs de haine, & par le reſſentiment des injures que cet homme lui avoit faites. Il protégea les ſçavans & les hommes que le goût des lettres raſſembloient chez lui. Diodotus, Philon, Poſſidonius, Antiochus, frere d'Ariſton, fondateur de la cinquieme Académie, que le proconſul regardoit comme un confident utile, & comme un ami de toutes les heures : il l'avoit logé dans ſon palais. Cet homme admis à ſa table, dans ſa ſociété, en faiſoit l'agrément & les délices par la variété de ſes connoiſſances, & la juſteſſe de ſon goût. Tous ces illuſtres faiſoient partie de ſa famille, & lui demeurerent fort conſtamment attachés. Le poëte Archias (*d*) qu'il aima, qu'il protégea, & à qui il rendit de grands ſervices, crut de-

(*d*) Archias de Soli en Cilicie, avoit pris le nom de *Licinius*, qui étoit celui de Lucullus, ſous la protection de qui il étoit ; le proconſul l'ayant reçu dans ſa maiſon, & s'étant déclaré ſon patron en 651, le fit comprendre dans le dénombrement des citoyens de Rome. Cette diſtinction flatteuſe dont il jouit en paix pendant quelques années, lui fut diſputée par Cratius, ce qui donna lieu à l'éloquent diſcours de Cicéron, qui crut devoir ce témoignage de reconnoiſſance à cet homme célebre, dont il avoit été l'éleve, & qui fut maintenu dans le droit de bourgeoiſie Romaine.

voir lui témoigner ſon attachement & ſa reconnoiſſance, en compoſant un poëme grec, où il célébroit les exploits de ſon ami. Entre les grands de la République qui lui furent les plus attachés, on doit compter Catulus, qui indépendamment des qualités qui le faiſoient regarder comme l'un des plus illuſtres Romains, paſſoit pour l'un des plus ſçavans dans les langues grecque & latine, Hortenſius l'émule de Cicéron, par ſes talens & ſon éloquence. Lucullus chériſſoit & encourageoit les artiſtes; il leur prodiguoit ſes bienfaits. L'accueil qu'il leur faiſoit étoit d'autant plus propre à les ſatisfaire, qu'ils étoient aſſurés de ſon goût, & qu'ils le connoiſſoient dans le tems même où il fut le plus occupé des affaires publiques. Quoiqu'il parût entraîné par ce torrent, on l'avoit vu dérober des inſtans aux occupations les plus importantes, pour acquérir des connoiſſances, & ſe livrer aux divers genres d'étude auxquels il avoit conſacré ſa jeuneſſe. Toujours aſſez inſtruit pour entendre les ſçavans, les hommes de lettres, les artiſtes, il étoit capable de leur faire des objections, de leur donner des vues fines & lumineuſes, de leur propoſer des objets nouveaux & curieux qu'il falloit approfondir, ou mieux connoître. Entre les artiſtes célébres dont il fit le plus de cas, on compte Arcézilas,

qui par ſes ouvrages, avoit mérité la plus grande réputation. Cet homme excelloit dans la ſculpture ; ſes modeles en terre ſe vendoient plus cherement aux artiſtes même, que les ouvrages terminés des autres, parce qu'ils étoient remplis de ce feu créateur qui annonce le génie & les talens ; le proconſul acheta de lui au prix de ſoixante mille ſeſterces (*e*), la ſtatue de la Félicité en argile. Comme il avoit bâti un temple à cette divinité, qu'il lui rendoit un culte de reconnoiſſance, il ſe propoſoit d'orner ce monument de ſa piété, de l'ouvrage le plus eſtimé qui parût alors, de quelque prix qu'il fût.

Lucullus poſſédoit toute la délicateſſe des langues grecque & latine, je l'ai dit, & dans l'une & l'autre de ces langues, il compoſoit en vers & en proſe des ouvrages élégamment écrits. Quoiqu'il n'en ait échappé aucun aux injures des tems, nous devons en croire le témoignage des hiſtoriens, de Cicéron dans ſes Académiques. Pourquoi ne rappellerions-nous pas le ſuffrage qu'il avoit obtenu de Sylla, qui le regardant comme l'un des plus éclairés des Romains, l'avoit prié dans ſes dernieres diſpoſitions de mettre en meilleur ordre les mémoires de ſa vie ? En effet ſon ami le chargea de ce

(*e*) Environ 12000 liv. de notre monnoie, en comptant le petit ſeſterce de 4 à 5 ſols. Gaſſendi ne l'évalue que 2 ſols ou environ.

ſoin, & le pria de les préſenter au public ſous une forme plus élégante & plus agréable que celle qu'il leur avoit donnée lui-même. Plutarque ne nous a point laiſſé ignorer une fameuſe gageure que Lucullus fit avec Cizéna & l'orateur Hortenſius ; il s'engageoit de compoſer un poëme ſur la guerre des Marſes en grec (*f*) ou en latin. Le haſard ayant décidé en faveur du grec, il l'écrivit en cette langue. On admiroit long-tems après ſa mort cet ouvrage, qui plein de feu & d'éloquence, auroit peut-être obtenu nos éloges. Nous ne devons pas moins le regretter, que le reſte de ſes compoſitions qui ne nous a pas été tranſmis. Lucullus réuniſſoit à une mémoire heureuſe un génie facile, une pénétration étendue : ſon courage ferme & ſoutenu étoit tour-à-tour prudent & téméraire. Il poſſédoit une activité héroïque que les difficultés & les dangers ne déconcerterent jamais. Invariable dans l'amitié, rempli de franchiſe & de candeur, on le vit toujours ſans défiance ; ce qui peut-être fut en lui un défaut. Affable & poli dans le commerce de la vie, il ne compta d'ennemis que ceux que ſes grandes qualités &

(*f*) Cicéron dans ſes lettres à Atticus, dit que le proconſul avoit ſemé exprès quelques fautes dans cet ouvrage, pour faire voir qu'il avoit été compoſé par un Romain, qui ne devoit pas connoître toute la pureté de la langue dans laquelle il écrivoit.

ſes richeſſes lui ſuſciterent : on ne l'entendit jamais rendre dans ſes propos le mal qu'on lui avoit fait. Il eut un peu de hauteur dans le commandement abſolu ; dans ſes ordres il vouloit être rigoureuſement obéi, & ne ſçut pas punir ceux qui l'outrageoient. Il manqua ſans doute de cette adreſſe dont il faut uſer pour conduire les hommes, & qui ſouvent aſſure les ſuccès des projets les plus difficiles. Voluptueux & indolent ſur la fin de ſes jours, il quitta, il abandonna tout. On le vit néanmoins dans tous les tems exempt des paſſions de l'ame ; ſa grandeur & ſa magnificence parurent à quelques-uns des actes de folie : elles ne furent que l'effet & la ſuite de l'inaction à laquelle il ſe livra. Animé par la bienfaiſance, plein d'humanité & de compaſſion, il s'occupa toujours du ſoin de ſoulager les beſoins de ſes concitoyens, des étrangers même qui recouroient à lui. Généreux à l'égard de tous les hommes à talens de ſon ſiecle, il les combla de graces & de dons.

L'art militaire a ſes principes généraux, ainſi que les autres ſciences : il eſt difficile ſans avoir long-tems pratiqué, de devenir habile en ce genre. Il faut avoir un génie auſſi vaſte que pénétrant pour ſaiſir dans un petit nombre d'inſtans, les conſéquences des principes énoncés dans les livres qui traitent de cet art, & deve-

nir après quelques heures de méditation, un bon général; il faut avoir pratiqué soi-même. Auſſi Lucullus ne dut-il pas à la ſeule lecture de la Ciropédie de Xénophon, de la vie d'Agéſilas, de la Retraite des dix mille, qu'il faiſoit avec attention, les talens qu'il acquit en ce genre, & ſes campagnes glorieuſes. Un long exercice lui procura ſes différentes victoires: jeune encore, il s'étoit diſtingué dans la guerre contre les Marſes. Sylla ayant reconnu ſes heureuſes diſpoſitions, lui avoit confié des expéditions difficiles: en effet il rétablit les Colofoniens dans l'exercice de leurs loix & de leur gouvernement. Envoyé dans la Sirénaïque, ſelon le rapport de Joſephe, pour y pacifier les troubles excités à l'occaſion des Juifs, il y réforma le gouvernement; & les changemens qu'il fit, rétablirent le repos & la tranquillité. Il punit les habitans révoltés de Mytilene. Ce fut au même lieu où il avoit acquis de l'expérience, comme le remarque très-bien le lord Bolimbrocke, qu'il moiſſonna tant de lauriers. Cicéron s'eſt donc trompé ſur ſon compte, en diſant que la ſeule lecture l'avoit rendu habile au métier des armes. Lucullus avoit le génie de la choſe, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi: la perfectibilité dont il étoit ſuſceptible, fut le fruit de l'expérience réunie à l'étude.

En liſant l'hiſtoire de Lucullus, on ne doit

être surpris ni de l'immensité de ses richesses, ni de ses dépenses prodigieuses. Indépendamment des grandes occasions qu'il avoit eues d'augmenter sa fortune, son patrimoine étoit considérable avant qu'il entrât dans les emplois publics. Quoiqu'il eût usé avec modération de ce qu'il pouvoit légitimement tirer de ses différentes magistratures, des gouvernemens des provinces qu'il avoit administrées, il avoit profité (& la loi le lui permettoit) d'une grande partie des dépouilles de Mithridate & de Tigrane. Il avoit reçu des rois, des princes, des états étrangers, de ceux qu'il avoit favorisés de sa protection, des dons considérables. Aucun de ses amis, de ses cliens, de ceux qui avoient fait profession d'attachement particulier pour lui, pour sa famille, ne l'avoient oublié dans leurs dernieres dispositions. Comme leur patron & leur protecteur, il avoit vu passer une partie de leur patrimoine dans ses biens. Ce témoignage certain de respect & de gratitude, étoit dès-lors regardé comme une maniere honorable de s'enrichir. Cicéron remarque que pendant qu'il gouvernoit l'Asie, il lui étoit échu plusieurs successions considérables. « J'apprends » (disoit-il) mon cher Lucullus, en lui écri» vant, que ta générosité digne d'éloge, que les » bienfaits dont tu as comblé tes amis & ceux

» qui te ſont attachés, t'ont procuré des biens » immenſes, des héritages d'une grande valeur: » tu les dois à la bonté de ton caractere; ces » dons libres & volontaires ſont le prix de la fi- » délité, de la conſtance de ton amitié. » En effet on ne voyoit en Lucullus que des principes uniformes de juſtice, de tendreſſe & de bienfaiſance. Jamais ſon cœur ne s'ouvrit à l'envie, quoiqu'il eût eſſuyé les cruels effets de celle d'autrui. Les défauts de Lucullus, ſes foibleſſes (car il eſt de l'apanage de l'humanité de n'en pas être exempte) étoient de ſe décider trop ſouverainement en toute occaſion, de ne pas aſſez employer, comme on l'a dit, cet art d'attirer les eſprits à ſon ſentiment ſans le découvrir, de ſe trop armer de l'autorité qu'on peut avoir. Il manqua de cette adreſſe dans la conduite des troupes & dans l'adminiſtration des affaires: mais comme les généraux de Rome étoient accoutumés à une aveugle dépendance de la part des inférieurs, qu'ils exprimoient ſans ménagement, & faiſoient exécuter de même leur volonté, il eut avec ſes officiers, avec ſes ſoldats, avec les hommes qui lui furent ſoumis, un mêlange de hauteur & de modération qui lui porta préjudice. S'il eût ſçu adapter ſes manieres au tems où il vivoit, s'il eût employé les peines & les graces à propos, s'il eût mis un peu plus d'intrigue dans ſes actions, il auroit

ſans doute eu de plus grands ſuccès. La ſeule vertu ne ſuffit pas pour conduire les hommes, & les beaux jours de la République s'étoient écoulés. En effet pour avoir voulu réprimer avec trop d'éclat les exactions, les uſures de ces hommes odieux, chargés de lever les revenus de l'état, il s'expoſa, comme on l'a vu, à toute l'animoſité de l'ordre équeſtre d'où ils étoient pris : ce fut ſans doute l'une des cauſes de ſes malheurs. Cet ordre trop puiſſant pour ne pas chercher à détruire la bonne opinion qu'il avoit méritée, lui ſuſcita des ennemis qui partageant ſes vues, ſaiſirent toutes les occaſions favorables de lui porter les coups les plus aſſurés. On l'avoit vu ſe livrer ſans ménagement aux fatigues de la guerre ; dès qu'il n'eſpéra plus du ſalut de l'état, il s'abandonna à une vie molle & voluptueuſe ; mais la pureté des mœurs n'y étant pas intéreſſée, on ne ſçauroit la taxer de diſſolution. Il préféra l'amitié de ſes concitoyens à l'avantage de devenir le tyran d'un état qu'il avoit défendu. S'il entrevit dans la rivalité de Pompée & de Céſar les malheurs de Rome, il jugea très-ſainement. Il vit qu'elle ſuccomberoit ſous la puiſſance abſolue de celui d'entre eux qui l'emporteroit. Pour peu qu'on eût réfléchi ſur le principe & les motifs de ſes dernieres réſolutions, ſur ce qui le

détermina à préférer les charmes d'une vie privée aux ſoins pénibles de régir l'état, on eût moins inſulté ſans doute à ſes derniers jours; on ne les eût point taxés de foibleſſe; on ne lui auroit point reproché ſon indolence. Un caractere paiſible, un cœur tourné ſans effort vers le bien, l'éloignerent & le garantirent du danger de remplir ſa patrie de troubles & de carnage; ce qui ſeroit arrivé immanquablement, s'il eût cherché à rétablir l'ordre, s'il ſe fût livré aux vues de la plûpart des ſénateurs, qui n'auroient pas héſité de le prendre pour leur chef; car on faiſoit tant de fond ſur ſa capacité dans le conſeil, ſur ſon courage, ſur ſes talens, que le premier corps de l'Etat recevoit toujours avec reſpect ſes déciſions. On l'avoit en effet vu plus d'une fois accorder l'autorité avec la modération due aux délicateſſes d'un peuple plus jaloux que tout autre de ſa liberté.

J'ai préſenté juſqu'ici Lucullus dans l'extérieur de ſon caractere; il eſt queſtion de pénétrer les replis de ſon ame, d'y découvrir la ſource & le principe de ſes actions. En développant ces motifs, nous connoîtrons quelle étoit la ſecte de philoſophie pour laquelle il avoit le plus d'inclination & de penchant. L'école académique, le lycée, quoique diſtingués par le nom, s'accordoient dans leurs principes fondamentaux, puiſque c'étoit dans la vertu qu'elles

plaçoient le ſouverain bien, qu'elles montroient l'une & l'autre les choſes qu'il étoit permis de deſirer, & celles dont on devoit ſe garantir. En enſeignant l'exiſtence d'un Être ſuprême, une Providence, l'immortalité de l'ame, les peines ou les récompenſes de l'autre vie, elles ſe propoſoient également le bonheur de l'individu, & celui de la ſociété; leur principal exercice rouloit ſur des queſtions de morale. Si les premiers maîtres de ces deux colleges affirmoient tout, Arcézilas qui vint après eux en renverſant leur ſyſtême, rappella la méthode de Socrate, qui enſeignoit à douter de tout. Il fit voir que la ſphere des ſens étant étroite, la raiſon foible, la vie d'une très-courte durée, tout étoit couvert d'une épaiſſe obſcurité; que l'opinion & l'uſage tyranniſoient preſque tous les eſprits, que dans tous les cas, il étoit plus ſage de ſe borner à des opinions probables, unique terme où la raiſon puiſſe arriver, l'homme devant ſuſpendre ſon jugement, & renoncer au ton dogmatique qui lui fait tout affirmer. Cette réforme accréditée ſous divers profeſſeurs, paſſa de la Grece dans Rome: bientôt cette capitale fut partagée entre cette ſecte dont Antiochus, troiſieme ſucceſſeur de Carnéade, peut paſſer pour le chef, celle des Stoïciens, & celle des Epicuriens.

Antiochus ayant fait, comme je l'ai dit, de grands changemens dans l'école académique, n'eut jamais de ſyſtème bien lié : ſubtil, éloquent dans la diſpute, il forma grand nombre de diſciples. Il jouit de l'avantage de voir parmi ſes auditeurs, Varron le plus ſçavant, Lucullus le plus magnifique, Cicéron le plus éloquent des Romains ; car c'étoit alors la mode de voyager en Grece, d'y ſéjourner pour s'y former le goût par l'étude de la philoſophie & de l'éloquence. Bientôt ce philoſophe attiré à Rome, en faiſant profeſſion d'adhérer au ſentiment de Socrate & de Platon, mêla à ſa doctrine quelques déciſions des Stoïciens ; il réunit les opinions les plus diſparates, il adopta, il ſoutint pluſieurs points de la ſecte Epicurienne.

Les Stoïciens dans leur enthouſiaſme, dépouilloient la vertu des autres biens : ne mettant point de différence dans les crimes, ils prétendoient que le ſage ne devoit jamais pardonner, & qu'armé de conſtance, il devoit porter la fermeté dans ſes deſirs, ainſi que dans ſes penſées : tel fut l'inflexible Caton.

Les ſectateurs d'Epicure plaçant la félicité dans la jouiſſance paiſible de la vie, eſtimoient la vertu ; ils en ſuivoient les principes ; mais il réſultoit de leurs opinions une ſorte d'indifférence, qui les décidoit à n'expoſer ni leur sûreté,

ni leur repos : tel fut Atticus, l'ami le plus cher de Cicéron.

La ſecte d'Antiochus fut la plus floriſſante de toutes; on approuva ſa méthode irréſolue de diſputer, parce qu'il choiſiſſoit ce qu'il trouvoit de mieux. La vérité lui paroiſſant répandue parmi les différens ſyſtêmes, il s'approprioit tout ce qui étoit de ſon goût : il ne ſuivoit d'autre autorité que celle de la raiſon. Pour conſidérer ces différentes opinions, pour les diſcuter avant d'en choiſir aucune, il falloit une étendue de connoiſſances, une juſteſſe de diſcernement conſidérables; auſſi peut-on dire qu'il fut l'un des hommes les plus éclairés de ſon ſiecle. Lucullus en adoptant les ſentimens de cet homme, qui fut & ſon maître & ſon ami, mérita les éloges de ſon ſiecle : Cicéron les lui prodiguoit dans ſes Académiques. Si quelquefois il parut être plus partiſan des dogmes d'Epicure, que de ceux des Stoïciens, c'eſt qu'en effet les mœurs des Epicuriens dans un eſprit tel que le ſien, au défaut d'une morale plus pure & plus ſainte que la vraie religion pouvoit ſeule inſpirer, ſe trouvoient plus conformes à la douceur, à la probité de ſon caractere : qu'on ne s'y trompe pas, malgré le déchaînement des antagoniſtes d'Epicure, le ſage, ſelon ce philoſophe, devoit commander à ſes paſſions. Juſte, ſincere, reconnoiſſant, modéré, s'il plaçoit le

ſouverain bien dans la volupté, celle-ci n'avoit rien de ſenſuel ; elle n'étoit que l'uſage éclairé de la raiſon ; elle conſiſtoit dans la ſatisfaction intérieure d'une bonne conſcience, dans la tranquillité d'une ame exempte de crainte. Si ce ſouverain bien après lequel les Epicuriens couroient, eût dû être pris & entendu de la maniere brutale & groſſiere que les philoſophes des autres ſectes, pour qui celle-ci étoit un objet d'averſion & de jalouſie, vouloient la préſenter, elle eût mérité les plus grands reproches. Lucullus détaché vers la fin de ſa vie des honneurs, n'en demeura cependant pas moins empreſſé à ſervir ſes amis, ſa maxime étant que ce qu'il poſſédoit devoit leur être commun, ainſi qu'à tous les citoyens. Son abandon des affaires publiques peut encore avoir eu pour motif la connoiſſance des criſes de cet état, que tous les ſecours poſſibles n'auroient pû ſauver dans ces tems fâcheux, des événemens dont il étoit menacé. Au reſte, un principe moral d'humanité porta toujours Lucullus à uſer des richeſſes qu'il avoit acquiſes par des voies légitimes. Auſſi déſintéreſſé, auſſi pauvre que les Regulus & les Quintius, on l'eût vû, dans des tems plus heureux, donner des exemples d'une vertu pareille, d'un détachement auſſi marqué pour les biens de ce monde. Après tout, la doctrine d'Epicure, celle des Stoïciens, n'ayant qu'une contradiction appa-

rente entre elles, ces deux ſectes cherchant le même objet ſous des appellations différentes; je le répete, la diverſité des ſentimens ne conſiſtoit, qu'en ce que les Stoïciens s'attachoient à la cauſe, & les Epicuriens à l'effet, puiſque les uns plaçoient le ſouverain bien dans la vertu, que les autres le trouvoient dans cette volupté qui en eſt la récompenſe. Telle fut la doctrine des ſectateurs de l'académie des diſciples d'Antiochus, de Lucullus. Croyons-en Seneque, l'un des plus fameux moraliſtes de Rome, que la gravité de ſes mœurs avoit engagé à préférer la ſecte des Stoïciens. Son témoignage pourroit-il être ſuſpect? Il rend cette juſtice à Epicure, à ſes partiſans; « N'en déplaiſe à nos » Stoïciens, diſoit-il, qui ne ſont pas de mon » avis, les maximes de ce philoſophe ſont pleines de droiture & d'auſtérité; il exige de ſa » volupté les mêmes réſerves que nous demandons à la vertu: il veut qu'elle ſuive la nature. Or ce qui ſuit la nature ne contente » point la ſenſualité. Je dis qu'Epicure n'eſt » point le profeſſeur du vice; que l'on décrie » impunément le ſyſtème de ce philoſophe, » parce qu'on ne l'entend pas. Que pourroit-on » reprocher du côté de la morale à celui qui » dit, qu'il faudroit choiſir un homme vertueux, toujours préſent à l'eſprit, & vivre » comme ſi l'on étoit continuellement ſous

» ſes yeux » ? (Seneq. *tract. de virtute*).

Lucullus connoiſſoit & révéroit l'Être ſuprême (*V.* S. Aug.); le temple qu'il érigea à la Félicité, comme l'un de ſes attributs, ſes pratiques religieuſes avant ſes expéditions militaires en ſont la preuve. Il naquit & vécut malheureuſement dans un tems où les hommes les plus éclairés attribuoient à leur Jupiter, à ce ſouverain de leurs abſurdes divinités, une puiſſance qui ne convenoit qu'au Dieu que la révélation nous a fait connoître. S'il penſa quelquefois différemment des autres Romains ſur le fait des petites ſuperſtitions répandues dans le culte des divinités du paganiſme, il imita le ſage, qui doit en parler du moins ainſi que les autres. Il pratiqua leur culte avec un zele digne d'une meilleure cauſe.

M. Licinius Lucullus, fils unique du proconſul, fut élevé en partie ſous les yeux de Caton, ſon oncle maternel & ſon tuteur, & ſous ceux de Cicéron, qui ſe chargea, après la mort de Caton, de la double tutelle du jeune Caton & du jeune Lucullus. Celui-ci donna de bonne heure des preuves d'un naturel excellent & d'un eſprit au-deſſus du commun. Ces heureuſes diſpoſitions avoient été cultivées par de bonnes études. Il paroît que Caton n'avoit rien négligé dans les premiers tems, pour donner à ſon jeune pupille toutes les connoiſſances relatives à ſa

fortune & à ſa naiſſance ; ce jeune homme, qui paſſa ſes premieres années dans la maiſon de ſon pere près de Tuſculum, y profitoit de la collection immenſe de livres que ſon pere avoit raſſemblés avec tant de ſoins, & qui vraiſemblablement étoient plus rares & mieux choiſis que ceux que les littérateurs les plus célebres de ce tems avoient pu ſe procurer, puiſque Cicéron, après la mort de ſon ami, alloit puiſer dans ce tréſor littéraire les ſecours, les inſtructions dont il pouvoit avoir beſoin lui-même.

Cet orateur félicitoit ſon ami Caton du ſoin qu'il prenoit de faire connoître à ſon jeune pupille, toutes les richeſſes que ſon pere avoit raſſemblées en ce genre. « J'aime mieux, diſoit-il, » qu'il cherche ſon plaiſir dans les livres pré- » cieux qui lui appartiennent, que dans les au- » tres magnificences & dans les autres biens que » notre ami lui a laiſſés ».

Il eſt à croire qu'élevé par les ſoins des républicains les plus décidés, le jeune Lucullus contracta de bonne heure ce caractere de fermeté & de vigueur, qui ſembloit néceſſaire pour ſoutenir la cauſe de la liberté. Ayant ſuivi Brutus (g) & Caſſius en Macédoine, il fit ſous eux ſes premieres armes ; il fut enfin l'une des victimes de la colere & des vengeances d'Antoine, qui

(g) Marcus Junius Brutus, époux de Porcie, fille de Caton, couſine du jeune Lucullus.

le fit tuer après la bataille de Philippes. Ainſi périt, avant la maturité de l'âge, un jeune héros, qui peut-être, du côté de l'éloquence (*h*), du ſçavoir & des talens militaires, fût devenu l'égal de celui dont il avoit reçu le jour. Sa fortune immenſe paſſa dans les mains de Valerius Aſiaticus (*i*), qui depuis accuſé par Meſſaline, femme de Claude, d'avoir porté à la révolte les garniſons de la Germanie, fut, ſous ce vain prétexte, dépouillé des jardins (*k*), des palais ſomptueux qu'il poſſédoit, & qui lui venoient de la ſucceſſion du proconſul.

(*h*) Saluſte qui avoit écrit l'hiſtoire de Rome depuis le commencement des démêlés de Marius & de Sylla, juſqu'à celui de la conjuration de Catilina, la dédia au jeune Lucullus. Le récit des victoires de ſon pere faiſoit une partie conſidérable de cet ouvrage, diviſé en cinq livres, dont M. le préſident de Broſſes a donné une ſçavante explication, ainſi que des fragmens qui nous en reſtent.

(*i*) Marcus Lucullus n'ayant laiſſé qu'une fille, qui avoit épouſé Craſſus, comme on l'a dit, les biens de Lucullus paſſerent dans des maiſons étrangeres, & qui n'y tenoient que par l'alliance.

(*k*) Ces jardins augmentés & embellis par leur nouveau poſſeſſeur, demeurerent au pouvoir des empereurs juſqu'à Trajan; ils étoient diſpoſés à peu-près comme les nôtres. On a trouvé dans Herculanum une peinture à freſque de jardins où l'on voit des treillages à hauteur d'appui, quelques-uns en forme de cabinet, ſervant de couvert; ils ſont entrelacés de feuilles de roſes & de chevrefeuille, & ces treillages ſont bordés de vaſes placés ſur des dés de marbre, & ſur quelques piedeſtaux, où l'on mettoit ſans doute des ſtatues. *Voyez* Donatus, titre 3. & les Tréſors des Antiquités de Grævius.

# CATON ET LUCULLUS,

## *DIALOGUE.*

LUCULLUS.

JE ne m'étois donc pas trompé : Céſar a aſſervi les Romains & vous avez vu ſes ſuccès ?

CATON.

Ne me parlez pas des Romains : il n'en eſt plus. L'uſurpateur jouit de la ſuprême puiſſance. La patrie des héros, la ville du monde eſt dans les fers : la liberté périt dans les plaines de Pharſale.

LUCULLUS.

On ne ſuivit donc pas vos conſeils ?

CATON.

Non. La guerre traînée en longueur eût ſans doute été favorable à notre parti : les avantages ne pouvoient qu'être partagés. Les dieux ſe laſſent de perſécuter, & la cauſe de Caton eût prévalu.

LUCULLUS.

Quoi, malgré cet eſpoir vous avez renoncé à la vie ! Je n'approuve point le motif de votre détermination.

CATON.

Le repos & la tranquillité que vous aviez

trouvés dans les plaiſirs, dans la paix de votre ame, ſi j'ai dû vous en croire, je n'ai pu me les procurer que par un remede violent & *déſeſpéré*.

LUCULLUS.

Je reconnois dans votre conduite l'opinion de vos maîtres.

CATON.

Vous me blâmez : mais attaché à vos opinions philoſophiques, qui ne furent pas les miennes & qui nous avoient diviſés, vous auriez vous-même cédé à la néceſſité des tems.

LUCULLUS.

Oui ſans doute. Libre & jugeant des choſes ſans paſſion, je me ſerois conformé d'une maniere différente à l'ordre des événemens. Combien de fois ne vous diſois-je pas, que la pratique des devoirs de citoyen, étoit de vivre dans l'état, tel qu'il ſe trouvoit, & non tel qu'il devoit être ?

CATON.

Vous penſez donc avoir donné des preuves de ſageſſe & d'attachement pour la patrie, lorſque vous abandonnant à l'amour des voluptés que vous n'ayez que trop accréditées, & qui ſans doute ont perdu Rome, vous ceſsâtes de vous intéreſſer à ſon bonheur. Inutile, étranger dans le ſein de votre patrie, vous l'avez abandonnée, tandis que par mon exemple je

maintenois

maintenois la liberté, je ſoutenois les vertus de nos ayeux par l'auſtérité de mes mœurs, par les exemples de ma vie.

LUCULLUS.

Voilà bien la fierté ſtoïcienne : toutes vos actions déceloient l'amour-propre pouſſé à ſon plus haut période : une ame ardente telle que la vôtre, trouvoit plus de complaiſance dans ce ſentiment que dans la vertu même.

CATON.

Quelle idée ! Le but de mes deſirs fut la félicité publique, la mienne ſans doute ; mais je la plaçois dans la pratique des devoirs, dans le triomphe ſur mes paſſions. Si dans le déſeſpoir du ſalut de l'état je me ſuis donné la mort, j'ai cru qu'il m'étoit permis d'aller au-devant d'elle. J'eus le vice en horreur : j'en craignis les conſéquences. Ce n'eſt pas que je doutaſſe de ma fermeté ; mais mon ame ceſſant d'être unie avec mon corps, je la voyois délivrée des miſeres de la vie. Je n'étois plus le témoin de l'infortune publique. Qui chérit la vertu ne meurt pas tout entier. Mon nom raiſonnera de ſon propre éclat. La poſtérité le prononcera avec reſpect ; le vôtre ſera peut-être regardé comme une injure.

LUCULLUS.

O mon ami ! la ſageſſe eſt le premier devoir

de l'homme. Quand on ne s'en eſt pas écarté; lorſque par ſon exemple on a cherché à être utile, doit-on s'émouvoir des vains caprices du vulgaire? Le ſage preſque toujours trop grand pour le paroître à ſes yeux, peut & doit ſe tenir lieu de poſtérité. A quelle eſpece de folie ne donnera-t-elle pas le nom de ſageſſe & de vertu? Mais ſi vous crutes votre vie utile à l'état, comment ne pas conſulter les oracles ſur votre ſort, ſur la deſtinée des Romains, avant de les abandonner?

CATON.

Telle étoit l'opinion commune: ce ne fut pas la mienne. Un homme de courage, qu'il ſ ignore ſon ſort ou qu'il le connoiſſe, n'a pas beſoin pour ſe déterminer de conſulter les dieux. Que firent-ils pour vous? vous défendirent-ils, lorſqu'abattu par les menaces du tyran, vous les craignîtes comme la foudre prête à partir des mains de Jupiter? Vos jours terminés ſans courage ont imprimé une tache ſur votre nom. Vous êtes péri ſans honneur, ainſi que le vulgaire; ſeul entre les Romains, j'oppoſai tant que je pus à la fatalité, l'appareil impoſant de ma vertu.

LUCULLUS.

Votre fin tragique eſt une ſuite de votre amour-propre. Ce principe des paſſions vous a

aveuglé, Caton; perſuadé que la mort étoit préférable à la vie, parce que les circonſtances où vous vous trouviez étoient cruelles, voulez-vous me préſenter cette réſolution comme un acte d'héroïſme?

CATON.

Oui ſans doute. Cette magnanimité que vous blamez, eſt une preuve de la conſtance de mes principes. C'étoit à moi de fixer l'heure, l'inſtant où je devois marcher vers la nuit du tombeau.

LUCULLUS.

Mais vous étouffiez le cri de la nature; pourquoi renoncer à l'eſpoir de ſurvivre, ne fût-ce que d'un inſtant, au tyran de la patrie, à Céſar, qui pouvant ſe conduire comme Sylla, en rétabliſſant les loix, auroit peut-être rendu la liberté à Rome.

CATON.

Quand l'eſclavage & la ſervitude ſe préſentent au ſage né libre, il doit mourir de même. C'eſt manquer de réſolution que de plier ſous le joug des tyrans: tel fut le terme de votre vie.

LUCULLUS.

Vous croyez donc que je manquois de réſolution, que j'en avois moins que vous? Ecoutez-moi. Lorſque je penſois qu'il falloit tôt ou tard rendre le dépôt que les dieux m'avoient

confié, j'attendois, ſans en murmurer, le moment où ils le redemanderoient. Je ſerois ſorti de la vie avec la même facilité que j'aurois pû quitter mes feſtins.

CATON.

Plus ſenſible aux douceurs qu'elle vous procuroit, qu'effrayé de ſes miſeres, vous l'auriez donc conſervée avec plaiſir, s'il eût dépendu de vous?

LUCULLUS.

Oui ſans doute, mon ami; & loin d'imiter Chyron qui refuſa l'immortalité de la main des dieux, j'euſſe accepté ce bienfait avec reconnoiſſance. Mon dernier jour s'avançoit cependant: je me rappellois nos jeux ſacrés, où ceux qui y courent en s'entre-donnant les flambeaux, ſemblent ſe partager la lumiere des cieux.

CATON.

Vous penſez donc avoir vécu dans le bonheur? Quel mécompte! Indépendamment de la crainte de perdre des biens immenſes, l'idée de renoncer à leur jouiſſance, ainſi qu'aux voluptés, devoit vous affliger; vous n'enviſageâtes pas la mort de ſang froid. On ne peut la regarder ainſi, que lorſqu'elle eſt le terme de toute contrainte, de toute ſujétion. Quant à moi, j'aimai la patrie, je chériſſois ſa liberté; l'inſtant où elle l'a perdue m'a décidé à la mort; elle m'a

paru un paſſage facile à cet état de tranquillité dont je ne jouiſſois pas; indépendant, maître de moi, j'ai quitté la terre comme j'y ai vécu.

LUCULLUS.

Je veux bien vous en croire puiſque vous le dites; mais, Caton, tout dépend de la maniere d'enviſager les objets. Convenez que pour vous procurer le bonheur, pour arriver à cette fin, les Stoïciens & vous employez des moyens bien pénibles & bien extraordinaires.

CATON.

Je mourus du moins honoré. Quelle différence de votre ſort au mien! Dans la maturité de l'âge vous perdites votre gloire; vous retombâtes dans les paſſions de l'enfance. Dès le matin occupé de ce qu'on vous ſerviroit dans la journée, vous ne ſongiez qu'aux mets rares & recherchés qu'on vous préſentoit. Votre ame étoit, pour ainſi dire, toute entiere dans votre palais. Tel fut votre principal état. Le reſte de vos momens paſſés dans une ſtupide indolence, ne fut rempli que par des jeux folâtres, des amuſemens frivoles.

LUCULLUS.

Si j'étois auſſi porté à vous faire des reproches, que ne répondrois-je pas? Vous critiquez amèrement les derniers inſtans de ma vie, vous les invectivez; mais qu'eſt-ce que c'étoit que

votre singularité dans les vêtemens, cette malpropreté affectée, cette négligence insupportable, bien moins dictée par la nature que par le caprice & l'opinion ? Enfin quels étoient les travers de votre jeunesse ? Inflexible, obstiné, fâché de n'avoir pas une épée pour attenter aux jours de Sylla qui vous combloit de careſſes, vous futes emporté, ſatyrique contre Metellus & Scipion. Lepida que vous vouliez épouſer, ſervit de prétexte à des noirceurs qui déceloient votre caractere.

CATON.

Il me ſemble que vous ne négligez rien pour vous défendre ; mais puiſque vous avez cru pouvoir vous permettre les duretés que vous m'adreſſez, je n'ai pas encore fini ſur votre compte.

LUCULLUS.

Epargnez-vous, Caton, le reſte des invectives dont je vous vois prêt à m'accabler. Je ſçais que l'on me reprocha la ſomptuoſité de mes bâtimens, la délicateſſe, le luxe de ma table : la vanité de mes ennemis me fit ces torts. Je n'ignorois pas qu'on peut avoir, ſans beaucoup de dépenſe, ce que la nature demande ; qu'un ſimple repas ne donne pas moins de plaiſir que les feſtins les plus magnifiques ; mais le ſuperflu ne le devois-je pas à la ſociété, qui fait l'union des

états, & qui rend les hommes preſque égaux ? Elle peut par des ſecours puiſſans les conduire au bien : l'exemple, l'aménité des mœurs, ſont des moyens aſſurés pour y réuſſir ; n'imitant pas ces philoſophes auſteres, qui n'eſtiment qu'eux-mêmes & mépriſent toutes les ſectes, je les trouvai toutes utiles, puiſqu'elles avoient pour but de rendre les hommes meilleurs. Les divers écrits que j'avois raſſemblés, que l'on venoit conſulter chez moi, m'avoient appris que les charmes de l'étude, que le goût des lettres, que le progrès des ſciences, des arts, peuvent détourner de l'ambition, des diſſentions publiques. Mes converſations rouloient preſque toujours ſur l'effet des différentes paſſions, ſur leur force, leur caractere, ſur les moyens d'y réſiſter. Mes palais ouverts au honnêtes gens, aux citoyens les plus eſtimables, l'accueil que je leur faiſois, ainſi qu'aux étrangers, tout cela n'étoit-il pas préférable à la fierté dont vous vous enorgueilliſſiez ? Si mes repas ſomptueux, ſi mes dépenſes furent regardés comme des marques de luxe, ce n'étoit que par des hommes inſenſibles, qui, ſous un vernis d'auſtérité, cachent le plus ſouvent la dureté de leur cœur. Que de biens perdus, mon cher Caton, pour celui qui travaille à l'endurcir !

CATON.

Très-bien : vous continuez votre apologie. Il eſt juſte en effet que vous vous chargiez de ce ſoin, les ſuffrages n'étant pas du moins réunis ſur votre compte.

LUCULLUS.

Eh ! que m'importoit l'opinion du vulgaire ? Je l'ai déjà dit : eſt-il fait pour connoître les objets, pour en juger ſainement ? Si l'on me blâma, je ne méritai jamais du moins les reproches de noirceur & d'ingratitude.

CATON.

Arrêtez, Lucullus, vous avez rappellé mon inflexibilité, les promeſſes de Sylla qui ne devoient pas m'intéreſſer. Si j'euſſe délivré la République de ce tyran, peut-être par cette action aurois-je préſervé les Romains de la ſervitude ? On ne me vit pas comme vous, briguer les emplois ; ſi j'eus de l'ambition, je tins un chemin oppoſé à celui des autres. Négligeant la voix des nomenclateurs, je m'acquittai des fonctions de la queſture avec juſtice ; j'en remplis les devoirs avec exactitude. Si je mêlai de l'aigreur à mes diſcours, à mes actions, ſi Curion me dit que je ferois bien d'aller en Aſie, d'où je reviendrois plus civiliſé, on ne put jamais m'imputer du moins d'employer des moyens odieux pour parvenir aux grandes places, pour obte-

nir les prix deſtinés à la valeur. Ceux que vous mîtes en uſage étoient-ils bien honorables? Dans votre jeuneſſe, ſous l'apparence des vertus, vous pourſuivîtes l'accuſation de votre pere. Je veux bien croire que c'étoit par grandeur d'ame, par généroſité que vous défendiez ſon honneur; mais tous les Romains n'en jugerent pas de même. Les talens, les connoiſſances que vous montrâtes dans cette cauſe, vous concilierent des partiſans; vous ne ménageâtes leur faveur que pour vous livrer aux vues les plus ambitieuſes. L'amitié de Cetegus, de cet homme mépriſable, dûtes-vous la rechercher? Votre franchiſe, votre probité, ne craignîtes-vous pas de les démentir en faiſant haſſement la cour à ſon indigne maîtreſſe?

LUCULLUS.

Dites ce qu'il vous plaira; mon action de prudence fut dans ce moment utile aux Romains. Pompée étoit leur idole, il falloit la briſer. Je remplis avec honneur les dignités que j'obtins; je le fis au gré de la République: mes victoires furent avantageuſes à l'état.

CATON.

Oui; mais tel qu'un éclair qui brille un inſtant & s'éteint dans d'épais nuages, votre vertu déjà démentie dans la recherche des honneurs, ne ſe ſoutint pas mieux dans les guerres

où vous eûtes tant de succès. Fûtes-vous le maître des légions? vos soldats se refuserent à l'obéissance qu'ils devoient à leur chef. Si la République ne vous eût dépouillé du commandement, auroit-elle jamais mis à profit vos premieres victoires?

LUCULLUS.

Je n'ai que trop éprouvé que le peuple Romain étoit injuste, que Pompée m'envioit tous mes succès, que mes connoissances dans l'art militaire, que mon attachement pour l'état, que mon zele, mon activité pour ses intérêts étoient vains & inutiles. Je ne balançai pas, dès que je m'apperçus que la confiance publique diminuoit sur mon compte, de prendre le parti de la retraite. Je revins à Rome, je m'y rendis avec la soumission d'un citoyen fidele, je refusai de me mettre à la tête de ceux que l'orgueil, que la vanité de mon rival avoient plus d'une fois révoltés.

CATON.

Dites plutôt, qu'après avoir occupé les emplois les plus lucratifs, après une guerre étrangere qui vous avoit enrichi, guerre que vous auriez peut-être perpétuée pour accumuler vos trésors, vous crutes devoir jouir de ces richesses, de ces biens immenses: mais quel usage en fîtes-vous?

LUCULLUS.

J'ai fait plus de bien aux Romains par mes prodigalités, que vous n'en avez fait par la sobriété de votre vie. Jamais Memmius ne me reprocha de m'enivrer toutes les nuits, en affectant un air de sobriété. Je ne passois pas la journée entiere dans des jeux de hasard. Vous sçavez que Cicéron vous en railla plus d'une fois. Eloigné de cette austérité affectée dont vous vous pariez, quel homme se plaignit de l'aigreur de mes propos, de mon incivilité? Les pauvres comme les riches ne purent m'envier les biens que j'avois acquis. Mon superflu tournoit à l'avantage de mes concitoyens; je les admis tous au partage du fruit de mes travaux. Quel secours ne donnai-je pas à ceux qui par leurs connoissances, par leur industrie, s'occupoient à multiplier le bonheur des Romains, à leur procurer les agrémens, les commodités de la vie, à ceux qui dans le calme de leurs passions, cherchoient à resserrer, à lier plus étroitement la société par l'amour des sciences, par la culture des arts?

CATON.

On vous reprocha du moins, à l'exemple des disciples d'Epicure, de faire consister le souverain bien dans la volupté; vous vous y livriez tout entier: vos desirs ne tendoient qu'à cette fin.

LUCULLUS.

Vous vous trompez, ainſi que le vulgaire: combien de fois, dans nos petites diſputes, ne vous diſois-je pas que cette volupté conſiſtoit dans la jouiſſance des biens faciles & permis, dans la pratique de la vertu, de la juſtice, de l'honnêteté, dans l'aſſiette ferme & tranquille de l'ame, dans l'abandon des choſes qui pouvoient cauſer une certaine douleur? Si vous aviez étudié mes principes avec plus de ſoin, vous auriez vû que le mal ne fut jamais licite, que je croyois à l'immortalité de l'ame, que je penſois qu'une vie plus heureuſe devoit être le prix des bonnes actions; qu'on pouvoit l'eſpérer & l'attendre de l'obſervation de la loi naturelle: je n'ai jamais rien fait qui ne s'y rapportât, & dont j'aie dû rougir.

CATON.

Faut-il vous le redire? En vous jettant aux genoux de Céſar pour conſerver vos richeſſes & l'apparence de liberté qu'il voulut bien vous laiſſer, au-lieu de vous mettre à la tête de ceux qui vouloient rétablir le gouvernement ſur ſes débris, vous aliénâtes le cœur des Romains, vous méritâtes leurs mépris.

LUCULLUS.

J'aimois la République autant que vous. Je n'aurois pas moins défendu ſa liberté, s'il eût

été poſſible de la maintenir ; mais ſçavoir garder ſa place, ne s'agiter jamais pour en ſortir, ne pas uſer ſes forces pour jouir des biens qu'on ne peut conſerver, les employer pour profiter paiſiblement de ce qui reſte ; telle ſont les vues du ſage.

CATON.

Oſez-vous bien encore vous donner ce nom ?

LUCULLUS.

Pourquoi ne le prendrois-je pas ? Le deſir d'un homme raiſonnable eſt de n'avoir pas plus de ſageſſe que ceux avec qui il doit vivre. Tout eſt ſujet à des viciſſitudes ; tout paſſe. S'obſtiner à demeurer dans l'état où l'on eſt, c'eſt ne pas connoître la loi de la néceſſité, cette loi dont l'influence eſt ſi marquée ſur les mœurs, ſur l'ordre de la vie. Les plus grandes révolutions n'auroient pu rétablir la liberté. Quand j'aurois eu le bonheur de briſer les fers de Rome, bientôt l'état ſeroit tombé en ruine, les troubles, les diſſentions euſſent achevé de le détruire.

CATON.

Quel vain prétexte ! Il auroit, pour ainſi dire, repris ſa naiſſance dans l'horreur des guerres civiles. Cette criſe étoit néceſſaire ; elle pouvoit lui rendre la vigueur de la jeuneſſe. Vous deviez en juger ainſi par les évenemens qui

avoient ſuivi l'expulſion des Tarquins.

LUCULLUS.

Vous vous trompez, Caton ; la conſtitution de Rome n'étoit plus la même. Cet état trop agrandi étoit dépourvu de vigueur. Ses magiſtrats n'avoient plus aſſez de célérité pour veiller à l'obſervation des loix. En effet, me fut-il poſſible, dans les tems de mon adminiſtation, de corriger les abus ? J'y perdis mes ſoins. Mes efforts furent ſans doute la cauſe des revers que j'éprouvai. Les chefs mépriſés, le peuple manquant d'affection & de confiance pour eux, des loix qui ne pouvoient convenir à tant de provinces éloignées, à tant de climats oppoſés, tout m'annonçoit que ce grand corps ne pouvoit ſe ſoutenir ; que prêt à périr, il alloit s'affaiſſer ſous ſon propre poids.

CATON.

Dites plutôt que l'ambition particuliere des chefs de tant d'hommes occupés à amener ou à choiſir des tems de trouble pour établir des loix deſtructives, propres à faire naître un déſordre abſolu, demandoient des efforts redoublés, une vertu extraordinaire, & que vous ne vous en ſentiez pas capable.

LUCULLUS.

L'égalité ne ſubſiſtoit plus. Quel moyen de rétablir ou de maintenir la liberté ? Je regardois

cette poſition comme l'ombre qu'il ne faut jamais pourſuivre.

CATON.

Mais ayant tout quitté ſelon l'ordre de votre deſtinée, eſt-il poſſible que vous ayez trouvé dans la jouiſſance des biens les plus fragiles, cette volupté permiſe que vous me vantez tant, & que je regarde comme une ſtupide indolence?

LUCULLUS.

Puiſqu'il falloit reconnoître un maître, car je prévoyois que Céſar le deviendroit, je l'aurois préféré. Ce n'eſt pas de Pompée que j'aurois voulu recevoir la loi. Sans ſon ambition, tous les éloges qu'on lui a donnés, ſe réduiroient à peu de choſe. Je connois le caractere de Céſar : il étoit du moins capable d'actions généreuſes.

CATON.

Vous parlez en eſclave ; après la deſtruction des loix il ne falloit point vivre. Vous deviez agir comme moi. Les diſgraces ne m'ont pas abattu ; maître de moi-même, je l'ai été juſqu'au dernier inſtant.

LUCULLUS.

Quelle erreur ! Pouviez-vous penſer que vos actions dépendiſſent de vous, que les événemens ſe ſuccédant les uns aux autres, il vous fût permis de rompre la chaîne qui les lioit entre eux ? Dans le dernier acte que vous préten-

dez être celui de votre volonté, vous futes plus aſſervi que vous ne le penſiez. Les circonſtances vous déciderent au parti que vous prîtes. Que vous vous ſoyez méfié de vos forces, que vous y ayez compté, libre ou ſoumis, vous dépendiez des dieux. Néceſſaire à la perfection de leur ouvrage, c'étoit à eux d'ordonner de votre ſort.

CATON.

Ils me commandoient de périr: je me ſuis rangé à leur avis pour cette fois ſeulement. Entraîné par les loix immuables & éternelles de la deſtinée, puiſque vous le voulez, j'ai ſuivi le chemin qu'elles m'indiquoient. Mais quel droit avez-vous de cenſurer ma vie? vous, dont on ne fit plus de cas, qui mépriſé, abandonné dans les derniers inſtans de la vôtre, ne jouiſſez pas même de la réputation de vos premieres années?

LUCULLUS.

Eh! qu'importe, Caton, que j'aie paſſé pour fou aux yeux de quelques hommes, ſi la vie paiſible & tranquille que je menois me rendoit heureux? Chez vous, chez vos pareils, la ſageſſe étoit mêlée d'amertume. Vos jours furent des jours de triſteſſe & de douleur. Votre prétendue perfection étoit étrangere au ſiecle où vous

vous viviez. C'eût été vouloir arrêter un torrent impétueux, que de tâcher de surmonter des obstacles invincibles. . . . . .

CATON.

Le soin de l'avenir vous occupoit peu, celui de vos enfans, de votre patrie, unique & cher objet de mon amour, auquel je consacrois tous mes momens, toutes mes vues, tous mes desirs, ne vous intéressoit pas, & vous croyez que je n'aye pas été plus heureux dans ma tristesse, que vous ne le fûtes de votre propre joie?

LUCULLUS.

L'amour de la liberté n'étoit plus qu'un vain nom; il devoit se perdre insensiblement chez les Romains. Je prévoyois que de tous les peuples ils seroient le plus aisé à soumettre & à gouverner. Je l'ai déjà dit: César plus digne de leur commander que Pompée, paroissoit né pour remplir l'ordre des événemens. Il étoit inutile d'en retarder l'exécution. Ce n'est pas aux hommes qu'il appartient de changer les destinées.

CATON.

Ne me parlez plus de César. . . . . Mais l'usurpateur sera puni. Si le succès a consacré son entreprise, la suite des événemens ne sera

peut-être pas auſſi heureuſe pour lui. Il reſte encore à l'état des libérateurs. . . . . La race des Brutus. . . . . Oui, mon ſang produira des vengeurs.

*Fig. I.*

*Fig. II.*

*Fig. III.*

*Andouard Sculp.*

# *ERRATA*

## Du Tome premier, Partie premiere.

| pag. | lig. | |
|---|---|---|
| 95. | | NOTE *x*, *voyez* Ptolm. *liſez* Ptolom. |
| 119. | 12. | Lupatorie, *liſ.* Eupatorie. |
| 128. | 8. | } |
| 129. | 14. 18. 28. | } Othacus, *liſ.* Oltachus. |
| 130. | 10. | } |
| 136. | 1. | étranger, *liſ.* danger. |
| *Ibid.* | 7. | Ptolemaïde, *liſ.* Ptolemaïs. |
| 138. | 17. | ſes derniers excès annonçoient l'état déplorable de ſes affaires, *liſ.* ces derniers excès annonçoient l'état déplorable des affaires de ce Prince. |
| 145. | 25. | Claudius, *liſ.* Clodius. |
| 170. | 14. | Tinagrocerte, *liſ.* Tigranocerte. |
| 172. | 12. | ſon gendre, *liſ.* ſon beau-pere. |
| 178. | 27. | le priſe, *liſ.* la priſe. |
| 191. | 15. | s'ils, *liſ.* ils. |
| 212. | 18. | a reſté, *liſ.* eſt reſté. |
| 219. | 6. | note *x*, Cicéron, *liſ.* Ciceron. |
| 276. | 25. | Pouzoles, *liſ.* Pouzole. |
| 305. | 21. | raiſonnera, *liſ.* rayonnera. |
| 317. | 5. | telle, *liſ.* telles. |

# MÊLANGES

## *HISTORIQUES, CRITIQUES,*

## DE PHYSIQUE,

## DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

*Par M. le Marquis* D'ORBESSAN, *Préſident à Mortier du Parlement de Toulouſe.*

TOME PREMIER, PARTIE SECONDE,

*CONTENANT*

LE VOYAGE D'ITALIE.

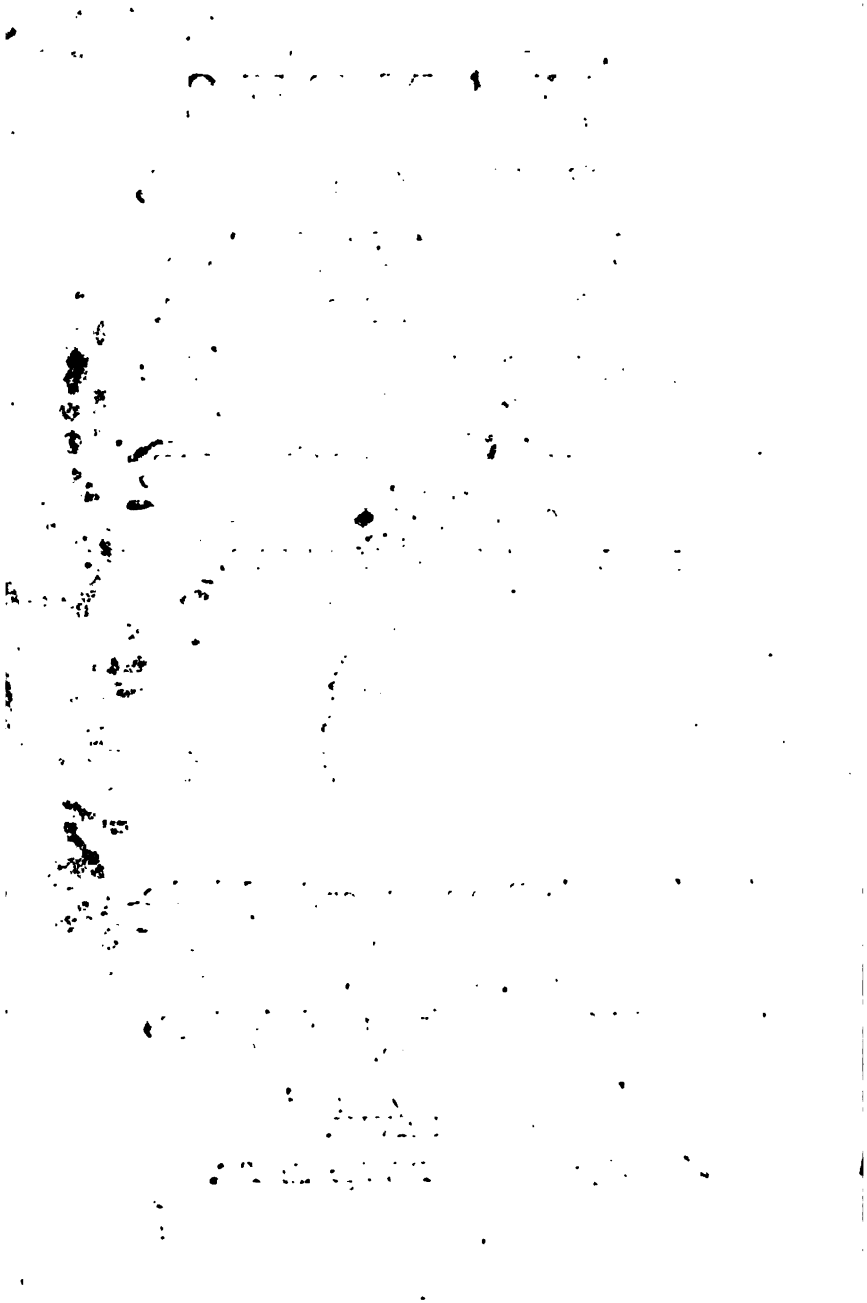
Aux dépens de BIROSSE, ancien Libraire à Toulouſe;

*& ſe trouve à Paris,*

Chez MERLIN, Libraire, rue de la Harpe, à S. Joſeph.

M. DCC. LXVIII.

*Avec Approbation & Privilege du Roi.*



# VOYAGE D'ITALIE.

VOUS desirez, Monsieur, que je vous rende compte de mes observations dans le voyage que je viens d'entreprendre en Italie (*l*). Peut-être ne vous en aurois-je rien dit, si vous ne me l'eussiez demandé; tant d'auteurs ont écrit de ce pays, que je devrois vous renvoyer à leurs ouvrages; vous pourriez surtout consulter Addisson dont le voyage sert d'appendice (s'il est permis de parler ainsi) à celui de Misson. Ce dernier est exact, à ses préventions près contre une religion qui n'étoit pas

(*l*) L'auteur a écrit cette relation sur les lieux même en 1750; c'est-là qu'il a consulté les monumens dont il parle, & qu'il a dessiné le pays qu'il décrit. Il a paru plusieurs Voyages d'Italie depuis cette époque; les uns ont été faits, comme le sien, sur le terrein même; les lecteurs jugeront si l'auteur a vu avec les mêmes yeux. Les autres relations ont été faites d'après les voyageurs: il est aisé de se tromper quand on ne voit que par les yeux d'autrui. Les deux Voyages d'Italie les plus estimés, faits depuis 1750 sont, *la Description historique & critique de l'Italie*, ou *Nouveaux Mémoires sur l'état actuel de son Gouvernement, des Sciences & des Arts, du Commerce, de la Population & de l'Histoire Naturelle, par M. l'abbé* Richard, *6 vol. in-12.* Et *Voyage par* M. G. *2 vol in-12.* Il en a été publié encore un autre en anglois, qui n'est pas sans mérite, sous le titre de *Travels Through France and Italy*, &c. *Voyages en France & en Italie, par M. T.* Smolett, *docteur en Médecine.*

la ſienne. Ce qu'il a écrit m'a été d'une grande utilité ; je le comparois aux objets que j'avois ſous les yeux, & je trouvois de la fidélité dans ſes relations : je vais donc d'après un journal fait pour moi, que j'abrégerai, parce qu'on ne peut pas tout dire, dans un ſtyle auſſi libre que familier, vous communiquer mes principales réflexions. Je vous entretiendrai, d'après l'examen que j'en ferai avec des connoiſſeurs, de ce qui a rapport à l'antique, à la peinture, à l'architecture moderne. Je parlerai des cabinets, des bibliotheques, des égliſes, des palais que je verrai. Je dirai quelque choſe en paſſant du caractere des Italiens, de l'énergie de leurs expreſſions, de leur poéſie, de leur muſique. Quant à ce qui regarde la politique & le gouvernement des Etats, dans l'eſpace d'une année que durera mon voyage, comment pourrois-je me promettre d'examiner en détail des choſes qu'il faut étudier long-tems, & qu'un étranger n'a pas la commodité de décrire. Les mœurs & les uſages étant plus aiſés à ſaiſir, ſans prétendre les juger, je ne vous laiſſerai point ignorer ce que j'en aurai connu.

Je partis le 7 Octobre 1749 de Toulouſe; je traverſai le Languedoc & la Provence : on y trouve différentes choſes dignes de la curioſité des voyageurs. Je ne vous en rendrai point

compte, dans la perſuaſion où je ſuis que vous ferez quelque jour ce voyage ; ces provinces ſont d'ailleurs trop voiſines des lieux que vous habitez, pour que vous n'en ayez point entendu parler pluſieurs fois.

J'arrivai à Antibes le 26 Octobre ; on y attendoit Madame la Ducheſſe de Parme, quatre galeres étoient préparées pour ſon voyage. Le comte de Sade, commandant de cette place, nous fit voir le port ; nous profitâmes des fêtes que l'arrivée de la princeſſe occaſionna.

Après avoir eu l'honneur de lui être préſenté par M. le comte de Noailles, je réſolus de profiter du retour d'une felouque qui avoit amené de Gênes M. de Maulevrier, & de partir le 30 Octobre pour cette capitale. A peine fûmes-nous embarqués, que le vent s'étant déclaré contraire, nous nous vîmes obligés de relâcher à Nice, où nous viſitâmes quelques égliſes d'une architecture aſſez réguliere.

Celle de ſainte Réparade a de bons tableaux ; celui de la décolation de ſaint Jean fixa notre attention. Le retable de l'autel eſt d'un très-beau marbre noir ; huit colonnes torſes d'un marbre veiné de rouge le rendent majeſtueux. La tour de l'horloge de cette ville eſt conſtruite comme un phare : une inſcription latine nous apprit qu'elle avoit été réparée en 1718, après avoir

été preſque détruite, d'abord par les Turcs, enſuite par les François. La maiſon du ſieur Hairauld qui n'étoit pas alors entierement achevée, a un eſcalier d'une forme ſinguliere en double limaçon. Chaque palier a deux rampes, chaque rampe a ſon ovale ou lanterne ; le reſte de cette conſtruction n'a rien de remarquable.

Le ſang eſt aſſez beau dans cette ville ; les hommes y paroiſſent plus baſanés que dans les extrémités de la Provence. Les femmes du peuple vêtues à-peu-près de la même maniere que les Provençales, ont le port plus dégagé que ces dernieres.

On vint nous avertir que, quoique la mer fût un peu agitée, nous pouvions profiter du vent ; & dans cette ſaiſon, ſur la Méditerranée du moins, vers les côtes, on ne peut ſe promettre un tems conſtamment favorable ; nous partîmes à deux heures, & vîmes dans notre paſſage le lieu où le roi de Sardaigne ſe propoſoit de faire conſtruire un port dont la ſituation paroît avantageuſe.

A-peu-près à deux milles de Villefranche, nous apperçûmes le fort de Montalban ſur la hauteur ; nous doublâmes la pointe du Saint-Eſprit avec peine, les vagues étant extrêmement élevées, ſans ceſſe balancés de la proue à la pouppe à-travers des montagnes d'eau prêtes

à fondre ſur la felouque & à la ſubmerger. Nous arrivâmes à Monaco vers quatre heures & demie, après avoir arboré à la vue des ſentinelles, le pavillon Génois blanc croiſé de rouge. Ayant ſatisfait à pluſieurs queſtions ſur le lieu de notre départ, de notre deſtination, l'aide-major de la place nous permit d'entrer dans la ville, ſituée ſur une montagne. On y arrive du port par un large chemin en zig-zag taillé dans le roc, & revêtu de beaux parapets. Le chemin en forme d'eſcalier, pavé de brique depuis le bas juſqu'au haut de la place, eſt aſſez aiſé. On rencontre pluſieurs corps-de-garde, trois ponts-levis, quelques ouvrages très-forts. Nous fûmes conduits chez le commandant qui logeoit au palais du prince, bâtiment conſidérable dont l'intérieur aſſez vaſte eſt orné de belles peintures à freſque, ainſi que la cour terminée par une belle place, au bout de laquelle on voit une terraſſe couverte d'arbres. On y trouve quelques canons, quelques mortiers : cette petite ville malgré ſa ſituation avantageuſe, eſt cependant commandée par des montagnes d'une grande élévation.

On parle très-bien le françois à Monaco : le langage vulgaire eſt un mêlange de provençal & d'italien. Le ſexe vêtu d'habits bordés de rubans de différentes couleurs, porte les che-

veux treſſés & relevés avec des aiguilles : en général les habitans paroiſſent affables.

La plûpart des maiſons ſemblent bien bâties ; je n'en ai point vu l'intérieur ; nous fûmes obligés de ſouper dans une mauvaiſe auberge, où l'on ne nous ſervit que d'un poiſſon ſingulier, dont les arrêtes en-dehors ſont une ſorte d'enveloppe ou de groſſe écaille. Ce poiſſon à-peu-près de la forme des ourſins de mer, a la chair & le goût de l'anguille.

Nous partîmes de Monaco à ſept heures du matin le 31 Octobre ; nous paſsâmes devant Manton, ville de la principauté, où nous vîmes un palais régulierement bâti, la campagne couverte d'oliviers & d'orangers. Nous côtoyâmes Late, Vintimille, la Bordiguerra, il capo Martino, paſſage dangereux pour les vaiſſeaux, ſan-Remo, Notre-Dame de la Coſta, la petite chapelle de l'Arma placée dans le rocher, où nos matelots firent leur priere, Tabia fameux par ſes vins muſcats, la rive ſan-Stephano, ſan-Lorenzo, port Maurice, Oneille, Diano della Montagna, della Marina, Servo Rollo, le bout de la vallée d'Andora, capo di Melle, Avaſſo. La nuit nous ayant ſurpris dans ce lieu, ſans pouvoir aborder, après qu'on eut couvert notre felouque, nous continuâmes de voguer : nous vîmes le fanal de l'île d'Albenga, Final ;

on trouve dans cet endroit des rochers d'une hauteur prodigieuſe ; les vagues vont s'y briſer avec fracas. Nous perdîmes la terre de vue, parce qu'il étoit nuit cloſe : après avoir doublé le cap Noli, paſſage difficile à franchir, nous voguâmes juſqu'à cinq heures du matin que nous entrâmes dans le port de Gênes le premier de Novembre.

Cette ville, ſituée à l'extrémité du golfe, eſt en partie conſtruite ſur le penchant de la montagne qui préſente un croiſſant ; le terre-plein ſur le bord de la mer forme l'autre partie de la ville ; la plûpart des rues ſont étroites. Les maiſons hautes de ſix étages dans l'endroit le moins élevé, bâties de brique & de pierre enduites de plâtre, peintes à freſque, ont un air de magnificence.

Le port de Gênes nous avoit paru grand & profond, expoſé au *Lubeccio* vent d'Afrique, à-peu-près entre le ſud & l'oueſt qui regne dans cette partie de la Méditerranée. Ce port renferme un havre aſſuré pour les galeres : il eſt terminé par le phare autour de la lanterne, lieu très-avantageux pour bien voir la ville de Gênes.

Nous fûmes conduits à l'hôtel de Malte, place du Change, dont la loge eſt décorée de peintures à freſque, de pierre de ſori de Sienne.

Nous vîmes ce jour-là les égliſes de ſaint Laurent & de ſaint Pierre, leurs excellens tableaux, leurs belles ſtatues; ſaint Laurent a deux candélabres de bronze & des colonnes de porphire ſur des piedeſtaux ornés de beaux bas-reliefs de Guillaume de la Porta. On nous fit voir un vaſe d'agathe ou de calcédoine d'un travail & d'un prix ineſtimables, préſent d'Innocent VIII. ainſi qu'un vaſe d'émeraude donné à la République dans l'année 1100. Le lendemain en allant au palais Doria, ſitué hors la porte ſaint Thomas, où l'Infante étoit attendue, nous entrâmes dans l'égliſe de l'Annonciade, l'une des plus riches & des plus magnifiques de Gênes, décorée de marbres les plus recherchés, & de tableaux des plus grands maîtres: on y voit entre autres la fameuſe cêne du Correge; le plafond du chœur eſt de Lucas Cangiage. On trouve dans ce lieu l'Annonciation, l'Adoration des mages, les Ames du purgatoire & l'Enfer, par le même artiſte, ouvrages qui peuvent ſe ſoutenir contre toute ſorte de peintures.

Cette égliſe bâtie par un des ancêtres de la famille des Lomelini, eſt remarquable par l'élégance de ſa conſtruction. Le palais Doria, qui n'eſt pas un des plus magnifiques & des plus élevés de Gênes, qu'avoit fait bâtir le célebre Doria, général de l'empereur Charles-Quint, eſt

d'une assez grande étendue. Il a ses vues sur la mer. Ses appartemens dans le goût antique sont ornés de peintures à fresque du même Cangiage, mis avec raison à la tête des peintres Génois, à qui il manquoit cependant des graces & de la légéreté. Ce palais a des jardins séparés, formés par des terrasses d'une élévation immense, ornées de balustrades de marbre blanc.

L'église de saint Philippe appellée l'*Oratoire*, celle de saint Ambroise, où l'on voit des tableaux de Vouet, du Guide & de Rubens, & celle de saint Ignace, sont très-remarquables. Celles des Jacobins, des Jésuites, de S. Jérôme, des Carmes déchaussés, ont des morceaux de peinture estimés, & des statues de marbre des plus grands maîtres.

J'allai rendre visite au chevalier Balby; le palais de cette maison est orné de meubles recherchés & magnifiques. Les tableaux des plus fameux artistes, les glaces, les marbres y sont répandus avec profusion; tout y annonce le goût & la magnificence du maître. Dans la rue du nom de ce noble Génois, on voit le college des Jésuites fondé par Jacques Balby, qui voulut que ses armes demeurassent placées sur le grand portail. Le Sénat de Gênes a maintenu malgré la société, le monument de ce bienfait: l'escalier de cette maison est de la plus grande beauté. La rue Balby & la rue Neuve ont plus

l'air de galeries que de rues ; le marbre décore les façades des palais, dont les murs ſont peints à freſque. On peut voir dans la rue Neuve les palais Brignolé & Durazzo, qui par la magnificence & le goût, ne le cedent point à celui des Balby : je n'en décrirai pas les beautés ; il faut bien éviter les répétitions.

Les Lomelini ont fait conſtruire le théâtre de *ſant-Agoſtino* : cette ſalle ovale du côté oppoſé à la ſcene, eſt extrêmement large : elle a cinq étages de loges ; ſon parterre eſt en amphithéâtre ; les peintures, les décorations ſont faites avec goût. On exécuta une comédie Italienne ornée de divertiſſemens ; la ſymphonie de l'orcheſtre plus brillante que de coutume, & la piece étoient dédiées à Madame la ducheſſe de Parme qu'on attendit, mais qui ne put arriver à cauſe du gros tems. M. le marquis de Chauvelin, alors plénipotentiaire de France auprès de cette République, nous conduiſit à la converſation chez Madame Durazzo. Comme j'aurai ſans doute occaſion de vous parler des converſations d'Italie, je vous épargne ce détail dans ce moment, pour vous entretenir d'autres choſes, parce que les converſations ſe reſſemblent preſque toutes, m'a-t-on dit, pour l'ordre & la magnificence.

Il y a quelques autres ſalles de ſpectacle à

Gênes, entre autres le théâtre du Faucon, dont la diſtribution eſt bien entendue. Les ornemens y ſont répandus avec goût, chaque ſpectateur pouvant y voir commodément ſans être à charge à ſon voiſin.

On parle beaucoup des jardins de Gênes; mais ils ſont petits, vu la rareté de l'eſpace : le terrein plat manquant à la plûpart des particuliers, ce ne ſont que des terraſſes où quelques perſonnes mettent de la terre. On les couvre de caiſſes, on les garnit de pots de fleurs, on en voit ſur le haut des maiſons au niveau du premier appartement, dans quelques-unes à chaque étage; ce qui ſans doute a donné lieu de dire que Gênes étoit remplie de jardins en l'air. La plus grande partie des maiſons eſt couverte d'ardoiſe ou de tuile verniſſée; le jardin de M. de Guimont notre envoyé, ſitué dans le quartier della Sanita, étoit rempli de fleurs: elles ſont communément très-belles dans ce pays, malgré ſa chaleur exceſſive. Après avoir dîné chez lui, nous allâmes voir l'égliſe des Capucins, où l'on trouve quelques bons tableaux.

L'habit ordinaire des Génois de tout état, eſt de couleur noire : les perſonnes de diſtinction de l'un & de l'autre ſexe ſont vétues de drap de ſoie ou de velours. Les hommes portent un petit manteau; les dames de qualité étoient

autrefois très-régulieres à porter le noir. Cet uſage tient ſans doute aux loix ſomptuaires de l'Etat; mais il n'étoit pas ſuivi conſtamment depuis la derniere guerre. On avoit alors pour le ſervice de la République, établi des compagnies bourgeoiſes; bien des gens portoient encore les habits uniformes & à la françoiſe: celui des dames eſt aſſujetti à la variété de nos modes. Les femmes du commun portent des habits moins recherchés: elles n'ont point de coëffure, leurs cheveux treſſés ſont ſoutenus par des aiguilles d'argent. Un voile d'indienne ou de quelqu'autre étoffe couvre leur tête; elles ajuſtent ce meuble appellé *mezzaro*, comme une ſorte de mantelet, & ne ſe ſervent du taffetas noir que pour l'incognito. Il eſt peu de pays où les femmes ayent plus de liberté: je les crois très-régulieres dans leurs mœurs; mais les apparences pour quelqu'un qui ne ſeroit pas fait à leurs uſages, ſemblent contraires à cette idée. Il n'eſt quaſi point de femmes qui n'ayent deux ou trois amans déclarés: on les appelle *Sigisbés* (à Rome *cavaliere ſervante*); obligés tour-à-tour de rendre des ſervices à leurs dames, ils les ſuivent par-tout. Ces rivaux ſans diſſentions vivent dans la plus grande intelligence, du moins ſemble-t-elle regner entre eux. Quand les dames font porter la queue de leur robe,

l'un de ces adorateurs a le ſoin d'offrir ſa main. Obligés de marcher à côté de la chaiſe-à-porteurs, ils la ſuivent toujours, quelque train qu'elle aille, & quelque tems qu'il faſſe. Ces ſoins multipliés ont ſans doute pour motif l'intérêt perſonnel de ceux qui s'y livrent ou celui de leur famille. Il eſt des femmes de conſidération qui jouent le rôle des ſigisbés près des nobles Génois dont elles ont beſoin. Ces attentions multipliées que l'on ſe rend de part & d'autre, & ſur-tout à l'égard des femmes, ſont une ſorte de preuve de la poſſibilité de l'amour platonique. Je vous rappellerai ce trait d'hiſtoire : Thomaſſine Spinola, diſtinguée par ſa naiſſance, fut ſi ſenſible au plaiſir d'intéreſſer Louis XII. lors de ſon entrée à Gênes, qu'elle conçut pour ce prince l'attachement le plus vif & le plus ſincere. La tendre Spinola ne penſant, ne vivant que pour lui, pria ce prince de trouver bon qu'elle ſe déclarât ſon *intendio*, ſa maîtreſſe de cœur. Le mérite de cette belle femme intéreſſa Louis XII. au point de lui accorder toutes les graces qu'elle lui demandoit. Le bruit de ſa mort s'étant répandu à Gênes, Thomaſſine en fut accablée de douleur, & mourut de chagrin huit jours après cette fauſſe nouvelle. Le roi ſenſiblement affligé, ordonna à Authon ſon chroniqueur, d'or-

ner le tombeau de cette fille, par un poëme qui conſacreroit à la poſtérité la vertu de cette illuſtre Génoiſe.

Au reſte que ma conjecture ſoit vraie ou qu'elle porte à faux, c'eſt à tort que l'on accuſe les Italiens d'être jaloux ; il n'eſt point de François qui ne ſoit plus ſuſceptible. On compte dans Gênes, en y comprenant le fauxbourg de ſaint Pierre d'Aréna, cent quarante mille ames ; c'eſt dans ce fauxbourg rempli des plus beaux édifices & d'une étendue conſidérable, qu'on doit voir le palais Imperiali, dont l'architecture eſt remarquable.

La petite égliſe de ſaint Georges, de forme ronde, a des ornemens de bon goût : celle des Catanei eſt ſur un plan de deux ovales croiſés à la grecque. Les égliſes de ſaint Donat, de ſaint Bernard, les chapelles de la Mere de Dieu, de ſainte Marie des Eſclaves, ſont d'une belle conſtruction & de la plus grande propreté.

On voit à Gênes un grand nombre de places ornées de fontaines ; peu de maiſons qui n'en ayent dans leur cour ou ſous leurs périſtiles, formés par des colonnades : on y trouve des ſtatues, des bas-reliefs.

Les rues pavées de grandes pierres plates, ont dans le milieu un rang de briques placées ſur champ ; quelques-unes ne ſont pavées que de

de cailloux. L'abondance des vivres s'y trouve, on y étale avec la plus grande élégance toute ſorte de légumes & de fruits. Dans quelques quartiers les rues ſont ſi étroites, que les habitans peuvent ſe donner la main par les fenêtres, comme s'ils n'étoient ſéparés que par un foſſé : les lanternes placées devant les images de la Vierge dans preſque toutes les rues, ſervent à la ſûreté & à l'utilité du public. Il n'eſt point de maiſon & de boutique devant laquelle on ne trouve la ſtatue ou le tableau & la lampe.

De la place de Sarſanne, nous paſsâmes le pont de Carignan formé de trois grandes arches, dont la hauteur eſt ſi conſidérable, que dans la rue traverſée par ce pont pratiqué pour la communication des deux quartiers, on voit ſous ces arches des maiſons de ſept étages qui ne touchent point au ceintre : l'égliſe de Carignan a cinq dômes, & eſt ornée de deux fameuſes ſtatues de Puget. Le palais du doge a un petit arſenal dans lequel on voit l'armure du célebre Doria, un canon de cuir bouilli, un roſtrum de bronze d'un vaiſſeau des anciens Romains, quelques cuiraſſes faites pour des femmes qu'on dit avoir ſervi dans une croiſade (*m*) contre les Turcs. La ſalle du conſeil eſt peinte dans toute l'étendue de ſa voûte ; les ſujets y ſont

(*m*) *Voyez* Miſſon ſur cette croiſade.

traités allégoriquement ; on y voit la Ligurie triomphante accompagnée de Neptune, de la Fortune, de la Liberté ; les ſignes du zodiaque, les quatre parties du monde, la conquête de Jéruſalem, paroiſſent dans une des extrémités, & dans l'autre le partage des dépouilles de l'empereur. Cette peinture eſt de Franchefchini, la compoſition en eſt ſçavante. Cet artiſte pendant ſon ſéjour à Gênes, peignit le tableau du myſtere de la Trinité pour le milieu de la voûte de ſaint Philippe de Néri, & huit autres morceaux en détrempe ſur les miracles de ce ſaint, un repas de la ſainte Famille. On admire dans ces différentes compoſitions les belles formes de la nature, & l'expreſſion des paſſions de l'ame : la ſalle du petit conſeil a trois grands tableaux de Solimene, peintre Napolitain, l'un dans le milieu de la voûte, les autres aux extrémités. Le ſujet placé du côté du dais du doge, repréſente la découverte du nouveau monde par Colomb : l'ordonnance en eſt de la plus grande beauté ; on y admire ſur-tout une gloire d'anges & de chérubins. Le pendant eſt la tranſlation des cendres de ſaint Jean-Baptiſte, le tableau du plafond, le Martyre des dix-huit jeunes gens de la maiſon Juſtiniani dans l'île de Chio ſous Soliman. Après avoir examiné ces deux ſalles, les ſtatues des nobles Génois qui

y ſont placées, ainſi que celle de M. le maréchal de Richelieu, nous nous rendîmes chez M. de Chauvelin, où nous dînâmes avec Meſſieurs de Cornéga, envoyé d'Eſpagne, le chevalier Balby, Lagarrigue, qui nous montra ſes plans des environs de Gênes parfaitement éxécutés.

L'arrivée de Madame de Parme retardée à cauſe du mauvais tems, & dont le trajet fut de quatre ou cinq jours, occaſionna des fêtes dont nous prîmes notre part. Cette princeſſe nous fit dire que ſi nous voulions aller à Plaiſance, nous pouvions profiter des équipages de ſa ſuite. Nous réſolumes notre départ au lendemain avec le comte Roſety. Après avoir traverſé tout le quartier entre le palais Doria & la Lanterne, rempli des plus belles maiſons, de même que le fauxbourg ſaint Pierre d'Aréna, nous tournâmes dans la plaine de la Polſévera, dont le torrent étoit guéable, quoique extrêmement groſſi par les pluies. Cette plaine eſt bordée de maiſons de campagne d'une belle architecture, dont les dehors ſont peints à freſque. Nous arrivâmes à Campo Morroné, où dans le plus mauvais gîte, nous eſſuyâmes toute la nuit un orage affreux, quoique nous fuſſions à la mi-Novembre. Après avoir traverſé le défilé de la Boquetta, pays qui ſe reſſentoit encore des horreurs de la guerre, où l'on voyoit pluſieurs

maiſons incendiées par les Allemands. Nous nous arrêtâmes à Voltaggio, où nous trouvâmes les comtes Barattieri, de Saint-Vitalis, de Pallavicini, le prince de la Catholica que le débordement de la riviere avoit empêché de paſſer outre, & de ſe rendre près de Madame Infante. Le reſte de cette journée fut employé à la converſation : j'étois bien-aiſe de revenir ſur les mœurs des Génois : l'occaſion s'en étant préſentée, on nous dit que le doge de Gênes, qui n'a pas plus de pouvoir que celui de Veniſe dans les actions publiques, a cependant une couronne royale, à raiſon ſans doute du royaume de Corſe que la République poſſede. Ce premier magiſtrat traité de ſérénité, eſt à la tête des deux conſeils compoſés des nobles Génois, plus acceſſibles, dit-on, que ceux de Veniſe. Pour y être admis, il faut être d'extraction illuſtre, avoir vingt-deux ans accomplis. Le nombre des membres du grand conſeil monte à environ ſept cens, comme il eſt aiſé de le voir par le catalogue appellé *le Livre d'or :* le petit conſeil n'a que deux cens membres. Les tribunaux de juſtice appellés *Rotes*, l'un pour le civil, & l'autre pour le criminel, ſe reglent par les ſtatuts particuliers de la nation, ſtatuts auxquels le droit Romain ſert de commentaire. Quand l'adminiſtration du doge eſt

finie après le terme de deux ans, Sa Sérénité eſt priée de ſe retirer dans ſa maiſon. On n'élit jamais immédiatement après lui & pour le remplacer, aucun de ſes parens. Après le tems expiré de ſon gouvernement, il demeure procurateur perpétuel. Le commerce de Gênes moins conſidérable qu'il ne l'étoit, conſiſte particulierement en ſoieries, en velours, en confitures ſéches, en diverſes ſortes de fruits; les bleds & les vins ſont vendus par la République. Il n'eſt permis aux particuliers d'en acheter & d'en prendre que dans les greniers publics & dans les caves de l'Etat. Cet arrangement politique le met ſans doute à portée de diminuer les impôts dans la proportion de l'émolument qu'on en retire. Sans cette ſage précaution ce ſeroit trafiquer du ſang des peuples, que de ſe rendre maître des denrées de conſommation.

La riviere de Lemo ayant baiſſé pendant la nuit, au-lieu de prendre la route ordinaire par Novi, pénible & fâcheuſe à cauſe des montagnes, nous préférâmes celle de Serravalle. Nous paſsâmes & repaſsâmes pluſieurs fois la riviere à gué avant d'arriver à Gavi, petit bourg dépendant de l'état de Gênes; nous entrâmes dans le Piémont après trois heures de marche depuis Voltaggio.

Le château de Serravalle, ſitué ſur une mon-

tagne, commande une vaſte plaine, & eſt lui-même commandé par des hauteurs dont il pourroit être incommodé. La garniſon que le roi de Sardaigne y entretient, eſt aſſez conſidérable. Cette place a pluſieurs canons & des mortiers. Les ouvrages en ſont très-bien entretenus. Il ſe fait un grand commerce de ſoie à Serravalle. La manufacture eſt grande & magnifique; l'entretien monte à plus de vingt mille livres par ſemaine. Nous vîmes dans une ſalle deſtinée à l'ouvroir, plus de cent fourneaux avec leurs baſſines. Les hommes font aller le moulin ou dévidoire. Cette belle ſoie ſe vend aux Génois, dans le Piémont, & pour les manufactures de France. Les égliſes de Serravalle ont de la propreté & de l'élégance; mais on n'y trouve point cette profuſion de marbres qu'on voit à Gênes. Le pont ſur la Scrivia a une très-belle ſtatue de marbre blanc de ſaint Jean Népomucène. La vaſte plaine de Serravalle eſt couverte de vignes en échalats & de mûriers. Ce terrein fréquemment arroſé par les eaux de la Scrivia, torrent très-dangereux, eſt des plus riches & des plus abondans.

La petite place de Tortonne ſeroit aſſez bonne, ſi les ouvrages en étoient entretenus: l'égliſe principale a quelques bas-reliefs, la cour du palais de l'évêque a quelques inſcriptions an-

ciennes. Le château eſt bâti en briques ainſi que la ville : nous en fîmes le tour après avoir paſſé à Ponte Curroné, petite ville mal bâtie. Nous arrivâmes à Vogherrha; il étoit vingt-deux heures. En Italie le jour n'eſt point diviſé en deux parties pour la maniere de compter : la premiere heure du jour ne commence jamais qu'une heure après le ſoleil couché ; ce n'eſt qu'en 1749 qu'on a appris à Florence & dans la Toſcane, l'uſage de compter les heures comme nous le faiſons.

Le palais du comte del Vermé, ſeigneur Milanois, étoit diſpoſé pour loger Madame infante. Les appartemens très-beaux ſont ornés de peintures à freſque du ſieur Malcotte. La fable de Niobé, peinte dans une galerie, eſt d'un très-beau deſſein. Nous allâmes à la converſation chez le comte Bolagnos ; les femmes que nous y vîmes étoient miſes de bon goût & à la françoiſe. Cette petite ville a quelques couvents de religieux & de religieuſes, & la chapelle des Pénitens a un autel de marbre des plus élégans. Vogherra, ſituée dans un pays riche par ſes vins eſtimés, a toujours une garniſon.

On peut prendre, en partant de cette ville, le chemin de Pavie ou celui de *Schiaveno*, où les Chartreux ont un hoſpice. Le château de l'évêque de Pavie appellé *la Roque*, près de

gros bourg de *Stradella*, eſt dans la plus belle & la plus avantageuſe ſituation.

Nous vîmes à *Caſtel Sangiouanni* la principale égliſe. Elle a des colonnes de marbre blanc d'une grande beauté : la roûte qui conduit de Caſtel *Sangiouanni* à Plaiſance, eſt bordée de prairies plantées d'arbres. Cette partie de la Lombardie a des vignes appuyées ſur des échalats. Le terrein extrêmement gras eſt d'un grand produit par les différentes récoltes qu'on y fait. Nous traverſâmes deux torrens ſans eau la plus grande partie de l'année, le Tidon & *la Trebia*, ſur des ponts de bois conſtruits pour le paſſage de la ducheſſe de Parme. Deſcendus au palais de l'Infant à Plaiſance, après avoir diné avec Mrs. Dutilhot & de Lacombe, officiers de ſon Alteſſe, nous allâmes voir la place principale, ornée de deux belles ſtatues équeſtres en bronze d'Alexandre Farnèze, gouverneur des Pays-bas, & de Ranuce ſon fils, ſur des piédeſtaux de marbre décorés de bas-reliefs de bronze d'un excellent travail. Les angles des piédeſtaux ſont chargés de différens attributs. L'égliſe cathédrale a trois nefs en forme de croix : on y voit des ſtatues & des tableaux des plus grands maîtres, tels que le Parmeſan & Correge. Les peintures de la voûte ſont du Carrache. Nous allâmes à l'opéra : on repréſentoit la Serva Padrona du

Pergoleſe, chef-d'œuvre de muſique dans ſon genre ; la Perticci, célebre cantatrice, exécuta parfaitement ſon rôle. L'Infant y aſſiſtoit avec ſa cour.

La ſalle de ſpectacle moins grande que celle de ſaint Auguſtin à Gênes, mais plus brillante, plus décorée, contient cent vingt-cinq loges, ſans y comprendre celle du Prince. Les diviſions ſont placées de biais, de maniere que du fond des loges on voit parfaitement le théatre, qui, depuis le mur de clôture juſqu'aux lampions près de l'orcheſtre, a près de cent vingt pieds de longueur. Chaque feuille des couliſſes étoit éclairée de ſeize lampes à huile de trois meches, ce qui rendoit la lumiere & plus vive & plus égale. Les ſymphoniſtes rangés devant un pupitre iſolé à deux faces, ainſi qu'à Gênes & dans le reſte de l'Italie, ſans maître de muſique qui les dirige, ont cependant la préciſion la plus exacte dans l'exécution.

Plaiſance, ville très-bien bâtie, dans la plaine, à cinq ou ſix cens pas du Pô, eſt dans le pays du monde le plus agréable, quoique les maiſons en ſoient baſſes. Le cours appellé *Stradone*, d'une largeur parallele, tiré au cordeau, a de chaque côté un rang de trois cens poteaux, à dix pieds l'un de l'autre, qui conſervent le chemin pour les gens à pied, d'où il réſulte

que la rue eſt longue de trois mille pieds. Cette ville, dont les fortifications ſont mauvaiſes, n'eſt point peuplée. Le palais du prince, vaſte bâtiment, conſtruit d'après le deſſein de Vignoles, n'eſt point achevé : la partie où le prince fait ſon habitation, a de très-beaux tableaux, entre autres ceux des ducs de Parme & de Plaiſance. Nous vîmes les égliſes des Carmes, des Jéſuites, riches par les peintures d'*Hercolé Graziani* de Boulogne. Dans la ſacriſtie de l'égliſe *ſan Agoſtino*, dont le couvent eſt bien bâti, on nous montra une paſſion en bois très-artiſtement faite; les égliſes des Capucins & de S. François ont d'excellens tableaux.

M. de Lacombe, intendant de la garde-robe du prince, nous donna un concert où toutes les Dames de Plaiſance avoient été invitées. Vêtues ſuperbement, elles avoient l'air moins grave que les Dames Génoiſes, beaucoup d'embonpoint en général. La muſique du prince eſt excellente; les deux freres, Ferrari & Marianna, furent extrêmement applaudis. J'avois eu l'honneur d'être préſenté à l'Infant par M. le comte de Rohan. Ce prince étant parti pour Caſtel Sangiouanni, où il attendoit les Infantes, je réſolus de différer mon départ pour Parme juſqu'à leur arrivée. Les ſalves de canon nous l'annoncerent, les troupes bordoient les rues &

les places. Deux compagnies à cheval de marchands & de bourgeois de cette ville, vêtus de bleu avec des veſtes de brocard d'or, précédoient le cortege. Un corps de cent cinquante gentilshommes ſuperbement mis, chacun ſelon ſon goût, dont les chevaux étoient harnachés de broderie d'or & d'argent, marchoient avant les équipages de la maiſon de l'Infante & ſon carroſſe. Cinquante voitures élégantes attelées de ſix chevaux chacune, précédées de leurs coureurs magnifiquement habillés, étoient remplies de dames dans la plus grande parure, & en habit de cour; ce qui terminoit la marche. Toute la compagnie introduite au palais éclairé dans ſes différentes ſalles, où l'on avoit placé pluſieurs tables de jeux, & où les rafraîchiſſemens furent prodigués, fut admiſe à l'honneur de baiſer les mains de l'Infant & de l'Infante. Les fêtes de ce jour furent terminées par un feu d'artifice.

Le marquis *Seraphini*, dont la maiſon abonde en excellens tableaux, nous conduiſit à l'égliſe de Notre-Dame de la Campagne, où l'on trouve des peintures à freſque très-eſtimées. On voit dans l'égliſe de ſaint Sixte du mont Caſſin, deux tombeaux des ducheſſes de Parme. Le grand autel eſt en marbre noir & blanc parfaitement travaillé. Le cloître & le jardin dans

une belle ſituation, méritent la curioſité des étrangers. J'admirai dans la ſacriſtie la Vierge tenant le Jeſus, ſaint Sixte & ſainte Barbe à ſes genoux, fameux tableau de Raphaël, dont le fond repréſente des têtes d'Anges vues à-travers des nuages. Ce morceau eſt deſſiné de la plus exacte correction : les graces ſont répandues dans les airs de tête ; les figures réuniſſent l'élégance, la naïveté ſinguliere à la force de l'expreſſion. Il eſt tems de mettre des bornes à cette lettre : je ne finirois pas ſi je parlois de tous les tableaux, de tous les portraits que j'ai vus chez la marquiſe *Copalati*. Je vous écrirai de Parme. Il ne reſte aucun veſtige à Plaiſance de la fameuſe fontaine d'Auguſte, dont quelques voyageurs parlent : on peut former quelque conjecture ſeulement ſur le lieu où elle étoit placée. Le quartier de cette ville nommé *Fodeſta*, mot dérivé ſans doute de *foſſa Auguſti*, a encore des reſtes d'un canal qui conduiſoit une partie des eaux de *la Trebia* dans le Pô.

Je ſuis, *&c.*

Le 20 Novembre 1749.

JE partis de Plaiſance dans la même voiture qui nous avoit conduits de Gênes : à la place du comte Roſetty nous avions dom Fauſte Roncali, majordome de la maiſon de l'Infant. Depuis

Plaiſance juſqu'à Parme le chemin eſt admirable, ainſi que le pays couvert de prairies qu'on arroſe avec facilité, & de vignes portées ſur des échalats. On ne trouve rien de remarquable dans les villages ſur cette route. Gratérolle abonde en truſes d'un goût différent de celles de Voghera, qui ont une petite odeur d'ail ſans qu'on y en mette en les préparant. Les Jéſuites ont à Borgo Sandonino un grand & beau collége. Nous vîmes les piliers d'un pont conſtruit en cailloux par les Romains ſur le Taio, riviere qui depuis a changé de lit. Nous paſsâmes dans un grand bac ce torrent, dont les débordemens dangereux arrêterent long-tems la marche des troupes de l'infant Dom Philippe, lors de la derniere campagne. Nous apperçûmes le terrein où fut donnée la bataille de Parme en 1735. Cette ville à dix-ſept milles du pont d'Enſa, où l'on aboutit par des chemins larges, droits & unis, eſt ſituée dans un pays plat: tous ſes entours ſont en pâturages d'un grand produit, à raiſon des fromages qu'on y fait, & dont le commerce eſt très-conſidérable. Au reſte, ſous le nom de *Parmeſan* l'on comprend tous ceux du Milanois & du pays de Lodi; ces derniers ſont les plus eſtimés. Nous fîmes chez M. de Roncal un dîner à l'italienne.

Le maréchal des logis de la maiſon du prince

nous avoit procuré un logement à portée du palais. Le ſieur Dubois, graveur de l'Infant, a quelques médailles en bronze de Louis XIV. bien frappées, des académies de Natoire, des deſſeins de Voüet. Il nous conduiſit dans une maiſon voiſine de l'égliſe ſaint Antoine, où l'on nous montra un fameux tableau du Correge, peint ſur bois, de ſix pieds & demi de hauteur ſur quatre & demi de largeur, vendu par le comte d'Anguiſſola à l'électeur de Saxe, au prix de quatorze mille ſequins. Il repréſente la Vierge tenant le Jeſus aſſis, la Magdelaine baiſe les pieds du Sauveur; derriere la ſainte eſt placé un petit enfant qui verſe des larmes dans un lacrimatoire. De l'autre côté du tableau eſt ſaint Jérôme qui lit. Cet excellent morceau a une expreſſion admirable, un coloris dont la fraîcheur donne un air de chair à ces figures. Le caractere des têtes eſt des plus élégans, rien de plus frappant que la vérité & le moëlleux des contours.

L'appartement du prieur des Auguſtins, que nous viſitâmes, eſt rempli d'eſtampes & de gravures. Il y a une galerie de la maiſon de cette communauté, qu'on tient preſque toujours fermée, pour ne pas laiſſer expoſés à la vue, des tableaux dont les ſujets ſont extrêmement libres, tels que des Venus, des Dianes, de Naïades, des Tritons, des Faunes, des Satyres,

morceaux de différens maîtres, très-bons quant à la peinture.

L'égliſe de cette communauté eſt d'une grande & belle architecture : on a placé ſur des piédeſtaux de cinq pieds de hauteur, appuyés aux piliers des arceaux, les Vertus chrétiennes, belles ſtatues de ſtuc d'un très-grand effet, & qui donnent à cette égliſe un air de nobleſſe ſingulier.

Le Baptiſtaire de Parme, égliſe deſſervie par des chanoines, eſt la ſeule où l'on faſſe les cérémonies du baptême & ſans cierge. La cuve eſt d'un ſeul bloc de marbre de forme octangulaire ſemblable à celle de l'égliſe bâtie dans un goût gothique.

Cette première cuve en contient une ſeconde d'un marbré différent, taillée à pans coupés. Cette égliſe a d'anciennes peintures à freſque, entre leſquelles on voit le vrai portrait de ſaint François, repréſenté à genoux entouré d'un drapeau.

On y trouve auſſi un tableau de la chûte de ſaint Octave, de Jean Lanfran, ouvrage de la compoſition la plus élégante, qui annonce une main légere, un génie abondant. Il ſeroit à deſirer qu'il eût un peu plus de correction.

Le dôme ou l'égliſe principale, eſt un édifice très-grand à trois nefs : le chœur derriere l'au-

tel ſe trouve plus élevé que le reſte du ſol de l'égliſe. On y arrive par des marches de marbre qui en occupent toute la largeur. La coupole du dôme au-deſſus de l'autel, eſt de Jérôme *Mazzuoli*, couſin & éleve du Parmeſan, duquel il devint l'émule, ayant acquis ſa grande maniere. L'intérieur de la nef la plus conſidérable, peint à freſque par Lactance *Gambara* de Breſſe, repréſente la vie du Sauveur. Les meilleurs tableaux de cette égliſe ſont celui de la chapelle du Saint-Sacrement par Sixte *Badalochio;* celui de la Vierge par Michel Ange Buanarota, dans la quatrieme chapelle du même côté. Celui de la chapelle près la porte, repréſentant le Chriſt par Bernardin Gatti de Crémone; dans celle de ſaint Bernard, un tableau du Prati, quelques ſculptures de marbre bien faites, de Proſper Clementé de Modene; dans celle des Innocens, un tableau de Michel Ange repréſentant ſainte Agnès, ſainte Barbe, ſainte Catherine. Au-deſſus du ſanctuaire ſont des peintures à freſque du Correge. Les quatre docteurs de l'Egliſe, quelques Anges y paroiſſent dans le paradis : on y découvre les plus beaux raccourcis, des figures de tête admirables, quoique le tems ait gâté ce rare morceau, ainſi que celui de l'Aſſomption au-deſſus du chœur. Le ſoutterrein a quelques chapelles dont les voûtes ſont portées par de belles

belles colonnes & des pilaſtres de marbre. Le célebre Auguſtin Carrache eſt enterré dans cette égliſe, près de la porte latérale à droite. L'amitié lui a conſacré une inſcription gravée ſur un marbre plaqué dans le mur.

La belle égliſe de ſaint Jean, deſſervie par les Bénédictins, eſt remplie de tableaux des plus grands maîtres, entre autres celui de la Transfiguration, de Mazzuoli. La coupole eſt du Correge. Le couvent a quatre cloîtres très-beaux, l'un à la ſuite de l'autre. Le réfectoire a un excellent tableau. L'architecture de cette piece eſt peinte par le Correge.

L'entrée de l'Infant & de l'Infante à Parme fut à-peu-près ſemblable à celle qu'on lui avoit faite à Plaiſance; les illuminations, les feux d'artifice en furent la ſuite. La cour de ce prince étoit très-brillante, les femmes ſuperbement vêtues. Je diſtinguai entre elles la marquiſe Taraſconi, la comteſſe del Bono, Madame Artelly, femme du gouverneur. Les dames portent des caleçons de ſatin blanc ou de velours noir; on leur voit la jambe juſqu'au-deſſus du genou, parce qu'elles relevent leur robe ſans indécence; (remarquez la différence des mœurs) le ton de la converſation eſt fort élevé, c'eſt l'uſage d'Italie. A Parme ainſi qu'à Plaiſance, tout eſt plein de comtes, de comteſſes, de marquis, de

marquiſes. Ces titres ne déterminent point la richeſſe, ils ſont attachés à la perſonne, ils paſſent des peres aux aînés de leurs enfans. En général le pays eſt pauvre. Sans les ſecours de France & d'Eſpagne, il y auroit aſſurément moins de magnificence dans cette cour. Je ne mettrois point de bornes à mes lettres ſi je vous parlois de toutes les égliſes de cette ville. Pour finir à cet égard, je vous dirai que dans celle de *la Scala*, du ſaint Sépulchre, des religieuſes de ſainte Catherine, où nous avons entendu pluſieurs fois la plus excellente muſique, ainſi que dans celle de *la Staccata*, on y admire les différens tableaux du Correge, du Parmeſan, de *Leonello Spada*, de pluſieurs autres grands maîtres. Cette derniere égliſe, deſtinée pour la ſépulture des ducs de Parme, eſt une croix grecque ſurmontée d'un dôme peint par le Parmeſan, ouvrage conſidérable qui dut l'occuper bien des années, auquel il ne mit pas la derniere main, achevé par le Procaccini, que le duc de Parme avoit choiſi pour travailler au dôme de Plaiſance. Je ne puis me diſpenſer de vous dire un mot du couvent & de l'égliſe des Récolets : elle eſt de la plus jolie architecture, d'un deſſein ſingulier : l'autel a un tableau du Parmeſan, repréſentant la Vierge & le Jeſus. On voit dans la même maiſon & de la même main, ſaint Ber-

nardin d'Afeltro, inſtituteur du mont de Piété; la Vierge & le Jeſus s'y trouvent auſſi. La légereté des draperies de ce peintre ne ſe peut imiter; ſon art particulier de faire valoir les carnations des vierges, par l'oppoſition des voiles jaunes ou verts dont il couvroit leurs bras; ſes figures gracieuſes, ſes têtes charmantes, ſes contours flexibles & raviſſans, donnerent lieu au Boſchini, de le comparer dans ſes vers au vent (*del vento alpar*). Je remarquai dans le même lieu, près la porte de l'égliſe, une Annonciation peinture à freſque, qu'on va toujours admirer, quoiqu'elle ſoit preſque entierement effacée. Sur la porte de la ſalle qui ſert à tenir le chapitre, eſt un bas-relief antique de marbre, repréſentant les Parques, tranſporté dans ce couvent, lorſque les Farnèzes prirent le terrein des Récolets pour y bâtir.

J'allai à la chartreuſe, à un mille de Parme: nous trouvâmes ſur le chemin appellé *la voie Emilienne*, l'arc de triomphe érigé à la princeſſe de Neubourg. Le prieur nous montra ſa maiſon & ſon égliſe en forme de croix: elle a trois nefs peintes à freſque depuis le haut juſqu'en bas. On y voit d'excellens tableaux; celui du grand autel par Gerome eſt l'adoration des Mages. Cet artiſte dans cet ouvrage a ſaiſi la maniere de trois grands peintres, Raphaël, Michel

Ange & le Correge. Plus on regarde ce morceau frappant, plus on le trouve parfait. Outre pluſieurs peintures très-bonnes qu'on peut voir à la chartreuſe, j'ai remarqué deux bas-reliefs de marbre blanc, l'Adoration à la crêche, la Fuite en Egypte. Nous dinâmes chez le prieur; c'étoit bien un repas à l'Italienne que celui-ci. On débuta par nous ſervir des raiſins longs, de la forme des olives, appellés *raiſins de Fortana*, très-gros, de couleur noire, excellens au goût, beaucoup de mets préparés au fromage de Parme, des vins de Florence aſſez bons; nous viſitâmes la maiſon, l'eſpacement ou cloître ſervant de promenade, les cellules particulieres, les jardins, & nous revînmes à Parme voir la ſalle de ſpectacle, où toute la cour ſe trouvoit raſſemblée. On y repréſentoit deux opéra bouffons intitulés *Horace* & l'*Ecolier à la mode*. Le ſpectacle ne finit que tard en Italie. Pendant la repréſentation on diſtribue des ſonnets (car c'eſt l'uſage). Il n'y a point de gala de cour, de fête de paroiſſe qui n'en faſſent éclorre; mais toujours des rafraîchiſſemens. Le duc Ranuce en 1687, avoit conſtruit cette ſalle, réparée par ſon fils Antoine en 1728, & jointe au palais par une galerie. Le théâtre eſt grand, les décorations brillantes: leur fuyant étoit de gauche à droite. On ſaiſit preſque toujours en Italie la

diagonale pour donner plus d'étendue au théâtre : le dedans des loges étoit éclairé. Cette ſalle a cinq étages de vingt-cinq loges chacun.

Le palais Ducal, vaſte & régulier, a des meubles très-riches, de belles écuries, des carroſſes magnifiques.

Le grand théâtre de Parme ne reſſemble à rien dans ce genre. C'eſt un édifice de cinq cens quatre-vingt-dix-huit palmes de longueur (*n*), ſur ſoixante-ſeize braſſes de largeur (*o*). Les places deſtinées aux ſpectateurs n'ayant pas la forme des loges, ce ſont des bancs élevés en amphithéâtre, de la coupe d'un demi-ovale, autour d'un parterre immenſe ; l'autre partie de l'ovale eſt occupée par le théâtre. L'amphithéâtre conſtruit en charpente a treize rangs de gradins très-larges, de la hauteur d'un ſiége ordinaire. A côté de l'entrée vers le bout de la ſalle, eſt un perron avec une rampe ſur la droite & ſur la gauche, pour monter dans les divers rangs. Le premier élevé au-deſſus du ſol n'eſt ſéparé du parterre que par une barriere ou lambris à hauteur d'appui, ouverte en quelques endroits qui donnent iſſue aux ſpectateurs. Pour leur commodité on a pratiqué de petites marches de

(*n*) Meſure uſitée en Italie, de l'étendue de la main, environ huit pouces & demi du pied-de-roi.

(*o*) Braſſe, meſure de la longueur de cinq pieds-de-roi.

diſtance en diſtance, par où il eſt aiſé de parvenir aux différentes places. Au cinquieme rang dans les côtés de droite & de gauche, ainſi qu'à l'entrée du parterre, on trouve des portes ouvrant ſur deux perrons. Au-deſſus du treizieme rang regnent de grands portiques, dans l'intérieur deſquels on a établi des bancs: les portiques ont la forme de l'extérieur d'un amphithéâtre dans le goût romain; ces portiques ſont ſurmontés d'une galerie imitant des balcons de pierre de taille. D'eſpace en eſpace on voit des piedeſtaux qui portent des ſtatues de ſtuc de ſix à ſept pieds de hauteur, la plûpart copiées d'après les fameux morceaux de l'antique. Cette galerie ſervoit auſſi à placer des ſpectateurs. Ce vaſte édifice, fait de charpente, eſt couvert, ainſi que l'amphithéâtre, d'un plafond peint par les plus grands maîtres. Sur les côtés de l'amphithéâtre & de l'orcheſtre, dans un grand eſpace orné de trophées, on a diſpoſé en regard les modeles en ſtuc & de même grandeur, des deux ſtatues équeſtres de Plaiſance. Le fond du théâtre eſt décoré d'un bois & d'un palais; d'une couliſſe à l'autre, l'eſpace eſt aſſez grand pour donner paſſage à un carroſſe attelé de huit chevaux, qu'on y a vu pluſieurs fois. Le deſſus & le deſſous garnis de tout ce qui eſt néceſſaire pour le jeu des machines, eſt négligé. Il faudroit des

ſommes immenſes pour le réparer & le mettre en état de ſervir. L'amphitéâtre & le parterre ſont aſſez grands pour contenir quatorze mille ſpectateurs. Cette ſalle n'a pas été ſeulement conſtruite pour repréſenter des opéra & des comédies, on y a donné des naumachies dans le goût des Romains. On rempliſſoit alors le parterre d'eau au moyen des tuyaux qui l'y portoient, & l'on mettoit ſur ce petit lac des gondoles dorées, ce qui produiſoit un effet admirable avec le ſecours d'une belle illumination. On dit que quelque bas que l'on parle dans cette ſalle, on y eſt entendu de par-tout: il eſt vrai que du fond du théâtre un homme parlant diſtinctement, ne fait rien perdre aux perſonnes placées dans les divers ſiéges; mais nous avons fait cette expérience dans un tems où il y avoit peu de monde; peut-être, ſi elle eût été pleine, n'en eût-il pas été de même. Il eſt bon d'obſerver encore que les comédiens Italiens different des bons acteurs François, qui, pour ſe rapprocher du ton ordinaire, élevent très-peu la voix; ceux de ce pays parlent preſque toujours d'un ton auſſi élevé que les bateleurs.

De cette grande ſalle on paſſe dans une plus petite, où l'on trouve deux rangs de loges, un parterre, un amphithéâtre de forme ſingulière,

qui contient bien du monde en proportion de ſon peu d'étendue ; cette derniere agréablement peinte, n'eſt pas d'une conſtruction auſſi ancienne que la grande. Le duc de Parme la fit bâtir ſur les plans du Bernin, à l'occaſion d'une piece où ſa fille, la reine douairiere d'Eſpagne, rempliſſoit un rôle.

Parme a un grand & beau college où l'on formoit les jeunes gens à toute ſorte d'exercices. Leur nombre eſt bien moins conſidérable qu'il ne l'étoit autrefois : les écoliers de toutes les nations pouvoient y être admis, pourvu qu'ils fuſſent de qualité à être chevaliers de Malte.

Cette ville a une académie compoſée de quatre-vingt-dix membres, qui prennent le titre *des anonymes*. Ils s'aſſemblent quatre fois l'année dans les jardins du prince : ils y liſent en public des ouvrages de vers & de proſe ; ce corps littéraire eſt aſſocié de celui des Arcades de Rome.

La citadelle de Parme a de bonnes fortifications, ainſi que la ville traverſée par la Parma, riviere qui n'eſt pas navigable ; ſes rues ſont étroites, mais elle eſt peu habitée.

Les récoltes du Parmeſan les plus abondantes donnent du vin pour trois années : à peine recueille-t-on du bled pour trois mois ; ce qui vient ſans doute de l'extrême quantité d'arbres plantés dans les champs qu'on y conſerve avec

ſoin, parce que le pays manquant de bois, ils fourniſſent au chauffage néceſſaire, qui y eſt cependant extrêmement cher.

Le monde eſt bien étrange avec ſes coutumes & ſes préjugés différens.

La juſtice ſe rend très-lentement dans ce pays: le privilége des aſyles enhardit les malfaiteurs. Il eſt hors de doute que cette reſſource eſt quelquefois utile aux malheureux; mais les abus qui en réſultent n'offrent pas moins de danger. Il eſt donc de la prudence des ſouverains dans leurs loix politiques ou civiles, d'en reſtraindre la faveur; ce que Benoît XIV. pontife auſſi ſage qu'éclairé, a fait, dit-on, dans l'état Eccléſiaſtique, en défendant de porter au pied des autels la ſubſiſtance néceſſaire à ceux qui, par des crimes, pourroient mériter le dernier ſupplice. Ce moyen étant l'un des plus aſſurés pour parer aux inconvéniens qui réſultent d'un établiſſement de cette eſpece, dont l'origine remonte néanmoins à la plus haute antiquité, & qu'on avoit rendu abuſif par les fauſſes interprétations des paſſages de l'ancien Teſtament, puiſque les lieux d'aſyle & de refuge déſignés par Moïſe, établis par Joſué, n'étoient que pour ceux qui par malheur avoient commis des meurtres involontaires (*p*).

(*p*) *Voyez* la Diſſertation du comte de Gouaſco, *t. II.*

Avant de quitter les états de l'Infant, il faut bien vous parler de Colorno : nous y allâmes dans un carroſſe avec M. le chevalier de Crénay, général des galeres de France. En arrivant nous vîmes les jardins : leur extrémité eſt terminée par un grand baſſin avec des Naïades & un Neptune en marbre. De droite & de gauche ſont des terraſſes à fer à cheval avec des baluſtrades ſur leſquelles on voit des ſtatues repréſentant différentes divinités. Après le baſſin, de grandes marches conduiſent dans un parterre de gazon bordé d'ifs, orné de ſtatues ſur des gaînes. Ce parterre aboutit à une porte ou claire-voie qui préſente une allée de deux milles de longueur avec ſes contre-allées en ligne droite & paralele. Au bas de la terraſſe du palais des deux côtés, on voit des berceaux très-longs & très-larges, ſoutenus par des colonnes de pierre de taille, deux labyrinthes paralleles en charmille, l'un & l'autre remplis de cafcades & de baſſins ornés de ſtatues. Plus près du palais & à la gauche on trouve une grotte où l'on arrive par un corridor en rocaille, éclairé par des ouvertures dans les voûtes. La forme de ce corridor eſt en fer à cheval : on y voit de grandes niches avec des fontaines garnies de figures, qui, au moyen des rouages mis en mouvement par l'eau, exécutoient diverſes opérations ; tels

étoient trois Cyclopes battant le fer, un Apollon jouant de la lyre, des oiseaux à différens ramages, un magicien, une magicienne; c'est de ces figures que la grotte avoit pris son nom. La plûpart de ces ressorts furent brisés par les Allemands dans la derniere guerre: ils mutilerent un grand nombre de statues qu'on y conservoit.

Deux grandes serres renferment neuf cens pieds d'orangers de la plus grande beauté; on voit d'autres orangers plantés à plein vent, qui, rangés en palissades le long des murs du jardin, présentent des berceaux terminés par deux grands salons formés des mêmes arbres. On couvre à grands frais ces palissades & ces berceaux pendant l'hiver: cette précaution est nécessaire.

Nous vîmes dans un atelier quinze groupes ou statues de marbre blanc: quelques-unes sont mutilées; j'y remarquai deux colosses de pierre ou de marbre grisâtre parfaitement sculptés dans leur proportion gigantesque, trouvés à Rome dans la vigne Farnèze, au mont Palatin, sous les ruines du palais de Néron.

Le palais a quatre grands corps de logis, la cour est formée par une double colonnade qui donne une promenade couverte d'où l'on voit la riviere. Dans le milieu de cette colonnade est un grand escalier aboutissant aux divers ap-

partemens : tout y eſt peint à freſque de la main des plus grands maîtres : les corridors ſont garnis de banquettes de bois chargées de fleurs & d'autres ornemens de la main de Michel Colonna & de Mario di Fiori. Ce dernier copioit les fleurs les plus rares ſur les meubles d'uſage en Italie dans les antichambres & les ſalles des palais. Le logement de Colorno eſt vaſte & commode : les appartemens quoique beaux ne ſont point auſſi clairs qu'en France, les portes & fenêtres étant moins grandes & plus rares. Ce palais a une chapelle dont les Allemands enleverent un très-beau tableau du Correge. La ſalle du ſpectacle agréablement peinte n'a qu'un rang de loges & une galerie au-deſſus. Colorno eſt ſans avenue ; les jardins n'ont d'autre couvert que ceux dont je vous ai parlé.

De retour à Parme j'ai voulu voir le palais du jardin ſitué de l'autre côté de la riviere, dans le milieu d'une vaſte pelouſe : on y voit ſur une fontaine le groupe du combat d'Hercule & d'Anthée, ainſi qu'une grande piece d'eau qu'un duc de Parme a rendu célebre par une fête repréſentée dans les freſques du palais où loge l'Infant : celui du jardin a pluſieurs appartemens ; toutes les ſalles, les cabinets pavés de marbre de différentes couleurs & de divers deſſeins, ſont peints à freſque par le Parmeſan &

quelques autres grands maîtres. On y admire les peintures d'Auguſtin Carrache, dans l'exécution deſquelles il fut arrêté par la maladie dont il mourut. On a reſpecté les compoſitions de ce peintre célebre, afin qu'on pût comparer les morceaux finis & ceux qui ne le ſont pas. Ses quatre tableaux repréſentent les Amours occupés à forger des fleches & des arcs, Galathée ſur un dauphin environnée de Néréïdes, Mars armé, Vénus entourée des Amours. La place que ce grand homme laiſſa vuide dans le plafond eſt rempli de ſon éloge que le duc y fit écrire en lettres d'or. Pourquoi faut-il que le tems dégrade ces belles peintures! Chaque étage de ce palais a des terraſſes avec des baluſtrades: dans le premier & le ſecond on a ménagé des fontaines en rocaille ornées de bas-reliefs en ſtuc. Nous partîmes de Parme le premier Décembre, & prîmes la route de Reggio; c'eſt toujours la voie Emilienne que l'on ſuit dans une plaine couverte d'arbres, dont les chemins bordés préſentent à chaque pas des maiſons de plaiſance d'une conſtruction agréable. Nous vîmes à Reggio, ville de l'état de Modene, l'égliſe de ſaint Proſper: nous y remarquâmes deux tableaux, celui du Corrége repréſente une Nativité, celui du Guide ſaint Paul peint ſur bois: on y admire auſſi dans la tribune le grand

& fameux tableau du Jugement univerſel de Procaccini, artiſte qui avec une liberté de pinceau ſinguliere & de bonnes couleurs, donnoit à ſes têtes beaucoup d'expreſſion & de mouvement. L'égliſe principale eſt décorée de peintures du Guerchin, peintre ſublime, qui donnoit tant de force à ſes tableaux par ſes ombres vigoureuſes, qu'il eut l'honneur d'être nommé premier peintre du roi de France. Cette diſtinction le flatta, mais il s'en excuſa, parce qu'il avoit refuſé le même avantage de la part du roi d'Angleterre. On y célébroit une meſſe en muſique, les officiers de juſtice y aſſiſtoient vêtus d'une robe de ſatin à grandes manches de la forme des ſimarres, portant des colets de points, la plûpart d'entre eux la tête couverte de leur chapeau. L'évêque & les chanoines en camail fourré y étoient auſſi : la muſique accompagnée de l'orgue nous parut d'une exécution brillante, nous entendîmes la belle voix du ſieur Reggino : il réuniſſoit à la plus grande légereté le goût & l'expreſſion.

Parmi le grand nombre de femmes qui aſſiſtoient à cette fête, d'une taille plus ſvelte & plus légere que celle des Parmeſannes, pluſieurs portoient une grande piece de taffetas noir qui leur couvroit le corps entier, elles voiloient ainſi la moitié de leur viſage.

Les maiſons de Reggio, bâties en briques ruſtiquées au-dehors, imitent la pierre de taille. Cette ville a deux places très-grandes & très-belles, les rues y ſont larges; j'y vis quelques carroſſes brillans, elle n'eſt pas extrêmement peuplée; ſa foire renommée ſe tient vers la fête Dieu, le reſte du tems le commerce n'eſt pas conſidérable, il conſiſte en quelques ouvrages d'os & d'ivoire: nous ne nous y arrêtâmes que le tems néceſſaire pour y dîner; le vin qu'on nous ſervit étoit déteſtable, ainſi que tous ceux de la Lombardie. Il en eſt de deux eſpeces, le *dolce piquante*, ou le vin ſeulement doux. Dans quelques endroits, à raiſon de l'appui qu'on donne aux vignes, parce qu'on les fait porter ſur les arbres répandus dans les champs, & qu'il s'y trouve beaucoup de noyers, les vins outre leur mauvaiſe qualité, ont le goût de l'huile de noix.

Après être partis de Reggio, ſuivant toujours la voie Emilienne, nous paſsâmes la Secchia, entre Rubiera & Marzzaglia. Cette petite riviere qui groſſit quelquefois conſidérablement, eſt célebre par le paſſage inopiné des Allemands, qui ſurprirent nos troupes dans les quartiers où commandoit le maréchal de Broglio. Arrivés à Modene vers l'entrée de la nuit, nous renvoyâmes au lendemain pour en voir les curioſités.

Cette capitale, ſituée dans un très-bon pays, n'a pas un plus grand commerce que Reggio; ſes fortifications ſont mauvaiſes & ſes rues étroites. Il regne le long de preſque toutes les maiſons, aſſez mal bâties, des portiques bas & obſcurs, ſous leſquels l'on paſſe. Le duc de Modene y fait ſon ſéjour; ſon palais très-bien conſtruit eſt rempli de tableaux des plus grands maîtres: entre ceux que j'ai remarqués ſe trouve la Nativité du Correge, connue ſous le nom de la *Nuit*; ce tableau a une gloire d'Anges admirable, les lumieres y ſont ménagées avec un art infini. Le petit tableau de la Vierge appellé la *Zingarina*, du même artiſte, a ſa bordure de vermeil entourée de diamans. Nous admirâmes quelques tableaux de Paul *Caliari*, dit *le Véroneſe*, tels que l'adoration des Mages, les nôces de Cana, un portement de croix: il eſt difficile de méconnoître les ouvrages de ce peintre célebre. Le caractere de ſes têtes, ſon goût dans les draperies, l'exactitude du deſſein de ſes contours, l'intelligence des lumieres le décelent dans ſes productions. Les tableaux du Tintoret, du Baſſan, tels que le Samaritain, l'Apollon, & Marſias, quelques têtes fort belles de Jean-Antoine *Regillo*, d'André *del Sarto*, tous ces ouvrages, ainſi que le Chriſt & une Vierge du Titien, fixerent notre attention parmi le grand nombre de

de morceaux que l'on trouve dans la galerie de ce palais.

L'égliſe cathédrale eſt grande, mais un peu ſombre : ſur l'une de ſes portes l'on voit quelques inſcriptions romaines & des figures en bas-relief très-bien conſervées. On nous montra dans la ſacriſtie, le fameux ſceau qui a donné lieu au poëme du *Taſſoni*, ouvrage mêlé de ſérieux & de burleſque heureuſement exécuté, rempli de ſel & de bonne plaiſanterie, dans lequel le mélange de quelques dialectes Italiens, tels que le Bolonois, le Breſſian, le Romain, le Padouan, le Modénois, répand beaucoup de graces.

La riviere du Panaro ſépare l'état de Modene d'avec le Boulonois ; nous avons vu le fort conſtruit ſous le pontificat d'Urbain VIII. qui paroît bien entretenu. Du fort Urbain à Caſtelfranco, petite ville aſſez jolie de la Samogia, & juſqu'au Rénoque, nous paſsâmes ſur un grand pont de brique : le pays préſente les mêmes objets que le reſte de la Lombardie, avec cette différence que les terres labourées de droite & de gauche ſont entourées de haies taillées ; les arbres plantés en échiquier ſupportent les vignes ; en quelques endroits elles appuient ſur des échalats : cette diſpoſition uniforme, quelque agréable qu'elle ſoit, ne laiſſe pas d'être fatigante &

ennuyeuſe aux yeux des voyageurs. Les villageoiſes des environs de Boulogne ſont très-proprement miſes & ont un petit air fort éveillé.

En entrant dans cette ville on nous a demandé notre nom, on a fouillé avec grand ſoin nos malles, ainſi qu'à Reggio & à Modene, ce qui eſt très-incommode dans une marche un peu preſſée; mais les différentes douanes des états d'Italie ſont ſi rapprochées qu'on eſt aſſujetti à être ainſi viſité trois ou quatre fois par jour. J'oubliois de vous dire que ſur les bords de la riviere Latino on lit une inſcription placée au lieu où ſur la foi de Pline, Auguſte, Antoine, & Lépide, firent entre eux le partage de l'univers. Quand on s'accorderoit ſur la vérité du fait, l'inſcription eſt du moins moderne.

Boulogne eſt ſituée au pied de l'Apennin: pour la voir en entier il faut aller au couvent de ſaint Michel *in Boſco*, communauté de religieux Olivétans, l'un des plus beaux & des plus magnifiques monaſteres de l'Italie, iſolé & dans la plus admirable poſition, ſur une montagne dont on a adouci la pente pour arriver à la ville ſous un portique couvert, de plus d'un mille de longueur. Sa belle égliſe eſt ornée de peintures des plus grands maîtres; les ſtales du choeur en marqueterie ſont de frere Raphaël du Breſſan; on voit dans la ſacriſtie une belle copie de

la Magdelaine du Guide par Canuti, & dans l'extrémité la perſpective naturelle, mais admirable, de la riche campagne où cette ville eſt ſituée. L'appartement des étrangers eſt rempli d'excellens morceaux. Le couvent a des dortoirs & des cloîtres immenſes, dans l'un deſquels eſt le ſaint Benoît au déſert, recevant des préſens de pluſieurs perſonnes diſtinguées par l'âge, le ſexe & les habits. Le Carrache, maître du Guide, voyant ce tableau qui eſt de la plus grande maniere, fut frappé des talens de ſon diſciple, & ne put lui pardonner ce brillant ſuccès. Cet artiſte en effet a réuni dans cet ouvrage le goût de Raphaël, de Correge, du Titien, & de Michel Ange. La voûte de la bibliotheque eſt peinte à freſque de la main du *Schidone*, dont on a ſouvent confondu les ouvrages avec ceux du Parmeſan & du Correge, parce qu'il a imité leurs graces, leur ſtyle & leur maniere; ce que j'avois principalement remarqué dans le Coriolan & dans quelques figures ſymboliques parfaitement belles, peintes à la chambre neuve du conſul de Modene.

Boulogne, la ſeconde ville de l'état Eccléſiaſtique, grande, riche & peuplée, gouvernée par un Sénat, a un archevêque honoré du titre de Prince de l'Empire, un ambaſſadeur à Rome, un auditeur de Rote, & pluſieurs autres privi-

léges, entre autres, que les biens de ſes citoyens ne ſont ſujets à aucune confiſcation, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Son univerſité, fondée par Théodoſe le jeune, augmentée par Charlemagne, eſt conſidérable : ſes maiſons bâties de pierre & de briques, enduites preſque en entier d'une ſorte de ſtuc, ont des doubles portiques, larges & exhauſſés, les rues ſont droites & bien percées ; les femmes du peuple y paroiſſent très-bien vêtues, leurs cheveux treſſés & rattachés avec des aiguilles, les plus qualifiées habillées à la françoiſe, ainſi que par-tout ailleurs ; le peuple y eſt affable : ſon langage differe du génois & du lombard, il retranche preſque toutes les voyelles qui terminent les mots. Cette contraction eſt pareille à celle que vous avez pu remarquer à Paris dans la prononciation de l'acteur de la comédie Italienne qui joue le rôle du Docteur.

Le couvent des Capucins eſt placé ſur une montagne ; ſon avenue préſente une chapelle en forme de grotte à l'extérieur, des peintures à freſque de Ferdinand Gallibibiena, le Raphaël des peintres d'architecture ; ce ſont des rochers parfaitement imités ; elle n'eſt fermée que par une claire-voie. On y voit des figures de ronde-boſſe de grandeur naturelle, colorées & ajuſtées avec tant d'art qu'on en eſt frappé. Ces der-

niers morceaux d'Angelopio, repréſentent Notre-Dame de Pitié ſoutenant le Chriſt mort à ſes pieds; ſaint François frappé de ce ſpectacle, eſt touché de la plus vive douleur, il porte la vue en même tems & ſur cet objet affligeant & ſur les ſpectateurs, comme pour les exciter à l'imitation.

L'égliſe de ces religieux a d'excellens tableaux; celui du maître autel, l'un des plus beaux ouvrages du Guide, repréſente le Chriſt, la Vierge, la Magdelaine & ſaint Jean; il eſt impoſſible d'en rendre le feu, la nobleſſe & la grace.

Celle des Mandians n'a point de tableau qui ne ſoit parfait: on y remarque, ſur-tout à la chapelle Monticelli, le ſaint Joſeph demandant pardon à la Vierge, par Alexandre Tiarini; dans un autre la Multiplication des pains, de Lavinia Fontana; le tableau de la Vocation de ſaint Matthieu, par Louis Carrache; celui de ſaint Eloy & de ſaint Pétronne aux pieds de la Vierge portant le Jeſus, par Cavedon; le tableau de Job rentré en poſſeſſion de ſes biens & remis ſur le trône, entouré de gens qui lui font la cour, eſt de la plus grande beauté: on appeçoit dans le Job un reſte de mélancolie, qui contraſte merveilleuſement avec l'air empreſſé & gracieux des différentes figures qui l'environnent. Cette

fameuſe compoſition eſt du Guide, qui a peint dans la même égliſe les quatre protecteurs de la ville en clair obſcur ; c'eſt dans cet ouvrage qu'il fit connoître au Carrache combien il étoit capable de s'élever & de ſe montrer grand & fier, lorſque le ſujet n'exigeoit pas une maniere tendre & délicate.

Saint Jacques le majeur a d'excellens tableaux ; la Chûte de ſaint Paul, d'Hercule Procaccini ; le ſaint Roch, de Louis Carrache ; le Martyre de ſaint Nicolino, de *Joſeph Maſſa ;* la Réſurrection placée ſur le grand autel, de *Loretiſiciliano.*

Nous allâmes voir le vaſte & magnifique hôtel de l'Inſtitut, lieu des aſſemblées de l'académie des Sciences & des Arts ; ſix heures que j'y ai paſſées, m'ont à peine ſuffi pour tout examiner. Benoît XIV. qui veut illuſtrer ſa patrie, a employé des ſommes conſidérables à l'agrandiſſement de cette maiſon, & pour raſſembler ces collections en tout genre des raretés que l'on y voit. L'Inſtitut avoit été formé par le comte Marſilly, ſous la protection de Clément XI. dans l'année 1712 ; malgré la part que cet homme illuſtre eut à cet établiſſement glorieux, il exigea dans l'acte de donation faite au ſénat de Boulogne, qu'il ne fût fait mention de lui dans aucun lieu de l'Inſtitut.

Son veſtibule au fond d'un périſtile en face de l'entrée, eſt décoré de la ſtatue de marbre blanc de Clément XI. portée ſur un beau piedeſtal, d'un grand nombre d'inſcriptions hébraïques, ſyriaques, grecques & romaines, de torſes, de ſtatues antiques, de bas-reliefs; on paſſe de ce veſtibule dans l'Ecole du deſſein, diſpoſée pour y placer un modele & plus de cent écoliers. Cette ſalle conduit à un attelier où l'on voit les copies en ſtuc des plus belles ſtatues, telles que le Laocoon, l'Apollon du Belveder, l'Hercule Farnèze, la Vénus de Médicis, pluſieurs autres ſur des pieds tournans pour l'utilité des deſſinateurs. Le quatrieme cabinet eſt celui des antiquités égyptiennes, grecques & romaines: on y trouve tout ce qui a trait aux cérémonies de la religion & des funérailles de ces peuples; une collection d'idoles du Pérou, de Siam, des inſcriptions chinoiſes, des monumens étruſques.

Un grand & vaſte laboratoire pour la chymie eſt ſuivi d'une ſalle ornée de plans, de deſſeins & de tableaux: ceux qui ont remporté des prix, encadrés & couverts de glaces, portent le nom des auteurs & l'année où ils les ont obtenus. Dans une ſeptieme ſalle qui communique à celle des deſſeins d'architecture couronnés, l'on voit un grand buſte de marbre

blanc de *Panolini*, fondateur d'une académie particuliere réunie à l'Inſtitut. La ſalle des modeles de ſculpture aboutit à une chapelle, dans laquelle eſt un excellent tableau de Marc Antoine *Franceſchini*, repréſentant l'Annonciation. Benoît XIV. venoit de faire placer dans la ſacriſtie un tableau de S. Joſeph travaillé au petit point, mais ſi délicatemen fait qu'on l'auroit pris pour une mignature.

La grande ſalle dont la voûte eſt peinte à freſque par Pelegrino Tibaldi qui y a repréſenté l'hiſtoire d'Uliſſe, & de qui Louis Carrache diſoit plaiſamment, qu'il étoit ſon Michel Ange réformé, parce que cet artiſte qui l'avoit pris pour modele dans ſes ouvrages, avoit ſçu modérer la fierté de ſes deſſeins, eſt ornée d'un tableau de ſainte Catherine de Boulogne, & de trois médaillons de marbre blanc.

La douzieme ſalle enfin renferme les modeles en petit, de marbre, de pierre & de bois, de divers obéliſques, des colonnes, des pyramides de Rome: on y a appendu encore pluſieurs eſtampes des plus excellens graveurs. Tel eſt l'état abrégé de ce qu'on voit dans le rez-de-chauſſée. On arrive par un eſcalier magnifique au premier étage: l'Ecole militaire garnie de plans a un très-beau buſte de marbre blanc de Clément XI. La quatorzieme ſalle pour l'Ecole

de la marine, renferme en petit des vaiſſeaux garnis de leurs agrets, des galiotes, des galeres, des félouques, & pluſieurs petits bâtimens.

La bibliotheque formée par le dernier pape eſt très-grande & dans un vaſte emplacement : on y a rangé toutes les cartes géographiques de l'Europe.

La ſalle ſuivante renferme les momies de différens animaux, de tous les reptiles, de tous les inſectes, des ſquélettes d'embrions ſinguliers, des momies d'Egypte & de la Chine. Entre ces objets on diſtingue le corps embaumé d'une princeſſe Egyptienne ceinte d'une écharpe de gaze blanche qui a conſervé toutes ſes dents, à laquelle on a mis des yeux de verre ; mais qui fait peur tant elle eſt affreuſe. Cette ſalle a un cabinet de curioſités naturelles : je ne puis vous rendre compte de toutes les eſpeces de pierres fines, dures, tranſparentes ou opaques, des cryſtaux, des cailloux, des pierres empreintes & figurées de toute forme, ramaſſées dans cette immenſe collection ; leur riche variété offre un ſpectacle ſingulier. Oui, Monſieur, les pierres précieuſes qu'on y voit forment un ſyſtème complet de couleurs avec tous les paſſages connus d'une nuance à l'autre, les marcaſſites d'or & d'argent vierge, les arbriſſeaux de cryſtal moulés dans des ſubſtances vitrées ou pierreu-

ſes qui leur ont donné cette forme, les pierres numiſmales ou lenticulaires de deux tablettes de même ſtructure, les coraux, les pieces d'ambre, un vaſe d'améthiſte, un plat fait de matrice de perle, une matrice d'émeraude, morceau rare & curieux, gros comme les deux poings, donné par le dernier pape. Tels ſont les objets placés ſous les yeux.

La dix-ſeptieme & dix-huitieme ſalles renferment de grandes armoires où ſont des madrépores, des foſſiles, des coquillages rares, un boulet de canon trouvé dans la mer, ſur lequel s'eſt formé une enveloppe de corail, des minéraux de toute eſpece, des foſſiles de Saxe donnés par le roi de Pologne. La ſalle de Botanique a un herbier de plantes terreſtres & marines: celle qui vient après contient des poiſſons, des animaux, des quadrupedes deſſéchés, des cornes de rinocéros, des dents d'éléphant, des oiſeaux de l'Inde conſervés dans des bocaux de verre, des tarentules; ces araignées qu'on trouve dans la Toſcane & la Romagne ont huit pates diviſées en deux rangs: leur corps ſemble partagé par un petit nœud placé dans le milieu, de la groſſeur d'un gland médiocre, de couleur cendrée avec quelques taches rouges: leur morſure procure des effets ſinguliers. On voit auſſi dans cette ſalle des papillons très-rares, la peau

d'un corps humain préparée comme un cuir ordinaire. On paſſe de-là dans un cabinet où l'on trouve une collection de différentes eſpeces de marbres.

La ſalle des aſſemblées publiques, décorée d'un portrait de Benoît XIV. en moſaïque, imitant les traits du pinceau le plus léger & le plus délicat, aboutit à celle des ſéances particulieres, ornée d'un dais de velours & diviſée en fréges diſtingués, tapiſſés de même. Celle-ci eſt ſuivie de ſix différentes pieces ſervant d'école à l'artillerie, où l'on voit pluſieurs plans en relief donnés par le roi de Sardaigne, une collection d'armes antiques & modernes ; dans celles qui ſont deſtinées à la phyſique, on trouve tout ce qui eſt néceſſaire pour les expériences de l'air, de la lumiere, de l'électricité, & des autres phénomenes. La grande ſalle d'étude d'anatomie eſt garnie de niches de menuiſerie peintes en bleu, filetées d'or ; dans chaque niche fermée d'une ſeule & grande glace ſont placées des figures de cire en blanc, repréſentant au naturel en cire colorée un homme & une femme ſuppoſés dans l'état de la meilleure ſanté ; dans les autres tous les objets relatifs à cette ſcience, qu'on y voit en entier ou en parties détaillées.

Cet hôtel a un très-bel obſervatoire : on y arrive par 280 marches depuis le rez-de-chauſ-

ſée. Au-deſſus de la ſalle des obſervations, eſt une terraſſe d'où l'on découvre la ville & ſa belle ſituation; le concierge de l'inſtitut vend des phoſphores connus ſous le nom de *pierres de Boulogne*. On les prend à trois milles de cette ville, ſur la montagne de Paderno. C'eſt en les expoſant à l'air qu'ils deviennent lumineux: on y découvre de petites villes, des payſages, des rivieres, la mer, le ciel, ſans que l'imagination y ajoute quelque choſe.

Cette montagne a de l'amianthe, de la pierre de touche, des cailloux ſemblables au granite.

La place principale de Boulogne grande & belle eſt ſans ſymmétrie, chaque face formant un deſſein différent.

L'une d'elles préſente l'égliſe de ſaint Pétronne; des deux côtés ſont de magnifiques portiques ſous des maiſons bâties uniformément: la quatrieme façade eſt celle du palais public où habitent le cardinal légat & ſes conſeillers. Au-deſſus de ſa porte on voit la ſtatue en bronze de Grégoire XIII, par Alexandre *Mingenten*; un peu au-deſſous celle de Boniface VIII. L'intérieur eſt remarquable par le cabinet de curioſités naturelles, préſent du marquis Coſpi; le milieu de la place où je reviens, eſt décoré d'une fontaine chargée d'ornemens & de ſtatues d'aſſez bon goût, du fameux Jean

de Boulogne ; cette fontaine n'eſt point abondante.

Saint Pétronne, grande égliſe à trois nefs, eſt fameuſe par la méridienne de Caſſini tracée ſur une lame de cuivre longue de deux cens vingt-deux pieds, qui commençant à la porte principale de l'égliſe, & traverſant ſans obſtacle les piliers de ſoutenement, finit vis-à-vis la chapelle de ſaint Roch, à l'extrémité de l'une des petites nefs ; c'eſt la ſix cens millieme partie de la meſure de la terre, ainſi que le porte l'inſcription placée au bout de cette méridienne. La chapelle des Aldrovandi, l'une des plus belles de cette égliſe, a une ſtatue en marbre blanc du cardinal de ce nom ; les marbres les plus beaux & les plus rares ont ſervi à ſa conſtruction. On trouve dans cette égliſe une belle ſtatue de ſainte Roſalie, dont on ignore l'auteur : je remarquai derriere le chœur un *ecce homo* d'Annibal Carrache.

L'égliſe de ſaint Pierre, par ſon architecture très-digne d'être vue, quand elle ne ſeroit pas décorée des plus excellens tableaux, a été augmentée & embellie par Benoît XIV. lorſqu'il étoit archevêque de Boulogne. Indépendamment des peintures des artiſtes modernes les plus habiles, Louis Carrache a repréſenté dans ſa voûte la ſainte Vierge & les Apôtres affligés

de la mort du Sauveur. La ſacriſtie a d'excellens tableaux de différens maîtres : j'y ai vu un beau buſte en marbre blanc de Grégoire XV. par Gabriel Brunelli, & la magnifique chapelle de la maiſon Lambertini, qui n'eſt pas un des moindres ornemens de cette égliſe : le pape y a fait une dépenſe conſidérable pour la mettre au point de perfection & de beauté où elle eſt aujourd'hui.

L'égliſe de la Madona eſt extrêmement ornée ſur la porte de la chapelle appellée l'*Oratorio*, lieu où ſe raſſemblent les amateurs de muſique & les dévots qui ne vont pas au ſpectacle, où l'on exécute les jours de fête, ainſi que dans toutes les maiſons de cette ville en Italie, des drames tirés de l'Ecriture ſainte, mis en muſique par les plus célebres compoſiteurs. On doit remarquer une peinture à freſque de la main d'Auguſtin Carrache : la chapelle & l'égliſe ont d'excellens tableaux.

Les égliſes de Notre-Dame de la Vie, du *Corpus Domini*, parfaitement décorées & d'un joli deſſein, méritent d'être vues. Nous allâmes dans celle du college des Jéſuites où l'on célébroit une fête ; la plus excellente muſique y fut exécutée : celui qui battoit la meſure étoit vêtu d'un habit noir en manteau court, ſelon l'uſage d'Italie pour les maîtres de muſique appellés

*maestri di capella.* Je n'omets rien comme vous le voyez, Monsieur. L'église étoit décorée à la maniere ordinaire, de tapisseries de velours cramoisi ou de damas ornées de festons avec les écussons du saint qu'on célébroit ; le tout assorti d'une illumination des plus brillantes. Nous vîmes le palais Ranucci, quelques autres parfaitement beaux ; leurs escaliers sont sur-tout admirables.

Saint Proculus n'est curieux que par la beauté de son couvent, la grande & noble architecture des cloîtres ; le réfectoire a de bons tableaux. Léonelle Spada y a peint à fresque la pêche de saint Pierre ; & le Mastellata, dans l'une des salles, le célebre tableau de la femme adultere.

Vous trouverez dans le voyage de Misson l'épitaphe d'un certain Proculus, que le bruit des cloches de cette ville tua, selon l'opinion commune ; peut-être n'a-t-on cherché qu'à faire un jeu de mots, & c'est assez l'usage & la tournure d'esprit des Italiens. Quoi qu'il en soit, l'épitaphe est placée près de la porte de l'église : on ne manque pas de la faire voir aux étrangers.

L'Annonciade hors de la ville a de très-beaux tableaux de François de Gama, de Francia, de Costa, de Jessi. Ce que je remarquai avec le plus d'attention, fut la chapelle de Notre-Dame de

Lorette, & ſes peintures à freſque par le Correge.

L'égliſe de ſaint François eſt dans une place où l'on voit une ſtatue de la Vierge portée ſur une haute colonne de marbre blanc. La bibliotheque de ce couvent a des peintures eſtimées; les livres de toutes les langues des plus belles éditions y ſont rangés avec ordre; quatre petits eſcaliers dérobés placés dans les angles de ce grand vaiſſeaux, aboutiſſent à une gallerie ſupérieure qui fait le tour de la bibliotheque; l'eſcalier, le cloître & les dortoirs de cette maiſon ſont d'une magnifique conſtruction: l'égliſe eſt vaſte & belle, on y voit de bons tableaux du Guide & du Carrache.

Saint Barbatian eſt orné des tableaux d'Antoine Florés dit *le Flamand*: cet éleve du Guide y a peint à freſque l'apothéoſe du ſaint, & Camile Savonanzi l'apparition de notre Seigneur; la freſque de Baptiſte Ruggieri repréſentant Judith, eſt un morceau achevé.

L'égliſe de ſaint Dominique, l'une des plus grandes & des plus belles d'Italie, a, vis-à-vis l'une de ſes portes, deux colonnes en bronze portant la ſtatue du ſaint & celle de la Vierge, monumens érigés après une maladie peſtilencielle dont la ville fut affligée; ce qu'on y voit de plus riche & de plus magnifique eſt la chapelle

pelle & le tombeau du patron en marbre blanc, orné d'excellens bas-reliefs. Les bancs du chœur d'une marqueterie de bois fort eſtimée, repréſentant l'hiſtoire de l'ancien & du nouveau Teſtament, ouvrage d'un frere Dominicain de Bergame, ſont travaillés avec beaucoup de délicateſſe. Cet artiſte a trouvé le ſecret de donner des teintes agréables au bois ſans le priver de ſes beautés naturelles ; la chapelle du Roſaire eſt de la plus grande beauté. Cette égliſe a de très-bons tableaux : on y voit le tombeau & l'épitaphe de Hentius, roi de Sardaigne & de Corſe, fils naturel de l'empereur Frédéric ſecond, mort priſonnier après vingt-deux ans de captivité, que la République de Boulogne traitoit en roi, mais qu'elle ne voulut jamais rendre, malgré la rançon conſidérable propoſée par ſon pere, & ſur laquelle Miſſon a fait ſes réflexions : je vous y renvoye ſi vous en êtes curieux. Quelques auteurs ont dit que ce prince fut toujours garroté avec des chaînes d'or ; mais ce n'étoit pas moins porter des chaînes.

La belle égliſe des Barnabites a ſur ſon maître-autel, une niche en marbre de différentes couleurs, entourée de colonnes : on y voit le martyre de ſaint Paul de l'Algarde, morceau de la plus grande beauté : le ſaint eſt à genoux dans l'attitude de quelqu'un qui préſente ſa tête pour

être tranchée. Le goût de cet autel n'eſt pas commun ; la niche eſt iſolée, deux tableaux dans le ſanctuaire repréſentant la lutte de Jacob avec l'Ange, le meurtre d'Abel, de la compoſition de Tornieri de Sienne, ont été déguiſés : le premier repréſentoit Pluton enlevant Proſerpine, le ſecond l'Hercule aſſommant Cacus ; le ſaint Paul du Boloquini, appellé au jugement de Céſar eſt admirable ; la voûte peinte à freſque par Roly, préſente le même ſaint prêchant devant l'Aréopage.

Nous avons été examiner les tours d'Azinelli & la Garizenda, que l'on appelle *les mâts du navire*, parce que la ſtructure de Boulogne reſſemble à-peu-près à celle d'un vaiſſeau, toutes les deux bâties en brique ; la premiere haute de trois cens ſoixante-ſeize pieds, la ſeconde de cent trente. Cette derniere penche de neuf pieds : eſt-ce à deſſein qu'elle a été conſtruite ainſi ? Cet air penché vient-il de quelque tremblement de terre ? C'eſt ce que je ne vous dirai point ; on croit communément qu'on l'a exprès élevée ainſi : ce qui me paroît un goût bien biſarre.

Boulogne que le Rhéno enrichit à raiſon de ſon canal de communication avec le Pô, a quatre cens moulins à ſoie ; ſon commerce conſiſte en cire, en chanvres, en lins, en jam-

bons, en ſauciſſons, en ſavonnettes, en tabacs, en parfums, principalement en ratafias. Les plus eſtimés ſont ceux de Jacques Gnedi, connus dans toutes les parties de l'Europe : les vivres y ſont excellens, de la plus grande abondance, & à bon marché.

L'égliſe de la Madone de ſaint Luc, qui porte ce nom à raiſon du tableau de la Vierge peinte, ſuivant la tradition commune, par cet évangéliſte (*p*), eſt bâtie ſur une montagne à trois milles de la ville. Depuis la porte par où l'on ſort juſqu'au veſtibule de l'égliſe, c'eſt un portique voûté fermé de murs d'un côté, & ouvert de l'autre par de beaux arceaux. Ce chemin extrêmement doux, quoiqu'il faille monter toujours, eſt l'un des morceaux les plus ſinguliers d'Italie.

La Chartreuſe un peu éloignée de Boulogne mérite d'être vue : on y trouve d'excellens tableaux par les Carraches, repréſentans la Communion de ſaint Jérôme à l'article de la mort,

(*p*) Vers le ſeizieme ſiecle, on confondit le nom de Luc-Sancto, peintre Florentin aſſez eſtimé, avec celui de l'Evangéliſte, qui n'étant ni peintre ni ſculpteur, mais médecin & Hébreu, n'a pu peindre la Vierge, puiſque dans l'une & l'autre des religions Hébraïque & Chrétienne, il étoit défendu de faire des images. L'erreur s'étoit accréditée, lorſque dom Marie Manus, membre de l'académie de Volterre, a lu dans une ſéance de ce corps littéraire, un excellent mémoire pour la réfuter.

une Assomption, la Prédication de saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, le Couronnement d'épines, une Flagellation. Ces artistes célebres qui donnant un nouveau goût à la peinture par l'expression vraie des beautés de la nature & de l'antique, s'éloignerent du goût trop maniéré des écoles de Rome, de Florence, de Milan, de Boulogne. Louis Carrache l'un d'eux, eut l'avantage d'y être le chef de l'école qui a produit tant d'hommes célebres.

Les remparts servent de promenade, les fauxbourgs sont bien bâtis, & les chemins qui y aboutissent bordés d'arbres; on passe par Castel san Dietro avant d'arriver à Imola, ville épiscopale, qui a de grandes & belles rues; nous la traversâmes. A la sortie d'Imola, on trouve de nouvelles plaines plus élevées que la Lombardie, dont l'aspect est riant; un grand pont de bois traverse la Santerne au petit bourg de Castello Bolognese. Je m'arrêtai à Faenza pour voir la manufacture qui a donné le nom à cette ville épiscopale: on en louoit beaucoup les ouvrages autrefois, parce que l'on ne sçavoit pas faire mieux; mais depuis qu'en Saxe & en France on a le secret d'ajouter aux plus belles formes, les peintures les plus agréables, & qu'on a sur-tout trouvé l'art & la maniere de com-

poſer une pâte plus fine, la matiere qui ſert à la fabrication de la fayance de cette ville, paroît groſſiere, & les ouvrages qu'on y fait ſont de mauvais goût. Vous ne ſerez point fâché que je vous répete certaine anecdote qui regarde les habitans de Faenza. Charles-Quint y ayant paſſé, pour leur témoigner combien il étoit flatté de la réception qu'on lui avoit faite; créa chevaliers tous ceux qui ſe rendirent ſur la place. Depuis cette époque, ils ſe ſeroient crus deshonnorés par le travail de leurs mains, & abandonnerent le commerce. On prétend qu'ils ſont devenus auſſi gueux que fiers : quoi qu'il en ſoit de cette anecdote, rapportée par Miſſon, cette ville eſt réputée pauvre dans le reſte de l'Italie.

Son égliſe cathédrale de moyenne grandeur n'a rien de remarquable; celles des religieuſes Notre-Dame, de ſainte Catherine, ont quelques tableaux de Carlone & de Bérétoni.

Le palais public très-vaſte, parfaitement bâti, contient trois grandes ſalles, dans l'une deſquelles eſt une inſcription trouvée dans la voie Lavicane, qui a ſervi d'épitaphe aux martyrs ſaint Marcellin & ſaint Placide. Elle avoit été précédemment placée ſur le tombeau de Cilius : la voici telle que je l'ai copiée, quelque peu importante qu'elle ſoit : D. M. C. CILIO. COM-

MVNI. C. SILVIVS. FAVENTINVS. B. MERENTI. Les maiſons de Faenza ſont bien bâties, principalement celle des héritiers de Jean Bernardi, artiſte célebre dans l'art de la gravure : on y voit d'excellens tableaux, entre leſquels le merveilleux morceau du Titien, connu ſous le nom *des Ages de l'homme*. La riviere de Lamon ſépare Faenza de ſon fauxbourg : on la paſſe ſur un pont de pierre ; ſes eaux ſont excellentes, je n'en avois pas bu depuis que je ſuis en Italie d'auſſi bonnes : la place principale a une belle fontaine octogone.

Forli, à dix milles de Faenza, a dans ſa place une belle ſtatue de la Vierge : à la ſortie de Forli, nous trouvâmes un château flanqué de quatre baſtions, & de quatre groſſes tours d'une ancienne conſtruction : cette place n'a point de garniſon, les ponts-levis en ſont rompus. On paſſe la riviere de Ronco dans la route qui mene de Forlim Popoli, anciennement *Forum Popilii*, petite ville mal bâtie & mal peuplée, depuis que le cardinal Albornoz, légat du pape, en 1360 la réduiſit en cendres, pour empêcher les Ordelaffe de s'en rendre maîtres une ſeconde fois.

Devant la tour de *Bertinoré*, à quelques pas au-deſſous ſur la droite, on peut voir une grote extrêmement chaude où les voyageurs ſe repo-

ſent : on lit ſur la tour une inſcription. Il en réſulte que le cardinal Duratius, légat *à latere*, a fait rétablir la voie Emilienne que le laps du tems avoit rendue impraticable.

On compte vingt milles de Faenza à Cézene : depuis que nous ſommes entrés dans les terres du pape, nous avons trouvé des chemins parfaitement beaux, des ponts nouvellement conſtruits, des pierres milliaires placées dans toute la longueur de la route : les payſans des environs de Cézene nous ont paru plus pauvres & moins bien vétus que ceux du côté de Boulogne. Non loin de Cézene ſont des ſalines conſidérables, affermées ſoixante-dix mille écus d'or ; on les appelle *les ſalines de Cervia*, petite ville ſituée au milieu d'un pays marécageux. La grande place de Cézene eſt décorée d'une belle fontaine qui jette une quantité d'eau prodigieuſe ; tout auprès eſt une pyramide élevée par le cardinal Aldrovandi Cibo.

L'égliſe des Jacobins eſt nouvellement bâtie : j'y remarquai un très-beau tableau du martyre de ſaint Thomas, de Scipion Sacci ; ſur le maître autel la Nativité du Sauveur, tableau très-eſtimé de Socqui. La bibliotheque aſſez conſidérable eſt ornée d'un tableau de Louis Ciggoli, repréſentant ſaint Grégoire aux pieds de la Vierge. Dans le dortoir on trouve les tableaux

de la Vierge, de saint Hyacinthe, de saint Grégoire, morceaux estimés & de la plus belle composition : le couvent de ces religieux est d'une construction agréable.

Nous nous arrêtâmes à Cézene pour y dîner : on nous servit des moules, des tortues, du poisson excellent. Cette ville a un petit port qui ne sert qu'à des barques de pêcheurs. A quelque distance de ce lieu nous atteignîmes les bords du Rubicon, appellé aujourd'hui le *Pissatello*, petit ruisseau traversé par un pont à une seule arche. Une inscription latine nous apprit qu'il avoit été construit sous le pontificat d'Innocent X. par les soins du cardinal d'Anghio, & que c'est le lieu où César proféra ces mots en le passant, *Jacta sit alea*, termes qu'il employa pour annoncer qu'il déclaroit la guerre à ses concitoyens. On sçait sous quelles peines il étoit défendu aux officiers des armées, ainsi qu'aux soldats de la République, de passer cette riviere en habit d'armes, même au retour de quelque victoire. Malgré l'autorité de cette inscription, les habitans de *Savignana* prétendent avoir chez eux le Rubicon, & donnent ce nom au *Fiumicino*, petite riviere entre *Savignana* & *San-Vito*, qui n'est éloignée que de deux cens pas du *Pissatello*. Autour de Savignana on trouve beaucoup de jardins. Dans l'église de S. Seba-

ſtien de ce petit bourg, eſt un tableau très-beau de la Vierge, par François Urbani, elle eſt repréſentée aux genoux du Pere-éternel. Près de l'égliſe de ſan Vito eſt une inſcription ſur le pal d'une croix, par laquelle on apprend que c'étoit-là le terme de l'ancienne Italie. En ſuivant les bords de la mer ſur un ſable ferme & uni, ſans rocher, ſans coquillages, nous paſsâmes près de Sainte-Juſtine, village dont la campagne eſt couverte de mûriers & de thamarins.

Rimini, plus ancienne que Rome de quatre cens quatre-vingt-cinq ans, faite colonie deux cens ſoixante-ſix ans avant l'ere chrétienne, à-préſent ville épiſcopale, célebre par le concile de l'an 359, compoſé d'évêques preſque tous Ariens, eſt très-pauvre, quoique ſituée dans un pays bien cultivé : elle eſt ſéparée du faux-bourg par l'ancien Ariminum, aujourd'hui la *Marechia*, riviere qui baigne ſes murs. Le pont qui la traverſe, bâti de marbre, a cinq arches & reſſemble à une galerie; deux inſcriptions placées de droite & de gauche ſur les parapets, un peu dégradées, annoncent qu'Auguſte & Tibere l'ont fait conſtruire. Ce pont fut réparé en 1680, ſous le pontificat d'Innocent XI. par les ſoins du cardinal Raggi : nous nous arrêtâmes dans la place où les hommes & les femmes ſéparément ſe promenoient en carroſſe, ſelon l'uſage

d'Italie. Une grande fontaine de marbre que Paul III. fit conſtruire, y eſt ſurmontée d'une ſtatue de bronze de Paul V. que Rimini a érigée à ſon bienfaiteur, titre qu'on lui a donné dans l'inſcription du piédeſtal. Dans la même place eſt une loge pour la vente du poiſſon. Cette halle a de grands & magnifiques arceaux de droite & de gauche, mêmes décorations aux extrémités: quatre fontaines placées dans les angles, répandent de l'eau & de la fraîcheur autour de cet édifice, ſous lequel on a arrangé des tables de marbre blanc pour l'étalage de la marée. Le palais Public forme une des façades; ce bâtiment de la plus noble architecture, a un grand & beau portique conſtruit par Clément X. réparé par Innocent XI. après un tremblement de terre. Ses voûtes ſont extrêmement élevées, quoique le ſol ſoit plus haut que le reſte de la place où je remarquai une *allocution* de Céſar en marbre, monument qui déſigne le lieu où il harangua ſes ſoldats rangés autour de ſon tribunal, & les encouragea à la guerre civile.

On voit encore à Rimini un arc de triomphe érigé pour Auguſte, & les ruines d'un amphithéâtre.

L'égliſe de ſaint François, bâtie par Pandolphe Malateſta, autrefois ſouverain de cette province, fut conſtruite des débris du port de

Rimini, l'un des plus beaux & des plus conſidérables d'Italie. Cette conſtruction imparfaite eſt entourée de groſſes colonnes cannelées; endehors & ſous les arceaux des fenêtres ſont placés ſept tombeaux de perſonnages illuſtres, tels que le poëte Baſinius, l'orateur Juſtus; Bizantin, philoſophe; Robert Valturius; le médecin Gentilius; le juriſconſulte Sebaſtien Vanti; Barthelemy Traſichet, extrêmement attachés à Pandolphe. Le dedans de l'égliſe eſt décoré de bons tableaux & de quelques bas-reliefs.

A trois milles de Rimini on trouve une pyramide tronquée, appellée communément *il cazzo d'orlando*, dénomination qui eſt une groſſe ordure. Ce monument qui ſans doute eſt un reſte de la ville de Coucha, depuis long-tems ſubmergée, eſt environné de jardins; on marche toujours ſur les dunes le long des bords de la mer Adriatique. On paſſe à *Orchioné*, petit village, de-là à la Catholica, lieu célebre par la retraite des évêques orthodoxes lors du concile ou du conciliabule de Rimini. A la ſortie de ce village la campagne eſt couverte d'oliviers; nous n'en avions pas rencontré depuis notre départ de Genes. Le chemin que l'on ſuit de la Catholica à Pézaro eſt un peu rude: le pays agréablement cultivé, rempli de jolies maiſons, préſente à à dix ou douze milles, & vers l'Apennin, la

petite ville de Saint-Marin, république gouvernée par un conſeil compoſé de ſoixante membres, & où l'on compte environ cent mille ſujets.

Nous trouvâmes dans la grande place de Pézaro, bâtie en marbre, une fontaine d'un excellent travail; quatre tritons dans les coins du baſſin ſupérieur, jettent une eau abondante, & du milieu du baſſin part une gerbe conſidérable. A côté de l'Hôtel-de-ville, dans le même lieu, eſt une ſtatue en marbre blanc d'Urbain VIII. qui, ſous ſon pontificat, la réunit à l'état Eccléſiaſtique, ainſi que le duché d'Urbain. Pézaro eſt bien bâti; ſa ſituation ſur une hauteur lui donne un air pur, & rend agréable ce ſéjour renommé par ſes figues & ſes olives: les vivres y ſont à grand marché: la meilleure viande n'y coûte que ſix ſols la livre, elle eſt de dix-huit onces. Ce prix a doublé depuis Miſſon. J'achetai à Pézaro de petits poiſſons que je conſerve; on les nomme *Cavaletti* ou *chevaux marins:* on les trouve le plus ſouvent dans le ſable ſur les bords de la mer qu'on côtoye pendant ſept milles & preſque juſqu'à Fanno. On quitte ces bords à quelque diſtance de la ville, près d'un aqueduc aſſez conſidérable. Avant de ſortir de Pézaro, nous allâmes voir le dôme ou l'égliſe cathédrale; on y trouve un beau baptiſtaire entouré de ba-

lustres de marbre blanc de Carrare, deux Anges de grandeur humaine forment l'entrée de ce pourtour. Le maître autel a un très-beau tableau de l'Assomption, du Barroche, qui réunissoit dans ses ouvrages les graces, la beauté du coloris, le goût & la correction.

L'église de saint Antoine en a un très-estimé de Paul Veronèze; un saint Jérôme, du Passeri; un saint Gaëtan, de Ciniani. On voit dans celle des Dominicains le célebre tombeau de Lucia Albani d'Urbain, tante de ce Pape. Le mélange de divers marbres qui le composent & le buste blanc de cette femme, font un contraste admirable.

Après avoir passé la montagne de Pézaro, chargée de vignes, d'oliviers & de mûriers, nous avons suivi, comme je viens de le dire, le rivage de la mer; c'étoit dans l'instant du flux, très-sensible depuis Venise jusqu'à Ancone, & qui va toujours en décroissant. Avant d'arriver au fleuve Métore, nous traversâmes la campagne célebre par la défaite & la mort de Totila, roi des Gots, mis en déroute par Narsès, exarque d'Italie, général des troupes de Justinien.

Nous avons vû la riviere d'Argila; un glacis extrêmement long, bâti de briques, dans lequel elle se précipite, forme au-dessous de sa chûte un canal de maçonnerie, qui allant jusqu'à

la mer, donne entrée aux barques du golfe Adriatique, elles y vont charger & décharger les marchandiſes. Fano eſt une jolie petite ville, ſon arc de triomphe érigé à l'honneur d'Auguſte étoit compoſé de deux étages & de deux ordres différens. Il n'en reſte qu'un à trois arceaux, celui du milieu plus large que celui des côtés; cet étage eſt d'une belle hauteur. Les Gothe ruinerent le plus élevé, il avoit ſept arceaux ornés de colonnes cannelées, dont on apperçoit encore des veſtiges. Le pape Paul IV. voulut qu'on en conſervât la vraie figure, comme il eſt aiſé de le voir dans le bas-relief placé par ſes ordres à côté de ce qui reſte aujourd'hui, & l'on garde ſoigneuſement les deux anciennes inſcriptions de ce double édifice.

La place de Fano a une fontaine ſur laquelle eſt une belle ſtatue de bronze antique de cinq pieds de hauteur, repréſentant la Fortune; ce qui confirme l'opinion commune, que cette ville avoit un temple dédié à cette divinité.

Dans l'égliſe principale, dont le tableau du maître-autel avoit été brûlé depuis un mois, nous vîmes le tombeau de ſaint Fortunat, évêque, qui y eſt dépoſé depuis 1649. Dans une chapelle à côté je remarquai une belle Aſſomption du Dominicain; dans une autre les tableaux de la Trinité & de tous les Saints, du Sordo.

L'égliſe de l'Oratoire eſt extrêmement ornée: on y trouve le ſaint Pierre recevant les clefs de la main du Sauveur; l'Annonciation, excellens tableaux du Guide. La freſque de la voûte, peinture admirable par ſa compoſition, eſt du même Sordo, qui y a repréſenté les adieux de ſaint Pierre & de ſaint Paul.

Les murs de Fano ſont en état, le château paroît bon. Je ne dois pas oublier de vous parler de ſon grand théâtre conſtruit en pierre, ſes dimenſions en petit ſont les mêmes que celui de Parme auquel il a ſervi de modele.

Après être ſortis de Fano, nous avons vu dans la route, le torrent de Pongio, qui inonde une vaſte étendue de pays lors de la fonte des neiges de l'Apennin. Le pont qui le traverſe & que nous avons paſſé, a cinq à ſix cens pas de longueur & point de parapets: on trouve dans deux ou trois endroits ſur ce chemin des conſtructions nouvelles que Benoît XIV. a fait jetter ſur des fondrieres dangereuſes dans les inondations.

Sénégaglia, à vingt milles de Pezaro, nous a paru très-bien bâtie & dans une belle ſituation. Son port où il ne peut entrer que de groſſes barques, forme un carré long; on a conſtruit de droite & de gauche des portiques d'une belle architecture en marbre d'Iſtrie, ſur une lon-

gueur de cent ſoixante pieds, & coupés par deux grandes rues, vis-à-vis l'une deſquelles on a érigé un arc de triomphe à l'honneur du pape reghant, qui a cédé à la ville les revenus qu'il en retiroit pour être employés à cet édifice utile au commerce & à la tenue de la foire : elle y commence chaque année le 13 de Juillet, on y voit des commerçans de toutes les parties de l'Europe. Ce bâtiment offre aux yeux une décoration magnifique. Les couverts ménagés ſous ces portiques ſervent de promenade ainſi que le môle. Nous y avons vu pluſieurs équipages, ce qui fait ſuppoſer que les habitans ont de l'aiſance & du luxe.

Les égliſes de Sénégaglia, quoique très-bien bâties, n'ont rien de curieux, à l'exception des tableaux de Frédéric Baroche, repréſentant le Chriſt mort avec la Vierge ſur le devant & ſaint Hyacinthe à ſes genoux tenant le Jeſus, morceaux ſi touchans qu'ils inſpirent la piété : on pourroit dans ces deux compoſitions deſirer que les contours des figures fuſſent plus naturels, que les muſcles des corps fuſſent moins prononcés. La place a une fontaine de marbre ſur laquelle ſont un beau Neptune & deux tritons qui jettent de l'eau en abondance.

En partant de Sénégaglia nous en viſitâmes la citadelle, flanquée de quatre groſſes tours, dont

dont les ouvrages en bon état ſont défendus par du canon.

La route continue le long de la plage pendant dix-ſept ou dix-huit milles : elle paſſe à un petit lieu appellé *Caze Bruggiate*, ravagé en 1628 par les Turcs ; on y trouve quelques fermes après avoir traverſé le torrent de *Fiumicizo*, le hameau d'*Oſteria nuova*, la *Turrette*, petit village ; nous avons laiſſé à notre gauche le rivage de la mer, & ſuivi pendant près de trois milles le chemin qui conduit à Ancone, dans une campagne couverte d'oliviers. Le plus mauvais gîte du monde ne nous a pas empêché de nous arrêter pour voir les curioſités de la ville : j'y ai ſéjourné vingt-quatre heures.

Ancone bâtie ſur un double côteau, quelque bon que ſoit ſon port, quelque fertile que ſoit le pays où elle eſt ſituée, n'a pas un commerce conſidérable, malgré la liberté que les négocians de toute religion ont d'y demeurer, pourvu qu'ils ne faſſent aucun exercice public que celui de la religion Catholique ; les maiſons d'Ancone ſont bien bâties, les rues étroites & un peu obſcures ; la citadelle commande la ville & le port ; ſur le côté oppoſé qui fait la pointe du cap, eſt l'égliſe de ſaint Ciriaque, dont l'extérieur eſt de beau marbre ſans ornemens, ſans architecture. Le dedans ne renferme rien de

remarquable ; mais l'on voit de ce lieu la mer, la ville, & un pays parfaitement beau, ce qui dédommage de la peine qu'on prend à y monter.

Le bel arc de triomphe placé à l'entrée du môle, érigé à Trajan par l'ordre du Sénat, monument de reconnoiſſance pour ce prince, qui avoit amélioré le port de ſes propres deniers, mérite d'être vu. La mer étoit ſi violamment agitée par le vent, qu'après y avoir eſſuyé pluſieurs grains (on appelle ainſi les gouttes d'eau dont on eſt quelquefois couvert), nous nous retirâmes ſans monter à la lanterne: le port n'avoit que quelques vaiſſeaux Maltois & Vénitiens.

Le pays que nous avons traverſé d'Ancone à Lorette, étoit couvert de neige ; nous paſsâmes au lieu appellé *gli Angeli* & à *Camurano*. Lorette eſt de difficile accès : en y arrivant nous vîmes la place décorée d'une belle fontaine & de la ſtatue de Sixte V. Le côté oppoſé à l'égliſe eſt un portique ſuperbe, formant l'une des façades de la place. Le pere Dubreuil, jéſuite de la province de Champagne, nous conduiſit à l'égliſe. La *ſancta Caza* eſt ſous le dôme. Les murs de cet édifice ſont de brique mêlée de quelque pierre griſe & rougeâtre ; l'intérieur eſt orné de lames d'argent. Ce que la ſculpture & l'ar-

chitecture ont de plus recherché fut employé dans la conſtruction des quatre murs qui environnent ce petit bâtiment. Cet ouvrage d'ordre corinthien, de marbre blanc de Carrare, eſt chargé de bas-reliefs parfaitement travaillés, où l'on a repréſenté l'hiſtoire de la Vierge. Dans les vingt niches placées entre les doubles colonnes les unes au-deſſus des autres, on voit les ſtatues des dix Prophetes & des dix Sibylles.

Cette double enveloppe, de marbre en-dehors & d'argent dans l'intérieur, la renferme comme dans une boîte, ſans qu'on puiſſe y toucher. L'intérieur de la *ſanctæ Caſæ* ne forme qu'une ſeule piece, diviſée cependant en deux, par une claire-voie en vermeil, qui ménage un eſpace appellé le *Sanctuaire*, où eſt placée la ſtatue de la Vierge en bois de cèdre, qu'on dit être de ſaint Luc, erreur très-grande, comme je l'ai dit. (*Voyez* la note de la page 387.)

Je n'entreprendrai pas de vous décrire toutes les richeſſes enfermées dans ce lieu; cette énumération ſeroit longue & difficile. La multitude infinie de diamans, de pierres précieuſes dont le manteau de la ſtatue eſt chamarré, le nombre de lampes, de ſtatues, de buſtes d'or & d'argent, les candelabres de vermeil, d'or maſſif qui peſent trente-ſept livres chacun; vous trouverez tout cela dans Miſſon. Le jéſuite, un cha-

noine de la *ſancta Caza*, qui nous conduiſoient, nous montrerent la robe de la Vierge, quelques uſtenſiles de terre recouverts de lames d'or & d'argent, qu'on dit avoir ſervi au ménage de la ſainte Famille, ſont gardés avec ſoin dans deux armoires ménagées dans le mur du côté du midi, & qui formoient les fenêtres de cette petite maiſon: la niche où eſt poſée la ſtatue de la Vierge ſervoit de cheminée. Le côté du ſeptentrion a deux portes qui donnent paſſage dans l'intérieur, il n'y a qu'une porte du côté du midi, qui conduit dans l'eſpace ménagé entre l'autel & la niche de la Vierge; à l'occident eſt la fenêtre de la *ſancta Caza*, fermée d'une grille d'or devant laquelle eſt un autel. C'eſt une choſe incroyable que la quantité de pélerins rangés ſous diverſes bannieres & dans différentes confrairies, variées par les couleurs, qui ſe rendent à Lorette. On n'entre jamais dans la *ſancta Caſa*, ſans avoir fait trois fois à genoux le tour de la petite maiſon. Sa longueur eſt de quarante-cinq palmes ſur une largeur d'environ dix-neuf.

Après avoir examiné toutes les parties de cet édifice, dont je vous épargne le détail, nous allâmes voir le tréſor, auſſi riche par le grand nombre des pieces d'or & d'argent qui y ſont renfermées, que par la beauté & le merveilleux de

leur travail; on n'apperçoit que perles, pierreries, lampes, ſtatues, buſtes d'or & d'argent donnés en offrande, & qui, après avoir demeuré un certain tems dans ce ſaint lieu, ſont partie de ce dépôt. J'en remarquai la voûte décorée des plus belles peintures & de deux excellens tableaux de Raphaël qu'on y a appendus; les portraits en plume des quatre Docteurs de l'Egliſe, ſont une des plus rares curioſités que l'on puiſſe voir, le travail en eſt admirable; l'argenterie, comme le dit Miſſon, indigne d'entrer dans des armoires, eſt confuſément entaſſée dans des lieux écartés, & pour ainſi dire, oubliée juſqu'au premier beſoin.

Je ne me ſuis point étendu ſur les autres beautés de l'Egliſe où nous entendîmes la plus excellente muſique. Je vous dirai ſeulement que les trois portes d'entrée ſont en bronze, d'un excellent travail, ornées de bas-reliefs de la main des plus grands maîtres.

L'arſenal n'eſt pas conſidérable: on y montre des armes priſes ſur les Turcs ſous Mahomet II. & ſous ſon neveu Selim, qui y ayant fait une deſcente, vouloit piller le tréſor.

L'apothicairerie du palais où ſont logés les pénitenciers & les chanoines, a trois cens quarante-cinq vaſes de fayance peints ſur les deſſeins de Raphaël, qu'on eſtime infiniment.

Lorette fortifiée de quelques tours, & où l'on entretient une petite garniſon, a le titre d'évêché ; ſon principal commerce conſiſte en chapelets, en roſaires, en médailles : nous y avons mangé du fenouil, plante qui differe de celui de France par la groſſeur & le goût : on en fait une liqueur excellente, très-bon ſtomachique, dont le débit eſt conſidérable dans cette partie de la marche d'Ancone.

Après être ſorti de Lorette on rencontre l'aqueduc du cardinal Scipion Borgheze qui y conduit les eaux de *Recanati*.

Cette derniere ville, ſur le ſommet d'une montagne, a dans ſa principale égliſe le tombeau de Grégoire XII. dépouillé du pontificat au concile de Pize. A quelques milles de ce lieu & près des rivieres de la Potenza & de Laſpidos, je vis les débris d'un amphithéâtre bâti de pierre & de brique, autrefois ſitué dans le milieu d'*Helvia Ricina*, ville détruite par les Goths.

Macerata eſt à treize milles de Lorette : ſur ſa porte qui m'a paru bien bâtie, l'on voit un buſte en bronze du cardinal de Larochère : le tems affreux qu'il faiſoit nous empêcha de nous promener dans ce lieu, & nous en partîmes de grand matin pour aller à Tolentino. Avant d'y arriver nous traverſâmes une plaine bien cultivée & très-abondante : on y laboure les terres

avec des buffles, animaux plus forts, quoique plus petits, que les bœufs, mais qui coûtent moins à nourrir; les vignes y ſont placées ſur de gros roſeaux qui leur ſervent d'échalats.

Pendant qu'on nous y préparoit à dîner dans un mauvais cabaret (car dans cette route on ne trouve que des gîtes infâmes), nous allâmes voir l'égliſe ſaint Nicolas, deſſervie per les Auguſtins; elle a une quantité conſidérable de reliques, un excellent tableau de ſaint Philippe de Néri, de Carlomarate, peintre célebre, dont la touche ingénieuſe réuniſſoit à la fraîcheur, au moëlleux des couleurs, la ſimplicité, la nobleſſe & les graces, de qui les Italiens diſoient, que les Vierges & les Anges paroiſſoient venir d'une main divine.

Je ne vous rapporterai pas l'inſcription placée près de la ſacriſtie, au-deſſous de l'image du Saint, de laquelle il conſte qu'à la mort d'Eugene IV. cette image répandit des larmes. Au même lieu & ſous cette image eſt une ouverture en carré, où l'on nous fit placer la tête, & où nous entendîmes un bruit ſemblable à une chûte d'eau; ce bruit ne vient que de la commotion de l'air renfermé dans un eſpace muré, derriere & un peu au-deſſous de l'ouverture où le corps du Saint eſt dépoſé, quoique les bonnes

gens ſe perſuadent que c'eſt ſon ſang qui y bouillonne.

La dévotion dans cette égliſe a été portée quelquefois à un enthouſiame, à un zele ſi outrés, qu'on a mis en pieces & pillé tout ce qui ſervoit à l'autel où eſt expoſée la relique. Pour arrêter cet abus on a été forcé de recourir à l'autorité des papes. Clément XI. par une bulle gravée ſur un marbre noir, dans cette égliſe, a déclaré excommuniées toutes perſonnes qui, ſous quelque prétexte que ce pût être, enleveroient ou déchireroient quelque choſe de l'autel, ou de ce qui ſert à ſa décoration.

Après avoir quitté Tolentino, un bon mille en-deçà du bourg de Belforté, le premier lieu bâti de pierre que j'aie rencontré juſques-là, nous ſommes entrés dans la province d'Ombrie en nous engageant dans l'arête des Appennins, où nous avons trouvé une grande quantité de neige. Le chemin par lequel nous avons paſſé eſt une chauſſée de maçonnerie où l'on voit deux inſcriptions, à l'occaſion des réparations faites ſous le pontificat de Clément XI. & par le pape regnant: nous avons paſſé ſous un arc de triomphe antique qui n'a point d'inſcription, elle a ſans doute été détruite par le laps du tems, on n'y voit que le mot AVGVST.

Après Tolentin on ne trouve que des maiſons

bâties en pierre, ainſi que dans tous les pays de montagnes; le chemin à mi-côte décrit continuellement des zig-zags; quelques parties ſont ſoutenues par de fortes murailles: on y voit des fontaines bâties pour la commodité des voyageurs, & pluſieurs ponts conſtruits ſur des torrens.

Les principaux villages ſur cette route ſont, *Valcinara*, *l'Aſpiagia*, *Ponte di Trava*, où après avoir fait un ſouper déteſtable, nous avons été obligés de paſſer la nuit dans nos redingottes; *Mucia*, *Dignano*, *Seravalle*, *Colfiorito*, ſont de mauvais villages dont les habitans demandent l'aumône aux voyageurs. Près de *Caſanova*, on trouve un grand lac & des pâturages. Le bourg de *Cartara* a une papeterie conſidérable: je l'ai viſitée, & les opérations ſe font à-peu-près de même qu'en France. La ſcène change dans cette derniere ſtation, on quitte des rochers affreux, couverts de neige pour la plûpart. La campagne qui ſe préſente eſt admirable: on entrevoit la plaine de *Foligno*: j'oubliois de vous parler d'une jolie caſcade diviſée en quatre nappes ou chûtes qui ſe précipitent dans le vallon de Cartara; la campagne y paroît parfaitement cultivée, elle eſt remplie d'oliviers. On fait encore deux milles pour arriver à *Foligno*, ſitué dans une plaine riche & abondante, environnée de petits co-

teaux chargés de vignes & d'arbres fruitiers. Ce grand baſſin eſt couvert de maiſons agréables: on y arrive par un chemin droit & uni, ſur les bords duquel coule un ruiſſeau qui fertiliſe & arroſe une quantité conſidérable de prairies. *Foligno* eſt bien bâti. Le dôme ou l'égliſe principale a un autel environné de colonnes de marbre d'aſſez bon goût.

On eſtime les dragées de cette ville. Son commerce le plus conſidérable eſt en draperies, en dentelles d'or & d'argent, en ſoie, en épiceries.

J'étois trop près d'Aſſiſe pour n'y pas aller: ſur la route nous rencontrâmes les veſtiges aſſez conſidérables d'un amphithéâtre, pour qu'on puiſſe juger de ſon immenſité.

Aſſiſe eſt bâtie partie ſur le penchant d'une montagne, partie dans la plaine; on y arrive par des routes ſerrées & tortueuſes, après avoir quitté le grand & beau chemin de Foligno, qui a trente milles de longueur.

Le couvent & l'égliſe de ſaint François à triple étage, forment un grand & bel édifice. La plus baſſe des égliſes eſt toujours fermée, perſonne n'y peut entrer; le corps du Saint y eſt, dit-on, dépoſé. La deuxieme d'un goût gothique, bien bâtie & très-vaſte, a peu de bons tableaux: on y voit un beau vaſe de porphire donné par une reine de Chypre qui y eſt inhu-

mée. La tribune ſur laquelle on expoſe le 25 Mars de chaque année le voile de la Vierge, n'a rien de remarquable.

Les peintures à freſque de Cimabué, ce diſciple des peintres Grecs, qui avoit rétabli l'art de la peinture en Italie, celles du Giotto ſon éleve, ſont eſtimées, elles décorent l'égliſe du troiſieme étage qui ne ſert qu'un jour de l'année. Le couvent très-vaſte, les dortoirs, les terraſſes couvertes ſont de la plus belle conſtruction. Le principal réfectoire orné de pluſieurs tableaux de différens maîtres, a deux cens ſoixante-quatre pieds de long. Philippe III. & Philippe IV. rois d'Eſpagne, ont contribué par leurs libéralités, à donner de l'éclat & de la magnificence à cette maiſon, qui poſſedant des revenus immenſes, entretient toujours un corps de muſique conſidérable pour le ſervice de ſon égliſe.

Quelques inſcriptions prouvent qu'Aſſiſe autrefois très-grande, étoit une colonie des Romains. De leur tems un temple dédié à Minerve, dont on voit encore quatre belles colonnes de granite d'ordre corinthien, étoit placé au-deſſus de celui de Janus, à préſent changé en une égliſe dédiée à la Vierge. La ville eſt décorée de belles fontaines. Non loin d'Aſſiſe eſt la fameuſe égliſe de Portioncule, deſſervie par

des cordeliers de la grande Obſervance. Elle a trois nefs, avec un dôme dont la voûte eſt ornée d'excellentes peintures: on y voit beaucoup de chapelles ſous les nefs de côté, quelques beaux tableaux, & de très-bons morceaux de ſculpture. Cet édifice, d'une belle proportion, de la porte au fond du chœur & derriere le maître autel, a quatre cens quatre-vingt-quinze pieds à l'inſtar de Lorette. La petite chapelle où ſaint François faiſoit ſes prieres, a été placée ſous le dôme: on voit ſous l'orgue la chambre où il eſt mort, & vous comprenez bien qu'on ne manque pas d'y recevoir des pélerins. On compte dix milles de Portioncule à Foligno, où nous revînmes pour prendre la route de *Spolete;* on paſſe près de *Peſſignano.* C'eſt dans ce lieu, au pied du côteau qui environne la plaine, que nous vîmes le Clitumne, célébré par Virgile dans ſes Géorgiques. Il naît d'un petit lac formé de quatre ruiſſeaux réunis, & qui par quatre bouches différentes répandent une eau abondante & limpide. Non loin de ſa ſource cette eau forme une infinité de méandres, porte la fertilité, & contribue à l'agrément du pays qu'elle arroſe. Le Clitumne a dans ce pays trois divers noms; je n'ai pu les retenir. Sur le bord du chemin nous avons vu l'égliſe de *ſan Salvatore,* vraiſemblablement bâtie des débris du petit

temple dédié au dieu de cette riviere. Cet édifice eſt orné de beaux pilaſtres, de colonnes de marbre blanc. La campagne que l'on traverſe en côtoyant le pied des collines, eſt couverte de petits villages & de maiſons aſſez joliment bâties.

*Spolete*, qui n'eſt pas auſſi mal conſtruite que le dit Miſſon, a de belles maiſons. Il eſt vrai qu'une partie de la ville eſt placée ſur un terrein montueux de difficile accès; ſa cathédrale grande, bien bâtie, a ſon pavé de moſaïque de petites pieces de marbre: on y voit la belle chapelle de la *Madona de ſaint Luc*, décorée de bons tableaux; celle de ſaint Philippe de Néri, d'une belle architecture. Ses tableaux, quoique de l'école moderne, ſont eſtimés. L'arcade appellée *Porte d'Annibal*, n'a rien de curieux pour ſa conſtruction, on y lit une inſcription moderne; c'eſt-là ſans doute l'arc triomphal à demi-ruiné dont parle Miſſon, & qui a été réparé depuis le tems auquel il écrivoit.

Quelques veſtiges d'un amphithéâtre, divers marbres détachés ſur leſquels on ne voit aucun caractere, prouvent cependant que *Spolete* étoit une ville conſidérable. Son château, fort par ſa ſituation, eſt dans le plus haut de la ville: on apperçoit de ce lieu l'aqueduc dont ce voyageur parle, & qu'il dit être long de trois cens cinquante pas, & avoir ſix cens trente pieds de

hauteur. La chapelle du Crucifix, hors de la ville, étoit jadis un temple dédié à la Concorde.

La Somme, montagne la plus haute de celles qu'on trouve dans cette route, abonde en truffes (leur valeur ordinaire eſt un paule, c'eſt-à-dire dix ſols). On la ſuit pendant cinq ou ſix milles à-travers des rochers arides & déſerts; au lieu le plus éminent appellé *la Stretura*, cette montagne eſt couverte de chênes verds, de lauriers, de genevriers, d'oliviers ſauvages qui y conſervant leur verdure pendant l'hiver entier, préſentent une beauté triſte & mélancolique. Le bas de la montagne, dont les paſſages ſont aſſez étroits, aboutit à de grandes forêts d'oliviers. Là le chemin s'élargit, tout annonce l'abondance & la fertilité de la plaine de *Terni* que traverſe la Nera.

Terni étoit appellé *Interamna*, à cauſe de ſa ſituation entre les deux bras de la riviere qui l'arroſe: ſa fondation n'étoit pas de beaucoup poſtérieure à celle de Rome, comme il conſte d'une inſcription placée dans le veſtibule du ſéminaire près de la cathédrale, où on la fait remonter au regne de Numa Pompilius. Le commerce de cette ville eſt conſidérable en huile. Pline & l'Alberti ont extrêmement loué ſes raves, mais elles ne ſont pas plus belles que partout ailleurs. Je partis à la pointe du jour pour

aller voir la caſcade *del marmore* à une lieue de cette ville : il faut monter des rochers eſcarpés, en traverſer de difficiles ; mais on eſt bien dédommagé de ſa peine par l'agréable aſpect des objets que l'on trouve ſur ſes pas. Le village de *Papinioné* eſt couvert d'orangers ; les jolies maiſons de campagne qu'on apperçoit en ſont environnées, & dans les tems les plus rigoureux de l'année, on y jouit des charmes du printems.

Après avoir traverſé des bois épais, nous ſommes parvenus au lieu de la chûte du Vélino, qui ſe précipite à douze ou treize milles de ſa ſource, dans un vallon d'une profondeur immenſe ; la hauteur du rocher eſt de plus de trois cens pieds. Ce volume d'eau tombant de rocher en rocher, forme dans l'air une pluie abondante. Frappée des rayons du ſoleil, elle produit une infinité d'arcs-en-ciel, qui ſe multipliant & ſe croiſant ſelon la rencontre & le divers jailliſſement des flots, préſentent le plus beau ſpectacle du monde. Le bruit de ce torrent, ſa chûte aſſez conſidérable pour être entendue de plus d'un mille, trouble ſeule dans ce lieu ſauvage le ſilence de la nature. Je me propoſe de donner une diſſertation ſur le phénomene que j'y ai obſervé (*). Je n'ajouterai donc rien de plus ici. Miſſon a d'ailleurs répandu toutes

(*) *Voyez* cette Diſſertation dans le ſecond volume.

les couleurs de la poéſie dans la deſcription de cette merveille ; elle n'eſt point outrée, il vous ſera aiſé de le conſulter ſi vous en voulez ſçavoir davantage. Les approches de la caſcade étoient périlleuſes & difficiles à cauſe de la quantité de neige glacée qui les couvroit, le 19 Décembre, jour auquel je l'allai voir.

En ſortant de *Terni*, où nous revînmes, nous paſsâmes un pont bâti par le grand Pompée, réparé depuis par Paul V. & Urbain VIII. qui l'ont décoré d'une double inſcription.

On arrive à *Narni* par un chemin plat & uni, quoique cette ville ſoit ſur une hauteur conſidérable, environnée d'une campagne riante du côté de Terni, de beaux côteaux chargés de chênes verts dans les autres parties. *Narni* eſt mal bâti, mal peuplé, les rues en ſont étroites & ſales ; les maiſons n'ont leurs fenêtres garnies que de chaſſis de toile ou de lambeaux de papier déchiré, ſelon l'uſage de cette partie d'Italie, depuis Boulogne juſques-là, ce qui a un air de pauvreté & de dérangement. On y voit deux belles fontaines de bronze qui répandent une eau vive & abondante ; l'égliſe principale eſt dédiée à ſaint Juvenal. Derriere le grand autel & une grille, on nous montra le tombeau du Saint, où ſont appendus des monumens de dévotion riches & conſidérables. On deſcend dans

le

le ſouterrein placé ſous le chœur par un ſuperbe eſcalier de marbre noir en fer à cheval, dont la tournure eſt des plus élégantes. La chapelle du cardinal Sacripanti a trois beaux tableaux du Treviſan. Non loin de *Narni* nous avons vû les ruines du pont bâti ſous le regne d'Auguſte, conſtruit de grands quartiers de marbre joints à ſec, ſans ciment, ſans crampons de fer: leur liaiſon & leur ſolidité dépendoient ſans doute de leur coupe différente. L'une des quatre arches qui compoſoient ce pont a cent quatre-vingt pieds de largeur que j'ai bien comptés. Après avoir fait huit milles entre des montagnes, dont le chemin très-beau eſt nouvellement réparé par les ſoins de Benoît XIV. nous arrivâmes à Otricoli. Les ruines de l'ancienne *Ocrea* ou *Otriculum*, annoncent que cette ville étoit de quelque conſéquence. Elle n'étoit pas éloignée du Tibre que nous avons paſſé ſur un pont appellé *ponte Felice*, commencé ſous Sixte V. achevé ſous Urbain VIII. comme on le voit dans l'inſcription qui y eſt placée. Avant d'entrer à Citta Caſtellana, nous en avons trouvé un d'une hauteur ſi conſidérable qu'il effraye au premier coup-d'œil par les précipices ſur leſquels il eſt fondé. Clément XI. le fit conſtruire ſous ſon pontificat.

L'égliſe cathédrale de *Citta Caſtellana* a une

porte décorée de moſaïques : l'intérieur eſt pavé de même. Cet édifice d'une belle conſtruction, a de bons tableaux ; ſon évêque, Tindarinus de Carrare, prit ſoin de l'embellir en 1740.

La place de cette petite ville, bâtie où étoit l'ancienne Veïes, ſi fameuſe par ſa ſituation & ſa réſiſtance contre les forces des Romains, a une belle fontaine ornée de débris d'antiquités, de fragmens de belles friſes, de pilaſtres & de colonnes.

Léon X. y a établi un mont de Piété : je vous parlerai ailleurs de l'utilité de ces fondations, parce qu'aſſurément j'en trouverai ici de plus conſidérables. Nous avons vû l'ancienne voie Flaminienne ; ſa largeur eſt d'onze pieds d'un bord à l'autre ; les pierres en ſont grandes, plates, de forme irrégulière, de grandeur inégale, jointes les unes aux autres avec la plus grande ſolidité, malgré dix-neuf cens cinquante deux ans de durée : ce que nous en avons rencontré en cet endroit, eſt parfaitement conſervé ; ce chemin dangereux ſans doute pour les chevaux dans le tems de la grande chaleur & des geléés, s'étendoit juſqu'à Rimini.

*Caſtel-Nuovo* eſt un mauvais petit bourg ſitué dans un pays pauvre, ſans culture, dénué d'habitans, dans lequel on apperçoit d'anciennes maſures. Après avoir paſſé le Tibre ſur le pont

Milvius, aujourd'hui *ponte Molle*, nous ſommes arrivés à Rome en continuant notre route ſur un chemin pavé des débris de la voie Flaminienne, à-travers l'immenſe quantité de jardins & de maiſons de plaiſance dont cette ſuperbe ville eſt entourée.

A Rome le 20 Décembre.

JE vais entrer, Monſieur, dans une vaſte carriere, puiſqu'il faut néceſſairement vous décrire *Rome*, & ſes beautés. Les objets y ſont ſi variés, que je ne puis les examiner qu'à meſure que je les parcours, ce qui dépend du voiſinage des lieux où j'ai pu me trouver. Il faudra bien vous prêter au déſordre des obſervations que je vous communiquerai; il en réſultera cependant un tout, & vous ſaiſirez cet enſemble qui vous menera à cette juſte concluſion, c'eſt qu'il n'eſt point de ville plus ſuperbe, plus magnifique, & plus digne de la curioſité des étrangers. Qu'importe qu'elle ſoit moins vaſte entre ſes murs que Paris & que Londres, qu'elle ait été moins étendue & moins grande, qu'elle ait réellement contenu moins d'habitans que ces deux dernieres dans le tems de ſa célébrité? il n'en eſt pas moins vrai que la magnificence & la beauté ſingulière des choſes qu'elle renferme méritent les plus grands éloges.

Rome avoit ſept montagnes : agrandie en divers tems elle a préſentement douze collines, où l'on parvient dans quelques endroits d'une maniere preſque inſenſible. Ce ſeroit la plus belle ville du monde, ſi elle étoit un peu mieux peuplée. Le dénombrement de cette année ſe porte à 172000 ames. Communément on en y compte 140000, mais l'année Sainte en a augmenté le nombre par le grand abord des étrangers.

Ce ne ſont que grands palais, égliſes ſuperbes, places immenſes, fontaines magnifiques, petites maiſons pour le commun, ce qui rend les perſpectives inégalement belles ; mais cette inégalité ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément. Ce ſont pour ainſi dire des points d'appui, un repos ménagé que la grande beauté uniforme ne procureroit pas. Tous ces édifices ſont bâtis de brique épaiſſe, plâtrée & blanchie par le dehors. Les rues ſont bien pavées, extrêmement propres. Le Tibre qui la traverſe & la diviſe en deux parties inégales en coulant du nord au ſud, forme une petite île dont je vous parlerai en ſon lieu.

Miſſon a eu tort de dire, que du premier abord Rome n'a point de beauté ſurprenante. J'ai vécu long-tems à Paris ; je vous avouerai que je fus frappé à l'entrée de la porte du Peuple. Il ſemble qu'on rencontre une décoration de

théâtre en pénétrant dans cette place de forme triangulaire où cette porte aboutit, & dont elle occupe une pointe. Trois rues très-longues tirées au cordeau forment une pate d'oie. Ces rues ſéparées par deux belles égliſes, dont les façades ſont de la plus noble architecture. Le milieu de la place eſt occupé par le ſuperbe obéliſque de granite oriental qu'Auguſte avoit fait placer dans le grand cirque, & que Sixte V. fit élever, ainſi que le marque l'inſcription du piedeſtal. Cet obéliſque quadrangulaire qui ſe termine en pointe aiguë, eſt chargé dans toutes ſes faces d'hiérogliphes, qui expoſoient aux yeux des Egyptiens les myſteres des ſciences qu'ils cultivoient. Au pied de cette pyramide du côté de la ville, eſt une belle fontaine ſervant de point de vue aux trois rues qui prennent naiſſance dans la place, & qui lui donnent communication avec les principaux quartiers. Elles ſont extrêmement longues, remplies de belles maiſons; je vous ferai connoître ſes palais à meſure que je les viſiterai.

La rue du milieu qui traverſe preſque entiérement la ville, appellée *le Cours*, ſert dans le tems du carnaval pour les courſes des chevaux Barbes; elle a des trottoirs ou marges pour l'uſage des gens à pied. Les promenades s'y font tous les jours en carroſſe. Le peuple eſt

placé ſur des banquettes ou parapets qui bordent cette longue rue. Les dames & les ſpectateurs ſont à leurs fenêtres, décorées de riches tapis dans le tems des courſes. Les poëtes improviſateurs (je vous expliquerai ce mot), célebrent les vainqueurs. Au reſte, Monſieur, quelques jours avant d'employer les chevaux à cet uſage, on leur fait avaler quelques pintes d'excellent vin. Ils embraſſent le terrein avec plus de force, aucun obſtacle ne les arrête.

La ſeconde rue appellée *Ripetta*, conduit au Tibre. On y deſcend par un eſcalier à deux rampes ſans degrés, pour la commodité des chevaux qui portent des marchandiſes que l'on décharge à ce port, l'un des principaux de la ville.

La troiſieme rue aboutit à la place d'Eſpagne, elle eſt moins bien bâtie que les deux autres, mais la place qui la termine, indépendamment du palais de l'ambaſſadeur de cette Couronne, de celui de la Propagande, a une belle & magnifique fontaine dans un baſſin ovale, au pied d'un eſcalier prodigieux, qui conduit à l'égliſe & au couvent de la Trinité du Mont, habité par les Minimes François.

En arrivant à Rome on nous conduiſit à la douane de terre, ſelon l'uſage lorſqu'on arrive en cette ville. C'étoit autrefois le portique d'une

basilique ou d'un temple dédié à Antonin. Cette opinion est fondée sur l'autorité de Publius Victor, qui dans son énumération des quartiers de Rome, en parlant de celui où étoit placée la colonne de cet Empereur, l'a joint immédiatement à cet édifice. Ce portique, dont la maniere est à colonnes pressées, a un architrave de même hauteur, en-dedans & en-dehors, qui supporte son ancienne voûte, dont on voit des morceaux immenses au-dessus des murs modernes. Les colonnes sont de marbre blanc, cannelées, d'ordre corinthien avec la base attique, les chapitaux taillés de feuilles d'olive. Il ne reste que onze de ces colonnes enchâssées dans le mur du bâtiment destiné à la douane bâtie par Innocent XII. sous la direction du chevalier Fontana; au reste, elles paroissent avoir beaucoup souffert du feu & des injures du tems.

C'est à Sixte V. que Rome doit une partie de ses beautés, il est le restaurateur de ces monumens de grandeur & de magnificence que les Barbares avoient détruits ou renversés; le Panthéon seul, dans les divers sacs de Rome, avoit toujours été épargné. Mais en rendant cette capitale si digne de la curiosité & des éloges de tous ceux qui la verront, que les relations les plus exactes ne pourroient jamais bien la faire connoître si on n'y fait quelque séjour, ce Pontife perdit

l'état Eccleſiaſtique : pour embellir Rome il y attira une partie des habitans de la campagne, il les fit ſervir de manœuvres ; il les employa à la conſtruction de ces édifices majeſtueux ; les terres demeurerent incultes. La campagne eſt déſerte, mal-ſaine, ſtérile dans la plûpat des endroits, & l'on s'étonne en arrivant dans cette ſuperbe ville, de la trouver placée au milieu d'un déſert, pour ainſi dire, dans un eſpace de dix à douze milles d'étendue.

J'étois trop preſſé d'admirer les beautés de Rome pour perdre un inſtant. Dès le lendemain de mon arrivée, après avoir été rendre viſite à M. le duc de Nivernois notre ambaſſadeur, à l'abbé de Canillac, auditeur de Rote, à dom Jacques Borgheze, je commençai mes courſes, & je débutai par la place Navonne, étroite pour ſa longueur ; mais qui a de magnifiques fontaines. Celle du milieu eſt la plus digne d'attention. Le chevalier Bernin, ſous le pontificat d'Innocent X. en donna les deſſeins. Ce ſuperbe ouvrage porte les empreintes du caractere & du génie de cet homme célebre, qui y a développé toutes les beautés de l'art & la vaſte étendue de ſes talens. Au milieu d'un grand baſſin ovale de marbre blanc, s'éleve un rocher percé de quatre ouvertures, dominé par un obéliſque de granite, autrefois placé dans le cirque de

l'empereur Antonin Caracaua, & dont les morceaux diſperſés ont été rejoints de maniere que cette aiguille paroît entiere & n'avoir jamais été mutilée. Dans les angles du rocher quatre ſtatues de marbre blanc de différens maîtres, également belles par la grandeur & la hardieſſe de leurs attitudes, ſont accompagnées des attributs qui leur conviennent. Elles repréſentent le Gange, le Nil, le Danube, & la Plata. La deuxieme fontaine eſt de Michel Ange, célebre artiſte, non moins fameux dans l'art de la peinture que de la ſculpture, dont j'aurai ſans doute occaſion de vous parler dans la ſuite.

Vis-à-vis la grande fontaine eſt l'égliſe de Ste. Agnès, l'un des plus riches & des plus ſuperbes édifices de Rome, conſtruite par les princes Pamphile, ovale dans ſon intérieur, ornée des plus beaux marbres, des plus excellentes peintures, de la dorure la mieux diſtribuée. A côté de cette égliſe eſt le magnifique palais de ce prince; j'admirai dans ſa galerie de riches tableaux.

On voit dans la même place, l'égliſe de ſaint Jacques des Eſpagnols, décorée des freſques d'Annibal Carrache. A côté de cette égliſe eſt un bel hôpital pour la nation Eſpagnole & pour les Bourguignons.

Le Panthéon appellé aujourd'hui la Rotonde

à cauſe de ſa forme circulaire, eſt le monument le plus magnifique & le mieux conſervé de l'ancienne Rome. On y monte par un ſeul degré, parce que le ſol ſur lequel il eſt placé, a été extrêmement exhauſſé par la ſucceſſion des tems & les accidens arrivés depuis le ſiecle d'Auguſte, qu'on étoit obligé de monter ſept degrés pour y entrer. Ce temple eſt décoré d'un portique ſoutenu par ſeize colonnes de granite, & par quatre pilaſtres de marbre blanc. Les colonnes ſont d'une ſeule piece du diametre de ſix pouces, & de trente-huit pieds dix pouces de hauteur, ſans compter la baſe & le chapiteau. Deux inſcriptions qu'on lit ſur la façade; la premiere dans la friſe, la ſeconde dans l'architrave, prouvent qu'Agrippa fit bâtir le portique, qu'il eſt le fondateur de tout l'édifice. On apprend de la ſeconde que les empereurs Septime Severe, Pertinax, & Marc-Aurelle Antonin le firent réparer en divers tems. La porte de bronze a deux battans d'une grandeur frappante. Placée ſous le portique, elle a dans ſes côtés deux grandes niches où étoient poſées les ſtatues d'Auguſte & d'Agrippa. Tout l'édifice d'ordre corinthien dont la largeur au-dedans eſt égale à la hauteur, n'eſt éclairé par aucune fenêtre. Il ne reçoit de jour que par une ouverture pratiquée au milieu du dôme. Cette égliſe dédiée à tous

les Saints par Grégoire IV. en 850, conſacrée à leur honneur dont il inſtitua la fête qu'il rendit de précepte, préſente dans le bas divers enfoncemens qui reſſemblent à des chapelles pratiquées dans les murs d'une épaiſſeur de dix-huit pouces. Ces enfoncemens contiennent des autels dédiés à des Saints, dont les belles ſtatues de divers maîtres remplacent celles des principaux dieux du Paganiſme. Outre les chapelles de ces enfoncemens, on voit encore huit petits autels qui font ſaillie, ſitués dans le milieu des ſolides des murs diſtribués alternativement entre elles. Ces autels ſont flanqués de colonnes anciennes de porphire. Chacune eſt ornée d'une belle ſtatue. Au-devant de chaque enfoncement, l'on voit deux groſſes colonnes cannelées de marbre jaune d'une ſeule piece, deſtinées à ſoutenir le ceintre de la belle & grande voûte, qui dans cet endroit tournant le temple, eſt terminée par un entablement majeſtueux. L'architrave & la corniche ſont de marbre blanc, la friſe de marbre violet. Le ſecond ordre d'architecture qui ſurmonte cet entablement a quatorze niches actuellement vuides diſpoſées à égale diſtance, & qui dans leur origine ſans doute étoient remplies de fauſſes divinités. Les ornemens de la voûte à compartimens, dans leſquels on a trouvé quelques fragmens de lames

d'argent, font préſumer que le milieu de ces caiſſons contenoit des figures & des idoles de même métal. Les murs ſont revêtus de marbres de différentes couleurs, ainſi que le pavé dans le centre duquel eſt une grille pour l'écoulement des eaux. Je laiſſe de côté les conjectures du pere Lazeri dans ſa diſſertation ſur la conſécration de la Rotonde, par Boniface IV. en 607. Ce Jéſuite avance que cet édifice pourroit bien dans ſon origine n'avoir pas été un temple, quoique dédié à tous les dieux, & qu'il en eût à peu près la forme. Il donne pour preuve de ſon opinion les différentes ſalles de Lucullus dédiées à des divinités. « Ce prétendu temple, ajoute-t-il, pourroit bien » avoir été un lieu deſtiné aux bains d'Agrip- » pa. » On a trouvé des reſtes de conduits pour les eaux, comme on peut le voir dans la lettre du célebre Octave Falconiéri, & ſelon l'autorité de Bianchini dans ſa deſcription des ſalles du Palatin, que l'on avoit cru être un temple dédié à Appollon orné de même maniere que la Rotonde; c'eſt-à-dire, de colonnes, de niches, de ſtatues qu'on découvrit dans la ſuite par les excavations, n'être que des lieux deſtinés pour y prendre des bains. Quoi qu'il en ſoit, le Panthéon dépouillé en partie de ſes plus beaux ornemens, n'eſt pas moins grand, moins ſuperbe,

& l'un des plus beaux édifices de l'antiquité. Je finirai cette deſcription, en vous diſant qu'après un examen un peu réfléchi du frontiſpice du portique, j'ai remarqué dans le tympan des trous qui paroiſſent avoir été deſtinés pour des crampons qui ſoutenoient quelques bas-reliefs de bronze d'un travail précieux perdu ou enlevé depuis, ainſi que la grande porte dont Genſeric, roi des Goths, le dépouilla & qui périt dans un naufrage ſur la mer de Sicile, celle de nos jours n'ayant pas été faite originairement pour ce temple. La place devant le Panthéon eſt décorée d'une belle fontaine ſurmontée d'un obéliſque égyptien de granite rouge, chargé d'hyérogliphes, qui y fut placé ſous le pontificat de Clément XI. Miſſon ſemble dans ſon voyage d'Italie adhérer à la critique faite par Spon ſur l'aſſertion de la Guilletiere, lorſque cet auteur dit que le Panthéon d'Athènes lui parut plus ſuperbe & plus beau que celui de Rome. A juger en effet par la deſcription hiſtorique de ce temple conſacré à tous les dieux par l'empereur Adrien, (conſignée dans l'ouvrage ſur les ruines des plus beaux monumens de la Grece de M. le Roi, qui prouve qu'il avoit été méconnu par MM. Spon & Wheler, qui prirent ſes ruines pour celles d'un portique de ſix rangs de vingt colonnes) ce temple étoit bien plus grand, plus

magnifique que le Panthéon de Rome, monument commun à tous les dieux. En voilà assez, Monsieur, sur cet article. Je vous dirai que l'illustre Raphaël est enterré dans cette église, & que Bembe pour lui servir d'épitaphe fit un beau distique, dont le sens est que la nature que cet artiste célebre exprimoit dans ses ouvrages, craignit d'en être surpassée s'il continuoit de vivre, & de périr lorsqu'il mourroit. Ce n'est, comme vous le voyez cependant, qu'un jeu de mots auquel est attaché un grand sens. Le 18 Mars de chaque année on y fait une célebre exposition de tableaux. Le portique ou péristile en est garni. C'est une collection d'ouvrages anciens & modernes qui demeure trois jours de suite exposés sous les yeux du public & des connoisseurs, qui par la comparaison sont à portée de juger de la différente maniere des artistes, des progrès & de la décadance de l'art de la peinture, ce qui peut se faire sans aucun ménagement, puisque indépendamment des sujets des tableaux exprimés dans le petit livre qu'on distribue, les noms des peintres y sont aussi marqués.

Les anciens ont été prodigieusement loués : il semble qu'on leur donne la préférence quant à la célébrité, à la magnificence des bâtimens qu'ils ont construits. Je doute, Monsieur, que

quand le monumens ſeroient entiers, ils euſſent jamais égalé la fameuſe égliſe de ſaint Pierre qui peut paſſer pour le temple le plus ſuperbe & le plus vaſte du monde. On n'en peut pas bien juger la premiere fois, il y faut retourner ſouvent.

Il eſt néceſſaire de monter ſur les voûtes, de les parcourir, ainſi que l'égliſe ſouterreine; la ſymmétrie, les proportions de l'architecture, l'ordre & l'arrangement de chaque choſe qui laiſſent l'eſprit dans une certaine tranquillité, n'empêchent pas qu'après un mûr examen, on ne paſſe aux ſentimens d'admiration, &, pour me ſervir du terme Italien, que l'on ne ſoit ſaiſi par *le Spavento di Bellezza*. Les beautés de cet édifice ont été amplement détaillées par le chevalier Charles Fontana qui en a décrit l'architecture, & donné les meſures les plus exactes. Ce livre a été traduit en latin par *Jean-Joſeph Bonervi de Saint-Romain*. Il faudroit faire un volume *in-folio* pour vous expliquer tout cela. Indépendamment du livre que je vous indique, des dimenſions & des meſures données par Miſſon que vous pouvez conſulter, je vous dirai que cet admirable vaiſſeau n'eſt rempli que de dorures, des tableaux les plus rares, des plus excellentes peintures à freſque, de bas-reliefs, de ſtatues de bronze & de marbre dans la plus grande abondance, & ſans confuſion; que le

dedans de la coupe eſt de moſaïque, que la voûte de la nef principale, & celle des nefs à côté ſont à compartimens en reliefs & dorés, que le pavé eſt de marbre rapporté de diverſes figures, que les pilaſtres en ſont revêtus ainſi que l'intérieur entier de l'égliſe. Les objets qui m'ont le plus frappé, ſont les tombeaux d'Urbain VIII. de Paul III. d'Alexandre VII. par le Bernin. Entre tous les ſuperbes monumens que cette égliſe renferme, le grand autel par le même, eſt placé juſtement au-deſſous du dôme, qui, ce que l'on a de la peine à concevoir, eſt plus grand dans ſes dimenſions que la Rotonde. Cet autel eſt une maniere de pavillon ſoutenu par quatre colonnes torſes de bronze, ornées de feuillages & parſemées d'abeilles, (les armes d'Urbain VIII.) Ce pontife fit enlever les lames de bronze ſervant de revêtement aux poutres qui ſoutiennent encore le portique du Panthéon. Ce métal fut employé à faire les colonnes torſes, le baldaquin qu'elles ſupportent, & les anges dorés hauts de dix-ſept pieds chacun, ainſi que les enfans qui jouent & ſemblent ſe promener ſur la corniche, tenant des feſtons de fleurs du travail le plus parfait : je dois vous dire en paſſant que le Pape ſeul & le Cardinal-Doyen, par ſa permiſſion, ont le droit de célébrer la meſſe à cet autel, ſous lequel repoſent les corps de ſaint Pierre

Pierre & de ſaint Paul dans une chapelle magnifiquement décorée. On y deſcend par un eſcalier de marbre à deux rampes en fer à cheval, entouré d'une baluſtrade de bronze où l'on a placé un grand nombre de lampes d'argent qui ne ceſſent de brûler.

La chaire de ſaint Pierre eſt de la plus grande beauté & de la magnificence la plus recherchée. Quatre ſtatues de bronze doré plus grandes que nature, la ſoutiennent. Outre les tombeaux dont je viens de vous parler, & qui ne ſont pas les ſeuls dont cette égliſe eſt décorée, on y voit les mauſolées de la comteſſe Matilde qui rendit de grands ſervices à l'Egliſe, & que l'on reconnut par cette diſtinction, & de Chriſtine qui abandonna ſes états pour embraſſer la religion. Ce dernier ſans être chargé d'ornemens, eſt du deſſein le plus noble & le mieux exécuté. Cet honneur accordé à ces deux Princeſſes, l'a été depuis à la reine d'Angleterre morte à Rome, les ſucceſſeurs de ſaint Pierre ayant ſeuls le droit d'être inhumés dans cette égliſe.

Entre les divers objets qui méritent attention, celui dont un voyageur curieux doit le plus s'occuper, eſt le travail des tableaux de moſaïque dont les autels ſont décorés. Cet ouvrage unique & précieux pour lequel il eſt très-peu d'années qu'on a atteint la perfection, s'exé-

cute de cette maniere dans un attelier placé près de l'Egliſe. On prépare la matiere dont on forme de petites pieces quarrées que l'on joint exactement, & qu'on a taillées en pointe par le bas pour les enfoncer dans un maſtic extrêmement aſtringent, d'abord mou & qui durcit aſſez vite après avoir été appliqué. Cette matiere ſe compoſe avec des minéraux mis en poudre dont on fait de petites formes plates de couleurs & de nuances différentes que l'on diſtingue enſuite par des numéros pour copier les divers tableaux; la table de pierre qui doit recevoir la moſaïque, encadrée de bandes de fer, eſt taillée irréguliérement, afin que le maſtic qu'on y applique faſſe corps avec elle & tienne davantage. Lorſqu'on en a jetté ſur le fond la quantité ſuffiſante, les peintres coupent en morceaux les petites formes de ces minéraux mêlés de la couleur qu'exige le modele qu'ils ont devant les yeux; pour enfoncer dans le maſtic les morceaux coupés, ils ſe ſervent d'un marteau tranchant des deux côtés. Le modele exactement imité, on laiſſe repoſer le nouveau tableau tout le tems néceſſaire pour que le maſtic prenne conſiſtance & faſſe corps. Alors on polit les tableaux ainſi que les glaces ou le marbre, ce qui leur donne un luſtre qui ne s'efface jamais. Il eſt tout au plus néceſſaire de les frotter pour

en ôter la pouſſiere. C'eſt ainſi que l'on conſerve & qu'on peut ſe promettre de tranſmettre à la poſtérité ces excellens ouvrages de peinture que le tems détruit & qu'il effaceroit totalement ſur la toile. Le maſtic dont on ſe ſert eſt compoſé de chaux vive, éteinte dans l'eau que l'on fait égoutter : l'on met dans cette chaux de la poudre de pierre travertine. On arroſe ce mêlange d'huile de lin. Il faut environ huit années de travail pour copier en moſaïque l'un des grands tableaux de l'égliſe de ſaint Pierre. On travaille à préſent à celui de *Subleirat* repréſentant la Meſſe grecque dite par ſaint Baſile, & l'évanouiſſement de l'empereur Valens à l'offrande des pains. Au reſte, Monſieur, on a dit à l'occaſion des moſaïques des anciens, qu'elles étoient uniquement faites avec des pierres de différentes couleurs, & que quand même ils auroient comme nous, voulu les dégrader pour en compoſer différentes nuances, ils n'auroient pu le faire, parce que le fonds principal de leurs moſaïques étant de petites pierres, il devoit néceſſairement en réſulter moins de perfection dans leurs ouvrages. Je puis vous aſſurer que quelques débris d'anciennes moſaïques que j'ai recueillis avec ſoin, ſont de même nature que les nôtres, d'une matiere fondue, & vitrifiée, & qu'il y en avoit bien autant de travaillées ainſi, que

de celles qu'on faiſoit de petites pierres de différentes couleurs.

Je reviens à l'égliſe de ſaint Pierre que j'ai été viſiter une fois tous les jours pendant mon ſéjour à Rome. Après en avoir admiré l'intérieur, & l'extérieur, qui moins chargé d'ornemens offre les plus grandes, les plus belles proportions de l'architecture, & n'eſt pas moins digne de l'admiration des connoiſſeurs, j'ai voulu monter juſques dans le globe qui porte la croix placée au-deſſus de la lanterne ſupérieure au dôme. Les marches qui conduiſent ſur la voûte de l'égliſe ſont ſi douces, que malgré la hauteur exceſſive de cet édifice, nous avons fait le trajet juſqu'au haut ſans en être fatigués. Les nefs des côtés n'ont point de toits : elles ſont couvertes de grandes & belles terraſſes, pavées de brique poſée de côté, encadrée de marbre brut. On paſſe autour des dômes inférieurs qui éclairent les chapelles : le principal eſt formé d'une double calotte. Celle de l'intérieur auroit paru trop petite pour le dehors. On l'a recouverte d'une ſeconde dont les proportions correſpondent aux dimenſions extérieures, l'eſpace laiſſé entre les deux calottes pour que le bâtiment trop fort n'affaiſſât point le dôme, eſt éclairé par des lucarnes : on y a ménagé des degrés pour monter à la lanterne. Celle-ci a

des fenêtres qui donnent dans l'intérieur de l'église dont le coup d'œil eſt effrayant par ſa hauteur. Au-deſſus de la lanterne percée dans l'épaiſſeur du mur, on a ménagé un eſcalier pour arriver à une échelle de fer de dix-huit échellons qui ſe trouve dans le col du globe de cuivre traverſé d'une barre de fer en croix, où nous étions huit perſonnes, & qui a trente-trois pieds de circonférence. Je ne vous dirai qu'un mot des ſouterreins : ils ne le cedent point en magnificence au reſte de l'édifice, les marbres, les ſtatues, les tableaux de moſaïque en ſont la décoration. Avant de quitter ſaint Pierre, il faut bien vous rendre compte des deux principales cérémonies que j'y ai vues le 24 Décembre, & le jour de Pâques : dans la premiere, le Pape devoit faire l'ouverture du Jubilé, dont l'inſtitution remonte à l'année 1300 ; pratique religieuſe, mais plus utile dans les premiers tems par les grands tréſors & la richeſſe des offrandes que l'on portoit à Rome, & qui tire ſon origine des jeux ſéculaires célébrés chez les Romains, que Boniface VIII. renouvella avec la plus grande magnificence, qui ne devoit avoir lieu que tous les cent ans, que Clément VI. fixa à chaque cinquantieme année, Urbain VI. à chaque trente-troiſieme, que Paul II. enfin dans l'objet de réitérer cette pratique utile à l'état

eccléſiaſtique, ce remede ſi ſalutaire, ordonna qu'on la célébreroit tous les vingt-cinq ans; ce qui a été exécuté depuis. En conſéquence des billets de M. l'Ambaſſadeur de France, nous fûmes placés dans les loges pratiquées au veſtibule de l'égliſe, lequel eſt d'une grandeur immenſe, de la plus belle & de la plus noble architecture, décoré de bas-reliefs de marbre, dont la voûte eſt ſoutenue par des colonnes d'ordre corinthien, & qui dans ces divers compartimens diſpoſés en moſaïque, préſente l'écuſſon des armoiries de la maiſon Borghèze : on voit des deux côtés les ſtatues équeſtres en marbre de Conſtantin le Grand & de Charlemagne, travaillées par le *Bernin*, & par *Auguſtin Cornichini*. Le prélat Salviati, maître des cérémonies dans cette occaſion, nous fit entrer dans la loge au-deſſous de celle du roi d'Angleterre, quelques-unes étoient fermées de jalouſies pour les dames auxquelles il n'eſt pas permis de voir de ſi près le S. Pere. Son trône étoit placé entre la porte principale & la porte Sainte à la droite, que les Papes ouvrent & ferment dans cette occaſion, nous le vîmes arriver dans ſa chaiſe geſtatoire, fauteuil de velours cramoiſi brodé d'or. Huit hommes le portoient ſur les épaules, & l'avoient deſcendu par l'eſcalier du palais Vatican qui joint l'égliſe. Le Pontife étoit précédé du ſacré

College en chappes & mitres blanches brodées d'or, des archevêques, des évêques, des chefs de tous les ordres, de ſes officiers, & ſuivi d'une partie de ſes gardes. Quatre hommes portoient des ombrelles de plume, dont ils l'environnoient comme pour le garantir & lui éviter les craintes d'une chûte. Après avoir pris ſa place, tout le ſacré College fut admis à l'adoration ſuivant le rang d'ancienneté : les cardinaux lui baiſerent la main droite : le Pape les embraſſa l'un après l'autre en leur donnant le baiſer de paix. On fit quelques prieres, il prit enſuite un marteau d'or, & ayant frappé trois coups, la porte murée ſe renverſa. Il y entra à genoux, ſuivi du college des cardinaux : on le porta devant la chapelle du ſaint Sacrement, d'où après les vêpres en muſique, on le rapporta ſuivi du même cortege. Le même jour nous allâmes au Vatican voir la collation donnée aux cardinaux, dans laquelle on ſervit indépendamment des divers mets, un grand fruit monté avec des figures qui repréſentoient l'Adoration à la crêche. Il n'aſſiſta à cette collation que douze Cardinaux, le Patriarche Grec & un Officier du ſacré College.

La cérémonie de l'ouverture de la porte Sainte reſſemble à-peu-près à celle de Pâques, avec cette différence que le Pontife porté de ſa chaiſe

geſtatoire ſous un dais placé derriere le grand autel, entonne la meſſe qu'un Cardinal prêtre acheve, que le Pape porté de ſuite dans la loge ou tribune ſur la place après la lecture à haute voix faite par un Cardinal diacre de la bulle *in Cœnâ Domini*, fulmine les cenſures apoſtoliques contre les hérétiques, en jettant un flambeau allumé dans la place, donne de ſuite la bénédiction ſolemnelle au bruit des ſalves de canon du château Saint-Ange, au peuple qui ſe trouve à genoux dans la place & dans les rues aboutiſſantes à ſon palais : je vous fais grace de la cérémonie de la diſtribution des agnus où j'aſſiſtai le jour *de Quaſimodo*. Si vous êtes curieux d'en ſçavoir quelque choſe, voyez les lettres du baron de Pölnitz, pag. 295, vous y trouverez auſſi le détail de la marche du Pontife, quand il va de *Monte-Cavallo*, lieu de ſon habitation ordinaire, au Vatican, à l'occaſion des cérémonies publiques ou des fonctions qu'il doit faire. Cette marche forme un ſpectacle magnifique par l'affluence prodigieuſe de monde & l'ordre pompeux avec lequel tout cela s'exécute.

Nous paſſâmes une partie de la nuit du 24 au 25 Décembre, dans les égliſes de l'*Apollinara*, college des Allemands, & de ſainte Marie-Majeure, éclairées de luſtres & de girandoles. Nous y entendîmes une muſique excellente,

On montroit dans la derniere de ces égliſes quelques fragmens de la Crêche du Sauveur, qu'on n'y fait voir qu'aux fêtes de Noël.

Le Vatican que j'avois abandonné pour ſuivre l'ordre de mon Journal & ou je reviens, joint l'égliſe de ſaint Pierre, ce qui eſt d'une grande commodité pour le Pontife qui s'y rend la veille des fêtes & des grandes cérémonies; ſon ſéjour ordinaire étant à Monte-Cavallo, d'où il ſort avec autant de pompe que de faſte dans un magnifique carroſſe précédé de la nobleſſe Romaine à cheval, de ſes gardes, de ſa maiſon. On arrive dans le Vatican, bâtiment irrégulier, par la grande & belle place de la Baſilique de ſaint Pierre, de forme ronde & qu'on ne peut conſidérer ſans admiration: un périſtile de deux cent quatre-vingt-ſix colonnes l'environnent & conduit à couvert juſqu'à l'égliſe & au palais par deux lignes paralleles prolongées juſqu'à l'eſcalier. Les colonnes ſoutiennent une architrave ornée d'un grand nombre de ſtatues de Martyrs. Dans cette place conſtruite ſous le pontificat d'Alexandre VII. ſur les deſſeins de Bernin, deux magnifiques fontaines jettent continuellement en forme de gerbe une quantité prodigieuſe d'eau, qui tombant dans les trois baſſins placés l'un ſur l'autre, ſe perd dans le plus bas & s'écoule par des canaux ſouterreins,

Au milieu des fontaines eſt un obéliſque de ſoixante-douze pieds de hauteur ſans la baſe. Le pape Sixte V. le fit placer ſur un piédeſtal extrêmement élevé par les ſoins du chevalier Fontana, célebre architecte. Cet obéliſque de granite eſt terminé par une croix de bronze doré.

Après avoir traverſé l'un des portiques, & monté le grand eſcalier du Vatican, palais ainſi nommé à raiſon de l'opinion commune que le dieu Vaticanus y rendoit ſes oracles, nous découvrîmes un amas de beautés répandues dans ſes différentes ſalles, cabinets ou chambres. Le Belveder en fait une partie. Il eſt ainſi appellé à cauſe de la belle vue que l'on découvre de ce lieu. Les excellentes peintures de Raphael, qui dans quatre ſalles a peint à freſque de ſa propre main, le ſaint Luc parlant à Attila, la priſon de ſaint Pierre, le miracle arrivé à Bolzene, la diſpute du Saint Sacrement, l'école d'Athenes, le Parnaſſe, & Grégoire IX. donnant les décrétales; celles de *Michel Ange*, de Jules *Romain*, éleve de Raphael & ſon héritier; les quatre morceaux de la ſalle de Conſtantin repréſentant la Bataille, la viſion de ce Prince, ſon Baptême & le don fait au Pape de la ville de Rome. Les morceaux *de Polidore*. Les principales loges qui, dans le premier étage, préſentent des oiſeaux & des feuillages; dans le ſecond,

des ſujets de l'ancien & nouveau Teſtament; dans le troiſieme, quelques morceaux d'hiſtoire, de Payſages, des Cartes géographiques, ouvrages où l'on admire la force du coloris, la correction des figures, le caractere des friſes, la perfection des ornemens, de Daniel de Volterre & de quelques autres grands maîtres, méritent l'empreſſement & l'attention des curieux. Il eſt impoſſible de vous en détailler les beautés; c'eſt la grace, la force & la douceur réunies: les ombres, les lumieres y ſont ſi bien ménagées, le coloris en eſt ſi vrai, ſi beau, les attitudes ſont ſi bien rendues, les paſſions ſi bien exprimées, la variété des airs des têtes, l'attitude des mouvemens, la beauté des contours ſi bien caractériſées, que ces peintures ne ſont jamais ſans admirateurs, & qu'on ne ſe laſſe pas de les revoir. On ne peut cependant diſconvenir qu'il n'y ait quelque défaut quant au coſtume, qu'on ne remarque du caprice dans les ordonnances, principalement dans le tableau du Jugement de la chapelle Sixtine de Michel Ange, où l'on voit un mélange bizarre des choſes les plus diſparates, des objets qui s'accordent le moins, l'indécence même que l'imagination trop impétueuſe de cet artiſte lui préſentoit, & qu'il rendoit avec autant de force que de hardieſſe.

Les jardins du *Belveder* ne ſont pas bien magnifiques : les ſtatues qui méritent la plus grande attention ſont le *Laocoon* qui peut bien n'être qu'une copie du fameux groupe dont Pline fait l'éloge ; le *Torſe*, corps tronqué, ſans tête, ſans bras & ſans jambes ; l'Antinoüs, la Cléopatre, l'Apollon dont l'expreſſion eſt telle que vous le croyez prêt à ſe mouvoir.

La bibliotheque de ce palais dont le bâtiment a trois cens pieds de longueur ſur ſoixante-quatre de largeur, eſt décorée de peintures des meilleurs artiſtes, repréſentant les actions mémorables de Sixte V. la tenue de quelques Conciles, les plus fameuſes bibliotheques. Elle eſt remplie de rares manuſcrits Hébreux, Arabes, Grecs & Latins. J'y remarquai le Virgile, le Térence qu'on dit d'une grande antiquité, dont les miniatures du moins ſont d'un ſiecle d'ignorance. On ne voit la partie ſecrette de cette bibliotheque qu'après une permiſſion, ou lorſqu'on y eſt conduit par quelqu'un de connu. Le prélat *Aſémani* avec qui je m'y étois rendu, me fit montrer la bible Allemande qu'on dit traduite par Luther. Malgré les juſtes éloges donnés à cette collection de livres, je vous dirai avec vérité, Monſieur, que tout cela n'a pas l'air de magnificence de la bibliothéque de nos Rois. Tous les livres moins riches quant à la reliure & à la déco-

ration extérieure que nous leur donnons, ſont renfermés dans de grandes armoires élevées plus qu'à hauteur d'appui, & l'on ne les voit pas au premier coup d'œil.

Je ne vous parlerai point de tous les palais, de toutes les égliſes où ſont raſſemblés les plus beaux marbres & les tableaux les plus eſtimés : je me bornerai à ce que j'aurai vu de plus conſidérable. Il n'en eſt point où alternativement il n'y ait oraiſon de quarante heures : elles ſont alors ſuperbement décorées par une illumination brillante : on y entend d'excellente muſique exécutée par les maîtres de Rome les plus fameux.

Je remarquai au college des Anglois le mauſolée du chevalier d'Héran. Cet Anglois dans la crainte d'avoir des enfans qui peut-être euſſent été tentés d'abandonner leur religion & le parti de ſon Roi, préféra le célibat à un établiſſement des plus avantageux, ce qu'on voit dans ſon épitaphe.

Dans l'égliſe de la Minerve, deſſervie par les Dominicains, j'admirai la belle ſtatue du Chriſt embraſſant la croix, par Michel Ange, & le mauſolée de Benoît XIII. Le pere Brémont, général de cet Ordre, que je vois quelquefois, jouit de la plus grande conſidération & la mérite. La bibliotheque de ſa maiſon,

préſent du cardinal *Caſanate*, dont la ſtatue en marbre blanc, par le Gros, décore le fond de la ſalle, eſt ouverte au public tous les jours à l'exception des fêtes. On y compte de ſoixante à ſoixante-cinq mille volumes, dans tous les genres, dans toutes les langues : elle abonde en manuſcrits précieux, & chaque année on employe un fonds de deux mille livres pour la fournir de livres nouveaux.

Miſſon a parlé de la fête du Mariage des Filles. Les fonds de cette dépenſe ſont le plus ſouvent faits par des Gentilshommes qui ſe cotiſent volontairement à cet effet.

S. Pierre *in Montorio* des Franciſcains a de belles ſtatues de frere Sébaſtien *del Piombo*, ſur les deſſeins de Michel Ange, & d'excellens tableaux, entr'autres celui de la Transfiguration par *Raphael*, ſon dernier ouvrage & ſon chef-d'œuvre, quoique quelques amateurs donnent la préférence au tableau du Pere Eternel du même artiſte, l'un des rares morceaux qui ornent le Vatican, & que la maniere ſublime dont le ſujet eſt traité, fait regarder avec raiſon comme l'un des plus parfaits qui ſoient ſortis des mains de ce peintre célebre. On voit dans le cloître de la maiſon des Franciſcains, une chapelle en rotonde par le Bramante, entourée de ſeize colonnes, ornée de quelques ſtatues : dans l'inté-

lieur ce bâtiment eſt d'une noble architecture & ſe fait admirer. Tout près de ce lieu eſt la fontaine Pauline, dont l'eau vient de quinze milles de Rome, dans la plus belle ſituation, que les connoiſſeurs préférent à la fontaine de *Trévi*, ou de l'Eau-vierge, achevée ſous ce pontificat, de l'architecture la plus noble & la plus belle, que Clément XII. avoit commencée en 1735, comme il paroît de l'inſcription qui y eſt gravée. Derriere la fontaine Pauline eſt ſitué un jardin de botanique rempli des plantes les plus rares, auquel on a ajouté une ſalle & un logement pour les démonſtrateurs. La chapelle Corſini à ſaint Jean de Latran eſt des plus élégantes & des plus recherchées dans le goût moderne : elle couta deux millions d'écus Romains. La ſeule porte de bronze, travaillée à jour, ſe monte à ſoixante mille francs. L'égliſe, grande & magnifique, honorée du titre de Mere de toutes les égliſes, a les fonts baptiſmaux de l'empereur Conſtantin. Cette cave eſt de pierre de touche, entourée d'une colonnade de porphire : on y donne ordinairement le baptême aux Juifs, ou aux infideles qui veulent embraſſer le Chriſtianiſme. Cette cérémonie n'a lieu que le ſamedi de la Semaine-Sainte. Le pape Sixte V. avoit bâti dans ce quartier un palais extrêmement vaſte qu'il n'a jamais habité, dont on

à fait un hôpital. La chapelle, placée au haut de la ſainte échelle, dans un édifice de belle conſtruction où l'on ne monte qu'à genoux par vingt-huit degrés de marbre blanc, que l'on dit être ceux par leſquels le Sauveur parvint chez Pilate, n'eſt pas bien loin de ſaint Jean, où je devois vous dire que l'on conſerve la chaiſe *Stercolaria* de marbre blanc, que quelques auteurs diſent ſervir pour aſſeoir les Papes lors de leur exaltation, pour les faire ſouvenir, ſans doute, que leur dignité ne les exempte point des beſoins & des infirmités ordinaires aux autres hommes. Le fait, s'il eſt vrai, me rappelle l'uſage des chanſons ſatyriques & mordantes, permiſes à Rome dans la marche des triomphes. On vouloit avertir celui qu'on honoroit par cette brillante pompe, qu'il n'étoit pas au-deſſus des foibleſſes de l'humanité, & que l'on ne perdoit pas le droit de les lui reprocher. L'obéliſque de granite rouge de la place de ſaint Jean, le plus grand, le plus élevé de tous, exiſte depuis trois mille ans. Sa hauteur eſt de 115 pieds, ſans compter la croix & le piédeſtal.

L'égliſe des Arméniens, autrefois un temple dédié à *Faunus*, depuis enrichie par divers Papes, décorée de belles peintures, eſt ſoutenue par une grande quantité de colonnes. Aſſez près de cette égliſe, on trouve dans la vigne de la maiſon

maiſon *Caſali*, des ſtatues antiques de marbre d'un grand prix par leur travail, telles que *la Vertu* & le *Bacchus*.

Le tombeau ou la pyramide de Caïus Sextius a quelques peintures anciennes, quoiqu'elles ne ſoient pas auſſi eſtimées que la *noce Aldobrandine*, morceau de friſe renommé où toutes les cérémonies des mariages des Romains ſe trouvent parfaitement rendues : ces peintures méritent d'être examinées ; elles ſont contenues dans l'intérieur de la pyramide qui, carrée dans ſa baſe, large de quatre-vingt quatorze pieds, ſe terminant dans la hauteur de cent vingt en une pointe tout-à-fait aiguë, eſt revêtue de marbre blanc, & paroît à-peu-près dans ſa premiere beauté. Ce monument fut érigé pour *Sextius*, l'un des officiers chargés de préparer les feſtins des dieux, qui mourut au commencement de l'empire d'Auguſte. Vous ſçavez bien, Monſieur, que les jours deſtinés à ces feſtins du Paganiſme, on plaçoit ces divinités ſur un lit, qu'on les ſervoit comme ſi elles euſſent pu manger. Les Miniſtres, chargés de ce ſoin, créés l'an de Rome 557 au nombre de trois, furent augmentés juſqu'à ſept ; au tems de Jules-Céſar, juſqu'à dix : ils jouiſſoient du droit de porter la robe bordée de pourpre, diſtinction qui leur étoit commune avec les Pontifes, dont ils étoient les

adjoints dans cette partie. Les peintures, renfermées dans l'intérieur du bâtiment ſont très-bien conſervées ; elles ſont faites à la détrempe ſur un enduit de ſtuc blanc & poli. La vivacité des couleurs ſemble être la même qu'au tems où elles furent appliquées. Je ne vous décrirai point les figures qu'on y voit : peut-être ſervoient-elles à exprimer les cérémonies des funérailles. Il eſt à croire qu'on n'employoit dans les ornemens des tombeaux que des ſujets analogues à la deſtination de ces lieux. Octave Falconieri en a parlé, ainſi que Bartoli dans ſon Traité des Tombeaux des Romains. Bellori dans ſa deſcription très-détaillée du Sépulcre des Nazons, en rapporte les divers ornemens. Je ne ſçaurois me perſuader qu'ils dépendiſſent abſolument du choix des peintres, il eût manqué quelque choſe à la perfection que les artiſtes de ce tems ſe propoſoient dans leurs ouvrages, s'ils euſſent ſi peu accordé la convenance des ſujets qu'ils traitoient avec la nature de ces bâtimens, & l'objet auquel on les deſtinoit. Les deux inſcriptions placées ſur une des faces de cette pyramide, indiquent l'état de Caïus Sextius & le tems employé à conſtruire cet édifice, dont le maſſif eſt compoſé de cailloux, de chaux & de pouſſolane. La deſcription des antiquités placées au bas du Capitole, depuis l'arc

de *Septime Severe in Campo vaccino*, juſqu'à celui de Titus, ſera un peu étendue. Il faut bien que je vous parle du temple de la Concorde, de ceux de la Paix, de Jupiter Capitolin, d'Antonin & de Fauſtine. Veſpaſien avoit fait bâtir un mple à la Paix le plus vaſte & le plus ſomptueux que Rome ait eu à l'honneur de ſes fauſſes divinités : les artiſtes les plus fameux de la Grece l'avoient embelli des divers ornemens de leur art. Vous pouvez conſulter Pline qui parle comme d'une merveille, de la Vénus qu'on y admiroit. De ſon tems, ce temple ſervoit de dépôt aux Romains en tems de guerre. Incendié ſous le regne de Commode, il ne ſe conſerva qu'une de ſes colonnes que Paul V. fit élever ſous ſon pontificat dans la place de ſainte Marie Majeure, pour ſupporter une belle ſtatue de la Vierge en bronze ; il ne reſte aujourd'hui de ce monument que trois voûtes immenſes, qui communiquant l'une à l'autre formoient un bas côté de ce ſuperbe édifice. Contre l'uſage ordinaire, l'architecte l'avoit orné de fenêtres ; à raiſon ſans doute de ſa grandeur immenſe, on s'étoit écarté des regles obſervées dans les autres bâtimens de ce genre.

Ce qui reſte du magnifique temple élevé par l'ordre du Sénat, à la mémoire d'Antonin & de Fauſtine ſon épouſe, conſiſte dans un portique,

de colonnes de marbre cendré, d'ordre corinthien de quatre pieds ſix pouces de diametre, ſur quarante-trois pieds trois pouces de hauteur, compris la baſe & le chapiteau, dont ſix ſont de face & quatre de côté. Les murs anciennement revêtus de marbre de Paros, ainſi que l'entablement des deux côtés du temple, ont été convertis en une égliſe dédiée à ſaint Laurent *in Miranda*. On y remarque deux belles colonnes de porphire, quelques autres de granite. L'autel principal eſt décoré d'un excellent tableau du martyre de ſaint Laurent de *Pierre de Cortonne :* les peintures de la chapelle de la Vierge ſont du Dominiquain, dont les expreſſions naturelles & le coloris ont mérité le ſuffrage des connoiſſeurs, & du Pouſſin lui-même, qui depuis Raphael ne connoiſſoit de peintre que lui. Son célebre tableau de la Communion de ſaint Jérôme, placé dans l'égliſe de la Charité, peut en effet aller de pair avec celui de la Transfiguration.

Les trois grandes colonnes d'ordre corinthien cannelées, reſtes du portique du temple de Jupiter *Stator*, ſoutiennent un entablement grand & majeſtueux d'un travail exquis & d'une délicateſſe achevée. S'il en faut croire Tite-Live, ce temple avoit été bâti à l'occaſion d'un vœu fait par les conſuls dans la guerre contre

les Samnites, pour implorer la protection de ce dieu & arrêter les troupes fugitives.

Assez près de ce lieu, on voit les temples de Romulus & de Saturne. Le trésor public des Romains étoit déposé dans ce dernier, connu aujourd'hui sous le nom de l'église de saint Adrien.

Sur le penchant du Capitole sont les restes du temple de la Concorde, où Ciceron assembla le Sénat & fit condamner les complices de Catilina; ce qu'on en voit consiste en huit belles colonnes de granite oriental d'ordre ionique, dont six sont de face, & deux sur les côtés; un peu au-dessous de ces vestiges, on remarque trois belles colonnes de marbre Grec à demi enterrées; d'ordre corinthien, de quarante-un pieds Romains, & cinq pouces de hauteur sur quatre pieds quatre pouces de diametre. C'étoit le temple de Jupiter Tonant, élevé par Auguste au Maître des dieux, en action de graces de ce qu'il avoit été préservé de la foudre, qui, tombée à ses pieds, lors de son expédition contre les Cantabres, ne tua que l'esclave qui portoit un flambeau devant lui, pendant une nuit très-obscure. Ce temple brûlé fut rebâti comme on le voit du seul mot tronqué qui reste sur la frise.

L'arc de Septime Severe, placé sur le derriere

au pied du Capitole, eſt orné d'inſcriptions gravées ſur les deux frontiſpices; les bas-reliefs repréſentent les actions de cet empereur dans la guerre contre les Parthes & les Arabes. De chaque côté de l'arc ſont deux grandes victoires aîlées portant des trophées; ces bas-reliefs ont ſouffert, & l'arc eſt à demi-enterré. On y voit huit colonnes cannelées d'ordre corinthien. La principale voûte eſt à compartimens chargés de roſes. Un eſcalier intérieur conduit ſur la plateforme, où la ſtatue de l'Empereur étoit placée autrefois dans un char de triomphe.

Le travail de ce monument antique n'eſt pas auſſi eſtimé que celui de l'arc de Tite, à l'extrémité du *Campo vaccino*. Ce dernier, d'ordre compoſite, élevé par le Sénat à l'honneur de cet Empereur, en mémoire de ſa conquête de la Judée & de la priſe de Jéruſalem, eſt plus petit que les autres édifices de ce genre: il n'a qu'une arcade quoiqu'il ait extrêmement ſouffert des injures du tems; on admire encore dans ſa voûte la figure de l'Empereur, portée ſur une aigle, ſigne de ſon apothéoſe, & les deux bas-reliefs dans leſquels ſont repréſentés le fameux chandelier d'or à ſept branches, les tables de l'ancienne Loi, l'Arche d'alliance. Je dois vous dire, Monſieur, que les Juifs établis à Rome n'oſent paſſer ſous cet arc; ils croiroient

manquer à l'obſervation de leur loi, s'ils en approchoient.

L'amphithéâtre Flavien, appellé vulgairement *le Coliſée*, étoit deſtiné aux ſpectacles des Romains. Il contenoit divers rangs de ſiéges pour ceux qui aſſiſtoient aux jeux repréſentés dans l'arene, eſpace placé au milieu de cette vaſte enceinte. Le ceſte, la lutte, le jeu de la palette, la courſe, les combats des bêtes & des gladiateurs : tels étoient les divertiſſemens que l'on y exécutoit, ainſi que dans les autres amphithéâtres d'Italie. Les cirques, les théâtres des anciens dont j'aurai occaſion de vous parler, étoient deſtinés à d'autres uſages; l'empereur Flavius Veſpaſien fit commencer la conſtruction de cet amphithéâtre. C'étoit le plus magnifique de tous, rien n'étoit plus ſolide. Il paroiſſoit devoir durer autant que le monde. En effet il a moins ſouffert des injures du tems & de la barbarie des Goths, que de la cupidité de ceux, qui en différentes occaſions en ont emporté les matériaux pour en bâtir d'autres édifices. Quatre grands étages, dont les arcades & les fenêtres ſont très-hautes, forment l'intérieur de ce bâtiment, dont la circonférence eſt de cent douze pieds. Les arcades, ornées de deux colonnes, chacune d'un ordre différent, ſelon l'étage où

elles ſont placées. Celles du premier ſont d'ordre dorique, celles du ſecond d'ordre ionique, celles du troiſieme du corinthien. Le quatrieme étage n'étoit qu'une haute muraille percée de diſtance en diſtance par pluſieurs fenêtres, décorées dans l'intérieur & dans l'extérieur de pilaſtres de même ordre. La hauteur de tout l'édifice eſt de cent cinquante ſix pieds, la circonférence de l'arene d'environ huit cens. Commencé par Veſpaſien, il fut fini par Tite. Cet Empereur en célébra la dédicace pendant l'eſpace de cent jours par des ſpectacles qui ſe renouvelloient. Martial, vous le ſçavez, Monſieur, a célébré lui-même dans ſes vers ce monument le plus célebre de l'antiquité, qui prit le nom de Coloſſée (aujourd'hui Coliſée par une corruption de ce mot) du prodigieux Coloſſe de Néron, qui en étoit voiſin.

Le marquis Maffei, dans ſon Traité ſur les amphithéâtres, niant l'origine de ce nom, prétend qu'il ne lui fut donné qu'à raiſon de ſa hauteur & de ſon immenſité. Quoi qu'il en ſoit, on fabriqua des médailles pour tranſmettre à la poſtérité cette conſtruction magnifique. Avant de finir, il faut vous dire un mot de l'intérieur: il pouvoit contenir quatre-vingt ſept mille ſpectateurs. L'arene de forme ovale occupoit le lieu le plus bas. Dans des ſouterreins qui l'en-

vironnoient, on tenoit enfermées les bêtes deſtinées aux combats.

Cette arene étoit ceinte d'un mur ſur lequel ſe trouvoit placé le *Podium*, ſorte d'avancement orné de petites colonnes & de baluſtrades. L'Empereur, les Magiſtrats, les Sénateurs, les veſtales y avoient leurs ſiéges. Quoiqu'il fût élevé de douze à quinze pieds, il auroit été trop expoſé au danger évident des inſultes des bêtes féroces qui s'y battoient, ſi l'on n'avoit mis autour des treillis qui garantiſſoient les ſpectateurs, ſans les empêcher de voir, & qui tenant au moyen de pluſieurs pieces de bois verſatiles, tournoient quand ces bêtes vouloient faire des efforts pour y monter; au-deſſus du *Podium* les ſiéges étoient diſpoſés par degrés: ils arrivoient au faîte du bâtiment, & regnoient autour de l'amphithéâtre. Ces degrés, hauts d'un pied deux pouces, larges de deux pieds & demi, pour laiſſer un paſſage libre à ceux qui venoient plus tard, ou qui vouloient ſe retirer plutôt, étoient coupés en ligne droite par degrés plus bas & plus étroits, qui ſervoient à y monter. Les ceintures des degrés plus larges & plus élevés que ceux qui diſtinguant les ſiéges hauts des inférieurs, facilitoient le paſſage à la foule des ſpectateurs qui y accouroient, étoient au nombre de quatre dans ce bâtiment. Ses ave-

nues ou vomitoires par où l'on aboutiſſoit aux divers ſiéges, communiquoient à des voûtes couvertes & cachées qui ſervoient d'entrée & d'iſſue. Les chevaliers Romains placés immédiatement au-deſſus des ſénateurs, laiſſoient les ſiéges ſupérieurs moins honorables au peuple; pour garantir les ſpectateurs des ardeurs du ſoleil, on tendoit ſur l'amphithéatre des voiles de toile; quelques auteurs font mention de voiles de ſoie & de pourpre tiſſus d'or : c'en eſt aſſez, Monſieur, ſur cet article. Si vous êtes curieux d'en apprendre davantage, vous pourrez conſulter Montfaucon, des Godets, le chevalier Fontana, le marquis Maffei, leurs ouvrages traitent cette matiere à fond.

On trouve dans la place du marché aux bœufs un édifice carré en forme d'arc; quatre rues aboutiſſent aux portes qui le percent d'un bout à l'autre. Ce lieu deſtiné autrefois à la commodité des marchands qui y traitoient les affaires de leur commerce, eſt bâti de grands quartiers de marbre de Paros. Leur liaiſon, quelque ſolide qu'elle fût, ne les a pas entierement préſervés des révolutions de Rome : on a dépouillé cet arc des colonnes, des corniches dont il étoit orné, des ſtatues qui au nombre de douze dans chaque face devoient être placées dans des niches que l'on y voit encore.

Je reviens au Capitole : ce bâtiment mérite la plus grande attention ; il contient des morceaux fameux de ſculpture antique, & le pontife l'enrichit tous les jours par de nouveaux préſens. Cette collection immenſe de buſtes, de têtes connues & inconnues, de ſtatues entieres de la main des plus grands maîtres, formera le recueil le plus complet qu'on puiſſe réunir en ce genre. On a déja fait imprimer en trois volumes *in-folio*, la notice des différentes richeſſes de ce Muſée ; elles y ſont énoncées dans un grand détail.

Puiſque je vous ai parlé de la fontaine de Trévi, il faut bien que je vous diſe un mot de celle de Sixte V. dite *fontana Felice*. L'eau y vient de deux milles de Rome dans la plus grande abondance ; elle eſt ornée de très-beaux basreliefs & d'un Moïſe de *Michel Ange*.

C'eſt dans l'égliſe des Carmes déchauſſés, voiſine de ces lieux, & appellée *Notre-Dame de la Victoire*, que l'on admire la fameuſe ſtatue de ſainte Thereſe du Bernin. Elle paroît à demi-couchée ſur un nuage ; le marbre dont il eſt fait en a la légéreté. L'ange prêt à frapper la ſainte, eſt d'une grande beauté : les Italiens plus habiles qu'aucun des peuples de l'Europe dans l'art des décorations, ont placé ſur le grouppe des verres colorés qui donnant à cette compoſition,

ſur-tout à la ſainte, une apparence de vérité & de vie, qu'il eſt impoſſible de vous rendre, prêtent à la ſtatue principale un air plus tendre que dévot.

Notre-Dame des Anges, égliſe des Chartreux, qui n'ont qu'une maniere d'hoſpice, formée d'une partie de l'immenſe bâtiment des thermes de Dioclétien, eſt l'une des plus belles égliſes de Rome par ſes colonnes de granite rouge, riche des tableaux des plus grands maîtres, placés autrefois dans l'égliſe de ſaint Pierre, & qu'on a exécutés depuis en moſaïque: M. Bianchini y a tracé une méridienne qu'on dit très-exacte. J'y remarquai le tombeau de *Carlomarate*, l'un des peintres modernes qui s'eſt rendu le plus célebre dans ſon art, que l'on nommoit à Rome *le peintre des Vierges*, parce que le nombre infini de ſes tableaux en ce genre, lui avoit acquis la plus grande réputation. La ſimplicité, la nobleſſe de ſes airs de tête, ſes graces, la beauté de ſes ordonnances, lui firent en effet obtenir les plus brillantes diſtinctions: ce tombeau eſt orné de ſon buſte en marbre. Vis-à-vis de ce monument eſt celui de *Salvator Roza*, fameux par ſes payſages & ſes poéſies; on ne peut rien voir de plus leger & de plus ſpirituel que la touche de cet artiſte: ſa maniere de feuiller les arbres étoit parfaite; on ne le reconnoît pas

moins à ſes figures giganteſques, quelquefois peu correctes, qu'à ſon goût de draper.

J'aſſiſtai le 31 Décembre à une meſſe célébrée en muſique & avec la plus grande pompe par le cardinal Tamburini, dans l'égliſe de ſaint Paul deſſervie par les Bénédictins. Le pape y faiſoit ſa ſtation du Jubilé; elle a cinq nefs: quatre-vingt colonnes de granite ſupportent les trois du milieu. Le pavé eſt chargé d'anciennes inſcriptions, & le pape a fait réparer avec ſoin les portraits des ſouverains pontifes ſes prédéceſſeurs peints dans cette égliſe, où l'on voit beaucoup d'anciennes moſaïques, & à côté de la porte deux colonnes d'un prix infini de porphyre verdâtre qui ſemble parſemé de taches d'or.

*Monte Teſtacio* a un mille de tour à-peu-près; cette montagne environnée de petites guinguettes, n'eſt remarquable que par la fraîcheur de ſes caves pratiquées ſous ce monceau de pots caſſés que l'éboulement des terres ſupérieures a réuni en quelque ſorte, à-travers deſquels le vent s'inſinue ſans doute; ce qui occaſionne cette fraîcheur ſinguliere.

Le grand Jéſus, maiſon profeſſe des Jéſuites, bâtiment très-vaſte, a de beaux jardins; ſon égliſe eſt l'une des plus riches de cette ville. Nous y allâmes le premier Janvier pour y entendre

une muſique excellente, diſtribuée dans différentes tribunes & accompagnée de trois orgues. Dix-neuf cardinaux aſſiſterent à cette cérémonie; les autels étoient ſuperbement décorés: ce qui me frappa le plus fut la chapelle de ſaint Ignace. Sa ſtatue en argent placée entre des colonnes de *lapis-lazuli* eſt couverte de pierres précieuſes: l'égliſe peinte à freſque par *Pozzi*, eſt remplie d'excellens tableaux de divers maîtres; la chambre du fondateur n'en a pas de moins fameux; j'y ai remarqué un grouppe en porcelaine repréſentant ſaint François Xavier mourant aux Indes entouré d'Indiens & d'Eſpagnols, morceau d'un goût exquis, donné par le roi de Pologne. Le tableau de l'autel par Raphaël, repréſente la Vierge, le Jéſus & ſaint Jean: le devant d'autel eſt d'argent, ainſi que les trois principaux de l'égliſe: je n'oubliai point de viſiter le beau médailler de cette maiſon.

Le college Romain a une magnifique égliſe: ſa coupole feinte eſt du même *Pozzi* Jéſuite; ſon effet eſt ſi ſingulier, que le chevalier Fontana y fut trompé. L'hiſtoire, le payſage, l'architecture, les marines, les fruits & les fleurs, tout concouroit à l'envi à embellir les divers ouvrages de cet artiſte célebre.

La chapelle de ſaint Louis de Gonzague a un excellent bas-relief de *le Gros*; celle des *Sacri-*

*panti* n'eſt pas moins digne de curioſité : on y voit le tombeau de Grégoire XV. Les ſtatues en marbre blanc qui le décorent, par le même artiſte, ſont du travail le plus recherché & de la plus grande expreſſion.

Saint André della Valle a des peintures admirables de *Lanfranc* & du *Dominicain :* elle n'eſt pas moins riche en marbres, en ſtatues, qu'en bas-reliefs.

Sainte Marie au-delà du Tibre, fait face à une place décorée d'une belle fontaine : c'étoit en ce lieu qu'étoit ſituée *la taberna* (*q*) *meritoria* des Romains. Cette égliſe la premiere de Rome dédiée à la Vierge, ornée des peintures du Dominicain a un ſuperbe portique, & un ancien ſarcophage chargé de bas-reliefs. Le quatre Janvier après avoir dîné chez la princeſſe de *Cellamare*, qui donnoit une fête brillante à la principale nobleſſe de Rome, je voulus aſſiſter à l'une des ſéances publiques de l'Académie des Arcades dans le college de la Sapience. Cette aſſemblée fut des plus nombreuſe ; quinze cardinaux, pluſieurs prélats, quelques autres perſonnes de la premiere diſtinction, s'y trouverent. La cérémonie commença par une ſymphonie brillante, après laquelle le prélat *Hono-*

(*q*) Hôtel de l'ancienne Rome ; où les ſoldats invalides étoient nourris aux dépens du Public.

*rati* prononça un diſcours éloquent à l'honneur des Lettres ; divers membres de ce corps récitèrent pluſieurs pieces de poéſie. Quelques-uns compoſerent à l'improviſte, ce qui ſe fait de cette maniere : le dernier mot ou la derniere penſée de l'un, ſert d'ordinaire de canevas à l'autre dans cette ſorte d'*in-promptu ;* la poéſie eſt un art naturel, pour ainſi dire, aux Italiens. Quand je dis naturel, quoique ce ſoit moins l'art que la nature qui forme les poëtes, il ſemble que les regles de la poéſie & le génie particulier de la langue Italienne, donnent à ce peuple plus de facilité que n'en ont les autres à faire des vers ſur toute ſorte de ſujets & ſur le champ. De-là la foule d'improviſateurs dont les villes d'Italie ſont remplies dans les ſéances académiques : dans celle des Arcades où les perſonnes de tout état, de tout âge, ſont reçues & accueillies, on fait des vers in-promptu, entre leſquels il s'en trouve de très-beaux, & que les poëtes les plus illuſtres avoueroient. Cet uſage ne vous rappelle-t-il pas, Monſieur, celui des Romains, qui ſous le regne de Domitien, invitoient à dîner chez eux des poëtes, à condition qu'ils feroient des vers ſur le champ ; Martial trouvoit cette loi bien dure : rappellez-vous ſa trente-unieme épigramme *au livre IX.* La Monnoye diſoit dans l'imitation de ſes vers qu'il eſt aſſez

aiſé

aiſé d'en faire, *oui-da, mais j'entends des mauvais.* Quoi qu'il en ſoit, la douceur, l'harmonie ſéduiſante de l'idiôme Italien, la majeſté & la force de ſon expreſſion dans les grands ſujets, ſa naïve ſimplicité dans les objets de ſentiment, la préciſion, l'énergie de ſes mots, tous ces moyens donneront toujours ſans doute aux poëtes Italiens une facilité qui ſera admirée des autres nations. Au reſte, Monſieur, ils récitent leurs vers à-peu-près du même ton que les acteurs des opéra Italiens que vous avez entendus ou pu entendre.

L'égliſe de ſaint Pierre aux Liens, deſſervie par des Chanoines réguliers, eſt bâtie au quartier des Thermes de Titus, ſur les ruines de ſon palais, l'un des plus ſuperbes bâtimens de Rome ancienne, dont on voit encore des veſtiges, communément appellés *les ſept ſalles.* Cette égliſe eſt digne d'attention; on y admire la fameuſe ſtatue de Moïſe par *Michel Ange*, ſes colonnes cannelées, les peintures du *Guerchin* & du *Dominicain.* Vous n'ignorez pas ſans doute que les artiſtes de ſon tems diſputoient à *Michel Ange* d'exceller dans la ſculpture. Pour les convaincre d'ignorance eux-mêmes, il épuiſa dans une ſtatue de marbre toutes les reſſources de ſon art; après avoir caſſé le bras de la figure, il alla

enfouir le reſte dans un lieu où l'on devoit jetter bientôt les fondemens d'un édifice. Les ouvriers qui y travailloient l'ayant découvert en fouillant la terre, les prétendus connoiſſeurs s'aſſemblerent: ils formerent pluſieurs conjectures. Cet ouvrage merveilleux eſt de Phidias, de Policlete, diſoient-ils: perſonne n'eſt en état de reſtaurer ce chef-d'œuvre. Michel Ange témoin de leurs exagérations, ayant été dans ſon attelier chercher le bras qui y manquoit, leur fit bien voir qu'il n'étoit pas inférieur aux anciens, & leur prouva ainſi la ſupériorité de ſes talens; il les convainquit d'ignorance. Cette aventure comique eſt peinte dans un tableau de cet artiſte au palais où habite la princeſſe Cellamare. Après cette petite digreſſion, je reviens à l'égliſe de ſaint Pierre aux Liens; la ſituation de la maiſon rend cet édifice admirable; ſon veſtibule de la plus grande beauté, eſt une ſorte de belveder d'où l'on découvre une grande partie de Rome moderne, les débris de l'ancienne, les Apennins dans le fond; ce qui forme des points de vue ſinguliers.

Les religieuſes Clériſtes ont un couvent à ſaint *Sylveſtre in capite*; leur égliſe riche en argenterie, eſt décorée des tableaux du Roncali, de *Geminiani*, de *Gazzi*, du *Trévisan*, artiſtes célebres par le gracieux de leurs figures, la

beauté de leurs draperies, leur invention & leur coloris.

On doit examiner à ſainte Marie du Peuple les chapelles Chigi & Cibo : cette égliſe eſt décorée de belles ſtatues du Bernin, & d'excellens tableaux.

L'Oratoire appellé *la Chiéza Nova*, a des marbres rares, des peintures à freſque, d'excellens tableaux. On peut voir dans l'intérieur de cette maiſon, une chapelle particuliere deſtinée à l'exécution des *oratorio*, ſorte de ſpectacle, comme je vous l'ai dit, où les hommes ſeuls ſont admis ; nous n'en avons point d'idée en France. Le drame compoſé ſur un ſujet tiré des livres ſaints, eſt diviſé en ſcenes à pluſieurs interlocuteurs ; ordinairement le langage en eſt pathétique & touchant, mis en muſique par les plus grands maîtres ; les oratorio ſont exécutés par les meilleurs artiſtes ; les récitatifs, les ariettes reſſemblent à-peu-près, quant à la maniere, aux récitatifs & aux ariettes des opéra Italiens dont je vous rendrai compte quelque jour. Cet amuſement que les dévots ſe permettent, eſt une ſorte de concert ſpirituel. Quelques auteurs attribuent ſon origine aux chœurs que célébroient les héros de la Paleſtine, & que les pélerins à leur retour ne manquoient pas de chanter. Philippe de Néri s'appercevant du goût exceſſif des

Romains pour le ſpectacle, établit l'uſage des *oratorio* regardés d'abord comme des actes religieux : on en a fait depuis un divertiſſement public ; il ne manque à ces petites repréſentations que des décorations & des machines, enfin ce que les gens ſéveres appellent *les improbabilités du théâtre.* Y ayant aſſiſté plus d'une fois, j'y ai admiré les talens & la préciſion du ſieur *Conſtanzi*, fameux violon-chelle, qu'il ne faut pas confondre avec le chevalier Charles Conſtanzi, graveur célebre de cette ville.

*Saint Charles à Catenari*, *ſainte Marie des Miracles*, deſſervie par les Tierceres François, *ſainte Marie in Monte Santo*, par des Carmes déchauſſés Italiens, ſont dignes de curioſité : on y voit des tableaux excellens.

Les peres Jaquier & le Sueur, Minimes François, obſerverent avec la plus grande exactitude à la Trinité du Mont, l'éclipſe de ſoleil du 8 Janvier. Après avoir vu leur égliſe, leur maiſon, leur riche bibliotheque, & y avoir dîné, nous allâmes examiner la grande aiguille ou l'obeliſque placé autrefois au champ de Mars, qui ſervoit à indiquer les heures par ſon ombre. Ce monument ayant été renverſé & mis en pieces, étoit enterré dans la cave d'une maiſon que le pape a fait démolir & reconſtruire. L'inſcription poſée ſur ſa porte l'annonce, ainſi que la ma-

gnificence du pontife dont le goût eſt ſi connu pour les Lettres & le progrès des Arts : c'eſt en 1748 qu'il procura à Rome ce riche monument de l'antiquité.

Pour parvenir au ſommet de la colonne Antonienne faite en limace, élevée à l'honneur de Marc Aurele Antonin, où ſes diverſes expéditions contre les Marcomans ſont parfaitement repréſentées dans les bas-reliefs dont elle eſt ornée, que Sixte V. fit entourer d'une baluſtrade de fer, & ſur laquelle on a placé la ſtatue de ſaint Paul en bronze doré, au lieu de l'urne d'or qui renfermoit les cendres de l'Empereur, il faut monter un eſcalier intérieur de cent quatre-vingt-onze marches, éclairé par des jours pratiqués dans le fût de la colonne, qu'on n'apperçoit point de la place où elle eſt ſituée.

La juriſdiction de Laché tient ſes ſéances dans le palais *de Monte Citorio*, palais diviſé en pluſieurs ſalles d'audience, ſitué dans une belle place où l'on doit poſer l'ancienne colonne Citatoire ſur un piedeſtal entouré d'excellens bas-reliefs. Clément XII. répara, embellit cet édifice, & le mit dans l'état où il eſt aujourd'hui, avec ſes ſalles décorées de peintures à freſque, & ſon admirable façade. Il n'aſſiſte jamais qu'un ſeul juge aux audiences qu'on y donne : j'y ai entendu quelques plaidoiries. Après que les

avocats ont ſuffiſamment parlé & repliqué, le juge ſe détermine à l'avis qui lui paroît le plus juſte. Récapitulant les raiſons de part & d'autre, il prononce ſa ſentence ſujette à l'appel au tribunal de la Rotte, conſeil ſuprême compoſé de douze auditeurs pris des quatre nations, Italienne, Françoiſe, Eſpagnole & Allemande, qui n'ont recours au droit canon que dans l'inſuffiſance du droit Romain, dont les diſpoſitions ſervent à régir l'Etat. Il n'eſt pas ſingulier que l'étude de ces différentes loix ſoit en recommandation dans cette capitale. C'eſt en effet l'un des moyens les plus sûrs de parvenir aux plus grands honneurs; on en peut juger par l'élévation de Benoît XIV.

Le grand Cirque où l'on ne trouve que des maſures, mais qui annoncent cependant ſa grandeur & ſa célébrité, eſt à préſent rempli de jardins. Après avoir admiré les débris de la vaſte enceinte de ce lieu deſtiné aux exercices publics, dont la longueur eſt de 458 pas géométriques, ſur une largeur de 32, je fus curieux de ſçavoir la maniere dont il avoit été conſtruit; ſes murs bâtis de brique ſont entiers en quelques endroits; ſes voûtes étoient de diſtance en diſtance, garnies de vaſes de terre dont la bouche tournée en-bas & les cavités pouvoient ſervir à faire retentir davantage les cris & les applau-

diſſemens des ſpectateurs. On retrouve dans ſon intérieur où l'on pénétroit par quatre grandes portes, les fondations de la longue muraille qui le ſéparoit en deux parties, commençant à l'une des bornes & finiſſant à la borne oppoſée, ligne appellée *ſpina*, où l'on plaçoit la ſtatue de la mere des dieux. Sur cette diviſion étoient conſtruits pluſieurs édifices, tels que des petits temples, des autels, des obéliſques, des colonnes. C'eſt dans les cirques que l'on faiſoit courir pluſieurs chars ſur la même ligne, qu'un ſeul pouvoit prétendre au prix, que pour arriver le premier au but, il falloit tourner pluſieurs fois par un chemin des plus reſſerrés, d'où il réſultoit & des dangers à eſſuyer, & beaucoup d'obſtacles à vaincre. Après avoir long-tems examiné ces débris, je viſitai les veſtiges du palais de Néron. Nous allâmes à l'égliſe de ſaint Sébaſtien des Feuillans, rebâtie aux frais du cardinal Scipion Borgheze en 1611. Les catacombes forment un ſoûterrein taillé dans le tuf à pluſieurs contours & défilés qui ne donnent paſſage en quelques endroits qu'à une ſeule perſonne; de chaque côté de ce labyrinthe on trouve des creux où étoient inhumés les martyrs, une quantité prodigieuſe d'oſſemens, qu'on n'en peut tirer ſans permiſſion ſous peine d'être ex-

communié. Ce ſouterrein n'étant pas ſur le même niveau, il faut tantôt monter, tantôt deſcendre; on eſt quelquefois quarante pieds au-deſſous du terrein planté de vignes & couvert de maiſons. La clarté du jour n'y pénetre que par des ouvertures pratiquées en deux ou trois endroits. Sans doute les éboulemens de terre ont contribué à la difficulté qu'on a de les parcourir: ils ont du moins bouché quelques paſſages murés depuis pour empêcher qu'on ne s'y perdît. Des épitaphes plaquées ſur les tombeaux avec la marque du martyre, conſiſtant en une croix traverſée d'un P, quelques fragmens des lampes qu'on y brûloit, des vaſes de verre où l'on trouve encore des veſtiges de ſang caillé, forment un ſpectacle auſſi ſingulier que biſarre. Je ne puis me perſuader, malgré l'opinion commune, qu'il y ait eu cent ſoixante-quatorze mille martyrs inhumés dans ce lieu; on aſſure que les corps de ſaint Pierre & de ſaint Paul y ont été long-tems dépoſés: celui de ſainte Cécile y fut trouvé. On le tranſporta depuis dans l'égliſe qui lui eſt dédiée; ſa célebre ſtatue en marbre blanc par *Maderne*, placée dans la même attitude où on la trouva, mérite d'être vue.

Parmi ces tombeaux, il en eſt quelques-uns de remplis, pluſieurs fermés par des tables de brique, ainſi que l'étoient ceux dont on a fait

l'ouverture : ſur l'une d'elles j'ai lu cette épitaphe.

*Leopardus præfectus qui vixit annos IIII, menſes VI, dies II. in pace.*

On y plaçoit donc auſſi les petits enfans.

Le corps de ſainte Lucine eſt dépoſé dans la chapelle de ſaint Sébaſtien : elle avoit pris ſoin de ſa ſépulture, & voulut être inhumée près de lui. On n'a pas contrevenu à ſa volonté, quoique le ſaint ait été mis dans une chapelle de l'égliſe, puiſqu'elle eſt immédiatement au-deſſous du tombeau, formant aujourd'hui un autel recouvert d'un bas-relief antique de marbre blanc d'un beau travail, où l'on voit Remus & Romulus alaités par la louve. Admirez cette aſſociation bizarre, ce n'eſt pas la premiere fois que je l'ai remarquée dans ce pays ; mais on n'a égard qu'à la perfection des arts : le diſparate ne choque point dans une collection de quelque nature qu'elle ſoit. Au reſte, Monſieur, on croit communément que ces ſouterreins furent pratiqués par les Chrétiens lors des perſécutions ; mais bien des gens penſent qu'ils exiſtoient long-tems avant cette époque, & que c'étoit des carrieres d'où l'on tiroit la pierre pour la conſtruction des édifices de Rome, dont les Chrétiens ſe ſervirent ſans doute pour y dépoſer ſecretement les martyrs, ou ceux de leur

religion morts naturellement. L'égliſe de ſaint Sébaſtien eſt riche en reliques, dont les châſſes ſont fermées de glaces.

La chapelle du patron eſt remarquable par ſa ſtatue de marbre blanc percée de fleches, ouvrage très-eſtimé du Giorgetti. La chapelle de ſaint Fabien conſtruite ſous le pontificat de Clément XI. ſur les deſſeins de *Carlo Fontana*, eſt ornée de deux excellens tableaux de Joſeph *Paſſeri* & de Pietro *Gazzi*. La ſtatue du Saint par *Francheſco Papalco*, Sicilien, le tableau du maître autel d'*Innocenzo Tacconi*, éleve d'Annibal Carrache; tels ſont les objets qu'il faut voir avec attention dans cette égliſe: on y lit ſur le tombeau d'*Ertobellus*, médecin, cette épitaphe ſinguliere:

*Nemo me lacrymis decoret, nec funere fletu;*
*Vivite felices animæ, mors omnibus inſtat* (r).

Au ſortir de ſaint Sébaſtien, nous allâmes à *Capo di Bove*: nous y vîmes la belle tour ronde ſur une ſurface carrée qui ſervoit de ſépulture à C. Métella: on y lit en gros caracteres très-bien conſervés ces mots: *Cæciliæ. Q. Cretici. F. Metellæ. Craſſi.* Les tombeaux des anciens placés ſur les grands chemins, n'étoient pas entourés de murs

(r) Si c'eſt dans le ſens d'Ennius que ces paroles doivent être priſes, le Docteur avoit raiſon, puiſque ce n'eſt pas le cas de pleurer une mort qui ſert de paſſage à l'immortalité.

comme nos cimetieres; ces aſyles étoient ſacrés; le ſpectacle de ces monumens n'avoit rien d'affreux. S'ils inſpiroient quelque ſentiment de triſteſſe, ils étoient bientôt adoucis par la variété des objets, des vaſtes campagnes où ils étoient ſitués.

Le cirque de l'empereur Caracalla étoit d'une belle conſtruction; nous remarquâmes dans ſes débris des urnes, des pots maçonnés en quelques endroits comme au grand cirque. Je ne finirois pas ſi je parlois de toutes les ruines d'antiquités que l'on trouve près de ces lieux.

On va à ſainte Agnès par la porte Pie, autrefois *Numentana*; un très-beau chemin bordé de droit & de gauche de vaſtes jardins, y conduit. L'égliſe de ſainte Conſtance, autrefois un temple dédié à Bacchus, dans la même enceinte que celle de ſainte Agnès, préſente une rotonde dont l'intérieur eſt ſoutenu par un double rang de colonnes de granite. On y admire un monument de porphyre, vulgairement appellé *le trépied de ce dieu*: il eſt orné dans la baſe de tigres, de tambours, de guirlandes; ſur la partie d'en-haut de maſques, de ſatires, entrelacés de pampres d'où pendent des grapes de raiſin, de trois têtes de Jupiter Ammon dans les angles avec des ſphinx portant ſur leurs têtes des corbeilles, deux femmes ailées ayant leurs pieds

dans ces paniers ; les Bacchantes repréſentées ſur les trois faces, ſont couronnées de roſes & de longues feuilles, qu'on croit être la ſphodille, ſorte d'herbe qu'au rapport de Théocrite, on employoit dans les feſtins des Bacchanales. Les ornemens de cet autel ſont parfaitement travaillés ; les Bacchantes ne ſont pas du même goût : ce porphyre eſt d'une ſeule piece ; les deux égliſes ont des candélabres antiques de marbre blanc d'un excellent travail.

Entre les belles colonnes de ſainte Agnès, on voit une ſtatue de la ſainte en albâtre & en bronze doré, ſur le maître autel incruſté de pierres précieuſes ; le derriere & le tour du chœur ſont recouverts de marbre de différentes couleurs. On parvient dans cet édifice par un large eſcalier de quarante-neuf marches : les murs de droit & de gauche chargés d'anciennes inſcriptions, occuperoient un curieux pendant des jours entiers.

Dans l'égliſe des ſaints Apôtres d'une architecture remarquable par Fontana, on admire les peintures de la voûte par *Bacici*, artiſte infatigable dans ſon travail, d'un génie grand, mais biſarre, dont les figures ont tant de force, qu'elles ſemblent ſortir du plafond. Quelque incorrectes qu'elles ſoient, ſon coloris eſt admirable : le *Bernin* dans ce dernier ouvrage, lui conſeilla

d'en changer le ton, de le rendre plus clair quoique la maniere forte de ſes premiers tableaux lui eût mérité la plus grande réputation. Cette voûte repréſente le Triomphe de l'ordre de ſaint François dans la gloire céleſte : la chapelle des *Odeſcalchi* mérite d'être vue ; le cœur de la reine d'Angleterre, femme du Prétendant, appellé *le chevalier de Saint Georges*, eſt dépoſé dans cette égliſe.

Le noviciat des Jéſuites eſt l'un des plus agréables & des plus jolis bâtimens de Rome, de forme ovale, exécuté ſur les deſſeins de Bernin. L'intérieur de l'égliſe eſt décoré de marbres, de dorures, d'excellens tableaux du Bacici, de *Carlo Maratte*, des belles ſtatues de *Ruggi*.

L'intérieur de la maiſon n'eſt pas moins curieux : ce qui mérite le plus d'attention, eſt la chambre de ſaint *Staniſlas Koska* : on y voit ſa ſtatue couchée ſur un lit, tenant dans ſa main un Crucifix qu'il regarde en penchant la tête ſur ſa droite. Cet admirable morceau de grandeur naturelle par *le Gros*, célebre ſculpteur François, a la tête, les mains & les pieds de marbre blanc, l'habit de marbre noir, placé ſur un lit de vert antique avec des bordures de bronze doré. L'étoffe qui le couvre eſt figurée par de l'albâtre fleuri, le matelas eſt de jaune antique, & le gradin qui porte le tout d'albâtre. Cette

chapelle a de bons tableaux ; le jardin de la maiſon formé par une terraſſe, à des fontaines, des boſquets, de belles paliſſades de cédras, d'orangers, de citronniers, d'un grand revenu pour la maiſon ; on les couvre pendant l'hiver.

J'allai chez Monſeigneur Furietti (*s*) : ce prélat poſſede deux merveilleux morceaux de ſculpture antique, des centaures de *parangone* ou marbre noir taché de gris ſans poliſſure ; ils furent trouvés ſous les ruines du palais d'Adrien, de moyenne grandeur, & tous les deux en regard ; ils portent chacun ſur leur dos un petit amour ; leur longueur eſt de trois piés. Le prélat après des recherches pénibles & couteuſes, les ayant dépoſés chez lui, en fit polir les piedeſtaux, ainſi que le tronc ſur lequel ils ſont appuyés : il n'a pas voulu qu'on touchât au corps des figures, on n'a fait que placer des pierres précieuſes dans le creux des yeux trouvés vuides, comme le ſont certaines figures antiques. On voit encore chez lui deux panneaux de moſaïque détachés du pavé d'une ſalle du même palais : l'un de ces panneaux repréſente une guirlande de fleurs & de fruits ſur laquelle ſont un chardoneret & quelques papillons. Il n'eſt point de peintre qui puiſſe rendre le coloris naturel de cette eſpece de tableau, le velouté des fruits

(*s*) Depuis fait cardinal le 24 Septembre 1759.

& leur duvet. L'autre panneau (*t*) de même grandeur ſur un fond un peu rembruni, repréſente une petite cuvette, autour de laquelle ſont trois colombes de couleur griſâtre; l'une boit, les autres la regardent. Je n'ai vu rien de ſupérieur à ces morceaux; les pieces de cette moſaïque n'ont pas deux lignes d'épaiſſeur. M. Furietti a été ſi content de la découverte de ces quatre pieces, qu'il n'a pas voulu s'en deſſaiſir en faveur du pape qui vouloit les placer au Capitole, & qu'on diſoit lui avoir offert un chapeau de Cardinal. Le refus du prélat, ſi l'anecdote eſt véritable, ne reſſemble-t-il pas à l'aventure du ſénateur *Nonius*, qui préféra l'exil à la privation d'une bague de grand prix?

L'égliſe de ſaint Laurent *in Lucina*, a des tableaux du *Bourguignon*, de *Maſſini*, de *Geminiani*, du *Spadarino*, & l'admirable Chriſt du Guide au maître autel: le célebre *Pouſſin* eſt enterré dans cette égliſe. En creuſant les fondemens de la ſacriſtie, on trouva une partie des lignes horaires du cadran placé au champ de Mars, dont le grand obéliſque déterré en 1748, formoit le ſtyle pour marquer les heures du jour & de la nuit.

(*t*) Ce morceau a été extrêmement vanté par Pline, qui s'étonnoit avec raiſon que l'artiſte eût repréſenté l'ombre du pigeon qui répand l'obſcurité dans la cuvette où il boit.

Les peres de ſainte Caquilie ont une égliſe enrichie de marbres & de peintures, dans l'autel principal une Madelaine d'*Antonio* Guerardi.

On ne peut rien voir de plus agréable que les ornemens de l'orgue placée ſur la porte de cette égliſe : ils ſont d'un goût & d'une légéreté ſinguliere ; les chapelles des ſeigneurs *Torri* & de la maiſon Faſſeti méritent d'être vues, ainſi que les ſtatues de Paul Moretti qui les décorent.

Je me rendis le 13 Janvier chez le cardinal *Valenti Gonzaga*, premier miniſtre du pape, logé à *Montecavallo*. Après avoir pris le chocolat du cardinal, & vu ſa riche collection de tableaux, j'eus l'honneur d'être annoncé au pape par cette éminence. Le maître des cérémonies m'introduiſit dans la chambre de ſa Sainteté ſans chapeau, ſans épée ; après trois génuflexions, la premiere ſur le ſeuil de la porte, la deuxieme au milieu de la chambre, la troiſieme près du fauteuil, je voulus, ſuivant l'uſage, baiſer les pieds du pontife, qui me fit l'honneur de me préſenter ſa main. M'étant relevé il me fit pluſieurs queſtions, une inclination de tête quand je ſortis en me donnant ſa bénédiction & des reliques. Cette audience avoit duré environ un quart d'heure : je me retirai très-ſatisfait de l'accueil gracieux dont il m'avoit honoré ; il me parla très-bon françois ; il manqueroit quelque

choſe

choſe à ce récit, ſi je ne vous dépeignois en raccourci ce prince. La délicateſſe de ſa conſcience, une pratique conſtante de toutes les vertus, une vivacité ſinguliere d'eſprit, des reparties heureuſes pleines de fineſſe, une profonde érudition dans tous les genres, principalement dans les matieres eccléſiaſtiques, un fond de bonté & de douceur qui s'allient à une vivacité extraordinaire : tels ſont les traits qui caractériſent Benoît XIV. Pour achever de vous faire connoître ce pontife éclairé, protecteur des ſçavans & des gens de Lettres, dont les grandes qualités ſont l'honneur de ce ſiecle, je pourrois me ſervir des paroles de *Muratori*; mais je me bornerai à vous rappeller les deux vers de M. de Voltaire, faits pour être mis au bas de ſon portrait.

*Lambertinus hic eſt, Romæ decus & pater orbis,*
*Qui terram ſcriptis docuit, virtutibus ornat.*

Le lieu ordinaire de la réſidence des ſouverains pontifes, je crois vous l'avoir dit, eſt *Montecavallo*. Avant d'y entrer, on doit remarquer les deux grouppes de marbre placés près du palais qu'on dit avoir été tranſportés d'Alexandrie par Tiridate, roi d'Arménie, au tems de Néron ; ils repréſentent Alexandre domptant Bucéphale. Si l'on s'en rapportoit à l'inſcription antique trouvée ſur la baſe de ces grouppes, on

les croiroit de la main de Phidias & de Praxitele ; mais ces deux ſculpteurs fameux n'étant pas contemporains, n'ont pu travailler en concurrence ; ils vivoient d'ailleurs avant la naiſſance d'Alexandre.

Les François ont une paroiſſe à Rome, appellée *ſaint Louis*, deſſervie par des prêtres de cette nation, qui vivent en commun dans la maiſon jointe à leur égliſe, édifice d'une belle conſtruction, décoré de marbres les plus rares, & riche des tableaux des plus grands maîtres.

On voit à ſaint André *delle Frate*, communauté de Minimes Italiens, des tableaux du *Tréviſan* de la *Zaribaldi* ; la magnifique chapelle de ſaint François-de-Paule a dans ſes côtés deux anges de marbre blanc du cavalier *Bernin*, de la plus belle exécution, tel que le reſte des ouvrages de cet admirable artiſte, à qui l'on reprochoit cependant une maniere trop recherchée, malgré ſes grands talens, maniere qui a nui peut-être à ſon art. Car ceux qui n'ayant pas ſon génie voulurent renchérir ſur lui, ont certainement paſſé le but ; le cloître de cette maiſon eſt peint à freſque par *Corzza Ghérardi*.

Les ruines de la Baſilique de Paul Emile, les reſtes de la place de Nerva, les ſept ſalles, je l'ai déja dit, méritent d'être vues plus d'une fois. Ce dernier édifice à demi enterré, eſt une ſuite de grandes caves dont les portes commu-

niquant de l'une à l'autre, ne ſe répondent pas, & décrivent une ligne diagonale. Il ſemble que ce bâtiment ait ſervi de réſervoir pour tenir des eaux; ſi l'on le croit ainſi, c'eſt à cauſe des congélations dont les murs ſont incruſtés; on pourroit ſe tromper néanmoins, puiſque leur infiltration ſeule a dû produire cet effet.

Saint *Silveſtre* & ſaint *Martin de i Monti*, non loin de ces lieux, égliſe exécutée en petit ſur le deſſein de ſainte Marie Majeure, a vingt-quatre colonnes de marbre d'une grande élévation; elles portent la voûte des nefs latérales. On y voit de belles ſtatues entre les fenêtres, & des tableaux des plus grands maîtres, d'excellens païſages peints par le Pouſſin, ornent les murs; les figures en ſont grandes. Cet artiſte attiroit le vent & l'orage dans ſes tableaux; ſes arbres font illuſion par le feuiller, & ſes ſites dégradés avec un art ſingulier, étoient admirables; les deux tableaux près l'autel de la Madelaine, ſont de Jean-François Boulogne. J'ai copié dans cette égliſe cette épitaphe qui m'a paru ſinguliere : *Olympiæ. Ceulæ. cui mors cum flore venuſtatis, etatiſque, artem canendi ſuſtulit, mœſtiſſimi mater & fratres poſuere. Vixit. ann. 27. menſ. 9. dies 14. obiit 14. Jul. 1622.* Quoique ce ne ſoit pas le public qui ait fait les frais de ce monument, vous voyez, Monſieur,

que les talens ſont eſtimés à Rome, ainſi qu'à Londres. Le goût du chant célébré dans cette épitaphe, n'eſt pas moins à propoſer pour exemple du cas qu'on en doit faire, que les honneurs rendus à la célebre *Olfied* inhumée à Weſtminſter.

Sainte Praxede, communauté des Bénédictins de Vallombreuſe, où l'on montre la colonne de marbre verd taché de blanc, haute de trois pieds, qu'on dit avoir ſervi à lier le Sauveur lors de ſa flagellation, mérite d'être vue. Dans le milieu de cet édifice, on remarque un puits où la Sainte faiſoit mettre les corps des martyrs de ſon tems. L'autel de marbre, les colonnes de porphyre, les baluſtrades de bronze, les peintures en moſaïque, la voûte d'une chapelle par le chevalier d'*Arpin*, le grand tableau de la ſacriſtie repréſentant une flagellation par Jules Romain: ces différens objets ſont dignes d'attention.

La colonne élevée à la mémoire de Trajan, par Adrien ſon ſucceſſeur, a cent ſoixante & treize marches taillées dans les blocs mêmes, & cent quarante pieds de hauteur; ſes bas-reliefs contiennent deux mille cinq cens figures, ſelon Raguenet; on pourroit s'éclaircir de ce fait ſur les eſtampes qu'on en a tirées, ſi ce détail étoit aſſez intéreſſant. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les figures placées dans le lieu le plus haut, ainſi que les plus rapprochées de la baſe, ſont aiſées à diſtinguer, & paroiſſent de la même gran-

deur; ce qui prouveroit que les anciens n'étoient pas moins verſés que nous dans la connoiſſance de l'optique, puiſque leurs ouvrages en portent l'empreinte. Cette ſuite de bas-reliefs repréſente les victoires de l'empereur contre les Arméniens, les Parthes, les Daces, les Perſes, les Arabes, les peuples de la Colchide : Sixte V. ſur le ſommet fit placer la ſtatue de ſaint Pierre l'an 1589.

La petite égliſe du nom de *Marie*, par Riſé, d'une architecture brillante en rotonde, eſt ſurmontée d'un joli dôme.

Le lieu où ſaint Laurent ſouffrit le martyre, eſt ſous l'égliſe des religieuſes de ce nom; les freſques de *Chérubin Alberti* qu'on y voit, & les tableaux de Céſar d'*Arpin* y font un très-bel effet.

Le 17 Janvier nous voulûmes voir la cérémonie de la bénédiction des beſtiaux, dans la maiſon des chanoines François de ſaint Antoine de Vienne. Cette maiſon a un hôpital où il n'y a de place que pour douze malades : l'égliſe, reſte d'un temple de Diane, où l'on a conſervé une belle incruſtation en marbre repréſentant deux tigres, étoit ſuperbement décorée; nous y entendîmes une muſique excellente. Après avoir dîné chez ces Meſſieurs en très-nombreuſe compagnie de François, nous vîmes la cérémonie qui ſe renouvelle tous les ans, le jour de

la fête du patron. Les chevaux, les bœufs & les mulets, toute ſorte d'animaux ſont conduits dans la cour de ce couvent: ils en font trois fois le tour, au troiſieme ils s'arrêtent devant la petite chapelle. Alors un des chanoines reçoit le préſent fait à cette occaſion, & en donne un reçu, ſi celui qui s'arrête eſt un domeſtique. Un de ſes adjoints jette de l'eau bénite avec le goupillon, & livre une image du Saint ou une petite croix. Cette cérémonie qui commence avant le jour, ne finit qu'à nuit cloſe. Les princes, les ſeigneurs, les cardinaux y envoyent leurs équipages. Le don que l'on fait étant au choix de chacun de ceux qui le préſentent, les uns portent de l'argent, des cierges, des flambeaux garnis de fleurs artificielles; d'autres portent des denrées différentes: on y conduit des charrettes de chaux, de pouſſolane, de pierre. La communauté de ſon côté traite ceux qui menent les équipages, & les animaux quels qu'ils ſoient. Malgré la dépenſe extraordinaire de ce jour, M. Montégut, alors prieur, nous dit que tous frais faits pour cette fête, la communauté en retiroit quinze cens livres. Le Pape y vint avec ſes équipages, & tandis qu'on béniſſoit les attelages de ſa ſainteté accompagnée du cardinal d'York, elle faiſoit ſa priere dans l'égliſe; tout ce qui étoit à Rome parut. L'affluence conti-

nuelle de monde y formoit un ſpectacle varié. Les Italiens qui ſont très-aiſes d'uſer de l'épigramme dans l'occaſion, appellent cette cérémonie la *dogana di Franchefi*, la douane des François.

La vigne Médicis eſt dans la ſituation du monde la plus avantageuſe. Les ſtatues de la galerie, entre leſquelles on voit le Mercure, la famille de Niobé, placés dans le jardin, méritent la curioſité des voyageurs.

C'eſt dans la vigne *Pinciniana* ou *Borgheze*, lieu d'une vaſte étendue & d'une agréable variété par ſes promenades, ſes allées & ſes bois, que l'on voit une collection riche d'ouvrages antiques & modernes en peinture, en ſculpture. Les dehors de la maiſon recouverts de bas-reliefs, ſont ornés de ſtatutes. Parmi tous les chefs-d'œuvre de l'art de l'intérieur, j'admirai l'Hermaphrodite, le Gladiateur du célebre *Agaſias*, l'une des plus fameuſes ſtatues grecques, & peut-être la premiere parmi les plus belles de l'antiquité, le Seneque expirant dans le bain; entre les modernes, l'Egyptienne du Bernin que quelques connoiſſeurs ont cru antique, tant cet artiſte avoit l'art d'imiter la maniere des Egyptiens, l'Apollon pourſuivant Daphné, le David jettant une pierre avec la fronde, par le même artiſte. Je ne finirois

pas ſi je voulois tout dire : vous pourrez conſulter le livre de Rome antique & moderne, où tout cela ſe trouve exprimé : on peut voir dans le ſouterrein de ce palais, trois pieces remarquables, l'Hébé, la Penthéſilée, & Jupiter monté ſur un centaure.

Je partis de Rome pour Naples le 21 Janvier, muni de permiſſions, de paſſeports & de proviſions néceſſaires pour éviter le manque de vivres que j'aurois éprouvé ſur cette route, qui n'en eſt jamais bien fournie : nous paſsâmes à *Torre di meza via*, à *Marino*, à *la Fayola*, à *Vélétri*. Marino, autrefois connu ſous le nom de *villa Martii*, eſt une petite ville où le prince Colonne a un palais & un magnifique jardin. Au ſortir de ce lieu où l'on quitte le pays plat, on laiſſe ſur la droite le lac de *Caſtel-Gandolphe*. En deſcendant la montagne qui n'eſt couverte que de bois, on apperçoit les reſtes de l'ancien Lanuvium, ville municipale où Antonin-Pie reçut le jour, plus fameuſe encore par la fête qui s'y célébroit toutes les années au retour du printems, à l'honneur d'un vieux ſerpent, dieu tutelaire de cette ville, fête décrite par Properce avec autant d'exactitude que d'élégance : le reptile ne vouloit prendre d'alimens que d'une main pure & chaſte. Lorſqu'il en étoit ainſi, cet augure annonçoit une année abondante.

*Si fuerint caſtæ, redeunt in colla parentum,*
*Clamantque agricolæ : fertilis annus erit.*
Elég. VIII. liv. IV.

On peut voir à *Veletri* la ſtatue en bronze d'Urbain VIII. par *Bernin*, & les jardins du palais *Lancilotti*, dont la cour eſt ornée de douze belles ſtatues de marbre copiées d'après les plus belles antiques. De Veletri, petite ville ceinte d'un mur, ſituée ſur une colline aſſez agréable, on paſſe à Citerne, à Sermonetta, où le pays eſt couvert d'oliviers. On apperçoit de ce lieu *monte Circello*, promontoire ainſi nommé, de l'opinion que Circé y avoit établi ſa demeure. De *Caza nova*, maiſon ſeule pour le ſervice de la poſte, on va à *Piperno*. Sa campagne eſt couverte de chênes verts, les chemins y ſont déteſtables. De *Piperno*, bâti près de l'ancien *Privernum*, capitale des Volſques, & la demeure de leurs rois, l'on paſſe à Cakaccia, à Terracine, où les états du Pape finiſſent, à *Fondi*, pays riant, planté d'orangers. Les poſtes quoique fournies de bons chevaux, ſont longues, & les chemins ſi gâtés qu'on ne peut voyager que lentement ; nous avons à diverſes repriſes ſuivi & quitté la voie Appienne, qui, pavée de larges carreaux de pierre plate & unie, ne devoit pas dans ſon origine être bonne pour les chevaux. Quand elle ne ſeroit pas dégradée, les voitures

y eſſuieroient de furieux cahots, ce qui ſert à expliquer le demi-vers d'Horace,

*Minus eſt gravis Appia tardis.*

Ce chemin aujourd'hui bien plus incommode, ne peut être ſuivi qu'avec précaution. Près de Sermonette eſt un marais d'eau ſouffrée. On compte ſept poſtes & demie de Rome à *Fondi*, qui pavée des pierres de la voie Appienne, n'a rien de remarquable; on y montre les reſtes d'un jardin de Cicéron, faiſant partie de celui des Dominicains. Le 23 Janvier, après avoir couché dans cette ſtation, nous partîmes pour *Iſri*, lieu peu conſidérable, près duquel on trouve beaucoup d'arbres dont le fruit eſt appellé en françois *caronges*; de-là on va à *Mola di Gaëta*, petite ville ſur les bords de la mer, où l'on voit quantité de marbres, triſtes débris de *Formies*, ſéjour délicieux, célébré par Martial: on traverſe le golfe pour aller à Gaëtte, conſtruite ſur un rocher élevé, dont l'accès eſt difficile. C'eſt-là qu'on peut viſiter le tombeau du connétable de Bourbon, tué au ſac de Rome le 6 Mai 1527, qu'on a comparé à Calcas pour les conſeils, à Hector pour le courage, à Achille pour la force, à Neſtor pour l'éloquence. Un vaſe antique de marbre blanc, ouvrage d'un travail excellent parfaitement conſervé, dont les bas-reliefs repréſentent l'édu-

cation de Bacchus, ſert aujourd'hui de fonts dans le baptiſtaire de l'égliſe cathédrale de cette ville. De retour à Mola nous avons continué notre route par la voie Appienne juſqu'au Garillano, autrefois le *Tiris*, riviere qui arroſoit les murs de *Minturne*, où j'examinai les ruines de ſon amphithéâtre & de ſon aqueduc. C'eſt près de cette ancienne ville, du côté de la mer, que Marius forcé de ſe cacher dans des roſeaux, quand on l'eut déclaré ennemi de l'Etat, en impoſa aux gardes qui vouloient le tuer. De Ste. Agathe l'on découvre ſur la gauche les côteaux où croiſſoit le fameux vin de *Falerne*, *Torre-Françoiſe*, *Capoue*, remplie d'inſcriptions, de marbres portés de l'ancienne ville de ce nom, cité délicieuſe, où Annibal perdit le fruit de ſes victoires, contre Rome dont elle étoit l'émule. De Capoue on ſe rend à *Averſe*, d'*Averſe* à *Naples*.

Cette ville appellée par quelques poëtes *la Reine de la mer*, parce qu'elle domine une vaſte étendue de la Méditerranée, eſt éloignée de Rome de dix-huit poſtes & demie. Dès mon arrivée j'allai viſiter M. le Marquis de l'Hôpital. D'Artenay, ſecrétaire d'ambaſſade, à qui je parlai d'*Herculea* ou d'*Herculanum*, me fit voir le commencement de ſa collection de médailles, entre leſquelles on comptoit trois Vitellius; &

parmi les jolies ſtatues de bronze dont il a fait l'acquiſition, une Lucrece de trois pouces de hauteur, l'Eſpérance appuyée ſur une ancre, morceau bien conſervé, un Faune, un Légionnaire avec ſon bouclier ovale, un Priape ſervant de lampe, monumens trouvés dans la ville ſouterreine.

Saint Paul, autrefois un temple dédié à Caſtor & à Pollux, l'une des plus belles égliſes de Naples, a dans ſa façade de belles colonnes antiques: elle abonde en excellens tableaux; l'une de ſes chapelles, dont les murs ſont plaqués d'argent depuis le bas juſqu'au-deſſous des arceaux de la voûte, eſt ornée d'un morceau de Solimene très-eſtimé.

Dans une chapelle ſouterreine repoſe le corps de ſaint Gaétan. Les Napolitains ſont ſi ſuperſtitieux, qu'ils conſultent le Saint par des mémoires, auxquels on répond pour lui, comme vous le comprenez bien, ce qui ne ſe fait jamais ſans rétribution. J'entendis dans cette égliſe une muſique excellente; la ſymphonie en étoit brillante. En général la muſique d'Egliſe en Italie, eſt plus ſçavante & fait plus d'effet que la muſique d'opéra. Il eſt tems de vous donner, Monſieur, une idée de la maniere dont cet art eſt traité dans ce pays.

Le théâtre de ſaint Charles, le plus vaſte de

ceux que j'ai vus, après la grande ſalle de Parme, a ſix étages de loges; cent ſoixante & ſeize en tout. Son plan eſt demi-circulaire; un peu alongé, & bombé inſenſiblement du côté du théâtre, dont la profondeur eſt ſurprenante: les décorations en perſpective, en relief, en pieces détachées & fuyantes, forment des points de vue frappans. Le jour que je m'y rendis, l'orcheſtre étoit garni de quatre-vingt inſtrumens de toute ſorte; l'entrepriſe de l'opéra pour ce carnaval a coûté cent ſoixante mille francs. Les frais ſont à-peu-près égaux les autres années. *Monticelli*, de la muſique de la reine d'Hongrie, premier acteur de cet opéra, gagne de quatorze à quinze mille ſequins pour deux mois que doit durer cette entrepriſe. On exécutoit l'opéra de *Demophonte* de l'abbé *Metaſtaſe*, mis en muſique par Haſſe. Les acteurs étoient ſuperbement vétus. Les balets exécutés par des danſeurs déteſtables, n'ont aucune liaiſon avec le fond de l'opéra.

Ce brillant ſpectacle n'a lieu que quelques mois de l'année. Les entrepreneurs y font ſouvent des profits immenſes, malgré les frais conſidérables de l'orcheſtre & de cinq ou ſix chanteurs qu'on paye cher, ainſi que des ſuperbes décorations qu'on y voit, parce que les aſſemblées y ſont nombreuſes. La plûpart des loges ſont

louées pour tout le tems de l'entrepriſe, & le parterre où l'on eſt aſſis eſt rempli. Le prix des places y eſt relatif aux divers inſtans de la durée de la repréſentation & à celui des loges, qui dépend quelquefois auſſi de la bonté des pieces qu'on y exécute. Les entrepreneurs de condition ordinairement riche, indépendamment de la rétribution que leur procure la foule des ſpectateurs, retirent en quelques lieux les profits des jeux de haſard dont ils tiennent la banque, & qui ſont permis dans ces momens. On aime paſſionnément la muſique en Italie; ce n'eſt pas que dans quelques inſtans l'attention ne ſe laſſe, qu'on n'y cauſe un peu, que les dames ne ſoient occupées à recevoir des viſites dans leurs loges, où elles jouent & font ſervir des rafraîchiſſemens. Quoique la plûpart des ſujets des opéra Italiens ne ſoient qu'une eſpece de canevas pour lier les ariettes, les poëmes de Metaſtaſe ſont pour la beauté, l'élégance du ſtyle, la richeſſe de l'expreſſion, la régularité de la conduite, ſemblables à nos meilleures tragédies; les ſituations en ſont nobles, intéreſſantes, le ſentiment y eſt rendu avec autant de vérité que de grace; chaque ſcène, il eſt vrai, finit par une eſpece de madrigal, qui tantôt comparaiſon ou réflexion, ſert à exprimer les ſentimens du perſonnage théâtral. La meſure

des vers y eſt changée. C'eſt ſur ce madrigal que le muſicien laiſſant l'acteur à ſon aiſe, le met à portée de développer la beauté, la ſouplesſe de ſes organes, la ſublimité de ſon art. Les beaux vers du récitatif ſont rendus avec exactitude : quelques morceaux dans les momens les plus pathétiques de l'action, admirables par la beauté des accompagnemens, & qu'ils appellent *le récitatif obligé*, intéreſſent, étonnent. Quant au récitatif ordinaire, c'eſt une ſorte de déclamation notée ; quoique monotonne en quelques endroits, elle a de l'expreſſion & de l'énergie. Souvent dans le récitatif le muſicien paſſant avec rapidité & bruſquement d'un mode à un autre, rend avec ſuccès les réticences, les interruptions, les diſcours entrecoupés, langage ordinaire des paſſions impétueuſes. Comme c'eſt de la maniere de ſentir que dépend l'expreſſion, & que les Italiens (je pourrois vous en citer mille exemples) ſentent avec plus de force & de vivacité, leur expreſſion porte l'empreinte de la ſecouſſe qu'éprouve leur ame. Eſt-il queſtion de rendre la colere, la terreur, la jalouſie, la tendreſſe ? le muſicien le fait avec vérité, avec force. Quelqu'un qui ne ſeroit pas affecté auſſi vivement, peut-être trouveroit-il que l'on charge la peinture, & ſeroit-il tenté d'accuſer de défaut de juſteſſe

celui qui lui préſente ces différens objets. Mais il faut ſçavoir ſe placer & prendre le caractere des autres en quelque ſorte ; cela n'eſt pas facile. Ce que j'ai remarqué dans cette muſique, eſt le plus ſouvent une habitude à s'écarter de l'impreſſion que l'on veut exciter. Le compoſiteur au-lieu de ſuivre conſtamment le ton qu'il a pris, ſemble changer d'objet, & ſe permettre des licences ſçavantes ou manierées, qui paroiſſant couper avec le deſſein annoncé, le font perdre de vue. Quelquefois dans l'exécution, le chanteur cédant auſſi lui-même au plaiſir de ſurprendre & d'étonner par le brillant de l'exécution dans les morceaux qui l'affectent le plus, abandonne l'intérêt du poëme & du compoſiteur en le défigurant. Mais ce reproche eſt commun à toutes les muſiques : quoiqu'en France on prenne où l'on ſemble prendre quelque intérêt à la parole du poëme, ici la muſique ſemble être la ſeule choſe à laquelle on faſſe attention ; auſſi la change-t-on & ne fait-on preſque jamais reparoître un opéra déjà entendu. Quant au chant, d'après ce principe, le fameux Rameau avoit raiſon de dire, qu'il ne déſeſpéroit pas de mettre en muſique la gazette de France, & d'intéreſſer ſes auditeurs à tel point qu'on ne lui en feroit pas un reproche. Il partoit ſans doute de l'idée des Italiens, qui penſent que la beauté

beauté des vers n'ajoute rien, ou du moins peu de choſe au plaiſir réel d'entendre de la muſique excellente & telle qu'ils la donnent dans preſque tous leurs ouvrages : les arietes Italiennes ne ſont pas également bonnes ; il en eſt quelques-unes qui, au-lieu d'embellir l'ouvrage, ſemblent le dégrader, parce qu'elles n'ont point d'analogie & de rapport avec l'action qui ſe paſſe ſous les yeux, & qu'elles en ſont indépendantes ; mais il en eſt d'autres qui intéreſſant par les paſſions qu'elles préſentent, ſont pleines d'énergie. Le ſentiment y eſt rendu d'une maniere forte & ſublime : le poëte & le muſicien ſemblent marcher alors de concert, en quelque ſorte, pour exprimer les ſentimens paſſionnés & délicats, qui ſont le mérite des belles ſcènes de ces opéra.

La chapelle de ſaint Janvier, dans la vaſte & belle égliſe de ce nom, eſt décorée de belles peintures du *Dominicain* & de *Ribere*, dit l'*Eſpagnolet* ; ce dernier a peint les miracles du Saint dans la coupole de la chapelle du tréſor, avec tant de force & de vérité, qu'elle lui avoit mérité la préférence ſur les autres peintres de Naples, même ſur le *Dominicain*, quoiqu'il manque quelquefois de nobleſſe & de grace, & que l'expreſſion faſſe ſon principal mérite.

Le monaſtere des Olivétans a pluſieurs cloî-

tres, qui, couverts de terraſſes chargées d'orangers, rendent cette maiſon délicieuſe. Leur égliſe eſt riche en tableaux, en marbres, en dorures. Celle de la maiſon Profeſſe des Jéſuites ne lui cédant point en beautés, a ſur ſa porte un excellent morceau de Solimene, repréſentant les Vendeurs chaſſés du temple. Sa voûte eſt peinte à freſque par le cavalier Lanfranc.

Naples, qu'on dit la troiſieme ville de l'Europe par la quantité d'habitans qu'elle renferme, & où l'on compte cinq à ſix cens mille ames, eſt très-bien conſtruite. Ses maiſons ſont extrêmement élevées & couvertes de terraſſes; on y voit plus d'égliſes qu'à Rome, & de la plus grande magnificence. Son port, l'un des plus magnifiques de l'Europe, eſt défendu par le môle, qui, ainſi que la ville, pavé de grandes pierres plates, ſert de promenade & avoiſine l'arſenal des galeres, digne de curioſité. Le marquis du Bellay, lieutenant-général du roi des deux Siciles, prit la peine de me conduire à cet arſenal, où l'on gardoit un éléphant de la plus haute taille, dont le Grand-Seigneur avoit fait préſent au Roi. Vous voyez, Monſieur, que je ne laiſſe rien échapper. Je vais vous rendre compte de la réjouiſſance de la cocagne, fête donnée au peuple, tous les ans trois ou quatre fois pendant le carnaval. Deux régimens d'in-

fanterie & deux de cavalerie précédoient les jardiniers de la ville, habillés d'écarlate ou de droguet de ſoie galonnés d'or; les jardinieres qui n'étoient que des hommes déguiſés, vêtus d'habits taillés comme ceux des payſannes du pays, compoſés de belles étoffes, telles que du velours & du damas, marchoient devant un grand nombre de maſques à pied, & étoient ſuivies d'une autre troupe à cheval, accompagnée de trompettes & de hautbois; c'étoit des artiſans vêtus en ſeigneurs, ſur des chevaux ſuperbement harnachés, de houſſes brodées d'or & d'argent, quelques-uns affeublés même du cordon de ſaint Janvier. Entre les deux corps de cette nombreuſe cavalcade, on voyoit une montagne de verdure, qui formant au-deſſous un arc de triomphe, préſentoit un aſſemblage de toutes ſortes d'herbes, rangées dans le plus agréable & le plus joli deſſein; un nouveau char de la forme d'un vaiſſeau, ſurmonté d'une pyramide plus élevée que les appartemens les plus exhauſſés, compoſé en charpente, couvert de toile peinte & dorée, formoit des gradins ſur leſquels on avoit placé la muſique, ſous des berceaux de lauriers. Ce cortege ayant fait le tour de la place du palais, a formé un cercle autour de la barriere, qui renfermoit une pyramide chargée de viandes, qu'on a bandonnées au

peuple. Les différentes pieces retenues par des clous, étoient arrangées avec tant d'art qu'elles faiſoient l'effet d'un placage de marbre. On en change le deſſein toutes les années. C'eſt le Roi qui de ſa fenêtre donne le ſignal pour le pillage, qui a été exécuté avec tant de rapidité, qu'on a vu dans un inſtant ce char couvert d'hommes, qui retombant avec la même rapidité qu'ils y étoient montés, le dépouilloient des viandes différentes dont il étoit chargé. Ce divertiſſement eſt quelquefois fâcheux pour les acteurs; ils s'eſtropient & ſe tuent dans leur chûte; mais la populace ne voudroit pas renoncer à cette fête, dont le Roi fait tous les frais.

Voici une cérémonie auſſi curieuſe dans un genre plus noble. Je me trouvai le 28 Janvier dans l'égliſe du couvent de la Sapience, à la cérémonie d'une vêture de religieuſe. La nobleſſe de Naples y étoit invitée : elle s'y rendit ſuperbement vêtue. Deux chœurs de muſique placés de chaque côté de l'égliſe exécuterent un motet. La demoiſelle magnifiquement habillée, ayant une couronne d'argent ſur la tête, étoit dans le ſanctuaire au milieu des poſtulantes couvertes de ſerge brune. Après être ſortie elle alla embraſſer toutes les perſonnes priées à cette cérémonie, & rentra dans le couvent où les religieuſes l'attendoient

les portes ouvertes: les lieux de ſon paſſage étoient tapiſſés & jonchés de fleurs, les ſalles du couvent remplies d'hommes & de femmes à qui l'on ſervit des rafraîchiſſemens. On ne manqua pas de diſtribuer des ſonnets; toutes les muſes naiſſantes ou ſurannées s'étoient empreſſées de concourir, ſelon l'uſage, à la pompe funèbre qui faiſoit paſſer cette jeune perſonne de la vie du ſiecle au tombeau du cloître. Quoiqu'un tel ſujet, triſte & auſtere par lui-même, ne paroiſſe point fournir des traits brillans, quelques poëtes s'écartent ſouvent de la gravité qu'il inſpire, par la vivacité de leur imagination; ils ſçavent voiler des idées qui ont beſoin d'être adoucies, & répandre des fleurs ſur les épines dont ils couronnent une vierge. Peut-être quelquefois les chants de triomphe, les éloges prodigués dans cette occaſion font-ils courir avec empreſſement ces tendres victimes au péril où elles s'expoſent, quand une vocation bien décidée n'en eſt pas le motif; mais les parens dénaturés y trouvent leur compte, & n'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour maintenir cette coutume utile & politique?

Je vous ferai grace de la deſcription de quelques égliſes. Je remarquai dans celle de ſainte Marie la Neuve, une belle chapelle peinte par *Lanfranc*, & deux tableaux eſtimés, du *Melan-*

*conico*, repréſentant l'Adoration des Rois & celle des Bergers. Le chapître de S. Jean a dans ſon égliſe un excellent morceau *del Vivo*, repréſentant la Prédication du Saint dans le déſert.

Je partis le 29 Janvier pour aller voir le mont Véſuve, conduit par M. Tetbout, conſul de la nation Françoiſe à Naples : nous étions vingt-quatre, les uns en carroſſe, les autres en phaéton. Je vous dirai en paſſant que les chevaux de tirage ſont excellens dans ce pays, qu'ils vont d'une vîteſſe ſinguliere : nous arrivâmes en peu de tems à *Portici*, & de-là à *Reſine*, où nous laiſsâmes nos équipages, qui ne purent aller au pied de la montagne. La deſcription que j'en pourrois faire ne reſſembleroit point à celle que nous a laiſſé Martial ; le haut de cette montagne ne préſente aujourd'hui que des objets de triſteſſe & d'horreur.

Depuis l'extrémité de cette plaine aride, où l'on commence de monter, on trouve des vignes qui produiſent d'excellent vin ; on revient à *Reſine* en parcourant une campagne extrêmement riante, où malgré les rigueurs de la ſaiſon, nous apperçûmes tous les fruits du printems. Après avoir dîné à Portici chez M. Perchet, chirurgien du roi des deux Siciles, nous allâmes examiner la lave qui couvre Herculea, ou Herculanum, & deſcendîmes dans cette ville

ſouterreine. On y parvient à la profondeur de quatre-vingt pieds ; après bien des détours on trouve encore quarante marches pour aboutir au haut de la terraſſe ou corniche d'un amphithéâtre où l'on deſcend dans la place appellée l'*Arène*, qui ſervoit à placer les ſpectateurs pour voir les pieces de théâtre qu'on y exécutoit ; car cet édifice étoit deſtiné à divers uſages, ſi l'on doit s'en rapporter au témoignage de ceux qui faiſant les excavations, y trouverent des pieces de charpente réduites en charbon, qui n'avoient rien perdu de leur forme, & des roues pour des machines. Ce vaſte édifice avoit dans ſon diametre cent cinquante-ſix pieds, y compris les gradins placés au-bas du rang des ſiéges inférieurs bâtis de brique, revêtus de marbre blanc dont on voit encore des veſtiges. Dix-huit rangs de ſiéges s'élevoient autour. Le ſol étoit parquetté de marbre vert & de marbre jaune. Les portiques paroiſſent encore couverts d'une couche de peinture jaune & rouge en forme de cadre. Le roi de Naples ſe propoſe de faire publier une deſcription de la ville ſouterreine. Cet ouvrage eſt ſuſpendu par la mort de celui qu'il avoit chargé d'y travailler. Au reſte, cette ville reconnoiſſoit Hercule pour ſon fondateur. C'étoit l'un des ports de cette mer le plus conſidérable. Une belle cornaline gardée

dans le cabinet du roi de France, exprime la gratitude des Herculaniens, en faveur de L. Munatius Conceſſianus, qui les avoit ſecourus dans un tems de diſette. *Voyez* le Recueil de Mariette.

Quelques murs de maiſon ſont les ſeuls veſtiges d'Herculanum. On nous montra l'entrée d'une rue large de vingt-deux pieds; mais ſur cet indice il ſeroit difficile de déterminer quelle étoit la largeur ordinaire de ſes rues. Nous viſitâmes les reſtes d'un portique, ſous lequel on trouva la célebre ſtatue en marbre blanc de *Nonnius Balbus*, placée aujourd'hui dans le palais du roi des deux Siciles. Ce palais conſtruit ſur les laves qui ont couvert la ville ſouterreine, a dans ſon veſtibule près de l'eſcalier, la ſtatue équeſtre de ce Préteur, ſur un beau piedeſtal, entourée d'une grille, ſous le principal arceau, vis-à-vis d'une ſuperbe terraſſe, d'où l'on découvre les jardins du Roi, la mer, l'île de Caprée, & Naples ſur la droite, points de vue auſſi variés qu'admirables. L'eſcalier de marbre blanc d'une grandeur conſidérable, peint à freſque dans ſes voûtes, eſt orné de la ſtatue antique d'un empereur, trouvée auſſi dans la ville ſouterreine. Le rez-de-chauſſée de ce palais, diviſé en pluſieurs ſalles, a dans la premiere, un trépied antique de marbre blanc d'un

travail excellent & de ſculpture grecque, ſur lequel on a placé une table en échiquier.

Je dois vous faire obſerver, Monſieur, que comme il eſt aiſé à un connoiſſeur de diſtinguer l'antique d'avec le moderne, il eſt de même facile de diſcerner ſi tel ou tel monument eſt d'un travail grec ou romain : ces deux manieres ſont ſi diſſemblables, qu'on ne ſçauroit s'y méprendre. Les façons différentes de prononcer, les plis des draperies, les cheveux, les oreilles, les mains, toutes les extrémités, ont un caractere qui ne ſe reſſemble pas. Cette variété bien établie, je ne vous dirai qu'un mot ſur ce qui la déterminoit. Sans doute les Grecs de naiſſance libre pour la plûpart, travailloient avec cette liberté, cette force de génie qui caractériſent les grands maîtres. On remarque en effet dans leurs ouvrages la beauté de l'expreſſion, les graces & le goût. Les ſeconds au contraire, dont le plus grand nombre étoient pris parmi les affranchis ou les eſclaves, avoient la maniere gênée & lourde; leurs productions ſe reſſentoient, s'il eſt permis de le dire ainſi, de la baſſeſſe de leur naiſſance, du peu d'eſſor de leur imagination. La deuxieme ſalle a deux basreliefs, l'un repréſentant une Comédie ancienne à perſonnages maſqués, l'autre a une Bacchanalle; on y trouve des thermes de divinités,

tels que Jupiter, Hercule, Mars, Priape, quelques autels, des trépieds, des inſcriptions, des vaſes pour les ſacrifices.

Les peintures de la ville ſouterreine ſont au nombre de ſix cens. Les plus dignes d'éloges, ſoit à raiſon de leur coloris, de leur caractere, de leur expreſſion, ou des éclairciſſemens qu'on en peut tirer, ſont une repréſentation des galeres anciennes couvertes, à un ſeul étage ou bancs de rameurs, placés de droite & de gauche, ainſi qu'ils le ſont aujourd'hui; des jardins tels que les Romains en avoient, où l'on voit des cabinets de différentes formes, couverts de vignes, de chevre-feuille, ornés de vaſes, de ſtatues; très-peu d'arbres, ſeulement quelques allées de treillages à hauteur d'appui; des repréſentations d'animaux, de poiſſons, de différens oiſeaux parfaitement imités; de diverſes eſpeces de fruits & de fleurs enlacées; quelques morceaux détachés repréſentant des Nymphes qui danſent en frappant une ſorte de tambour-de-baſque, des jeux d'enfant, des payſages, des perſpectives, des colonnades, des palais, des périſtiles, des portiques, des prêtres, des prêtreſſes, des ſacrifices, des eſclaves; quelques têtes en camayeu rouge, en camayeu jaune; des tableaux votifs; un danſeur de corde avec le contre-poids; une groteſque que l'on croit

être quelque trait de ſatyre (*u*) ou quelque alluſion badine : c'eſt un perroquet attelé à un char, guidé par une ſauterelle tenant les rênes, quelques figures biſarres de caprice ; deux panneaux repréſentant des cérémonies de la religion Egyptienne, à en juger par le palmier & le ſphinx ; l'un des prêtres paroiſſoit haranguer les figures rangées à ſes côtés. Les figures ſont vêtues d'une eſpece de jupe blanche rattachée au-deſſous des bras & des épaules qu'elles ont à découvert, & qui finiſſant à la hauteur des hanches, déborde ſur un vêtement blanc qui deſcend juſqu'à terre. Le fond du tableau eſt rempli par une idole d'une forme hideuſe. On voit des cigognes dans l'un & l'autre de ces morceaux, qui paroiſſent d'une touche forte quoique négligée ; quelques panneaux de moſaïque d'un bon deſſein, mais bien différens par la

(*u*) Adiſſon a dit que la moquerie ſur de eſtampes ou en peinture, eſt d'une date moderne ; je croirois qu'il ſe trompe. Cette peinture ne ſemble-t-elle pas repréſenter quelque ridicule qu'on n'oſoit attaquer ouvertement, mais qu'on vouloit bien exprimer par cette alluſion ? On trouve encore dans quelques anciennes médailles de l'île de Carée, des Spintries fidellement copiées par l'Aretin, qui certainement ſont une ſatyre de la brutalité de Tibere ou des autres empereurs ; car ce ſeroit ſuppoſer, ſi l'on n'accorde ce fait, une ſtupidité bien ſinguliere dans ceux qui les ont frappées. J'écris de mémoire dans cet inſtant ; il me ſemble qu'Adiſſon lui-même eſt de ce ſentiment.

beauté & la délicateſſe de travail, de ceux que poſſede M. *Furietti.*

Deux tableaux repréſentant des nymphes attaquées : l'une repouſſe foiblement ſon aggreſſeur, l'autre ſemble vouloir réſiſter aux entrepriſes du ſien, qu'on voit ſur le point d'en venir à la force.

Le jugement de Pâris, dont la diſpoſition paroît admirable ; une belle peinture de dix pans de hauteur, ſur huit de largeur, a cinq figures, repréſentant Jupiter allaité par la chevre Amathée ; dans un autre à-peu-près de même grandeur, Théſée (*x*) vainqueur du Minotaure étendu à ſes pieds, environné de jeunes Athéniens, qui par des careſſes expriment leur reconnoiſſance. Ce héros porte une bague au doigt ſur laquelle on prétend voir le plan du labyrinthe ; malgré la plus grande attention je n'y ai rien apperçu. Ce tableau eſt froidement compoſé & d'un deſſein médiocre ; *Virginie*, ou le jugement du décemvir *Appius Claudius*, tableau à ſept figures bien caractériſées, mais d'une maniere peſante & froide, dont le pere Belgrade parle dans ſon livre de la découverte d'*Herculea.*

Achille ſous la direction du centaure Chiron,

(*x*) Quelques connoiſſeurs ont prétendu qu'il repréſentoit Flore, Hercule & Faune.

qui lui donne des leçons pour jouer de la lyre: ce morceau a quelques défectuoſités; mais la figure d'Achille eſt agréablement peinte; les contours en ſont coulans, & les demi-teintes de la lumiere à l'ombre moëlleuſement exécutées.

Quelques maſques d'acteurs de comédie, preſque toutes les peintures manquent quant à la régularité du deſſein; il eſt aiſé de voir qu'elles ſont de divers âges, & qu'il en eſt d'inférieures les unes aux autres. Pluſieurs de ces tableaux ſont peints avec quatre couleurs ſeulement, tranchantes, point dégradées. A ſe déterminer par l'examen qu'on en fait, il ne ſeroit pas difficile de donner à la ſculpture de ces tems reculés, la préférence ſur l'art de peindre. On n'apperçoit dans la pratique de cet art ni la même force, ni la même beauté; la plûpart de ces freſques ſont bien conſervées: il ſeroit difficile d'en donner le deſſein, à peine permet-on d'en prendre quelque note. Mais il en réſulte que les peintres de ce tems ne s'entendoient que médiocrement dans la dégradation des couleurs, qu'ils ne rendoient pas les paſſages aſſez imperceptibles, le grand art conſiſtant à confondre, à mêler les teintes pour qu'aucune ne tranche, à en étendre pluſieurs ſur tout le travail: cette perfection leur manquoit.

ſiques tirées d'Herculea; elles ſont de jaune & de vert antiques.

L'attelier de ſculpture où l'on travaille pour les jardins du roi, renferme cinq grandes ſtatues antiques de bronze, entre leſquelles deux conſuls, le dieu Mars, neuf ſtatues de marbre un peu au-deſſus de grandeur naturelle, l'Antinoüs, l'Agrippine, deux prêtreſſes de Veſta. Le palais du roi n'eſt pas encore achevé; il ſera placé entre deux jardins, d'où l'on découvrira le croiſſant & le bel amphithéâtre que forme ſur la mer la ville de Naples.

On travaille dans ce moment aux excavations des lieux où l'on croit qu'étoit ſituée *Pompeia*, ville qui eut le même ſort qu'*Herculea*, & que trois ou quatre torrens de lavange ont couverte. Celle qui ſortit du Véſuve en 1736, s'arrêta à la porte de l'égliſe des Carmes, & y forme une voûte en ſaillie de l'épaiſſeur de douze à quatorze pieds.

Les Chartreux de Naples ont leur couvent ſur la hauteur près du fort Saint-Elme, dans la plus heureuſe poſition du monde; on découvre de ce lieu toute la ville & ſon port : l'égliſe eſt des plus belles, indépendamment de ſes excellentes peintures à freſque; elle a des tableaux d'un grand prix, celui du *Calabrois*, la deſcente

de

de Croix de l'*Eſpagnolet*, la Nativité, dont le fond eſt éclairé par la figure de l'Enfant, ouvrage du *Guide*, qui n'eſt pas entierement achevé, auquel on n'a pas oſé toucher, & qu'on admire tel qu'il eſt; la cêne où l'*Eſpagnolet* a peint les Apôtres recevant la Communion de la main du Sauveur, les Diſciples d'Emmaüs de Paul *Véronèze*, outre les tableaux de Luc *Jordans*, & ceux des meilleurs artiſtes qui décorent les chapelles; on admire ſur la porte de la ſacriſtie le péché de ſaint Pierre, excellent morceau du *Carravage*.

Cette égliſe a deux belles ſtatues de marbre blanc repréſentant des vertus; celle de la droite, antique de l'école grecque; celle de la gauche du chevalier Bernin, qui n'a moins de beauté, ni moins d'expreſſion. Le lavoir eſt orné d'un Chriſt peint par Michel Ange; le petit chœur, d'un tableau de la prédication de ſaint Jean par *Maſſimo*, & du ſaint Bruno aux pieds de la Vierge par *Vouet*.

Dans la deuxieme ſacriſtie on voit une belle deſcente de Croix par l'*Eſpagnolet*. Cette peinture a tant de force & de vérité, qu'on la prendroit pour un relief, ainſi qu'un enfant placé dans l'épaiſſeur du mur de la fenêtre; on y voit auſſi *Hérodias* portant la tête de ſaint Jean-Baptiſte, excellent ouvrage dans lequel Luc *Jor-*

*dans* a imité & ſaiſi la maniere de Paul Véronèze. Cette ſacriſtie contient des richeſſes immenſes : on y trouve des ſtatues de grandeur naturelle en argent, d'un travail & d'une exécution parfaite.

Je remarquai dans l'appartement du prieur, une belle ſtatue de marbre blanc de la Vierge par le *Bernin ;* l'une de ſes ſalles eſt remplie de bons morceaux, tels que le miracle de l'Hémorroïſſe par le *Calabrois*, l'*Ecce Homo* du Carrache, quelques peintures du chevalier d'Arpin, un beau Chriſt par *Michel Ange*, d'après le modele qu'on dit fauſſement (*y*) y avoir été poignardé par ce peintre, pour ſaiſir la vérité & l'expreſſion de ces derniers inſtans.

Le principal cloître de cette maiſon a cent pas en carré ſoutenu par ſoixante belles colonnes de marbre de Carrare, d'une ſeule piece : il eſt pavé de marbre en moſaïque, formant pluſieurs deſſeins ; toute la partie au-deſſus de la ville eſt d'une architecture noble & brillante ; les religieux ſont agréablement logés ; & dans l'appartement des étrangers très-vaſte & très-

(*y*) Cet artiſte n'avoit en ſa vie commis aucune action qui pût le mener à cet excès de ſcélérateſſe ; c'eût été d'ailleurs manquer ſon but que de chercher dans des traits altérés par les convulſions de la douleur, cette tranquillité, cette bonté paternelle d'un Dieu qui meurt pour le ſalut de ſes enfans.

commode, on doit remarquer le ſaint Laurent du *Titien*, ainſi que les deſſeins d'*Alberdurer* & de Rubens.

L'aurore boréale qui parut ici le 3 de Février, plongea la ville dans une ſorte de conſternation : je ne rapporte ce trait que pour vous donner une idée de l'eſprit ſuperſtitieux du peuple Napolitain ; il étoit en pleurs ; on le vit courir dans les rues pendant toute la nuit.

L'oraiſon de quarante heures chez les peres de ſaint Philippe de Néri, fut des plus brillantes le 4 de Février : j'y entendis d'excellente muſique à cinq différens chœurs, d'un caractere très-différent de celle de Rome, diviſés ſelon l'uſage d'Italie dans les principales tribunes de cette égliſe.

Le 5 Février je partis pour *Pouzolle* ſous la conduite d'un *Ciceroné ;* c'eſt ainſi qu'on appelle en Italie ceux qui ſe mêlent de conduire les étrangers dans les lieux qu'ils ont envie de voir : il en eſt bien peu qui ſoient parfaitement inſtruits des antiquités qu'ils indiquent. Celui que j'avois pris dans cette occaſion me parut plus raiſonnable que meſſieurs ſes confreres. *Pouzolle* l'un des meilleurs ports des Romains, ne conſerve plus que de triſtes reſtes de ſon ancienne ſplendeur : on y voit encore douze piliers du fameux pont de trois mille neuf cens

pas de longueur, conſtruit par Caligula pour paſſer juſqu'à Bayes, & qui traverſoit le golfe.

Près de l'Arco-Felicé, ancienne porte de *Cumes*, on rencontre un grand nombre de ruines éparſes, qui témoignent qu'une ville d'une aſſez grande étendue y étoit conſtruite. Non loin de là ſont les reſtes d'un chemin à-peu-près ſemblable à la voie *Appienne*. Après avoir traverſé pluſieurs champs, on nous montra une mazure vulgairement appellée *le temple du Géant*, de la découverte faite en cet endroit de la moitié d'une ſtatue giganteſque, placée depuis près du palais du roi à Naples, une caverne de la prétendue ſibylle, qui a tout l'air d'avoir été une carriere, ainſi que quelques autres qui ne ſont pas éloignées de ce lieu. Ces vaſtes ſoûterreins occupent le deſſous d'une montagne ſur laquelle on trouve les ruines d'un petit temple dédié à Neptune. Le lieu appellé *Campana*, couvert de ruines & de quelques maiſons, eſt remarquable par une eſpece de chemin ou rue qui de droit & de gauche préſente des tombeaux du même goût : on leur a donné le nom de *Columbarium*. Ces édifices de forme carrée & voûtés, ont dans l'intérieur des niches où l'on plaçoit deux à deux, ainſi que des nids de pigeon, des petits vaſes qui contenoient les cendres & des fragmens d'os ſauvés des flammes quand on brû-

loit les corps des citoyens morts loin de leur patrie, ou des ſoldats qui avoient péri à la guerre; ces urnes chargées de caracteres, exprimoient la date du jour de la mort & le nom de ceux qui avoient perdu le jour pour le ſalut de l'Etat hors de ſon ſein. Ce n'étoit point s'écarter de la loi des douze Tables, qui défendoit de mutiler les cadavres, que de permettre d'en porter quelques oſſemens, qui dépoſés dans les monumens funéraires publics ou particuliers, ſervoient, pour ainſi dire, d'exemple, & donnoient de l'émulation aux divers membres de la République. C'étoit bien plutôt tourner à ſon utilité la pratique religieuſe de la ſépulture. Parmi le nombre conſidérable de ces bâtimens, on en voit un dont la voûte eſt à un ſeul ceintre: vis-à-vis de la petite porte par laquelle on entre, il y avoit une fenêtre en abatjour; au-deſſus de la fenêtre une grande niche en ſaillie, & deux autres dans les murs de côté. Ces trois principales niches de cinq pieds & demi de hauteur dans œuvre, étoient entre deux colonnes à demi-relief: les murs intérieurs de ce bâtiment ſont garnis de ſoixante dix-huit petites niches ornées de bas-reliefs & de médaillons en ſtuc. Le travail en eſt admirable; on y découvre des oiſeaux, des feſtons, des fleurs, des animaux, des figures d'hommes & de femmes. Ce

ſtuc autrefois couvert d'une couche de couleur, montre encore des reſtes de peinture rouge, mêlée avec le gris. Ces ornemens dans le goût de ceux que *Michel Ange*, qui s'étoit formé d'après l'antique, a exécutés au Vatican, ont été imités depuis dans les plafonds des plus beaux palais de Rome, ſoit en peinture, ſoit en bas-relief. Vous remarquerez, Monſieur, que les tombeaux des Romains n'offroient point d'idées lugubres : leurs urnes ſépulchrales ne préſentoient que des objets propres à adoucir les frayeurs de la mort : tantôt c'étoit un Hyllus enlevé par les Naïades, un Endimion endormi, un chœur de Bacchantes.

Après avoir quitté ces lieux je vis une plaine ovale, entourée de montagnes en amphithéâtre, formant une prairie riante, qu'on dit avoir été une place d'exercice pour les troupes ; elle a retenu le nom de *Campillone*.

La *Solphatara* ou *Solforata*, montagne peu élevée dans une chaîne d'autres petits côteaux, a la forme d'un amphithéâtre, percée de pluſieurs ouvertures, deſquelles il s'exhale avec grand bruit une vapeur de ſoufre extrêmement chaude & puante. On en tire en les couvrant avec des morceaux de pierre, du ſoufre, de l'alun, du vitriol, du ſel ammoniac, objets conſidérables pour le commerce de ce pays. Le

couvent des Capucins placé au-deſſous de ces lieux, a des bains chauds de fumée dont l'uſage eſt propre à certaines maladies.

Les étuves de *Sangermano* ne ſont pas éloignées de la grotte du Chien, & ſur les bords du lac d'*Agnano*, où nous répétâmes les expériences rapportées par Miſſon : ces étuves ne ſont pas moins fréquentées que celles des Capucins.

*Monte Nuovo* qui ſortit de la terre dans la nuit du 19 au 20 Septembre 1538, n'a pas la hauteur que lui donne Miſſon. Il eſt vrai que dans le lieu le plus élevé il s'eſt formé un petit gouffre qui ſans doute a augmenté depuis. Au pied de cette montagne on trouve le fameux lac Lucrin, qui, preſque comblé par la montagne nouvelle, fut réduit au point où l'on le voit aujourd'hui, c'eſt-à-dire en un vilain marais bourbeux (*Voyez* Varron). L'eau de ce petit lac eſt toujours ſalée ; ſes huitres étoient conſervées pour les feſtins les plus délicats & les plus ſomptueux des Romains.

Le lac Averne n'offre pas des avenues auſſi deſagréables qu'on le croiroit, les oiſeaux volent & nagent aujourd'hui ſur les eaux ; mais on n'en doit pas conclure qu'il faille taxer de menſonge les auteurs anciens qui nous ont parlé de leur exhalaiſon dangereuſe & mortelle : les cho-

ſes peuvent & doivent n'être plus les mêmes depuis 1800 ans : les phénomenes changent ; la nature ſe fait un jeu d'en varier le ſpectacle à nos yeux. Un ſentier bordé de violettes nous conduiſit à ce lieu redouté ; à ſa droite on voit les reſtes d'un temple dont la rotonde eſt grande & bien bâtie : il paſſe communément pour un temple d'Apollon, pour celui dont parle Virgile au ſixieme livre de ſon Enéide. Il le décrit ainſi, après en avoir attribué la conſtruction à Dédale, qui deſcendu ſur la terre, y conſacra les aîles qui l'avoient ſi bien ſervi.

*Exciſum Euboïcæ latus ingens rupis in antrum*
*Quò lati ducunt aditus centum, oſtia centum.*

Quelques antiquaires n'en conviennent point, quoiqu'ils avouent leur incertitude pour décider ſi ce temple étoit dédié à Mercure ou à Neptune, choſe aſſez indifférente dans le fond, ſi la connoiſſance préciſe de ce lieu n'eſt pas de quelque utilité pour l'ancienne géographie. Sur la gauche en bordant le lac, nous avons été voir la grotte de la ſibylle : c'eſt un long défilé taillé dans le rocher ; ſa voûte a douze pieds d'élévation. Ce large corridor en pente depuis l'entrée juſqu'à une certaine étendue, préſente à droite la porte de trois petites cellules, vulgairement appellées l'*appartement de la Sibylle*. Le jour n'y

pénetre d'aucune part, ainſi que dans le lieu qui y conduit : l'une de ces trois pieces a une fontaine ; au bout de ce logement prétendu, on trouve deux portes, l'une à droite, & l'autre à gauche, dont les iſſues bouchées par des éboulemens nous empêcherent de pénétrer plus avant. Au ſortir de ce triſte ſéjour, qui dans ſon origine peut avoir été un édifice deſtiné à des bains, nous avançâmes du côté de *Bayes* pour viſiter ceux de Néron placés ſous la montagne & bâtis au bord de la mer, qui ſervent aujourd'hui d'abreuvoir aux beſtiaux de la campagne.

Par un chemin aſſez élevé nous pénétrâmes dans les étuves de cet empereur : ce défilé étroit où deux perſonnes peuvent à peine marcher de front, va en pente, toujours plus rapide à meſure qu'on avance, & en zig-zag. On ſent dès l'entrée une chaleur qui augmentant à chaque pas, produit bientôt une ſueur violente. Lorſque celui qui deſcend dans ces lieux craint d'en être incommodé, pour ſe garantir de la ſuffocation, il n'a qu'à baiſſer la tête contre terre, il éprouve bientôt un air tempéré, très-différent de celui qu'il reſſentiroit debout ou aſſis. A l'extrémité du défilé eſt une ſource d'eau bouillante, qui tranſportée hors des étuves, conſerve encore une chaleur très forte. Le thermo-

metre du onzieme degré monta dans une minute juſqu'au trentieme, & dans l'eau, du trentieme au ſoixante & quinzieme : ces étuves joignoient le palais de Néron à Bayes ſur le bord de la mer. L'eau chaude qui s'y précipite, qu'on trouve au pied des ruines de cet édifice, vient ſans doute de la même ſource placée dans l'intérieur de l'étuve ; il y a pourtant une différence de quelques degrés de chaleur, ce qui dépend de l'air extérieur, ou de ce qu'elle perd dans l'intervalle de ſa courſe.

Les reſtes du temple de *Venus genitrix*, laiſſent voir une belle rotonde environnée de pluſieurs ſalles voûtées, extrêmement dégradées par les injures du tems.

Celui de *Mercure*, autre rotonde dont on n'apperçoit que des ruines, étoit vraiſemblablement éclairé comme le Panthéon par l'ouverture du comble.

Le temple de Diane de forme octogone, dont l'enceinte eſt très-vaſte, recevoit la lumiere par de grandes fenêtres carrées, contre l'uſage ordinaire de ce tems. Au-deſſus de la montagne, eſt un édifice qui ſervoit aux myſteres de Vénus ; pour faire honneur à la déeſſe, on s'y livroit ſans doute à toute ſorte d'excès. Quelques ſalles très-peu éclairées ont encore des bas-reliefs de ſtuc d'un excellent travail ; les figures en ſont

parfaitement deſſinées, ainſi que les ornemens des médaillons : les ſujets, comme vous le comprenez, ſont bien aſſortis au culte de la divinité. Ces morceaux précieux à raiſon de la perfection des artiſtes qui y ont été employés & de leur longue durée, ſont aujourd'hui noircis par la fumée des flambeaux qu'on y porte toutes les fois qu'on a la curioſité de les voir. Ces divers bâtimens & ceux qu'on rencontre ſur le reſte de la côte, conſtruits de brique mince liée par de la pouzzolane, forment un corps très-dur & très-ſolide.

En quittant ces lieux après les avoir côtoyés quelque tems dans notre félouque, nous arrivâmes près du cap *Miſene*, d'où l'on découvre l'île d'*Iskia* : ſon rivage couvert de maiſons préſente un aſpect très-agréable, l'Acheron, les champs éliſées, lieux célebrés par les poëtes. Le dernier planté de vignes & de peupliers ; le cap dans ſon ſommet a naturellement la forme d'un tombeau antique, circonſtance que Virgile a mis à profit en ſuppoſant qu'il avoit été deſtiné à la ſépulture de *Miſene*.

La piſcine, admirable édifice aſſez bien conſervé conſtruit par Lucullus, n'eſt pas éloignée de ce lieu ; on n'eſt pas d'accord ſur l'objet de ſa deſtination : quelques-uns penſent que c'étoit un réſervoir pour tenir des eaux, d'autres

un logement d'eſclaves. Cette conſtruction a du rapport avec les égliſes à pluſieurs nefs ; on en voit en effet cinq d'égale largeur, ſoutenues par quarante-huit piliers également éloignés les uns des autres. Ce bâtiment éclairé par des ouvertures rondes, placées dans le milieu de chaque carré formé par les piliers, a deux eſcaliers aſſez larges par leſquels on y deſcend ; ſa longueur eſt de deux cens cinquante pieds, ſa largeur de cent ſoixante-huit.

L'édifice appellé *les Cent chambres*, que l'on dit avoir été des priſons conſtruites par Néron, dont la plûpart ſont aujourd'hui écroulées, a des portes très-baſſes. On n'y pénetre qu'avec des flambeaux, ainſi que dans les débris du tombeau d'Agrippine, dont l'intérieur eſt encore rempli de bas-reliefs en ſtuc bien exécutés. Notre traverſée de ces lieux juſqu'à *Pouzzole*, fut de trente-ſix minutes : au reſte, Monſieur, les poëtes ont célébré le dauphin : ils ont parlé de ſon amitié pour les hommes. Ce n'eſt qu'une fiction que l'attrait qu'on leur ſuppoſe pour la muſique ; ceux que j'ai vus m'ont paru auſſi effrayés du bruit qu'ils entendent, que le ſeroient les autres poiſſons. Autant que j'ai pu juger de leur forme dans l'éloignement où je les ai vus ſur le golphe, ils m'ont paru longs de quatre à cinq pieds ; leur queue fourchue eſt perpendi-

culaire à l'horiſon : ils ont un creux entre le muſeau & le ſommet de la tête, le dos verdâtre & brillant, le ventre d'un beau jaune.

Le palais du roi à Naples, eſt digne de curioſité par la beauté des tableaux, des médailles, des camées, des pierres précieuſes qu'il renferme.

Le château de l'Œuf dont l'artillerie eſt belle, a la vue de la montagne du Poſilipe, du beau quai de *Kiaïa*, de celui de ſainte Lucie, de la mer, de l'île Caprée. Ce château, du tems des Romains, faiſoit partie des palais & des jardins magnifiques de Lucullus, comme il paroît d'une inſcription qui y eſt placée. On voit encore en y entrant, une grande voûte taillée dans le roc d'une profondeur conſidérable, où l'eau de la mer aboutit, & qui ſervoit de réſervoir aux poiſſons de ce célebre Romain.

Le 9 Février j'eus l'honneur d'être préſenté à Sa Majeſté par Monſieur le marquis de l'Hôpital : il me fit celui de me demander l'objet de mon voyage ; après y avoir ſatisfait, je me rendis chez Monſieur le prince Fogliani, ſon miniſtre. L'aſſemblée étoit des plus brillantes ; j'y vis grand nombre de ſeigneurs & de dames, entre leſquelles étoit la princeſſe de Francavilla, dont j'avois reçu l'accueil le plus favorable ſur la recommandation du prince Jacques *Borghèze* ſon oncle.

On doit placer ſur le môle la ſtatue du Souverain lorſque la conſtruction qu'on projette ſera terminée. Le château Neuf, voiſin de ces lieux, édifice très-vaſte, flanqué de groſſes tours, a une grande chapelle : l'une des portes intérieures de ce château eſt à portée du palais du Roi par où il y aboutit, ainſi qu'à la partie de l'arſenal appellée la *Darce*; cette porte eſt formée par un bel arc de triomphe, orné de colonnes & de bas-reliefs.

Le lieu où l'on adminiſtre la juſtice nommé la *Vicairerie*, eſt un vaſte édifice compoſé de divers corps de logis : on y voit toujours une affluence prodigieuſe de monde, les ſalles d'audience n'étant pas d'une vaſte étendue, l'aſſemblée ne pourroit y être conſidérable; mais la foule eſt répandue dans douze ſalles qui y aboutiſſent. On y fait un ſi prodigieux bruit, qu'il eſt impoſſible de rien entendre. Il n'eſt point de jour où l'on ne trouve dans les différentes ſalles

Miſſon ; il n'a point outré les incommodités auxquelles on y eſt expoſé. Seneque s'en plaignoit ; Adiſſon en paroît ſurpris, mais cela eſt aiſé à expliquer. Lorſque ce chemin n'étoit point pavé ( & il ne l'étoit pas de ſon tems ), la pouſſiere devoit y être plus conſidérable Au reſte, Monſieur, on trouve tous les jours ſe promenant en ce lieu, des hommes en veſtes dorées & ſans bas ; ce qui prouve ou l'inconſéquence naturelle des Napolitains, ou qu'ils donnent au luxe ce qu'on employeroit ailleurs pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air.

de

de ce palais immenſe, au-delà de trente mille ames. On en compte de ſoixante & dix à quatre-vingt qui ſont gens de robe, ou qui en font ſuite. J'ai entendu plaider dans trois tribunaux différens : les avocats y parlent ſans brevet d'un ton de déclamation un peu chancelante, ſelon l'uſage de la plûpart des orateurs Italiens. Les juges les interrogent & ils diſcutent les affaires avec eux, s'il leur paroît néceſſaire de prendre ce parti, ce qu'ils font toujours avec autant de ſcience que de juſteſſe, ayant été eux-mêmes du nombre des avocats du premier ordre.

L'audience criminelle eſt toujours tenue par un Seigneur de la cour, appellé le *Grand-juſticier*. Le prince *Centauli* y préſidoit le 16 Février : on lui adreſſoit la parole ; il n'étoit-là que pour la décoration du tribunal ſans y donner ſa voix. Six juges formoient l'aſſemblée. Un dignitaire du palais appellé l'*Avocat des pauvres*, placé dans l'intérieur du barreau, ſans brevet, aſſis & couvert, plaidoit pour l'accuſé, qui provoqué par des menaces, avoit dans une légitime défenſe commis un meurtre. Toutes les juriſdictions de la ville ſont réunies dans ce palais, les matieres civiles & criminelles y ſont traitées dans quatre bureaux différens. Le conſeil a quatre chambres : on appelle ce tribunal la *Rote*. La chambre Fiſcale ou des Comptes a trois bu-

reaux. Les priſonniers de ces différentes cours n'ont qu'une ſeule & même priſon. Les magiſtrats de ces tribunaux, vêtus d'une ſimarre de velours noir, ou de taffetas dans l'été, portent par-deſſus un grand manteau de ſoie de même couleur, auquel on donne le nom de *toge*. Les avocats en habit noir & manteau court lorſqu'ils plaident, dans les autres occaſions ſont vêtus comme ils le jugent à propos, ils portent même l'épée. On compte dans ce palais quarante-huit différens greffes, indépendamment de ce que j'en ai vu. Je tiens une partie de ce détail de dom *Antonio Aurelio Digenaro*, l'un des plus grands juriſconſultes de l'Europe, à qui ſes talens ont mérité la place de conſeiller, & qui s'eſt fait connoître avantageuſement du public par ſes ouvrages littéraires. J'ai reçu de lui pendant mon ſéjour en cette ville, toute ſorte de politeſſes, & le recueil de ſes productions eſtimables: il m'a dit que le droit Coutumier & le droit Romain ſervoient de regle & de loi dans les divers tribunaux de ce gouvernement, qui doit être continuellement occupé & avec le plus grand ſoin, à ce que les vivres ſoient extrêmement abondans dans l'étendue du Royaume, le peuple y étant très-difficile & ſujet à s'émouvoir.

Le palais *Brancaccio* d'une ſingularité biſarre,

a coûté des ſommes immenſes & mérite d'être vu. L'une des choſes le plus remarquables eſt ſon eſcalier, orné de divers marbres en placage, compoſant des ordres d'architecture & pluſieurs deſſeins bien exécutés, qu'on croiroit, ſans le poli dont ils ſont, ne préſenter qu'une peinture à freſque. Les portes des appartemens s'ouvrent comme les couliſſes d'un théâtre ; ce palais a d'excellens tableaux de *Rubens*.

On y voit une jolie ſalle de ſpectacle, & ſous les principales fenêtres des corps de logis, des terraſſes où l'on forme chaque jour des parterres nouveaux à pieces rapportées, comme des plateaux pour le ſervice d'une table. On arrange avec tant d'art les vaſes de fayance de différentes formes qu'il contient, que le coup-d'œil en eſt très-agréable. Le maître de cette hôtel a une machine qui le guinde aiſément du rez-de-chauſſée aux appartemens les plus élevés, & il en deſcend ainſi qu'une divinité d'opéra.

En voilà aſſez, Monſieur, pour le ſéjour que j'ai fait à Naples, j'en partirai dans quelques jours & je vous écrirai de Rome. Au reſte, on ne doit pas oublier de voir ici le cabinet de M. *Portinari*. Cette collection réunit les plus précieuſes antiques ; ce ſont des pierres gravées, des idoles des dieux Lares, des inſtrumens pour les ſacrifices, des lampes, des vaſes, des figures

votives, des amulettes, des bulles, des bracelets, des agraffes, des anneaux, des camées trouvés dans les fouilles d'*Herculanum*.

Ce 18 Février.

JE quittai Naples le 19 Février, & m'arrêtai pour viſiter les reſtes de *Capoue*, ancienne & fameuſe ville, éloignée d'environ une lieue de la nouvelle, & dont les débris informes ſont épars, quelques-uns ayant été employés à la conſtruction d'un petit bourg appellé *Sainte-Marie*. Elle avoit pluſieurs temples, deux amphithéâtres placés dans la Campanie, pays agréable & fertile, c'étoit l'une des plus grandes & des plus riches villes de l'univers, émule de Rome. Polibe l'appelloit la plus heureuſe des cités; quoique les Romains lui euſſent ôté ſes magiſtrats, le conſeil Public, toutes les marques d'indépendance. On craignoit qu'elle ne s'attribuât l'Empire, & ce lieu où la félicité & l'abondance entretenoient le luxe, fut deſtiné pour les magaſins de la capitale.

*Averſa*, *Sainte-Agathe*, *Ceſſia*, petite ville épiſcopale, ne méritent point qu'on s'y arrête: nous avons repaſſé à *Ibri*, à *Fondi*, dont je vous ai parlé, qu'Horace a célébré dans les vers où il ſe moque de l'impertinence de ſes petits magiſtrats, qui pour imiter ceux de Rome, fai-

ſoient porter devant eux des braſiers de feu, & y brûloient des parfums.

De Terracine à *Foſſa-nova*, communauté de Bernardins où nous nous ſommes arrêtés pour voir la maiſon, remarquable par l'agréable ſolitude dans laquelle elle eſt placée, nous avons repris le chemin de *Piperno*. On trouve près de ce lieu les veſtiges du palais de Séjan; les reſtes informes de la voie Appienne, ne deviennent ſupportables qu'après *Ciſterne*, au point qu'on eſt obligé de mettre ſur les voitures des buffles, animaux plus robuſtes & plus vigoureux que les chevaux; ils ne vont pas mal dans ce pays montagneux. Cette voie tant vantée traverſoit la plaine qui forme aujourd'hui les *marais Pontins*.

La ſource d'eau minérale près de Sermonette, connu autrefois ſous le nom de *Sulmoné*, impregnée de ſoufre, eſt froide & n'a point de mauvais goût. Avant de revenir à Rome je viſitai les vignes les plus célebres de *Freſcati*, la *Villa-Taverna* du prince Borgheze, *Mondragone*, le jardin *Pamphile*, la *Ludoviſia* des *Conti*. Ces maiſons décorées dans l'intérieur & dans le dehors d'une belle architecture, ſont très-agréables; l'extrême variété de leurs jardins rend ces habitations délicieuſes; elles ſont le ſéjour de la nobleſſe Romaine pendant l'intem-

périe : ils appellent ces voyages *villegiatures* ; c'eſt dans ces lieux qu'ils étalent toute leur magnificence, qu'ils font la dépenſe la mieux entendue & la plus conſidérable.

J'arrivai à Rome le 22 Février. L'île Saint-Barthelemi & ſon égliſe méritent d'être vues : le Saint y eſt placé dans un tombeau de porphire d'un excellent travail ; celles des peres de ſaint Jean-de-Dieu, agréablement bâtie, eſt ornée des marbres les plus riches, & de bonnes peintures de *Corrado Giaquinto*.

La vigne Farnèze, admirable par ſa ſituation, occupe une partie du mont Palatin ; ſon palais un peu négligé eſt digne d'être vu à raiſon des célebres peintures de *Raphaël*.

M. le cardinal *Paſſionei*, qui m'honore de ſon amitié, m'ayant invité à prendre le chocolat chez lui, m'a fait voir ſes tableaux, ſes marbres, ſes bronzes ; ils annonçoient le goût du maître : ſa magnifique bibliotheque au-deſſus de l'idée qu'on peut s'en faire, & qui ſeroit digne d'un ſouverain, a des livres de tous les genres ; quatre grandes ſalles remplies de rayons dans toutes les faces, contiennent cette belle collection de livres du format le plus recherché, & couverts avec autant de richeſſe que d'élégance, je me rappellai en les voyant ce demi-vers de Tibulle.

*Pumice omnia æquata*, &c.

La vigne *Pamphile*, hors de la porte de ſaint Pancrace, a un palais bâti dans le goût françois & italien, rempli d'excellens tableaux, de belles ſtatues. Ses jardins, ſes bois, ſes prairies ont de tour ſix milles d'Italie, & méritent d'être viſités.

L'égliſe neuve des Oratoriens eſt ornée de marbres & des plus belles peintures : cette maiſon a un cabinet de phyſique, une bibliotheque dont le vaiſſeau eſt très-bien décoré. J'y ai vu une Bible en parchemin, manuſcrite par Alquin, *in-folio*, en petit caractere très-liſible, marqué en lettres rouges au haut de chaque page, diviſée en trois colonnes : on me montra un exemplaire des offices de Cicéron, l'un des premiers livres qui aient jamais été imprimés.

L'hôpital Saint-Eſprit, édifice conſidérable, a une vaſte ſalle ſervant d'amphithéâtre pour l'anatomie. Le reſte de ce bâtiment, de la plus grande commodité pour les malades, eſt continuellement raffraîchi par des eaux claires & limpides qui rendent cette habitation plus ſaine.

La *Villa Corſini* a deux palais dans ſon enceinte ; l'une de ſes ſalles eſt ornée de jolis buſtes dans le goût gracieux, par Alexandre *Gordoni*. Les plafonds ſont peints par Joſeph *Paſſeri*.

On admire dans le ſecond palais un ſaint Jérôme & une Charité Romaine.

Le 26 Février j'aſſiſtai, dans le college Romain, à un exercice dédié au roi de Portugal: on y traitoit des matieres lithurgiques; divers prélats y argumenterent. L'égliſe ſervant de ſalle d'aſſemblée, étoit tapiſſée de velours & de damas cramoiſi, on avoit placé ſous un dais le tableau du roi de Portugal.

Saint Joſeph des Menuiſiers a une excellente Nativité de *Carlomaratre*. On y voit deux tableaux très-bons de *Leonardy* & de Barthelemi *Palombo*. Le ſouterrein appellé la *Priſon de ſaint Pierre*, lieu qui ne reçoit aucune clarté du dehors, bâti en pierres de taille, dont quelques-unes ſont brutes, & où l'on deſcend par une ouverture, à l'aide d'une échelle à main, n'eſt remarquable que par la petite fontaine qui ſervit à l'Apôtre pour baptiſer ſes gardes.

Sainte Cécile *in trans tevere*, a une belle ſtatue de *Maderne*. La Patrone y eſt placée à l'entrée d'nne eſpece de tombeau dans l'attitude où on la trouva. Cette figure eſt de la proportion la plus agréable, & d'une grande expreſſion.

L'hôpital de ſaint Michel à *Ripagrande*, maiſon ſuperbement bâtie, nourrit tous les jours mille pauvres. Son égliſe deſſervie par cent prê-

tres, eſt jointe à une manufacture de tapiſſeries dans le goût de celle des Gobelins.

Saint François des Récolets, poſſède le chef-d'œuvre d'Annibal *Carrache*, tableau repréſentant le Chriſt ſoutenu par la Vierge & la Magdelaine, exécuté avec cette correction & cette fermeté de touche qui caractériſoient ce célebre artiſte : on voit dans le même lieu la ſtatue de la bienheureuſe Louiſe *d'Albertoni* du cavalier *Bernin*.

C'eſt à ſainte Bibiane, ſur le principal autel, qu'eſt placé l'un des plus excellens morceaux de ce grand homme : ſous ce même autel on doit voir un tombeau d'albâtre d'un travail précieux, qu'on dit être celui d'Auguſte.

Les vignes *Negroni*, *Cazali*, *Mattei*, agréables par leur ſituation, par les différens points de vue qu'on y a ménagés, des antiquités & de la ville moderne, renferment de belles ſtatues, entre autres celle de la jeune *Fauſtine*, qui, regardée comme un modele, pourroit être miſe à côté de la *Vénus* de *Médicis*; les jardins, les boſquets de ces maiſons ſont de bon goût, quoique moins étendus & moins conſidérables que ceux de la *Ludoviſia*, où l'on conſerve parmi un grand nombre de ſtatues, l'excellent groupe du Bernin, repréſentant l'enlevement de Proſerpine.

Les égliſes de ſaint Vincent, de ſainte Anne ſont très-bien bâties. Dans la premiere, reconſtruite par les ordres du cardinal *Maſarin*, dont la façade reſſemble à celle du college de ce nom à Paris, on remarque trois excellens tableaux de *Franceſco Roza*.

Le couvent de ſainte Anne & ſon petit cloître, habités par des Carmes déchauſſés Eſpagnols, n'occupent point une place plus grande que l'un des piliers de la coupole de ſaint Pierre; jugez par-là, Monſieur, de l'immenſité de leur maſſe.

Vous ne ſerez pas fâché que je vous diſe un mot des prédicateurs de ce pays. J'ai entendu les peres *Cavally*, jéſuite, *Luigni de Sienne*, obſervantin. Ces deux hommes ont la plus grande réputation: on vante leur éloquence, mais je ne leur ai pas trouvé cette expreſſion douce & véhémente qui émeut, entraîne, & perſuade. Ils ont des talens ſans doute malgré leurs geſtes un peu grimaciers; mais ils manquent de force & de vérité: leur ſtyle le plus ſouvent guindé approche trop de la déclamation; ce que je ne leur pardonne pas, c'eſt le mélange du ſacré avec le profane. Pour vous en donner une légere idée, l'un d'eux parlant ſur l'orgueil & la vanité, à côté des morceaux de l'Evangile qu'il citoit, ne put ſe défendre de

rappeller la fable de Narciſſe ; ce n'étoit aſſurément pas le lieu.

Saint Luc, égliſe de l'académie des Peintres, dont la façade eſt riche & de bon goût, a dans l'intérieur un très-beau ſouterrein, bâti d'après les deſſeins de Pierre de *Cortone :* cet artiſte fameux, qui réuniſſoit à des talens ſublimes dans la peinture, un goût, une maniere très-grande dans l'architecture, donna un fonds de cent mille écus pour conſtruire un maître autel de bronze, & y élever ſon tombeau exécuté avec des épitaphes magnifiques. Au-deſſous du tableau qui décore le maître autel, morceau remarquable de *Raphaël*, on voit la ſtatue couchée de ſainte Martine, en marbre blanc, par *Nicolo Mengino.* Cet ouvrage ne le cede point en beauté aux trois morceaux de l'*Algarde* placés dans les chapelles du ſouterrein de forme ronde, ſupporté par de belles colonnes de marbre de Chypre. Les voûtes de cette chapelle ſont plates : on voit à l'entrée quatre ſtatues très-bien faites, par *Coſimo Fancelli.*

Les vignes *Altieri* & *Madame* ſont dignes de curioſité, à raiſon de leurs jardins & de leurs agréables boſquets. Ces maiſons riches en peintures, ont des buſtes, de belles ſtatues antiques, & ces lieux de plaiſance ſont rafraîchis par des

fontaines, qui répandent dans leurs environs un air de vie & d'abondance.

Sainte Marie de la Paix, dont le portique rond paſſe pour un chef-d'œuvre d'architecture, plut tant à Alexandre VII. qu'il créa le *Cortone* dont on avoit ſuivi & exécuté les deſſeins, chevalier de l'éperon d'or. Le maître autel de cette égliſe a un tableau de la Vierge, peint par ſaint Luc, ſuivant l'opinion du vulgaire (*a*): ſa voûte eſt de l'*Albane*, qui n'avoit point étudié l'antique; mais que ſes tableaux gracieux, ſa belle compoſition, & le grand fini de ſes ouvrages ont rendu fameux: on doit y remarquer encore un excellent bas-relief de bronze, repréſentant une deſcente de Croix, par *Caſimo Fancelli*, la ſtatue de ſaint Bernardin, un tombeau parfaitement exécuté, d'Hercule *Ferrata*; les deux Sibylles deſſinées ſur la muraille par Raphaël, & colorées par *Jules Romain*.

La collection du palais *Juſtiniani*, compoſée des meilleurs tableaux de Raphaël, du Titien, de Paul Veronèze, du *Parmeſan*, du *Guide*, du *Guerchin*, de *l'Albane*, de *Lanfranc*, du Carravage, demanderoit quelque détail; mais il ſeroit immenſe. Vous pouvez conſulter à cet égard l'abrégé de la Vie des plus excellens Peintres,

(*a*) Vous pouvez conſulter la note de la page 387.

ouvrage eſtimable & d'une grande exactitude. La belle tête d'Alexandre, de marbre noir, celle de Cicéron, pluſieurs autres ſtatues, rendent ce palais intéreſſant, entre autres celle de Minerve avec le ſerpent, ſymbole de la Médecine, trouvée dans les débris du temple magnifique que les Romains lui avoient conſacré. Rappellez-vous, Monſieur, que les artiſtes anciens traitoient toujours leurs divinités d'une maniere grande & majeſtueuſe : ils ne manquoient jamais de les caractériſer par les attitudes & les ſymboles qui leur étoient propres ; telle eſt la ſtatue de Jupiter armé d'un foudre, qu'on peut voir au palais *Veroſpe*. Ce qu'il y a de plus renommé dans celui de la maiſon *Ruſpoli*, eſt un eſcalier de marbre blanc de la plus belle forme.

Le mauſolée de l'empereur Adrien, appellé aujourd'hui le *château Saint-Ange*, qui n'eſt pas une place auſſi forte qu'elle eſt agréable par ſa poſition, fut bâti ſur la rive droite du Tibre, par l'ordre de cet Empereur & de ſon vivant. Ce maſſif énorme, compoſé de cailloux, de chaux & de pouſſolane ; revêtu d'un bout à l'autre de belles pierres carrées, de grands blocs de marbre de Paros, eſt dans ce moment dépouillé des ornemens dont il avoit été décoré, tels que des colonnes de marbre, des ſtatues, des chariots, des figures équeſtres ; au-lieu de la pomme de

pin qui terminoit cet édifice d'une hauteur demeſurée, où l'on avoit vraiſemblablement renfermé les cendres d'Adrien, on a placé une ſtatue de bronze repréſentant ſaint Michel. Le pont ſur le Tibre que cet Empereur avoit fait conſtruire pour conduire à ce mauſolée, décoré par divers pontifes, de ſtatues des plus fameux artiſtes, & de magnifiques parapets de pierre entremêlés de grilles de fer, ſur les deſſeins du chevalier *Bernin*, a cinq arcades, ſoixante & dix pas dans ſa longueur, ſur une largeur proportionnée & ſuffiſante au paſſage des voitures. Le château à moitié détruit dans la ſeconde guerre des Goths, à peine reconnoiſſable de nos jours, étoit carré dans ſon premier ordre. Entierement enterré, il ne reſte plus du ſecond que la moitié de la maſſe ronde qui le formoit, dépouillée de ſes ornemens, des pierres même dont elle étoit revêtue. Alexandre VI. la fit continuer en brique avec des cordons de pierre juſqu'à la hauteur où l'on la voit aujourd'hui. Boniface IX. en avoit fait le premier une citadelle; celui-ci fit bâtir au-deſſus des logemens pour le gouverneur & les officiers, ainſi qu'une galerie, par laquelle il eſt aiſé de communiquer au Vatican. Urbain VIII. acheva ſes fortifications en y ajoutant de nouveaux boulevards & des foſſés. Ce lieu, dépôt du tréſor &

des archives, eſt terminé par une tour où ſe trouve une belle plate-forme ; on y voit encore les deux anciens buſtes d'*Adrien* & d'*Antonin* le Pieux, tous les deux d'excellente ſculpture. L'intérieur des édifices a des ornemens de relief & de peinture très-bien exécutés. La ſalle, dont le pavé eſt remarquable, a de belles peintures de *Pietro del Vaga* & de Jules Romain. L'appartement du duc *Zenobio Savelli Palumbara*, gouverneur du château, eſt extrêmement agréable. Ce ſeigneur l'a donné aux Mathématiques, l'a meublé de tout ce qui peut avoir trait à cette ſcience.

L'architecture du palais *Farnèze*, bâtiment qui n'eſt point achevé, eſt de Michel Ange. Sa galerie par Annibal Carrache, eſt un morceau célebre de peinture : tous les ſujets tirés de la fable ſont traités dans la plus grande correction, avec ce caractere de fierté dans les têtes, qui le diſtinguoit d'*Auguſtin* ſon frere & de Louis *Carrache* ſon couſin. L'un & l'autre y ont peint quelques figures, telles que la Syrinx, la Galathée, l'Aurore ; les ornemens de ſtuc qui ſoutiennent la voûte à compartimens variés, ſont du meilleur goût. Cette galerie eſt un vrai poëme. Le Pouſſin diſoit que dans cet ouvrage, Annibal avoit ſurpaſſé tous les peintres ſes prédéceſſeurs, qu'il s'étoit ſurpaſſé lui-même. Le

*Camerone* mérite d'être examiné. Cette chambre précede la galerie : on y admire les peintures du plafond. On voit dans la cour de ce palais, parmi pluſieurs ſtatues, le *groupe du taureau*, l'*Hercule*, ouvrage célebre de Glicon, ſculpteur Athénien, la Flore, morceaux comptés parmi les meilleurs de la belle ſculpture antique.

Le palais Colonne, l'un des plus conſidérables & des plus magnifiques de Rome, a ſa galerie ornée de ſtatues & de tableaux célebres, parmi leſquels on remarque l'*Herodias* du Guide, un *Ecce Homo* entre deux Anges qui verſent des pleurs par l'*Albane*, une Vierge & l'Enfant Prodigue du *Guerchin*, & S. Sébaſtien de *Romanelli*, la Magdelaine chez le Phariſien du *Baſſan*, un Sacrifice, Joſeph & la femme de Putifar, *Ottavio Colonna* fermant la porte de Janus par *Carlomarate*, un *Ecce Homo* du Corrège ; deux Vénus de Paul *Veronèze* & d'André *Sacci*, le tableau de la Peſte par le *Pouſſin*, une Aſſomption de *Rubens*, une Vierge aſſiſe entre quatre Saints, tenant le Jeſus, bel original de *Raphaël*, des tableaux du *Treviſan*, de *Salviati*, du *Titien*, de *Solimene*, de Salvator Roza ; cette piece dont la voûte eſt admirablement peinte par *Lucheſi*, repréſente la bataille de Lépante ; enrichie de dorure & pavée de marbres précieux, elle a deux rangs de fenêtres de droite & de gauche, l'une

l'une ſur l'autre, & eſt diviſée dans ſes deux extrémités par un portique ſoutenu de belles colonnes de marbre. La partie voiſine de la porte du jardin, plus élevée que le reſte de la galerie, eſt d'une longueur conſidérable; le ſallon de forme ronde, à l'extrémité de la terraſſe, a une voûte hardie, dont la freſque par le *Mancini*, repréſente un Conſeil des Dieux: on y remarque huit belles colonnes de marbre, deux ſtatues antiques, des médaillons, des buſtes, quelques bas-reliefs eſtimés, entre leſquels eſt celui de l'apothéoſe d'Homere.

Le beau tableau de Salviati repréſentant le Jugement univerſel, eſt placé dans un ſallon peint par *Tempeſta*. Le prince Colonne a un jardin de fleurs les plus rares & les plus belles qu'on y entretient à grands frais. Les vaſes y ſont diſpoſés de maniere à ne point fatiguer la vue. Quoiqu'entremêlés, on y a ménagé les accords les plus parfaits de couleurs. Ce jardin n'eſt point attenant au palais, il eſt placé dans un autre quartier, ſur le ſol d'un des palais de *Mecene*, où l'on voit encore des veſtiges de l'antiquité, des morceaux de friſe, & des corniches du plus beau travail.

Le palais du cardinal *Chigi* a tous ſes jours & ſes portes revêtus de marbre vert antique. Entre les ſtatues qu'on y remarque, on doit faire

attention au *Marſias écorché*, au *Gladiateur expirant*.

Le prince *Salviati* a de beaux & vaſtes appartemens, ornés de riches peintures; on dit que ſon palais avoit été conſtruit pour loger Henri II. l'un de nos rois, qui devoit aller à Rome; je ne garantis pas cette anecdote. Le jardin dans le goût françois, eſt embelli de fontaines.

Dans certain tems, Monſieur, l'air eſt ſi dangereux à Rome (*b*), qu'il eſt pluſieurs quartiers que l'on déſerte, l'intempérie y étant plus forte; tel eſt le quartier de l'*abbaye des trois Fontaines*, où le martyre de ſaint Paul, célebre tableau du Guide, eſt conſervé. La porte de l'égliſe eſt ornée de deux belles colonnes de porphyre verdâtre, qui ſemble parſemé de veines d'or.

Le jardin du marquis *Corrèa*, bâti en terraſſe, reſte du mauſolée d'Auguſte, eſt un vaſte corps de maçonnerie de forme ronde, ſous lequel il y a encore des ſouterreins. L'eſpace du milieu de ſoixante pas de diametre, forme le ſol du jardin: les murs qui l'entourent, bâtis en pe-

(*b*) L'intempérie de l'air peut avoir deux cauſes, ou le paſſage très fréquent d'un air froid à un air chaud, cette alternative étant plus ſenſible à Rome que partout ailleurs, ou de ce que cette capitale eſt environnée de campagnes pleines de marres d'eau bourbeuſe, dont l'évaporation dans les grandes chaleurs, doit cauſer des maladies endémiques.

tits carrés de moſaïque, ſorte de conſtruction dont je vous ai déjà parlé, ſervent à le défendre & à le garantir des eaux du Tibre, qui par ſucceſſion de tems a percé dans quelqu'un des ſouterreins. Cette promenade plantée de ciprès, d'autant plus agréable, que par ſon élévation elle offre un ſpectacle magnifique, & met l'œil à portée de découvrir tous les objets de ſon contour, eſt ornée de ſtatues tirées des décombres de cet édifice: on y trouva des marbres rares dont on a fait des tables, & dont les appartemens en ſont décorés, ainſi que d'une ſtatue de marbre blanc, qu'on dit être celle de *Poppée* au ſortir du bain. Le tableau de *Raphaël* repréſentant une Viſitation, peinte ſur bois, mérite d'être vu; les autres monumens antiques découverts en ce lieu, ſont arrangés dans ſa cour.

Saint Jérôme de la Charité a dans ſon maître autel l'original du fameux tableau de ce Saint par le *Dominicain*, on en avoit fait une infinité de copies. Celle de l'égliſe de S. Pierre a été depuis exécutée en moſaïque. Cet artiſte, diſciple du Carrache, avoit dans ſa maniere les expreſſions les plus naturelles, excellent coloriſte, parfaitement au fait du coſtume, il mit dans ce morceau toute la force & toute la correction de *Raphaël*. Les autres peintures de cette égliſe ſont de *Durante Alberti*, de *Muziano*. La cha-

pelle Spada a deux tombeaux célebres par la ſculpture, d'*Hercole Ferrata*. Sa baluſtrade recouverte d'un tapis de marbre retenu par deux Anges, de la main de Giorgetti, a l'air & la légereté d'une belle étoffe, auſſi riche par le fond que par les couleurs.

Sainte Françoiſe, deſſervie par les Olivétans, eſt remarquable par ſon maître autel, élevé au-deſſus d'un perron en fer à cheval, au bas duquel on voit le tombeau de la Sainte, & ſa belle ſtatue de bronze par le *Bernin*. On trouve dans l'une de ſes chapelles ſouterreines le fameux médaillon de la Sainte, quelques tableaux du Guerchin, & la tranſlation du ſaint Siége à Rome par Grégoire XI. des Canillac. Cet événement traité d'une maniere allégorique, forme un grand bas-relief.

Je me rendis à l'égliſe de la confrairie des Stigmates, pour y voir la réception de la compagnie de Vérone, qui lui eſt affiliée. Cette égliſe a quelques bons tableaux. Après les avoir examinés, je ſuivis les nouveaux venus au palais *Maſſimi* que ceux de Rome avoient loué, pour y traiter leurs freres étrangers. Ceux-ci au nombre de quatorze, furent reçus par quatre cardinaux qui firent les honneurs du ſouper. Les différentes ſalles de ce palais étoient arrangées pour le logement des pelerins. Indépendam-

ment du grand nombre de tableaux dont on les avoit parées, elles étoient chargées d'inſcriptions tirées de l'Ecriture. Rien de plus ſingulier que l'application forcée de quelques-uns des paſſages contenus dans des cartouches agréablement peints. Pour éviter l'ennui de ce détail, que je ne rapporte que dans l'objet de vous faire connoître le caractere national, car les plus petites choſes peignent les hommes; ces citations étoient d'un contre-ſens le plus outré. L'une d'elles, contre les gens qui nous preſſent de manger, diſoit avec ſaint Paul, que ceux qui mangent ne doivent point blâmer ceux qui ne mangent pas. Les gens les plus notables de cette ville, ſont de cette compagnie vêtus d'un ſac de ſerge griſe tramée de noir; ils font les principaux frais de la dépenſe pour la réception des étrangers. Je ne finirois pas ſi je voulois vous parler des différentes confrairies de pénitens, de la ſingularité de leurs vêtemens, & de la quantité conſidérable de compagnies étrangeres que l'année Sainte attire ici.

Dans l'égliſe de ſaint Jean des Florentins, on voit le tombeau du marquis *Caponi*, morceau de ſculpture admirable de M. *Slotz*, & quelques tableaux de *Garci*, du Procaccini, artiſtes célebres.

Dans l'égliſe de ſaint Grégoire des Camal-

dules, ſur le mont Cœlius, d'une noble architecture, on doit remarquer les tableaux de la Conception par *Mancini*, de la Vierge par *Baroni*, de ſaint Romualde par *Imperiali*, de ſaint Grégoire par Annibal *Carrache*, ouvrages eſtimés, & qui figurent à côté des morceaux du Guide & du Dominicain.

Les Carmelites déchauſſées de ſaint Iſidore, poſſedent le réveil de ſaint Joſeph, d'André *Sacci*, les tableaux de ſainte Théreſe par Lanfranc, des Epouſailles & de la Conception de la Vierge par *Carlomarate*, de ſainte Anne par *Bandini*, de ſaint Antoine de Padoue par Perrugin. Les tombeaux en marbre blanc des ſeigneurs de la maiſon de Silva, méritent d'être vus.

Saint Claude des Bourguignons, égliſe d'une grandeur médiocre, mais jolie & de bon goût dans ſon architecture, du deſſein de *Viſé*, artiſte François, a ſon maître autel orné d'un excellent tableau de la Reſurrection, par M. de Troy, directeur de l'académie royale de Peinture, établiſſement formé par Louis XIV. dont on eſt redevable aux vues & aux conſeils du célebre *le Brun*. Cette petite colonie doit vous rappeller, Monſieur, l'uſage des Romains, qui ſe rendoient autrefois à Athènes, pour y puiſer le goût de la philoſophie & de l'éloquence. L'Académie de Paris choiſit tous les ans un cer-

tain nombre de ſes meilleurs élèves, qui, entretenus par le Roi & y achevant leurs études, vont y perfectionner leurs talens par l'inſpection refléchie des tableaux des plus grands maîtres, des ſtatues antiques, des monumens publics dont cette ſuperbe ville eſt remplie.

Le palais Barberin, le plus grand de Rome après celui du Vatican, eſt un monde de raretés & d'antiquités en tout genre. Parmi les ſtatues qu'on y voit, on y diſtingue la *Tullie*, fille de Servius *Tullius*, femme de Tarquin-le-Superbe, le *Faune endormi*, une Diane d'albâtre oriental, deux Anges, l'Adonis du *Bernin*, un vaſe antique qu'on pourroit mettre au rang des camées. Les figures qui circulent autour dans ſa partie inférieure, repréſentent les amours de *Jupiter* & d'*Olympias*; elles ſe détachent en blanc ſur un fond de couleur. La matiere de ce vaſe eſt tranſparente, deux anſes remontent de la partie où il fait davantage le ventre, & vont embraſſer le cou de ce beau monument. La voûte de la grande ſalle de l'appartement du premier étage, de pierre de *Cortone*, l'un des plus célebres morceaux de peinture, a été gravée depuis par *Bloëmart*; cette compoſition faiſant d'honneur à cet artiſte, qu'il fut regardé comme le premier peintre de ſon tems; ſes remarques ſur les belles figures antiques, ſes ru-

des d'après les plus grands maîtres, lui donnerent cette force de coloris, cette touche agréable & tendre qu'il a ſçu employer, même dans ſes freſques. Celle-ci repréſente le triomphe de la Gloire avec les attributs de la maiſon *Barberin*, ſes armes, ſes deviſes : on y voit les quatre Vertus, des figures allégoriques, pluſieurs ornemens de goût. Cet ouvrage fait depuis très-longtems, conſerve ſa vivacité & toute ſa fraîcheur. Les divers appartemens de ce palais ſont remplis d'excellens tableaux, entre leſquels celui de *Germanicus*, l'*Hérodias* de Léonard de *Vinci*, la lutte de l'Ange & de Jacob, trois Joueurs par le *Carrache*; la Magdelaine, la Veſtale du *Guide*, le ſaint Sébaſtien de *Lanfranc*, le Noé dans l'ivreſſe d'André *Sacci*, la Vénus de Paul *Veronèze*, celle du *Titien*, la Lucrece, le Feſtin des Dieux de *Romanelli*; le portrait de Raphaël & de ſa maîtreſſe par lui-même, les douze Apôtres de *Carlomaratre*, les Anges du Parmeſan.

J'avois oublié en vous parlant de *Pierre de Cortone*, de vous dire que cet homme n'étoit pas moins célebre architecte que peintre, il en a donné des preuves dans la conſtruction de pluſieurs monumens, & principalement de l'égliſe Neuve deſſervie par les Oratoriens, dont je vous ai entretenu.

Les jardins de ce palais ſont agréables : on y

entre par un pont à deux arches, dont l'une bâtie seulement jusqu'à la hauteur du ceintre, paroît prête à tomber, quoiqu'elle ne se soit pas démentie depuis sa construction, conduite par le chevalier *Bernin*, qui dans cette occasion voulut donner une preuve de son adresse. Le vuidé de cette arche, jusqu'à l'appartement, est fermé par des pieces de bois qui forment la suite de ce pont. Cette singularité a donné la torture à plus d'un architecte.

Sur les ruines du palais & des thermes de l'empereur Gordien, non loin du premier réservoir de l'eau *Marcia*, où l'on trouva les fameux trophées communément attribués à *Marius*, mais que le *Piranèse* a prouvé devoir être donnés à Auguste, par le rapport manifeste qu'ils ont à la bataille d'*Actium*, est bâtie l'église de saint Eusebe des Célestins, digne d'être vue, à raison de ses belles stalles & des bons tableaux de Rubens qu'on y conserve.

*Saint Etienne*, ancien temple de Faunus, belle rotonde, de cinquante pas de diametre; par le rang de colonnes qui forme dans l'intérieur une nef tournante, a un air de singularité agréable: ses murs recouverts de peintures à fresque de *Pomeranci* & de *Tempesta*, représentent l'histoire des Martyrs depuis la premiere persécution sous l'empire de Néron.

Les Mercénaires *in campo Vaccino*, ont un très-bel autel orné du tableau de César Torelli, celui de saint Charles, l'un des meilleurs d'Horace *Borgiani*; les peintures de Carlo Vénitiano, quelques morceaux de Savonazzi Bolognese, méritent d'être examinés.

Saint Nicolas de Tolentin, est l'une des plus jolies églises que l'on puisse voir par la beauté des incrustations, le choix de ses marbres, le goût de ses sculptures. La chapelle *Gavotti*, du dessein de Pierre de *Cortone*, a deux belles statues de saint Jean, d'*Hercolé Ferrata*, & de saint Joseph, par *Antoine Raggi*; la coupole du dôme de *Boldini* est de bon goût: sa construction en 1614 fut faite aux dépens du prince Pamphile, neveu d'Innocent X.

L'église de saint Bernard aux Thermes de forme ronde, n'est éclairée que par une lanterne dans le haut de sa voûte; le chœur adossé au bâtiment a une chapelle ornée d'une statue très-estimée de saint François, par Jacques-Antoine *Fançilli*.

Il ne reste plus à Rome aucun vestige du bâtiment construit par *Tullus Hostilius*, & destiné aux assemblées du Sénat. On a bâti sur ses débris une église dédiée à saint Jean & à saint Paul martyrs, au tems de l'empereur Julien; on y peut voir leurs ossemens dans une urne de por-

phyre, d'excellens tableaux, & quelques autels de marbre de la plus grande beauté.

Sainte Catherine de Sienne a dans ſon maître autel la patrone ſculptée à demi-relief par *Melchior Maltheſe*, des peintures de François Roza, une Madelaine de *Ruggieri*.

L'égliſe des religieuſes Dominicaines de ſaint Sixte mérite d'être vue. La premiere chapelle par Bernin, eſt ornée de deux ſtatues d'Antoine *Raggi*, repréſentant le Sauveur apparoiſſant en jardinier à la Madelaine, les tableaux de *Mola*, de *Baldini*, de *Gentile*, de *Canuti*, de *Lanfranc*, de *Romanelli*, y ſont appendus en grand nombre.

Le palais Roſpigliosi d'une belle conſtruction, a dans l'un de ſes pavillons, le *Samſon* & la chûte du temple des Philiſtins par Guercin, Adam & Eve du Dominicain, les portraits du Pouſſin & du Carrache par eux-mêmes, un portement de Croix de *Vaſari*, une ſainte Famille de Simon de Pézaro, quelques payſages parfaitement exécutés.

C'eſt dans le petit Farneze à la Longara, que l'on trouve les plus belles peintures de *Raphaël*: cet artiſte ſçavoit ne pas entendre parfaitement le raccourci des figures, & l'évitoit avec une adreſſe infinie. Il feignoit de peindre ſes ſujets ſur des tapiſſeries rattachées aux murs; c'eſt

ainſi qu'il a exécuté l'hiſtoire de *Pſiché*, le banquet des dieux à ſes nôces, le triomphe de Galatée & les Graces.

Les jardins du palais Corſini ſont du meilleur goût; de longues allées couvertes, une caſcade de l'eau la plus claire & la plus limpide, en font un lieu délicieux. Au bas de cette caſcade eſt un vaſte amphithéâtre, ombragé d'orangers arroſés de ces eaux vives. Ces lieux que leur aménité rend des plus agréables, ſervent à l'académie des Arcades pour ſes ſéances publiques. Dans la belle ſaiſon, tout ce que Rome a de plus diſtingué ne manque pas de s'y aſſembler; la vivacité des reparties & du dialogue poétique, le goût répandu dans la plûpart des petits ouvrages qu'on y lit, rendent cette action intéreſſante. Ces jardins tiennent à un palais magnifique, dans lequel on peut voir une excellente & nombreuſe bibliotheque, riche en manuſcrits; j'oubliois de vous dire que dans les appartemens du rez-de-chauſſée de la plûpart des palais de Rome, on trouve des fontaines & des bains. Ces eaux temperent & y rafraîchiſſent l'air de maniere qu'on n'y ſent pas les chaleurs exceſſives de l'été.

La bibliotheque du college Romain conſidérable par ſes livres des meilleures éditions, eſt ſuivie d'une galerie, où l'on trouve une colle-

ction nombreuſe de ce qui peut ſervir à l'hiſtoire naturelle, d'antiquités égyptiennes, grecques, étruſques, romaines, de peintures à freſque de tous les genres; parmi leſquelles la repréſentation d'une baſilique qui ſans doute a ſervi de modele pour la conſtruction des égliſes bâties dans ce goût, quelques payſages, & d'excellentes moſaïques.

Saint Pancrace deſſervi par des Carmes déchauſſés, deſtinés aux miſſions étrangeres, a deux chaires antiques de marbre appellées *ambonès*; elles ſervoient à lire l'épître & l'évangile, ſuivant l'ancien rit de l'Egliſe; quatre belles colonnes de porphyre décorent le maître-autel: Jean XXII. y reçut le roi de Naples; Innocent III. y couronna Pierre, roi d'Arragon.

Les monts de Piété, Monſieur, ſont des établiſſemens faits pour l'utilité du public: les particuliers qui ſe voient forcés de faire des emprunts pour des dépenſes imprévues & l'arrangement de leurs affaires, y puiſent des ſecours dans leurs beſoins. Ils y portent quelquefois leurs effets qu'ils doivent retirer dans un tems préfixe, & ſur la valeur deſquels ils peuvent emprunter les ſommes qui leur ſont néceſſaires. On ſe contente quelquefois de leur billet; on ne prend aucun intérêt de l'argent prêté: les officiers de cette maiſon, ainſi que de celles qui

trée au lieu de leur réſidence ſont fermées avec ſoin en certaines occaſions, principalement dans les fêtes & les cérémonies publiques de notre religion.

Le 24 Mars j'allai revoir *Freſcati*, autrefois connu ſous le nom de *Tuſculum*, conſtruit par *Télégonus*, fils d'Ulyſſe & de Circé, petite ville à douze milles de Rome, placée ſur le penchant d'une montagne. On y voit les ruines d'un amphithéâtre, pluſieurs débris d'anciens bâtimens, tels que les reſtes du tombeau de *Lucullus*. Ce lieu fameux par les édifices de ce célebre Romain, & de *Sergius Galba*, a quelques maiſons de campagne délicieuſes. Je ne me propoſe point de vous décrire leurs jardins, leurs fontaines : quelque eſtimées que ces choſes-là ſoient, je conviendrai avec Miſſon, que les maiſons royales & quelques-unes de celles des particuliers des environs de Paris, l'emportent par le goût & la magnificence. Les principales vignes, c'eſt ainſi qu'on appelle ici les maiſons de plaiſance des Romains, ſont *Monté Draconé*, *Belvederé*, la *Ludoviſia*, lieux un peu négligés, dans leſquels on ne trouve que des ameublemens médiocres.

La maiſon de Cicéron appellée communément la *ſcola di Cicerone*, reſtes d'un vaſte édifice, n'a que ſept ou huit ſalles qui ne prennent

jour

jour que par la porte. Il réſulte de ces eſpeces de caves que les parties ſupérieures de ces bâtimens étoient d'une grande étendue.

Le couvent des *Camaldules*, hermitage iſolé dont les diſtributions ſont à-peu-près les mêmes que celles des Chartreux, eſt dans une belle ſituation, chaque religieux ayant ſa petite maiſon à part. Le cardinal *Paſſionei*, cet homme fameux par ſon goût & ſes connoiſſances, ainſi que par la protection qu'il accorde aux gens de Lettres, y a ſon petit hermitage, placé le plus avantageuſement du monde, ayant ſes vues ſur Rome, la mer, & l'Appenin; les dehors en ſont agréablement arrangés. L'intérieur bâti dans le goût des cellules, quoique le nombre des pieces de ce logement ſoit plus conſidérable, une petite orangerie, un ſallon de compagnie ſimplement, mais élégamment meublé, une ſalle pour les bains, un réfectoire, quelques offices, une chambre à coucher, un cabinet, un très-petit ſallon pour le maître, aboutiſſant à une jolie chapelle, forment tout le logement de cette éminence. Cette petite maiſon eſt ornée de jardins, de terraſſes, de volieres, tous les murs ſont garnis de ſtatues, de bas-reliefs, d'inſcriptions antiques; on n'y a pas entaſſé les marbres indifféremment : le cardinal a mis à profit ſes connoiſſances pour n'y placer

que ce qui méritoit d'être recherché ; quelque commode que ſoit cette habitation, elle a l'air religieux. Les noms des amis du cardinal écrits ſur des tablettes, le nombre de coups qu'il faut frapper pour appeller chacun d'eux, tout y eſt marqué au coin des inſtitutions monaſtiques ; les Italiens qui, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, n'épargnent pas une épigramme quand ils en trouvent l'occaſion, ne manquent pas de dire en parlant du petit hermitage : *Troppo per un hermita, molto poco per un cardinale.*

La Rufinella maiſon de campagne des Jéſuites, bâtie ſur les débris de la maiſon de *Rufus*, en conſerve le nom : elle mérite d'être vue à cauſe de ſon ancien pavé de moſaïque, monument que ces peres ont fait entourer d'un mur pour le conſerver. On découvre de cet endroit une campagne agréable, & quelques veſtiges des anciennes maiſons des plus célebres Romains, tels que *Pomponius Atticus*, *L. Muréna*, *Pollion*, *Céſar Auguſte*, *Horace*, *Métellus*, *Symmaque*, *les Furius*.

La vue des ruines de tant de monumens, procure cette douce émotion dont l'orateur Romain parle, lorſqu'il dit : « Je ne ſçais comment » les lieux qu'ont habités des hommes illuſtres, » & que nous admirons, inſpirent un intérêt ſi » touchant & ſi ſenſible ».

L'égliſe des Jéſuites a une belle coupole & des freſques d'André *Pozzo*; ſa chapelle de ſaint Ignace du Jéſus à Rome, celle de Louis de Gonzague au college de cette capitale, dont je vous ai entretenu, ne prouvent pas moins la rapidité que la fécondité de génie de cet artiſte.

Sur la route de Rome on trouve des reſtes des viviers & des bains de Lucullus, appellés *la Bagnara*, édifice ſi près de ſon entier dépériſſement, qu'il a fallu bien des ſoins aux peres *Volpi* & *Corradini*, pour en lever les plans dans leur livre de l'ancien Latium ſacré & profane, que vous pouvez conſulter, Monſieur, ſi vous êtes curieux d'un détail plus conſidérable.

On voit en divers endroits de cette campagne des reſtes d'aqueducs qui portoient les eaux *Claudia*, *Tepula* & *Virgo* dans la capitale. Ces conſtructions faites avec des frais immenſes ſur des arcs d'une hauteur inégale, ſelon que le terrein l'exigeoit, étoient de brique ſi bien cimentée, qu'à peine on peut en détacher des morceaux. La conduite des eaux y étoit ſi parfaitement ménagée par des ſinuoſités fréquentes, des zig-zag, qu'on évitoit la vîteſſe & l'impétuoſité du courant, qu'elles auroient eu ſi elles euſſent coulé ſur une ligne droite. Par ce moyen elles ſe purifioient en quelque ſorte & devenoient plus nettes en parcourant ces détours.

Tivoli, autrefois *Tibur*, ſur un côteau à dix-huit milles de Rome, eſt au-delà des rivieres du *Téveron* & de l'*Anien* : les eaux de la premiere ont la propriété de pétrifier les corps qu'on y conſerve. Avant d'arriver à Tivoli, je parcourus les ruines de *Collatium*, du tombeau de *Marcus Planctius*, le ſeptieme des Epulons, le mont Portius, ainſi nommé des établiſſemens de la famille des Catons. On nous montra des reſtes d'un temple autrefois dédié à *Hercule*, où l'on voit quelques ouvrages en ſtuc aſſez bien conſervés ; la ſibylle *Tiburtine* y en avoit auſſi un de forme ronde, orné de dix colonnes cannelées, le palais de la maiſon d'Eſt appartenant au duc de Modene, bâti ſur la hauteur, domine des jardins en terraſſe : il y a quelques bonnes peintures à freſque dans les plafonds & ſur les murs des appartemens de cette maiſon, décorée autrefois de belles eaux à préſent abandonnées.

La caſcade ſur le *Téveron* eſt plus large, mais n'eſt pas ſi élevée que celle de *Terni* : ſon baſſin eſt vaſte ; l'eau paſſant en cet endroit ſous une arche, prend ſa route entre des rochers qui forment des gouffres où ſa chûte fait un grand fracas. Son lit s'élargiſſant inſenſiblement après une nouvelle chûte, le Téveron va former un canal agréable dans des prairies émaillées de fleurs.

Les ruines du palais de *Mécene*, ſur les bords de l'Anien, annoncent une conſtruction autrefois immenſe : on y voit pluſieurs ſalles voûtées, qui malgré leur ancienneté, ne ſont point écroulées. Ce palais n'étoit pas éloigné de la jolie maiſon d'Horace, de ces lieux célébrés par lui-même dans ſes vers : il n'en étoit ſéparé que par l'*Anien*. C'eſt à Tivoli que les Caſſius, les Quintilius Varius, *Marcus Brutus*, Munacius *Plancus*, *Manlius Vopiſcus*, *Catulle*, *Virgile Properce*, L. *Piſon*, & tous ces grands hommes du ſiecle d'Auguſte, alloient jouir d'eux-mêmes. C'eſt à ce ſéjour agréable & tranquille que nous devons ſans doute tant de productions admirables & de génie. Oui, Monſieur, ce n'eſt que dans la retraite, loin du tumulte des villes, où les paſſions prennent trop aiſément leur eſſor, qu'on peut ſe livrer à l'amour des Lettres, & à la culture de l'eſprit.

Pour vous donner une deſcription exacte des reſtes du palais Adrien, il faudroit un détail conſidérable : on y trouve quelques veſtiges d'une galerie ornée vraiſemblablement d'un grand nombre de ſtatues ; on en a découvetr quelques-unes dans les excavations qui y ont été faites. Telles ſont les Centaures, dont je vous ai déja parlé, que le prélat Furietti fit porter à Rome en 1736 ; les veſtiges d'un ampli-

théâtre conſiſtant en une enceinte ronde, découverte de cinquante pas de diametre, méritent d'être examinés. On y remarque les reſtes du lieu de la ſcene, bâtiment d'une hauteur médiocre fait en voûte, & diſpoſé en points d'optique fuyant comme nos couliſſes qui paroiſſent avoir ſupporté le théâtre bâti de charpente, lequel appuyant ſur cette mâçonnerie, devoit ſuivre le même plan. On peut voir auſſi les débris d'un cirque entouré d'une haute muraille où ſont encore des trous dans leſquels on plaçoit les pieces de bois pour la conſtruction des galeries. Dans le côté oppoſé & parallele à ce mur élevé, ſont des veſtiges d'une ſeconde galerie dont on admire encore le pavé de brique de deux pouces de longueur, taillée carrément. On trouve ſous le cirque bâti ſur un terrein élevé, des grandes ſalles voûtées, qui ne prenant jour que par de vaſtes arceaux à ceintre arrondi en forme de portiques, ſervoient, dit-on, de logement aux troupes & aux eſclaves. Ces ſalles étoient à deux étages : on y voit des voûtes qui portent le terrein du cirque. Les murs du fond de ces ſalles ſont doubles, puiſqu'on trouve entre deux dans toute leur étendue un vuide d'un pied & demi, précaution priſe ſans doute pour donner plus de force à cette conſtruction, ou peut-être pour empêcher que l'humidité n'y

pénétrât. Tous ces bâtimens faits de brique ou de pierre avec du ciment & de la pouſſolane, méritent la curioſité des voyageurs, ainſi que les reſtes des thermes, & d'un temple orné d'ouvrages en ſtuc, aſſez conſervés, malgré l'injure des tems. Je ne quitterai point Tivoli ſans vous parler du petit lac ſur ſa route, fameux par ſes ſeize îles flottantes, & dont l'eau eſt ſi chaude, qu'à peine on peut y plonger la main; ce qu'on ne ſent pas d'abord, la ſuperficie en étant froide. La couleur de cette eau eſt bleue malgré ſa tranſparence; elle exhale une forte odeur de ſoufre; ces petites îles flottantes ſont mues par le vent, ou quand on les pouſſe. Non loin des bords du lac on voit quelques maſures que les antiquaires appellent *les thermes d'Agrippa*.

Miſſon dans ſon voyage parle de la peinture antique du palais Aldrobandin : ce morceau eſtimé étoit preſque le ſeul que l'on connût avant la découverte d'Herculanum. Son deſſein eſt très-correct; cette peinture a beaucoup perdu de ſa vivacité.

Les promenades de Rome ſont plus brillantes par la quantité d'équipages que l'on y voit, que par leur emplacement : la principale & preſque la ſeule, eſt le cours qui a à peu-près un mille de longueur. Cette rue peut tenir trois files de carroſſes qui occupent toute ſa largeur, à l'ex-

ception des trotoirs ou parapets pour les gens à pied, & qu'on a ménagés de droite & de gauche dans une élévation d'environ trois pieds. Les équipages ſont extrêmement brillans ; leurs panneaux en glace laiſſent voir la parure & la magnificence des promeneurs & des promeneuſes de tous états, gens graves dans cette ſorte de ſpectacle, qui ne ſaluant que ſelon le rang & la qualité, ſont ſoumis en ce lieu là plus qu'ailleurs à l'importante loi de l'étiquete. En effet, Monſieur, il ſeroit ſingulier que la dame de médiocre naiſſance osât ſaluer la princeſſe, & que cette derniere lui rendît cette civilité, quoique dans les converſations elles ſoyent à-peu-près mêlées, & qu'on n'y obſerve pas cet uſage. Malgré ce que je vous dis de cette biſarrerie, je dois convenir que les Romains ſont d'une grande politeſſe, & qu'il y a dans ce pays plus d'urbanité qu'on n'en voit communément ailleurs. Tout étranger eſt bien reçu ; on lui donne de l'illuſtriſſime, & ſi l'on eſt préſenté dans une maiſon, on eſt reçu avec attention dans toutes les autres à l'heure des converſations : on y a l'air d'établiſſement, comme ſi l'on étoit dans l'uſage d'y aller tous les jours. Ces converſations ſont le ſeul plaiſir permis dans cette année ſainte. Je ne vous parlerai pas de celles que l'on fait dans les maiſons particulieres, parce que

ce ſont les moins brillantes ; j'en ai même peu vu de cette eſpece, tous nos jours ayant été remplis, graces à Madame la Ducheſſe de Nivernois, à dom Jacques *Borgheſe*, à l'abbé de Canillac, qui m'ont introduit dans les maiſons les plus conſidérables. Au reſte, Monſieur, le ſalut ordinaire des Italiens a quelque choſe de plaiſant pour ceux qui n'y ſont pas accoutumés; il ſe borne la plûpart du tems à porter la partie ſupérieure de leur main ſous le menton, ce mouvement leur paroiſſant renfermer plus d'expreſſions que nos révérences & nos ſaluts profonds & réitérés. On va le lundi chez la princeſſe *Santo-Bono*, le mardi chez la comteſſe *Boiogneti*, le mercredi chez les marquiſes *Palumbara* & *Gavoucci*. Toutes les femmes ſont jolies, quoiqu'elles ayent un peu d'embonpoint : en général les Italiennes, depuis Gênes juſqu'ici, ont la taille & les jambes plus groſſes que nos Françoiſes ; quaſi toutes portent dans cette ſaiſon des caleçons de velours noir, de plus légers en été, qu'elles montrent volontiers, & cette action n'a point d'indécence ; le jeudi chez la princeſſe *Bracciani*, le vendredi chez la princeſſe de *Santa-Crucé*. Ce même jour le roi d'Angleterre a dans ſon palais un concert brillant, où ce qu'il y a de plus diſtingué dans Rome aſſiſte ; le ſamedi l'ambaſſadeur de France a la

converſation chez lui ; le dimanche on va chez la princeſſe *Giovenazzo*, la meilleure & la plus aimable femme du monde, qui indépendamment de ce jour a quatre ou cinq dînés par ſemaine, où tout ce qui lui a été préſenté a le droit d'aller; ce ſeroit lui manquer que de faire des façons à cet égard. Il faut vous apprendre ce que c'eſt que faire la converſation, ou s'y rendre : les appartemens de Rome conſiſtent dans une grande ſuite de ſalles, d'où l'on ne peut ſortir que par la même porte où l'on eſt entré. Les jours y ſont rares & mal ménagés ; la plûpart de ces ſalles manquent de cheminées : on s'y chauffe cependant, mais dans des braſiers d'argent, & l'on ne craint pas la fumée du charbon, tandis que l'odeur d'une fleur eſt dans le cas de faire évanouir les délicats du pays. Les meubles preſque par-tout les mêmes, ſont de damas rouge ou de velours à franges d'or ou d'argent : on y trouve fort peu de glaces, mais beaucoup de tableaux.

En arrivant dans une de ces maiſons, à la premiere marche des eſcaliers, cinq ou ſix grands valets vêtus de livrées ſuperbes, portent de grands flambeaux de cire blanche. Dans la premiere piece éclairée de bougies, ainſi que les autres qui la ſuivent, on voit trois ou quatre hommes qui ſervent de maîtres de cérémo-

nie, vêtus de noir en petit manteau, en colet, mis à-peu-près comme les peres de nos comédies, à l'exception de la perruque carrée. Ils donnent la main en gants blancs aux dames qu'ils introduiſent, ou annoncent les hommes; ſur une table dans la premiere piece eſt une liſte où l'on écrit le nom des préſentés, de ceux ou de celles qui viennent à ces converſations, qui d'ordinaire commencent à deux heures après le ſoleil couché, & ſe terminent à minuit ou à une heure. Ces aſſemblées ſont de la plus grande dépenſe : quoique brillantes, elles ont toujours un air de cérémonie & de contrainte, auquel les gens accoutumés de vivre en ſociété, ont de la peine à ſe faire. Le maître ou la maîtreſſe de la maiſon après avoir reçu à la porte de la derniere des pieces les viſites, ne manque pas de ſe trouver au même lieu pour faire politeſſe à ceux qui ſortent. Ces aſſemblées débutent par un grand cercle de femmes, prêtant l'oreille à ce que leur diſent deux ou trois hommes appuyés ſur le dos de leur chaiſe, & qui terminent leurs amuſemens par le jeu. Pendant qu'il dure, on porte des rafraîchiſſemens, des glaces, du chocolat, du caffé, des vins de liqueur, des biſcuits; ce qui tient lieu de ſouper. Ce dernier repas n'étant pas d'uſage en Italie, on compteroit à peine vingt maiſons dans cette grande

ville où il y en ait. Les jeux de ce pays ſont très-difficiles à apprendre ; les plus ordinaires ſont le *minchiete*, le *tarot*, la *premiere*. Les cartes ſont peintes de figures extraordinaires, & je penſe qu'il faudroit la vie d'un homme pour en apprendre l'uſage & la marche. La plûpart des femmes entendent le François ; mais, ſoit timidité, ſoit malice, elles ne veulent point ſe ſervir de cet idiôme. La marquiſe *Gabriéti*, l'une des plus jolies femmes de Rome, le parle agréablement, ainſi que la princeſſe de *Viano*, & la ducheſſe *Caſarini*. Je ne dois pas oublier de vous dire que ces dames ne ſont pas moins curieuſes que les autres femmes de l'univers, d'augmenter le luxe & la magnificence de leur parure ; qu'elles ont conſervé l'uſage de porter des pierres gravées dans leurs braſſelets, leurs colliers, leurs agraphes, leurs ceintures ; les bords de leurs robes en ſont quelquefois garnis avec la plus grande profuſion. Ces pierres en relief appellées *camées*, ſont des émeraudes, des ſaphirs, des topaſes, des améthyſtes, des grenats. On préfere celles dont la ſuperficie au-lieu d'être plate eſt convexe, & leur fait donner le nom de *cabochon* ; celles-ci n'ont beſoin d'aucun ſecours pour montrer toute leur beauté. Elles offrent continuellement à la vue autant de petits bas-reliefs précieux, qui réunis & ſoutenus par

des ornemens de goût, produiſent l'effet le plus brillant, tel enfin qu'il le faut pour rendre un vêtement ſuperbe. Quand ces camées ſont des agathes dont on a ſçu ménager avec art les diverſes nuances de couleurs, ces ajuſtemens ont un air de luxe & de magnificence que nos diamans ſeuls ne peuvent avoir. La converſation du vendredi matin chez M. *Molinos*, auditeur de Rote, eſt une ſorte d'académie, le rendez-vous des ſçavans de Rome, & de divers amateurs qui s'y trouvent; c'eſt-là que j'ai formé des liaiſons d'amitié avec l'Abbé *Ridolphino Venuti*, ſecrétaire de l'académie de Cortone, homme de génie, d'un goût ſûr & parfait, honoré du titre d'antiquaire de ſa Sainteté, avec M^rs. Stay, fameux dans la république des Lettres par ſon poëme ſur le ſyſtême de *Deſcartes*, dans lequel il a imité les plus grands modeles de l'antiquité, *Bonamici*, dont les ouvrages de la plus belle latinité traitent de la guerre de *Velauri*, & de celle de *Gênes*.

Je n'ai point voulu partir de Rome ſans aſſiſter, le premier dimanche du mois de Mai, dans la vallée d'*Egérie*, à la célébration des jeux formés pour le retour du printems. Cette vallée appellée aujourd'hui du nom du duc Caffarelli, eſt le lieu où Numa Pompilius, prince, philoſophe, politique & légiſlateur, feignoit, pour

accréditer les loix, d'avoir des conférences avec la Nymphe & les Muſes, tant il a été néceſſaire pour en impoſer aux hommes & les rendre meilleurs, d'employer ſouvent des moyens extraordinaires. L'aménité de cette campagne attire toujours dans la belle ſaiſon une multitude conſidérable : tout y reſpire la joie & le plaiſir ; on voit encore dans ces lieux quelques bas-reliefs, & une ſtatue de marbre couchée, à qui la tête manque, qui y fut placée ſans doute en mémoire de la dévotion de Numa, mais qui doit être d'un tems poſtérieur à en juger par la beauté de ſon travail, par les bas-reliefs qui l'accompagnoient, qui ont ſans doute ſouffert des injures du tems.

Vous me reprocheriez avec raiſon, Monſieur, de ne pas vous avoir fait connoître plus particuliérement les gens qui habitent ce pays, après vous en avoir indiqué les beautés relatives aux arts, ſi je ne vous en diſois quelque choſe de plus. Les Italiens parlent le plus ſouvent la langue nationale, quoiqu'ils connoiſſent parfaitement la nôtre ; je m'en ſers preſque toujours avec eux, car le *françois*, l'*anglois*, l'*eſpagnol*, l'*allemand* ſont ici partie de l'éducation des gens d'un certain état. J'ai reçu de l'accueil, des marques d'amitié & de prévenance des ſeigneurs que j'ai viſités : le prince Jacques *Borgheze*, qui

réunit à la politeſſe la plus décidée l'épanchement ſincere & touchant d'une ame pleine de franchiſe, m'a procuré, je vous l'ai déjà dit, les connoiſſances les plus brillantes & l'accueil le plus gracieux: dès le premier inſtant il m'a traité comme un ami de vingt ans, à peine me ſuis-je ſervi de lettres de recommandation que j'avois priſes. Il n'eſt pas difficile, pour peu qu'on veuille voir la bonne compagnie dans ce pays, d'y percer & d'en être bien reçu. L'Italien naturellement ouvert & hoſpitalier, traite l'étranger avec attention: les ſoins les plus empreſſés, les plus officieux, ſemblent y prévenir tout homme qui veut ſe répandre dans le monde, & il n'eſt quaſi perſonne qui ne lui faſſe des démonſtrations d'amitié & de confiance, même pour peu qu'on veuille former des liaiſons.

Rome eſt l'une des villes du monde où les fortunes ſont les moins égales, & où l'on voit l'opulence la plus faſtueuſe & la plus grande médiocrité; je ne dis pas la miſere, car les pauvres y ont occaſion d'être fainéans par les libéralités & les charités immenſes qu'on leur fait. Ce n'eſt pas une commiſération apparente qui aille au-devant des gens & s'en tienne là. Le plus riche donne toujours, & le plus pauvre accepte ſans honte & ſans regret. L'air d'étiquette regne dans les ſociétés: les rangs y ſont

diſtingués, auſſi y a-t-il moins d'égalité que partout ailleurs ; mais dès qu'on ſçait ſe tenir à ſa place, il n'y a point de mortification à eſſuyer : le ton des converſations eſt aiſé & facile : on eſtime les ſçavans, les gens de lettres, & il n'eſt aucun Italien qui rougiſſe des connoiſſances & de la raiſon qu'il montre, quelque frivole quelque léger qu'il paroiſſe dans ſes démarches ; la plûpart des gens ici ſont graves ſans pédanterie ; on y plaiſante, on y diſſerte, on y fait des épigrammes ; mais quelquefois on y joue trop ſur le mot. Souvent les maximes y ſont mêlées à la ſaillie. En général le ton eſt un peu bruyant, ce qui ſe remarque plus particuliérement dans les ſociétés familieres, où l'on s'obſerve moins. Dès qu'on y eſt initié, on parle librement de tout. Survient-il un étranger ? l'attention commune ſe fixe ſur ce nouvel objet : on s'occupe à le conſidérer ; alors le ton de cérémonie reprend & ſuccede à la familiarité.

Je voudrois bien vous donner quelque choſe de plus frappé ſur le caractere & les mœurs des habitans de cette ville ; mais un étranger ne voit d'ordinaire que les grands traits, il faudroit une très-longue habitude, un commerce intime & ſuivi, pour ſaiſir la délicateſſe des nuances qui forment, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi, la phyſionomie de chaque peuple. Tout ce que je puis

puis conclure de mes obſervations rapidement faites, c'eſt que la gravité des Italiens n'eſt qu'apparente, qu'ils ſemblent plus portés vers la plaiſanterie que vers le ſérieux, qu'ils ſont magnifiques & qu'ils aiment le luxe; mais que leur dépenſe ne ſe tourne pas comme en France, du côté des objets de conſommation, qu'ils préferent la parure, les équipages, les décorations extérieures, ce qui en impoſe. Quant au peuple, il eſt ſuperſtitieux & avare, ſale, dégoûtant, ſobre, pareſſeux & débauché; compoſez de cela un tout, voilà le commun des gens de ce pays. La nobleſſe Romaine aſſortiſſant la gravité à la politeſſe, comme je l'ai dit, ſe diſtingue des Napolitains du premier état, qui naturellement ſont groſſiers & pantomimes. Les femmes de l'une & de l'autre nation ont aſſez d'embonpoint; quant aux graces, ſi vous en jugez par nos mœurs, elles n'en ont ni les unes ni les autres. De l'eſprit, elles en montrent quelquefois.

Je partirai de Rome avec regret: dans deux jours je vous écrirai de Bologne où je m'arrêterai après avoir vu la Toſcane. Je ſuis, *&c.*

APRÈS avoir paſſé à *Ponte Mole*, on trouve, Monſieur, les ruines du tombeau de Néron, orné d'un bas-relief totalement dégradé. Ce

monument porté ſur un maſſif de maçonnerie d'une conſtruction ſemblable à celle des plus anciens édifices de Rome, eſt au milieu d'une campagne qui n'a que des pâturages, des terres incultes & point d'arbres.

Je ne vous parlerai point de *Roncilloné*, petite ville aſſez joliment bâtie, de *Baccano*, du lac *Cyminus*, connu ſous le nom de *Vico*, ſujet à des tempêtes comme la mer, de quelques reſtes de la voie Emilienne qu'on rencontre avant d'arriver à Viterbe, autrefois *Vetulonia* ou *Volturna*, capitale du patrimoine de ſaint Pierre, preſque toute bâtie en pierre de taille, pavée de même, & entourée de murs & de jardins. Les clochers des ſes égliſes, quelques tours carrées, ſervoient de retraite aux gens les plus riches, pendant que les Guelphes & les Gibelins ravageoient l'Italie; elles lui donnent un air aſſez ſingulier.

L'égliſe de ſainte Roſe des religieuſes Clairiſtes, a quelques bons tableaux: on y voit la Sainte revêtue d'un habit de religieuſe, couchée ſur une eſpece de ſtrade garnie d'orfevrerie d'un beau travail. Cet objet de dévotion attire un grand nombre de pélerins dans certains tems de l'année. Quelques fontaines agréables répandent la fraîcheur dans les places de cette ville riante.

*Monte Fiaſcone*, dont les vins ſont eſtimés; le lac de *Bolſcene* ou de *San-Lorenzo*, qu'on dit avoir trente milles de tour; les deux îles *Martana* & *Preſſentina*; les ruines de *Volcinium*, l'une des douze villes de Toſcane les plus célebres, quelques grottes ſous des rochers, qui ſervent de demeure aux miſérables habitans de ce pays, *Aquapendente*, dont la ſituation eſt forte, le ruſtique pitoreſque des environs du petit village de *Lentino*, confins des états du Pape, le pied de la montagne de *Radicofani*; tels ſont, Monſieur, les objets que l'on trouve ſur la route de Rome à *Sienne*, ville de Toſcane, ſoumiſe par Côme de Médicis, ſiége d'un archevêque, & dans une ſituation agréable: on y parle l'italien avec plus de pureté que dans aucune autre ville d'Italie. Quoiqu'elle ne ſoit pas extrêmement peuplée, on y trouve beaucoup de nobleſſe, & l'étranger y eſt favorablement accueilli. Le dôme ou la cathédrale eſt un vaſte édifice: ſes murs revêtus de marbre blanc & de marbre noir, à faſces (*c*) en dehors & en dedans, ſont ornés d'architecture de bon goût. Chaque pilier des arceaux de la grande nef, eſt décoré de ſtatues parfaitement exécutées. Le pavé de marbre noir & blanc, rapporté dans le chœur en moſaïque, ouvrage de *Dominique*

(*c*) Terme de blaſon.

*Becafumi*, repréſente le ſacrifice d'Abraham, le paſſage de la mer Rouge, quelques autres ſujets. On voit dans cette égliſe une belle chapelle de la maiſon *Chigi*, décorée de ſtatues de marbre blanc du Bernin, & de deux bons tableaux de Carlomarate.

Outre les têtes de divers papes qu'on y peut remarquer, on ne doit pas oublier de voir la bibliotheque, vaſte ſalle, peinte à freſque par le *Pinturichio*, & où l'on admire quelques deſſeins de Raphaël, exécutés par Bernardin. Elle eſt de plain pied avec l'égliſe, on nous y montra de grands livres chargés de vignettes & de mignatures parfaitement exécutées. Le Baptiſtaire, édifice gothique, a ſa cuve garnie de bons basreliefs en bronze doré : on y remarque un bon tableau du Baptême de ſaint Jean par *Perugin*.

L'égliſe de ſaint Dominique a de très-bons tableaux. La chapelle de Ste. Catherine mérite d'être vue. La grande place de Sienne, faite en forme de coquille, qu'on peut inonder quand il eſt néceſſaire, eſt très-bien pavée en brique couchée ſur le côté, entremêlée de carreaux de pierre, ainſi que la plûpart des rues. Autour du creux que forme la place, regne une terraſſe aſſez large pour laiſſer paſſer les équipages. Une fontaine abondante eſt ſituée dans le milieu de cette place, ſur laquelle ſont bâtis le palais du

Sénat ; celui des *Zondodari*, conſtruits dans le meilleur goût, & d'une architecture élégante. On vante avec raiſon la maniere biſarre de la tour de l'Horloge. Cette ville eſt un peu montueuſe, les eaux y ſont excellentes, l'air y eſt bon, la ſociété très-aiſée. Malgré ces agrémens elle eſt médiocrement peuplée, en proportion de ſa grandeur. En quittant Sienne on paſſe à *Pont-Giboni*, bourg aſſez conſidérable, & en réputation par ſon commerce de tabac.

Du côté de *Camiano*, de Caſtel-Fiorentino, de Pontadera, en s'avançant vers la riviere d'*Arne*, le pays eſt parfaitement cultivé, & préſente les plus jolis aſpects : les vignes qu'on y trouve placées comme dans la Lombardie, ne bornent point la vue, parce que les arbres y ſont tenus plus bas, tout annonce l'abondance & la fertilité de cette campagne, couverte de jolies maiſons, de petits hameaux. Cette terre fertile eſt traverſée de canaux bordés d'arbres fruitiers, de prairies preſque toujours émaillées à raiſon de la fraîcheur continuelle des eaux qui les arroſent. J'oubliois de vous dire que ſur cette route on rencontre des bandes de jeunes filles d'une figure agréable, aſſez bien ajuſtées, qui s'aſſociant entre elles, viennent en chantant & en danſant vous faire les plus plaiſans vœux du monde. Vous avez lu le Voyage de Miſſon ;

& vous avez pu voir, Monſieur, le détail de ces vœux, je ne les rapporterai point, ce voyageur eſt exact & vous pouvez l'en croire. Les chemins ſont parfaitement beaux en Toſcane & des plus agréables par la variété des points de vue qu'on y a ménagés, dans la route qui conduit juſqu'à *Livourne*, ſituée dans un terrein plat, environnée de fortifications bien entretenues, de foſſés larges & pleins d'eau de la mer. Elle a des rues larges, droites & paralleles. Les maiſons preſque toutes peintes en-dehors par *Auguſto Taſſo*, Bolonois, ſont bien bâties. Le port en eſt beau, toujours rempli d'un nombre conſidérable de vaiſſeaux. Le commerce de la banque y eſt floriſſant; l'hôpital des forçats, où ils ſont logés au nombre de trois cens, l'arſenal des galeres, méritent d'être vus: le môle eſt d'une longueur immenſe & d'une grande ſolidité.

L'égliſe des Capucins, celle des Dominicains de forme octogone, celle des Grecs, la cathédrale, ont de beaux tableaux; cette derniere avec le palais Ducal, forme les deux principales façades de la grande place de cette ville: l'un des côtés bâtis en portiques ſert de promenade.

Le quartier appellé *la petite Veniſe*, eſt agréablement bâti, les maiſons y ſont d'une magnifi-

que apparence, le milieu de chaque rue présente un canal à l'hollandoise, qui reçoit l'eau de la mer & qui y aboutit. Quoique *Livourne* ne soit pas bien grande, on y compte quarante mille habitans, sans y comprendre les étrangers, dont le nombre est considérable, par le privilége qu'on ne peut y être arrêté pour dettes. On compte cinq mille Juifs, qui après ceux d'Amsterdam, sont, dit-on, les plus riches; leur synagogue est bien décorée, on y voit une grande quantité de lampes d'argent. Ces Juifs ont une sorte de tribunal de justice, qui décide de leurs différends particuliers. L'école de leur langue est dirigée par des rabins qui la montrent aux enfans, & leur apprennent le chant, moins noble & de chûte moins mesurée que notre chant d'église.

La statue de marbre blanc de Côme premier de Médicis, n'est pas avantageusement placée sur le bord de la mer. Les quatre esclaves de bronze aux angles du piedestal, sont d'une grande beauté.

On ne doit pas manquer de voir hors de Livourne le cimetiere des Anglois, vaste enceinte entourée d'une clôture de trois pieds d'élévation, de marbre de Carrare, sur laquelle sont élevés d'espace en espace des piliers & des grilles de fer. Cette construction, terminée en 1746,

doit avoir coûté conſidérablement ; les pierres ſépulchrales, au nombre de ſoixante & dix-huit, ſont parfaitement travaillées : on y lit quelques épitaphes angloiſes ou latines.

Cette ville a beaucoup de François réfugiés, chez leſquels on eſt reçu avec politeſſe ; & ſuivant l'uſage d'Italie, on y fait la converſation : les rafraîchiſſemens n'y manquent pas.

On compte quatorze milles de Livourne à *Pize*. Le chemin ſe fait en grande partie entre des bois de chêne vert, de liége, & de myrthe ſauvage. On aſſure que la mer couvroit autrefois le ſol de ces forêts, qu'elle alloit juſqu'au lieu appellé *Saint-Pierre d'Ingrado*, où l'on voit une égliſe, à trois milles de *Pize*, ville très-vaſte, aujourd'hui archevêché, la ſeconde de la Toſcane, autrefois république puiſſante, détruite par les Florentins, qui ſaccagerent & ruinerent preſque entierement leur conquête. La riviere d'*Arno*, plus large deux fois que ne l'eſt le Tibre à Rome, ſépare Piſe en deux parties à-peu-près égales : on la paſſe ſur trois beaux ponts, dont l'un eſt de marbre ; de droite & de gauche ſont deux larges quais ; & des maiſons d'une conſtruction aſſez agréable. Cette ville eſt dépeuplée ; quoique généralement bien bâtie, elle a l'air de pauvreté. La plûpart de ſes rues, larges & pavées de grandes pierres, ſont

déſertes, l'herbe y croît comme dans des lieux abandonnés.

Le dôme ou cathédrale, dans une grande & belle place, a cinq nefs, dont les voûtes ſont ſoutenues par ſoixante & quatorze colonnes, entre leſquelles on en voit de marbre verd antique & de porphyre; ſon architecture, ſes ornemens, lui donnent un air de reſſemblance avec la cathédrale de Sienne. L'autel du chœur a un excellent morceau en bronze de *Jean de Boulogne*, repréſentant le Chriſt & deux Anges. Cet artiſte a fait les trois portes en bronze de la face de l'égliſe : leurs panneaux forment d'excellens bas-reliefs. On voit dans cet édifice, entre quelques mauſolées de marbre ornés de bas-reliefs, celui de l'archevêque *Delci*, décoré de deux belles ſtatues de marbre blanc de grandeur naturelle, repréſentant la Foi & la Charité par André *Vacca;* à la branche gauche de la croix que forme l'égliſe, eſt un autel iſolé, derriere lequel ſont deux belles ſtatues par *Pietra Sancta*, repréſentant Adam & Eve.

La branche droite a un bon tableau de la Vierge peint ſur bois par Soliani, & la coupole a des freſques dont on fait quelque cas. Le Baptiſtaire, édifice iſolé, placé vis-à-vis de l'égliſe, a une chaire ornée de bas-reliefs en marbre blanc, portée ſur des colonnes de granite & de

porphyre. La voûte de cette rotonde eſt ſoutenue par huit groſſes colonnes & quatre piliers. Ce lieu extrêmement ſonore, revêtu dans l'intérieur & l'extérieur de beau marbre, d'une architecture uniforme, a de tour dans œuvre cent vingt-huit pas.

La tour penchante ou le *Campanile*, bâti en entier de marbre, a un eſcalier de deux cens ſeize marches. Miſſon en rapporte la figure; mais on auroit dû la repréſenter un peu moins effilée vers le milieu où ſont placées les cloches. Cette galerie ayant ſoixante-quatre pas de tour, la forme de ce bâtiment eſt cylindrique. Eſt-ce par un tremblement de terre qu'il a perdu quinze pieds de ſon à-plomb? a-t-il été conſtruit ainſi? On ne peut donner ſur cela que des conjectures; mais s'il eſt vrai que les fondemens ſe ſoient affaiſſés d'un côté, comment n'apperçoit-on pas quelque fracture, & d'où vient que le niveau de ſurface de la plate-forme ou terraſſe qui termine cet édifice, eſt parfaitement exact?

Le grand-duc Côme premier avoit inſtitué un ordre de chevalerie en 1561, après la bataille de Marciano, ſous l'invocation de ſaint Etienne, pape & martyr. Les chevaliers portent une croix rouge ſur un manteau noir & un cordon couleur de feu. Ils ſont leur réſidence dans cette ville & y ont leur égliſe: elle eſt

digne d'être vue à cauſe de ſon retable de porphyre, de ſes ornemens d'or moulu, & d'un excellent bas-relief de marbre blanc qui y ſert de tableau.

Le jardin de Botanique, l'Obſervatoire, le *Muſæum* formés pour l'académie de Pize, ſont parfaitement entretenus.

Quoique Miſſon parle dans ſon Voyage, du *campo ſancto* ou cimetiere bâti en forme de cloître, qu'il en ait donné les dimenſions, il faut bien vous en dire un mot. Les quatre faces des murailles intérieures ſont peintes à freſque par le *Cimabué*, reſtaurateur de la peinture en Italie, & par *Benotzzio Florentino*; ces peintures repréſentent des ſujets de l'Ancien Teſtament. L'un d'eux eſt l'ivreſſe de Noé. Ce bon patriarche y paroît nud: l'une de ſes filles feignant de ne vouloir pas le voir, met ſa main devant les yeux en écartant les doigts, ce qui a donné lieu à la maniere ironique de déſigner une fauſſe prude par le nom de *la vergognoſa del campo ſancto*; parmi quelques tombeaux on remarque celui de Philippe *Decius*, Milanois, par *Pietra-Santa*, d'*Averranius*, & d'Antoine *Corza*, médecin, de la main de Michel Ange. Je vous fais grace des épitaphes & des inſcriptions multipliées que j'y ai lues.

La route de Pize à Lucques, eſt encore plus

agréable que celle de Livourne à Pize. Il eſt vrai qu'à trois milles en-deçà de cette derniere ville, ſi on ne veut alonger, on eſt obligé de paſſer ſur la rude montagne de Saint-Julien, confins de la Toſcane & de la ſeigneurie de Lucques. La capitale de ce petit état, & qui en porte le nom, eſt ſituée au milieu d'une plaine fertile qui peut avoir vingt milles d'étendue; des côteaux rians & couverts d'agréables maiſons de campagne, la bornent de toutes parts: les fortifications de cette place ſont régulieres & bien entretenues; elles ſervent de promenade aux habitans, les baſtions au nombre de onze, plantés d'arbres droits & fort élevés, forment de petits boſquets agréables. Chacun de ces baſtions eſt défendu par ſix groſſes pieces de canon: on peut faire le tour des remparts en une heure. Les foſſés ſont larges & ont une grande cuvette au milieu pleine d'une eau courante. Le palais du gonfalonier eſt bâti ſuperbement; ſa charge répond à celle des doges de Gênes & de Veniſe. L'exercice n'en dure que deux mois. Il peut être élu de nouveau après ſix ans d'intervalle, & eſt à la tête du conſeil compoſé de 240 nobles ſemeſtriers. Ce petit état, fief de l'Empire & ſous ſa protection, eſt un gouvernement ariſtocratique. Son arſenal eſt fourni d'armes bien entretenues, & en aſſez

grande quantité, vu le peu d'étendue de pays que cette République occupe. Il n'a que dix lieues de longueur, ſur une de largeur à-peu-près égale. Son commerce eſt aſſez conſidérable à raiſon de ſes huiles, les plus eſtimées d'Italie : j'y achetai des *variolites*, petites pierres qui imitent parfaitement les boutons de la petite vérole. Ce pays abonde d'autres morceaux qui peuvent ſervir à augmenter la collection des amateurs de l'Hiſtoire Naturelle, tels que des agathes, quelques concrétions, du *lapis-lazuli* d'un beau bleu céleſte veiné d'or. L'égliſe de ſaint Pontian deſſervie par les Olivétans, dont le grand autel de marbre blanc & de verd antique, mérite d'être vu, a deux beaux tableaux de Pierre Lombard, un bas-relief eſtimé, de *Jean Barata*. La cathédrale, fameuſe par la chapelle du *volto ſanto*, revêtue de marbre, eſt un peu gothique dans ſa façade : la voûte peinte en azur eſt parſemée d'étoiles d'or. On doit remarquer dans ce lieu quatre ſtatues de marbre blanc repréſentant les Evangéliſtes. On compte vingt milles de Lucques à *Piſtoye*, ville pauvre, plus grande que Lucques, dont les rues ſont larges & droites, mais déſerte, parce qu'elle n'a aucun commerce. C'eſt dans les campagnes qui l'environnent que Catilina fut défait par Antoine, s'il en faut croire Caſſiodore. La vénération des

habitans pour l'apôtre ſaint Jacques, lui a fait ériger une chapelle magnifique dans la cathédrale, où j'ai remarqué le tombeau du juriſconſulte *Cynus*, précepteur du célebre Bartole, repréſenté dans un bas-relief dictant le Droit à quelques écoliers. Le Baptiſtaire n'a rien de curieux que la ſtatue de ſaint Jean.

Les égliſes de ſaint André, paroiſſe ſi peu conſidérable qu'on n'y baptiſe qu'une fois l'année, de la *Madona*, des Carmes, de ſaint François, de ſaint Dominique, des Auguſtins, ont quelques bons tableaux.

La ſalle de ſpectacle joliment peinte & décorée, eſt proportionnée dans ſa grandeur, au petit nombre d'habitans de cette ville.

Les Oratoriens ont une jolie maiſon & une égliſe de forme ſinguliere, peinte à freſque. Leur bibliotheque, qu'ils tiennent de la libéralité du cardinal Fabroni, contient vingt mille volumes. Son joli veſtibule eſt orné de deux groupes de marbre blanc de trois pieds de hauteur par *Cornacini :* ces deux compoſitions parfaitement exécutées, repréſentent une deſcente de Croix & l'adoration des Bergers à la crêche.

Les maiſons de Piſtoye ont plus d'apparence que celles de Lucques : les rues larges & bien alignées ſont pavées de grandes pierres plates, ainſi que dans le reſte de l'Italie. Ce pays quoi-

que beau, eſt ſi extraordinairement chargé d'impôts, que l'on y rencontre preſque partout un nombre infini de mendians.

En quittant Piſtoye on arrive par une très-belle route à *Poggio*, à *Caiano*, maiſon de plaiſance des grands-ducs, lieu deſtiné à la chaſſe des faiſans. Le palais placé dans la poſition la plus belle & la plus avantageuſe, eſt à portée de grands bois où la chaſſe peut ſe faire commodément; les jardins ne ſont pas bien conſidérables. Une large terraſſe en pierre, de niveau avec les premiers appartemens & qui entoure le palais, a ſes vues ſur la plaine la plus agréable & la plus fertile: on découvre Florence dans le lointain, & la riviere d'Arno, qui coule majeſtueuſement dans cette campagne richement diverſifiée. Ce palais n'a que quatre appartemens ſuperbement meublés, ornés de tableaux des meilleurs artiſtes. La plus grande des deux ſalles placées dans le milieu, & qui donne communication à toute la maiſon, a ſa voûte peinte à Freſque par André *del Sarto*. Ces morceaux repréſentent l'hiſtoire de Céſar recevant le tribut des provinces, diſtinguées par les habits & les animaux qu'ils préſentoient. Cet artiſte moins élevé dans ſa maniere que Raphaël & Michel Ange qu'il avoit étudiés, étoit grand deſſinateur, grand coloriſte: ſes draperies

étoient peintes avec une facilité ſinguliere, leur goût le fait diſtinguer des peintres de ſon tems. Tous les ornemens de ce palais, par Alexandre Allori ſont ſi parfaitement conſervés, qu'on les croiroit nouvellement faits, quoiqu'ils ſubſiſtent depuis cent cinquante années.

Je viens d'arriver à Florence, Monſieur, & je ne vous écrirai que de Veniſe. Je ſuis, *&c.*

Le 29 Avril.

*FLORENCE*, capitale de la *Toſcane*, autrefois le ſéjour de ſes princes, eſt dans la plus belle ſituation du monde: la riviere d'Arno la traverſe: placée en quelque ſorte au milieu d'un amphithéâtre, puiſqu'elle eſt environnée dans l'eſpace de quatre ou cinq milles, de côteaux fertiles remplis de maiſons de plaiſance, & de villages qui pourroient être regardés comme les fauxbourgs de cette ville opulente. Ses édifices ſacrés & profanes, ſes ponts, ſes monumens publics, ſes fontaines, ſont dignes de curioſité. Pluſieurs perſonnes aſſurent que tous ſes bâtimens ſont les mieux conſtruits de l'Italie. Cette ville a été ſi exactement décrite, que je pourrois vous renvoyer à ce qui en a été dit; mais vous exigez que je vous en parle, je vais vous ſatisfaire. En entrant par la porte Romaine, on peut voir la belle peinture à freſque de *Manozzi* dans

dans le proſpect d'une maiſon placée en face de cette porte. Cette compoſition traitée avec force, ſe trouve dans le Recueil des principales curioſités, imprimé en 1744.

Le palais *Pitti*, qui ſervoit d'habitation au ſouverain, bâtiment vaſte & magnifique à trois étages, préſente une façade des plus longues ſur une hauteur de plus de cent trente pieds: ſa cour quoique de cent cinquante de longueur, ſur cent quarante de largeur entre trois périſtiles, paroît un peu étroite. Miſſon a raiſon de dire que pour regarder ce palais, il faut lever la tête d'une maniere incommode; mais il eſt aiſé de rendre raiſon de ce défaut de proportion, qui paroît en effet choquant. Dans les pays chauds, pour donner de la fraîcheur aux appartemens, les cours ſont généralement ſerrées, & les jours des bâtimens ſont beaucoup plus rares que ceux qu'on conſtruit à la Françoiſe. Cette cour eſt terminée par une belle terraſſe ornée d'une fontaine en grotte, où l'on voit un Moïſe de porphyre. Ce bel édifice au rez-de-chauſſée d'ordre dorique, au ſecond d'ordre ionique, au troiſieme d'ordre corinthien, a de grandes baluſtrades de fer le long de ſes corniches; les trois faces de la cour ſont remplies de ſtatues. Le premier appartement de quatorze pieces qui ſe ſuivent, a pluſieurs ſalles dont les plafonds &

les murs peints par *Pierre de Cortone*, par le *Naſcini de Sienne*, ſont pleins de morceaux de la plus grande beauté, tels que la fameuſe Madone de *Raphaël*, le portrait de Léon X. par le même, pluſieurs excellens tableaux de Paul *Véroneſe*, d'André *del Sarto*, du *Roſſo*, du *Baſſan*, du *Cigoli*, de *Carlomarate*, du *Guerchin*, du *Titien*, de *Jules Romain*, de *Rubens* : on y trouve la Cléopatre du *Guide*, quelques tableaux du *Carravage*, des batailles du *Bourgignon*, des marines de *Salvator Roſa*, le portrait du cardinal Bentivoglio, par *Vandec*, ceux de Luther & de Calvin, par le *Georgion*, la religieuſe ſéduite par cet héréſiarque, du même peintre, une infinité de rares morceaux en bronze, de pendules auſſi riches que curieuſes par leur travail, des trumeaux de glaces encadrés d'argent, d'après les deſſeins des meilleurs artiſtes, des buſtes en marbre, de quatre bas-reliefs de *Maximilien Soldani*, modelés en terre, ouvrage du meilleur goût & de la plus grande délicateſſe, conſervés derriere des glaces. Les appartemens du ſecond ſont également ornés de pieces rares & curieuſes, les jardins décorés de fontaines, d'allées agréables, de ſtatues, ſont terminés par une ménagerie où l'on nourrit toute ſorte d'animaux : j'y vis un bélier à quatre cornes.

Le comte de Richecour, miniſtre de la reine d'Hongrie, qui nous fit l'accueil le plus gra-

cieux, nous donna un de ſes officiers pour nous conduire à l'attelier des pierres précieuſes & au garde-meubles du vieux palais : on y conſerve la bulle originale de la réunion de l'égliſe Grecque à la Latine, ſous le pontificat d'Eugene IV. en 1439, le plus ancien manuſcrit des Pandectes de Juſtinien, en deux volumes *in-folio*, ſur deux colonnes. Deux vaſtes armoires renferment une quantité conſidérable de vaiſſelle d'argent, entre autres cinquante-huit grands baſſins d'un rare travail, repréſentant les grandes actions des ducs de Florence, le riche & le beau devant-d'autel d'or maſſif, fait lors de la maladie dont mourut Côme II. qui s'étoit voué à ſaint Charles de Milan, à qui il deſtinoit ce monument de ſa dévotion. On dit que ce beau morceau peſe cent livres d'or : la corniche de la partie ſupérieure eſt de lapis-lazuli ; au-deſſous on a placé l'inſcription ſuivante.

*Comus ſecundus Dei gratiâ magnus, dux Etruriæ ex voto.*

Les caracteres de cette inſcription formés en pierres précieuſes rapportées, ſurmontent un panneau octogone rentrant. A la droite & à la gauche du cadre on a ménagé deux niches ; dans chacune d'elles on voit un petit Ange d'or en ronde boſſe, tenant une couronne de même métal, garnie de pierreries. Ces Anges

ſont appuyés ſur un écuſſon aux armes des Médicis, dont le cartouche eſt garni de perles fines. Dans le milieu du panneau octogone, Côme II. eſt repréſenté en relief à genoux avec ſon habit & manteau ducal. Les pierres les plus précieuſes ont fourni la matiere dont eſt faite cette petite ſtatue, qui de la tête aux genoux a un pied de hauteur. Une pierre précieuſe de couleur incarnat forme la tête; une autre de même couleur a ſervi pour les mains; la fraiſe autour du col, ſemblable à de la mouſſeline la plus déliée, eſt imitée avec de la nacre de perle; le manteau eſt également en pierres précieuſes rapportées. On voit beaucoup de feſtons en or émaillé, quantité de pierreries taillées en étoiles, en fleurs-de-lys répandues & ſemées avec goût dans la totalité de cet ouvrage, auquel on travailla pendant plus de quinze années, & qui eſt plus merveilleux par la délicateſſe de ſon travail & la perfection du deſſein, que par la richeſſe de la matiere dont il eſt compoſé.

La grande ſalle du vieux palais d'une hauteur ſurprenante, a ſoixante & dix pas de longueur ſur vingt-huit de large: dans les bals qu'on y donnoit autrefois, on y a vu juſqu'à ſix mille maſques. Aux deux extrémités eſt une grande galerie peinte à freſque dans la voûte. La ſalle ornée de ſtatues au-deſſus de grandeur naturelle,

renferme celle de Léon X. de Jean & Côme de Médicis, par *Bandinelli*, le grouppe de la Victoire tenant ſous ſes pieds un priſonnier captif, par Michel Ange : elle devoit être placée ſur le tombeau de Jules II. mais n'ayant pas été achevée, elle a demeuré à Florence. Cette ſalle eſt décorée de ſix grouppes, repréſentant les travaux d'Hercule, par Vincent *Roſſy*, des deux célebres ſtatues Adam & Eve, par *Bandinelli*; on voit entre ces deux morceaux, l'arbre du fruit défendu & le ſerpent avec une tête humaine. L'attelier ou le laboratoire des pierres précieuſes, eſt l'une des choſes les plus curieuſes à voir; on s'en ſert pour imiter les tableaux & toutes leurs couleurs; le maſtic dont on uſe pour les appliquer eſt ſemblable à celui des tableaux de moſaïque de Rome : il eſt vrai qu'il prend plus vîte la conſiſtance, & qu'il ne faut pas attendre un tems auſſi conſidérable pour donner le dernier poli au tableau que l'on a travaillé. On grave dans ce laboratoire ſur des cryſtaux, ſur des pierres précieuſes, ſur des jaſpes, ſur des camées, ou camayeux. Ce dernier ouvrage qui ne paroît pas ſi difficile que la gravure en creux, demande cependant l'attention la plus exacte. Il ne ſuffit pas d'être grand deſſinateur, il faut avoir de la légereté dans la main, de l'intelligence & du génie, pour profiter des diverſes

couleurs que le haſard a jettées ſur les agathes, onix & les ſardoines. Il eſt néceſſaire de diſtribuer ces couleurs dans les places convenables, de les adapter aux différens objets que l'on veut repréſenter, de les arranger de maniere à faire croire que c'eſt plutôt un ouvrage de la nature que de l'art. On imite dans ce laboratoire des camées antiques, ſous la direction du ſieur Louis Siries. Aucun artiſte n'a montré plus d'ardeur pour la perfection des arts, que ce François originaire de Figeac, qui ayant commencé à être coutelier, a mérité depuis par ſes talens que l'empereur l'ait placé à la tête de ſes ouvriers. Parmi le nombre des ouvrages qu'il nous fit voir, j'admirai un onix de trois couleurs, repréſentant Louis XIV. couronné par la Victoire, & gravé en relief au milieu des douze ſignes du zodiaque. Cette belle piece ovale peut avoir environ un pouce & demi de hauteur. Indépendamment du ſecret de métamorphoſer l'or ſans l'altérer, & d'en faire un métal de réſiſtance, en lui faiſant perdre ſa ductilité, *Siriés* donne des teintes à l'acier, & les petits bas-reliefs qu'il forme au moyen de la nuance des différentes couleurs dont le métal eſt ſuſceptible, ſont autant de petits tableaux que l'on prendroit pour des miniatures : il exécute encore ſur le lapis ces ouvrages les plus délicats & les mieux finis.

La bibliotheque de ſaint Laurent, célebre par ſes manuſcrits, dans une partie de la maiſon des chanoines de cette égliſe, eſt riche de trois mille volumes, quelques-uns ſont extrêmement curieux par la délicateſſe des vignettes, des lettres griſes, des fleurons, des culs-de-lampe. L'Homere, le Tite-Live, ſont ornés de belles têtes : le Virgile, le manuſcrit grec contenant la chirurgie des anciens, méritent d'être vus. Je ne vous parle pas des manuſcrits Indiens, Arabes, Chaldéens, Gaulois, des livres en langue Romance & Provençale : je ne finirois pas ſur tout cela, il faut paſſer à d'autres objets.

La vaſte égliſe de cette maiſon, eſt fameuſe par la chapelle qui ſervoit de ſépulture aux grands-ducs. Ce bâtiment, l'un des plus ſinguliers qu'on voye en Italie, quoique commencé depuis plus de cent cinquante ans, eſt encore imparfait. Si on pouvoit ſe promettre qu'il fût achevé, ce ſeroit la plus belle choſe du monde. Ne vous attendez pas, Monſieur, à une deſcription exacte de tout ce qu'on y voit ; ce ſeroit la matiere d'un grand ouvrage. Je me contenterai de vous dire qu'il eſt de forme exagone ; de grandeur & d'exhauſſement conſidérables ; que la calote du dôme qui n'eſt encore qu'en maçonnerie, devoit être recouverte de pierre lapis, ſemé de roſes & d'ornemens dorés, ainſi que le reſte des

murs diviſés en compartimens, compoſé de fines agathes, de granite, d'onix, des pierres précieuſes, telles que des *péridots*, des *chryſolites*, des *chalcédoines*, des jaſpes rouges, jaunes, verds, chaque panneau étant diſtingué par des cadres d'or moulu. Au milieu de chaque face de l'exagone s'éleve un double pilaſtre de jaſpe avec le chapiteau de bronze doré, la corniche & l'entablement étant de même matiere. Sur le piédeſtal de chaque pilaſtre on voit divers emblêmes en pierres fines arrangées avec un art ſingulier; dans les angles ſix ſuperbes tombeaux de porphyre, de granite oriental, & de marbres les plus précieux; ſur chaque tombeau (*d*) un couſſin en pierres fines. Chacun de ces couſſins a coûté quatre mille louis d'or monnoie de France; il ſupporte une couronne bien plus riche; la baſe des tombeaux revêtue de porphyre, doit être chargée d'épitaphes des princes auxquels ils ſont deſtinés. Dans chaque niche ménagée au-deſſus de ces tombeaux revêtue de marbre noir, ſeront en bronze doré leurs ſtatues plus grandes que nature, ſi tant eſt que cette conſtruction ſuperbe ſoit un jour portée à ſa perfection.

La galerie de Médicis tient à l'ancien palais ducal, & pour y arriver on traverſe la place de

(*d*) Il y en a deux d'exécuté

ce palais; on y trouve plusieurs statues. Je pourrois vous parler de la grande fontaine de Philippe Baldinucci, de la statue de Côme premier, célebre morceau de Jean Boulogne; mais vous pouvez consulter Misson, qui ne laisse rien à desirer à cet égard; quoiqu'il ait parlé de la galerie, ainsi que Adisson, le jésuite Galleran, & le baron de *Polnits* dans ses lettres: je ne puis m'empêcher de mettre sous vos yeux en raccourci quelques-uns des rares morceaux qu'on y admire. Ce bâtiment divisé en trois parties, dont deux paralleles forment comme les aîles de la troisieme, moins longue, quoique de même largeur, est l'une des façades de la place principale; les côtés opposés aux fenêtres forment une suite de différentes salles. La galerie est peinte dans ses voûtes; sur le haut des murs de droite & de gauche, on voit les portraits de divers souverains de l'Europe, des grands capitaines, des philosophes anciens, en un mot, de tous les sçavans illustres. Le long des murs sur des piédestaux des statues, sont des bustes antiques entremêlés. Parmi les plus rares morceaux, dont le nombre se porte à soixante & douze (je parle des statues) je remarquai la *Léda*, le Bacchus antique, la *Diane*, l'*Apollon*, la *Junon*, qui présidoit aux nôces, distinguée par le voile qui servoit d'ornement aux épousées, (*Voyez* le

*Muſæum Florentinum*) le *Gladiateur*, ouvrage moderne de Pierrati, ſculpteur du ſeizieme ſiecle. Entre les cent deux buſtes, ceux de *Brutus*, de *Sévere*, de *Gallien*, de *Pertinax*, de *Tibere*; celui-ci de turquoiſe depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du col, regardé comme une piece unique & d'un excellent travail, a le col & le devant de la poitrine couvert d'une cuiraſſe d'or ciſelé, ſa baſe eſt d'agathe de Bohème; quelques antiquaires & Miſſon l'ont pris pour le buſte de Jules Céſar: ce n'eſt pas le ſentiment de M. *Cocchi*, garde des antiques de ſon alteſſe royale.

Le veſtibule ſur le côté de la galerie, contient un grand nombre d'anciennes inſcriptions, & d'un travail eſtimé. La troiſieme piece eſt ornée des portraits de tous les peintres célebres par eux-mêmes, au nombre de deux cens vingt & un; on y voit une belle ſtatue de marbre blanc du cardinal de Médicis. La quatrieme ſalle contient des cabinets remplis de porcelaine, de la vieille roche, des tables de pierres précieuſes rapportées dans le goût des moſaïques. La cinquieme renferme une collection de divinités égyptiennes, de lampes ſépulcrales, d'autres morceaux antiques, quelques miniatures, un luſtre d'ambre, une colonne d'albâtre oriental de ſix pieds huit pouces de hauteur, ſans com-

pter le piédeſtal. Dans la ſixieme ſalle on trouve tout ce qui a trait à l'hiſtoire naturelle, une groſſe émeraude brute enracinée dans ſon rocher, le plan de Livourne ſur une table de lapis. Dans la ſeptieme, d'excellens tableaux du Correge, une tête de ſaint Jean par Jules Romain, celle de Méduſe par Léonard de *Vinci*, un Chriſt en ivoire par *Lalgarde*. La huitieme renferme des tableaux d'*Alberdurer*, de *Rubens*, de *Calot*, de *Ténier*; une armoire remplie de vaſes d'agathe, de lapis, de cryſtal de roche; une collection de médailles rares, un nombre prodigieux de ſculptures antiques parfaitement conſervées, & plus de trois mille camées ou pierres gravées, dont on a fait connoître les plus remarquables dans le premier volume du Muſæum de Florence, entre leſquelles on doit aſſurément compter l'Apollon vainqueur du ſerpent Python, & le petit amour jouant de la lyre monté ſur un lion.

Entre les ſix ſtatues grecques qui ſont dans la neuvieme piece, de forme octogone, & dont la beauté ſurpaſſe ce que je pourrois vous en dire, on admire le beau groupe antique regardé par quelques amateurs comme une repréſentation de la mort d'Ajax, la fameuſe ſtatue connue ſous le nom de la *Vénus de Médicis*, que quelques perſonnes ont dit être d'Apollodore, mais que

M. Gory démontre n'en être pas, en faiſant obſerver que le nom écrit au ſocle, eſt une inſcription poſtiche qui n'a point été taillée ſur le marbre même dont elle eſt faite, mais ſur un morceau rapporté & encaſtré avec tant d'art, qu'il faut bien de la peine pour s'en appercevoir. Quoi qu'il en ſoit, c'eſt l'une des plus belles & des plus accomplies ſtatues qu'il ſoit poſſible de voir. On remarque cependant quelque négligence dans les deux amours montés ſur un dauphin qui l'accompagne.

L'arſenal mérite d'être vu, & il eſt rempli d'armes antiques & ſingulieres, de drapeaux, d'étendards enlevés ſur les ennemis des ducs de Toſcane. On y voit le ſceptre d'agathe orientale donné par Charles-Quint à Côme premier. Toutes les raretés contenues dans ce vaſte bâtiment, ſeront amplement détaillées ſans doute dans l'ouvrage que quelques perſonnes zélées pour leur patrie, ont entrepris, & dont on a déja publié quelques volumes. Cette deſcription, comme je viens de vous le dire, enrichie d'eſtampes & de gravures d'après les meilleurs artiſtes, ne contribuera pas moins à éterniſer la gloire des ſouverains de la Toſcane, qu'à donner une idée des immenſes richeſſes qu'ils avoient acquiſes.

La cathédrale de Florence, quoique d'une

architecture gothique, revêtue de marbres de différentes couleurs, eſt d'une ſuperbe conſtruction. Entre les ſtatues qu'on y admire, on doit compter celle de ſaint Jacques par *Sanſouin*; le clocher appellé *il Campanite*, grande tour carrée & iſolée, a quatre cens trente-deux palmes de hauteur. On arrive dans le lieu le plus élevé juſqu'à ſa galerie, par un degré de quatre cens dix-huit marches: à la porte de ce bâtiment incruſté & revêtu depuis le bas juſqu'au ſommet, de carreaux de marbre de différentes couleurs, on ne ceſſe d'admirer quatre belles ſtatues du *Donatelle*; la plus remarquable eſt le *Zucconé*, vieillard à tête chauve.

Le Baptiſtaire bâtiment iſolé deſſervi par des chanoines qui portent un camail rouge, dans lequel on entre par trois portes de bronze artiſtement travaillées, dont les bas-reliefs excellens par Laurent *Ghiberli*, repréſentent des hiſtoires ſacrées, eſt en face de la cathédrale; on admire dans ſon dôme la Réſurrection par Frédéric *Zuchero*. Ce Baptiſtaire autrefois un temple dédié à Mars, ne ceſſe d'être viſité par les connoiſſeurs, à raiſon de quatorze ſtatues de marbre dont il eſt décoré, & de la Madelaine du *Donatelle*, morceau de la plus grande expreſſion. Vis-à-vis de la porte du milieu de ce bâtiment, on montre deux colonnes de porphyre

enchaînées que les Piſans céderent aux Florentins qui les avoient aidés à faire quelques conquêtes dans l'île de Majorque.

Entre les bâtimens de cette ville, ceux qui m'ont paru les plus dignes d'être vus, ſont les palais *Capponi*, *Rucceliri*, *Corſini*, *Strozzi*, *Corſi*, *Vicciani*, *Ricardi*, *Panciatichi*, *Conti*, *Nicolini*, dont les façades majeſtueuſes, les meubles ſuperbes, les cours formant des portiques remplis de buſtes, d'inſcriptions, & de ſtatues antiques, préſentent des objets auſſi intéreſſans que variés. Les égliſes de ſaint Jean, de ſaint Marc, du Saint-Eſprit; celles des Camaldules, de ſaint Ambroiſe, de ſainte Croix, de ſaint Pierre majeur, de ſaint Pancrace, de la Trinité, & de ſaint Félice ſur la place, ſont d'une belle architecture & ont de bons tableaux, entre autres le Sauveur tendant la main à ſaint Pierre, par *Salvator Roza*. Vis-à-vis de la derniere de ces égliſes, Côme premier avoit fait élever une belle colonne en mémoire de ſa victoire à Marciano.

On ſe promene à Florence ainſi qu'à Rome, dans une rue appellée *le Cours*; les dames y ſont toujours magnifiquement vêtues. En général les étrangers ſont bien accueillis dans cette ville; mais les converſations y ont moins l'air de liberté qu'à Rome: on aime le ſpectacle, on s'y

rend avec empreſſement. Le théâtre principal eſt agréablement peint; on a l'attention d'y raſſembler les acteurs les plus célebres, & qui ont le plus de réputation; c'eſt à tort que l'on s'écrie contre l'inviſibilité des femmes Italiennes. J'en ai vu qui deſcendant de leurs loges dans le tems de la repréſentation, alloient faire accueil & politeſſe à quelques étrangers de conſidération de leur connoiſſance. Certainement on ne donneroit pas en France le nom de *génées* à des manieres de cette eſpece; la plûpart du tems on ne juge des uſages que par les ſiens; mais pour peu qu'on ait vu les différens pays, on n'eſt plus tant enthouſiaſmé ſur les préjugés nationnaux, ſur-tout en matiere de ſociété & de coutumes.

Le commerce n'eſt pas bien conſidérable à Florence; on y vend beaucoup d'eſſences, de pommades, de parfums; les plus eſtimés ſont ceux des religieux de ſaint Marc, mais ils ne ſont achetés que par les étrangers. On eſt moins incommodé en Italie des odeurs déteſtables, telles que *l'aſſa fétida*, le caſtor, que des vapeurs agréables des corps odorans qui quelquefois ont cauſé la mort, comme je vous l'ai déja dit.

On ne doit pas oublier de voir à Florence le groupe d'*Hercule* d'un ſeul bloc de marbre, & du *Centaure*, chef-d'œuvre de Jean Boulogne: le fameux pont ſur l'Arno, connu ſous le nom

*des Saiſons*, à raiſon des quatre belles ſtatues placées dans ſes extrémités, n'eſt compoſé que de trois arches ; leur voûte eſt plate. Cet admirable morceau eſt de Michel Ange *Bonarota*, l'un des plus excellens architectes, qui ayant mérité pendant une longue vie les plus grands éloges par ſes divers ouvrages, mourut à Rome, & fut tranſporté à Florence dans l'égliſe de Sainte Croix, édifice d'une architecture brillante qu'il avoit conduit, & que l'on peut regarder comme l'un de ſes meilleurs ouvrages. Son tombeau orné de trois ſtatues de marbre blanc, repréſentant les arts dans leſquels il avoit excellé, annoncent la ſublimité de ſes talens. Son effigie en buſte eſt au-deſſus de ce monument, chargé d'une épitaphe latine. On doit voir dans cette même égliſe celui de Leonard Arétin ; la chaire, beau morceau, quoique d'une grandeur médiocre, & les orgues induſtrieuſement travaillées, dont le duc Côme paya la façon plus de quatre mille écus.

*Saint Michel Bertolde*, deſſervi par les Théatins, d'une belle architecture dans les dehors, & l'intérieur, eſt orné de bas-reliefs & de tableaux eſtimés de *Ruggieri*, de *Vignali*, de Mathæo *Roſcellini*, de *Vanini*, de Pierre de *Cortone* : on y trouve le tombeau du juriſconſulte Auguſtin Cotellini, fondateur de l'académie

des

des apathiſtes, celui des *Banzi*, maiſon qui a donné des prélats célebres à la France, & quatorze belles ſtatues de marbre, un Chriſt en bronze, ouvrage eſtimé, de François Suzini.

J'eus la curioſité d'aſſiſter à la cérémonie d'une priſe d'habit de religieuſe au couvent de ſainte Apollonie; je vous l'ai déjà dit, Monſieur, & je le répete, c'eſt dans ces ſortes d'occaſions que l'on voit le plus de femmes ſuperbement vêtues, qu'il ſe fait une grande diſtribution de rafraîchiſſemens, que les poëtes s'exercent & font des vers pour célébrer cette action brillante: je vous ferai grace de la marche de cette pompe; ce fut même choſe à Florence qu'à Naples, je dirai ſeulement que les femmes ont dans cette ville le port plus majeſtueux & plus de grace, que dans aucune autre ville d'Italie.

La *villaa Imperiale*, l'une des maiſons de plaiſance du grand-duc, n'eſt pas bien éloignée de Florence: on y arrive par une large avenue d'un mille de longueur. Cette allée, ainſi que ſes côtés, eſt plantée de chênes verts, entremêlés de cyprès; un ruiſſeau d'eau claire & limpide les borde, & va former dans le lieu le plus bas un réſervoir conſidérable; les vues de ce palais donnent ſur un jardin planté de citronniers & d'orangers, ſur cette belle plaine où l'*Arno* dans ſon cours, répete à-la-fois tous les

objets répandus ſur ſes bords. L'extérieur & l'intérieur du palais ſont ornés de ſtatues. Dans ſes appartemens on peut voir d'excellens tableaux du *Carravage*, une *Lucrece* de *Raſpichino* de Sienne, des Vierges de *Raphaël*, quelques morceaux de *Corredi*, de *Carlin Dolci*, entre autres le ſaint Pierre en pleurs, un S. Jerôme de l'*Eſpagnolet*, le Salomon par *Guerlandaer*, une Magdelaine de *Morandi*, ſaint Sebaſtien par *Rutilo*, un Martyr de *Venetto*, le maſſacre des Innocens par *Matheo Roſcetti*, une deſcente de Croix de *Lucas de Landa*, une Sainte-Famille d'*André del Sarto*, un Payſan, un Satyre, une Nymphe par Annibal *Carrache*, Adam & Eve d'*Alberdurer*, les vues de Florence par le Bourguignon, les portraits des quatre maîtreſſes de Charles II. roi d'Angleterre du cavalier Lilli.

Les égliſes de ſainte Claire & des Carmes méritent d'être vues. La premiere a un excellent tableau de Pierre Perrugin, la derniere quelques morceaux eſtimés de *Vaſari*, de *Monaldi*, de *Tito*; le chœur de cette égliſe a un ancien mauſolée de Pierre *Soderini*, gonfalonier perpétuel de Florence par Benedetto de *Rouerzzano*. On y voit la chapelle des *Corſini*, dont le dôme eſt peint par Luc *Jordans*, le tombeau du Saint de cette famille: cette conſtruction revêtue des plus beaux marbres, eſt

chargée de bas-reliefs d'un travail excellent.

Le dôme de l'égliſe des Bernardins, bâtiment moderne d'une architecture élégante & ſinguliere, eſt peint par Dominique *Galbiani*. C'eſt dans cette maiſon, autrefois un monaſtere de religieuſes, que Magdelaine *Pazzi* prit l'habit, & mourut en odeur de ſainteté.

Le prieur de la maiſon des Feuillans, établiſſement fait pour des François, par une reine de la maiſon de Medicis, vint nous rendre viſite. Leur couvent eſt agréablement bâti, hors de la ville, ſur les foſſés. Ce lieu eſt extrêmement fréquenté : la beauté des promenades & la politeſſe des religieux y attirent un nombre infini de citoyens. Il me conduiſit chez le baron Philippe de *Stochz*, Pruſſien de naiſſance, qui après avoir parcouru les différentes cours de l'Europe, & examiné dans les cabinets qui lui étoient ouverts, parce qu'on le regardoit, avec raiſon, comme un homme extrêmement inſtruit, a donné un ouvrage au public très-eſtimé : il poſſede une collection immenſe d'antiques, une ſuite de médailles, de camées, de bronzes, d'eſtampes ; ſon recueil de cartes géographiques eſt des plus amples : il nous montra les originaux de celles du Japon, le plan de *Jedo*, l'une des plus grandes villes du monde, quelques deſſeins ſinguliers traités d'une maniere allégori-

que. Il me fit préſent de l'eſtampe gravée d'après ſon buſte en marbre blanc, coup d'eſſai de Bouchardon, artiſte célebre, que la France vient de perdre & regretté avec raiſon, d'un exemplaire de ſon livre *in-folio*, où il traite avec autant de vérité que de force des pierres antiques gravées. Cet ouvrage fut publié en 1724, il y eſt dit que les artiſtes des tems reculés ſe deſignoient dans leurs ouvrages par des hiéroglyphes qui avoient rapport à leur nom.

Le *Pratolino*, autre maiſon de campagne des ducs de Florence, des plus agréables par ſa ſituation entre des montagnes, a des beautés peu communes. Quoiqu'en France on ait porté plus loin la magnificence des eaux & des jardins, la variété des ſites & des aſpects qu'on a ſous les yeux dans ce palais, le rendent ſinguliér & délicieux.

En face de la porte de Florence & ſur la route de Boulogne, on voit un arc de triomphe d'une belle architecture, ſur lequel eſt la ſtatue équeſtre du grand duc François I. Après avoir traverſé les riantes avenues qui y aboutiſſent, on traverſe le petit bourg de *San-Pietro*. C'eſt-là qu'on s'engage inſenſiblement dans les hautes montagnes de l'Apennin. Monte *Juovo*, la plus élevée de toutes, préſente un pays ſtérile & déſert, quoique les vallées de *Scarperia* & de

*Fiorenſola* ſoient agréables. Dans le premier de ces villages il ſe fait un commerce aſſez conſidérable de coutellerie. Non loin de *Pietra-Malo* on peut voir un phénomene ſingulier. A cet effet je m'éloignai de la route un demi-quart de lieue: ce phénomene conſiſte en une flamme ſans odeur, brillante comme celle d'un fagot de bois ſec, qui s'élevant ſans interruption d'un terrein dur & pierreux, où l'on n'apperçoit aucune ouverture, s'éteint dans les grandes pluies; mais reparoît avec plus de force & de vivacité un moment après.

Le village de *Scarrica Laſino*, ſert de limites à la Toſcane. Un poteau chargé des armes du grand-duc & du pape, marque le commencement de l'état Bolonois. Après avoir paſſé à *Loïano*, où nous fûmes forcés de coucher dans le couvent des Cordeliers, parce que ce pays ſauvage n'a point de gîte où l'on puiſſe ſe repoſer, les Apennins ſe changent en riches côteaux, d'où l'on découvre *Boulogne*, les Alpes, la mer, le riche pays de Lombardie. Le ſang eſt admirable dans ces montagnes, & quoiqu'elles ſemblent dépourvues de toute commodité pour la vie, elles ne ſont point dépeuplées: on y trouve de beaux hommes, des femmes élégantes par la taille & la figure, qui ſe nourriſſant de lait &

de chataignes, ont une fraîcheur & une beauté de teint ſinguliere.

Le canal du *Reno*, ſur lequel on s'embarque pour aller à Ferrare, mérite d'être vu à raiſon de ſes écluſes, ſemblables à celles du canal royal de Languedoc. On change de barque à *Malalbergo*; en quittant cette derniere on prend des voitures juſqu'à *Ferrare*, ſituée dans un lieu marécageux, plus abandonnée qu'aucune des villes de ce pays, & qui fait partie des états du Pape: on y voit pluſieurs ſuperbes palais, entre autres celui des Bentivoglio, la façade décorée de bas-reliefs de marbre, annonce la richeſſe de ſes maîtres: les rues ſont belles, parfaitement alignées; on y trouve deux places bien bâties, ornées d'une ſtatue de Clément VIII. & de celle du marquis d'Eſt.

L'égliſe principale revêtue dans l'intérieur de marbre blanc, eſt d'une belle architecture: on y admire, avec raiſon, un morceau du *Guerchin*, artiſte habile, qui donnoit tant de force à ſes tableaux par ſes ombres vigoureuſes, que les ouvrages des peintres de ſon tems paroiſſoient foibles & manquer dans la partie du coloris.

Saint Benoît mérite d'être vu, à raiſon de ſa grandeur & de ſon ſuperbe tabernacle: l'Arioſte y eſt enterré. On y lit en vers italiens, ſur une colonne, l'épitaphe de ce poëte, qui par la har-

dieſſe du deſſein, la beauté du coloris, la fierté mâle de ſes touches, l'harmonie de ſes vers, peut être mis à côté des poëtes les plus célebres de l'antiquité.

En partant de Ferrare on reprend le canal, juſqu'à *Ponte de Lago obſcuro*; en cet endroit on s'embarque ſur le Pô, l'un des plus beaux fleuves de l'Europe, ſoit à cauſe de ſes bords couverts de riantes prairies, ſoit par la limpidité de ſon eau, qui, dans ſes débordemens, ainſi que le Nil, engraiſſe les terres & les féconde, ſoit enfin à raiſon de ſa largeur & de ſa profondeur, qui lui avoit fait donner par Virgile le titre de roi des fleuves, & qui après avoir reçu plus de vingt rivieres, tant des Alpes que des Apennins, va porter majeſtueuſement ſes eaux dans la mer Adriatique, par ſept à huit bouches différentes. On change de barque à l'une d'elles pour entrer dans l'écluſe où commence l'état de *Veniſe*: En avançant quelques milles ſur le canal de *Brondolo*, on laiſſe ſur la gauche la petite ville de *Chioggia*, ſituée ſur le rivage de la mer. Ses environs paroiſſent agréables : la quantité de petits bâtimens & de barques qui profitent de ſon port, ſes jardins délicieux, les maiſons de campagne bien conſtruites qu'on voit ſur cette côte, forment des points de vue charmans. Plus loin de l'autre côté, ſont les

bourgs de *Paleſtrine*, & *Malamocco*, ville épiſcopale, autrefois réſidence du doge, préſentement le port de Veniſe, qui en eſt éloigné de ſix milles. C'eſt de-là qu'on découvre cette étonnante ville, que Sannaſar dans ſes vers diſoit avoir été conſtruite par les dieux (*e*), & dont les bâtimens ſemblent s'élever du ſein des eaux : on trouve en même tems quelques petites îles fortifiées de baſtions.

Les premiers fondemens de Veniſe furent jettés par les habitans d'Aquilée, & de quelques autres villes qui voulurent ſe mettre à couvert de la perſécution d'Attila. D'abord gouvernée par des conſuls, enſuite par des tribuns, par un duc qui méſuſa de ſon autorité, depuis par un Sénat, à la tête duquel eſt le doge.

Cet Etat par ſa politique, ſa valeur, l'obſervation des loix, eſt parvenu & ſe maintient dans ſa ſplendeur, quoiqu'il ait été pluſieurs fois expoſé aux attaques des princes les plus puiſſans de l'Europe, & que l'étendue de ſes poſſeſſions ait diminué.

Veniſe, ville bâtie ſur des pilotis, fortifiée naturellement par les eaux qui l'environnent, entourée de petites îles, diviſée par des canaux

(*e*) *Si pelago Tiberim perſers, urbem aſpice utramque ; Illam homines dices hanc poſuiſſe deos.*

& des rues, que des ponts multipliés joignent les unes aux autres, eſt l'une des plus ſinguliere du monde. Ses rues étroites, mais propres, ſont pavées de brique, celle de la Merci, depuis ſaint Marc juſqu'au pont de Rialto, ſemble ſurpaſſer les autres par l'étalage des étoffes les plus magnifiques, des bijoux les plus riches, le plus agréablement travaillés, par l'abondance des objets de commerce que l'on trouve dans ſes boutiques, & ſur-tout par la multitude de ſes palais, d'une architecture auſſi noble qu'élégante, ornés de marbres, de peintures, & de meubles recherchés. Les plus beaux de ces bâtimens bordent le grand canal de cette ville abondante & fournie de toutes les choſes néceſſaires à la vie. Il ſemble en effet qu'elle mette à contribution les pays qui l'environnent, ainſi que les plus éloignés, pour procurer à ſes habitans la vie la plus délicieuſe. La meilleure eau qu'on y boit ſe prend à l'embouchure de la Brenta, du puits de ſaint Nicolas du Rivage, ou des citernes ménagées dans ſa vaſte étendue: on y compte cent cinquante mille ames.

La place de ſaint Marc bordée de ſuperbes conſtructions d'architecture uniforme, a pour l'une de ſes principales façades l'égliſe ſous l'invocation de ce Saint. Celle de ſaint *Germinien*

ſe préſente vis-à-vis : les Procuraties bâties de marbre, regnent des deux côtés avec de grands portiques, qui élargiſſant la place, ſont très-commodes pour l'affluence de monde qui s'y raſſemble dans tous les tems. La politique vénitienne a réuni dans ce lieu les choſes qui peuvent le plus attirer les citoyens, c'eſt le centre des affaires ainſi que des plaiſirs : il n'eſt perſonne qui ne ſoit obligé de s'y rendre, à raiſon de ces différens motifs, au moins une fois le jour. Cette place ſe prolongeant en forme d'équerre, ſe termine à la mer. Le palais du doge eſt d'un côté, & de l'autre les Procuraties ſe continuent.

Le *Broglio*, c'eſt ainſi qu'eſt nommé l'un des côtés de la place, ſert de promenade aux nobles, ils l'occupent toujours, & il n'eſt permis à qui que ce ſoit de ſe mêler parmi eux, ce lieu leur étant particulierement affecté, & comme leur rendez-vous général ; c'eſt-là qu'ils ſe viſitent, qu'ils traitent pluſieurs affaires. Celui qui parvient à l'âge requis pour entrer au conſeil, après avoir pris la robe de ſénateur, y eſt introduit en cérémonie. S'il arrivoit que quelqu'un d'eux méritât de perdre cet état, l'entrée du *Broglio* lui ſeroit interdite.

Saint Marc, qu'on peut regarder comme la chapelle du doge, a un doyen, qui, jouiſſant

du privilége de porter la mitre, ne releve point du Patriarche, & eſt toujours noble Vénitien. Ce bâtiment d'une ſtructure grecque, médiocre dans ſon exhauſſement, riche dans l'intérieur par ſes marbres & ſes moſaïques, compoſées de petites pieces de jaſpe, de porphyre, de ſerpentine parfaitement conſervées, malgré leur ancienneté; cette égliſe, dis-je, a cinq dômes, celui du milieu plus grand que les autres. Je ne vous ferai pas une deſcription exacte des différentes choſes qu'on y montre, ce détail me meneroit trop loin : j'y ai remarqué quatre colonnes d'albâtre tranſparent comme du cryſtal, & ſous le portique le morceau de porphyre que l'on dit mal-à-propos y être placé pour marquer l'endroit où Alexandre III. mit le pied ſur le cou de l'empereur Frédéric Barberouſſe. On n'y voit aucun veſtige de ce fait, & ſi vous conſultez, Monſieur, les Annales de Muratori, page 27 du ſeptieme volume, vous trouverez que ce Prince n'avilit pas à ce point la dignité impériale, que ſe contentant de s'incliner aux pieds du Pape, qui le reçut avec tout l'accueil poſſible, il en eut le baiſer de paix & la bénédiction.

Le tréſor de ſaint Marc, toujours adminiſtré par trois procurateurs, & qu'on n'ouvre qu'en préſence de l'un d'eux, a été exactement décrit par Miſſon : je dirai ſeulement qu'outre les reli-

ques qu'on y conſerve, on y montre douze couronnes royales ornées de pierres précieuſes, dix rubis balais peſant au-deſſus de huit onces chacun, donnés à la ſeigneurie par Cantacuſene en 1343, un ſaphir du poids de dix onces, une quantité prodigieuſe de *topaſes*, de *chryſolites*, de *jacinthes*, quelques vaſes de *grenat*, d'émeraudes, d'agathes & de jaſpe; un diamant précieux par le poids & l'eau, donné au doge *Mocenigo* par Henri III. le bonnet ducal envoyé par le Pape à *Moroſini* après ſa conquête de la Morée, & qui ſert au couronnement des doges, lorſque ſe montrant au peuple le lendemain de ſon élection, dans une eſpece de chaire ronde que ſoutiennent cent hommes vêtus de rouge, il diſtribue de l'argent & de l'or, agréable coutume, qui commença d'être pratiquée lors du conſulat de Juſtin *Curopalata*, comme on peut le voir au quatrieme livre des louanges de cet Empereur. Je ne finirois pas ſi je voulois tenir compte des vaſes de différentes pierres précieuſes qui faiſoient l'ornement du buffet des empereurs d'Orient, des chandeliers d'or & de cryſtal expoſés dans les ſolemnités ſur l'autel principal de cette égliſe, & qu'on garde auſſi dans le tréſor.

Le clocher vis-à-vis ſaint Marc dans l'angle ſaillant des Procuraties eſt iſolé; on y monte

par une muraille en pente douce, qui ſervant de marches, va depuis le *Lido*, ſorte de rempart que la mer s'eſt fait elle-même dans un eſpace de trente-cinq milles, qui garantit Veniſe & les îles voiſines des inondations. La vue s'étend ſur les lagunes : on découvre les forteresſes de *Malamocco*, de *Chioggia*, la Lombardie, les montagnes d'Iſtrie, les embouchures de l'*Adige*, du *Pô*, les Alpes ; cette tour ſert comme de fanal aux vaiſſeaux.

Les filles orphelines ſont élevées aux dépens de l'Etat dans quatre conſervatoires : c'eſt-là qu'on leur donne de l'éducation ; on y cultive leurs talens ; elles y apprennent à jouer de toute ſorte d'inſtrumens ; c'eſt dans ces lieux enfin qu'on entend une muſique excellente, qu'elles exécutent avec la plus grande préciſion & la plus grande juſteſſe. La Padouane, cantatrice fameuſe, de la maiſon de *Imendicanti*, eſt préférable par la beauté de ſa voix, aux chanteuſes les plus célebres que j'ai trouvées chez le duc de Salas, ambaſſadeur d'Eſpagne en cette ville, où j'eus un très-grand plaiſir d'entendre *Cariſtini*.

On vante les *Ridotti* comme des lieux d'aſſemblées agréables ; on y joue pendant le carnaval : les ſalles en ſont mal meublées, mal éclairées, les tables de jeux ſans tapis : on n'y

entre jamais que maſqué, les nobles y taillent, & la banque fait preſque toujours fortune: les courtiſannes y abordent en foule, les femmes de qualité s'y rendent auſſi, & peuvent jouir ſous le maſque d'une entiere liberté, ce déguiſement eſt en quelque ſorte ſacré: on doit prendre garde de n'offenſer perſonne, & ſi j'en crois ce qu'on m'en a dit, il n'eſt pas difficile de faire connoiſſance avec les mieux gardées, quelque nombreuſe que ſoit la quantité de braves qu'elles ont à leur ſuite. C'eſt dans la place ſaint Marc où le gros de la maſcarade ſe rend, non-ſeulement au tems du carnaval, mais dans toutes les occaſions où l'on prend le maſque à Veniſe, ce qui a lieu à la fête de l'Aſcenſion, & toutes les fois qu'il eſt queſtion de nommer à un emploi de l'Etat qui procure l'entrée au conſeil, que la nobleſſe confondue avec le peuple dans les fêtes publiques, jouit avec plaiſir de ce tems de liberté. Hors ce cas-là, les nobles ne paroiſſent jamais qu'avec des robes de drap noir, doublées de fourrures en hiver, une veſte faite comme celle des autres, une ceinture large de quatre doigts, garnie de plaques & de boucles d'argent, la barette où le bonnet, la grande perruque; on diſtingue ceux qui ont occupé les premiers emplois par le privilége de l'étole de quelque étoffe d'or: on

les traite d'excellences ; on les ſalue avec ſoumiſſion ; la maniere la plus ordinaire eſt de leur baiſer la manche, dont le coude formant une eſpece de ſac, ſert à quelques-uns pour mettre leurs proviſions quand ils vont au marché ; car parmi ces nobles il en eſt de très-pauvres, mais qui n'étant pas moins eſtimés que les autres, jouiſſent des diſtinctions dévolues à ceux de la plus grande fortune. Vous pouvez conſulter Miſſon à cet égard, il eſt de la plus grande exactitude. Je vais continuer la deſcription de quelques bâtimens de cette ſinguliere ville.

Saint Moïſe a une belle façade, un peu trop chargée d'ornemens : on admire dans l'intérieur un groupe de marbre blanc de Notre-Dame de Pitié, d'excellens tableaux du *Palma* & du *Tintoret*, appellé *le Foudre du pinceau ;* le premier de ces peintres dont la maniere étoit ſi conforme à celle du Titien, qui donnoit un air de vie & de fraîcheur aux figures de ſes tableaux, y a peint la Vierge & ſon Fils ſur une nuée, ayant à ſes pieds ſaint Jean & ſaint Jérôme, morceau très-remarquable & très-eſtimé.

L'île & l'égliſe de S. Georges, communauté de Bénédictins, méritent d'être vues. La façade en marbre du deſſein de Palladio, eſt chargée de ſtatues très-bonnes dans l'autel principal de la plus grande beauté. Les quatre Evangéliſtes

qui y ſont placés, portent un globe ſur lequel on voit le Pere éternel; ce groupe eſt en bronze. Les ſtalles du chœur repréſentent la vie de ſaint Benoît en bas-relief. Cet édifice orné de ſtatues & de tableaux du Baſſan, tient à un couvent ſpacieux: les cloîtres en ſont beaux, le réfectoire d'été extrêmement vaſte. C'eſt dans le fond de cette piece qu'eſt peint par le Correge le fameux tableau des nôces de Cana, l'un des premiers tableaux de l'univers, plein de chaleur & de véhémence, où l'on compte cent vingt figures & cent cinquante têtes très-variées. Cet artiſte, auquel on avoit donné à Veniſe le nom de *Très-fertile*, n'étoit pas moins recommandable par le choix de ſes ſujets, le gracieux de ſes têtes, que par la fraîcheur de ſon coloris, le mouvement de ſes figures, & la vérité de leur expreſſion.

Le jardin mérite d'être vu à raiſon de ſes paliſſades & de ſes allées agréables.

Les chartreux ſont fort éloignés de la ville: l'île qu'ils occupent eſt un emplacement conſidérable: on admire dans leur égliſe quelques tableaux du Titien. L'une de leurs chapelles renferme un morceau de peinture ſingulier, repréſentant Dieu le pere faiſant le portrait de la Vierge, entouré de petits Anges qui le ſervent. L'un lui préſente la palette, d'autres broyent

des couleurs Dans tous les tems, Monſieur, les peintres & les poëtes ſe ſont permis des licences, & vous conviendrez, je le crois, que celle ci eſt l'une des plus conſidérables.

L'égliſe des Jéſuites a une fort belle façade. L'intérieur eſt incruſté des plus beaux marbres. Parmi les tableaux qu'on y admire du *Palma*, du *Tintoret*, du cavalier *Liberi*, ceux du martyre de ſaint Laurent, de la Madelaine à mi-corps, de la fuite en Egypte par le *Titien*, méritent les plus grands éloges. Cet artiſte fut regardé comme le prince de la couleur: perſonne ne s'étoit plus attaché que lui, à imiter la nature, mais on pourroit lui reprocher de manquer de correction. La magie de ſon coloris étoit ſinguliere.

On ne doit pas manquer de voir le maître autel, orné de dix belles colonnes torſes de vert antique, & d'un tabernacle d'albâtre.

L'arſenal fermé de hautes murailles, où l'on n'entre que par une ſeule porte, eſt l'une des choſes le plus curieuſes de Veniſe: ſon circuit a à-peu-près deux milles d'étendue: ce lieu eſt l'attelier de tous les agrêts des vaiſſeaux: on y trouve les fonderies, les forges, les loges couvertes pour les galéaces, les galeres, le Bucentaure, vaiſſeau de grand appareil, deſtiné à la cérémonie du mariage du doge, dont le capitaine fait un ſerment aſſez ridicule le jour qu'il

eſt reçu, s'engageant ſous peine de perdre la vie, de ramener ce bâtiment ſain & ſauve, quelques vents & quelque tempête qu'il éprouve; les havres, les baſſins pour la conſtruction & le radoubement des vaiſſeaux, ſont dans le meilleur état. J'en comptai vingt-quatre de guerre de quatre-vingt pieces de canon, qui n'étoient pas entierement achevés: je parcourus les différentes ſalles remplies d'armes, entre leſquelles on me fit remarquer un canon riche par ſes ornemens, fondu en préſence d'Henri III. à ſon retour de Pologne. J'accompagnai le marquis de l'Hôpital, à qui l'on fit une réception brillante, malgré ſon caractere d'ambaſſadeur à Naples. Vous ſçavez à quel point les nobles Vénitiens portent les ſoupçons & la méfiance. On regarde comme un trait de politique de leur part, l'accueil qu'ils firent à ce ſeigneur; leurs démêlés dans ce moment avec la reine d'Hongrie, pouvoit bien en être le motif. La cauſe de ces démêlés portoit ſur la nomination & les droits du patriarchat d'Aquilée.

*Murano*, l'une des plus conſidérables îles des Lagunes, à un mille de Veniſe, a quinze égliſes & quelques palais; cette ville des plus habitées, eſt traverſée d'un canal, ſur lequel on a conſtruit un pont de bois pour aboutir d'un côté à l'autre. On y fait une des plus jolies & des plus

ſingulieres promenades dans certains jours, principalement celui de l'Aſcenſion ; on s'y rend en *péote*, en *gondole*, chacun de ces petits bâtimens cherchant à ſe devancer & à paſſer ſous le pont avec une rapidité étonnante. Cette ſorte de défi entre les conducteurs des barques paroît dangereux ; mais on exécute la courſe & le paſſage avec tant d'adreſſe, qu'il n'arrive jamais d'accident, toutes les gondoles couvertes de noir, ce qui favoriſe les dames, qui dans cette occaſion, portent des habits ſomptueux. Les péotes, barques plus longues, dont le milieu forme un dais porté par quatre piliers, plus ou moins riches, & où l'on ne manque pas de placer des chœurs de muſique, préſentent un ſpectacle intéreſſant. Les maiſons qui bordent le canal de *Murano*, ſont remplies de monde. Les fenêtres ſont ornées de tapis : la nobleſſe Vénitienne y eſt répandue, ainſi que dans les péotes ou gondoles. Ce divertiſſement dure ordinairement juſqu'à la nuit. C'eſt à *Murano* que ſont les verreries & les manufactures de glaces ſoufflées : les ouvriers qu'on y emploie ne ſçauroient leur donner un auſſi grand volume qu'à celles qu'on fabrique dans les autres pays, & ſur-tout à Paris ; elles n'ont pas au-delà de quatre pieds de hauteur, ſur trois & demi de largeur, un homme des plus vigoureux pouvant à peine

manier avec la dextérité & la promptitude néceſſaires une plus grande quantité de matiere, au bout d'une tige de fer lourde & peſante : ils y travaillent nuit & jour, à l'exception des mois d'Août & de Septembre, à cauſe des chaleurs exceſſives; telle eſt la maniere dont ils exécutent leurs opérations; ils ſe ſervent d'une grande baguette de fer creuſée dans l'intérieur: l'un d'eux après avoir trempé le bout de cette baguette dans la fournaiſe, en emporte une quantité ſuffiſante de matiere. Il ſouffle par le trou : après quelques balancemens, la matiere s'étant alongée, un autre de ces ouvriers fait une ouverture au bout de l'eſpece de vaſe ou d'urne que forme cette maſſe, & avec de grands ciſeaux il la coupe juſqu'au bout de la baguette, que l'on place alors ſur le bord de la fournaiſe. Cette matiere s'applatit, on la tire avec une pelle, on la met ſur une pierre pouſſée en avant dans le four, elle acheve de prendre une forme unie : on aide à cette opération par des pelles de bois ; on la tourne, on la retourne, on la tire de la fournaiſe encore brûlante. On la laiſſe ſe refroidir : lorſqu'il y en a une certaine quantité de faites, on les envoye à Veniſe pour leur donner le dernier poli & y appliquer le vif-argent. Ces glaces, quand elles ſont rompues, ont l'avantage de ſe refondre, la matiere en étant plus

flexible que celle des glaces coulées: elle eſt formée de certains cailloux & ſables du *Teſſin*, de l'*Adige*, des rivages de Dalmatie, des cendres de différentes herbes, des ingrédiens ordinaires.

On doit voir avant de quitter cette île, le palais Cornaro, bâti ſur les deſſeins de *Palladio*, dont la galerie a cinq cens quarante-trois pas de longueur, & qui, quoique négligée, a de bons tableaux. Les jardins ornés de paliſſades agréables & de ſtatues, méritent d'être examinés, ainſi que ceux de la maiſon *Treviſano*.

Je ne paſſerai pas ſous ſilence, la maniere dont on file le verre pour former les grains, dont il ſe fait un commerce aſſez conſidérable dans ce pays; on alonge la canetille de différente couleur; on la fait plus ou moins groſſe; on la coupe, on la porte dans les manufactures. Des hommes tenant pluſieurs de ces pailles à la fois, les avancent inſenſiblement ſur des baguettes de fer arrondies d'un côté, tandis qu'ils tiennent de l'autre main, une petite machine de fer auſſi aiguë que les ciſeaux les plus affinés de ſculpteurs; ils s'en ſervent pour couper cette canetille en petites pieces, ſans la faire éclater; ce qui s'exécute avec une adreſſe merveilleuſe. Ces petits morceaux ainſi briſés d'une grandeur égale, ſont mis dans une mêt & remués avec

ſoin, dans du charbon réduit en poudre; ainſi remplis de cette pouſſiere noire, on les place ſur le feu dans une poële de cuivre faite exprès, où on les remue encore avec une verge de fer. Ils y demeurent un quart d'heure ſur un feu aſſez vif, leurs angles ſe briſent, & s'arrondiſſant ils deviennent propres à être employés à ces petits ouvrages de grains ſi eſtimés; on en fait des tableaux, des païſages, qui reſſemblent à une ſorte de moſaïque: on les colle ſur le bois: ils rendent au mieux toutes les dégradations des couleurs; & comme ils ſont extrêmement brillans, il eſt inutile de leur donner le poli néceſſaire aux ouvrages de ce genre. Je dois ajoutet que ces grains enduits de charbon, pourroient conſerver la couleur noire, ſi on ne la leur faiſoit perdre inſenſiblement ſur le feu, qui abſorbe les particules de charbon dont ils ſont remplis, précaution néceſſaire d'ailleurs pour empêcher que le trou ne ſe ferme.

L'égliſe de ſaint Jean & ſaint Paul, deſſervie par les Jacobins, mérite d'être vue: les peintures à freſque de *Palma* le jeune, placées autour du tombeau de Jérôme Canalé, fameux amiral de la République, ſont des plus ſingulieres, on y trouve Mars & Neptune avec des trophées d'armes & quelques priſonniers. Le jeune *Palma* dans ſes compoſitions, dont on voit un très-

grand nombre dans les égliſes & les palais de cette ville, avoit une grande imagination, une vivacité de génie extraordinaire, mais moins de correction que de pratique. Son buſte eſt à côté de celui du *Titien* & du vieux *Palma* ſon oncle. Dans les égliſes de la Miſéricorde des Bernardins & des Capucins, d'une belle architecture à l'intérieur & à l'extérieur, on trouve de bonnes ſtatues, des bas-reliefs eſtimés, quelques tombeaux qui méritent qu'on s'y arrête; les épitaphes contiennent les éloges des perſonnes auxquelles ils ont été deſtinés, tels que des doges, des cardinaux, des patriarches, des ſénateurs, des généraux d'armée. La derniere de ces égliſes, bâtie par la République pour acquitter un vœu fait en tems de peſte, a d'excellens tableaux du *Baſſan*.

La bibliotheque de ſaint Marc a un veſtibule orné de pluſieurs ſtatues & buſtes antiques des plus excellens maîtres, tels que la *Leda*, la *Silene*, l'*Agrippine*, *Julia Mammæa*, *Lucius Verus*, *Jupiter*, *Lucile*, l'Abondance, les autels triangulaires de Bacchus; au-deſſus de la porte on voit un bas-relief repréſentant un taureau bole: on conſerve au même lieu une inſcription grecque des jeux panathenaïques. Il me ſeroit impoſſible de décrire ici exactement les ſtatues, les buſtes, les bas-reliefs qui décorent l'intérieur

de ce bâtiment, faiſant partie des Procuraties: vis-à-vis du palais Ducal, & du côté oppoſé au *Broglio*, on y trouve quantité de manuſcrits grecs, donnés par le cardinal Beſſarion. Parmi ces livres qui méritent quelque conſidération, on compte ceux de ſaint Auguſtin ſur la Trinité, les Oraiſons de *Themiſtius*, la bibliotheque de *Phocius*, les livres que Pétrarque avoit recueillis; ceux des cardinaux *Alcandre* & *Grimaldi*, ſont partie de cette bibliotheque, riche des peintures les plus eſtimées du *Titien*, & de quelques autres artiſtes fameux; elle s'ouvre au public deux fois la ſemaine.

Le palais du doge eſt un vaſte bâtiment, qui malgré ſon air gothique, a de la magnificence. L'architecture n'en eſt pas égale. Le côté ſur ce canal, bâti de pierre d'Iſtrie, eſt plus régulier que les autres parties, qui ayant été brûlées & réparées depuis, ne ſont point d'une ſtructure uniforme. Le doge habite ce palais, c'eſt le lieu où s'aſſemblent tous les conſeils d'état & la magiſtrature. On y voit des ſalles très-grandes, très-exhauſſées, décorées des plus belles peintures du *Tintoret*, du *Titien*, du *Baſſan*, d'André *Vincentino*, de *Palma* le jeune, de Fréderic *Zuchero*, de *Julio del Moro*, de *Gambarotta*, dont la plûpart préſentent des faits de l'hiſtoire Vénitienne; on admire dans celle du *ſcrutin*, le

Jugement universel de *Palma* le jeune, qui, par je ne sçais quel caprice, a placé sa maîtresse dans le nombre des réprouvés ainsi que dans celui des élus.

J'eus la curiosité d'entendre, le jour de la Pentecôte, la messe solemnelle à saint Marc, où le doge assiste. En allant à cette cérémonie, accompagné du nonce, il marchoit entre les ambassadeurs, précédé par six trompettes & par six bannieres. On portoit devant lui, un fauteuil sans dossier & un carreau. Ce prince vêtu d'une robe de brocard d'or, étoit suivi des sénateurs habillés de damas rouge. Il fut reçu à l'entrée de l'église par le clergé, on lui présenta l'eau bénite & l'encens : s'étant mis à genoux & près de l'extrémité du chœur, à la droite de l'entrée, dans le premier haut banc des chanoines, il se releva & se tint debout jusqu'à ce que les sénateurs furent placés. Ceux-ci passant devant lui, firent une profonde révérence, & le nonce ayant entonné la messe & dit l'introït, auquel le doge répondit, chacun retourna à sa place qu'il avoit quittée un instant. L'officiant de saint Marc continua la messe. En rentrant dans son palais, le doge fut salué par les procurateurs, qui, rangés en haie de droite & de gauche depuis l'escalier des Géants, jusqu'à une certaine place où l'on avoit disposé une maniere de fau-

reuil, le quitterent auſſi-tôt. Il ſe retira ſeul dans ſon appartement.

La cérémonie la plus éclatante, eſt celle des épouſailles de la mer, que l'on exécute avec la plus grande exactitude. Quelque riſible qu'elle ſoit par le fond de l'action, elle eſt cependant eſſentielle pour maintenir la populace de Veniſe dans l'amour de ſon gouvernement. On l'avoit renvoyée depuis le jour de l'Aſcenſion juſqu'au 24 de Mai, parce que le tems n'étoit pas aſſuré, prétexte qu'on ne fait pas faute d'employer pour retenir les étrangers. Je vis cette ſinguliere fête de très-près, la péote ſur laquelle j'étois ſe trouvant non loin du Bucentaure, magnifique vaiſſeau conſtruit en 1728, par Antoine *Corradini*, doré juſqu'à fleur d'eau, dont les ornemens de ſculpture ſont ſi bien placés, que tout s'y diſtingue. Le tillac eſt couvert depuis la pouppe juſqu'à la proue, de velours cramoiſi chamarré de franges d'or. L'intérieur qui compoſe la ſalle où ſe tient la ſeigneurie, eſt diſtribué en ſalles ſemblables à celle des chœurs de chapitre, mais de la plus grande magnificence, ainſi que le plafond compoſé de bas-reliefs. Le doge y eſt aſſis ſur une eſpece de trône. Le parquet eſt d'ébene & de noyer, incruſté de nacre de perle. Les rameurs ſont à fond-de-cale vêtus uniformément, & leurs rames ſont dorées. Ce

bâtiment surpasse par sa richesse & ses dorures, tout ce que l'histoire & la fable nous disent du vaisseau de Cléopâtre. Suivi de trois galeres, des gondoles dorées des ambassadeurs, d'un nombre infini de péotes & de petits bâtimens, vis à-vis la place saint Marc on arbora les pavillons, l'on fit des décharges d'artillerie, auxquelles répondoient les canons de l'arsenal & ceux des vaisseaux de Malamocco : toute la noblesse Vénitienne accompagnoit le doge, qui fut reçu dans le Bucentaure au son des cloches, des timbales, des trompettes, & des chœurs de musique placés sur différentes barques de suite, où les prêtres & le clergé en surplis l'attendoient. Le bruit des acclamations du peuple rendoit cette cérémonie auguste. Le doge ayant avancé en mer avec toute sa suite, y jetta la bague prononçant ces paroles : *Desponsamus te, mare, in signum perpetui dominii.* Après la bénédiction du nonce, cette cérémonie terminée, on aborda à saint Nicolas du *Lido*, où la messe fut célébrée. Le doge y assista entre le nonce & le patriarche de Venise, la seconde personne de l'état : on le reconduisit avec la même pompe dans son palais, où il donna aux ambassadeurs & à la seigneurie le repas d'usage, sa sérénité ne la traitant que quatre fois l'année. Au reste, Monsieur, lorsqu'elle s'embarque on exige un

des parapets on a ménagé un passage moins large que celui du milieu, defendu par une balustrade de même marbre. Les quatre côtés extérieurs du pont, sont ornés de bas-reliefs : non loin de ce morceau singulier est la bourse, grand édifice très-commode pour les assemblées des marchands & le magasin particulier de la nation Allemande, bâtimens décorés l'un & l'autre dans leur extérieur de peintures bien conservées. Tous les palais qui bordent ce canal sont d'une belle construction, je l'ai déja dit, presque tous uniformes, sans cours, sans jardins, sans écuries, composés d'un seul corps-de-logis, ayant dans le milieu un magnifique sallon, & des appartemens de droite & de gauche.

Les Bénédictins ont des peintures de *Bourdon*, artiste d'un génie fécond, que ses payſages, ses expressions animées, ses têtes de Vierge aussi variées que gracieuses, ont rendu célebre ; qui sans avoir de maniere arrêtée, se livrant à son caprice, paroît souvent avoir pris celle du *Titien*, du *Pouſſin*, du *Bénédetto*.

Le *Ghetto* est le quartier habité à présent par les Juifs : on en compte à-peu-près deux mille à Venise ; quelques-uns très-riches, mais tous obligés de porter le chapeau couvert d'écarlate. Ils ont entre eux une petite juriſdiction, pour terminer leurs différends de peu d'importance : dans

dans l'ancien & nouveau *Ghetto* on compte ſept ſynagogues ; celles des Eſpagnols & Portugais ſont les plus riches & les mieux-bâties ; leur quartier eſt toujours fermé pendant la nuit. Je dois vous dire que le commerce qu'ils font eſt très-conſidérable. Je ne vous parlerai pas des égliſes de ſainte Marie *Zobénigo*, de ſaint Ange, de ſainte Sophie, de ſaint Zacharie, riches par les tableaux qu'on y voit, par leurs incruſtations de marbre : c'en eſt aſſez ſur cet article.

M. Zanetti dont j'allai voir le cabinet avec M. le marquis de l'Hôpital, a une ample collection de tableaux eſtimés, de pierres gravées, de médailles, de camées, entre leſquels eſt celui d'un tigre couché à plat, ouvrage précieux, où l'on a ſi parfaitement ménagé les couleurs de l'agathe, qu'on croiroit la peau de l'animal peinte. J'y remarquai une lampe antique de marbre blanc à trois faces, l'une d'elles chargée d'un viſage de ſatyre, la bouche ouverte, le menton ſe terminant en tête de chevre ; le derriere de la tête reſſemble à celle d'un oie. Eſt-ce un caprice du ſculpteur ? Y a-t-il quelque allégorie là-deſſus ? C'eſt ce que je ne vous dirai pas : je n'en ai point vu de pareilles dans pluſieurs autres cabinets que j'ai viſités. Celui de la maiſon Capello mérite d'être vu : on y trouve une idole de cryſtal de roche & environ trois cens pierres gravées,

relatives au culte ſuperſtitieux des Gnoſtiques, amulettes ou taliſmans. Vous ſçavez, Monſieur, que dans leur ſotte crédulité les anciens les regardoient comme autant de préſervatifs contre les enchantemens.

On peut compter au nombre des plaiſirs de Veniſe les muſiques des égliſes, principalement des Conſervatoires dont je vous ai parlé. Elles s'y exécutent avec tant de préciſion & de délicateſſe, que les amateurs la préferent à celle qu'on peut entendre dans les différens théâtres de cette grande ville : on en compte juſqu'à ſix. La plûpart de ces théâtres appartiennent à des nobles qui en retirent un profit conſidérable, quoiqu'ils ne ſoient ouverts que pendant le carnaval. Le plus fréquenté par la bonne compagnie, eſt celui de ſaint *Samuel*, grande ſalle ovale rebâtie depuis peu ſans décoration, & où l'on compte cinq rangs de loges. C'eſt ſur ce théâtre qu'on joue les grands opéra, entre les actes deſquels on repréſente toujours un intermede, ſorte d'opéra bouffon, qui le plus ſouvent dans l'endroit ſérieux & intéreſſant de la piece, toujours dans les entre-actes, par la gaieté de la muſique & la plaiſanterie des paroles, éloigne de l'intérêt principal. A Veniſe les décorations ne ſont ni auſſi riches, ni auſſi brillantes que celles que j'ai vues ailleurs : les ſpectacles ſont pourtant ſuivis,

& l'on attribue à la politique Vénitienne l'attention qu'on a de les multiplier, ainſi que les divertiſſemens publics. Vous ſeriez bien étonné de voir les portes s'ouvrir aux gondoliers, corps très-conſidérable dans cette ville, ſervant à plus d'un uſage. Leur principal office dans ces occaſions, eſt d'applaudir à outrance aux acteurs & aux actrices dans des termes dont je ne vous répéterai pas le ſens, à raiſon des obſcénités qu'ils renferment. Cet uſage ne vous rappellera-t-il pas celui des Saturnales où la licence étoit portée à l'excès ?

Comme je n'ai pas prétendu vous parler ſeulement de ce qui a trait aux mœurs, je vous dirai que le doge, chef de la République, dépoſe tout ſon pouvoir & le perd dès qu'il va en terre-ferme ; que ſa femme n'a aucune part aux honneurs rendus à ſon époux ; que le nombre des nobles capables d'entrer au grand conſeil par leur âge, (car dès l'inſtant de leur naiſſance ils ſont enregiſtrés ſur le livre d'or) ſe monte à-peu-près à quinze cens ; que quoiqu'ils ayent un air de réſerve dans le public, quand on les voit dans le particulier, on les trouve d'une grande affabilité, & que les étrangers, ſur-tout ceux qui ſont ſans conſéquence, ſont très-bien accueillis chez eux. Parmi ces nobles il en eſt pluſieurs, & le nombre en eſt aſſez conſidérable, appellés *Barnabo-*

*tes*, à raiſon de leur habitation à ſaint ***Barnabé***, lieu écarté & de moindre dépenſe pour le louage des maiſons, que les autres quartiers de Veniſe. Ces pauvres gentilshommes qui jouiſſent des mêmes privileges que les autres, ſervent de luſtre à ceux d'une fortune plus brillante.

Près de la moitié de la nobleſſe répandue dans les terres de l'Etat, vaque aux charges qui lui ſont confiées; elle eſt employée aux ambaſſades. De ſorte que le grand conſeil à Veniſe n'eſt compoſé que de ſept ou huit cens perſonnes, malgré le proverbe *tropo teſte*, dont on ne manque pas de faire part aux étrangers, comme pour ſe plaindre de la trop grande quantité des gens qui y influent : propos qu'on ne tient toujours qu'avec bien de la précaution. Il y a toujours beaucoup de ſageſſe dans le gouvernement, par l'attention des inquiſiteurs d'état, ſorte de magiſtrature cachée, qui punit ſévérement les fautes, qui prévient & arrête celles qu'il ſoupçonne, & qui confiée à un certain nombre de ſénateurs, ſert à maintenir (comme l'a très-bien remarqué le célebre Monteſquieu) l'ariſtocratie entre les nobles forcés par des loix ſomptuaires, à la modeſtie & à la modération, à qui il n'eſt pas permis d'employer ce qui ailleurs pourroit les mettre au-deſſus des autres. Il réſulte donc de cet ordre, une ſorte d'égalité qui aſſure la con-

ſtitution de l'Etat; vous pouvez conſulter Miſſon ſur cela : il a écrit avec vérité. Quoique la gravité la plus importante ſemble former le caractere de ce peuple, les Vénitiens paroiſſant plus froids, plus ſombres en apparence que les autres Italiens, quand une fois ils ſont en terre-ferme, leur air apprêté, leurs manieres réſervées diſparoiſſent. Ce ne ſont plus les mêmes hommes; doux, empreſſés, polis, pleins d'attention, ils ſe lient d'amitié; ils vivent avec la plus grande magnificence : cette meſquinerie ſe tourne en luxe. La beauté de leur pays, les charmes des campagnes qu'ils habitent, où l'on reſpire l'air pur & délicieux de la liberté, offrent un tableau bien différent de la ſéchereſſe, de l'ennui, de l'importance ridicule de leurs manieres dans la capitale.

Les dames de Veniſe jouiſſent d'une grande liberté en apparence; dans le tems où il eſt permis de prendre le maſque, on les voit confondues dans la foule. A la faveur du déguiſement, elles ſe permettent le plus ſouvent ce que les dames en France, malgré la grande liberté dont on y jouit, ne pourroient faire ſans s'expoſer à la critique & à la cenſure du public. A propos de cenſure, on créa en 1566 trois magiſtrats chargés de ce ſoin, appellés à raiſon de leur fonction, dont ils uſent néanmoins avec beau-

coup de ſageſſe, *i ſignori ſopra il ben vivere della città*; mais ces meſſieurs ne ſont pas d'une rigueur extrême.

Le 28 Mai j'aſſiſtai à l'une des audiences tenues au palais ducal : ſeize juges compoſoient cette aſſemblée ; les avocats plaiderent en Vénitien. Lorſqu'on appelle les placets, celui qui doit parler le premier s'aſſied à l'extrémité d'un banc qui forme l'enceinte ou le parquet ; après les premiers mots, & lorſqu'il le juge à propos, il quitte ſa place faite comme une ſorte de fauteuil.. C'eſt alors que ſe livrant à tout le feu qui l'anime pour la défenſe de la cauſe, il s'agite, crie de toutes ſes forces ; ce que nous appellerions indécence : il ſecoue la poudre de ſa perruque, porte ſa vue & ſes geſtes tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : l'avocat qui doit lui répondre ne plaide pas plus tranquillement que le premier ; il s'égoſille, grimace, frappe du pied. Après tout ce train, chacun d'eux fait une profonde révérence, & va au fond de la ſalle ſur l'eſtrade du conſeil, ſe mettre à nud, changer de chemiſe, comme s'ils étoient dans leur chambre ; ils y attendent tranquillement la déciſion en bonnet & en robe-de-chambre. J'oubliois de vous dire qu'ils plaident ſans brevet, que le tems pendant lequel ils doivent parler, eſt fixé par la durée d'un ſablier ; que s'il y a des pieces

ou des actes à lire, c'eſt un homme à caractere public appellé *il Notaro*, à qui ce ſoin eſt réſervé, & qu'il eſt ſouvent interrompu dans ſa lecture par les réflexions des avocats, lorſqu'ils le jugent néceſſaire. Pendant que ces meſſieurs ſe deshabillent, les ſénateurs donnent leurs ſuffrages avec des bulletins, façon de juger auſſi ſinguliere qu'elle peut être dangereuſe, puiſqu'ils n'ont pas la liberté de s'étendre ſur les motifs qui peuvent déterminer leurs déciſions. Tout cela ſe fait de leur part très-froidement & d'un flegme qui m'a paru plaiſamment contraſter avec le feu & la vivacité des défenſeurs de la cauſe. Il eſt probable qu'on en uſe de même à l'égard de toutes celles qui peuvent ſe préſenter; ces aſſemblées ont l'air mi-parties de bouffons & de juriſconſultes.

Les manieres des avocats de Veniſe, n'ont rien de ſingulier dans ce palais où tout a l'air auſſi libre que choquant, puiſque les juges ſans avoir égard à ce que la décence exigeroit, ſans ſortir de l'audience, à deux pas du tribunal, ſatisfont amplement à tous les beſoins de la nature. Cet eſprit de liberté eſt contagieux; les ſalles, les eſcaliers du palais, les corridors de l'appartement du doge, ſervent au même uſage pour tous ceux que leurs affaires, ou la curioſité attirent dans ce lieu. Il y a ordinairement ſix audiences

le même jour en ſix différens tribunaux ; je n'en ai vu que deux. Au reſte, Monſieur, le commerce de Librairie eſt très-conſidérable à Veniſe. On y imprime tous les ans une grande quantité de livres dans tous les genres, beaucoup de Bibles grecques qui ſe débitent dans la Dalmatie Vénitienne. C'eſt de-là qu'on tire par la voie de l'échange, la fameuſe liqueur faite à *Zara*, connue ſous le nom de *Maraſquin*.

Nous partîmes de Veniſe dans un petit vaiſſeau appellé *Bucentorin*, ſorte de bâtiment vaſte & commode ; on y peut bien tenir une trentaine de perſonnes : on arrive dans la riviere de la Brenta, dont les bords ſont délicieux. Après avoir paſſé l'écluſe de *Fuzino*, on trouve ſur la route de Padoue pluſieurs beaux villages & quantité de maiſons de campagne conſidérables, appartenant à des nobles Vénitiens, bâtimens d'une architecture élégante, la plûpart d'après le *Palladio* : les nobles y viennent oublier leur grandeur & l'étiquette de leur état, comme je vous l'ai dit. C'eſt dans ces lieux que les gens les plus graves, les plus ſérieux dérident leur front, qu'on les trouve ſociables & honnêtes, qu'ils vivent dans le plus grand éclat & avec la plus grande profuſion.

Le palais *Piſani* & ſes jardins ſont de très-bon

goût, plantés de charmille, de berceaux, de cédra & de citrons. On y voit de belles ſtatues; les aſpects portent ſur cette belle plaine de la Brenta, payſage délicieux & agréable qui a l'air d'une décoration de théâtre.

Le Padouan pays extrêmement fertile, eſt arroſé des rivieres de *Bachiglione* & de la *Brenta*: ſa capitale connue ſous le nom de *Patavium*, qui ruinée par Attila, par les Lombards, après ſon rétabliſſement qu'elle dut à *Narſès*, & avoir quelque tems joui de ſa liberté, malgré les entrepriſes du vicomte de Milan, depuis 1748 ayant paſſé ſous la domination des Vénitiens avec ſon état, aſſure leur capitale du côté de la Lombardie & de la Romagne. Quoique ſes fortifications ſoient dans la plus grande décadence, cette ville a à-peu-près cinq ou ſix milles de circuit: il eſt vrai qu'on y trouve de grands eſpaces vuides, des jardins, & des fauxbourgs, compris dans ſon enceinte, autrefois aſſez peuplée; elle eſt maintenant preſque deſerte. La plûpart de ſes rues étroites & obſcures ont des portiques ſous leſquels on marche à couvert.

L'égliſe de ſaint Antoine de Lisbonne mérite d'être vue, à raiſon du nombre conſidérable de ſes chapelles & de ſes tableaux eſtimés, entre leſquels on voit ceux du *Titien* repréſentant les

miracles du Saint. Parmi les tombeaux magnifiques dont elle eſt remplie, celui d'Alexandre *Contarini*, amiral de la République, & procurateur de ſaint Marc, par le *Zotto*, fixa mon attention. J'ai entendu dans cette égliſe le célebre *Tartini*, premier violon de l'Italie & de toute l'Europe, dont le jeu doux & moëlleux, ſe réunit à l'expreſſion & à la légereté. Ses concerto ſont des plus beaux; mais ils péchent peut-être par trop de recherche & de difficulté.

La chapelle placée derriere le grand autel, qu'on nomme *le tréſor*, eſt ornée de ſtatues & de grouppes de marbre blanc, & le corps de ſaint Antoine y repoſe ſous un autel des plus riches.

Celle de ſaint Félix eſt remarquable par ſes peintures à freſque du *Giotto*, fameux artiſte, qui excelloit dans cette ſorte d'ouvrage. Le jardin botanique forme une île, à raiſon du canal qui l'entoure; il mérite d'être vu, ainſi que le champ de Mars, eſpace immenſe du côté de l'égliſe de ſainte Juſtine, en demi-ovale. L'égliſe d'une proportion parfaite a trois nefs; dans les huit chapelles on trouve de belles ſtatues & des tableaux eſtimés de Luc *Jordan*, de *Lefevre*, le martyre de ſainte Juſtine au-deſſus du grand autel de Paul *Véroneſe*. Le pavé de l'égliſe eſt rempli de petits carreaux de marbre de différentes

couleurs ; les ſtalles du chœur repréſentant les prophéties de l'ancien Teſtament, ſont chargées de bas-reliefs excellens, faits par Richard, ſculpteur François ; les cloîtres de ce monaſtere deſſervi par des Bénédictins, ſes jardins, ſes cours, ſa bibliotheque, ſont d'une grande beauté : je ne finirois pas ſi je voulois tout dire.

On voit à l'hôtel-de-ville, appellé *le palais de la Juſtice*, le monument érigé à l'honneur de *Tite-Live*, ainſi que ſon buſte, & celui de la marquiſe d'Obiri. Miſſon détaille tout cela très-exactement.

Le college du *Bœuf* eſt d'une belle architecture : on y tient les écoles publiques dans dix auditoires différens ; l'amphithéâtre pour l'anatomie dans un très-petit eſpace, peut contenir bien du monde, à raiſon des ſept rangs de loges qu'on y voit.

Il ne reſte plus que de miſérables ruines de l'amphithéâtre de cette ville, où l'on nous montra le tombeau prétendu d'*Anténor*, ſur la vérité duquel Miſſon fait une diſſertation aſſez étendue, que vous pouvez conſulter.

L'agréable route de Padoue à Vicence, préſente un pays fertile & bien cultivé : dans cette campagne aſſez plate les arbres ſont plantés en échiquier, & l'on y appuie les vignes. *Vicence*

bâtie au confluent de trois ou quatre petites rivieres, a l'air aſſez vivant, à en juger du moins par la quantité de gens que j'ai vus dans ſa promenade publique, appellée *le Champ de Mars.* C'eſt une belle & longue prairie terminée par une montagne bien cultivée; ſon entrée eſt formée par un arc de triomphe imité de l'antique, par *Palladio.*

Le théâtre Olympique, d'après ce même architecte, eſt percé de cinq rues ornées de maiſons aboutiſſant à une place magnifique par l'architecture ; c'eſt le lieu de l'avant-ſcene.; l'orcheſtre où les conſuls & les veſtales prenoient place, eſt au-bas & dans le rez-de-chauſſée. Autour de cet eſpace s'élevent en demi-cercle, ſeize gradins terminés par une baluſtrade où ſont poſées trente ſtatues plus hautes que nature. Tout cela eſt peint en marbre blanc ; l'eſpace qu'elles laiſſent entre elles & la colonnade qui les entoure ſont aſſez larges pour qu'on puiſſe y paſſer. Ce morceau curieux, ce monument de goût & de génie, n'a d'autre uſage que de ſervir aux bals qu'on y donne dans les fameuſes foires qui s'y tiennent deux fois l'année.

La place publique eſt bâtie dans le goût de celle de ſaint Marc, d'une belle architecture, ainſi que les palais des ſeigneurs qui y habitent.

Je n'en ai pas vu l'intérieur ; ils ſont vraiſemblablement diſtribués & meublés comme ceux que j'ai parcourus à Veniſe.

Les jardins du comte *Valmanara* n'ont rien de merveilleux, malgré l'inſcription faſtueuſe placée ſur leur porte.

Vérone eſt ſituée dans une plaine ſtérile & pierreuſe, plantée de mûriers & d'oliviers ; ſes vignobles fourniſſent des vins eſtimés : Auguſte en faiſoit ſa boiſſon ordinaire, s'il en faut croire Suétone. Cette ville quoique vaſte & bien bâtie, n'eſt pas peuplée ; il s'y fait un commerce conſidérable de ſoie : elle eſt traverſée par l'Adige ; quatre ponts de pierre très-beaux font la communication des deux parties qu'elle diviſe.

Son amphithéâtre de figure ovale eſt le plus conſervé de ceux qui reſtent en Italie ; on employa dans ſa conſtruction quatre ordres d'architecture ; le dorique, l'ionique, le corinthien, & l'ordre compoſite. Le marquis *Maffei* en a donné une deſcription dans ſon Traité ſur ces Bâtimens : je ne finirois pas ſi je voulois entrer dans un plus grand détail à cet égard. C'eſt à cet homme célebre qu'on doit la reſtauration, & la conſervation de cet édifice ſuperbe qui honore ſa patrie, & ſert de preuve à l'ancienne célébrité de Vérone.

Saint Georges, communauté de religieuſes, a deux bons tableaux de Paul *Veroneſe*, & les peintures de l'orgue ſont de *Romanino* : on doit y voir les tableaux de *Brugia Sordi.*

L'égliſe de ſaint Zénon, bâtie ſuivant la commune opinion, par Pépin, fils de Charlemagne, où le pere Mabillon aſſure qu'il fut inhumé, a une belle cuve de porphyre. Je ne vous dirai rien des figures de mauvais goût, ſculptées dans la façade de cet édifice. (*Voyez* Miſſon.)

C'étoit le jour de la Fête-Dieu que je me trouvois à Véronne ; j'y vis la proceſſion des différentes communautés & compagnies accompagnée de chœurs de muſique, & faite avec la plus grande célébrité ; la plaiſanterie extravagante & déplacée de Miſſon ſur certaine relique, portée ſolemnellement trois ou quatre fois l'année dans la ville, eſt un conte ridicule. Ce voyageur exact dans ſa deſcription du cabinet du comte *Moſcardo*, peut être conſulté, & je vous y renvoye. Celui du comte *Rotari* mérite d'être viſité ; les eſquiſſes des tableaux grands ou petits qu'il a exécutés lui-même, montent à environ deux cens cinquante : cet amateur poſſede quelques originaux des meilleurs artiſtes.

Depuis Veniſe juſqu'à Vérone excluſivement, les femmes ſont très-jolies ; le peuple à-peu-près mis comme dans le reſte de l'Italie, a

l'air moins ſale & plus arrangé. On compte vingt-cinq mille ames dans cette ville, qu'on dit avoir été plus riche qu'elle ne le paroît aujourd'hui avant d'appartenir à l'état Vénitien, qui en dépouilla les Scaligers.

Dans la route de Vérone à Breſſe, on paſſe à *Peſchiera*, place aſſez forte ſur les bords du lac de *Garde*, à l'embouchure du *Menzo*. Le pays depuis Fuſine juſques-là, eſt bien cultivé; on y recueille des bleds & du millet; les vignes en échalats, ou ſur les arbres arrangées en feſtons de l'un à l'autre, forment un coup d'œil agréable.

Du Peſchiera on va à *Lugagno*, avant d'entrer dans le Breſſan; ſa capitale, ſituée au milieu d'une campagne riante, eſt joliment bâtie; ſes rues ſont larges, quoique mal pavées; le commerce des armes à feu y eſt conſidérable. On y tient une forte garniſon; ſes remparts forment une promenade charmante, d'où l'on découvre une grande étendue de pays.

*La loge* ſur la place, édifice bien conſtruit, préſente dans le rez-de-chauſſée ſur le devant, un portique à trois grands arceaux, & à cinq de chaque côté. Au-deſſus de la corniche du portique, le bâtiment percé de fenêtres ceintrées, dont les montans ſont des pilaſtres cannelés, eſt terminé par une magnifique friſe or-

née d'un balcon de marbre qui le tourne. La belle architecture de cette construction, la perfection de ſon travail, la rendent une des plus curieuſes de l'Italie.

La principale égliſe de Breſſe n'eſt point achevée; l'intérieur, le dehors ſeront de belle pierre blanche, ainſi que les ornemens.

L'évêché où je fus conduit par l'abbé *Antonio Sambuca*, qui a fait imprimer un recueil de lettres à l'honneur du cardinal Quirini, a de beaux appartemens, ainſi qu'une riche bibliotheque & une imprimerie, que cette éminence connue dans la république des Lettres, & qui protege ceux qui les cultivent, a inſtituée. L'objet de cet établiſſement eſt l'impreſſion des bons ouvrages, dont les auteurs ne pourroient faire la dépenſe des éditions.

L'égliſe de ſaint Philippe de Néri, nouvellement conſtruite, n'a qu'une nef & des chapelles dont l'architecture eſt auſſi noble qu'élégante. Celles du Patron & de ſaint Jean Népomucene, ont dans leurs autels des colonnes de marbre ſerpentin, d'une beauté rare: on doit remarquer en ce lieu les belles peintures du Bonaſſon; les voyageurs doivent auſſi voir, s'ils en ont le tems, *ſaint Côme*, *les Anges*, les freſques du Camarine, les Capucins, le college des nobles, où j'ai compté huit tableaux originaux du *Baſſan*.

En

En quittant *Palazzuolo*, où l'on arrive par un chemin pierreux, on passe l'*Oglio* & le *Sério*. Cette derniere riviere inondant une vaste plaine dans certaines saisons, forme deux branches considérables : le pays est planté de mûriers jusqu'à *Orgiano*, petite ville du Bergamasque.

On y trouve une quantité prodigieuse de petites mouches appellées *Lucciole*, à raison de l'étincellement qu'elles font dans la nuit. Ces insectes communs dans quelques parties de l'Italie, plus petits que des hannetons, quoique à-peu-près de même forme, ont le bas du corps rempli d'un liquide couleur de citron, qui à chaque coup d'aîle jette un trait de feu semblable à une petite étoile. Le pays est peuplé de gens qui entendent le François & le parlent ; ce qui vient sans doute du séjour assez long que nos troupes y ont fait. C'est à *Bressia* que commence le spectacle dégoûtant des goëtres, incommodité trop ordinaire des peuples voisins des montagnes, & qui boivent des eaux d'une certaine qualité.

En quittant l'état Vénitien, on entre dans le Milanois, au passage de l'*Adda* : la rive du côté du Milanois est embellie du canal de *Martésana*, dont le célebre *Léonard de Vinci*, cet homme universel, fut l'Ingénieur. Ce canal pris de la riviere saignée deux milles au-dessous de la *Ca-*

*nonica*, eſt parallele à ſon lit dans une étendue conſidérable ; ſes eaux claires & limpides comme du cryſtal, ſont encaiſſées dans des murs épais & bien bâtis, où l'on a ménagé des épanchoirs pour le dégager lorſqu'il eſt trop rempli ; il préſente un tableau unique. Les barques qui y paſſent ſemblent plaquées, pour ainſi dire, ſur la hauteur de ſa rive, l'*Adda* étant plus bas & ayant une pente plus forte. Les palais *Melſi*, *Monti*, de la *Simonette*, de la *Caméra*, dominant le canal, & la riviere, offrent de leurs terraſſes, de leurs jardins, la vue riante & diverſifiée des campagnes du *Breſſan*, des montagnes du Bergamaſque, parfaitement cultivées, couvertes & coupées de mille canaux qui ſervent à arroſer les fertiles prairies du Milanois : les chemins bien entretenus, bordés d'arbres & de vignes formant des treilles de droite & de gauche, les bords du canal couverts de jolies maiſons, les jardins agréablement deſſinés, les murs extérieurs de ces bâtimens couverts de peintures à freſque, préſentent un ſpectacle auſſi ſingulier qu'agréable : c'eſt par cette route délicieuſe & heureuſement variée, que l'on arrive à Milan.

Cette ville ſouvent ravagée, preſque détruite par les fléaux de la guerre & de la peſte, aujourd'hui parfaitement rétablie, peut être regardée comme l'une de plus belles d'Italie. Les

canaux de l'*Adda* & du Teſſin, la fourniſſent d'une eau courante par les foſſés de ſon enceinte intérieure. Sa cathédrale remplie d'excellens morceaux de peinture & de ſculpture, moins grande que ſaint Pierre de Rome, bâtie dans le goût gothique, a cinq grandes portes & tout autant de nefs. Ce bâtiment manque de clarté; il eſt pavé de marbres de différentes couleurs: le morceau le plus célebre qu'il renferme, eſt la ſtatue de marbre de ſaint Barthelemi, vraie anatomie de muſcles, au-deſſus de grandeur naturelle; le corps de ſaint Charles Borromée, qui avoit conſacré cet édifice, eſt conſervé ſous le maître-autel; le martyre de ſaint Agnès, tableau de *Camille Procaccini*, les freſques du même, repréſentant des anges en habits ſacerdotaux. Le deſſus de l'égliſe entierement couverte de marbre, aſſemblage de terraſſes, d'eſcaliers, de petites tours terminées en fleche, de ſtatues, de feuillages, d'autres ornemens, méritent d'être vus par leur ſingularité, ainſi que la campagne de Milan, dont les aſpects ſont admirables, lorſqu'on eſt placé ſur les terraſſes de ce bâtiment.

Le grand, le vaſte hôpital de Milan a pluſieurs corps-de-logis, & pluſieurs cours; la principale entourée de portiques au rez-de-chauſſée, dont les voûtes ſont ſoutenues par des colonnes de granite, forme des galeries, ainſi que le pre-

mier étage ; la cour intérieure en gazon arroſée de pluſieurs ruiſſeaux d'eaux vives, a dans le milieu un autel ſous un dôme ſupporté par des colonnes : les malades peuvent y entendre la meſſe chacun de ſon lit, les portes de leurs chambres étant diſpoſées pour cela ; les différentes ſalles, l'apothicairerie, le laboratoire, doivent être viſités.

Dans la bibliotheque Ambroiſienne remplie de livres les mieux conditionnés dans toutes les langues, & de tous les genres, on peut voir la verſion latine de Joſephe par Ruffin, & quelques autres manuſcrits. On conſerve dans deux ſalles joignant cette premiere, une collection de morceaux de ſculpture, eſtimés, & des tableaux des plus grands maîtres, entre autres le lavement des pieds par *Raphaël*, les quatre élémens de *Breugle*, le portrait de Clément X. imitant l'eſtampe au point d'y être trompé, le livre des deſſeins de méchanique de Léonard de *Vinci*.

*Saint Alexandre*, d'une belle architecture, avec ſes dômes & ſes coupoles peintes, eſt riche par ſes freſques & ſes dorures. Son autel principal d'un travail merveilleux, ainſi que d'une grande richeſſe par les pierres précieuſes dont il eſt compoſé, eſt un placage d'agathes, d'avanturines, de jaſpes ſanguins, de lapis-lazuli, de

chrisolytes, d'émeraudes, *&c.* bordées & liées par des moulures de bonze doré.

L'égliſe des religieuſes de ſaint Paul, dont la façade eſt belle, a de bons tableaux de *Paolo Campi*, des marbres, & quelques peintures à freſque eſtimées.

Celle de ſainte Marie eſt ornée des ſculptures d'Annibal *Fontana*, & de Jean *Boulogne*. C'eſt dans des niches à côté de la porte, que l'on voit les deux belles ſtatues en marbre blanc d'Adam & Eve; les peintures de cette égliſe ſont de *Bonfils*, de *Jules Céſar*, *Procaccini*; *Paris Bourdon*, élève du Titien, y a exécuté le beau tableau de la Vierge & de ſaint Jérôme.

On trouve dans cette ville quelques reſtes d'un temple d'Hercule, dont huit belles colonnes ſont encore ſur pied près de l'égliſe de ſaint Laurent, d'une architecture ſi hardie, qu'elle eſt effrayante au premier coup d'œil. Cet édifice en forme de dôme eſt octogone; ſes quatre principales faces ſont taillées en coquille rentrante dans le mur, les quatre autres en conſole applatie vers le bas; de ſorte que le tour de la coupole ſemble être en l'air. Cette maniere hardie annonce du génie & de l'imagination; mais n'eſt-ce pas briller par des écarts? je ne conſeillerois pas aux architectes d'imiter ce goût bizarre.

Saint Ambroiſe, autrefois un temple de Minerve, a encore les mêmes portes que cet archevêque ferma à l'empereur Théodoſe, dont on a coupé bien des morceaux, & qui ſont aujourd'hui cerclées de fer pour obvier à la ſuperſtition du peuple, qui en faiſoit des reliques. Cette égliſe n'a rien de remarquable que le ſerpent de fonte placé ſur une colonne, pris mal-à-propos par les ignorans, pour le ſerpent d'airain des Iſraëlites, parce qu'ils n'ont pas lu au quatrieme livre des Rois, qu'Ezéchias fit mettre en pieces ce monument, dans l'objet d'arrêter les ſuperſtitions du peuple Juif.

L'égliſe des Olivétans a une belle chapelle de la famille d'*Arezzo* : ſon monaſtere, l'un des plus beaux d'Italie par ſes dortoirs, ſes jardins, ſon eſcalier de marbre noir, ſont d'une propreté & d'une élégance ſingulieres. Le réfectoire en architecture feinte, a été peint à freſque par *Valerio Caſtelli*, Pierre *Gilandi* y a traité les nôces de Cana.

On voit aux Dominicains l'un des plus excellens tableaux du Titien, repréſentant l'*Ecce Homo*, & le couronnement d'épines, un très-bon morceau de *Gaudenzio* Milaneze, repréſentant ſaint Paul lorſqu'il compoſoit ſes Epîtres. Sur la porte du réfectoire, la cêne de *Léonard de Vinci*, grande compoſition à freſque, & dans le fond

de cette même ſalle le calvaire, ancienne peinture, où les perſonnages vêtus ainſi qu'ils l'étoient au tems où ce ſujet a été traité, en ont conſervé le coſtume.

L'archevêché eſt un vaſte palais dont les appartemens renferment une collection nombreuſe de bons tableaux : on y en compte pluſieurs du *Titien*, du *Tintoret*, de Paul *Véroneſe*.

Le college Helvétique & le ſéminaire de ſaint Charles, édifices conſidérables, dont les cours ſont entourées de corps-de-logis ſoutenus par de belles colonnes, forment de grands & beaux portiques.

La citadelle de Milan d'une grandeur immenſe, eſt un exagone régulier; ſes places d'armes, ſes vaſtes bâtimens, ſont bien entretenus; quoique ſes fortifications ſoient bonnes, la ville a le droit de ſe rendre dans des tems de guerre, lorſqu'on commence d'attaquer le château : cette précaution peut être utile pour empêcher qu'on ne ſaccage Milan, ainſi qu'il l'a été autrefois. Son commerce eſt aſſez conſidérable; il conſiſte en ouvrages d'acier, en cryſtal de roche, exécutés par des artiſtes experts; on prend ce cryſtal dans les Alpes.

Les Milanois affables & polis, vivent à la Françoiſe; j'aurois ſouhaité y demeurer quelques jours de plus; mais voulant me trouver à

Turin pour les fêtes du mariage du prince de Sardaigne, j'ai pris mes arrangemens pour m'y rendre vers ce tems-là. Je ſuis, *&c.*

JE ne vous ai point écrit depuis Milan, Monſieur, j'en partis le 6 de Juin, après avoir été voir la chartreuſe de Pavie. Les religieux nous ayant accueillis très-gracieuſement, nous montrerent leur égliſe ainſi que leur maiſon, fondées par Jean Galeas Viſcomti, premier duc de Milan. Son tombeau & celui de la ducheſſe ſont dans la partie droite de la croix de cette égliſe, d'architecture gothique, dont les chapelles & les autels des plus magnifiques, ne le cedent point par la beauté du travail à celles de Rome & de Naples. Les peintures de la chapelle de de ſaint Michel, ſont de Pierre Perrugin, maître de *Raphaël*, celles du chœur de *Daniel Crépi*. On admire dans la ſacriſtie, riche en vaſes ſacrés & en ornemens précieux, le couronnement d'épines du *Paſſignano*, peintre Florentin, éleve de Frédéric *Zuchero*, dont le pinceau étoit frais & moëlleux, mais qui ayant perdu la nature de vue, avoit le coloris un peu manieré. C'eſt dans ce lieu que l'on trouve huit belles ſtatues de Joſeph *Luſſenati*, repréſentant les quatre Evangéliſtes & les quatre Docteurs de l'Egliſe. La maiſon a l'air gai malgré ſa ſoli-

tude ; ſon beau cloître, ſes parcs, ſes jardins, ſes canaux, ſes avenues, rendent cette retraite agréable.

On voit ſur la route de Milan à Pavie les reſtes du canal commencé par Galeas Viſcomti, ouvrage digne des Romains, qui ne fut point achevé. Les chemins du Milanois ſont bien entretenus & ſa campagne eſt riante. On paſſe par *Caſtellanza*, par *Seſto*, quand on veut aller voir les îles Borromées, éloignées de ſeize milles de ce dernier endroit, où l'on s'embarque pour remonter le Teſſin & entrer dans le lac Majeur. Cette riviere rapide eſt la plus conſidérable de celles qui ſe jettent dans le Pô. Un ſeul rameur ſuffit pour la deſcendre, il en faut huit pour la remonter avec les plus petites barques.

Le lac étoit groſſi par des fontes de neige, quoique ſon eau fût claire. Les deux rives du lac Majeur ſont belles & bien cultivées; des trois parties de terre qui le bordent, la maiſon Borromée en poſſede deux; on trouve dans une diſtance peu éloignée quelques bourgs, de jolies maiſons de plaiſance. Ce lac a cinquante milles de longueur, depuis *Seſto* juſqu'à *Magadino*. Sa largeur inégale dans l'endroit le plus conſidérable, eſt de neuf à dix milles. Les deux Borromées ſont connues ſous le nom de l'*Iſle-Belle* & de l'*Iſle-Mere*; la premiere a une pa-

roiſſe. Le château & les jardins en occupent la plus grande partie, les petites maiſons qu'on voit dans cette île, ſont conſtruites ſur le rocher. Le palais eſt vaſte & d'une jolie conſtruction, quoiqu'il ne ſoit point achevé. Voici le détail de ce que j'y ai vu.

L'appartement à droite au premier étage, eſt compoſé de neuf pieces, ſalles, chambres, & cabinets. La premiere ſalle eſt ornée de ſtatues de marbre, & de trois grands tableaux des meilleurs peintres; le ſallon eſt décoré de thermes, de dorures, d'une ſuite très-eſtimée de fleurs & d'enfans peints ſur du marbre noir appellé *paragon*. La quatrieme piece a un excellent tableau du *Titien* repréſentant le baiſer de Judas, une Betzabée ſortant du bain, une Vénus de l'école du *Titien*, un beau tableau du *Baſſan*. On voit dans celles qui ſuivent une Vierge peinte ſur cuivre, un ſaint Antoine, de jolis payſages, une Bacchanale, deux tableaux d'Hercule & de Zephire. L'appartement ſur la gauche de même étage eſt terminé par une galerie de tableaux & de portraits. Le deuxieme étage eſt diſtribué en petits logemens agréablement meublés, & très-commodes.

Le rez-de-chauſſée où l'on ne loge point, eſt compoſé de cinq pieces, dont les fenêtres à balcon donnent ſur le lac à une hauteur médio-

cre. Tous ſes murs ſont incruſtés de marbres de différentes couleurs, de petits cailloux brillans de nacre, d'albâtre, appliqués dans un maſtic, & contenus par des ornemens parfaitement travaillés. Les voûtes appellées *pendantes*, ſont ornées de coquilles & de limaçons. Cet appartement meublé de fauteuils de canne éclattée, eſt dans les plus grandes chaleurs de l'été d'une fraîcheur délicieuſe; le jardin quoique peu étendu, préſente un aſſemblage rare & varié de tout ce qu'on peut deſirer dans un jardin plus vaſte & des mieux ordonnés. Le côté de la galerie qui conduit du palais au jardin, eſt orné d'un parterre, au fond duquel s'élevent trois terraſſes les unes ſur les autres. Le côté oppoſé vers le midi a dix étages de terraſſes, ainſi que le côté gauche. Les terraſſes ſupérieures ſont pavées de pierre de taille, les inférieures ont des paliſſades de cedras, d'orangers, des maſſifs de gazon ornés de vaſes de marbre, d'ifs taillés en pyramide, de portiques en rocaille, des ſtatues, ce qui fait un mélange aſſez agréable. On a ménagé une caſcade qui n'a d'autre ſource que l'eau de pluie, qui venant aboutir, par des conduits, de tous les endroits ſupérieurs, à un réſervoir pratiqué dans le maſſif, fournit abondamment dans certaines occaſions, & forme une jolie chûte. Tout cela eſt terminé par un

boſquet épais coupé de jolies routes. J'oublioís de vous dire que le deſſous des terraſſes eſt en voûtes ornées de rocaille, qu'elles vont à fleur d'eau, qu'on trouve toujours ſous ces portiques une quantité prodigieuſe de poiſſons. Quatre pavillons de forme octogone, dont l'intérieur eſt plaqué de marbre & d'albâtre, flanquent cette eſpece de pyramide ou d'amphithéâtre. La conſtruction de ce jardin a quelque choſe de romaneſque: Miſſon étoit de mauvaiſe humeur lorſqu'il en écrivoit. En convenant avec lui qu'il n'y a pas lieu d'en être ſurpris lorſqu'on a vu quelque choſe, je dirai ſans crainte d'être démenti par ceux qui le verront après moi, que c'eſt un joli lieu, & d'une diſpoſition auſſi ſinguliere qu'agréable.

L'île *Mere* d'une étendue plus grande que la premiere, a de vaſtes jardins, variés par leurs allées & leurs paliſſades de citronniers, de cedras, d'orangers; on y trouve des faiſans, on peut s'y amuſer à la chaſſe. Les bâtimens n'ont rien de curieux, quoique leur ſituation ſoit belle. On voit de cette île Pallenza, ville peu conſidérable ſur les bords du lac.

Avant de revenir à *Seſto* nous nous ſommes arrêtés à *Arona*, ville dépendante des états du roi de Sardaigne, dont le château gardé par des invalides, eſt aſſez fort. La vue des bords du

lac en cet endroit, eſt très-belle. On apperçoit à la rive oppoſée le château d'Enguierra ſur une hauteur.

Non loin d'*Arona*, l'on a placé la ſtatue coloſſale de ſaint Charles Borromée dans un lieu iſolé, ſur un piedeſtal élevé de vingt-cinq pieds de hauteur. Cette ſtatue qu'on apperçoit à trois lieues de diſtance, a trente-cinq braſſes d'élévation; elle eſt faite de plaques de cuivre ajuſtées & réunies par des écrous, ſon intérieur eſt farci de cailloux & de rochers pour en empêcher la chûte. Ce coloſſe a coûté trente-ſix mille écus romains. On y peut entrer par une porte cachée ſous un des plis de la draperie.

Nous avons paſſé le *Teſſin* & continué notre route du côté d'*Oleggio* & de *Novarre*, ville petite, mais jolie, dépendante du roi de Sardaigne, qui paroît plus conſidérable lorſqu'on la voit de loin, par la quantité de ſes clochers & ſes vaſtes fortifications, dont la garde eſt confiée à une garniſon nombreuſe. La quantité d'équipages que j'ai vus dans une promenade plantée de beaux arbres, me fait avec raiſon, ſuppoſer qu'elle eſt habitée par des gens riches. Les femmes y ſont vêtues comme dans le reſte de l'Italie, à quelque différence près pour les gens du commun, les bourgeoiſes y étant miſes moitié à la françoiſe, moitié à l'italienne; elles

m'ont paru agréablement faites. Les dames parées ainſi qu'à Milan, qui donne le ton pour les modes, ſemblent recherchées dans leurs ajuſtemens : il eſt peu de gens, même parmi le peuple, qui n'entendent le françois dans cette ville, où pour les commodités de la vie & la maniere de manger, on ſe rapproche chaque jour de nos uſages.

La route qui mene à *Verceil* eſt coupée par la riviere de *Seſſia* qu'on paſſe en bac. Verceil n'a pas l'air d'être conſidérable, quoique ſes rues ſoient belles & ſes maiſons bien bâties. A meſure qu'on avance dans ce pays on trouve toujours plus de rapport avec les manieres françoiſes. La gravité des habitans a quelque choſe de moins ſérieux que celle des pays que j'ai parcourus juſques-là. En partant de *Novarre* on ſuit le chemin de *Livorno*, bourg du Piémont. De *Chivas*, petite ville dont les fortifications ſont négligées, qui a cependant un état major, on paſſe en bac quatre différentes rivieres avant d'arriver à Turin, ville alors peuplée d'étrangers qui s'y étoient rendus pour le mariage du duc de Savoye avec l'infante d'Eſpagne.

Je vous ferai grace, Monſieur, des différentes fêtes données à cette occaſion. Cette deſcription reſſembleroit à tout ce qui ſe pratique dans les cours les plus brillantes en pareilles

circonſtances, je dirai ſeulement que tout a été d'une magnificence & d'une ſomptuoſité ſingulieres.

J'eus l'honneur d'être préſenté à Sa Majeſté par le marquis de la Chétardie notre ambaſſadeur, ce qui me mit à portée de recevoir dans les maiſons où je pénétrai, l'accueil le plus obligeant & le plus flatteur. Sans ce préliminaire l'étranger n'auroit pas l'agrément de ſe lier avec les ſeigneurs de la cour. Pour être reçu dans les compagnies, même les plus ordinaires, il faut avoir mérité cet honneur par cette ſorte d'étiquette.

*Turin*, ſitué dans la plaine, ſur la riviere de *Doüaire*, à trois ou quatre cens pas du Pô, a les avenues les plus riantes du monde. Les habitans ont des manieres libres, ſociables: on y vit à-peu-près comme dans les meilleures villes de France. La cour eſt l'une des plus brillantes de l'Europe: la ville eſt diviſée en deux parties, l'ancienne médiocrement belle, la nouvelle très-bien bâtie: les maiſons preſque toutes uniformes, d'une grande élévation, ſont ouvertes ſur des rues droites, larges & bien percées. Rien n'eſt plus agréable que celle qui traverſant les deux places, va du château à la porte Neuve, on la nomme la *rue du Pô*. La nouvelle place appellée *ſaint Charles*, ſymmétriquement bâtie,

eſt entourée de conſtructions régulieres, & d'un large portique qui continue juſqu'à la porte de la ville. Le palais du Roi, dont le dehors n'eſt pas auſſi beau que l'intérieur, a des appartemens d'une magnificence extraordinaire, ornés de grandes tables d'argent délicatement travaillées, de luſtres en filigramme, où l'on voit beaucoup de pierres précieuſes enchâſſées, de lambris plaqués de bois de la Chine, & de vieux lac, de riches tentures de tapiſſerie. Deux galeries contiennent une collection de tableaux des plus grands maîtres, entre leſquels j'ai remarqué une Vierge, dont le pere du roi de Sardaigne donna deux mille ſequins; celui de la femme hydropique de Girardon, chef-d'œuvre de cet art. Les jardins du palais, en partie ſur les remparts, ſont petits, mais agréablement variés par des allées couvertes, des paliſſades, des cabinets, des ſallons en treillage, d'où l'on a des points de vue heureux, & les aſpects de la campagne la plus riante.

La bibliotheque eſt conſidérable. La chapelle du palais appellée du *Saint-Suaire*, en marbre noir, faite en dôme, très-grande, très-élevée, eſt placée de maniere qu'elle ſert au palais & à l'égliſe de ſaint Jean. Celle-ci ouverte par un grand arceau, n'en eſt ſéparée que par une baluſtrade ſupérieure à l'autel du chœur. La poſi-

tion

tion de cette chapelle lui donne un air majeſtueux; quoique le marbre, le bronze, l'argent & l'or aient été employés pour ſa conſtruction & ſon embelliſſement, les architectes y remarquent quelques défauts: ils prétendent que les jours portent à faux. Quand on en conviendroit, on peut la citer comme une belle conſtruction; ſa forme eſt à-peu-près la même que celle de la chapelle des ducs de Toſcane à Florence. Saint Jean n'a rien de remarquable. J'entendis la meſſe du Roi le 12 Juin: la muſique exécutée par les plus belles voix & les plus fameux joueurs d'inſtrumens de l'Europe, tient un milieu entre la muſique Italienne & la Françoiſe.

On compte pluſieurs théâtres à *Turin*, qui le cedent par la magnificence au théâtre de l'opéra. Celui-ci mérite une deſcription particuliere: nous n'avons rien en France qui puiſſe en approcher. La ſalle eſt placée vis-à-vis d'un double portique ſous lequel les carroſſes peuvent aborder à couvert. Moins grande que celle de ſaint Charles à Naples, elle eſt plus ornée par les ſculptures, les dorures & les peintures. On y compte ſix étages de loges au nombre de trente & une dans chaque rang. Cette continuité eſt interrompue dans le fond par la loge vaſte & magnifique du Roi. Les ſix rangs de

loges ſont en baluſtrades comme le couronnement d'un édifice. On a ménagé pour ſa ſureté & pour ſa commodité tout ce que la précaution & le ſoin pouvoient faire imaginer. Les coridors des loges ſont en grandes pierres ſans plancher, afin d'éviter le bruit que pourroient cauſer en marchant ceux qui vont & viennent pendant le ſpectacle. Quatre différens puits avec des pompes pour remédier aux accidens du feu, ont été pratiqués ſous le théâtre, & à l'entrée de ce vaſte édifice. Il eſt fermé dans ſon extrémité par un pont-levis que l'on baiſſe lorſqu'on veut donner plus de profondeur au lieu de la ſcène; cette augmentation ajoutant environ dix pas à ſa longueur ordinaire, il en a ſoixante depuis l'orcheſtre juſqu'au fond. On repréſentoit, à l'occaſion du mariage du Duc & de l'Infante, une piece héroïque intitulée *la Victoire de l'Hymen*, de la compoſition d'un des meilleurs maîtres d'Italie. Les décorations répondoient à la magnificence de cette fête : je vous ai déjà dit que dans ce genre, les Italiens l'emportent ſur nous ; les principaux acteurs étoient l'*Aſtrua*, *Caſarelli*, les deux plus belles voix d'Italie. La premiere venoit de Berlin, & on lui donnoit vingt mille francs pour la repréſentation de cet opéra, qui ne devoit durer que quinze jours. Les chœurs étoient nombreux, les danſes par-

faitement compoſées & exécutées. Parmi les danſeuſes on comptoit la demoiſelle *Lany*, l'une des premieres de l'opéra de Paris. Pour l'exécution de cette fête on avoit, pour ainſi dire, mis à contribution, la France, l'Italie & l'Allemagne. Les principaux ſujets de l'orcheſtre, compoſée des meilleurs ſymphoniſtes, étoient *Veracini*, les *Sommis*, les freres *Bezuzzi*, & *Lancetti*. Dans la loge du Roi on voyoit ce Prince, ſa famille & ſa cour.

Le palais Carignan, dont la tournure eſt ſinguliere & l'eſcalier d'un goût biſarre, a deux magnifiques appartemens meublés dans le meilleur goût, ornés de bons tableaux, entre leſquels on doit voir celui de Charles *Vanloo*.

L'eſcalier célebre du palais de *Madame Royale* eſt trop magnifique pour ce bâtiment, quoique ſa façade ſoit noble, ce qui a donné lieu de dire qu'on avoit fait un eſcalier ſans palais.

Les égliſes de ſainte Théreſe, des Jéſuites, de ſaint Laurent, ſont d'une bonne architecture, & méritent d'être vues. La derniere de forme octogone, comme celle du même nom à *Milan*, eſt tellement hardie qu'on craint qu'elle ne tombe au premier inſtant qu'on en voit l'intérieur.

L'Univerſité de Turin, bâtiment conſidérable, dont l'architecture eſt magnifique, a un periſtile orné de bas-reliefs antiques & d'in-

ſcriptions romaines; la bibliotheque publique de quarante-cinq mille volumes, renferme des manuſcrits rares & curieux. J'y ai vu une Polyglotte de Philippe II. Roi d'Eſpagne.

Le cabinet où ſont gardées les médailles, rempli d'antiques, d'urnes, de pateres, d'autels votifs, d'anneaux, de lampes ſépulchrales, a une ſuite complette de cornalines, d'agathes gravées ou ſculptées en relief, de camées. Dans l'une de ces gravures, ouvrage des premiers chrétiens ſans doute, on voit l'évenement du déluge, caractériſé par l'arche portée ſur les eaux.

Le Valentin, maiſon de plaiſance ſur les bords du Pô, à un mille de Turin, mérite d'être vu avec ſes allées merveilleuſes, lieu ordinaire des promenades de la cour, non moins agréable par ſa ſituation, que par la vue de la riviere.

Les principaux palais du roi de Sardaigne à la campagne, ſont, *Moncallier*, *Rivoli*, *Mille-Fleurs*, la *Venerie*. Celui-ci à quatre milles de Turin, eſt d'une vaſte étendue à raiſon de ſon parc & de ſes jardins, deſſinés très-agréablement: la conſtruction de ce palais n'eſt pas encore terminée: on voit dans ſes appartemens une ſuite de bons tableaux. Sa chapelle en forme de croix, avec un dôme dans le milieu, eſt d'une belle architecture.

C'eſt à la *Venerie* que ſont les haras du Roi : j'y ai compté plus de trois cens chevaux, des plus belles formes & de tous les pays.

La ſituation de *Villamadame* eſt des plus agréables : ſes vues portent ſur la belle plaine du Pô & ſur Turin. Les jardins en terraſſe ſont ornés de baluſtrades de marbre & de belles ſtatues.

La Superga, lieu de la ſépulture des rois de Sardaigne & des princes de leur ſang, eſt ſur une haute montagne d'où l'on découvre le *Milanois*, le *Montferrat*, les *montagnes de Gênes*, le pays d'*Aſti*, le *Piémont*, que traverſent la Douaire & le Pô, ce qui forme la plus belle vue du monde. C'eſt de ce lieu que le prince Eugene examinant notre armée lors du ſiége de Turin en 1706, aſſura le duc de Savoie que nous leverions le ſiége ; il en ſçavoit bien les raiſons.

L'égliſe eſt en dôme octogone porté par huit grandes colonnes de marbre. Les chapelles parfaitement décorées & d'une belle architecture, entourent le dôme : on y voit le tableau où eſt exprimé le vœu fait à la Vierge pour la conſtruction de cet édifice, à l'occaſion de la levée du ſiége de Turin. Ce morceau de peinture a donné lieu au bon mot du maréchal de Villars, auquel on le montroit dans le dernier voyage

Eſpagnols pénetrerent dans les dernieres guerres, dont ils furent repouſſés par l'artillerie du roi de Sardaigne, eſt d'une beauté effrayante, par la chûte de pluſieurs caſcades, & des éboulemens de rochers aſſez fréquens lors de la fonte des neiges.

Le petit hôpital placé dans l'endroit le plus élevé de la route au milieu de la plaine, où il y a un lac d'un bon mille de circuit, eſt un lieu de rafraîchiſſement pour ceux qui prennent ce chemin; on y trouve d'excellentes truites & du beurre frais.

Les prairies de la montagne, du côté de la Savoie étoient émaillées de fleurs d'une eſpece qui n'eſt pas connue dans nos climats: on pourroit y trouver des plantes telles que nous n'en avons point dans nos jardins de bôtanique les mieux entretenus.

Le bord de la deſcente du mont *Cenis*, eſt l'endroit où l'on ſe fait ramaſſer ſur des eſpeces de traineaux dans le tems des neiges (c'eſt le terme du pays). On traverſe la petite riviere d'Arche, qui paſſe juſtement au pied de la montagne avant d'entrer dans le village de Laſnebourg. Dans cette partie de la Savoie, les femmes ſont ajuſtées d'une maniere ſinguliere: elles n'ont pour coëffure qu'une ſerviette miſe autour de la tête; leurs corps ſont extrêmement lar-

ges, & leurs chemiſes fermées comme celles des hommes.

De *Laſnebourg* à *Braman*, de *Braman* à *Saint-Michel*, bourg du comté de Morienne, les chemins ſont affreux. Ce ne ſont que quartiers de rochers, que cailloux d'une groſſeur énorme que l'Arche entraine avec rapidité ſur ſes bords. Ce pays eſt couvert de bois de ſapin, arroſé par un nombre infini de caſcades qui ſe précipitent du haut des montagnes. La ville de Saint-Jean de Morienne, dans une vallée qui porte le même nom, a une jolie promenade. Après avoir paſſé le bourg de la Chambre en avançant vers *Aigue-Belle*, lieu conſidérable par ſes forges, l'aſpect du pays devient plus agréable & moins ſauvage. Cette ville, ſituée dans un vallon cultivé, entouré de montagnes couvertes de noyers, aboutit à une belle route par où l'on va à *Montmélian ;* celle-ci conſidérable, bâtie ſur le penchant de la colline, & la rive droite de l'*Iſere*, auſſi large que rapide, eſt munie d'une forte citadelle, & dépend pour le ſpirituel de l'évêché de Grenoble.

Chambery, capitale de la Savoie, à deux lieues de Montmélian, eſt près du confluent de la *Laiſſe* & de l'*Orbane*, petites rivieres qui ne ſont point navigables. Les ducs de Savoie y faiſoient autrefois leur ſéjour. Leur palais, gros

bâtiment irrégulier dans le goût gothique, a dans ſa chapelle un très-bon tableau.

La promenade, appellée le *Vernet*, eſt jolie : j'y ai vu quelques équipages : les femmes paroiſſent bien miſes, quoique ſans magnificence. Le peuple n'y a pas l'air négligé & mal-propre, comme en Italie. Le ſang eſt aſſez beau. La ville eſt honorée d'un parlement, les fauxbourgs ont l'air riant, on aſſure qu'elle n'eſt pas riche. De Chambery à Aix, le chemin eſt raboteux : ce bourg eſt aſſez fréquenté à cauſe de ſes bains. Le premier conſtruit en voûte, ouvert ſur le devant, eſt diviſé en deux parties ; d'un & d'autre côté, un large baſſin reçoit les eaux qui tombent des ouvertures du mur, placé dans le fond : ces eaux, après avoir fourni les deux baſſins, vont à quelques diſtances ſe jetter dans un troiſieme plus conſidérable, d'une ſituation moins élevée. L'eau ſulphureuſe du premier bain dont on boit, & qu'on dit ſpécifique pour les douleurs de rhumatiſme, eſt médiocrement chaude. L'eau du ſecond bain, conſtruit ainſi que le premier, ſtiptique, alumineuſe, eſt bonne dans les fractures & contre les maladies vénériennes. L'emplacement où ces eaux ſe répandent n'étant pas commode pour s'y baigner proprement, les malades en font tranſporter dans des maiſons, où ils ſe ſervent de baignoires. Les deux

fontaines ſont extrêmement abondantes. Cette petite ville, dont les maiſons ont un air auſſi agréable que riant, eſt ſituée dans un pays cultivé, quoique montagneux; elle a un chapitre dont le doyen jouit du droit d'être vêtu en évêque dans les cérémonies, & de porter la croix pectorale.

Le 10 Juin nous dînâmes à *Rumili*, petite ville dont l'air eſt excellent pour rétablir les ſantés dérangées, à trois fortes lieues d'Aix, dans une belle ſituation à cauſe de ſa riche campagne chargée de vignes & de noyers; nous y éprouvâmes une ſecouſſe de tremblement de terre, qui n'ayant duré que quelques inſtans, ne cauſa pas heureuſement de dommage. On paſſe à *Lacombe*, à *Sallenove*: on laiſſe le lac de *Bourget*, celui d'*Annecy* & cette petite ville ſur la droite en ſuivant la route de Genêve; les terres de Savoie & celles de cette petite République ſont de ce côté ſéparées par la riviere d'*Arve*, gros torrent qui deſcend des montagnes, & qu'on paſſe ſur un pont de bois bien près des portes de Genêve, dont les avenues ſont charmantes, & qui eſt bâtie en belle pierre, on la prend dans les carrieres du lac, lorſqu'en hiver ſes eaux ſont baſſes. Le coup-d'œil de ſes rives, couvertes de maiſons de campagne du meilleur goût, eſt admirable: ſes eaux ſont

d'une beauté & d'une pureté parfaites ; il abonde en poiſſon, mais on n'y trouve point d'anguilles. La pêche eſt affermée & fait partie des revenus de l'Etat. Le *Rhone* traverſe le lac & y mêle ſes eaux, quoi qu'on en diſe : c'eſt ſur un des bras de cette riviere qu'eſt placée une machine, qui, au moyen d'une roue faiſant aller des pompes dont les tuyaux portent l'eau dans un réſervoir, & la diſtribuant dans différens quartiers par divers canaux, y procurent des fontaines abondantes. Les promenades de Genêve ſont des plus belles, des plus délicieuſes, tous les ouvrages ſaillans plantés de grands arbres, ainſi que l'eſpace conſidérable entre la ville & les murs, ſervent à cet uſage. Le long de cette promenade du côté de la ville, s'éleve une terraſſe en forme de rempart, avec des belles allées de tilleuls & de marronniers. On s'y rend lorſque le ſoleil commence à baiſſer. C'eſt de-là qu'on découvre les points de vue les plus heureux & les plus variés du monde. La police de Genêve eſt des plus exactes : dans cette ville, gardée de tous côtés avec la plus grande attention, on ne laiſſe entrer perſonne ſans un billet que donnent aux portes, des officiers à qui on a déclaré les lieux où l'on va loger, le ſéjour qu'on doit faire. Les ſubſiſtances y ſont cheres ; mais cette augmentation dans

le prix des denrées, eſt compenſée par le retranchement du luxe prohibé avec ſévérité. Les habitans qui ont des voitures, ne peuvent s'en ſervir qu'à la campagne. Tout le monde travaille dans cette ville, chacun y eſt occupé de ſes affaires : on y compte, ou dans ſon territoire, environ ſoixante mille ames. Le commerce le plus conſidérable eſt celui de l'horlogerie & de la librairie qui y eſt ſur un grand pied. Le langage vulgaire eſt le ſavoyard ; mais ce qu'il y a de gens diſtingués du bas peuple parle le françois auſſi purement que dans la plûpart de nos provinces ; il faut cependant convenir que malgré la douceur & l'exactitude de la prononciation, on y apperçoit un peu de mélange, ce qui vient ſans doute de la quantité de refugiés des différentes parties de l'Europe. La ſociété eſt familiere & aiſée, & le plus grand nombre des habitans annoncent dans leur caractere, de la douceur, de l'eſprit, & de la civilité : on affecte beaucoup de régularité, ſoit qu'on veuille en impoſer par des dehors auſteres, ſoit que le genre de vie active donne un air préoccupé, ſoit que l'attention & l'exactitude des paſteurs & des conſiſtoires maintiennent l'air de ſageſſe & de modeſtie dans l'extérieur. Les plaiſirs ſe bornent à quelque partie de campagne ou de pêche, les ſpectacles n'y ont lieu que rarement.

L'académie de Genêve eſt pourvue d'habiles maîtres; j'y ai viſité M. Jalabert, profeſſeur de phyſique, connu par ſes expériences ſur l'électricité : il m'a conduit à la bibliotheque du college, conſidérable par ſes rares manuſcrits ; j'y ai vu une Bible de ſaint Jérôme, des fragmens de ſaint Auguſtin écrits ſur le *papyrus* d'Egypte, le petit livre de la taxe de la chancellerie Romaine, ſur lequel quelques proteſtans de mauvaiſe foi, ont fait des contes malins, & qu'il ne faut pas regarder comme avérés. Cette bibliotheque a quelques tableaux, quelques portraits de perſonnes célebres par leur naiſſance, leurs dignités, & leurs ouvrages.

Miſſon a parlé exactement de l'hôtel de ville, de la tour, de ſon eſcalier ſans marches, de ſes ſalles, de l'inſcription, de l'établiſſement, de la réforme : je n'ai pu voir l'arſenal, il étoit dérangé.

Le temple de ſaint Pierre, ancienne cathédrale, bâtie dans le goût gothique, a trois nefs : on y voit le tombeau d'Henri II. duc de Rohan. Le palais Epiſcopal ſert de priſon, & il en a bien l'air.

L'hôpital eſt vaſte, il n'eſt perſonne qui n'en augmente les fonds dans la diſpoſition de ſes biens. On compte cinq temples à Genêve. Celui de la Fuſterie, bâti comme l'ancien temple de

Charenton, eſt l'un des plus conſidérable : j'y ai entendu le miniſtre *Hornéca* qui prêcha ſur l'orgueil en philoſophe, en chrétien, en orateur ; ſes portraits étoient bien frappés, il n'empruntoit que les expreſſions de l'Ecriture. Quant à l'action de l'orateur, on ne peut en avoir moins : ces Meſſieurs ſe piquant de retrancher ce ſecours, pour ne point paroître prendre quelque choſe des catholiques dans leurs ſermons, ont l'air de faire une lecture grave & ſans mouvement extérieur. Les hommes & les femmes étoient placés indifféremment comme dans nos égliſes ; mais ce que je remarquai & qui m'édifia, ce fut l'air de recueillement des aſſiſtans, qui ne ſe permettent ni le plus petit diſcours, ni le plus léger ſigne. Cette action eſt terminée par des prieres en françois pour le roi de France, les alliés Suiſſes, & les autres puiſſances. L'exercice de la religion Catholique n'a lieu que dans les chapelles des réſidens.

On ne doit pas manquer d'aller voir, à quatre lieues de *Genève*, le lieu où le Rhone ſe précipite ſous des rochers, entre le fort de *Lacluſe* & le mont *Credo* : ceux qui veulent deſcendre ce fleuve juſqu'à Lyon, ſont obligés de s'embarquer à *Seiſſel*, au-deſſous de ſa chûte & de ſa renaiſſance. C'eſt-là qu'après avoir échappé

quelque tems à la vue, il reparoît avec une impétuosité extraordinaire. En sortant de *Frangis*, village de *Savoie*, à quatre lieues de Genêve, on rentre en France par des défilés entre des montagnes. Le lointain présente la ville de *Bellay*, *Roussillon*, *Saint-Lambert*, *Montuel* en Bresse.

Il y a deux jours que je suis à Lyon : cette ville vous est trop connue, Monsieur, pour que j'entre dans quelque détail à cet égard. Me voilà au terme de ma course : je compte vous revoir en peu de jours, & j'en aurai la plus grande satisfaction.

Au reste, si ce que je vous écris est jamais rendu public, on doit se rappeller en le lisant, que bien des gens ont traité avant moi cette matiere, & que j'ai commencé par vous le dire. Ceux qui seront moins instruits que vous ne l'êtes, y trouveront peut-être du nouveau, mais tout ne pouvoit l'être ; je finirai par ces mots :

*Indocti discant, & ament meminisse periti.*

Je suis, Monsieur, *&c.*

*Fin du Tome premier.*

# *ERRATA*

## Du Tome premier, Partie ſeconde.

pag. lig.

329. 23. AUtour, *liſez* ou tour.
331. 12. celle, *liſ.* celui.
338. 7. Francheſchini, *liſ.* Franceſchini.
*Ibid.* 13. un repas, *liſ.* un repos.
343. 4. Vogherrha, *liſ.* Vogherra.
*Ibid.* 15. Malcotte, *liſ.* Malcotti.
349. 11. Taio, *liſ.* Taro.
351. 23. Lanfran, *liſ.* Lanfranc.
355. 26. Gerome, *ajoutez* Mazzuoli.
358. 28. eu, *liſ.* jeu.
360. 23. étroites, *liſ.* droites.
366. 26. portoient, *ajoutez* ſur leur tête.
369. 20. Rénoque, *liſ. Reno que.*
371. 23. conſul, *liſ.* conſeil.
374. 20. & 21. *liſ.* les collections des raretés en tout genre que l'on y voit.
377. 27. cryſtal, *liſ.* métal.
379. 22. *ſupprimez* de cire en blanc.
383. 18. de cette ville, *liſ.* de cette égliſe.
386. 8. Boloquini, *liſ.* Bolognini.
387. 3. Gmedi, *liſ.* Gnudi.
388. 15. San-Dietro, *liſ.* San-Pietro.
390. 1. Silvius, *liſ.* Cileus.
*Ibid.* 20. de Forlimpopoli, *liſ.* à Forlimpopoli.
395. 6. Coucha, *liſ.* Concha.
398. 7. plus large que celui, *liſ.* plus large que ceux.
399. 11. que celui de Parme auquel il a ſervi de modele, *liſ.* que celles du théâtre

pag. lig.

de Parme qui lui a ſervi de modele.
401. 7. Fiumicizo, *liſez* Fiumicino.
423. 27. *ſupprimez* la.
425. 1. Caracava, *liſ.* Caracalla.
430. 17. comparaiſoni, *liſ.* comparaiſon y.
441. 17. l'environnent, *liſ.* l'environne.
447. 21. cette cave, *liſ.* cette cuve.
455. 25. l'intérieur, *liſ.* l'extérieur.
459. 16. de deux milles, *liſ.* de vingt milles.
474. 14. Ertobellus, *liſ.* Altobellus.
474. 16. *nemo me lacrymis decoret, nec funere fletu*, liſez *nemo me lacrymis decoret nec funera fletu.*
*Ibid.* 20. une ſurface, *liſ.* une baſe.
477. 15. Ruggi, *liſ.* Raggi.
487. 17. ſtatutes, *liſ.* ſtatues.
489. 19. Cakaccia, *liſ.* le Caſaccia.
491. 5. le Tiris, *liſ.* le Liris.
493. 15. Sequins, *liſ.* Francs.
507. 7. note *u*, Carée, *liſ.* Caprée.
508. 11. Amatthée, *liſ.* Amalthée.
*Ibid.* 3. attaquées, *ajoutez* par des ſatyres.
511. 12. trouvée, *liſ.* trouvé.
522. 3. ſoixante & quinzieme, *liſ.* ſoixante-quinzieme.
529. 6. chancellante, *liſ.* chantante.
536. 11. & p. 552. lig. 20. Carlomaratre, *liſez* Carlomarate.
538. 15. Jeſuites, *liſ.* Jeſuates.
543. 11. l'a donné, *liſ.* a donné.
569. 14. Boiognetti, *liſ.* Bolognetti.
579. 10. Lentino, *liſ.* Centino.
586. 7. Campanite, *liſ.* Campanille.
587. 24. Averrantus, *liſ.* Averranus.

pag. lig.
589. 3. une de largeur, *liſez* une largeur.
594. 10. Bourginon, *liſ.* Bourguignon.
*Ibid.* 12. Vandec, *liſ.* Vandek.
595. 20. Cômus, *liſ.* Coſmus.
598. 16. Louis XIV. *liſ.* Louis XV.
*Ibid.* 22. Feries, *liſ.* Siriés.
600. 3. Peridots, *liſ.* Peridors.
601. 22. des piedeſtaux des ſtatues ſont des buſtes, *liſ.* des piedeſtaux, des ſtatues, des buſtes.
605. 4. Sanſouin, *liſ.* Sanſovin.
*Ibid.* 5. Campanite, *liſ.* Campanille.
*Ibid.* 19. Ghiberli, *liſ.* Ghiberti.
606. 6. Ruccelliri, *liſ.* Ruccelay.
*Ibid.* 7. Vicciani, *liſ.* Viviani.
608. 4. Bonarota, *liſ.* Buonarota.
609. 18. Lavillaa, *liſ.* Lavilla.
610. 6. Corredi, *liſ.* Corradi.
613. 3. *pietra malo*, liſ. *pietra mala.*
616. note *e*, *perfers*, liſ. *præfers.*
622. 18. que la nobleſſe, *ſupprimez* que.
629. 28. met, *liſ.* mairt.
631. 20. la Sileſie, *liſ.* le Silene.
632. 16. ſur ce canal, *liſ.* ſur le canal.
634. 22. ſalles, *liſ.* ſtalles.
638. 17. Belani, *liſez* Balain.
739. 15. lacunes, *liſ.* lagunes.
641. 23. là-deſſus, *liſ.* là-deſſous.
643. 14. aux mœurs, *liſ.* aux arts.
645. 3. importants, *liſ.* impoſants.
650. 19. le jardin Botanique, *liſ.* le jardin de Botanique.
*Ibid.* 27. eſt rempli de petits carreaux, *liſ.* eſt en petits carreaux.

pag. lig.

651. 11. d'Obiri, *lif.* d'Obizi.
656. 24. Bonaſſon, *lif.* Buonanon.
*Ibid.* 26. du carmarine, *liſez* du *carcuiné.*
657. 8. luccioles, *lif.* *luccioli.*
659. 28. forme des galeries, *lif.* préſente des galeries.
661. 2. de bouze, *lif.* de bronze.
681. 19. celle-ci conſidérable, *lif.* celle-ci peu conſidérable.
688. 6. ſaint Lambert, *lif.* ſaint Rambert.
*Ibid.* *ibid.* Monluet, *lif.* Montluel.